

Journal de la Société des américanistes

Société des américanistes de Paris

JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

DE PARIS

NOUVELLE SÉRIE

TOME IX

1912

JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

DE PARIS

JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

DE PARIS

NOUVELLE SÉRIE — TOME IX



AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

61, RUE DE BUFFON, 61

1912

Reprinted with the permission of the Société des Américanistes

JOHNSON REPRINT CORPORATION
111 Fifth Avenue
New York, N.Y. 10003

JOHNSON REPRINT COMPANY, LTD.
Berkeley Square House
London, W. 1

First reprinting, 1966, Johnson Reprint Corporation
Printed in the United States of America

LES ORIGINES ET LES ANCÊTRES DU LIBÉRATEUR SIMON BOLIVAR

LES BOLIVAR DE BISCAYE

PAR JULES HUMBERT
Docteur ès lettres,
Professeur agrégé au Lycée de Bordeaux,
Membre correspondant de l'Académie nationale d'Histoire de Caracas
et de celle de Bogota.

Simon Bolivar, le Libérateur, né à Caracas le 25 juillet 1783, du colonel Juan Vicente Bolivar et de Dª María Concepción Palacios y Sojo, sortait d'une famille déja illustre dans les annales du Vénézuéla. Son grand-père, Juan de Bolivar Villegas, le fondateur de la ville de Cùra (1722), était fils lui-même du Capitaine Luis de Bolivar, qui, Alcalde de la ville de Caracas dans la dernière partie du xvii[e] siècle, avait assumé la plus grande partie des frais de fortification du port de la Guaira[1], et de Dª María de Villegas, issue elle aussi d'une des plus nobles et des plus anciennes familles des environs de Burgos. Un des ancêtres de Dª María avait contribué à la victoire de las Navas de Tolosa ; son trisaïeul, le capitaine général Juan de Villegas, gouverna Coro après les Allemands, délégués des Welser[2] ; ce fut lui qui fonda et peupla la ville de Nuestra Señora de la Concepción et celle de Nueva Segovia de Barquisimeto (1552).

Luis de Bolivar était fils d'Antonio de Bolivar y Rojas, Alcalde de la Hermandad, Corregidor et Justicia Mayor des vallées d'Aragua, et petit-fils de Simon de Bolivar le jeune, ainsi appelé pour le distinguer de son

1. *Arbol genealógico del Libertador Simon Bolivar*, par Andrés F. Ponte, publié à l'occasion du Centenaire de l'Indépendance vénézuélienne (Caracas, juillet 1911), p. 5.

2. V. notre étude sur « L'occupation allemande du Vénézuéla au xvi[e] s. » (Paris, 1905, Fontemoing, édit., p. 85.



On se préoccupait de la condition des Indiens, demandant au Roi d'interdire le service personnel, c'est-à-dire le travail forcé des indigènes ; — de l'administration, réclamant pour le gouverneur une indépendance plus grande vis-à-vis de l'Audience royale ; — des finances (établissement d'un régime de faveur pour les impôts) ; — du commerce (envoi régulier de navires de registre au Vénézuéla) ; — de l'instruction publique ; et c'est sur les instances de Simon de Bolivar que fut ordonnée la création d'abord d'une école de grammaire, puis d'un grand établissement d'enseignement secondaire et supérieur à Caracas, le séminaire Tridentino, qui devait devenir l'Université[1].



Bolivar.
Emplacement de l'ancienne église. — Chapelle de Jésus-Crucifié.

Simon de Bolivar resta plus de deux ans à la cour d'Espagne et fut comblé d'honneurs par le monarque. C'est ainsi que, voulant récompenser son dévouement aux intérêts de la province, S. M. confirma, par cédule royale du 29 juin 1592, le titre de *Contador de la Real Hacienda* de Vénézuéla que Bolivar possédait déjà, et lui concéda celui de *Regidor*, lui donnant le droit d'assister au *cabildo*, comme s'il était un de ses membres, et de voter dans toutes ses délibérations[2]. Enfin, une nouvelle cédule du

1. Arist. Rojas. *Est. hist.*, appendice contenant la collection Rojas, p. 182 : Real cédula que crea el seminario Tridentino. Fecha en Tordesillas a 22 de Junio de 1592. — Signé : yo el Rey, y por mandado del Rey, Juan Vasquez. — Pour plus de détails v. notre thèse sur « *Les Origines vénézuéliennes* » (Paris, Fontemoing, 1907), l. II, ch. III.

2. A. Rojas, *Est. hist.*, app. p. 57 : Titulo de Regidor de Simon de Bolivar.

27 octobre 1607 accordait, à titre de pension de retraite, au contador du trésor royal, Simon de Bolivar, la somme de trente mille maravédis, traitement égal à celui qu'il touchait lorsque son âge et sa santé lui permettaient de remplir ses fonctions [1].

La tradition vénézuélienne, d'accord avec les documents où figurent le nom du Procurateur du Vénézuéla, le représente comme issu d'une noble famille de Biscaye, habitant le *pueblo* même de Bolivar, bourgade située au centre à peu près de la chaîne cantabrique, dans une riante vallée arrosée par l'Ondarroa. Or le nom de Bolivar ou Bolibar (composé de deux radicaux basques, *bolu*, *bolua*, cercle ou moulin, et *ibar*, *ibara*,



Bolivar.
Emplacement de l'ancien moulin (derrière l'église Santo Tomas).

prairie, et signifiant *prairie du moulin*) était primitivement celui du domaine que possédaient dans le pays les premiers seigneurs, ou plus exactement les premiers *Infanzones* du lieu.

Les historiens de Biscaye nous apprennent que le pueblo de Bolivar avait été fondé au xe siècle par « le maître de la *Casa solar* de Bolivar » et les laboureurs qu'il amena avec lui [2]. A cette époque, Bolivar formait,

1. Oficiales de mi Real Hacienda de la provincia de Venezuela (Madrid, 29 oct. 1607). A. Rojas, *Est. hist.*, p. 143.

2. Iturriza (Juan Ramón de), *Historia de Viscaya* (1785), édition de Barcelone (1884, 1 v.), p. 168. — Labayru, *Compendio de la Historia del señorio de Biscaya*, édit. Fermin Herran (Bilbao, 1899, 3 vol.), t. I, p. 101. — *Diccionario géográfico-histórico de España*, publié en 1802 par la Real Academia de la Historia de Madrid, d'après les ordres du roi Charles IV, sección I. Art. Cenarruza.

avec *Cenarruza*, une des vingt-cinq *ante-iglesias* ou petites républiques qui constituaient, avant l'abolition des fueros, le señorio de Biscaye [1]. C'est la famille Bolivar qui éleva, au xe siècle, l'église paroissiale de *Santo Tomas* de *Bolivar*, avec quatre autels dédiés à Jésus crucifié, saint Joaquin, sainte Anne et saint Thomas. Par une cédule du 4 mars 1386, le roi Don Juan Ier accordait à cette église le privilège d'être desservie par quatre bénéficiaires dépendant de l'abbaye de Cenarruza, à condition que la commune de Bolivar entretînt à ses frais un hôpital destiné aux pauvres de Biscaye [2].

Si le lecteur veut bien nous suivre dans l'excursion de Bolivar, prenons à Saint-Sébastien le chemin de fer à voie étroite qui relie la capitale du Guipuzcoa à Bilbao. Nous descendons à la neuvième station : El *Goibar*. Nous sommes en pleine montagne, dans une étroite vallée, celle de la Deva ; la ville, de 3 à 4.000 habitants, est adossée au mont Azcarate qui la sépare au nord-est d'Azcoitia, célèbre, comme on le sait, par le voisinage du fameux monastère de Loyola. Le nom d'El Goibar évoque en nous le souvenir de la *Compagnie guipuzcoane de Caracas*, qui eut, au XVIIIe siècle, le monopole du commerce de l'Espagne avec le Vénézuéla. La ville, en effet, est un des entrepôts de la fabrique nationale d'armes de Placencia, située à 5 kilomètres, sur la route de Vittoria, dont la prospérité date de l'impulsion qui lui fut donnée au XVIIIe siècle par la Compagnie Guipuzcoane, chargée à cette époque de sa direction [3].

1. Devant l'église de chaque communauté de Biscaye était une vaste galerie couverte où se faisaient les délibérations qui intéressaient l'agglomération, et tout le territoire qui relevait de ce conseil et de cette paroisse se nommait ainsi l'*ante-iglesia*. D'espace en espace, au-dessus des habitations modestes, s'élevaient quelques châteaux, d'une architecture simple, la plupart flanqués de tours carrées. Les possesseurs étaient les *parientes mayores*, les anciens (qui n'avaient rien de nos seigneurs féodaux, puisque tous les Biscayens étaient égaux), appelés aussi *Infanzones*, premiers habitants du sol. (Cf. Régime foral en Espagne au XVIIIe s., par Desdevises du Dézert, *Revue historique*, t. LXII, 1896, p. 8 et sqq.). L'ante-iglesia de Cenarruza était une des plus anciennes et des plus célèbres de la Biscaye. Elle fut fondée en 968 ; la date est inscrite sur un grand livre de parchemin de *Horas canonicas*, conservé dans ladite église, car, à cette époque, les curés, n'ayant point de registres, inscrivaient sur les bréviaires ou sur les missels les faits importants de l'histoire locale. — Le 12 juillet 1380, l'église de Cenarruza était érigée en collégiale avec un abbé et quatre benificiados, et, le 20 décembre 1400, les beneficiados recevaient de l'évêque Don Juan Manuel le titre de canónigos. — La constitution définitive de Cenarruza fut approuvée par le pape Innocent VIII, en date du 2 décembre 1488 (*Diccionario geográfico* de 1802, art. cité plus haut).

2. Iturriza, *loc. cit.* — Pour tous les détails, voir l'édition complète de Labayru : *Historia general del señorio de Biscaya* por el presbitero Doctor Estanislao Jaime de Labayru y Goicochea. Bilbao-Madrid, 1897, 6 vol. de 800 pages chacun. — T. II, pp. 449-457, Abadia de Cenarruza.

3. V. nos *Origines vénézuéliennes*, liv. III, Le Commerce.

Le pueblo actuel de Bolivar fait partie de la commune de Marquina, située à 14 kilomètres d'El Goibar, de l'autre côté de la montagne qui borde au S.-O. la vallée de la Deva. La route suit en lacets le flanc de la montagne ; trois fois on semble revenir sur ses pas, et toujours on se retrouve au-dessus d'El Goibar. Un superbe panorama se déroule aux yeux : El Goibar et la vallée de la Deva. La rivière vient du sud, de l'endroit même où l'on aperçoit une fumée qui indique l'emplacement de la fabrique d'armes de Placencia ; elle serpente gracieusement entre des rives couvertes de gazon et de peupliers dont la verdure contraste avec les flancs arides des montagnes. Au nord, le magnifique établissement de



Bolivar.
Casa Bolivar Jáuregui, façade antérieure. Sur la colline, l'ante-iglesia de Cenarruza.

bains d'Alzola, et, au N.-E., par-delà le mont Azcarate, scintillent les sommets des Pyrénées, couronnés de neige.

On arrive sur le plateau, et, à 6 kilomètres d'El Goibar, on se trouve à la limite des provinces de Guipuzcoa et de Biscaya. Tout à coup, sur le versant opposé de la montagne, on est comme suspendu au bord d'un vaste entonnoir. En face, une ceinture de géants colossaux qui paraissent prêts à vous étreindre. On éprouve comme le besoin de fuir et de chercher d'autres horizons. Des montagnes, couronnées de cailloux brillants comme de la neige, semblent vouloir vous barrer le passage. On avance néanmoins, et, au bas d'une de ces montagnes, au fond de l'entonnoir, on aperçoit la jolie petite ville de Marquina.

Après une descente rapide de trois kilomètres, nous traversons la grande rue et la belle place de Marquina, et nous voici cette fois en route pour Bolivar, distant de cinq kilomètres. A peine sorti de Marquina, on se trouve au fond d'une vallée qui ressemble à un immense quadrilatère régulier. A droite, des montagnes caillouteuses au bas desquelles coule l'Ondarroa ; à gauche, des collines moins élevées et parées de verdure. Derrière soi et en face, des barrières de montagnes sombres. Pendant trois kilomètres environ, on se demande comment on sortira de ce défilé ; puis, tout à coup, à *Iruzubieta*, la route se partage en deux : à gauche, on va dans la direction de Durango et de Bilbao ; à droite, on va sur Bolivar, et plus loin sur Guernica.

Dès le tournant, on aperçoit devant soi, au fond de la vallée, l'église de Cenarruza, sur une colline verdoyante qui est le mont Oiz. Puis l'église disparaît à droite, comme dans une coulisse, et on ne voit plus à l'horizon qu'un fond de hautes montagnes. Un peu plus loin, Cenarruza sort de la coulisse, et, à un dernier détour, le pueblo de Bolivar (une vingtaine de maisons à peine) apparait, cinq cents mètres environ avant qu'on y arrive. La route longe à gauche une prairie arrosée par l'Ondarroa, à l'extrémité de laquelle s'élève l'église de Bolivar, dont les hautes murailles nues ressemblent à celles d'une forteresse, dominée par une petite tour surmontée d'un dôme en pierre à peine plus élevé que le reste du monument.

Je dois remercier ici M. le curé Párroco de Bolivar, D^{n} Marcos Anastasio de Espilla, pour la courtoisie qu'il me témoigna lors des deux voyages que je fis à Bolivar, en 1908 et en 1911. En 1908, après m'avoir fait admirer la plus belle curiosité de son trésor, à savoir une croix d'argent de 0^{m}75 environ de hauteur, magnifiquement travaillée, qui est précisément signalée dans l'histoire de Biscaye d'Iturriza, comme « esquisita echura y labor que apenas habra igual en toda Biscaya » [1], il tint à venir, avec son coadjuteur, me donner sur place les renseignements qu'avait conservés la tradition du pays sur la famille Bolivar.

En face de l'église, séparé de cette dernière par une vaste place, est un bâtiment massif et de construction simple, qui porte un nom glorieux, c'est la *casa Bolivar Jauregui* [2] qui, au XVIIIe siècle encore, était habitée par la famille de ce nom. Cette *casa solariega*, relativement moderne, avait sans doute remplacé l'ancien manoir des Bolivar du Xe siècle. Ce dernier en effet fut détruit vers le IXe siècle, et nous avons la date exacte de la démolition de son dernier vestige, la *torre Bolivar*, qui disparut en

1. Iturriza, *Historia de Biscaya*, p. 169.
2. *Jauregui* signifie en basque *maison principale*, ou *palais*.

siècles, et, ô surprise, sur chaque pierre je découvre, nettement visible, bien qu'un peu effacé par le temps, un cercle, une roue, la fameuse *roue de moulin*, armes de la famille des Bolivar. C'était donc là, à n'en pas douter, les tombeaux des maîtres de la plus ancienne casa solar du pays.

J'allais ensuite éclaircir un autre point important. Derrière la chapelle une masse de pierres et de cailloux indiquait certainement les ruines de quelque bâtiment. Au bas de cette masse, le rio Ondarroa, qui a fait un coude autour de l'église, entre dans la prairie qui descend vers Marquina et qui commence à cet endroit même. Le coadjuteur du curé, très au courant des vieux souvenirs, me dit que là existait encore, il y a une cinquantaine d'années, un antique moulin, tombé en ruines aujourd'hui. Un moulin derrière la chapelle du château des Bolivar, dans une prairie qui évidemment était leur domaine, n'était-ce pas l'étymologie vivante du nom de la famille, *Bolu-bar*, la prairie du *moulin*, de ce moulin dont la *roue* était devenue les armes de noblesse de la famille, et que je venais de voir nettement dessinée sur les tombeaux ?

Simon de Bolivar, le Procurateur du Vénézuéla en 1590, était-il le descendant de la famille *infanzona* des Bolivar ? Le nom même du personnage, sa noblesse attestée par des documents authentiques [1], la tradition vénézuélienne et le témoignage d'historiens tels que Aristides Rojas [2] semblent ne laisser aucun doute à cet égard. Et pourtant la publication récente d'un acte officiel de la plus haute importance nous a plongé dans une étrange perplexité. Le savant vénézuélien, M. Felipe Francia, dans une étude qu'il nous a fait l'honneur de nous dédier sur « l'origine reculée de la famille Bolivar » [3], nous a donné connaissance d'une pièce inédite, fort curieuse, des archives de Caracas, relative à la famille Bolivar. Cette révélation nous a obligé à des recherches nouvelles, et les documents que nous avons rapportés d'un second voyage en Biscaye jetteront, nous l'espérons, un peu de lumière sur la question des origines paternelle et maternelle de Simon de Bolivar, l'ancêtre du Libérateur.

Le document de Caracas [4] se rapporte à une *encomienda* d'Indiens Quiriquires, sollicitée le 22 février 1670 par le capitaine Luis de Bolivar,

1. La relación de los méritos y servicios de Juan de Volibar Villegas et de ses ancêtres, citée plus haut (p. 2, n° 1) s'exprime ainsi en parlant du premier Simon de Bolivar : « . . . este, como sus padres y abuelos, fueron christianos viejos, criados y nacidos en el señorio de Viscaya, y notorios Hijosdalgo. »

2. A. Rojas, *Est. hist.*, p. 130.

3. *El Tiempo*, de Caracas, 1er juin 1910, article de tête : Origen remoto de la familia Bolivar (Estudio dedicado á M. Jules Humbert, Profesor de Burdeos).

4. Extrait par M. Francia du *Registro público* de Caracas, « Oposición á la encomienda de indios Quiriquires ». Testamentarias, Letra O, numéro 1, año 1674.

le bisaïeul du Libérateur. Pour obtenir cette encomienda, ledit capi taine, naturel de Caracas, présente un écrit dans lequel il fait d'abord une relation de ses mérites et de ses services personnels, exposant qu'il servit dans l'armée depuis qu'il eut l'âge de porter les armes. Ensuite il fait appel aux services de son père, le capitaine Don Antonio de Bolivar, qui remplit de nombreuses charges et fut *Teniente de Gobernador* et *Justicia mayor* des vallées d'Aragua et de Turmero. Il cite également les services rendus par le *Contador* Simon de Bolivar, père de Dn Antonio, tant dans le politique que dans le militaire. Enfin, Dn Luis rappelle que son bisaïeul, Dn Simon de Bolivar, passa du royaume d'Espagne à l'île



Sodupe.
Eglise San Vicente.

de Saint-Domingue, où il remplit pendant quatorze ans l'emploi de *Secrétaire de Cámara de la Real Audiencia* et de *chancelier* de la ville ; qu'il se maria là avec une personne noble et de qualité égale à la sienne, duquel mariage naquit Simon de Bolivar ; qu'après être devenu veuf, il passa à la province de Vénézuéla, amenant avec lui ledit Simon de Bolivar, son fils, et fut nommé *Contador*, *Juez oficial de la Real Hacienda* de cette province, et *Juez de Cuentas* de l'île de Margarita.

A la suite viennent les copies d'informations de témoins pour la preuve de l'exposé. Parmi elles est une attestation de *hidalguia*, *nobleza*, etc. faite dans le lugar de *Iruzubieta* [1], en la *merindad* de Marquina, le 5

1. Et non *Irucobieta*, comme l'imprime *El Tiempo*. M. Francia prend d'ailleurs soin de nous informer que plusieurs noms propres sont mal écrits et d'une lecture

juillet 1574, en faveur de Simon de Bolivar, qui alors habitait la ville de Santo Domingo, en l'île Española. Les témoins présentés à cet effet furent : *Martin de Alxaga*, âgé de 90 ans, parent dudit Don Simon, *Martin de Ostarloa*, de 54 ans ; *Juan Pérez de Alxaga*, de 70 ans ; *Juan Garcia de Laxarte*, de 80 ans ; *Pedro de Arexpe* [1] *Muñoz de Diaz*, de 75 ans ; *Martin de Urrabasso*, de 70 ans ; *Juan Flores*, de 70 ans, et *Juan Lagarte*, de 76 ans. Tous déclarèrent « avoir connu, personnellement les uns, et par référence de leurs pères et parents les autres, le susdit Simon de Bolivar, qui était naturel de la ville de Marquina, dans le lugar de Bolivar, et aussi ses légitimes père et mère, *Martin de Ochoa*



Plaque funéraire de Bolivar « El Magnífico » (Église de Sodupe).

de la Rementeria et Magdalena de Ibarguen, comme aussi *Ochoa de la Rementeria* et *Maria de Andixpe* [2], parents légitimes de Martin de Ochoa et aïeuls de Simon de Bolivar ».

A l'une des questions de l'interrogatoire ils répondirent « qu'ils avaient connaissance de la *casa y solar de la Rementeria*, située en l'ante-iglesia de Cenarruza, dans la terre du Señorio de Biscaye, et que Ochoa de la Rementeria et Maria de Andixpe furent seigneurs et maîtres de la casa y solar

très difficile dans le document de Caracas. Disons une fois pour toutes que nous avons rectifié l'orthographe des termes géographiques sur les lieux mêmes, et celle des noms patronymiques d'après les actes paroissiaux de Bolivar.

1. M. Francia a lu à tort Alcega, Lacarte, Arsse. x est l'ancienne lettre basque remplacée plus tard par z. Les descendants des Alxaga, des Laxarte deviennent dans les actes postérieurs des Alzaga, des Lazarte.

2. Et non Audiepe. V. les deux notes précédentes.

de la Rementeria. Ils déclarèrent également que la maison de la Rementeria était *casa infansona de notorio hijodalgo*. Ils dirent qu'à Simon de Bolivar correspondaient tous ces titres, comme héritier légitime des señores cités de la Rementeria, et ceux de la maison de Ibarguen, d'où était issue Dª Magdalena de Ibarguen, mère de Don Simon ».

Dans ces informations de témoins, le nom de Bolivar n'est aucunement donné comme étant celui du père et du grand-père du futur Procurateur du Vénézuéla [1]. M. Francia en conclut que Simon de Bolivar aurait pris tout simplement le nom de son pays d'origine, et il s'appuie sur des citations qui prouvent d'une manière indubitable qu'il arriva souvent aux Espagnols, même de la noblesse, de prendre un autre nom que celui de leur père [2].

Nous ne croyons pas cependant qu'il en ait été ainsi dans le cas de Simon de Bolivar, et l'étude des registres paroissiaux de Bolivar nous confirme dans notre opinion. Simon de Bolivar était fils, disent les témoins, de Martin Ochoa de la Rementeria. La casa Rementeria [3] existe encore aujourd'hui au pueblo de Bolivar ; elle est voisine de la casa solar Bolivar Jauregui dont nous avons parlé plus haut, et qui, au XVIᵉ siècle, était habitée par les *Ochoa y Bolivar Jauregui*. La double appellation Ochoa et Bolivar Jauregui pour le même patronymique nous est attestée par deux actes de baptême, l'un de *Pedro Ochoa y Volibar Jauregui* (28 novembre 1594), et l'autre de *Juliana de Ochoa y Bolivar Jauregui* (2 novembre 1599) [4]. Ces deux pièces sont en même temps la preuve d'un

1. Il en est de même dans la *Relación* de 1722 faite en faveur de Juan de Bolivar (V. plus haut). Elle présente simplement aussi les parents et aïeuls de Simon de Bolivar comme « dueños y señores de El solar y casa Infançona de la Rehementeria, sita en la ante Iglesia de Cenarruza, en el lugar de Bolivar. » Cette pièce, d'ailleurs, bien postérieure au document de Caracas, ne fait qu'en reproduire les termes en l'abrégeant.

2. V. surtout à ce sujet Fr. Fernandez de Bethencourt : *Historia Genealógica y Heráldica de la Monarquia Española*, t. I, p. 34.

3. La vague ressemblance de ce nom *Rementeria* avec le mot *renteria* a fait penser à certains auteurs (A. Rojas, *Est. hist.*, p. 130, d'après A. de Trueba, Venezuela y los Vascos, dans la *Illustración Española y Americana*, 1876 ; opinion reproduite par Andrés F. Ponte dans son *Arbol genealógico del Libertador Simon Bolivar*, p. 3, que les señores de Biscaye, à qui revint un moment le domaine de Bolivar après l'exil des premiers possesseurs du lieu, avaient fait établir dans la casa solariega des Bolivar une espèce de bureau où ils recouvraient les impôts que les fueros leur permettaient de percevoir sur les habitants de Bolivar. Aucun document ne justifie cette supposition qui ne repose que sur une confusion de termes. La casa *Rementeria* (et non *Renteria*) est bien distincte de la casa Bolivar, et elle porte tout simplement un nom de famille, comme la casa Bolivar Jauregui.

4. Registres paroissiaux de Bolivar ; actes de baptême signés du prêtre Bachelier

fait que nous avons constaté bien d'autres fois, à savoir que dans les actes paroissiaux on se souciait fort peu d'écrire en entier les noms de famille. Pedro est donné, en 1594, comme fils de « *Pedro Ochoa y Magdalena su mujer* » ; sa sœur Juliana est inscrite, en 1599, comme fille de « *Pedro Ochoa y Volibar Jauregui y Magdalena su mujer* ». Et comme parrain du premier de ces enfants, nous relevons un nom bien suggestif : *Martin de Volibar Jauregui.* Le prénom est le même que celui donné par les témoins dans le document de Caracas au père du Procurateur Simon de Bolivar, qu'ils dénomment *Martin Ochoa de la Rementeria.* S'agit-il du même personnage ? Peut-être, et le père du Procurateur pouvait très bien exister encore en 1594.



Zamudio, l'Église.
Derrière, la tour carrée de l'ancien château.

On remarquera d'ailleurs que pas plus les témoins en question que les actes paroissiaux n'ont souci de donner les noms complets des personnages. Parlant du père de Martin Ochoa, ils le nomment simplement *Ochoa de la Rementeria*, sans indiquer le prénom ; ils citent de mémoire, et leurs souvenirs peuvent ne pas être précis. Cet Ochoa, disent-ils, était l'époux de *Maria de Andixpe.* Or, nous avons découvert dans les registres de Bolivar un document bien troublant ; il est de 1553 (4 février), et c'est l'acte de baptême de « *Agatha de Vollibar*, fille de

Antonio de Agorria, Cura y Beneficiado de l'église Santo Tómas de Bolivar. Le nom complet de chaque enfant est inscrit en marge de l'acte.

Miguel de Vollibar et de *Maria de Andixpe*[1] ». C'est la seule trace que nous ayons trouvée d'une María de Andixpe. Sommes-nous ici en présence de la grand'mère du Procurateur du Vénézuéla ? La chose n'est pas impossible, et, dans ce cas, son mari, désigné dans le document de Caracas par le simple nom de Ochoa de la Rementeria, n'en aurait pas moins été un Bolivar.

Ne peut-on pas penser que ce Miguel de Bolivar et Maria de Andixpe auraient acquis la maison de la Rementeria voisine de la leur, et qu'ainsi le nom de Rementeria serait devenu celui d'une des branches de la famille Bolivar Jauregui ? Cela expliquerait tout naturellement que les témoins d'Iruzubieta, en attestant la hidalguía de Simon de Bolivar, ne cherchent nullement à justifier sa noblesse du côté des Bolivar, chose qui leur paraissait de toute évidence ; c'est pourquoi, tout en appliquant d'ailleurs à Simon l'appellation patronymique de Simon de Bolivar, ils sous-entendent, en nommant le père et le grand-père, ce nom même de Bolivar qu'ils jugent inutile de répéter ; ils ne veulent appeler l'attention que sur les nouveaux titres de noblesse acquis par les parents et les grands-parents de Don Simon, et revenus en héritage à ce dernier[2].

Résumons-nous : le voisinage des deux maisons Rementeria et Bolivar, le nom d'*Ochoa* que l'on rencontre dans les deux familles[3], le patronymique Bolivar Jauregui donné par les actes paroissiaux à des personnages désignés parfois simplement sous le nom d'Ochoa, la similitude du prénom *Martin* Ochoa et *Martin* de Bolivar Jauregui, le nom de *Bolivar* indiqué par les archives comme étant celui de l'époux de *Maria de Andixpe*, la parenté attestée pour Simon, le futur Procurateur, de personnages tels que les *Alxaga*, les *Arexpe*, qui, dans les actes paroissiaux, sont formellement indiqués comme parrains des enfants Bolivar Jauregui, en qualité, sans aucun doute, de parents de la famille ; ajoutons enfin, et ce dernier argument a bien sa valeur, le fait même que Simon, fils de Ochoa de la Rementeria, se nomme lui-même et signe

1. Les parrain et marraines de l'enfant sont : *Francisco de Vollibar*, *Teresa de Arexpe* et *Francisca de Alxaga*. — Les Alxaga sont cités dans le document de Caracas comme étant parents de la famille de Simon de Bolivar. — Deux Alxaga et un Arexpe figurent dans les témoins d'Iruzubieta.

Quant à l'orthographe du nom de Bolivar, on peut suivre ses différentes variations. Il est écrit ici *Vollibar* ; en 1594 on a *Volibar* ; et plus tard il prendra les formes les plus diverses : *Bollibar*, *Bolibar*, *Bollivar*, *Bolivar*.

2. Les termes mêmes du document de Caracas ne laissent aucun doute sur l'intention des témoins : « Dijerón que á Simón de Bolibar correspondian todos estos titulos como heredero legítimo de los citados señores de la Rementeria, y los de la casa de Ibarguen por ser de ella Dª Magdalena de Ibarguen, madre de D. Simon. »

3. Et dans les archives on ne trouve des Ochoa que pour ces deux maisons.

toujours Simon de Bolivar [1], nom qu'il n'aurait pas pris s'il n'avait été le sien, puisqu'il aurait été porté par une autre famille du pays, tout cela nous invite à conclure que les *Ochoa de la Rementeria* étaient bien les descendants des *Ochoa de Bolivar Jauregui*, et que le nom complet de Martin Ochoa père de Simon, le Procurateur du Vénézuéla, devait être *Martin Ochoa de Bolivar Jauregui de la Rementeria* [2].

Si nous avions encore des doutes sur la parenté étroite entre les familles Rementeria et Bolivar, une dernière considération les dissiperait. Nous avons dit que derrière l'ancienne église des Bolivar, dans la prairie du moulin (*bolu-ibar*), s'élevait le moulin qui primitivement était celui des Bolivar. Or ledit moulin, disparu seulement depuis un demi-siècle environ, était connu dans les derniers temps sous le nom de *moulin de la Rementeria* [3]. On doit en conclure qu'il avait passé en héritage des Bolivar aux Rementeria ; n'est-ce pas une preuve de la fusion des deux familles?

Affirmons donc que le Procurateur Simon de Bolivar portait simplement le nom qui était officiellement celui de son père et qu'avaient porté ses ancêtres.

Quant aux origines maternelles du Procurateur Simon de Bolivar, elles sont on ne peut plus certaines. Sa mère *Magdalena* de *Ibarguen* et sa grand'mère María de *Andixpe* appartenaient à deux casas solariegas célèbres et dont la tradition a conservé le souvenir. Elles s'élevaient à *Iruzubieta*, barrio que nous avons signalé plus haut comme situé dans la pittoresque vallée de l'Ondarroa, entre Marquina et Bolivar, et à la jonction des deux routes qui se dirigent l'une vers Bolivar et Guernica, l'autre vers Bilbao. Cela explique pourquoi c'est à Iruzubieta, pays de sa mère et de sa grand'mère, que fut faite l'attestation de hidalguía, dont nous avons parlé, en faveur de Simon de Bolivar.

Une question se pose maintenant relativement à l'antiquité de la famille

1. On peut voir aux archives des Indes de Séville plusieurs signatures authentiques de Simon de Bolivar le Procurateur (Est. 53, caj. 4).

2. On comprend alors que le Martin de Bolivar de l'acte paroissial de 1594 et le Martin de la Rementeria du document de Caracas puissent être le même personnage. L'acte paroissial lui donne son nom principal, *Bolivar*, tandis que les témoins d'Iruzubieta, laissant précisément de côté le patronymique connu de tous, l'appellent simplement *de la Rementeria*, et pour le distinguer de l'autre branche de la famille, et, comme nous l'avons dit, pour justifier l'adjonction d'un nouveau titre à son nom. — On s'explique de même que le grand-père de Simon, l'époux de María de Andixpe, soit appelé *de la Rementeria* par lesdits témoins, et *Miguel de Bolivar* dans l'acte paroissial de 1553.

3. Sur les registres de Bolivar, on ne trouve des Bolivar que jusqu'en 1691, et des Rementeria jusqu'en 1768.

Bolivar. Les *Bolivar Jauregui* étaient-ils les descendants de l'ancienne famille qui fonda au xe siècle l'église de Santo Tomas de Bolivar? Les anciennes chroniques racontent que les señores de la casa solar de Bolivar luttèrent avec ardeur, au xie siècle, contre les évêques d'Armentia pour le maintien des fueros, et qu'accusés d'avoir participé à l'assassinat de l'évêque Don Garcia, en l'an 1053, ils furent bannis de leur pays [1]. Combien de temps dura cet ostracisme ? On ne peut le dire exactement, mais, ce qu'il y a de certain, c'est que, dès le xiiie siècle, on retrouve la branche principale de la famille installée dans l'ancienne casa solar, la branche des Bolivar Jauregui, dont le nom seul serait une preuve de son antique noblesse [2] ? Les Bolivar Jauregui reprirent d'ailleurs les armes primitives de la famille (la roue de moulin sur champ d'argent), et le témoignage de l'historien Labayru [3] est ici corroboré par l'existence des sépultures de l'église Santo Tomas, où figure la roue de moulin, et qui ne peuvent être que des tombeaux de la famille Bolivar Jaurégui. Ce n'est que plus tard, au dire encore du même Labayru [4], que les Bolivar Jauregui substituèrent aux armoiries primitives un nouvel écu (champ d'argent avec bande d'azur horizontale semée de trois cœurs sur champ vert).

Les autres familles Bolivar de Biscaye descendent-elles des seigneurs primitifs de Bolivar de Cenarruza ? Jusqu'ici nous n'avons pas trouvé de document écrit qui nous permette de l'affirmer ; mais le nom de Bolivar est essentiellement biscayen ; on peut penser que tous les Bolivar ont une commune origine, et il est possible que le bannissement de 1053 soit la cause que l'on rencontre des *casas* de Bolivar dans des pays qui ne portent aucunement le nom de Bolivar.

Les principales de ces familles sont les Bolivar de Zamudio [5] (près Bil-

1. Iturriza. *Historia de Viscaya*, p. 168. — Iñiguez de Ibarguen, *Crónica general española*, Cuaderno 78, lib. 2, cap. 15. — Fray Miguel de Alontosegui, *Crónica de Viscaya*, lib. 1, cap. 20.

2. Puisque l'adjonction du terme *Jauregui* au patronymique primitif indique qu'il s'agit des Bolivar de la *maison principale*, de ceux de la *casa solariega*.

3. Labayru, *Historia de Biscaya*, édit. de 1895, 1 vol., p. 772.

4. Id.

5. Labayru, éd. de 1895, p. 772. Labayru décrit ainsi les écus d'armes des Bolivar de Zamudio et le Sodupe :

1° *Zamudio* : « escudo en faja : el de arriba partido en pal ; el de la derecha en campo de oro, cuatro panelas verdes ; el de la izquierda banda roja en boca de dos dragones verdes, perfilada de plata, y sobre la banda una estrella de oro en campo de gules ; el bajo, en campo de plata y corazones en campo verde. »

2° *Sodupe* : « en campo de oro olivo verde y dos lobos atados al tronco con cintas rojas, contramirandose ; orla de ocho aspas de oro en campo rojo. »

bao), et ceux de Sodupe (entre Bilbao et Santander). Dans l'église de Sodupe est enterré un personnage illustre ; le tombeau est recouvert en guise de dalle d'une plaque superbe en cuivre travaillé, qui représente un guerrier en arme ; et en bordure on lit cette inscription : « Aqui yace el muy magnifico señor Pedro Bolívar capitan y contino de la casa del Emperador don Carlos V, del Rey D. Felipe su hijo, Reys de España e de Yngalaterra [1]. »

La casa solar des Bolivar de Sodupe passa aux Salamanca de Madrid qui la transmirent aux Romarate ; elle est habitée aujourd'hui par M. Nicasio Veriztain y Romarate, ancien député de Bilbao aux États Biscayens.

Enfin une troisième branche est celle des Bolivar de Munguia, qui, dans ses papiers de famille, possède des attestations et informations de témoins, affirmant, selon la formule usitée pour les nobles, formule analogue d'ailleurs à celle qui figure dans les documents vénézuéliens, « de ser vizcainos originarios, nobles hijos dalgos notorios, cristianos hijos de limpia sangre y sin mancha alguna de Indios, Moros ni de recién convertidos ».

Cette branche compte actuellement comme descendants les Bolivar de Bilbao [2], M. Eduvigio Bolivar é Icaza, négociant ; son fils, Dn José Bolívar y González, pharmacien à Bilbao, envers qui j'ai contracté une grande dette de reconnaissance pour l'accueil si cordial qu'il m'a fait, et son neveu, le Dr Ignacio Bolívar y Urrutia, doyen de la Faculté des Sciences naturelles de Madrid, et une des célébrités scientifiques de l'Espagne.

JULES HUMBERT.

1. Cf. Boletin de la Comisión de Monumentos de Viscaya. T. I. Cuad. I. (Enero 1909).

2. Un document précis, que nous avons tout récemment découvert (avril 1912) dans les archives de cette famille, prouve que les Bolivar de Munguia (et Bilbao) descendent directement des Bolivar de Zamudio. Leurs ancêtres sont en effet indiqués dans ce document, qui est un acte notarié du XVIIIe siècle, comme originaires « por una y otra linea de las casas infansonas de *Bolibar*, *Trobica* y *Arsundiaga*, sitas y notorias respectivamente en las ante Iglesias de *Zamudio*, *Munguia* y *San Miguel de Basauri.* »

Cette identification des Bolivar de Munguia avec ceux de Zamudio est un argument en faveur de l'hypothèse suivant laquelle nous verrions dans les Bolivar des différentes branches les descendants d'une famille unique primitive.

UNE CONTRIBUTION
A LA CONNAISSANCE DE L'ANTHROPOGÉOGRAPHIE
DE L'AMÉRIQUE

Par Erland NORDENSKIÖLD

Dans *Zeitschrift für Ethnologie* [1] et dans mon livre *Indianlif*, j'ai donné la description de plusieurs jeux des Indiens du Gran Chaco. Quelques-uns de ces jeux ont une extension singulière, en ce sens que nous ne les trouvons ni dans la partie septentrionale de l'Amérique du Sud, ni dans l'Amérique centrale, mais bien dans l'Amérique du Nord. Dans le *Globus* [2], j'ai montré une ressemblance pareille entre les types de pipes de l'extrême Sud et de l'Amérique du Nord. De cette double similitude, j'ai tiré la conclusion que nous avons au Chaco une région où les Indiens ont gardé certaines choses du temps où l'échange d'éléments de culture entre les deux continents était considérable. Le fait que nous trouvons des parallèles à la civilisation des Indiens de l'Amérique du Nord dans la partie méridionale de l'Amérique du Sud me semble assez naturel. Ceci d'abord en raison de causes climatériques, ensuite parce que nous avons probablement à l'extrême Nord, comme à l'extrême Sud, les restes d'une culture très ancienne, qui n'a pas été tout à fait effacée par les influences des civilisations des Andes, de l'Amérique centrale, du Mexique et peut-être aussi de la partie sud-est de l'Asie et de la Mélanésie et qui, pendant un espace de temps très long, n'a pas été exposée aux altérations causées par un climat tropical.

Cette civilisation doit s'être conservée le plus intacte dans l'extrême-Sud. Il serait donc naturel de trouver à la civilisation des tribus de la Terre de Feu [3] des parallèles intéressants dans l'Amérique du Nord.

1. Erland Nordenskiöld, *Spiele und Spielsachen im Gran Chaco und in Nordamerika*. Z. f. Eth., 1910, H. 3 u. 4.

2. Erland Nordenskiöld, *Südamerikanische Rauchpfeifen*. Globus, 21 mai 1908.

3. Ona, Yahgan, Alikaloup.

Si nous étudions quelques objets fabriqués par ces tribus, nous sommes étonnés de voir que beaucoup de ce qui leur est propre se retrouve dans l'Amérique du Nord, mais manque complètement dans les vastes régions intermédiaires. Nous allons voir que ceci ne peut dépendre d'une évolution parallèle.

Les Yahgans[1] font le feu « au moyen d'étincelles de pyrite de fer produites par le choc d'un morceau de minerai contre un autre, et reçues sur du duvet d'oiseau » et les Onas au moyen de silex, d'amadou et d'un morceau de pyrite[2]. Nous ne retrouvons en Amérique cette espèce de briquet d'origine indienne qu'à l'extrême Nord[3]. Partout ailleurs, les Indiens font du feu en frottant de petits bâtons de bois.

En étudiant les armes, nous trouvons chez les tribus de la Terre de Feu un véritable carquois confectionné en cuir. De vrais carquois pour des flèches d'arc (pas des flèches de sarbacane), et non pas des fourreaux pour les pointes de flèche, sont très communs dans l'Amérique du Nord, mais ne se trouvent à présent qu'à l'extrémité méridionale de l'Amérique du Sud.

En dehors des tribus de la Terre de Feu, le carquois ne semble avoir existé qu'au Chaco. Chez les Apibones[4], il était en jonc.

Des flèches pareilles aux jolies petites flèches courtes de la Terre de Feu, avec les pointes attachées directement au fût, ne se trouvent plus à présent dans le reste de l'Amérique du Sud. Dans l'Amérique du Nord, de telles flèches à pointes de pierre ont eu jadis une grande extension. Dans l'Amérique du Sud, il en était de même surtout dans la partie méridionale. Des cordes d'arc prises dans le règne animal se trouvent chez les Fuégiens et au Gran Chaco sur quelques arcs chez les Tobas, les Chorotis, etc. Partout ailleurs dans l'Amérique du Sud, les cordes sont faites de matériaux tirés du règne végétal. Ce n'est que dans l'Amérique du Nord que nous retrouvons des cordes semblables à celles de la partie méridionale de l'Amérique du Sud.

Le harpon est assez répandu dans l'Amérique du Sud. Çà et là, il se présente isolément. Nous le trouvons par exemple chez les Fuégiens (Yahgans,

1. *Mission scientifique du Cap Horn*, t. VII. Hyades et Deniker, Anthropologie, Ethnographie. Paris, 1891, p. 345.

2. Otto Nordenskiöld, *Från Eldslandet*. Stockholm, 1898, p. 110.

3. The first method by flint-and-pyrites (the progenitor op flint-and-steel) was practised by the Eskimo and by the northern Athapascan and Algonquian tribes ranging across the continent from Stikine r. in Àlaska to Newfoundland and around the entire Arctic coast, and also troughout New England; as well as by the Tribes of the N. Pacific Coast. Handbook of American Indians, *B. A. E.*, 30, part. 1, Washington, 1907, p. 459.

4. Dobrizhoffer, *History of the Apibones*. London, 1822, p. 355.

Alikaloups), chez les Guatos[1] près du Rio Paraguay, chez les Yamiacas au Pérou, chez plusieurs tribus de la Guyane, etc. Les Fuégiens jettent le harpon avec la main. Chez les autres tribus de l'Amérique du Sud, il est modifié en flèche-harpon. C'est chose connue que le harpon est très commun à l'extrémité septentrionale de l'Amérique, surtout chez les Esquimaux. L'extension vaste mais sporadique du harpon nous montre d'une façon claire qu'il fut connu depuis très longtemps des habitants du continent américain, mais étant de peu d'importance, sauf dans les régions polaires, il est maintenant en état d'extinction.

La bola n'est plus en usage chez les Fuégiens, mais on a trouvé des pierres de bola dans le territoire de ces Indiens, par exemple près de Porvenir dans la Terre de Feu et à Cabo Victory[2] dans la Patagonie occidentale.

Dans l'Amérique du Sud, nous trouvons encore la bola chez les tribus de la pampa argentine, au Chaco, dans les Andes jusqu'à l'Équateur et dans le Brésil méridional. Dans l'Amérique du Nord, nous la retrouvons sous une forme un peu modifiée chez « the western Eskimo ».

Les tribus de la Terre de Feu connaissent aussi la fronde, qui est toujours très répandue[3] dans toute l'Amérique, ce qui prouve la grande ancienneté de cette arme dans le continent américain.

Les pirogues des Fuégiens (Yahgans et Alikaloups) sont remarquables en ce qu'elles sont faites de *plusieurs* morceaux d'écorce ou de bois cousus ensemble. Nous ne trouvons de telles barques ailleurs en Amérique que dans la partie septentrionale de l'Amérique du Nord [4] où elles sont faites avec beaucoup de soin et d'élégance. Quoique les célèbres pirogues du Canada soient bien supérieures aux barques grossières des Yahgans, elles sont pourtant, à tout prendre, construites de la même manière.

Les Onas [5], les Tehuelches [6] et les Araucans mettent leurs bébés dans des lits portatifs ressemblant à de petites échelles auxquelles les enfants sont attachés par des liens. Il est évident que le « garde-enfants », qui est si commun dans l'Amérique du Nord [7], a eu, comme il a encore, une

1. Max Schmidt, *Indianerstudien in Zentralbrasilien*. Berlin, 1905, p. 198.

2. Skottsberg, *Einige Beobachtungen über die Eingeborenen Westpatagoniens*. Ymer, 1910, H. 3, p. 274.

3. Friederici, *Die Verbreitung der Steinschleuder in Amerika*. Globus, 10 nov. 1910.

4. Handbook, part. 1, p. 156.

5. Selon une communication verbale de M. le prof. J. G. Andersson.

6. Voir par exemple Outes y Bruch, *Los Aborigenes de la República Argentina*. Buenos-Ayres, 1910, p. 125.

7. Handbook, part. 1, p. 357.

propagation vers le Sud, dans l'autre continent, et n'a pas existé dans les grandes régions intermédiaires. Nombre de tribus dans l'Amérique du Nord ont des « garde-enfants » en forme d'échelles comme les Indiens de l'extrême Sud.

Les Fuégiens (Onas, Yahgans, etc.) ont une industrie peu développée. Ils ne font pas de poteries et ne savent pas tisser, Le seul art qu'ils connaissent bien est la vannerie. Leur technique, qui se rencontre rarement autre part dans l'Amérique du Sud, a été retrouvée, comme l'a démontré M. Mason [1], dans l'Amérique du Nord « among the relics of the ancient basket makers of south eastern Utah ».

Des vaisselles cousues d'écorce sont très communes parmi les tribus de la Terre de Feu; on les trouve aussi dans l'Amérique du Nord [2], mais pas dans le reste de l'Amérique du Sud.

L'habillement des tribus de la Terre de Feu est peu compliqué. Les Indiens s'enveloppent tout simplement d'un grand manteau, fait de plusieurs peaux d'animaux. Nous trouvons de pareils manteaux de peaux, quelquefois remplacés par des manteaux d'étoffe, depuis l'extrême Sud jusqu'au Gran Chaco, chez les Matacos, les Tobas, les Chorotis, etc., puis, dans l'Amérique du Nord où ils ont été très en vogue, comme l'on sait.

Les cabanes [3] des tribus de la Terre de Feu ne diffèrent point par leur construction des petites cabanes rondes d'autres tribus indiennes primitives, par exemple celles du Chaco. Il n'existe pas de points de comparaison avec les cabanes des Indiens de l'Amérique du Nord. Mais au Chaco, on trouve quelquefois une construction qui est générale dans l'Amérique du Nord, surtout chez les Esquimaux, c'est-à-dire avec une entrée en forme de couloir, « Gangthür » [4].

Comment expliquer tous ces faits ? Résultent-ils d'une évolution parallèle ou non? Certes l'analogie des circonstances extérieures peut jouer un grand rôle, mais elle ne saurait tout expliquer. Il ne me paraît nullement impossible que, dans des cas isolés, les hommes, en divers endroits de la terre, aient eu les mêmes idées et soient arrivés aux mêmes méthodes techniques. J'insiste pourtant sur l'expression *des cas isolés*, car il n'en est pas question ici.

La raison naturelle pour laquelle nous trouvons dans la partie méridionale de l'Amérique du Sud différentes choses que nous retrouvons ensuite dans l'Amérique du Nord, me semble être que la culture des

1. Mason, *Aboriginal American Basketry*. Rep. Nat. Mus. 1902, p. 257, Plate 31.
2. Handbook, part. 1, p. 130.
3. Yahgan, Alikaloup.
4. Voir Erland Nordenskiöld, *Indianlif*, p. 9.

deux régions représente les débris d'une civilisation plus ancienne et plus primitive qui n'a pas été étouffée par d'autres influences, qui a échappé plus que tout autre aux civilisations des Andes, de l'Amérique centrale et du Mexique et à l'influence du climat tropical. La civilisation fuégienne est un « Randkultur » prononcé qui nous montre assurément un strate de civilisation très ancien qui a été, pour ainsi dire, recouvert dans le reste de l'Amérique, sauf dans la partie septentrionale, où il persiste encore, quoique mêlé à d'autres éléments civilisants d'une beaucoup plus grande importance.

Depuis bien longtemps [1], les tribus de la Terre de Feu n'ont pas subi d'influences importantes du dehors. Ce n'est pas le cas des Indiens vivant au nord du Mexique, qui ont subi des influences d'Asie par le détroit de Bering ni de ceux de la région tropicale et subtropicale de l'Amérique où des civilisations d'un haut niveau se sont développées.

Il me semble aussi très probable que la civilisation des Indiens de la région tropicale de l'Amérique a subi l'influence des civilisations de l'Asie et de la Mélanésie.

Ce ne sont pas là de vaines fantaisies; il y en a de bonnes preuves.

M. Ehrenreich [2] a ainsi démontré, après Bastian, la présence à Siam du mythe péruvien de Koniraya. Ce mythe est connu aussi dans l'Amérique du Sud des Tupis orientaux et des Matacos [3].

M. Max Schmidt [4] a démontré comment une nouvelle technique en fait de tissage, accompagnée d'une ornementation de motifs végétaux très remarquable, est apparue tout à coup sur le littoral du Pérou. Il écrit notamment à ce sujet :

« Wir können nach den obigen Ergebnissen es als sicher annèhmen, dass diese neu auftretende Kultur nicht von peruanischen Hochlande gekommen sein kann. Dass sie sich in völliger Abgeschlossenheit an irgend einem Teile der Küste aus sich selbest heraus entwickelt hätte, wäre nicht zu verstehen. Es bleibt also nur noch die möglichkeit dass sie von aussenher irgendwie in diese Gegenden eingedrungen ist, sei es zu Lande, vom fernen Norden her, oder sei es zu Wasser, vom Norden oder vom fernen Westen her. Der Webstuhl, die pflanzlichen Motive der Darstellung, sowie die auffälligen Uebereinstimmungen in der Mythenwelt dieses Kulturkreises mit Ostasien, auf die in letzter Zeit vor allem

1. Je ne pense pas aux Blancs ici.

2. Ehrenreich, *Die Mythen und Legenden der Südamerikanischen Urvölker*, Berlin, 1905, p. 98.

3. Erland Nordenskiöld, *Indianlif*, l. c., p. 103.

4. Max Schmidt, *Uber Altperuanische Gewebe mit scenenhaften Darstellungen*. Baessler-Archiv. Leipzig-Berlin, 1910, p. 61.

Ehrenreich aufmerksam gemacht hat, richten unsern Blicke unwillkürlich nach dem fernen Western. »

C'est M. Graebner [1] qui a tout spécialement démontré la grande influence civilisante de l'Orient en Amérique. Sans accepter la classification de M. Graebner, je pense qu'il est impossible de nier que nous avons, surtout dans l'Amérique du Sud, différents éléments civilisants qui, sans doute, y sont venus de l'Asie et de la Mélanésie.

Nous avons par exemple l'arc à balles d'argile dont la singulière extension asiatico-américaine est connue [2]. Est-il possible qu'un instrument aussi compliqué ait pu être inventé indépendamment en Asie et en Amérique? Je le crois peu probable. Nous avons aussi la sarbacane, les grands tambours à signaux, la flûte de Pan et les étranges massues à tête de pierre en forme d'étoile, la teinture « ikatten », les ponts suspendus, etc., que nous retrouvons en Asie ou en Mélanésie et en Amérique.

Il est évident que ces éléments asiatico-mélanésiens en Amérique sont caractéristiques spécialement de l'Amérique du Sud et manquent en Amérique du Nord, ou n'existent que dans les régions méridionales. Les arcs à balle, les ponts suspendus, « l'ikatten » et les tambours à signaux ne se retrouvent pas dans l'Amérique du Nord, la flûte de Pan [3] et la massue de pierre à tête d'étoile manquent au nord du Mexique, la sarbacane a une extension nette vers le Sud de l'Amérique du Nord.

De tout ceci, il ressort que les éléments asiatico-mélanésiens, ainsi que le mythe de Koniraya, sont entrés probablement directement dans l'Amérique du Sud et cela dans une période *si avancée qu'ils n'ont pas eu le temps de gagner l'Amérique du Nord*. Dans la civilisation des tribus de la Terre de Feu, il me semble qu'il n'y a pas de tels éléments étrangers. On y trouve, comme nous l'avons déjà dit, une culture ancienne et primitive, qui, depuis une époque très reculée, a été libre de toute influence étrangère.

Il y a assurément des auteurs qui pensent que l'arc à balles, la sarbacane, le tambour à signaux, la flûte de Pan, les ponts suspendus, etc., ont pu être inventés à la fois en Amérique et dans la partie sud-est de l'Asie. Je ne doute pas qu'il soit possible que l'arc à balles par exemple puisse être inventé en deux endroits à la fois ; mais s'il existe en deux pays

1. Graebner, *Die Melanesische Bogenkultur und ihre Verwandten*. Anthropos, 1909.

2. Gustaf Antze, *Einige Bemerkungen zu den Kugelbogen*. Leipzig, 1910. Sonderabdruck aus dem Jahrbuche des Stadtischen Museums für Völkerkunde zu Leipzig Band III.

3. Handbook, part. 1, p. 960. Pandean pipes which occur in South America were unknown in the northern continent until recent times.

éloignés, comme c'est le cas ici, il me semble plus probable que les deux apparitions ont une origine commune. Je n'en aurai la certitude que quand j'aurai trouvé que ce n'est pas dans ce cas seulement, mais dans beaucoup d'autres, qu'il existe une analogie semblable.

Quelqu'un me demandera peut-être : n'est-il pas possible que les arcs à balles, les tambours à signaux, etc., soient arrivés en Asie d'Amérique au lieu de suivre la route inverse ? Il n'est pas absolument impossible qu'un tel échange ait eu lieu, mais il est probable que les Indiens ont reçu plus qu'ils n'ont donné. C'est pourtant une question à laquelle on ne peut pas donner une réponse définitive pour le moment.

Une autre question qui restera également sans réponse pour l'instant est la suivante : comment un tel échange a-t-il pu avoir lieu entre l'Amérique, la Mélanésie et la partie sud-est de l'Asie? A-t-il existé dans le Pacifique un peuple de navigateurs qui a pu servir d'intermédiaire ? Peut-être ces visites en Amérique ont-elles été d'une nature si passagère qu'elles n'ont laissé d'autres traces qu'une certaine influence sur la civilisation des Indiens.

La sarbacane est probablement arrivée de l'Amérique du Sud à l'Amérique du Nord à une époque assez avancée. Il se peut bien que l'ensevelissement en urnes funéraires ait passé en même temps du continent méridional au continent septentrional. Cette manière d'ensevelir a une grande extension dans l'Amérique du Sud depuis l'Argentine jusqu'à la presqu'île de Goajira; mais elle manque presque tout à fait dans la région de civilisation péruvienne. Dans l'Amérique du Nord, l'ensevelissement en urnes funéraires se retrouve dans toute la région du S.-E. Les urnes funéraires de l'Amérique du Nord et une partie de celles de l'Amérique du Sud septentrionale ont cela de commun que l'on n'y a déposé que les os des défunts (ensevelissement secondaire). Il est peu probable que l'idée d'un ensevelissement si extraordinaire se soit formée simultanément dans des endroits éloignés l'un de l'autre, il faut donc qu'elle ait eu une origine commune en Amérique.

Il va sans dire qu'il est excessivement difficile de trouver une réponse aux questions que je viens de discuter, et qui traitent des grands problèmes anthropogéographiques dont la solution est de la plus haute importance pour les recherches des Américanistes.

LES CHANSONS ET LA MUSIQUE DE LA GUYANE NÉERLANDAISE

PAR LE JONKHEER L.-C. VAN PANHUYS (La Haye).

Rassembler tout ce qui a été écrit sur notre sujet n'est pas chose facile ; on n'a encore jamais tâché de le faire et les sources diverses sont très répandues. Nous offrons dans ces pages notre récolte, sans doute encore bien incomplète, mais nous sommes pourtant sûr que le sujet est loin d'être épuisé. Après une revue de la littérature, nous ferons suivre un aperçu de nos propres observations.

Nous croyons que l'historien presque classique pour la Guyane néerlandaise, le docteur en droit Hartsinck, nous donne, dans sa *Description de la Guyane* (1770), les premiers renseignements, qui ne sont toutefois pas toujours bien compréhensibles. A la page 36, il fait mention d'une musique triste, faite par les Indiens à leurs enterrements avec des « bassons » (?) et des flûtes de roseaux de dimensions différentes. Plus loin (p. 43) il ajoute que les Indiens ont une sorte de flûte de Pan, faite d'un roseau ou d'un os, qui donne un son étrange, et un morceau de bois creux ou tambour, comme une pompe (?), qu'ils jouent avec la main et qu'on entend loin. Presque à la fin de son ouvrage (p. 907), il dit que les esclaves noirs aiment beaucoup à chanter, mais que leur musique est désagréable et point mélodieuse (il juxtapose peut-être chant et musique d'instruments) ; que leurs instruments de musique ne consistent que dans une sorte de guitare, nommée banja et de tambours de deux dimensions, dont la plus petite, de trois ou quatre pieds de longueur, se nomme « bamboula ». Notons en passant qu'il fait mention d'une langue de tambour que les esclaves ont dans leur pays (en Afrique) pour communiquer des nouvelles à une grande distance, langage dont l'existence en Suriname[1] a été découverte par nous en 1895 chez les nègres Bosch (nègres de bois,

1. Le nom néerlandais Suriname, emprunté des Indiens pendant le voyage de Keimis (1596), nous semble plus exact que « Surinam ».

marrons) de la tribu Djouca au Maroni (Marowyne), fleuve limitrophe entre la Guyane néerlandaise et française.

Le capitaine Stedman, dans son *Voyage à Surinam*, tome III, 1800, complète ou corrige Hartsinck ; le chant des nègres de Suriname, des esclaves noirs, est pour lui mélodieux mais sans mesure (p. 242) et il donne ensuite (p. 274-276) une énumération de leurs instruments de musique : 1, le qua-qua, planche d'un bois dur et sonnant, élevée par un morceau de bois d'un côté, sur laquelle (c.-à-d. la planche) on bat avec deux petites barres de fer ou deux os ; 2, le kiemba (quimba)-toutou, flûte à nez ; 3, l'ausokko-bania, sorte de piano en bois extrêmement primitif ; 4 et 5, le grand et le petit tambour créole ; 6 et 7, le grand et le petit tambour loango ; 8, le petit tambour nommé papa-drom ; 9, le courouma (cœrœma en néerlandais), sorte de tambour; 10, le loango-bania, morceau de bois très sec servant de fond de résonance pour le son qu'on obtient en faisant vibrer de petits bâtons de bois de palme élastique de longueur différente qui y sont attachés ; 11, une calebasse, fortifiant le son du loango-bania ; 12, le saka-saka, calebasse pleine de petits pois ; 13, une coquille de mer; 14, le benta ou warimbo, selon la description et le dessin (pl. XXXVII), le « musical bow », bien connu dans l'Amérique [1] ; 15, le bania créole, sorte de guitare ; 16, le toutou ou trompette de guerre ; 17, la corne à chasse ; 18, le loango-toutou. Il donne le dessin de tous ces instruments (pl. XXXVII). Devant cette quantité d'instruments, on penserait que Stedman donne ceux des nègres et des Indiens à la fois, mais il n'en est pas ainsi ; des derniers, il mentionne (t. II, p. 175) une flûte, le toutou, une flûte de Pan et (p. 206) une calebasse, probablement le bouquin bien connu des sorciers Caraïbes, le maraka.

La justesse des dessins de Stedman est en partie confirmée par les dessins de l'artiste P.-J. Benoit qui, dans son *Voyage à Surinam* (Bruxelles, 1839), donne le dessin d'une danse nègre avec deux sortes de tambours et une saka-saka (pl. XIX) ; d'une flûte et d'un tambour (pl. XLV) ; d'une danse indienne sur le son d'une sorte de trompette (pl. XLV) ; de la flûte traversière indienne (pl. XLI) ; d'un maraka dans un enterrement indien (idem). Il décrit fol. 45 une danse remarquable « danse des oiseaux », où les voix de différents oiseaux sont imitées par les Indiennes auxquelles les hommes répondent par des cris de bêtes sauvages. Il nous parle aussi (fol. 61) d'une espèce de flûte dont les nègres Bosch jouent avant de s'embarquer, *pour éloigner le malin esprit*.

Avant de citer une très intéressante étude du Dr Focke, nous nommerons

1. Voir *American Anthropologist*, vol. X, n° 11, article du Prof. O. T. Mason, et vol. XI, p. 93 et 94, observations du Dr H. ten Kate.

d'abord M. Coster, marchand de bois chez les Bosch, qui parle, dans un article remarquable, dans les Annales de l'Institut royal pour l'étude des langues, la géographie et l'ethnologie des Indes néerlandaises (1866, p. 26-27), de la musique des nègres Bosch. Il trouve leur musique très simple et monotone, il fait mention de l'agida, tambour long en usage pour les fêtes religieuses, spécialement pour la danse africaine nommée le papàa-wenti, et de l'apentie, tambour petit, pour le songé ou danse ordinaire, puis du quaqua (le nom est une onomatopée). Le bania est selon lui le nom et d'une danse africaine et d'une guitare africaine, c'est un instrument de musique, dit-il, autrefois bien connu dans la colonie, mais maintenant tout à fait disparu. Il n'oublie pas non plus le sakasaka, calebasse servant comme bouquin.

Le docteur en droit Focke est, à ce que nous savons, le seul qui ait traité amplement la musique des nègres de Suriname. Il a publié son étude dans une revue devenue aujourd'hui bien rare, *West-Indië* (Indes occidentales) (t. II, 1858, p. 93-107) ; son article est expliqué par quinze chansons ou strophes en notes de musique.

Ses observations sont très curieuses. Il nomme (p. 96, note) les dessins de Stedman pour la plupart inexacts ; le nom de sakka-sakka, usité pourtant plus tard par Coster et par le Père van Coll (voir après), est selon lui incorrect et doit être « saka ». Il distingue entre la musique de tambour et la chanson du nègre africain, transportées sur le sol de la Guyane (musique et chanson qu'il qualifie de sauvage et valant à peine le nom de chant) d'un côté et la musique des nègres créoles de l'autre. Il parle spécialement de la musique des derniers.

Leur « banja » et « sousa » sont chant et danse à la fois. Les instruments en usage pour la danse du banja sont : les tambours, la planche « kwakwa », le saka et le joro-joro, corde de coques enfilées des fruits du Thevetia neriifolia (Cerbera ahorai, L.). Chez la danse sousa, plutôt un jeu de pieds pour hommes et garçons, on bat avec les mains.

Voici quelques conclusions du Dr Focke.

1. Monotonie et répétition à l'infini sont le caractère du chant chez le banja.

2. Le sousa exige une mesure très sévère.

3. Ce ne sont que les hommes qui jouent les tambours et le qua-qua, et ils le font avec un enthousiasme souvent comique. Les battements se caractérisent par un sentiment très correct de la mesure.

4. Le seul tempo est celui des deux quarts ; le premier quart de la mesure est divisé en trois, c'est là une qualité de la musique du banja. Les instruments indiquent sévèrement les deux quarts et les quatre croches ; le grand tambour fait entendre de temps en temps des seizièmes.

Le tambour, touché au milieu ou sur le bord, peut remplacer la note tonique par la tierce.

5. Tous les chants ont le tempo allegro.

6. Ce n'est que rarement qu'un chant, commencé en majeur, finit par la note tonique, mais généralement dans le quint ou dans la seconde. Si le chant est en mineur, ce qui n'est pas rare [1], il finit ordinairement dans la note tonique, mais aussi dans le quint. Les nègres créoles ne chantent qu'en « uni sono » ; on n'entend que rarement la tierce au-dessus de la note tonique.

7. Les mélodies — et ceci semble très étrange au Dr Focke — n'ont presque pas changé pendant un siècle, bien que le nègre soit très musicien.

Focke dit expressément qu'il a mis les chants dans un ton selon son propre choix.

Continuons notre résumé. Le Dr Jules Crevaux, dans le Tour du Monde de 1879, mentionne (p. 371) la danse chez les nègres Bonis, qui ont « des chants et une musique infernale, composée de tam-tam, et quelquefois de vieilles casseroles » ; il remarque chez les Roucouyennes (Ojana) un collier fait avec des graines qui produisent en s'entrechoquant le bruit des castagnettes espagnoles (p. 396).

Il est dommage que Kappler, observateur scrupuleux, n'ait pas fait des études sur le sujet, pendant son long séjour dans la colonie. Dans son œuvre, *Surinam, sein Land*, etc. (1887), il parle de chants d'Indiens sur une mélodie particulièrement mélancolique (p. 231). Il semble avoir mentionné ailleurs une danse, pendant laquelle les Indiens jouaient la flûte à nez ; ceci est cité par le Père van Coll.

Le prince Roland Bonaparte donne dans *Les habitants de Suriname à l'exposition d'Amsterdam en 1883*, Paris, 1884, un dessin (fol. 121) de tambours des nègres des bois (Bosch) ; il parle (fol. 140) de leur musique monotone et cite Coster au sujet des instruments. Le prince nomme des nègres sédentaires la musique du tambour et le kwakwa, puis un chant monotone et souvent mélancolique (fol. 171) ; il nous fait une belle description d'une danse, pendant laquelle les nègres soufflent dans une espèce de corne et produisent un son qui tient le milieu entre le braiement de l'âne et le cri de la chouette. Ce son, au milieu du bruit, semble augmenter le délire. Notons que déjà Coster observe que quelques nègres, plutôt les sorciers, s'excitent (s'hypnosent) par la danse d'une telle façon qu'ils entrent dans une sorte de crise de nerfs, pendant laquelle la tribu

1. Nous ne comprenons pas bien que les chants en mineur seraient tous dans le tempo allegro.

pense qu'ils sont en relation directe avec les mauvais esprits. Le Prof. W. Joest donne peu de renseignements dans l'*Internationales Archiv für Ethnographie* (supplément au t. V, 1893), en nommant le chant des Indiens monotone et ennuyeux et en nous décrivant leurs flûtes de roseaux et d'os, et en mentionnant brièvement les tambours, le marakka et le joro-joro. Henri Coudreau décrit la musique des Roucouyennes (Ojana) d'une manière assez détaillée dans *Chez nos Indiens* (Paris, 1893). A la page 175, il prétend que c'est intraduisible, de la musique anarchiste, nihiliste, détraquée, il parle ensuite d'une musique macabre et plus loin, à propos de la danse des abeilles, d'un air triste et banal, roulant sur deux ou trois mots. « Parfois, dit-il, quand les Indiens ont bu, on entend des airs bizarres, semblables à des airs d'église » et à la page 183, il assure avoir entendu parfois des chants d'un fort beau caractère. Il pense qu'il est extrêmement difficile de noter ces airs roucouyennes, même pour un bon musicien.

Les impressions de Coudreau ne semblent pas être partagées par le Père van Coll qui a passé de longues années dans la Guyane néerlandaise et qui parle de la musique chez les Arrowakkes et les Caraïbes des savanes plus près de la côte. Ce missionnaire se borne à observer, dans les Annales de l'institut royal pour l'étude de la langue, la géographie et l'ethnologie des Indes néerlandaises, 1903, p. 48 (copie), que les chants des Indiens sont éternellement en mineur ; il nous peint une fête de danse où les jeunes hommes battent les tambours. Le D[r] H. van Cappelle a mis deux airs des Caraïbes et des Bosch sur musique dans son article dans « Elsevier's Geillustreerd Maandschrift » (1901, p. 240-384) ; il nous donne une description détaillée d'une danse et le dessin de quelques instruments de musique des nègres Bosch de notre collection. La première description détaillée des flûtes indiennes de la Guyane néerlandaise est faite, à ce que nous croyons, par C. J. de Goeje, alors lieutenant de la marine néerlandaise (voir les pages 23 et 24 de l'*Internationales Archiv für Ethnographie*, supplément au t. XVII, 1906, avec les dessins (pl. VII) ; il a même noté en musique une huitaine d'airs des Indiens (sans tenir compte du ton pourtant). Le chant des Indiens Ojana (Roucouyennes) lui parut un rugissement sombre ; celui des Indiens Trio, bien que peu développé, pourtant pur ; les Indiens ne s'inquiétaient pas beaucoup de la mesure. Dans le tome XIX du même *Archiv* (1908), copie offerte par le gouvernement de la reine des Pays-Bas aux membres du Congrès des Américanistes de Vienne, M. de Goeje donne (fol. 11) encore plusieurs autres mélodies indiennes sur musique. Le sympathique voyageur a noté une élégie des Bosch à la page 56 de son rapport sur l'expédition Tumac-Humac (copie du journal de la Société royale néerlandaise de géo-

graphie, 1908) et il donne là (pl. XX) le dessin de trois tambours des Bosch, deux « agida » et un « apinti ».

Si nous résumons nos impressions de la littérature parcourue, nous venons à la conclusion que la musique des peuples primitifs nommés a des origines différentes. Elle peut être née, à ce qu'il nous semble : par imitation d'animaux, aussi de sons pour éveiller ou chasser les esprits (qu'ils s'imaginent quelquefois en animaux) et encore, de sons presque involontaires pour exprimer la tristesse, la douleur, le contentement, le délire.

Nous parlerons maintenant de nos observations personnelles, faites pour la plupart dans les années 1893-1896 au Marowyne (Maroni).

Musique des Indiens. — Chez les Indiens, les Caraïbes du Bas-Maroni, nous n'avons entendu que très peu. Nous avons vu l'usage, pendant une danse, des tambours suspendus à une poutre de la cabane, tambours dont la peau était peinte avec des figures de grenouilles, comme on en voit quelquefois sur les pagayes et sur les cruches [1]. Le chant était rauque, une sorte de bêlement : hè hè, hè hè, environ deux fois par seconde, la deuxième fois un peu, pas encore un demi-ton, plus basse que la première. Les Indiens, ivres comme l'exige leur loi, se tenaient le bras sur l'épaule et se courbaient sur la cadence [2].

A l'occasion d'une éclipse de lune totale nous entendîmes de loin le son des tambours indiens, sans doute pour chasser l'animal qui venait de manger la déesse de nuit. Le nègre Bosch Aloepi, qui dormait dans un camp [3] vis-à-vis de notre maisonnette, éveillé par nous, ne savait donner aucune explication du phénomène.

Musique des nègres Bosch. — On nous permettra de nous référer, pour tout ce qui concerne le tambour des Bosch, à l'article « Trommel sprache » dans le Compte rendu du Congrès des Américanistes de Vienne de 1908, p. 521-526. Soulignons seulement la communication dans cet article que le tambour des Bosch est considéré par eux comme un être vivant, dont la voix et l'esprit peuvent animer les danseurs (autrefois les guerriers).

1. Nous avons tenté d'expliquer ces ornements dans l'*Internationales Archiv für Ethnographie*, 1898, p. 51-72.

2. Nous étions invité par le même Indien qui se montra si enthousiaste pour la beauté de la nature, p. 26 de notre article sur le Maroni et son histoire, dans le Bulletin du Musée colonial de Harlem, 1908, 2ᵉ édition.

3. Ce camp, situé à Albina au Marowyne a été photographié par le Dʳ Joest (voir pl. V, fig. 4, de son ouvrage cité plus haut). Seulement son indication sous le dessin, Buschneger ein Ruder schnitzend, *Oberer*, Maroni, est inexacte. Souvent notre perroquet grimpa sur le toit, pour injurier les passants ou pour imiter les cris des petits Bosch qui recevaient une raclée.

Deux autres instruments de musique des Bosch ont été décrits par nous dans le Catalogue de l'Exposition pour les Indes occidentales néerlandaises, tenue au Musée colonial de Harlem en 1899, p. 77 : c'est le « benta » ressemblant à ce que Stedman nomme le loango-bania, et le « gwadoo », guitare de calebasse, tous les deux donnant une énumération de trois tons, par exemple : e, g, gis. On joue alors (petits garçons et jeunes hommes) : e, g, gis, g ; e, g, gis, g ; e, g, *e* ; e, g, *e*, sur les mots : lon kon loekoe ; koesinga bita, poto kwo, poto kwo, les e soulignés représentent deux quarts, les autres notes un quart. On se livre alors au jeu, connu également chez nous, de trouver un objet caché d'avance, en jouant doucement ou d'une manière plus énergique [1].

Des chants entendus pendant la danse, nous nous rappelons des mélodies en mineur, ensuite le chant : Bobié, Bobié, Bobiéee, puis un presto furieux accompagnant « la danse du baboun » (le singe hurleur), sur les mots :

Baboun yé yé yé.
Baboun yé yé yé.
Baboun yé yé yé ye gongolo gongolo gongolo;

enfin une mélodie qui ressemblait un peu à la première strophe d'une chanson de notre enfance : « La mère Michel avait perdu son chat », mais sur les mots :

Da ningre nanga witi tana gi you o-di bã et yé yé yé yé yé yé yé yé ayemba ;

c'est-à-dire : Le nègre avec les dents blanches vous dit : bonjour, frère. Les mots yéyé (esprit ?) et ayemba nous semblent d'origine africaine.

Nous avons entendu hommes et femmes (de même que les nègres civilisés), lorsqu'ils pagayaient seuls sur la rivière, dans la nature libre donc, chanter en mineur en finissant par de longs trémolos sur le son o.

Musique des créoles de Suriname.— Nous n'avons vu aucun instrument de musique original en usage dans la population nègre et de couleur mixte civilisée. Est-ce que la police aurait saisi les tambours, en pensant (ce qui n'est pas exact) que ces instruments ne servaient que pour des danses idolâtres, qui sont défendues par ordonnance, ou dans une sorte de dégoût pour ce qui fait tant souvenir des superstitions africaines ? La grosse caisse a remplacé l'instrument favori d'autrefois ; on n'entend que rarement dans les districts ruraux et dans la nuit le son lointain d'un tambour qui a été gardé en secret, pour une danse faite en cachette.

1. Ces instruments, avec le tambour décrit dans l'article cité « Trommelsprache », un sakka-sakka et une flûte des Caraïbes, ont été cédés en usage par nous au Musée colonial de Harlem.

Les danses au grand jour sont très aimées. Une clarinette commence un air de polka, strophe assez courte ; la grosse caisse répond assez lentement et avec un repos entre les deux coups : « boum, boum », puis plus vite, en jouant les zils mais marquant la mesure : « bim, bim, bim ». Avec variations légères cela peut continuer longtemps.

La guitare est un instrument favori. Les soirées sous un clair de lune étincelant, les familles assises sur leurs balcons à Paramaribo entendent dans la rue et dans le lointain le son de cet instrument, accompagné d'une mélodie sans paroles, chantée à mi-voix, par un garçon ou jeune homme de couleur.

Dans le chant des nègres créoles, nous trouvons une certaine dualité.

Comme nous l'avons dit, on peut observer que les nègres civilisés, en pagayant seuls sur la rivière, chantent en mineur. C'est un chant monotone, dont ils inventent en ce moment la mélodie, et les paroles, qui expriment une pensée du moment, sont bien souvent répétées. La femme du peuple donne parfois expression à ses sentiments, quand elle a été préoccupée, aussitôt qu'elle est seule, en strophes monotones en mineur et en paroles plus ou moins en langage symbolique.

Il en est autrement des chants religieux. Ces chants sont en majeur, ce sont des hymnes des frères Moraves ou de l'église catholique romaine, chantés fortement, harmonieusement et à plusieurs voix formées à l'ouïe. On entend ces chants mélodieux naturellement dans les églises, mais aussi aux soirées de chant que les gens du peuple tiennent ensemble, sans distinction de religion. Pendant ces fêtes, hommes ou femmes chantent aussi seuls une strophe sur un refrain emprunté à l'un ou l'autre chant d'église, strophe qu'ils ont étudiée des jours d'avance. Mais à ces soirées, on voit clairement comment le nègre aime à railler, il excelle dans la chanson moqueuse. Les mélodies de ces chansons sont, à ce que nous avons pu observer, empruntées à des mélodies européennes, à des refrains importés par la musique militaire, à des airs sifflés par les soldats et matelots, etc.

Nous ne devons pas oublier que les enfants ont leurs propres chansons. En voici une en mesure de polka et assez vite :

	TRADUCTION :
Wan tron draai	Tournez une fois
Nanga toe tron draai	Et tournez deux fois
Sinési sipi dé go wé	Voilà
Nakki poti wan	S'en va
Nakki poti tou	Le bateau des Chinois

Nakki poti dri
Nakki poti fo
Tou tron draai
Nanga drie tron draai
Sinési sipi dé go wé

Frappez contez un
Frappez contez deux
Frappez contez trois
Frappez contez quatre
Et tournez deux fois
Tournez trois fois
Voilà
S'en va
Le bateau des Chinois.

Avant de donner quelques exemples de chansons, nous nous demandons quelles peuvent être les raisons pour lesquelles on a constaté si souvent le ton mineur dans les chants des Bosch et des esclaves.

Le ton mineur nous semble traduire l'âme du nègre primitif, de l'homme qui est mélancolique, parce qu'il se sent dominé par la nature oppressante des tropiques, et qui est en relation avec elle, le sentiment de l'homme qui craint des forces mystérieuses. Une idée d'infériorité sociale ou d'oppression doit être exclue comme raison, vu que le phénomène était le même chez les Bosch que chez les esclaves. Devenu chrétien — la plupart des nègres furent convertis environ en 1863, temps de l'émancipation — et civilisé, le nègre aura adopté une partie de l'esprit de ses civilisateurs, et ce qu'il aura imité dans le commencement sera devenu à la fin une de ses propres qualités.

Notons encore que les tons des chants et de la musique de la Guyane néerlandaise n'ont encore jamais été constatés. Nous ne pouvons pas dire quel est le ton exact des chansons que nous avons entendues.

DESCRIPTION DES CHANSONS[1]

N° 1. *Strophe pour bercer un enfant.*
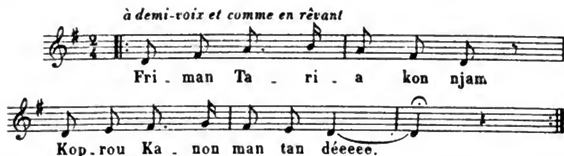
Paroles : Friman Taria Kon nijam, Koprou Kanonman tan déee.

Traduction : Homme libre (soldat du corps nègre établi dans le temps des expéditions contre les marrons, soldat regardé comme protecteur contre la cruauté des marrons qui ravageaient de temps en temps les plantations) Taria (nom propre) venez manger (avec nous).

Homme de Koprou Kanon (canon de cuivre, nom d'un marron redouté,

1. Les syllabes ont été quelquefois légèrement changées dans les chansons, pour le rythme. Les mélodies sont notées de mémoire en 1912.

faisant dans la chanson le rôle de Croquemitaine) restez là (bien loin, dans les bois).



N° 2. *Air.*

Paroles (solo). Prÿs en tangi gi wi Gado Di ben dé disi dé En Disi sa kon.

Refrain, chœur : Feti vo kisi da kondré pé alla Glorie sa dé Da mooi kondré di no sa lasi Kon Kon Kon no draai.

Traduction : Louange et Grâce à Dieu, Qui a été (jusqu'à) ce jour et Qui viendra.

Chœur : Luttez pour atteindre le pays où toute la Gloire sera, le beau pays qui ne sera jamais perdu, venez, venez, venez, n'hésitez pas.

Notez le joli changement de la mesure en commençant le refrain, qui est en mesure de six croches et que le chœur chante doucement, tandis que le solo est chanté par une voix de stentor.

récitation libre
SOLO.
Prÿs en tan-gi gi wi Ga - do Di ben dé
di - si dé En di - si sa kon.

CHŒUR à 4 Voix *doucement et bien dans la mesure.*
Fe-ti vo ki-si da kondré pé al-la Glorie sa dé
Da mooi kondré di no sa la - si Kon Kon Kon no draai.

N° 3. *Chant religieux.*

Chœur : (Nous ne donnons que la première voix).

Paroles : Masra joe Gnade, Bigi so té, so té, so té. Da Engel vo see.

Deuxième couplet : Masra fa you waarti, etc.

Traduction : Seigneur Votre Grâce est si grande, si grande, Les anges (sont là ?) pour le voir.

Deuxième couplet : Seigneur comme Vous êtes magnifique, etc.

Mas_ra joe Gna _ de bi_gi so té so

té so té da En_gel vo si. FIN

Mas_ra fa you waar _ ti Mas_ra fa you waar _ ti

ritardando Da Capo dal 𝄋

Mas_ra fa you waar _ ti bi_gi so té

N° 4. *Élégie* (avec beaucoup d'expression).

Paroles : Na Calvariën bergi birti. Mi Gado sari souma, Da bedrouf Mama tenappou, Jeri fa mooi, Jeri fa Petrus bari : Ohoho.

Na Calvariën bergi bier_ti Mi Gado sa _ ri sou_ma

Da bedrouf Mama tena _ pou Je ri fa mooi Je_ri

fa Petrus ba _ ri O ho ho ho ho ho.

Traduction : Dans les environs du Mont Calvaire Mon Dieu ayez pitié des gens. La Mère triste est debout. Entendez comme c'est beau, Entendez comme Pétrus s'écrie Ohoho (plainte). — On doit bien lier les notes en chantant.

N° 5. *Air.*

Paroles : Té mi dé Na da sé vo Jehovah, Té mi di na da sé vo Maria, Dan mi singi : Hallélujah, Dan mi singi : Hallélujah, Hallélujah prÿs Hem Neem.

Traduction : Lorsque je suis au côté de Jehovah, Lorsque je suis au côté de Maria, Alors je chante : Hallelujah, Alors je chante : Hallelujah, Hallelujah, que Son Nom soit loué.

CHŒUR *avec entrain.*
Té mi dé Na da sé vo Je - ho -
-vah Té mi dé Na da sé vo Ma - ri - -
SOLO HOMMES SEULS SOLO
- a Dan mi sin - gi Hal-lé - lu - jah Dan mi
HOMMES SEULS CHŒUR *f ritardando*
sin - gi Hallé - lu-jah Hal-lé - lu - jah prÿs Hem Neem.
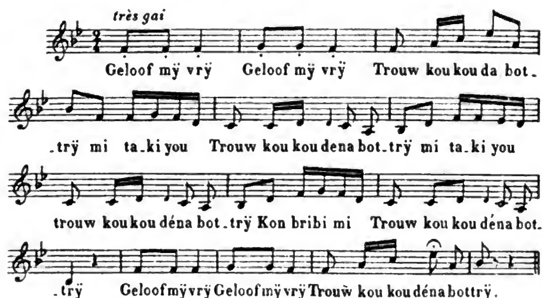
N° 6. *Air railleur et comique* (saccadé).

Paroles : Geloof mÿ vrÿ, Geloof mÿ vrÿ, Trouw-koukou dé na bottry Mi taki you, etc.

TRADUCTION LIBRE

Croyez mon ami
Je vous dis que si
L'gâteau de noce est dans la sommèllerie

Je vous dis
L'gâteau de noce est dans la som'lerie [1]
mon ami
L'gâteau de noce est dans la som'lerie.
Croyez mon ami
Je vous dis que si
Le gâteau de noce est dans... la sommellerie. Ouaai ! (Exclamation de plaisir).



1. Prononcez en un mot et vite comme un son de claquet.

HISTOIRE LÉGENDAIRE DE LA NOUVELLE-ESPAGNE

Par le Comte DE CHARENCEY

(*Suite*)

§ 2°. Phra-ruang, Pyu-tsau-ti et Votan

Nous débutons ici par la légende siamoise, bien qu'elle offre un caractère d'archaïsme moins prononcé que celle de la Birmanie qui lui est apparentée.

C'est que les récits des riverains du *Mé-nam*, le Nil siamois, suivant l'expression de Malte-Brun, se rapprochent davantage de ceux des populations de la Nouvelle-Espagne, lesquels font l'objet spécial de la présente étude et qu'elles leur ont, en quelque sorte, servi de prototype.

On sait le rôle important que jouent les *nâgas*, ou serpents infernaux, dans la mythologie dé l'Inde et des pays bouddhiques. Plusieurs fois, des femmes de cette race contractèrent des unions avec les enfants des mortels. Un de ces génies, conformément aux lois de la métempsycose, s'étant enfin transformé en homme, aurait même fini par occuper le trône de Siam, et voici à quelle occasion.

Somona-Khodom (c'est le nom de Çakyamouni gautâma ou Bouddha, chez les riverains du Mé-nam) était à prendre son repas près du village, sur l'emplacement où s'éleva plus tard la cité de *Haripunxai*, ou suivant une autre version, non loin du hameau de *Pantcha-matcha-Kham*.

Cependant, le saint homme ne pouvait trouver d'eau pour faire ses ablutions et se désaltérer. Un *nâkh* ou *nâga* vint lui en apporter. Certains affirment que le dévot reptile aurait fait jaillir une source aux pieds du grand Réformateur : « O Ananda, s'écrie ce dernier, le dragon qui fournit à boire à *Tathâgata*, litt. «le bienfaiteur », surnom de Bouddha, doit dans mille ans renouveler l'ère du *Tathâgata*, et par la puissance de l'eau qu'il a donnée en aumône, jamais l'eau ne manquera dans les limites de son royaume. Il le possédera comme prince indépendant et sans rele-

ver de personne. Le feu et l'eau constituent une aumône aussi efficace que les autres, quand elle est donnée avec cette grâce qui découle des services rendus. Neuf cent cinquante ans après l'entrée du Tathâgata dans le *Neipan* (forme siamoise du sanscrit *Nirvâna*), *Phra-Arunarât* (c'était le nom du charitable reptile) renaitra en qualité de monarque ». Au nombre des avantages promis par le bouddha au même personnage, se trouvait celui de recevoir les hommages de tous les princes [1] du *Xomphutavib*, c'est-à-dire des régions transgangétiques.

Vers l'époque prédite, résidait à *Haripunxai-Nakhon*, dans le pays de *Sayam* ou Siam, un souverain d'une grande piété appelé *Phaya-Aphayakha-muni-rat*, ou plus simplement *Aphayakha-muni*. Fidèle observateur de tous les préceptes de la religion bouddhique, il se retirait, de temps à autre, sur une montagne très élevée pour y faire ses méditations et mener la vie d'un anachorète.

Une reine des *Nakhs*, du nom de Nang, avait l'habitude de se rendre au même endroit, soit par manière de divertissement, soit afin d'y accomplir certains actes de dévotion. Attirée par la renommée du prince siamois, elle passa trois jours et trois nuits en sa compagnie et eut même commerce avec lui. Avant de se séparer de son amante et de rentrer à Haripunxai, *Alphayakha-muni* remet à la Nakh son manteau royal richement orné et un précieux anneau. Cependant Nang retourne enceinte dans son pays souterrain. Elle pense bien que son enfant ne naîtra pas d'un œuf, ainsi que cela a lieu d'ordinaire chez les Nakhs, mais bien à la façon des humains. Un sentiment de pudeur lui fait craindre que son aventure ne soit ainsi divulguée à ses sujets et elle se rend de nouveau sur la montagne. L'enfant vient au monde dans l'ermitage même où avait eu lieu sa rencontre avec le roi de Siam. Sa mère le revêt du riche costume laissé par celui-ci, place l'anneau au doigt de son fils, puis regagne la demeure qu'elle habitait.

Un chasseur passant par là entend les vagissements du nourrisson et l'emmène chez lui. Il y porte également les gages destinés à le faire reconnaître plus tard, et confie le nouveau-né à sa femme lui recommandant de le soigner comme son propre fils. Le jeune prince fut élevé dans la pratique de toutes les vertus prescrites par la loi. Quelque temps après, le roi Aphayakha expédie à ses ministres et à sa noblesse l'ordre de lui élever un palais. Voilà toute la population mise en réquisition. Chaque maison dut fournir son contingent de travailleurs pour la corvée. Le chasseur se trouva, lui aussi, appelé en qualité de casseur de bois. Il

1. Mgr Pallegoix, *Description du royaume Thaï ou Siam*, t. I, p. 61 et suiv. (Paris, 1854). — A. Bastian, *Die Vœlker des œstlischen Asiens*, etc., t. I, p. 298 et suiv.

prit son fils adoptif avec lui, et comme la chaleur était accablante, on déposa ce dernier à l'ombre, dans l'intérieur du palais.

Cependant l'édifice se met à trembler, le dôme s'incline comme pour rendre hommage au fils de la Nakh, et l'ombre du palais semblait voltiger.

Informé de ce prodige, le roi demande au chasseur quel est le père de l'enfant ? Celui-ci répond qu'il l'avait trouvé au milieu de la forêt et fait élever comme son propre fils. Puis il remet au monarque les objets déposés auprès du jeune héros. Aphayakha, suffisamment renseigné sur la question de paternité, garde l'enfant après avoir fait remettre une généreuse récompense au chasseur.

Le fils de Nâga, qui n'était autre chose qu'une incarnation de ce dragon dont le bouddha avait prédit les hautes destinées, serait effectivement, dit la légende, venu au monde l'an neuf cent cinquante de l'ère de Çakyamouni. En souvenir de son prédécesseur, il reçoit le nom de *Arun-raxa-Kuman* ou *Aruranat* et le monarque lui donne pour compagnon un autre de ses fils appelé *Ritthi-Kuman* ou *Rutthi-Kuman*.

Plus tard, et sans doute en raison de son origine à demi serpentine, le prince si merveilleusement reconnu changea son nom en celui de *Phra-Ruàng* ou *Phra-Luàng*, litt. « : Auguste dragon, moine-serpent », ou même *Phaya-Luàng*, lorsque son père, dont il était tendrement aimé, lui eut fait épouser *Arunara-kak-Kuman*, reine de *Satxanalai* ou *Sang-Khalòk*. Elle était la dernière de sa lignée et son mari devenait ainsi gouverneur, ou plutôt prince feudataire du pays en question.

Faisons observer, par parenthèse, que le terme de *Phra*, lit. : « grand, auguste, » constitue un titre honorifique que l'on donne aux mandarins de cinquième ordre [1] ainsi qu'aux *Talapoins* ou religieux bouddhistes. Parfois même, nous le trouvons appliqué aux dieux, ainsi qu'à *Çakyamouni* en personne.

Enfin, il sert encore à désigner des objets inanimés, mais que l'on regarde comme dignes de respect. Ainsi, une partie du code des lois Thaïs est connu sous le titre de *Phra-Tamra* [2] ; c'est celle qui traite des fonctions et prérogatives des offices. Une autre, contenant les constitutions des anciens rois, est dite *Phra-Tamnun*. Nous retrouvons d'ailleurs le terme siamois dans le *Brâ* chez les Stiengs, sauvages habitants des forêts comprises entre le Cambodge et les montagnes d'Annam, terme qui, chez eux, désigne l'Être suprême [3].

1. *Description du royaume Thaï*, t. I, chap. 8, p. 293.

2. *Ibid.*, chap. 13, p. 365.

3. Henri Mouhot, *Voyage dans les royaumes de Siam, de Cambodge et de Laos* Relation extraite par M. Ferdinand de la Noye, chap. 15, p. 151 et suiv., Paris, 1868.

On pourrait donc, en quelque sorte, comparer le siamois *Phra* à notre *Dom*, porté par les supérieurs, les pères Abbés de certains ordres religieux, au *don* espagnol qui constitue un titre de noblesse.

Quant à *Luàng*, *Ruàng* ou même *Kluàng*, nous le retrouvons sans aucun doute, dans le *loung* ou « dragon » du Chinois, mais employé parfois pour désigner une classe de nobles ou de mandarins.

Pour en revenir au fils d'Aphayakha, la fondation d'un grand nombre de pagodes et de pyramides magnifiques lui est attribuée. On le regarde comme fondateur d'un édifice religieux construit à Satxanalaï, dans un endroit où jadis avaient été déposées certaines reliques de Bouddha [1].

En ce temps-là, l'état de Sayam, litt : « des hommes bruns » (du sanscrit *Çyâna* : « brun, ocre, rouge [2] ») se trouvait sous la domination du roi de *Khâmpoxu-Nakhon* (Cambodge) et lui payait tribut. Phra-Ruàng alla en personne présenter ses hommages et porter ses présents au monarque de ce pays. Parmi eux, figurait un panier plein d'eau, mais si habilement tressé qu'il ne laissait pas échapper une goutte de liquide. Surpris de ce prodige, le monarque cambodgien veut faire périr Phra-Ruàng, prévoyant, disent les Annales Siamoises, que s'il le laissait vivre, ce dernier ne tarderait point, par son mérite et ses vertus, à s'élever au-dessus des autres princes et à les dominer tous. Il envoie donc des soldats pour mettre à mort son rival. Toutefois, au moment où ils allaient égorger Phra-Ruàng, la terre s'entr'ouvre sous les pas de celui-ci. En sa qualité d'enfant de la *Nâga*, de fils de serpent, il se précipite dans le gouffre béant et disparait. Quelques jours après, il était de retour dans ses États [3]. Une guerre terrible éclate alors entre le suzerain et son vassal. Les Siamois victorieux contraignent le Cambodge à leur payer tribut. C'est à partir de ce moment qu'ils commencent à prendre le titre de *Thaïs*, c'est-à-dire « Libres, indépendants ».

Du reste, une grande partie de ces événements est racontée d'une façon assez différente par l'écrivain allemand, qui semble avoir recueilli une version populaire, et, sans doute, plus moderne de la même légende. Grâce à sa connaissance approfondie du *Traiphet* ou des trois Védas, Phra-Ruàng aurait rendu son corps invulnérable. Ses œuvres ultérieures lui acquirent le pouvoir de donner la vie ou la mort par de simples

1. M. A. Gréhan, *Notice sur le royaume de Siam*, p. 260 et 261, des *Annales des voyages* de décembre 1869.

2. L. de Rosny, *Le royaume de Siam*, p. 175 et suiv. des *Études asiatiques de Géographie et d'Histoire* (Paris, 1864). L. de Rosny, *Archives paléographiques de l'Orient et de l'Amérique*, t. I, liv. I (Paris, 1870).

3. M. A. Gréhan, *Le royaume de Siam* (2e édit.).

paroles, de telle sorte que ce qu'il commandait devait nécessairement avoir lieu.

D'après les chroniques du Cambodge, ce prince est naturellement représenté comme un rebelle, refusant à son Seigneur le tribut d'une certaine quantité d'eau qui lui était due. Cette désobéissance aurait d'ailleurs été prophétisée par Bouddha. Le monarque cambodgien envoie donc contre son vassal insoumis, l'un des seigneurs de sa cour, nommé *Dam-din*. Rappelons que l'on connaissait sous ce nom une sorte de poudre explosive en usage chez les peuples du Cambodge et qui, à l'instar du feu grégeois, ne laissait pas que d'être dangereuse lorsqu'elle tombait dans l'eau. *Dam-din* creusa une galerie souterraine, laquelle allait de son pays jusqu'à Siam, débouchant dans le couvent où Phra-Ruàng s'était retiré. A peine l'émissaire sortant de sa cachette, se fut-il présenté aux regards du prince siamois, que celui-ci, d'un seul mot le changea en pierre.

C'est ce *Dam-din*, transformé de la sorte aussi bien que les satellites dont il était accompagné, que l'on reconnaît dans le groupe de pierres levées de *Zukothay*. Les légendes de personnages, plus ou moins mythiques, changés en substances minérales, apparaissent assez fréquentes en tout pays, mais là surtout, où se rencontrent des dolmens et pierres levées. Ne furent-ils pas également pétrifiés les compagnons de *Vikramaditya*, lors du voyage de celui-ci au ciel, aussi bien que Phinée et ses soldats, pour avoir voulu disputer à Persée la possession d'Andromède ?

Notre auteur ajoute que pendant sa visite aux ruines de *Banan*, dans le Cambodge, les indigènes l'entretinrent d'un voyage heureux accompli dans les entrailles de la terre. Était-ce celui de *Phra-Ruàng*, ou bien les Siamois, par amour-propre national, auront-ils gratifié leur héros d'une prouesse attribuée à quelque autre personnage ? C'est ce que nous n'entreprendrons pas de décider ici.

On raconte également que Phra-Ruàng fit un jour son repas d'un poisson rôti, dont il ne put manger que la moitié. Le reste fut jeté par lui dans un réservoir. Aussitôt le demi-poisson ressuscita et se mit à nager joyeusement. Le merveilleux animal dut même laisser de la postérité, car l'on rencontre des individus de son espèce dans beaucoup de pièces d'eau dépendant des monastères siamois. Cela nous rappelle tout à fait certain passage du *Foyer Breton* d'Émile Souvestre, où un miracle de ce genre est attribué à l'intervention de saint Corentin.

Voyons-y une preuve nouvelle de la facilité avec laquelle les légendes se transmettent au loin. En voici une, on peut le dire, qui a voyagé d'une extrémité à l'autre de l'ancien Monde. Ajoutons, du reste, qu'il est question dans les traditions de Siam d'un réservoir appelé *Jivat-Kunda*, dans

la ville de *Shangyalpur*. Avant que cette dernière ne fût tombée entre les mains des infidèles, il jouissait du privilège de ressusciter les corps morts tombés dans ses eaux.

Le recueil siamois intitulé *Phongsavadan* est muet sur les démêlés de Phra-Ruàng avec le roi de Cambodge. En revanche, il nous apprend que lorsque le prince Thaï eut atteint sa cinquantième année, c'est-à-dire en l'an mille de l'ère bouddhique, il rencontra, en récompense de ses rares mérites, un éléphant blanc qui avait les défenses noires. La trouvaille d'un animal de ce genre est regardée comme d'un bon augure chez les populations de l'Indo-Chine et les mandarins en profitent souvent, affirme-t-on, pour réclamer un supplément de contributions de leurs administrés.

Quant au détail concernant la teinte des défenses de ce proboscidien, nous ne pouvons que renvoyer à ce qui a été dit plus haut, concernant la coloration artificielle du râtelier chez les peuples de l'Extrême-Orient.

Quoi qu'il en soit, le premier jour du sixième mois de l'année de la chèvre, Phra-Ruàng tint une réunion de cinq cents personnages, choisis parmi les plus considérés du pays. Les principaux Talapoins y assistèrent ainsi que les rois de *Lao*, *Mon*, *Chin*, *Phama* et *Longkha-Phram*.

L'assemblée se tint dans le temple du *Khokasin-Karam*, au centre même de la ville de *Satxanalai*. L'on y décida la création d'une nouvelle ère, le *Chonlos-sak-Kharàt*, ou ère vulgaire. Une modification dans la forme des caractères *Khôm* ou cambodgiens y ayant été décrétée, l'antique écriture des *Phra-tam* (vieux livres bouddhiques) cessa par suite d'être employée dans l'usage courant. On la réserva pour les seuls ouvrages religieux. Le monarque siamois aurait même profité de la circonstance, pour inventer en même temps que l'alphabet siamois, ceux de *Xieng-mai*; *Mon-thaï*; *Phama-Thaï* et *Khieng-Xieng* [1].

Cependant l'empereur de Chine (*Krung-Chin*) ou *Magatha* avait refusé de prendre part à cette conférence solennelle. Suivant une autre version, ce souverain refusa simplement d'accepter les réformes décrétées. Le fils de la *Nâkh* se propose de tirer vengeance d'un pareil outrage. Il part de la ville de Zukothay ou de Satxanalaï sur un canot magique accompagné de son frère *Ritthi-Kuman*.

Les deux princes sont poussés en avant par un courant extrêmement rapide qu'avait suscité la race des *Nakhs*. Grâce à l'emploi de la magie, on enchaîne *Palahok*, le génie qui préside aux nuages. Tous les autres fils des dieux ou *Thévabutz* suivent les deux rois. Ces derniers, portant

1. L. de Rosny, *Archives paléographiques de l'Orient et de l'Amérique*, t. I, liv. I (Paris, janvier 1870).

avec eux l'épée merveilleuse et l'arc toujours victorieux. appelé *Sinaxaï*, se tiennent debout, au milieu du canot.

Phra-phum et *Phra-phoï* (le dieu de l'air) font souffler des vents favorables, afin de faciliter la navigation. L'ange femelle, appelé la *Mékhala*, protège soigneusement les voyageurs contre toute espèce de périls.

Au bout de deux mois, comme les princes approchaient des côtes de Chine, un singulier phénomène se manifeste. Il fit un brouillard si noir, si épais, que l'on ne pouvait rien voir, rien distinguer, pas même le soleil, ni la lune.

Ce prodige épouvante tous les habitants du pays. Ils ressentent un frisson froid comme la glace, et leurs cheveux se dressent sur leurs têtes ainsi que des montagnes. Aussi effrayé que ses sujets, l'empereur chinois assemble les grands de sa cour, et les principaux d'entre ses mandarins, en conseil, dans son propre palais, et l'on examine les mesures à prendre.

Envoi est fait, à la côte, de plusieurs officiers, ou suivant une autre version, d'un seul homme appelé *Kun-Kéo-Kan-tyin*. Il a pour mission de s'assurer sur quel point l'ennemi compte débarquer. Ce dernier porte ses regards dans la direction du nord, mais malgré une minutieuse enquête ne peut rien découvrir, sinon un vaisseau de dix toises de long. C'était celui que montaient les Thaïs.

Rapport sera immédiatement adressé au monarque. Celui-ci se rappela une ancienne prophétie, annonçant l'arrivée par mer de deux princes de race siamoise, dont l'un devait devenir son gendre, soumettre le continent entier à sa domination et établir une nouvelle ère à la place de celle de Bouddha. Convaincu de l'inutilité de toute résistance, l'empereur de Chine donna ses ordres pour que les étrangers fussent reçus de la façon la plus courtoise et la plus honorable.

Il fit placer Phra-Ruàng sur son propre trône, et lui donna en mariage sa fille *Païthundevi*. C'est alors, dit-on, que le souverain aurait brisé son sceau, dont il remet la moitié à l'épouse de Phra-Ruàng. La princesse devait s'en servir pour clore les lettres, par elle adressées à son père. Il suffisait d'en rapprocher l'empreinte de celle du fragment resté entre les mains impériales pour s'assurer de l'authenticité de la missive. On sait qu'aujourd'hui encore, les Empereurs du Céleste Empire ont recours au même procédé, dans leur correspondance avec les officiers éloignés et généraux en campagne.

Les deux époux furent ensuite reconduits à Siam, sur un navire fourni par le beau-père de Phra-Ruàng. Son équipage se composait de cinq cents Chinois, lesquels servaient d'escorte à la jeune princesse. Le voyage fut heureux, et, au bout d'un mois, l'on débarquait à *Satxa-*

nalaï, cette ville se trouvant, à l'époque en question, baignée par la haute marée.

C'est là que les Chinois de l'équipage montèrent une fabrique de porcelaine. Le monarque siamois fit placer dans son palais les miroirs de verre, à lui donnés comme cadeaux de noces.

Par la suite, les conquêtes de Phra-Ruàng se seraient étendues jusque dans l'archipel Malais. Il aurait, dit-on, fait prisonnier *Shaherut-Nawi* (Noé), le roi du Sumatra, qu'il obligea à nourrir des poules, dans le lieu de sa résidence, à Siam.

Depuis ce temps-là, les jonques chinoises vont faire le commerce avec les riverains de Mé-kong, et, tous les ans, leur apportent quantité de vases de porcelaine.

La campagne en Malaisie à peine terminée, l'on apprend la mort du souverain de *Phixaï-Xieng-Maï* ou simplement *Xieng-Maï*. Les grands de ce pays obtinrent de Phra-Ruàng qu'il leur donnât son frère *Ritthi-Kuman* pour souverain. La princesse *Malika-Thévi*, ainsi nommée de l'usage qu'elle avait d'orner les images des dieux renfermées dans les temples, avec les fleurs de la plante *Mali*, fut associée à son pouvoir. En signe d'investiture, le monarque siamois versa de l'eau contenue dans son vase d'or.

Phra-Ruàng était fort simple dans ses goûts, ennemi de la pompe et du faste, et accessible à tous. Les dés et le cerf-volant constituaient ses passe-temps favoris. Il se livrait à ces divertissements, si populaires dans tout l'Extrême-Orient, avec la même ardeur que le moindre de ses sujets, et quelquefois en oubliait, pendant des journées entières, le boire et le manger.

Une fois que le prince s'amusait de la sorte, le châssis de son cerf-volant, emporté par le vent, alla s'accrocher à la flèche du palais du roi de *Tong-u* dans le *Pégu*. Ce prince, appelé *Naï-u*, ou « Maître *U* », avait jadis été l'esclave du monarque de Siam. Grâce à la protection des dieux, à son mérite extraordinaire et surtout à la chance, qui le rendit possesseur d'un singe blanc, *Naï-u* était parvenu, lui aussi, à monter sur le trône. Phra-Ruàng, ayant suivi son jouet jusqu'à Pégu, se laissa aller au sommeil dans un vaste bâtiment, élevé aux portes de la ville pour recevoir les étrangers. Pendant la nuit, il s'éveille, salue la princesse, fille de Naï-u, et finit par se rendre coupable de séduction. Montant ensuite à la tour, il grimpe sur une charpente en fer pour rattraper le cerf-volant. Le roi de *Tong-u*, qui dormait en cet endroit, s'éveille et se dresse sur son séant. Phra-Ruàng monte sur ses épaules, et ayant besoin de s'élever plus haut encore, pose les pieds sur la tête du monarque. Par là, il réduisait de nouveau en servitude *Naï-u*, lequel ne se doutait guère de la

chose. Étant enfin rentré en possession de son jouet, Phra-Ruàng s'esquive dès le lendemain.

La princesse avoue alors à son père tout ce qui avait eu lieu. Celui-ci entre en fureur, et envoie aussitôt des messagers à la poursuite du fugitif. L'ayant rattrapé, ils lui arrachent les entrailles et les placent dans un coffret de cuivre. Le coupable paraît avoir supporté très philosophiquement cette héroïque opération. Il subissait ainsi ce que les Siamois appellent le *Phollakam*, c'est-à-dire la conséquence d'actes commis dans une existence antérieure. Avant de renaître homme, Phra-Ruàng avait été corneille. C'est sous cette forme qu'il arracha les intestins de *Naï-u*, dont l'âme logeait alors dans le corps d'un poisson. Depuis ce temps-là, le Lao se trouve infesté de *Phi* ou démons, qui dévorent les entrailles des hommes.

Tout de suite après, Phra-Ruàng se trouva, sans savoir comment, de retour à Satxanalaï. Il ne se souvenait même plus de ce qui lui était arrivé. A la suite d'une querelle avec les dames de son harem, il appelle son fils *Sucha-Kuman*, et lui dit : « Mon fils je vais me baigner dans le fleuve et ne reviendrai plus. Chargez-vous de gouverner ce royaume. » Le prince crut d'abord que son père plaisantait. Mais Phra-Ruàng se précipita sur un banc de sable au milieu du cours d'eau. Suivant une autre version, il alla prendre son bain à la fontaine du marché, sise au centre même de la ville. Ce qui est certain, c'est que le monarque ayant plongé, disparut sans retour, et depuis on ne l'a plus revu.

L'opinion ne tarda pas à s'accréditer qu'en qualité de fils d'une *Nakh*, il s'était rendu dans les états souterrains de sa mère, pour y régner jusqu'à la fin de ses jours.

Ajoutons que d'après les Annales Siamoises la naissance de Phra-Ruàng ou mieux de *Phaya-ruàng* devait être reportée à quatre cent sept ou suivant d'autres, à quatre cent dix de notre ère. Il est question, à la vérité, d'un prince portant lui aussi le nom de Phaya-Ruàng et qui d'après le *Chunlos-Sak-Kharàt* ou ère vulgaire, aurait régné vers l'an six cent trente-huit après Jésus-Christ. Y a-t-il là confusion au point de vue chronologique ? Ne s'agirait-il pas plutôt d'un monarque plus récent, mais qui s'appelait comme son illustre prédécesseur ? Cette dernière façon de voir nous semblerait, somme toute, la plus admissible.

Quoi qu'il en soit, le petit-fils de la *Nakh* lui succéda sous le nom de *Phaya-Sucharàt*. Il se prépara à la guerre contre les nations voisines, et, sur sa demande, l'Empereur de Chine lui envoya dix ouvriers habiles dans l'art de fondre les canons. C'est depuis cette époque que l'on trouve à Siam des fondeurs de *Samrit*, de bronze et de *Thompat* ou *Tombac* (alliage d'une partie d'or, contre deux parties de cuivre).

C'est ce que tendrait à démontrer l'exemple des Nandas [1], l'une des castes inférieures au Bengale. Leur attachement au culte des reptiles décida les Bouddhistes à les considérer pour ainsi dire comme coreligionnaires. Ajoutons, par parenthèse, que ce mouvement réactionnaire se trouva paralysé à la suite des triomphes du Wischnouïsme et du Sivaïsme sur la foi bouddhique.

Peut-être, après tout, ces récits d'unions entre les mortels et *Nâgas* femelles, auraient-ils parfois même un fondement historique. On pourrait être tenté d'y voir (mais nous n'osons rien affirmer de positif à cet égard) une allusion à des mariages plus ou moins réguliers que des indigènes de la péninsule Indostanique ou de l'Indo-Chine auraient contractés avec des femmes appartenant à la nation des *Nâgas*.

En dépit de son étrange dénomination, il s'agirait là d'un peuple de race mongolique parfaitement réel. Fort adonné au brigandage, nous le voyons occuper les montagnes de l'Himalaya, depuis Catchar jusqu'à Chittagong. Ses villages sont placés sur les pics les plus inaccessibles, et il a toujours refusé d'embrasser soit le Brahmanisme soit le Bouddhisme. Aussi a-t-on été amené à le considérer comme un reste des anciens habitants de la plaine, refoulés sur les hauteurs par des invasions plus récentes [2].

On a lieu de croire que des tribus de même race et portant le même nom avaient jadis occupé une étendue considérable du plat pays, qu'elles s'étendaient encore jusqu'à la frontière Nord-Ouest de la péninsule Indostanique, à l'époque où fut composé le Mahabharâta.

Voilà peut-être pourquoi ce poème mentionne des habitations de serpents sur la rive gauche du Gange, pourquoi, en outre, un de ses états arrosé par le Sindhou ou Indus s'appelait jadis *Nagâ-Runda* [3].

Il avait précisément pour roi *Vasouki* dont on fit plus tard le monarque des serpents infernaux. Ajoutons que sa sœur *Manésâ* était représentée, aussi bien que le dieu *Siva*, vêtue de serpents [4]. Quant à l'épisode du demi-poisson qui ressuscite et que l'on retrouve aussi bien en Basse-Bretagne que dans l'Extrême-Orient, il est difficile de déterminer son

1. J. Fergusson, *On Indian, chronologie*, p. 134 du *Journal of the royal asiatic Society of Great Britain and Ireland* (London, 1869).

2. M. Th. Pavie, *Quelques observations sur le mythe du serpent chez les Hindous*, p. 497 du *Journal asiatique* (t. V de la cinquième série).

3. *Le Mahabharâta*, traduction de M. Hippolyte Fauche, *Adi-parvâ ; Pâvâushya-parvâ*, p. 85 (Paris, 1858).

4. M. Wilson, *Chefs-d'œuvre du Théâtre Indou* ; trad. française de M. Langlois, t. III, p. 336 (Paris, 1828).

point de départ. Il appartient visiblement à un cycle de légendes qui se sont répandues un peu partout.

Nous ne nous étendrons pas sur les emprunts faits à l'Inde, notamment en ce qui concerne la prédiction de Bouddha et le dogme de la métempsycose. Rien de plus naturel puisque les habitants d'une grande partie de l'Indo-Chine avaient reçu leur civilisation, et surtout la bonne loi, des régions occidentales.

Sans doute, il convient de reconnaître une trace d'influence, à la fois bouddhique et hindoue, dans le nom même de *Phra-Ruàng* dont nous nous sommes efforcés de déterminer le sens véritable, aussi bien que dans le rôle de Talapoin ou de Bikchou que l'on s'est efforcé de lui faire jouer, quoique les récits des annalistes Thaïs nous le représentent sous un jour assez différent, nous fassent voir en lui surtout un prince guerrier et un organisateur de la société civile.

Ce n'est pas à dire, somme toute, qu'il ne se retrouve beaucoup d'éléments réellement historiques, bien qu'assez défigurés dans ce que l'on nous raconte de ce personnage. Quel qu'ait été son nom véritable, nous ne répugnons nullement à voir en lui le libérateur de la nation siamoise, le héros qui, dans le cours du cinquième siècle de notre ère, arracha celle-ci à la domination plus ou moins directe du Cambodge.

Par exemple, ce que l'on rapporte de son pouvoir magique, de son invasion en Chine et autres faits du même ordre, mérite visiblement d'être considéré comme légende pure et simple. Ces récits n'appartiennent pas plus à l'histoire véritable que ceux de nos trouvères relatifs à la conquête de Jérusalem par Charlemagne.

Sans contester la réalité de relations, plus ou moins anciennes, et qui d'ailleurs, se continuent jusqu'à nos jours entre l'Empire du Milieu et les plaines arrosées par le Mé-nam, il nous semble que les annalistes siamois ont, à cet égard, donné trop libre carrière à leur imagination.

Quelle preuve a-t-on, tout d'abord, que les rapports entre les deux pays aient commencé dès une époque si reculée ? Et puis, que penser des ouvriers si exercés dans l'art de fondre des pièces d'artillerie, que le Fils du Ciel aurait envoyés au successeur de Phra-Ruàng? En définitive, l'usage de la poudre paraît remonter assez haut en Chine, puisque l'ambassadeur du Céleste Empire aurait, paraît-il, régalé les sujets de l'empereur Antonin du spectacle d'un feu d'artifice.

Mais, en définitive, les Chinois n'appliquaient guère cette substance qu'à la pyrotechnie : rien ne nous autorise donc à croire qu'ils se soient servis d'armes à feu, ni surtout, qu'ils aient dû fondre des canons avant l'arrivée des Européens. N'aurions-nous pas lieu, par suite, de tenir cette partie de la légende siamoise pour inventée à une époque relativement fort récente ?

Les emprunts aux récits de l'Iran sont moins évidents. Sans doute, Phra-Ruang, tout comme Djemschid, laissa le souvenir d'un prince ami du faste, d'un grand réformateur de la société civile, d'un grand constructeur, mais n'en est-il pas de même pour tous les héros à demi mythiques?

Qu'il soit permis toutefois de rapprocher les derniers moments de la vie des deux princes. En punition de la faute, par lui commise, le monarque persan est mis à mort. C'est après avoir séduit la fille du roi de *Tong-u* que le prince siamois a les entrailles arrachées. Enfin, si le premier personnage périt égorgé par l'ordre de son rival sur les bords de la mer, c'est dans les flots que disparaît Phra-Ruang.

Au lecteur à tirer la conclusion qu'il jugera à propos de ces coïncidences. En tout cas, les détails en question rappellent sans doute encore plus l'histoire de Quetzalcohuatl que celle de Djemschid, dont elle est en grande partie tirée.

Mais ce qu'il y a de plus important, sans doute, à signaler, c'est la parenté incontestable de la légende siamoise avec celle de Thésée qui est, sans conteste, d'origine à peu près exclusivement athénienne. N'y verrons-nous pas une preuve que cette dernière n'a guère pu être portée sur les bords du Mé-nam qu'à la suite de la conquête d'Alexandre, puisque c'est surtout à partir de cette époque que les contes de la Grèce ont dû se répandre facilement dans l'Extrême-Orient.

Du reste, comme l'on doit s'y attendre, la Birmanie plus rapprochée de l'Inde, a conservé davantage des traces d'hellénisme dans son Folk-lore.

Étudions maintenant ce que les écrivains grecs racontent de Thésée [1].

Ce prince qui devait réunir un jour toute l'Attique sous ses lois, avait pour père *Égée*, roi de la ville d'Athènes, et pour mère *Éthra*, fille de *Pitthée*, souverain de Trézène. Avant de retourner dans ses États, Égée remet à son épouse, qu'il laissait enceinte, une épée et des souliers. Ces objets devaient, par la suite, servir à son fils pour se faire reconnaître. N'est-ce pas tout à fait l'histoire de Phra-Ruang, de lignée royale, lui aussi, du côté paternel et du côté maternel, mais fruit également d'une union clandestine.

Les moyens employés afin d'assurer la reconnaissance des deux héros n'offrent-ils pas entre eux une étroite analogie? On n'attribuera pas sans doute au pur hasard une si étroite concordance. D'ailleurs, la ressemblance éclate dans bien d'autres détails et non moins probants.

Nous avons vu que sitôt le descendant d'Aphayakha introduit dans le

1. Plutarque, *Vie de Thésée*.

palais de ses ancêtres, celui-ci se met à trembler comme s'il reconnaissait son maître légitime. De même, Thésée arrivé secrètement à Athènes, lance jusqu'au sommet du temple d'Apollon Delphinien, l'impériale d'un chariot. C'était pour se venger des railleries à lui adressées par les ouvriers alors occupés à le construire. L'édifice néanmoins dut sans doute s'en trouver endommagé ou du moins éprouver une violente secousse. Signalons ici, une fois de plus, la correction dont font d'ordinaire preuve les annalistes siamois. Ils ne veulent pas que l'on puisse imputer à leur héros favori d'actes offrant un caractère quelque peu sacrilège. C'est spontanément, d'après eux, que l'édifice reçoit une forte commotion.

Thésée, parvenant à sortir du labyrinthe, grâce à un fil long et délié comme le corps d'un serpent, ne nous fait-il pas songer au prince siamois, lequel s'esquive du gouffre souterrain où il est entré en qualité de fils d'une reine des dragons. L'envie, l'ambition déçue mettent les armes à la main des Pallantides, aussi bien que du roi de Cambodge. Mais ces téméraires ne tardent pas à recevoir le châtiment par eux mérité.

Le plus beau titre de gloire du fils d'Éthra, comme de celui d'Aphayakha, n'est-ce pas d'avoir triomphé des ennemis de leur famille, aussi bien que de leur pays? L'amitié du héros athénien pour Pirithoüs rappelle assez celle de Phra-Ruàng pour son frère *Ritthi-Kuman*. Si ce dernier suit le monarque siamois dans l'expédition de Chine où il est allé chercher une épouse, Pirithoüs accompagne Thésée lors de l'enlèvement d'Hélène. Ici encore se manifeste chez les Thaïs l'intention de ménager la réputation de leur prince. Ils nous parlent d'union légitime là où, d'après le récit primitif, il était question d'un rapt

Sans doute, des Asiatiques habitués à la monarchie absolue ne pouvaient faire de l'enfant de la *Nàkh* ce que les Hellènes ont fait, en quelque sorte, de celui d'Égée, à savoir une manière de roi républicain, de promoteur de la démocratie. Du moins, nous vantent-ils l'affabilité de Phra-Ruàng, son abord facile, la simplicité de ses goûts. On le voit, dans les circonstances importantes, prendre volontiers conseil de son entourage. Tout cela n'empêchera d'ailleurs point les deux princes en question de jouer un grand rôle comme réformateurs religieux ou civils, conquérants et constructeurs.

Nous avons vu plus haut de quelle facon Phra-Ruàng remplit ce dernier. Ne doit-on pas, d'autre part, à Thésée, l'érection des temples de Vénus *Sponsa* [1], peu après l'enlèvement d'Hélène, d'Égée à Trézène [2] et de Diane *Sospita*, dans le forum de la même cité ? N'est-ce pas lui encore

1. *Meursii Joannis Theseus*, etc., chap. 26, p. 107 (Ultrajecti, 1864).
2. *Ibid.*, chap. XVI, p. 60 et 61.

qui établit la fête des Panathénées, réunit en un seul état les diverses bourgades de l'Attique? Ajoutons que Thésée et le fils d'Aphayakha terminent leur carrière de façon à peu près identique. Certains mythographes veulent que Thésée, à la suite d'une révolte des Athéniens, se soit jeté dans l'eau et ait péri noyé. Suivant d'autres, il aurait été précipité dans l'onde amère par Lycomède, tyran de Scyros. C'est que, réfugié près de ce dernier, le fils d'Égée aurait fait preuve de la plus noire ingratitude en séduisant sa fille. On vient de voir comment Phra-Ruàng, coupable du même crime, aurait été châtié.

Les personnages de *Pirithoüs* et celui de *Ritthi-Kuman* paraissent aussi, dans une large mesure, calqués l'un sur l'autre, ou plutôt le récit Thaï aurait été sur ce point inspiré par celui des habitants de l'Attique. En effet, Pirithoüs nous est donné comme fils d'Ethra et d Egée, et, par suite, frère de Thésée, avec lequel il se trouvait lié par une vive amitié. Nous le voyons même aider le trop galant monarque à enlever Hélène.

Ritthi-Kuman, de son côté, est reconnu, tout au moins, comme demi-frère du prince siamois, puisqu'il a, tout comme ce dernier, Aphayakha pour père. Nous le voyons accompagner Phra-Ruàng dans cette expédition de Chine, d'où celui-ci ramène son épouse.

Peut-être les écrivains des rives du *Mé-nam* ont-ils voulu cette fois ménager la réputation de leur héros national. Ils nous l'ont, par suite, représenté convolant en justes noces, au lieu de lui attribuer un crime de rapt.

Nous serions enfin tentés de nous demander si, dans ce terme de *Ritthi*, il ne conviendrait pas de chercher une corruption du grec Pirithoüs, ce ne serait pas la première fois que l'on verrait des noms propres ainsi défigurés en passant de peuple à peuple. N'est-ce pas ainsi que les païens de l'île de Rugen firent de saint Wit leur dieu *Swantowit*?

Renvoyons sur ce point le lecteur à ce que nous avons dit plus haut, relativement au nom de la mère du second Quetzalcohuatl. La tradition birmane, concernant le roi Pyu-tsau-ti, est visiblement apparentée à la précédente, mais elle en diffère par plus d'un détail, et d'ailleurs, les réminiscences de l'histoire de Thésée y sont plus nettement accusées. Cela n'offre rien de surprenant, puisque la Birmanie se trouve un peu moins éloignée que le Siam de notre monde occidental. Voici, en tout cas, ce que racontent les riverains de l'Irrawady.

Leur pays aurait été colonisé par un prince, originaire de la cité hindoue de *Kúppi-lavat* ou *Kàpila-Vastou*, trois siècles et demi environ avant Jésus-Christ.

Thado-Adeitsa ou *Adeitya*, descendant à la dix-huitième génération de l'un des fils cadets de ce monarque, régnait sur le pays de *Tagung*, aux

environs de notre ère. Expulsé du trône à la suite de troubles et de révolutions, il alla chercher asile à *Mala*, ville située sur le fleuve à près de cinq milles au-dessus d'Avat et vécut dans la retraite et l'obscurité du travail de la terre. Au milieu de son jardin, se trouvait un réservoir, résidence du dragon ou nâga qu'adorait toute la population du pays.

L'épouse d'Adeitya donna le jour à un fils, lequel, au moment de sa naissance, fut appelé *Tsauti*. Ayant pris ce jeune prince en affection, le dragon partagea avec sa mère le soin de veiller sur lui. Parvenu à l'âge de sept ans, l'enfant fut confié à un ermite, lequel lui enseigna la religion, la littérature et les sciences.

Le saint homme avait prédit qu'un jour son élève monterait sur le trône. C'est à cette occasion que ce dernier changea son nom en celui de *Meng-Ti*. On lui fait donner une éducation royale.

Lorsqu'il eut atteint sa seizième année, afin de faciliter l'accomplissement de la prophétie, le fils d'Aditya obtint de ses parents la permission de s'établir dans la ville de *Pugan*. Une maison, appartenant à un vieillard de race *Phyu*, lui servit de logis. L'hôte et sa femme, qui n'avaient pas d'enfants, s'attachèrent au jeune prince, comme s'il eût été leur propre fils. C'est pourquoi ce dernier changea encore une fois de nom, pour prendre celui de *Pyu-Tsau-ti*, sous lequel il est généralement connu.

Le pays se trouvait alors désolé par des tigres de grande taille, des oiseaux et diverses sortes de monstres ailés qui dévoraient les habitants. Il convient de citer, parmi ces animaux féroces, un gigantesqne volatile, auquel on offrait quotidiennement une jeune fille, dont il faisait sa nourriture. Chaque septième jour, sept vierges lui devaient être sacrifiées. Le roi de la contrée, *Thamug-dârit*, avait cherché vainement à se débarrasser de ces ennemis.

Confiant dans sa force et sa valeur, le jeune héros alla les attaquer et les détruisit jusqu'au dernier. Il y avait déjà douze ans qu'ils avaient commencé leurs ravages. C'est alors qu'on apprit l'extraction royale de Pyu-Tsau-ti. Le monarque, au comble de la joie, le nomma son héritier présomptif, après lui avoir donné sa fille en mariage.

Au sujet de ce jeune prince, le narrateur birman entre dans de longues digressions et rapporte une légende populaire, trop curieuse pour ne pas être reproduite ici.

Tsau-ti aurait eu pour mère une *Nâga* ou femme serpent. Son père n'était rien moins qu'un *Nât*, ou génie, présidant au soleil. On le donne, d'ailleurs, comme sorti d'un œuf, en sa qualité de reptile. Les réflexions que fait à ce sujet l'auteur du *Maha-Radja-wand* donnent une idée de la manière dont les Indo-Chinois entendent la critique historique.

« La chose est impossible, déclare-t-il, car alors le jeune prince eût été, soit un nât, comme son père, soit un dragon, ainsi que sa mère. Tout, au contraire, tend à prouver qu'il était un homme. Ce qui donna lieu à ce récit, c'est que le nom de son père *Adeista, aditya*, sert à désigner le soleil, et ce fait, qu'un roi des dragons veilla sur son enfance. Tous nos monarques, à la vérité, depuis *Maha-Thamada* jusqu'à *Gautama* et, à partir de cette époque jusqu'à nos jours, n'ont point cessé d'appartenir à la race solaire. »

Cependant, Pyû-Meng-ti ne succéda pas immédiatement au roi *Thamug-Dârit*. Par suite d'événements qui nous demeurent inconnus, un ermite, du nom de *Khatha-Kyung* occupa, après celui-ci, le trône pendant quinze ans. Enfin, Pyû-Meng-ti est proclamé souverain, en l'année quatre-vingt-neuf de la nouvelle ère, promulguée à Prome, en l'an trente-deux après Jésus-Christ.

Ce fut un puissant et glorieux monarque, et son empire s'étendait sur tout le cours de l'Irrawady. Les Chinois ayant envahi la province de *Khau-Tamby*, à l'est de Bhaman, il marcha contre eux à la tête d'une nombreuse armée et les repoussa. Ensuite, il éleva beaucoup de pagodes ou édifices religieux, un, notamment près de sa capitale, à l'endroit où il avait tué le monstre ailé. Par son ordre, fut compilé un recueil ou livre de lois, dont on vante la sagesse. Enfin Pyû-Meng-ti mourut à l'âge de cent dix ans, après en avoir régné soixante-quinze.

Beaucoup des particularités de la légende, dont nous nous occupons en ce moment, se retrouvent dans celle de Phra-Ruâng, surtout si nous suivons la légende populaire, et il semble bien qu'elles aient été, du moins en grande partie, calquées l'une sur l'autre. Visiblement, le récit birman devrait passer pour le prototype, étant donné surtout que les événements par lui mentionnés remontent d'environ quatre siècles plus haut dans la série des âges. Cela n'empêcherait pas, toutefois, l'histoire de Phra-Ruâng d'avoir conservé certaines traces d'archaïsme, effacées dans celle du héros de la Birmanie.

Remarquons, en tout cas, que les deux princes sont donnés comme appartenant, par leurs mères, à la race des dragons, et que des événements merveilleux permettent seuls de reconnaitre leur extraction royale. Ce n'est pas sans peine qu'ils parviennent à monter sur le trône. Grands constructeurs de pagodes, ils ont l'un et l'autre un règne long et glorieux, soumettant une foule de populations voisines, et se trouvent en délicatesse avec la Chine.

D'autre part, l'emprunt à la légende de Thésée se manifeste plus frappant encore chez les riverains de l'Irrawady que chez ceux des Ménam. Le héros grec avait seize ans quand il se rendit à Athènes. C'est

justement l'âge de Pyu-Tsau-ti, lorsque, s'étant mis en route pour aller rejoindre son père, il se signale par ses premiers exploits. Les monstres, dont il purge le pays, ont leur pendant exact dans ceux que Thésée met à mort, tels que les brigands Sonnis et Procuste, aussi bien que le taureau de Marathon.

N'avons-nous pas droit de voir une contrefaçon du Minotaure, tué par Thésée, dans ce terrible oiseau, auquel il fallait offrir une vierge par jour, et sept chaque septième journée ?

Effectivement, ce même nombre fatidique apparaît déjà chez les conteurs de l'Attique. N'était-ce pas, en effet, tous les *sept* ans, que les Athéniens devaient livrer au monstre à tête de taureau, *sept* jeunes gens et autant de jeunes filles, dont il faisait sa pâture ?

Inutile de rappeler la façon dont s'y prit le fils d'Éthra pour libérer le peuple de l'Attique de ce honteux tribut.

Rappelons-nous, à ce propos, qu'un souvenir assez net de ses exploits, aussi bien que de ceux de Pyu-Tsau-ti, semble avoir été porté jusque chez certaines nations du Sud-Est des États-Unis. Les habitants de la cité de Coosaw avaient, tous les sept jours, spécialement à souffrir des ravages exercés par une bête féroce, appelée « Mangeur d'hommes » ou « lion. »

Inutile de redire ici à quelle ruse les Cussitaws eurent recours pour faire périr le monstre. En mémoire du septième jour, où celui-ci venait répandre partout l'effroi, ils passèrent sept journées entières à Coosaw. C'est pourquoi aussi, lorsqu'ils se préparent à une expédition guerrière, les Cussitaws jeûnent pendant six jours et ne se mettent en marche que le lendemain [1].

Mais il est temps de passer à l'histoire du civilisateur de la région Chiapanèque et de faire ressortir son incontestable affinité avec celle des princes Indo-Chinois.

L'Évêque Núñez, qui le premier mentionne avec quelques détails ce personnage qu'il connaît sous le nom de *Votan*, nous en parle en ces termes [2].

« Votan, le troisième personnage marqué sur le calendrier (des peuples de ces régions) énumère, dans un recueil historique, tous les pays et nations qu'il a visités, et il y a jusqu'à ce jour, dans la région de *Teopixca*, une race dite des *Votans*. Il s'intitule Seigneur du bois creux, que

1. D. Brinton, *The nacional legend of the Chahta-Muskokee tribes*, p. 6 et suiv. du *Historical Magazine* de fév. 1870 (Morrizania).

2. F. Núñez de la Vega, *Constituciones diocesanas del Obispado de Chiappa*, etc., p. 9 et suiv. (Roma, 1702).

l'on appelle *Tepanguaste*, et raconte qu'il vit le grand édifice que les hommes, sur le conseil de leur aïeul commun, élevèrent depuis la terre jusqu'au ciel [1] ; qu'il est le premier homme envoyé par Dieu pour diviser et partager cette terre des Indes, et que là, il vit le grand édifice (ou la grande muraille) [2] près de laquelle Dieu donna, à chaque peuple, son idiome particulier. Il ajoute qu'il se rendit à *Huèhuèta* [3], qui est une localité de Soconusco, et qu'il y porta des tapirs (dantas) et de grands trésors dans une maison lugubre [4], qu'il construisit en soufflant à plusieurs reprises [5] et nomma une dame de naissance distinguée, pour les garder. Ces derniers, pour plus de sûreté, devaient être renouvelés tous les ans.

Les règlements établis par Votan furent, parait-il, observés jusqu'au moment où Nùñez devint évêque du Chiapas. Ce prélat ajoute, en effet, que le trésor que le chef américain y avait déposé, lui fut livré par la prêtresse, chargée de le conserver, ainsi que par les gardiens eux-mêmes. « Il se composait, déclare Nùñez, de figures des antiques gentils Indiens, qui sont marqués au calendrier, sculptés en *chalchihuitl* (Jade) [6]. Elles se trouvaient, avec quelques autres figures symboliques, renfermées dans une salle spéciale. Le même trésor comprenait, en outre, des vases de terre cuite, de grande dimension. Le tout fut brûlé, ajoute notre auteur, sur la place publique de Huéhuétan, quand nous fîmes notre visite pastorale, l'an mil six cent quatre-vingt-onze. »

En tout cas, l'on ne pouvait pas détruire les tapirs, portés, dit la légende, par Votan dans la rivière de Soconusco, aussi facilement que les statues antiques. Ces pachydermes se multiplièrent rapidement dans ces parages et, depuis, ils n'ont cessé d'y prospérer.

L'évêque de Chiapas ajoute que les Indiens continuent à avoir une grande vénération pour ce Votan et dans plusieurs provinces lui donnent le nom de *Corazon*, c'est-à-dire « Cœur ». L'abbé Brasseur affirme, d'après Burgoa, que des temples lui furent élevés, après sa mort, sous le titre de « cœur du royaume, cœur du peuple ».

Bien des remarques nous sont suggérées par ces curieux récits. On

1. *La tour de Babel*, fait observer Nùñez.
2. *Noé*, ajoute le même auteur.
3. Le texte espagnol porte *vio pared grande*.
4. C'est le mexicain *Huéhuétlan*, litt. : « L'endroit des vieillards, la cité des hommes respectables. »
5. Le texte espagnol porte : « *Casa Lobrega* » que Del Rio rend par l'anglais *Mourning House*, litt. : « Maison de deuil, ou en deuil », et l'abbé Brasseur par « Maison ténébreuse ». Il en sera reparlé plus loin.
6. *Piedras verdes mazisas*, ou « Pierres vertes massives » porte le texte espagnol.

verra un peu plus loin, l'étymologie à assigner au nom de Votan. Núñez déclare que ce dernier personnage occupe le troisième rang dans le calendrier des peuples de la région, en d'autres termes, que le troisième jour du mois, qui en comprenait vingt, lui est consacré.

L'on sait que chez les Mexicains, ce même jour avait été nommé par Quetzalcohuatl [1], autrement dit, qu'il était placé sous son patronage, et nous verrons plus loin la conclusion qu'il convient de tirer d'une telle coïncidence.

Quelques auteurs veulent que Votan ait été le nom du premier jour dans le calendrier des peuples [2] d'Oaxaca, de Soconusco, de Chiapa, y compris vraisemblablement les Tzendales. La chose ne nous parait pas absolument prouvée.

En tout cas, cette particularité semblerait ne se rencontrer que chez les habitants des régions jadis soumises à l'autorité des chefs Votanides, lesquels, ainsi qu'il sera dit plus loin, furent, sans doute, de race tzendale.

Quant au recueil historique, rédigé par Votan, reconnaissons-y, sans hésiter, un de ces calendriers mêlés, suivant toute apparence, de récits historiques ou de descriptions de fêtes religieuses et rédigés en caractères calculiformes, dont se servaient les peuples du centre de l'Amérique. Cela paraît ressortir clairement des expressions mêmes, employées par notre auteur.

Nous ne voyons pas trop, en ce qui nous concerne, sur quoi s'appuient des écrivains modernes, pour nous représenter le recueil que rédigent le chef tzendale, comme ayant été gravé sur pierre [3]. L'usage des livres sur bois, ou papier de maguey, semble avoir été très répandu. Si un fort petit nombre d'entre eux est seul parvenu jusqu'à nous, cela tient au zèle, somme toute, plus brûlant qu'éclairé des premiers missionnaires. Ils les détruisaient, comme entachés d'idolâtrie.

Ces recueils devaient contenir des récits historiques ou des descriptions de fêtes religieuses, et être rédigés en caractères calculiformes, mais dont un bien petit nombre nous a été conservé.

Alcedo fait de Teopixca un bourg important de la province et *Alcaldia mayor* de Chiapas, dans le royaume de Guatémala, à six lieues environ de la capitale qui est *Ciudad-real* de Chiapas ou Ghovel, identique, on l'a déjà dit, à la *Tula* du Sud. Les Indiens de cette contrée s'adonnent à l'éle-

1. Mendieta, *Historia ecclesiastica indiana*, liv. II, chap. XIV, p. 98. Mexico, 1870.

2. Veytia, *Historia antiqua de Mejico*, t. I, chap. XI, p. 137 (Mejico, 1836). — E. Beauvois, *La Tula primitive*, p. 230 du n° d'avril, 1891 du *Muséon*.

3. De Rivero et Tschüdi, *Antigüedades Peruanas*, p. 4 et suiv. (Viena, 1851).

vage du cheval et passent, dit-on, pour habiles cavaliers [1]. D'après l'abbé Brasseur, cette localité aurait été considérée, même après la conquête espagnole, comme l'héritage de la famille des prêtres de la famille de Votan [2].

Le *Tépanaguaste*, dont notre héros s'intitule « Seigneur », n'est autre chose évidemment que l'instrument de musique, appelé en mexicain moderne *Téponaztli* [3] et dont les sons lugubres se faisaient entendre dans les cérémonies cultuelles. La forme primitive a dû être quelque chose comme Tépanaguastli, ou mieux encore, ainsi que nous l'a fait observer le docte Mexicaniste M. A. Pinart, *Tecpan Aguastli*, litt : « Tambour du village, caisse municipale ». Nous nous étions demandé, tout d'abord, si dans le passage relatif au grand édifice, où Nuñez reconnaît la tour de Babel, il ne convenait pas de voir une réminiscence de la Genèse, intercalée, par l'évêque de Chiapas, au milieu du récit indigène. Un examen plus attentif nous a amené à changer d'avis.

En Amérique, on l'a déjà suffisamment établi, la tradition Babélique est, sans conteste, sinon indigène, du moins antérieure de bien des siècles à la découverte. D'ailleurs, ce fait que les hommes auraient construit l'édifice en question, sur le conseil de leur auteur commun, ne se retrouve, ni de près, ni de loin, dans la Bible. Nous aurions plutôt lieu d'y voir un souvenir de la tradition mandane.

Si Votan se donne comme envoyé par Dieu, pour partager les terres des Indes, cela paraît vouloir dire simplement qu'il fut le premier civilisateur de Chiapas.

Nuñez, il est vrai, ne nous fournit aucun détail sur l'époque où apparut ce mystérieux personnage. Sur ce point, il semble assez difficile de se renseigner d'une façon tant soit peu précise. Sans doute, un document de provenance indigène assignerait une date aux origines du partage des terres en Amérique, c'est-à-dire, sans doute, à celles de l'agriculture et de la vie civilisée.

L'on aurait lieu de se demander s'il ne fait pas allusion à Votan bien qu'il ne cite pas le nom de ce héros. Voici, en tout cas, ce que nous y lisons :

« C'est ici le commencement des histoires, qui se vérifièrent, il y a longtemps, celle de la répartition de la terre, comment elle fut partagée à chacun, en lui assignant ses bornes, il y a six fois quatre cents ans, plus treize, aujourd'hui vingt-deux Mai de l'an mil cinq cent cinquante

1. Alcedo, *Diccionario geographico-historico*, t. V ; Art. Teopixca (Madrid, 1789).
2. Abbé Brasseur, *Popol-vuh*, Introd., p. CXIV (et en note).
3. C'est le *Tun* ou tambour sacré des Yucatèques.

huit [1]. » Ceci nous reporterait à neuf cent cinquante-cinq ans avant notre ère. Toutefois, l'abbé Brasseur ne peut s'empêcher de reconnaître que « rien, à la suite du texte, ne vient continuer l'histoire, dont il semble être le préambule ».

La chronologie de l'auteur mexicain ne nous semble pas, en définitive, plus fondée que celle de *soleils* ou âges cosmiques, dont les Annalistes nous parlent si souvent, mais toutefois sans se trouver toujours d'accord entre eux.

Le grand édifice ou la grande muraille, visitée par Votan, et près de laquelle Dieu donna à chaque peuple son idiome particulier, nous semble faire double emploi avec celui dont il vient d'être parlé à l'instant.

Remarquons que l'épisode de la formation d'idiomes nouveaux se retrouve aussi dans la légende *Choctawe*. N'est-ce pas la répétition de ce que dit la Bible sur la confusion des langues ?

Nous croyons utile de dire quelques mots au sujet des *Dantas* ou tapirs, transportés à Huéhuétan. Visiblement, on leur accordait un caractère plus ou moins sacré. Il n'en est pas, en effet, du tapir, comme d'une foule d'autres animaux, tels que le chien, l'aigle, le serpent, la tortue, la grenouille. Ceux-ci ont, pour ainsi dire, une valeur symbolique analogue au sein des tribus les plus éloignées. C'est que celle-ci est en grande partie fondée sur la nature même des choses. Aussi sont-ils également l'objet d'une sorte de culte, de la part même de diverses nations de l'ancien monde.

Au contraire, la vénération inspirée par le pachyderme en question constitue un fait isolé, et nous ne sachions pas que l'on en trouve de traces ailleurs que dans le Nord du Centre-Amérique et le pays de Chiapas. Un vestige bien effacé s'en rencontrera peut-être au Yucatan, et nous avons déjà parlé du sang de tapir et de serpent, rapportés du dedans de la mer, par les ancêtres de la nation cakchiquèle.

C'est que, somme toute, le tapir, animal remarquable uniquement par son humeur sauvage, sa couardise et sa stupidité, ne possède aucune des qualités propres à frapper l'imagination, même des peuples les plus enclins à la zoolâtrie.

Les Américains du Sud se nourrissent de sa chair, emploient sa peau à divers usages, mais ne songent guère à l'adorer. N'a-t-on pas quelque lieu de se demander si l'espèce de culte, dont il paraît avoir été l'objet chez les populations du Sud de la Nouvelle-Espagne, n'aurait pas été inspiré par le souvenir d'une autre créature, mieux douée sous le rapport du cœur et de l'esprit, de l'éléphant, par exemple.

1. *Popol-vuh*, introd., p. cxi, d'après l'*Histoire des soleils dans le Codex Chimalpopoca*.

Il y avait longtemps, lors de la découverte, que le Nouveau Monde se trouvait dépourvu de proboscidiens, aussi bien que de représentants du genre *Equus*.

L'opinion contraire, il est vrai, a bien été soutenue par plusieurs savants, mais sans raison suffisante, ce semble.

Nous n'attacherons pas une grande importance aux trouvailles de défenses ou d'ossements rappelant ceux de l'éléphant, rencontrés au Mexique. Certain auteur espagnol, qui signale l'une d'entre elles, est le premier à reconnaitre que de son temps, ce proboscidien n'habitait plus la Nouvelle-Espagne [1]. Il s'agit, sans doute là, de débris de mastodontes. On sait que cet animal vivait dans une partie de l'Amérique du Nord, aux temps où les *Elephas primigenius et australis* se rencontraient encore en Europe.

Mais cela nous reporte à une période géologique fort ancienne, et il est douteux qu'il ait été en Amérique contemporain de l'homme. Lors même que le mastodonte aurait continué à vivre en ces régions, conjointement avec les ancêtres de la race cuivrée, est-il vraisemblable que son souvenir ait pu se conserver jusqu'à nos jours ? Est-ce que nos contemporains se rappellent les luttes que leurs aïeux ont pu avoir à soutenir contre le *Felis spelea* ou l'ours des cavernes ?

Nous pouvons également laisser de côté les deux vases conservés au musée de la Paz (Bolivie), et sur chacun desquels se voit un éléphant peint en noir, avec une sorte de tour sur le dos. Rien que ce dernier détail prouverait assez clairement que ces objets ne sont pas de fabrication indigène, ou du moins, ne peuvent point passer certainement pour fort anciens [2].

L'abbé Brasseur a bien publié dans le troisième numéro des Archives paléographiques de l'Orient et de l'Amérique un dessin provenant, si la mémoire ne nous fait défaut, des ruines d'Uxmal. Avec un peu de bonne volonté, on pourrait y reconnaître la partie antérieure du corps d'un éléphant, muni de sa trompe.

Toutefois, je ne sache pas qu'une bonne photographie de ce monument, unique en son genre, ait été publiée. En attendant, nous le tiendrons pour assez peu probant. S'appuiera-t-on maintenant, comme l'ont fait quelques érudits, sur les résultats de fouilles entreprises aux États-Unis? Prétendra-t-on y voir, comme l'ont fait quelques savants, un indice de la contemporanéité du mastodonte et des vieux *Mount-Builders* ?...

1. Gregorio Garcia, *Origen de los Indios*, liv. IV, chap. 4 (voir aussi la table).

2. Cte de Sartiges, *L'éléphant était-il connu des anciens Américains ?* p. 57 du t. II, no 1er (2e série) de la *Revue américaine* (Paris, 1864).

En un mot, Votan, transportant des spécimens de cette race du Soconusco, nous semblerait un peu le pendant de Phra-Ruang, lequel rencontre un éléphant blanc à dents noires.

Peut-être ne serait-ce pas la seule preuve à citer du souvenir conservé par la race cuivrée de la faune de l'Asie tropicale.

Au dire d'un savant missionnaire, certaines tribus de souche athabaskane nous parleraient, dans leurs récits, de crocodiles, de gros serpents, même de buffles, de singes et de tigres [1].

Ces êtres n'ont jamais vécu, sans doute, dans la partie la plus froide de la Nouvelle-Bretagne. Ce que nous disent aujourd'hui ces Indiens, l'auraient-ils appris de colons venus des régions chaudes de l'autre côté du Pacifique.

Abandonnons maintenant le champ des hypothèses pour nous avancer sur un terrain plus solide.

Nuñez parle de la maison lugubre (*Casa llobrega*) édifiée par Votan à Huéhuéta. Delrio traduit ces mots en anglais par « *Mourning House* », litt. : « Maison de deuil » ou « en deuil ». Quant à l'abbé Brasseur, il les rend, mais d'une façon qui ne nous semble pas fort exacte, par « Maison ténébreuse [2] ».

L'influence toltèque ou mexicaine nous semble, sur ce point, évidente. On sait que chez les Aztèques, il existait deux sortes de maisons de deuil ou de pénitence. Les unes constituaient de véritables prisons, où l'on renfermait les malfaiteurs. Quant aux autres, c'étaient des lieux de repentir, de pénitence et de mortification, où les pénitents séjournaient pendant un temps plus ou moins long. D'après Nuñez, le chef indien aurait construit l'édifice en question, en soufflant à plusieurs reprises [3].

L'abbé Brasseur reconnaît là, et avec raison, suivant nous, une erreur de traduction. Il s'agirait plutôt d'un temple consacré à *Ik*, *Iy* ou *Igh* ; litt. : « souffle, vent ». C'était le génie présidant au deuxième jour du mois, chez les Quichés et les Cakchiquels, au dix-neuvième chez les Mayas et, enfin, au vingtième chez les Chiapanèques, et habitants du Soconusco.

Du reste, le choix d'une femme, dirigeant les gardiens dudit temple, s'accorde fort bien avec les données gynécocratiques, au point de vue religieux, des peuples du courant occidental. Enfin le nom de *Tapianes* assigné à ces Indiens n'est visiblement qu'une corruption du mexicain *Tlapiani* : « ceux qui gardent, qui conservent. »

1. R. P. Petitot, *Dictionnaire de la langue des Dennès-Dindjiés* (*Essai sur l'origine, etc.*), p. 27 et 28 (Paris, 1872).

2. *Histoire des nations civilisées*, t. Ier, liv. II, chap. III, p. 73.

3. Le texte espagnol porte *a Soplos*.

On pourrait conclure des paroles mêmes de Nuñez, concernant les *figures des antiques gentils, marqués dans le calendrier*, qu'il regardait celles-ci comme des statues de personnages ayant réellement vécu.

Cette opinion fut plus explicitement soutenue depuis, mais elle ne nous semble guère soutenable.

Admettons, ce qui nous semble fort vraisemblable, que le nom de Votan ait été porté par un ou plusieurs autres personnages, réellement historiques, et qu'il se soit trouvé, par la suite, appliqué à un jour du mois, qu'est-ce que cela prouve pour les autres? Sans doute, Jules César et l'empereur Auguste ont donné leurs nom et surnom aux mois de Juillet et d'Août. S'ensuit-il, de là, le moins du monde, que ceux des dix mois restants aient été primitivement portés par des princes ou par des chefs d'État?

Que l'on ne s'étonne pas, d'ailleurs, de la conservation si prolongée du dépôt fait par le civilisateur du Chiapas, et de la fidélité avec laquelle les habitants de ces régions continuèrent à observer les règlements anciens. Pendant plus de deux siècles, ils parvinrent à éluder la surveillance du clergé catholique, mais on sait l'attachement des Indiens de l'Amérique espagnole à leurs antiques croyances et à leurs vieilles superstitions. Nous pouvons citer à preuve le rôle important que le nagualisme joua au Mexique.

Beaucoup de prétendus néophytes, surtout dans les débuts, restaient païens, au fond du cœur, et souvent, devenaient nagualistes [1]. D'autres continuèrent, et continuent encore aujourd'hui, paraît-il, à faire un extraordinaire mélange des pratiques du christianisme et de rites d'origine idolâtrique [2]. Nous aurions peine à croire que le nom de Votan, considéré parfois, mais à tort, sans aucun doute, comme génie du premier jour du mois dans le calendrier chiapanèque, ait rien à faire [3] avec celui de *Inodon* ou *Odon*, lequel jouait, précisément, le même rôle que chez les Tarasques du Michoacan [4]. Nous en dirons autant du nom de *Othon* ou *Oton-Teuctli*, litt. : « Seigneur Oton [5]. »

1. Abbé Brasseur, *Histoire des nations civilisées du Mexique*, t. IV, liv. XV, chap. 6, p. 820 et suiv.

2. Don Fr. Pimentel, *Cuadro descriptivo y comparativo de las lenguas de Mexico*, t. II, p. 171 et suiv. (Mexico, 1865) — *Les langues de la famille Tapijutlapane-Mixe*, p. 160 du 3e vol. de l'*Année linguistique* (Paris, 1908).

3. J. P. Perez, *Cronologia antigua de Yucatan*, § X, p. 417, à la suite de la *Relacion de las Cosas de Yucatan* de *Landa*, publiée par l'abbé Brasseur de Bourbourg (Paris, 1864).

4. Veytia, *Historia antigua de Mejico*, chap. 11, p. 137 et 138.

5. Don Fr. Pimentel, *Cuadro descriptivo de las lenguas indigenas de Mexico*, t. Ier, p. 118 (Mexico, 1862).

C'était le héros éponyme de la nation Otomie, et son fondateur légendaire, de même que Votan avait été celui du peuple tzendale.

Il n'y a sans doute là que de simples coïncidences, auxquelles nous ne devons pas attacher beaucoup de valeur. Par exemple, nous aurions quelque tentation de rapprocher ces personnages de *Odon* et de *Oton* du siamois *Khodom*, désignant le Bouddha, et qui n'est autre chose que le sanscrit *Gautâma*. Nous avons vu plus haut quels motifs nous portaient à admettre l'arrivée d'une ou plusieurs missions bouddhiques dans les régions de la Nouvelle-Espagne. Ce que nous disons ne s'applique pas d'ailleurs au nom de Votan lequel, on le verra tout à l'heure, semble d'origine indigène. En tout cas, il est bon de se rappeler que l'on fait venir Votan du Chiapas, par le Nord, c'est-à-dire précisément par le pays des Otomis.

Ordoñez nous fournit, dans son *Histoire del cielo y de la tierra*, des renseignements plus détaillés sur le même personnage, mais sans nous dire où il les a pris et, sur ce point, nous nous trouvons réduits aux conjectures.

A-t-il eu à sa disposition le manuscrit en caractères calculiformes, déjà cité, par Nuñez de la Véga ou bien quelque autre du même genre? Peut-être l'explication de ces documents lui aura-t-elle été fournie par des savants indigènes?

En tout cas, il ne semble pas les avoir toujours bien compris, et parfois, nous le voyons céder aux écarts de son imagination. Ainsi l'écrivain de Ciudad Real veut que Votan ait été de race chananéenne et que ses ancêtres, tout au moins, aient appartenu à la nation des Hevéens, jadis habitants d'une partie de la Palestine. Il le représente arrivant de l'île de Cuba, dans la région Sud-Est de la Nouvelle-Espagne. Citons ici, d'après l'abbé Brasseur, le passage suivant d'Ordoñez :

« Votan écrivit un recueil sur l'origine des Indiens. Le principal argument de son ouvrage se réduit à prouver qu'il descend d'Imos, qu'il est de la race de *Chan*, le serpent, et qu'il tire son origine de *Chivim*. Il fut, dit-on, le premier homme que Dieu envoya pour peupler et partager les terres que nous appelons l'Amérique. Il fait connaître la route qu'il suivit et ajoute qu'après avoir fondé son établissement, il fit divers voyages à *Valum-Chivim*.

« Ses voyages furent au nombre de quatre. Dans le premier, il raconte qu'étant parti de *Valum-Votan*, il prit sa route vers la demeure des treize serpents. De là, il alla à *Valum-Chivim*, d'où il passa par la ville et il vît la maison de Dieu qu'on était occupé à bâtir. Il se rendit ensuite aux ruines de l'antique édifice que les hommes avaient érigé, sur le conseil de leur auteur commun, afin de pouvoir par là arriver au ciel.

Il ajoute que les hommes avec lesquels il conversa, lui assurèrent que cet édifice était bien le lieu d'où chaque famille reçut de Dieu un langage particulier.

« Il affirme, en outre, qu'à son retour « de la maison de Dieu » il alla une seconde fois examiner les souterrains par où il avait déjà passé, et les signes qui s'y trouvaient. Il dit qu'on lui fit traverser un chemin souterrain, qui, partant des profondeurs du sol, se terminait à la racine des cieux. A l'égard de cette circonstance, il ajoute que ce chemin n'était autre chose qu'un trou de serpent où il entra, parce qu'il était, lui-même, fils de serpent [1]. »

Sur certains points, on le voit, l'écrivain de Ciudad Real ne fait que répéter son prédécesseur, l'évêque de Chiapas ; mais, de plus, il ajoute de précieux renseignements, lesquels nous permettent de rapprocher, sans trop de témérité, la légende Votanide de celles des princes Indo-Chinois.

Tous sont, comme nous l'avons vu, des héros civilisateurs et conquérants. Sans exception, ils appartiennent, plus ou moins complètement, à la race des serpents ou dragons. En cette qualité, il leur est donné de pénétrer dans les entrailles de la terre.

De plus, le chef Tzendale joue, aussi bien que Phra-Ruàng, un rôle important, comme créateur ou réformateur du calendrier. Le monarque siamois inaugure une ère nouvelle, et, sans nul doute, les treize serpents, dont Votan visita la demeure, ne sont autre chose que l'emblème des treize années, composant chaque *Tlapilli*, dont quatre formaient le petit cycle de cinquante-deux ans aussi bien que des treize jours de chaque Indiction [2]. Le texte du manuscrit veut sans doute dire simplement que le personnage en question introduisit chez son peuple l'usage du calendrier dit *Toltèque*.

De telles coïncidences ne nous semblent point, en ce cas, pouvoir être attribuées au pur hasard, étant donnée d'ailleurs la ressemblance d'autres légendes historiques avec celles de l'Extrême-Orient.

On nous parle, en outre, de quatre voyages, aller et retour, accomplis par Votan, de *Valum-Votan*, litt. « la terre de Votan », à *Valum-Chivim*. Inutile de rappeler que le nombre quatre a, ici, une valeur purement symbolique.

Quant au *Valum-Votan*, qu'on a voulu assimiler à l'île de Cuba, nul doute que ce ne soit la localité qui porte aujourd'hui encore le même nom, et où se rencontrent des ruines importantes. L'abbé Brasseur les a

1. Abbé Brasseur, *Histoire des nations civilisées*, etc., t. I, chap. 3, p. 71 et suiv.

2. *Des couleurs considérées comme symboles des points de l'horizon*, etc., p. 155 et 156 du t. VIII des *Actes de la Société Philologique* (Paris, 1878).

visitées à son dernier voyage en ces régions. Elles se trouvent à sept lieues environ de Ciudad Real de Chiapas, actuellement San Cristobal, et à deux lieues du village de Téopixca, dont il a déjà été question. Peut-être était-ce la capitale ou du moins l'une des capitales des princes Votanides [1] ?

Nous n'hésitons pas à traduire *Valum-Chivim* par « la terre des *Xibes* », littéral. : « des hommes, des mâles. »

Il désigne, visiblement, l'empire et la cité de *Xibalba*, litt. « patrimoine des Xibes », *aliàs* Xicalanco, ainsi que nous l'avons déjà dit, et qui paraît avoir été le premier Etat fondé en ces régions par les Toltèques Orientaux. Il sera exposé plus loin quelle signification précise on attribue à ces voyages. Remarquons, en attendant, que les Indiens, convertis au christianisme, firent de *Xibalba* ou *Xibilba Okot*, litt. « ballet de Xibalba », « Le ballet des démons, des spectres [2] ».

C'est sous l'empire de cette façon de voir que Brinton assimile l'État Xibalbaïde au royaume des démons, à l'enfer [3].

Nous ne saurions, bien entendu, nous ranger à cet avis, puisque nous nous sommes efforcés d'établir la situation géographique réelle de ce pays. Mais attribuer un caractère sinistre à tout ce qui rappelle une religion étrangère n'a-t-il pas été une tendance générale de l'esprit humain?

C'est ainsi que les Juifs avaient fait un démon de Béelzébuth, la grande divinité de la ville d'Accaron, que les Parsis transformèrent en *Diws* ou mauvais génies les *Dèvas* ou Dieux du Brahmanisme ? Est-ce qu'aujourd'hui encore, les paysans de la Scandinavie ne disent pas couramment « Va-t-en à Odin » pour « Va-t-en au diable » ?

Donnons maintenant, d'après l'ouvrage de Del Rio, la traduction d'un autre passage d'Ordoñez [4] tiré du manuscrit dont il a déjà été question. Bien que l'écrivain de Ciudad Real répète une partie de ce qu'il avait déjà dit plus haut, on rencontre là, néanmoins, des détails nouveaux et circonstanciés sur le personnage de Votan.

« Au sommet de la première page du manuscrit, nous rapporte l'auteur, les deux continents sont pointés en différentes couleurs, dans deux petits carrés, placés aux angles et parallèlement l'un à l'autre ; l'un d'eux, représentant l'Europe, l'Asie et l'Afrique, se trouve marqué par deux

1. *Popolvuh*, Introd., § V, p. LXXXVIII.

2. D. de Landa, *Relacion de las Cosas de Yucatan*, avec traduction par l'abbé Brasseur de Bourbourg, chap. XXXVIII, p. 228 et 229 (Paris, 1864).

3. Dr .Brinton, *The myths of the New-world*, chap. II, p. 64 et chap. IX, p. 250 (New-York, 1868).

4. Del Rio, *Description of the ruins of an ancient city discovered near Palenque*, p. 33 (traduction en anglais du texte espagnol de Cabrera).

larges S (SS), sur les bras supérieurs des deux barres, tirées des angles opposés de chaque carré, et ayant leur point d'union dans le centre. Celui qui représente l'Amérique a deux S (SS) placés horizontalement sur les barres; mais je ne suis pas sûr si elles sont sur les barres supérieures ou inférieures. Je présume néanmoins que c'est sur ces dernières.

Lorsqu'il (Votan) veut parler des localités qu'il a visitées, dans l'ancien continent, l'auteur les marque à la marge de chaque chapitre d'un S droit; s'agit-il du nouveau continent, il emploie le *S* horizontal. Entre les carrés, se trouve le titre de son ouvrage : « *Preuve que je suis un serpent.* » La justesse d'un tel titre, il la démontre dans le contenu de son mémoire, en disant qu'il est un serpent, parce qu'il est un *Chivim*. Il établit qu'il conduisit sept familles de *Valum-Votan* à ce continent, et leur assigna des terres, qu'il est, lui-même, le troisième des Votans, qu'il avait résolu de voyager jusqu'à ce qu'il arrivât à la racine des cieux, afin de retrouver ses parents les serpents, et de se faire reconnaître d'eux, qu'il fit quatre voyages de *Valum-Votan* à *Valum-Chivim*, et alla quatre fois de *Valum-Chivim* à *Valum-Votan*; qu'il arriva en Espagne, et de là, se rendit à Rome, qu'il vit la grande maison de Dieu que l'on y construisait, qu'il alla par la route que ses frères les serpents avaient tracée, qu'il y laissa des signes et y passa par la maison des Treize serpents.

Il rapporte encore que, revenant d'un de ses voyages, il trouva sept autres familles de la nation Tzéquile, lesquelles se réunirent aux anciens habitants, et les reconnurent pour être de la même origine qu'eux-mêmes, c'est-à-dire des serpents. Il parle de l'endroit où ils fondèrent leur première ville, appelée, elle aussi, *Tzéquil*, du nom de ses fondateurs.

Il enseigna, dit-il, à ces derniers toutes sortes de raffinements, en ce qui concerne le service de la table, les nappes, bassins, coupes et serviettes. Ceux-ci, en retour, lui communiquèrent la connaissance de Dieu et celle de son culte, les premières notions de ce qu'est un monarque, et de l'obéissance à lui due. Enfin, toutes les familles réunies choisirent Votan pour leur chef.

Nous laissons de côté, bien entendu, ce qui nous est dit de l'ancien continent, l'Espagne et Rome dont le rédacteur du manuscrit calculiforme ignorait, forcément, jusqu'à l'existence.

L'on ne s'arrêtera pas, non plus, à discuter l'origine carthaginoise attribuée par Cabrera, et, après lui, par Del Rio aux Tzéquils, dont nous reparlerons tout à l'heure.

L'emploi du signe serpentiforme, droit ou couché, simple ou redoublé, se trouvait en différents endroits de l'ouvrage indien. L. Angrand y voyait un signe certainement hiératique et vraisemblablement un emblème

du pouvoir souverain. Cela cadrerait fort bien avec les données ophiolâtriques de la religion indigène.

N'oublions pas que dans le manuscrit appartenant à M. de Tro y Ortolano, l'on rencontre deux fois ledit caractère, mais couché, et, de plus, environné d'un carré pointillé [1].

Cela semble bien prouver l'importance particulière qu'on lui attribuait, car aucun autre signe hiéroglyphique ne se trouve ainsi entouré.

On sait que dans l'ancienne écriture hiéroglyphique de l'Égypte, on plaçait toujours les noms des rois et des reines dans un cartouche, et cela, pour leur faire honneur. Nous ne prétendons pas, d'ailleurs, déterminer le sens précis du signe en question. Qu'il nous soit seulement permis de rappeler que, dans son alphabet Yucatèque, Landa assigne au *S* la valeur de notre lettre *n* [2].

On se trouverait donc amené à croire le caractère en question inventé par un peuple chez lequel le nom du serpent commence par un *n*. Ce n'est pas, évidemment, le cas pour le Mexicain *Cohuatl* ; le Maya *Can*, le Tzendale *Chan*, non plus que pour le Mohégan *Achgouk* qui, tous, désignent le reptile en question.

N'oublions pas, d'autre part, que cet animal est appelé *Nahasch* en Hébreophénicien, et qu'en Sanscrit, *Nâga* signifie sinon « serpent », du moins « dragon, serpent infernal ».

Serait-ce la raison pour laquelle, dans plusieurs alpabets archaïques, des peuples sémitiques, aussi bien que dans l'ancien système d'écriture dit *Aryaque*, la liquide nasale affecte quelque peu la forme de notre *S* majuscule [3]. D'ailleurs, les Kabbatistes reconnaissent dans le *nun* droit, l'emblème du serpent rectiforme. Ils affectaient à la lettre *n* le double nom de *Noun*, « poisson » ou de *Nahash*, « serpent » [4].

Les Centro-Américains auraient-ils donc reçu des colons Asiatiques, outre les premiers rudiments de la civilisation, quelque connaissance de l'art d'écrire ? Le signe serpentiforme droit aurait-il figuré chez les Mayas le monarque vivant et exerçant la plénitude de son pouvoir ? Lorsqu'il se trouve couché, deviendrait-il l'emblème du même personnage, mort ou promu aux honneurs de l'apothéose ?...

1. Abbé Brasseur de Bourbourg, *Manuscrit Troano*, planches XXI et XXX (Paris, 1869), 2e vol. de la *Mission Scientifique au Mexique*.

2. Landa, *Relacion de las Cosas de Yucatan*, avec traduction par l'abbé Brasseur de Bourbourg, chap. XLI, p. 320 (Paris, 1864).

3. Fr. Lenormant, *Essai sur la propagation de l'Alphabet Phénicien*, t. Ier, planches 1re et 2e, chap. VII (Paris, 1875) ; et Fr. Mueller, *Der ursprung der indischen Schrift*, p. 312 des *Mélanges Charles de Harlez* (Leyde, 1896).

4. *Le mythe de Votan*, n° III, p. 107 (2e vol. des *Actes de la Société Philologique*. Alençon, 1870).

Somme toute, les calculs cabalistiques ne semblent pas moins avoir été du goût des races du Nouveau-Monde que des Sémites.

Il faudrait reconnaître, alors, que les Américains n'auraient que bien incomplètement profité des leçons à eux données sur ce point. Les Mexicains, au moment de la découverte, n'écrivaient guère que par rebus, quoique, à l'occasion, ils se soient élevés à l'Alphabétisme pour la transcription de certains noms propres. Quant aux Mayas du Yucatan, il n'est pas absolument certain que leur système graphique atteignît le même niveau que celui de l'antique Égypte, bien qu'ils fissent parfois usage de signes purement syllabiques, ou même de lettres véritables.

Tout cela, cependant, s'expliquerait sans trop de difficulté. Est-ce que le Père Testera, désireux d'apprendre la doctrine chrétienne aux indigènes du Mexique, ne préféra pas l'emploi de rebus à celui des lettres latines[1] ? Mais assez d'hypothèses. Revenons sur un terrain plus solide.

Lorsque Del Rio, copiant Cabrera, fait de son héros le troisième des Votans, n'a-t-on pas lieu de se demander s'il a bien traduit, ou même bien compris le texte indigène.

Dans le manuscrit que l'écrivain de Ciudad Real a eu sous les yeux, Votan n'est-il pas simplement indiqué comme le génie présidant au troisième jour du mois, ainsi que Quetzalcohuatl à Mexico, lequel assigna un nom audit jour[2] ?

Inutile de faire ressortir le caractère symbolique qu'il convient d'attribuer aux nombres marqués dans la légende. Le quatre, par exemple, qui est celui des voyages entrepris de *Valum-Votan* à *Valum-Chivim*, semble en relation étroite avec le symbolique des points de l'espace, que l'on trouve répandu un peu partout.

Si le chef Tzendale rencontre sept familles de Tzequils, souvenons-nous du rôle important joué par le nombre en question chez une foule de nations différentes, et cela, tant au point de vue mystique qu'au point de vue astronomique.

Hésitera-t-on, d'autre part, à reconnaître les jours de chaque indiction dans les treize serpents dont Votan visita la demeure !

Est-il douteux que les vingt statues de Jade déposées, au dire de Nuñez, à Huehueta, comme la bande formée par le premier Quetzalco-

1. Aubin, *Mémoire sur la peinture didactique des Anciens Mexicains*, p. [illegible] et sq. du t. III de la *Revue Orientale et Américaine* (Paris, 1860).

2. Abbé Brasseur de Bourbourg, *Histoire des nations civilisées du Mexique*, t. III, livre XII, chap. Ier, p. [illegible]. — M. E. Beauvois, *La Tula primitiva*, p. 230 du *Muséon* (avril, 1891); — Mendieta, *Historia ecclesiastica indiana*, lib. II, cap. xiv, p. 98 (Mexico, 1870).




huatl et ses dix-neuf acolytes, ne figurent les vingt jours du mois Toltèque primitif ?

C'est donc certainement à tort que divers auteurs, à commencer par l'Evêque de Chiapas, ont voulu voir dans les effigies en question celles de princes de la lignée Votanide, dont ils nous racontent, de façon sommaire, il est vrai, la fabuleuse histoire [1].

Aussi, ni Ordoñez, ni Juarros, ne se sont-ils trompés sur ce point, et, nous les voyons reconnaître le caractère purement symbolique des effigies en question.

Maintenant, que les *Tzéquils* fussent une tribu de race *Nahuatle*, et qu'ils se rattachassent, par suite, au courant occidental, tous les auteurs semblent bien l'indiquer, et nous n'avons aucun motif de mettre leur assertion en doute. La ville à laquelle ils donnèrent leur nom doit visiblement être identifiée avec celle de *Tulha* ou *Tula*, dont Ordoñez fait leur métropole. Ce terme *Tula* constitue une abréviation de *Tonalan* ou *Tonatlan*, litt. « cité du soleil », qui paraît avoir été donné, d'une manière générale, aux capitales des diverses tribus d'origine Nahuatle.

Plus tard, par suite d'une confusion étymologique, on en a fait « la cité du jonc » plus exactement du *scirpus lateralis* et enfin « la cité des herbes ». Voilà qui explique le nom Tzendale de *Ghovel*, plus tard assigné à cette ville, et qui signifie littéralement « herbe ». Les Mexicains traduisirent plus tard ce terme par *Huey Zacatlan*, litt. « vieille ou vénérable localité des fourrages ».

Les créoles du Mexique ont transformé ce *Zacatl* du mexicain en *Zacate*, « foin, plante fourragère », mais non pas « herbe marécageuse ». Il est à remarquer que la vieille résidence Tzéquile, située sur une hauteur, se trouve entourée de prairies verdoyantes, mais qu'on ne rencontre dans le voisinage ni marécages ni, par suite, de plantes aquatiques.

A partir de la conquête espagnole cette cité a reçu le nom de *Ciudad Real* de Chiapas, du nom de la province dont elle était la capitale. Elle n'a cessé de l'être que vers le milieu du siècle dernier et, depuis lors, on la désigne sous le nom de San Cristobal.

D'après Ordoñez, l'antique Tzéquil, qu'il appelle *Tulhà*, répond aux ruines d'Ococingo, mais il est, croyons-nous, à peu près seul de son avis. D'ailleurs, *Tulhà*, litt. « eau, ruisseau des Toltèques », n'a guère pu être appliqué à un groupe d'habitations. On doit, sans conteste, y voir le cours d'eau séparant les populations mexicaines de celles d'origine Maya-Quichée.

Et puis Cabrera, comme nous l'apprend Del Rio, signale des traces

1. Abbé Brasseur, *Histoire des nations civilisées*, t. Ier, liv. Ier, chap. III, p. 95 et suiv.

encore subsistantes, de son temps, d'occupation Tzéquile à Tula ou Ciudad-Réal. Un quartier de la ville s'appelait encore *Tzéquil*, du nom de ses fondateurs.

Ajoutons que ce terme est synonyme de « jupe, robe » en langue mexicaine. Ce terme fait allusion au costume porté par ces derniers.

L'écrivain de Ciudad Real, tout en reconnaissant la nationalité mexicaine, ou, pour être plus exact, Nahuatle de ces fondateurs de la Tula du Sud, en fait des descendants de Carthaginois, partis de la ville de Tripoli pour passer dans le Nouveau-Monde.

Inutile de discuter cette bizarre assertion, laquelle, par le fait, ne repose sur rien. En tout cas, nous ne garantissons nullement la soumission volontaire de ces Nahoas à Votan qui avait introduit, dans ses États, nous le verrons à l'instant, un système de civilisation différent du leur.

L'on peut, avec vraisemblance, considérer le chef Tzendale comme un conquérant, lequel étendit sa domination jusqu'aux rives du Pacifique. Ne nous étonnons pas trop d'ailleurs que les Tzéquils se soient reconnus des serpents, ou fils de serpents, tout aussi bien que les habitants du Chiapas. L'Ophiolâtrie se trouvait très répandue chez les peuples de la Nouvelle-Espagne, quelle que fût d'ailleurs leur origine, et les habitants de l'Anahuac se déclaraient eux-mêmes descendants *d'Iztac Mixcohuatl*, litt. : « La blanche couleuvre nébuleuse [1] ». Que, maintenant, Votan ait donné des leçons à ses nouveaux sujets, en fait de luxe de table, cela semble fort admissible.

Les *Chanes* pouvaient être plus avancés en civilisation que les habitants de Tula. Il est assez naturel néanmoins que ces derniers aient exercé une certaine action sur leurs dominateurs, spécialement au point de vue du culte et de la religion ; mais nous ne saurions croire qu'ils leur aient enseigné le monothéisme, comme paraissent le supposer Ordoñez et Cabrera.

Ne sait-on pas que cela a toujours été la tendance des écrivains espagnols de vouloir retrouver la croyance à un Dieu unique, chez les peuples du Nouveau Monde. En tout cas, les quatre voyages symboliques de Votan à Valum-Chivim ou Xibalba prouvent assez qu'il avait reçu la civilisation des Toltèques Orientaux, établis à Xicalanco. Par contre, la maison lugubre, par lui établie à Huéhuétan, et le choix d'une prêtresse, commandant aux gardiens du trésor déposé en cette ville, paraissent bien révéler une influence Tzéquile ou Occidentale.

Voyons maintenant quelles inductions peuvent être tirées du nom même de *Votan*. Ce mot signifie « cœur » en Tzendale, et il est fort douteux qu'on l'ait jamais pris pour un nom propre.

1. Mendieta, *Historia ecclesiastica indiana*, lib. II, cap. xxxiii, p. 145.

Il nous semblait donc, à première vue, que ces Indiens disaient de leur Monarque qu'il était le « cœur » de l'État, de même que nous disons qu'il en est la tête ou le chef. Toutefois, un examen plus approfondi a démontré que cette expression « cœur » avait plutôt un caractère sacré, et ne pouvait guère convenir qu'à un prince mort et, par suite, promu aux honneurs de l'apothéose.

Ainsi s'expliquerait, comme le fait ressortir un de nos plus éminents Américanistes [1], M. Seler, le passage de Burgoa, où nous lisons que, sur une montagne escarpée du pays des Mixtèques, se trouvait le célèbre sanctuaire *Achiutla*. On y vénérait une divinité appelée « cœur du peuple, de la cité [2] ».

Elle se trouvait figurée par une grosse émeraude sur laquelle on avait gravé un oiseau et un serpent enroulé. Le même auteur ajoute que dans une île de la lagune, près de Téhuantepec, appelée depuis *San Dionisio de la mar*, l'on a rencontré un temple souterrain, consacré au « cœur du royaume [3] ».

Quelque chose de tout à fait semblable se retrouve d'ailleurs au Guatémala, chez les Quichés. Ils qualifiaient leur dieu suprême de « cœur du ciel, cœur de la Terre, » autrement dit [4] « seigneur souverain de toutes choses ». Dans le livre sacré, la puissance créatrice, est appelée « cœur des lacs, cœur de la mer ».

Le génie de la foudre et de la tempête, parfois identifié à *Hurakan*, apparait dans le même ouvrage, lui aussi, sous le nom de « cœur du ciel ». Nous y lisons, en effet : « L'éclair est le premier (signe) de *Hurakan*, le second est le sillonnement de l'éclair ; le troisième est la foudre qui frappe, et tous trois sont du cœur du ciel [5] ».

Ce peuple d'ailleurs, ainsi que celui des Cakchiquels, rendait un culte à la divinité appelée *Qux Huyu*, litt. « cœur de la montagne [6] ».

Chez les Mexicains également, le terme cœur se trouve appliqué aux habitants du céleste séjour. Ainsi, dans l'Anahuac, on décernait parfois à la déesse de la médecine *Temazcaltoci*, litt. « aïeule du *Temazcal* » ou « bain de vapeur », le titre de Corazon de la tierra [7].

1. M. Seler, *Das Tonalamatl der Aubinsche Sammlung*, etc., p. 559 et sq. du *Congrès international des Américanistes*, 7e Session (Berlin, 1888).

2. Le texte espagnol porte *Corazon del pueblo*.

3. *Corazon del Reyno*, dit Burgoa.

4. *Popol-vuh*, p. 13, 1re partie, chap. 1er.

5. Ib., page 9.

6. Abbé Brasseur, *Histoire des nations civilisées*, t. IV, liv. XIII, chap. II, p. 499.

7. Sahagun, *Hist. gén. de las cosas de Nueva España*, livre I, chap. VIII, p. 6, edicion de Bustamente, Mexico, 1829).

Rappelons encore à ce propos, le rêve de Tezozomoc, roi d'Azcapotzalco [1]. Ce tyran crut voir en songe Nezahualcoyotl, le légitime héritier du trône de Tezcuco, s'enfoncer dans les eaux, les montagnes, les forêts, dont il devenait le cœur [2].

C'est-à-dire que le ciel se prononçait en faveur de ce dernier, et lui permettait de se faire reconnaitre roi par les populations de l'Anahuac.

Une autre fois, il semblait à Tezozomoc que son adversaire, sous la forme d'un aigle royal, venait lui dévorer le cœur [3]. Peut-être sera-t-on surpris de voir le nom de cet organe, qui constitue un titre divin, affecté à un simple mortel. Mais n'oublions pas qu'il s'agit ici d'un songe, dans lequel les choses se trouvent naturellement confondues.

Si Nezahualcoyotl devient le cœur des forêts, c'est, en définitive, que le dieu agit en son nom et place. Nous pouvons citer à preuve l'espèce de métamorphose du prince de Tezcuco en aigle royal. Nous avons déjà exposé que, dans la mythologie mexicaine, les rapaces diurnes jouaient le rôle exclusif de messagers des dieux.

En tout cas, M. Seler, ainsi que l'abbé Brasseur, identifient et avec raison, croyons-nous, ces « cœurs du peuple, du royaume, » avec le *Tépéyolotl*, ou « cœur de la montagne, » des habitants du pays de l'Anahuac.

L'on aurait divinisé sous ce nom les bruits mystérieux, précurseurs de l'ouragan, que l'on attend, vers la fin de la saison sèche. C'est le *retumbo* des créoles du Mexique. Cette déité est représentée, nous dit M. Seler, dans les *codex Borgia* et *Vaticanus*, assise sur une montagne creuse.

L'on reconnaissait sa voix dans la sonorité de l'écho. Cela nous ferait assez songer au *Teponaztli*, instrument dont le bruit se fait entendre au loin, et duquel Votan s'intitule le maitre.

Le savant Allemand fait remarquer, à ce propos, que les auteurs, ayant écrit, dans le Sud-Ouest du Mexique, tels que Burgoa, sont à peu près les seuls à nous parler du « cœur du royaume *ou* du peuple, » et il en tire cette conclusion que le culte du génie en question mérite de passer pour être d'origine zapotèque.

Nous ne contestons pas l'influence qu'ont pu exercer les habitants du Zapotécapan, sur ceux des régions de l'Est [4]. Toutefois, le caractère

1. Ixtlilxochitl, *Histoire des Chichimèques*, chap. xxi, p. 142 du t. XIV de la collection Ternaux-Compans (Paris, 1840).

2. Le texte espagnol porte *conuertiendose en corazon de ellos*.

3. Ixtlilxochitl, *ubi suprà*.

4. Une preuve nouvelle nous en serait peut-être fournie par le terme Maya *Pec* « chien » qui semble bien n'être autre chose que le zapotèque *Beko* ou *peko*, lequel a juste le même sens. Ce terme ne semble point, en effet, d'origine Maya-Quichée. En Quiché, le nom de cet animal apparait tout différent. C'est *tzi* que l'on pourrait du reste se trouver tenté de croire pris au Mexicain.

sacré attribué au viscère en question se retrouve, on l'a vu, en bien des endroits de la Nouvelle-Espagne, et l'on peut avoir, sans doute, quelque peine à décider en quel lieu, au juste, il a pris naissance.

Si *Tépéyolotl* n'est pas mentionné par les narrateurs ayant écrit dans la région de l'Anahuac, on voit que les manuscrits rédigés par les indigènes le connaissent pourtant.

Il a pu, depuis, se trouver quelque peu mis en oubli, mais n'est-ce pas ce qui est arrivé, dans tous les temps, pour une foule de personnages divins. Est-ce que le culte rendu par les Hellènes à la vieille déité Pélasgique *Onga* n'avait pas disparu bien avant l'époque classique [1].

Par exemple, nous aurions peine à suivre M. Seler lorsqu'il fait du terme *Tepeyolotl* la traduction pure et simple d'une expression zapotèque *gueche leyoo*, litt. « Intérieur, cœur du village », pris au sens de « déité nationale, dieu du pays [2] », et veut voir dans Votan, simplement le même génie evhémérisé. Suivant toute apparence, Votan représente un prince véritable, auquel on a pu attribuer certaines actions accomplies par ses successeurs. Son existence ne nous paraît pas plus mythique que celle des *Chanes* ou serpents par lui gouvernés.

Qu'il ait porté, ou bien qu'on lui ait appliqué un nom, soit de génie, soit de divinité, cela n'est pas pour nous surprendre.

N'en est-il pas de même chez nous pour une foule de noms, d'ailleurs très répandus ? Est-ce que Denys n'est pas pris au grec *Dionysios*, synonyme de Bacchus ? On rencontre même, de temps à autre, des Hercules. Enfin, bon nombre de nos concitoyens ne s'appellent-ils pas Gabriel, Raphaël, Michel, sans être pour cela, tous des anges ?

Rappelons, en terminant, que l'abbé Brasseur, s'étayant de l'opinion de Carillo, qui reconnaît l'origine antique de la plupart des danses, aujourd'hui encore en vigueur chez les Indiens, regarde positivement Votan comme l'inventeur du ballet *Zayi* ou du tapir. Sans doute, il avait un caractère plus ou moins hiératique, comme la plupart des danses chez les peuples primitifs.

En tout cas, ce détail nous fait songer aux pachydermes, transportés par le chef Tzendale à Huéhuétlan, ainsi qu'au sang du tapir mêlé, par les habitants du Tulan primitif, à la farine de maïs.

Un auteur américain rapporte que Votan termina son règne en retournant aux lieux dont il était venu, c'est-à-dire aux grandes Antilles, et

1. Poirson et Cayx, *Précis de l'histoire ancienne*, 2e partie, § 3, p. 140 (Paris. 1838).

2. Ce serait un peu l'équivalent de Teutatès, ou mieux *Toutatios*, litt. : « Le dieu de la nation, du peuple » assimilé par les Romains à Pluton, et que les Gaulois regardaient comme leur premier ancêtre.

depuis, l'on n'aurait plus entendu parler de lui. M. Gavarrete est seul à nous donner ce renseignement, et il néglige de nous dire où il l'a puisé. Peut-être a-t-il sur ce point confondu la légende du chef Tzendale avec celle du premier Quetzalcohuatl.

L'on a prétendu rattacher au souvenir de Votan le culte du *Vaudou* ou *Vaudoux*, en vigueur spécialement chez les noirs d'Haïti [1], mais que l'on retrouve également chez les noirs du Sud-Est des États-Unis [2]. On ne voit pas bien comment la légende Votanide aurait pu se propager si loin des lieux qui lui servirent de berceau. D'ailleurs, nous nous sommes efforcés, dans un précédent travail, d'établir les raisons qu'il y a de croire cette religion du *Vaudou* d'origine purement africaine [3].

Les auteurs sont loin d'être d'accord sur les villes fondées par le héros Tzendale. Remonter jusqu'à l'époque de ce prince, c'était, pour beaucoup de cités du Centre-Amérique, un titre de gloire et un certificat d'antiquité.

Ordoñez ne mentionne comme se trouvant dans ce cas que la seule cité de *Na-chan*, litt. « demeure des serpents », c'est-à-dire la métropole du royaume des *Chanes* ou sujets de Votan.

On ne nous dit pas expressément où elle était située. L'abbé Brasseur semble disposé à l'identifier aux ruines de Palenqué, mais sans dire sur quoi son opinion repose. Nous sommes, pour notre part, plus disposés à l'assimiler à Valum-Votan, près de Teopixca. Serait-il surprenant que la capitale du chef des *Chanes* ait été connue sous le double titre de « Pays de Votàn » et de « demeure des Chanes » ?

La liste donnée par M. Gavarrete comprend les localités dont les noms suivent :

Na-chan, qu'il identifie à *Culhuacan*, près de Palenqué.

Huéhuétlan ou *Huéhuétan*, dans le Soconusco.

Zacatlan ou *Huey-Zacatlan*.

Utatlan ou *Gumarcaah*, antique métropole du pays Quiché.

Chiquimulà et enfin *Copan* ou *Copantl*, dont il subsiste encore de magnifiques débris. L'auteur guatémalien ajoute d'ailleurs que Votan fonda une foule d'autres villes, dont les ruines mêmes auraient disparu [4].

1. J. N. Sepp, *Das Heidenthum und dessen bedentung fuerdas Christenthum*, t. I[er], p. 155 (Regensburg, 1853).

2. Abbé Domenech, *Journal d'un Missionnaire au Texas, la secte des Vaudoux* dans les *Nouvelles annales des Voyages*, VI[e] série, 3[e] année, p. 387 et suiv. (Paris, 1857). — M. l'abbé Bonneux, *le Vaudou*, dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, t. III, p. 86 et s. q. (Paris, 1858).

3. *Le mythe de Votan*, t. I, pp. 28 et s.

4. M. Gavarrete, *Geografia de la república de Guatemala*, partie 4[e], p. 76 et s. (Guatémala, 1868).

Faisons observer, tout d'abord, que *Chiquimula*, ou plus exactement *Chiquimulà de la Sierra,* aux environs du lac Izabal, doit être identifié, comme le fait observer l'abbé Brasseur, avec Coban. Le premier nom serait d'origine *Chorti* et le second de provenance mexicaine. Quant à Zacatlan ou Ghowel, Govel, identique, nous l'avons déjà dit, à Tullan, aussi bien qu'à Ciudad-Réal de Chiapas, elle est d'origine Tzéquile et non pas Votanide. Reste enfin *Huéhuétlan*, le Huéhuéta de Nûnez. Ce mot signifie litt. en mexicain « endroit des gens respectables, des vieillards ». Mais nulle part il ne nous est indiqué que jamais elle ait comme beaucoup d'autres cités, porté antérieurement un nom indigène. On nous affirme que Votan y déposa un trésor, y amena des tapirs, y éleva une maison ténébreuse, mais non qu'il en soit le fondateur.

Alcedo indique Huéhuétan comme capitale, tout à la fois, de la Province et de l'Alcaldia Mayor de Soconusco[1].

Le village du Huéhuétan, presque disparu aujourd'hui, aurait été bâti, nous affirme l'abbé Brasseur, par le Conquistador Alvarado, à la suite de la soumission du Méchoacan. Il le nomma ainsi en souvenir de l'ancienne cité du même nom[2].

Somme toute, nous ne voyons guère que *Na-chan* et *Valum-Votan*, si tant est que ce ne soit pas une seule et même localité, auxquels nous puissions, avec un degré suffisant de probabilité, attribuer une origine Votanide. Établir, même d'une façon approximative, l'époque de l'apparition du chef Tzendale, serait difficile, vu le défaut de renseignements précis. D'abord, on peut se demander si le nom de Votan ne s'appliquerait pas à une dynastie plutôt qu'à un personnage unique.

D'après Ordoñez, ce ne serait pas le premier chef ainsi appelé qui aurait rédigé le recueil sur l'origine des Indiens, mais bien un autre Votan, descendant du précédent, au huitième ou neuvième degré[3].

Rappelons-nous, à ce propos, les monarques Alexandrins d'Égypte, portant sans exception le nom de Ptolémée ; celui d'Arsace, appliqué à tous les princes de la dynastie Parthe. La seule chose qui paraisse certaine, c'est que le souvenir de Votan, ou du premier d'entre eux, se trouve intimement mêlé à celui des origines de la civilisation du Chiapas. Il aurait subi l'influence des Toltèques Orientaux établis à Xibalba ou Xicalanco vers le milieu du premier siècle de notre ère. Nous devons donc tenir l'apparition du Monarque Chane comme un peu plus récente, mais de combien au juste ? Nous nous trouverions fort embarrassés de le dire.

1. Alcedo, *Diccionario historico-geográfico*, t. II, art. *Huéhuétlan*.

2. Abbé Brasseur, *Histoire des nations civilisées*, t. I[er], livre I, chap. III, p. 74 (en note).

3. Abbé Brasseur, *Popol-vuh*, § V, p. 87 (en note).

Que Votan, ou du moins le personnage ainsi nommé, ait été fondateur de la monarchie des Chanes lesquels eux-mêmes peuvent, sans trop de témérité, passer pour identiques aux Tzendales actuels, voilà, croyons-nous, ce qu'on a lieu d'admettre, sans se montrer téméraire.

Ce chef indien venait-il lui-même de pays plus éloignés ? Rien ne nous autorise à le croire. Sans doute, Clavigero, qui parait disposé à voir en lui un fils ou petit-fils de Noé, le fait arriver au Chiapas, par le Nord. Voici comment s'exprime notre historien : « Si nous nous reportons aux traditions des Chiapèques, peuple qui se regarde comme le premier occupant du continent américain, Votan aurait été le petit-fils de ce respectable vieillard, lequel fabriqua une grande barque, pour se préserver du déluge, ainsi que sa famille.

« Votan fut également l'un de ceux qui prirent part à l'érection du grand édifice destiné à s'élever jusqu'au ciel. Il reçut du Seigneur l'ordre exprès de peupler le Nouveau Monde. La légende prétend également que les premiers habitants de cette région sont venus du côté du nord, qu'une fois arrivés au Soconusco, ils se séparèrent. D'autres, au contraire, seraient restés au Chiapas, etc.[1] »

Nous nous trouvons ici en présence d'un mélange confus de traditions indigènes et d'emprunts faits à la Bible. L'histoire réelle ne semble pas avoir grand chose à en tirer.

Les Chiapanèques dont la langue n'appartient nullement à la famille Maya-Quiché, n'ont sans doute rien de commun avec les Tzendales, ni avec leur prince. Et puis, vraiment, le narrateur vieillit par trop Votan.

Voici, somme toute, à quelles conclusions nous croyons pouvoir arriver : 1° L'affinité de la légende Votanide avec celle de Phra-Ruàng n'est guère contestable. Les deux princes sont à la fois des propagateurs de la civilisation et de grands constructeurs. Ils réforment le calendrier, se signalent par leur luxe et leur magnificence.

Enfin, ce qui semble décisif, on les voit pénétrer, l'un et l'autre, dans les entrailles de la terre, en qualité de fils de serpents. Le récit américain porte même des traces d'altération, indiquant un emprunt d'époque relativement récente. Ainsi, l'on ne nous dit pas pour quelle raison le chef Tzendale se donne comme un reptile et fils de reptile, ni pourquoi il se loge dans les cavités du sol. Au contraire, les annalistes des rives du Mékong ont grand soin de nous représenter leur héros national comme fils d'une femme dragon.

S'il suit une route souterraine, c'est afin d'échapper à ses ennemis.

1. F. R.S. Clavigero, *Storia antica del Mexico, cavata da migliori storici Spagnuoli*; t. Ier, lib. 2, p. 150 (In Caesena, 1780).

Enfin, les Tapirs transportés au Soconusco, visiblement comme animaux sacrés, nous rappelleraient peut-être un peu la vénération des Indo-Chinois pour l'éléphant, spécialement lorsqu'il se trouve atteint d'albinisme,

2° Certains indices tendent à prouver que le système de civilisation établi par le monarque Tzendale était bien celui des Toltèques Orientaux. Nous le voyons, par exemple, entretenir des relations suivies avec le pays de *Valum-Chivim* ou *Xibalba*, où s'étaient établis les *Xicalancas* arrivés de l'Est, par mer, à la lagune de Terminos.

Ainsi que le premier Quetzalcohuatl, chef de cette migration, il préside au troisième jour du mois. Le nom même de *Chanes* ou serpents, donné aux sujets de Votan, nous montre en eux des vassaux de l'empire Xibalbaïde.

L'on a vu plus haut que le nom de *Xibes* est équivalent à celui d'hommes par excellence. Les noms d'animaux, spécialement attribués aux tribus voisines, seraient une conséquence de leur assujettissement aux princes des Xicalanques.

3° D'autre part, la conquête de Tulan, *alias* Ciudad-Réal de Chiapas, met forcément les Votanides en relation avec les Tzéquils, ses fondateurs, qui étaient mexicains par la langue, et, sans doute, par le sang.

C'étaient des Occidentaux, et leur apparition à la Nouvelle-Espagne semble avoir suivi d'assez près celle des sujets du premier Quetzalcohuatl. Leur influence est sensible dans l'érection, par Votan, de la maison ténébreuse à Huéhuétan, qui rappelle les édifices du même genre, qu'élevaient les populations de l'Anahuac.

Elle apparaît plus manifeste encore dans le choix de la prêtresse commandant aux Tlapianes. Nous découvrons là une application de ces principes de gynécocratie religieuse, si caractéristiques de la religion des Californiens à tête droite.

4° La légende de Votan, tout comme celle de Quetzalcohuatl, semble bien empruntée à l'ancien monde. Seulement, le berceau de la première fut sans doute l'Indo-Chine, et celui de la seconde l'Iran. Toutefois, celle-ci dut passer par l'Hindoustan avant d'arriver au Mexique.

(*A suivre.*)

AFFINITÉS DU TIKUNA

PAR P. RIVET,

Assistant au Muséum.

Les Indiens Tikuna occupaient autrefois, d'après Marcoy [1], le territoire compris entre les rios Ambiyacu et Atacuari, sur la rive gauche de l'Amazone. Ils avaient alors comme voisins les Pebas et les Yaguas au nord, les Juris de l'Iça à l'est, les Orejones (tribu uitóto) à l'ouest.

Actuellement, ils habitent les rives de l'Atacuari et de ses deux affluents de droite et de gauche, le Yacanga et le Yanayaquina. Au sud de l'Amazone, on les rencontre également dans l'espace compris entre ce fleuve et le bas Yavarí, et quelques familles christianisées se sont établies à Caballococha [2].

La langue de ces Indiens n'est connue que par quelques vocabulaires, dont voici la liste :

CASTELNAU, *op. cit.*, p. 298-299.

MARTIUS (Carl Friedr. Phil. von). *Beiträge zur Ethnographie und Sprachenkunde Brasiliens. II. Zur Sprachenkunde.* Erlangen, 1863, p. 159-161, p. 413-486, *passim* et p. 54 [3].

MARCOY, *op. cit.*, p. 147-148 [4].

ORTON (James). *The Andes and the Amazons or across the continent of South America*, 3e édit., New-York, 1875, p. 473.

La langue tikuna était considérée par Velasco comme « *lengua matriz* »[5].

1. MARCOY (Paul). *De l'océan Pacifique à l'océan Atlantique à travers l'Amérique du Sud* (*Le Tour du Monde*, t. XIV, 2e semestre 1866, p. 146).

2. MARCOY, *op. cit.*, p. 141-142 ; CASTELNAU (Francis de). *Expédition dans les parties centrales de l'Amérique du Sud, de Rio de Janeiro à Lima, et de Lima au Para. Histoire du Voyage*, t. V, Paris, 1851, p. 42.

3. MARTIUS publie à la fois un vocabulaire original recueilli par SPIX et la liste de mots formée par DE CASTELNAU.

4. Cé vocabulaire a été reproduit par B. TAVERA-ACOSTA : *En el Sur* (*Dialectos indigenas de Venezuela*), Ciudad-Bolívar, 1907, p. 348-350.

5. VELASCO (Juan de). *Historia del reino de Quito en la América meridional*, t. III, *Historia moderna*, Quito, 1842, p. 252.

Pour Hervás, elle était apparentée au Peba[1]. Martius la plaçait dans son groupe gès[2]. Pour Brinton, elle n'était qu'un idiome mixte ou jargon, renfermant notamment des éléments arawak[3]. Enfin, tout récemment, Chamberlain la classe comme famille indépendante[4].

Si imparfaits que soient les documents que nous possédons sur le Tikuna, j'ai tenté d'en déterminer les affinités, en employant le système d'analyse qui m'a déjà permis de rattacher le Miránya au groupe tupi-guarani et les dialectes pebas à la famille linguistique caribe[5].

Avant d'exposer les résultats de ces comparaisons, je noterai les quelques remarques que j'ai faites en confrontant les divers vocabulaires cités plus haut.

Comme toutes les langues du haut Amazone, le Tikuna préfixe aux substantifs une série de particules, exprimant vraisemblablement les diverses relations de la possession. La liste de ces préfixes est la suivante :

sau-, *sa* ;
na-, *ne-* ;
ta-, *te-*;

Ex. :

	Préfixe *sau-*, *sa-*.	Préfixe *na-*, *ne-*.	Préfixe *ta-*, *te-*.
	—	—	—
bouche	»	*na-ha*	*ta-a*
bras	*sau-sakũũ*	*na-šaki*	»
cheveux	»	*na-ię*	*ta-yaoe*
cou	»	*na-rȩmõ*	*ta-rȩmõ* = poitrine,
doigt	*sa-mé* = main	»	*ta-mȩ*
front	»	*na-katȩ*	*ta-kate*
jambe	*sa-parema* = pied	»	*ta-pȩrȩmõ*
nez	»	*na-rã*	*ta-ran*
œil	»	*ne-hȩtȩ*	*ta-etu*
ongles	*sa-patũ*	»	*ta-patȩ*

1. Hervás (Lorenzo). *Catálogo de las lenguas de las naciones conocidas y numeración, divisón, y clases de estas según la diversidad de sus idiomas y dialectos*, t. 1, *Lenguas y naciones americanas*, Madrid, 1800, p. 265.

2. Martius, *op. cit.*, p. 159.

3. Brinton (Daniel G.). *The American Race*, New-York, 1891, p. 357.

4. Chamberlain (Alexandre F.). *Sur quelques familles linguistiques peu connues ou presque inconnues de l'Amérique du Sud* (*Journal de la Société des Américanistes de Paris*, nouvelle série, t. VII, 1910, p. 198).

5. Rivet (P.). *Affinités du Mirânya* (*Journal de la Société des Américanistes de Paris*, nouvelle série, t. VIII, 1911, p. 117-152) ; *La famille linguistique Peba* (*Ibid.*, p. 173-206).

oreille	»	*na-šinę*	*ta-sinú*
tête	»	*na-hęru*	*ta-eru*

etc..., etc...

Deux de ces préfixes correspondent exactement aux préfixes *s-*, et *ta-*, *t-*, *te-* de l'Omagua et du Cocama [1] et *ča-*, *ču-*, *čo-*, *su-*, *so-* et *ta-*, *tu-*, *ti-* du Juri [2].

Si l'on admet que ces particules préposées indiquent les diverses relations de la possession, on peut supposer que le préfixe *na-*, *ne-* du Tikuna correspond au pronom personnel de la 3e personne du Juri : *niy*, car, dans un grand nombre de langues américaines, les adjectifs possessifs sont formés avec la racine des pronoms personnels.

Cette hypothèse nous permettrait de deviner le sens exact des préfixes du Tikuna et du Juri.

Les préfixes *ča-*, *ču-*, *čo-*, *su-*, *so-* du Juri et la série *sau-*, *sa-* du Tikuna correspondraient au pronom personnel de la première personne en Juri : *čuu* (adjectif possessif : *čuah*), la série tikuna *na-*, *ne-* au pronom personnel de la 3e personne du Juri *niy*, et enfin les préfixes *ta-*, *tu-*, *ti-* de cette dernière langue et *ta-*, *te-* du Tikuna au pronom personnel de la 1re personne du pluriel en Juri : *too*.

Il eût été intéressant de chercher une confirmation de cette hypothèse dans l'étude des pronoms personnels du Tikuna. Malheureusement, la liste en est fort incomplète :

ša-ma-pokii = je
ku-uma-pokü = tu
šü-ema = nous

Telle qu'elle est, elle permet cependant quelques observations :

Le radical *pokii*, *pokü*, que nous retrouvons à la 1re et à la 2e personnes du singulier, correspond peut-être à un auxiliaire ; quand à la racine *ma*, *uma*, *ema*, elle semble servir à la formation de la série entière, en sorte

1. Rivet (P.). *Les langues guaranies du haut Amazone* (*Journal de la Société des Américanistes de Paris*, nouvelle série, t. VII, 1910, p. 149-178).

2. Voici quelques exemples de ces préfixes du Juri :

dent :	*ča-tikou*,	*su-seko*,	*ti-čäko*
ventre :	*ču-urahi*,	*su-rayy*,	*tu-raeh*
cheveu :	*ču-gerüönikó*,	*su-kiriuii*,	*ti-kiriü*
corps :	»	*su-upy*,	*ta-óbi*
œil :	*ču-äti*, *čo-ili*,	*su-illy*,	»

etc..., etc...

que les véritables racines des trois pronoms connus du Tikuna seraient *ša*, *ku*, et *šü*. La première correspond bien aux préfixes *sau-*, *su-* qui, dans mon hypothèse, exprime la relation possessive de la 1re personne, mais la troisième, *šü*, diffère des préfixes *ta-*, *te-* que j'ai supposé exprimer la relation possessive de la 1re personne du pluriel.

Seuls de nouveaux documents permettraient de résoudre avec certitude ce petit problème.

La comparaison des vocabulaires recueillis par les divers auteurs montre que la phonétique du Tikuna est assez compliquée, à en juger du moins par les différences notables qui existent entre les transcriptions adoptées pour le même mot. Parfois, ces différences n'obéissent à aucune règle fixe ; cependant, il est facile de noter que presque toujours, là où les voyageurs français ont mis un *i*, un *e̱*, ou un *e*, Spix a rendu le même son par un *u* ou un *ü* [1]. Il se peut d'ailleurs que ceci tienne à la nationalité de ces auteurs.

*
* *

De mes comparaisons entre le Tikuna et les autres langues américaines, il résulte que, sur 256 mots que comporte le vocabulaire, 147 sont empruntés à des idiomes divers.

Voici dans quelle proportion ceux-ci se trouvent représentés :

les langues arawak	85 fois
les langues guaranies	42 fois
le Juri	32 fois
les langues caribes	23 fois

1. En voici quelques exemples :

	D'après de Castelnau ou Marcoy :	D'après Spix :
homme	*iate*	*yatu*
œil	*na-he̱te̱*	*ta-etu*
oreille	*na-šine̱*	*ta-sinü*
ongle	*ta-pate̱*	*sa-patü*
soleil	*yake̱, ehaγeh*	*yakü*
pied	*na-kute̱*	*sau-syne-kutu* = talon
quatre	*age̱make̱*	*agümughü*
lune	*tahüe̱make̱, tahuemaγeh*	*tauamakü*
foudre	*hahe̱make̱*	*aemakü*
bras	*na-šaki*	*sau-sakïü*
tapir	*naki*	*nakü*

les langues gès	17 fois
les langues panos	14 fois
le Mirânya	14 fois
les langues uitótos	12 fois
les langues tukános	11 fois
le Záparo	10 fois
le Makú	7 fois
les langues pebas	5 fois
le Piaroa	5 fois
le Yaruro	3 fois
le Quichua	2 fois
le Guato, le Bororo, le Saliva, le Caraja	1 fois

Ce sont donc les radicaux arawak qui prédominent de beaucoup en Tikuna, comme l'avait signalé Brinton, et cette proportion eût été bien plus considérable si, au lieu de classer à part le Juri, nous l'avions rangé, comme la plupart des linguistes, dans la famille arawak. Ces radicaux ne sont pas seulement les plus nombreux, ils sont aussi qualitativement les plus importants ; ils ont servi, en effet, à former le plus de mots appartenant aux catégories les plus stables des langues : ceux qui désignent les diverses parties du corps, les relations de parenté et les phénomènes naturels.

Ceci ressort du tableau de la page 88, où j'ai classé les mots d'emprunt du Tikuna en catégories.

Il me semble donc que le Tikuna peut être considéré comme un dialecte arawak très corrompu, ayant fait de très larges emprunts aux autres langues sud-américaines.

La plupart de ces emprunts s'expliquent d'ailleurs aisément par le contact plus ou moins immédiat des Tikunas avec des peuplades parlant ces diverses langues : Guaranis, Caribes, Panos, Uitótos, Tukános, Makú.

Il est à noter la faible influence des dialectes tukános, tandis que, malgré la distance, le Záparo a fourni au Tikuna une dizaine de mots. Comme je l'ai déjà suggéré, dans mon étude sur le Mirânya et les langues pebas, en signalant un fait analogue, il y a lieu de supposer que les Tukános sont arrivés dans la région à une date relativement récente, et que leur invasion a eu pour effet de refouler vers l'ouest les Záparos qui se trouvaient primitivement en contact avec les Pebas et les Mirânya et par conséquent à faible distance des Tikunas.

Mais, si cette hypothèse nous fait comprendre la présence de racines záparos, si le contact direct d'autres tribus explique la plupart des emprunts que j'ai relevés, il y a cependant en Tikuna un élément dont l'origine

reste tout à fait mystérieuse : je veux parler de l'élément gès. On sait en effet que les peuplades qui constituent ce groupe linguistique habitent à une grande distance de la région où vivent les Tikunas. Cependant, les

	Parties du corps	Famille et parenté	Éléments et nature	Maison et objets fabriqués	Religion	Animaux	Végétaux	Verbes	Adjectifs	Adverbes
Arawak..........	18	5	8	2	1	40	7	»	3	1
Juri.............	14	5	3	»	1	3	2	1	3	»
Guarani..........	9	»	2	1	1	20	3	4	1	1
Miránya.........	6	»	1	1	1	4	1	»	»	»
Gès..............	5	1	4	»	»	2	4	1	»	»
Uitóto...........	5	»	3	»	»	2	3	»	»	»
Záparo...........	4	1	»	»	»	2	3	»	»	»
Pano.............	2	»	1	»	»	6	3	1	1	»
Tukáno..........	2	2	»	1	»	4	1	»	»	»
Piaroa...........	2	»	1	»	»	»	»	»	2	»
Caribe...........	1	2	»	1	1	15	3	»	»	»
Peba.............	1	2	»	»	1	1	»	»	»	»
Makú.............	»	2	»	1	»	1	1	»	2	»

concordances que j'ai notées entre ces langues et le Tikuna sont trop nombreuses et trop nettes pour qu'on puisse les considérer comme de simples coïncidences. A mon sens, ceci ne peut s'expliquer que de deux façons : ou bien, il faut admettre que quelque colonie gès existe ou a existé dans la région du haut Amazone, ou bien — et cette hypothèse me semble plus probable — certains dialectes gès ont emprunté à l'arawak des radicaux assez nombreux.

En résumé, comme j'espère l'avoir démontré pour le Miránya et pour le groupe peba, le Tikuna n'est lui aussi qu'un dialecte très corrompu d'une des langues les plus importantes de l'Amérique du Sud, qui, dans l'espèce, est la langue arawak.

I

VOCABULAIRE TIKUNA [1]

agouti	*šiku* (Ma)
air	*wouanokü* (Ma)
âme	*naaoé* (Ma)
appeler (**héler**)	*byka oekoeü* (S)
arbre	*nabi* (C), *naïné* (M)
arc	*uira* (C), *buerah* (M)
arriver	*bintabua* (M)
attacher	*keyauay* (M)
aujourd'hui	*beinbua* (M)
banane	*pobi* (C), *ppobbi* (M)
beaucoup	*muišima* (S)
beaucoup d'hommes	*muuši-tuuna* (S)
blanc	*čo-ü* (C), *kkori* (M), *ghonyy* (Ma)
bleu	*ša-ün* (S), *ia-ü* (C), *ya-uh* (M)
boire	*ae* (S)
bois (**lignum**)	*nineke* (C), *nay* (S), *naï* (M)
bouche	*na-ba* (C), *ta-a* (S)
branche	*šakae* (S)
bras	*na-šaki* (C), *sau-saküü* (S)
cacao	*sapere* (Ma)
caméléon (*Anolis*)	*sanema* (Ma)
canot	*bohe* (C), *oúbeb* (M)
ceinture	*maïčinéaré* (M)
cerf	*ghaüü* (Ma)
chaleur	*ayaké* (M)
chanter	*čüe* (S)
chasser	*byakenü* (S)
chemin	*nama* (C)
cheveux	*na-ie* (C), *ta-yaoe* (S)
chien	*bei* (C), *ay* (Ma) (cf. jaguar)
chienne	*baté* (Ma)

1. Dans ce vocabulaire, les mots de de Castelnau sont indiqués par C, ceux de Marcoy par M, ceux de Spix par S, ceux d'Orton par O. Enfin, Ma correspond aux noms de plantes et d'animaux extraits de Martius, *op. cit.*, p. 413-486.

Pour la transcription des vocabulaires de de Castelnau et de Marcoy, j'ai suivi les mêmes règles que pour la transcription des vocabulaires peba et yagua recueillis par ces auteurs (Cf. P. Rivet : *La famille linguistique Peba*; *op. cit.*, p. 187, note 2).

ciel	*dahõ* (C), *naane* (S), *nahmé* (M)
cils	*na-hičonatẹ* (C)
cire	*eisah* (M)
cœur	*mã-hi* (C), *ma-une* (S)
corbeille	*peči* (M)
corps	*sau-unegu* (S)
côte	*sau-ka* (S)
coton	*teč* (M)
cou	*na-rẹmõ* (C) (cf. poitrine), *ta-naa* (S)
courir	*iñah* (M)
court, rapide	*nuuy* (S)
crapaud (*Bufo agua*)	*kururu* (Ma)
crocodile	*koya* (C), *kkoyą* (M), *koša* (Ma)
Lacerta tupinambis	*tupinambis*, *tritiru*, *tritiry* (Ma)
cuati (*Nasua* sp.)	*satũ* (Ma) (cf. fourmilier)
cuisse	*sa-paremago* (S)
dauphin	*omâsa* (Ma)
déféquer	*pohra* (S)
demain	*pahma* (S) (cf. matin)
dent	*ta-pũta* (S)
diable	*hoho* (C), *hoo* (S), *mhohoh* (M)
dieu	*tũpana* (C), *tupana* (M), *tupan* (S)
doigt	*ta-mẹ* (C) (cf. main), *šunaa* (S)
dormir	*ypé* (C), *peh* (M)
dos	*tomu* (S)
eau	*aaẹčũ* (C), *dečieh* (O-M), *tesũ* (Ma)
écorce	*nẹšamõ* (C)
Elater noctilucus	*pothi* (Ma)
enfant	*bũa* (C), *poau* (S), *hoetũta* (S), *boah* (M)
entendre : j'entends	*ninainu* (S)
épaule	*sau-čaunan* (S)
éternuer	*haiču* (S)
étoile	*enta* (C), *oeta* (S), *ehtta* (M)
étoile du soir	*neamauneu* (S)
félins :	
jaguar	*hẹi* (C), *haĩ* (M), *ay* (Ma) (cf. chien)
Felis onza	*hoema* (Ma)
Felis pardalis	*marakaya* (Ma)
femme	*niẹ* (C), *ihié* (O-M)
feu	*hẹhẹ* (C), *eχheh* (O-M), *oeũ* (S)
feuille	*tri* (C), *naiatu* (S)

fille, fils	*te-maakan* (S)
flèche	*dęnę* (C)
fleur	*našaku* (C), *način* (M), *atupan* (S)
fleuve	*natü* (C)
forêt	*nuimakatü* (S), *naineχé* (M)
foudre	*hahęmakę* (C), *aemakü* (S)
fourmilier (*Myrmecophaga jubata*)	*ʒatü* (Ma) (cf. cuati)
frère	*sau-eloene* (S)
froid	*deyo-un* (M)
front	*na-katę* (C), *ta-kate* (S)
fruit	*na-rębo* (C), *obrü* (Ma)
goûter	*yaka* (S)
grand-père	*nooe* (S)
hanche	*aua* (S)
haut	*maneü* (Ma)
herbe	*mahę* (C)
hier	*ineh* (M)
homme	*iaté* (C), *iyaté* (O-M), *yatu* (S)
Hura brasiliensis	*oasiba* (Ma)
insecte, ver	*obmii* (Ma)
jambe	*ta-pęręmô* (C) (cf. pied), *sa-para* (S)
jaune	*nda-hü* (C)
je, moi	*šama-pokii* (S)
jeune	*yaté* (M) (cf. homme)
jeune fille	*pána* (S)
joue	*na-matę* (C)
jour	*hunoeün* (S), *hunehi* (O-M)
lac	*nata* (C), *nataa* (S)
lait d'arbre	*nagę* (C)
lamentin (*Manatus australis*)	*aisué* (Ma)
lance	*nani* (C), *nané* (M)
langue	*kohni* (S)
laver	*aya* (S)
laver des vêtements	*yausiketay* (S)
lèvre	*ta-bera* (S)
long	*mahu* (S)
lumière	*homü* (C)
lune	*tahüęmakę* (C), *tauamakü* (S), *tahuemaχeh* (O-M)
pleine lune	*toeu* (S)
nouvelle lune	*oeane* (S)

main	*ta-pamę* (C), *sa-mé* (S) (cf. doigt)
maïs	*šiauũ* (Ma)
maison	*y* (S), *hi* (C), *ih* (M)
manioc	*tibę* (C), *ttča* (M)
manger	*to-ibu-eh* (M), *s-ibu* (S)
marañon	*tati* (C)
se marier	*hya-bosama* (S)
matin	*hunœtuin* (S) (cf. jour), *pamah* (M) (cf. demain)
menton	*na-činago* (C)
mère	*te-mahe* (S)
montagne	*mapani* (C)
mort	*napuh* (S), *tayouh* (M)
mouche	*kauhta* (M)
mouche marui	*marini* (Ma)
mourir	*koyšu* (S)
moustique	*ah* (M), *aa* (Ma)
pium (*Simulium*)	*tonu* (Ma)
nez	*na-rã* (C), *ta-ran* (S)
nid	*hũęriã* (C)
noir	*hũa-hũę* (C), *hua-hué* (M), *guy-yy* (S)
non	*tahũ* (C), *tau-u* (S)
nous	*šũ-ema* (S)
nuage	*guaani* (C)
nuit	*zitaũ* (S), *suitán* (O-M)
nuque	*ta-šipakure* (S)
œil	*ne-hętę* (C), *ta-etu* (S)
oiseau	*hueri* (M), *query* (Ma)
Macrocercus Macao	*hoii* (Ma), *nohi* (C)
Psittacus (*Macrocercus*) *araraúna*	*sara* (Ma)
Psittacus (paragoa)	*queú* (Ma), *ũehũ* (C)
Psittacula	*ené* (Ma)
Gallinula plumbea	*ghosa* (Ma)
Crax (hocco)	*hũalio* (C)
Crax globulosa	*honũ* (Ma)
Crax tuberosa	*quayu* (Ma)
Crax urumutum	*aikeru* (Ma)
Penelope aracuan	*uatragao* (Ma)
Penelope cumanensis	*abé*, *aué* (Ma)
Penelope marail	*mauũ* (Ma)
coq	*yatú* (Ma)
poule	*ota* (Ma)

Anas	*sauesita* (Ma)
Ardea brasiliensis	*pota* (Ma)
Ardea egretta	*koa* (Ma)
Ciconia Jaburú	*tauschyy* (Ma)
Mycteria americana	*toujuyu* (Ma)
Colymbus ludovicianus et *Sula brasiliensis*	*yauary, kotuá* (Ma)
Cathartes foetens (urubú)	*ensá* (Ma)
Palamedea cornuta	*tiriko* (Ma)
ombilic	*sau-apetunaa* (S)
ongle	*ta-patę* (C), *sa-patü* (S)
oreille	*na-šinę* (C), *ta-sinú* (S)
orion	*palle toe ean* (S)
orteil	*sau-süpate* (S)
Ostrea, Mytilus	*baru* (Ma)
oui	*ũ* (C), *emaku* (S)
ouvrir	*ddtnaea* (M)
paca (*Cœlogenys Paca*)	*baa* (Ma)
palme	*boumieb* (M)
papillon	*dlori* (M)
parent	*sau-ene* (S)
paresseux	
Bradypus didactylus	*pauy* (Ma)
Bradypus tridactylus	*moáe* (Ma)
paume de la main	*sa-me* (S) (cf. main)
pécari	*ñounboun* (M)
Dicotyles labiatus	*buü* (Ma)
pénis	*ʒa-perema* (S)
père	*anatu* (S)
petit-fils	*ooe* (S)
peu	*noepu* (S)
peu d'hommes	*noepu tuuna* (S)
pied	*na-kutę* (C), *sa-parema* (S) (cf. jambe)
pierre	*notá* (S), *šeke* (M)
pluie	*pokę* (C), *poké* (M)
poison	*gorę* (C), *goré* (M)
poisson	*šoni* (M), *šota* (C), *chota*, *ona* (Ma)
poisson acara	*sohna* (Ma)
Silurus pirarara	*onaue* (Ma)
poisson sorubim	*suruy* (Ma)

sourcils	*nā-gatę* (C)
talon	*sau-synekutu* (S)
tante	*sau-yoé* (Ma)
taon	*mukū* (Ma)
tapir	*naki* (C) *nakü* (Ma)
terre	*üaęma* (C), *noame* (S), *guabin* (M)
testicules	*sau-ʒare* (S)
tête	*na-heru* (C), *ta-eru* (S)
tonnerre	*nanę* (C) (cf. ciel), *aemakū* (S)
tortue terrestre	*abü* (Ma)
Emys amazonicus	*paué* (Ma)
tu, toi	*ku-uma-pokü* (S)
ventre	*tügę* (C)
vert	*debeh* (M)
vieille	*yaké* (M)
vieux	*yaquõe* (S), *yagua* (M)
viscère	*sau-nita* (S)
vivre	*mabu* (S)
voir	*neone* (S)
voler, dérober	*mkubuina* (M)
voleur	*mbuinta* (M)
vulve	*bokatüü* (S)
un	*hüia* (C), *wuü* (S), *bueih* (O-M)
deux	*tarębępę* (C), *tabrepü* (S), *tarepueh* (O-M)
trois	*tamębępę* (C), *tabmepü* (S), *tomepueh* (O-M)
quatre	*agęmakę* (C), *agümughü* (S), *aguemouχih* (M)
cinq	*hüia-męhę-pwa* (C), *uy-mehe epu* (S), *hue-ame-pueh* (M)
six	*nahę-męhę-pę* (C), *naï-mebue-apueh* (M)
sept	*nahę-męhüę-hępwa* (C), *naï-mebue-atareh* (M)
huit	*nahi-męhüę-tarę* (C), *naï-mebue-atameapueh* (M)
neuf	*nahi-męhüę-hagęmękę* (C), *gomeapueh* (M)
dix	*gomę-hüęhępwa* (C), *dhameghu* (S), *gomeh* (M).

II

VOCABULAIRE COMPARATIF[1].

arbre *naïné* *innana* (A_{29}) *anęna* (U_3) *noinó* (J).

1. Les abréviations employées sont les mêmes que pour le vocabulaire comparatif

arc	*ɨira*, [illegible]	[illegible] C_1 *ɨira-pára*, *ɨɨira-pára*, *ɨra-pára* G_2 *ɨira-pára*, *ɨra-páre* G_{14} *iuïra-pát*, *ɨra-pár* G_{12} *ɨɨɨra-pára* (G_{14}) [illegible]*-pár*, [illegible]*-apár* G_2 [illegible]*-pára* G..
banane	[illegible]	[illegible] Z.
barbe	[illegible] = menton	[illegible] *i-*[illegible] *bi-zino-ma*, *ba-*[illegible], *be-sinome*, *bi-sinome* A_2 *no-*[illegible]*ma*, *no)-*[illegible]*ma*, [illegible] A_{22} *no-*[illegible] A_{22} [illegible] = [illegible]bart A_2 *na-dzinuma*,

[illegible] Cf. [illegible] p. [illegible]. Toutefois, j'ai dû faire ici les additions suivantes :

Langues Guaranies :	G.. = [illegible]
	G.. = [illegible]
	G.. = [illegible]
Langues Arawak :	$A_{..}$ = [illegible]
	$A_{..}$ = [illegible]
	$A_{..}$ = [illegible]
Langues Panos :	M.. = [illegible]
	M.. = [illegible]
	M.. = [illegible]
Langues T[illegible] :	T.. = [illegible]
	T.. = [illegible]
Langues Gês :	S.. = [illegible]
	S.. = [illegible]
	S.. = [illegible]
	S.. = [illegible]
	S.. = [illegible]
	S.. = [illegible]
	S.. = [illegible]
	S.. = [illegible]
	S.. = [illegible]
	S.. = [illegible]
	S.. = [illegible]
	S.. = [illegible]
	S.. = [illegible]
	S.. = [illegible]
	S.. = [illegible]
	S.. = [illegible]
	S.. = [illegible]
	S.. = [illegible]

		na-tsǐnuma = schnurrbart, *na-tsīnumā n)da* = vollbart (A_{15}) *no-zânuma*, *ʃa-sanumá* (A_{24}) *no-šânoma*, *sanoma-si*, *nor-sanoma*, *sanoma-tzi*, *shanuma* (A_{11}).
blanc	*kkori*	*ghuury* = jaune (J).
blanc	*čo-ü*	*tobö́(e)* (Ma).
bleu	*ia-ü*, *ya-uh*	*yankun* (M_4).
boire	*ae*	*au* (M_9-G_{16}) *aú* = je mange (G_5) *baú* = je le mange (G_6).
bois	*ni-neke*	*nękú-io* (U_1) *nabqui* = racine (U_2) *nukko* = tronc (S) *nakuna* = arbre, *naka* (Z).
branche	*šakae*	*aisyaka* (Z) *básikę* = forêt (U_1) *is-akâ-ma* (G_9) *ybyrá r-âka* = arbre (G_5-G_6) *t-âkâng* (G_5) *ybyrá r-akanga* = branche d'arbre (G_7) *s-akanga*, *ymyrá r-akanga*, *muira r-akanga* (G_2) *wuira ankan* (G_{10}) *ankan* (G_{11}) *aky* (A_3) *ata-akû-ra* (A_{20}).
bras	*na-šaki*, *sau-saküü*	*čaki* = jambe, pied (Quichua) *bu-isiaku*, *pu-eχyaku*, *ki-aki* = jambe (Z) *sayku-kwāla* = jarret (G_9) *mę-táχk(i)i*, *meχtaki*, *ma-thagkü* = jambe (M) *takę́-raẓo* = jarret (U_1) *taku* = jambe (M_1) *takku* = pied (C_{14}) *ku-itakūb* = mollet (U_4).
caméléon	*sanema*	*seneemu* (G_9) *zenemo* = agama (A_9) *zenemó* = agama (A_{12}) *cenembý* (G_2).
canot	*hobe*, *oúbeh*	*χö̊(e)* (Ma).
cerf	*ghaûü*	*kauija* (A_9) *kauaya*, *kaiö* (A_{13}) *kabáu* (C_1) *ghabau* (G_{15}) *kapau* (C_9-C_{18}-C_{12}) *kapao* (C_{12}) *kauyáre* (A_{18}).
chemin	*nama*	*nemó* (J).

cheveux	*na-yę*	*su-kiriu-ii* [*su-kiriu* = tête](J).
cheveux	*ta-yaoę*	*yaua* (G_9) *la-yahi* (B_3) *des-ahi* (B_1) *aõ* (B_2).
ciel	*nahmé, naanę*	*èeri-inani* (A_{28}) *nüna* (U_3).
coati	*satũ*; *ẓatũ* = Myrmecophaga jubata.	*ẓắto* = Myrmecophaga jubata (A_{24}).
corbeille	*peči*	*dü-pitsi* = mandiocasieb (A_{22}) *du-pitsi, du-pit(š)i* = mandiocasieb (A_{27}) *yu-pisi, ju-pitsi* mandiocasieb (A_{13}).
corps	*sau-unegu*	*ko-inöckhũh* (U_4) *ċu-inicko* = testicules (J).
côte (os)	*sa-uka*	*no-ukü* = poitrine (A_{12}) *nu-aka* = aisselle (A_2).
courir	*iñah*	*ñan, mo-ñắ* = faire courir (G_5) *a-ñani* = je cours (G_6) *mo-ñan* (G_7) *ñána, ñana, ñaan* (G_2) *ñane* (G_{10}) *uñan-etė* = il court beaucoup (G_{13}) *a-ñan-he*= je cours (G_{14}) *niani* (B_4).
crapaud	*kururu*	*kururu* (G_9) *gorä-gorä* (G_{17}) *siba-ghüro-a* (A_{20}) *kururú* (J) *koora* (Caraja).
crocodile	*koya*	*kõyę* (B_1).
crocodile	*koša*	*gaċa-ery* = jacaretinga (A_{16}).
dauphin	*omásu*	*humah* = piranha (A_1) *uhma* (A_{20}) *ghüma* = poisson (M_9) *yuma* = Silurus (A_{19}) *lhoma* = Silurus (A_3) *yma* = p. erythrinus (A_{20}).
dent	*na-ha, ta-a* = bouche	*či-á* = bouche (Pi) *na-hay, huá-hai̧*, (*na*)*hei* (A_2) *su-ya*, (*ċo*)*iá* (J) *no-iá, nṓ-yę* (A_{23}) *nṹ-ye*, (*nó*)*e* (A_{15}) *nõ-ī* (A_{13}) *nṹ-yai̧* (A_{25}).
dent	*ta-pũta*	(*no*)-*pada* (A_{15}).
dieu	*tupana, tũpana tupan*	*tupána, tupá* (G_2-G_9) *tupán* (G_7-G_{10}-G_{11}) *tupáne* (G_{10}) *tuupan* (G_8) *tupá* (G_7) *tupà* (G_3) *tupan* (C_4) *tupana* (P_2) *tupana* (J) *tupána* (M) *t̲u̲pána* (A_{13}) *túpa-*

		na (A_{25}) *tupâna* (A_{22}) *tupánà* (A_{27}).
dix	*gomeh, gomę-hüęhępwa*	*ghoméa, komãa, koméeh* = un, *ghomen-apa, ti-kome-náueba* = cinq (J).
dos	*tomu*	*li-tóma, nu-táma* (A_{27}) *no-t(s)á-ma* (A_{22}) *lĩ-tsâme* = seite, *ua-tsâmę* (A_{16}) *y-tama* (A_3-M_9) *no-tomáuį* = fesses (A_{23}) *dume* = fesse (A_{28}).
eau	*dečieh*	*čiá* = fleuve (A_{15}) *tsíya* = rio Caiarý-Uaupés (A_{15}) *kedochiã* = fleuve (B_4).
enfant	*poan, boah, büa*	*poén* = fils (P_2) *poenta* = muchacho (Pi) *poïto* (C_{12}) *poio* = neveu (C_{29}) *su-abüe* = fille (J).
enfant	*t-emaakan* = fils, fille	*uimaga* (T_{15}) *uįma(g)e* (T_{12}) *uimá(g)e* (T_{11}) *imáku, iméku* (C_{22}) *magon, mako, mokó* (C_{11}) *mumkö, mumku* (C_2) *mukú* (C_{28}) *mukú, mumkŏ* (C_9) *muko* (C_{29}) *mekó* (C_{30}) *miko* (C_8-C_6) *múgu-ru* (C_1) *mogóh-ra* (C_5) *u-mógo* = mon enfant (C_5) *ymũky* (A_{19}).
j'entends	*ninainu*	*čo-naenióhmã* (J).
étoile	*oeta, ehtta, enta*	*oitte* (A_9) *uoetü* = lucifer (A_9).
Felis pardalis	*marakaya*	*marakaya* (C_2-C_{11}-G_{10}) *marakayá* (G_2) *malakaya* (C_{24}) *marakaï* (C_2) *marakaya* (G_9-A_2).
femme	*ibié, n-ię*	*iei* (Y) *nibie-tá* = puella (B_4) *nię* = vulve (B_6) *yču-inyo* = ma femme, *yus-yinya* = ta femme, *yu-yinyo* = sa femme (J).
feu	*eχheh, oeü, hęhę*	*oejé, oeyu* (A_9) *yghé* (A_3) *heghüe* (A_{14}) *ijũ, iyé, yyú* = soleil (J) *ji, yy, ii* (J) *ichke* = lux (B_4) *jixé* (A_8).
feuille	*naiatu*	*nointjú, noiyóu* (J).

fleur	*atupan*	*atupuena* = feuille (A_{3}) *atabana*, *dabán-ube*, *dábana* = feuille (A_{2}) *ataiby* (A_{20}) *átebu* = früchte (A_{11}) *thũabo-caá* (T_{3}).
fleur	*n-ašaku*, *n-ačaku*	*atañko* = fruit (A_{20}).
forêt	*nuim-aka-tũ*	*au-aka-dá* (A_{22}) *au-aká-da*, *au-aká-ta*, *au-aká-te* (A_{27}) *abu-ắka-da*, *bau-ắka-da* (A_{15}) *au-áka-da*, *tsaká-pe*, *djeká-pe* (A_{25}) *au-áka-pi*, *au-aka-pe* (A_{23}) *ku-ája-te* = arbre (Pi) *tam-akắ-ru*, *tam-akắ-ruku*, *tam-aka-ru-ku*, *dem-aká-llabu*, *dam-aka-ruku* (A_{2}) *au-aka-ji* (A_{29}).
frère	*sau-eloene*	*ŏ(e)ne* (Ma).
froid	*deyo-un*	*diyáua* (Pi).
fruit	*na-rebo*	*riui* = fleur (A_{13}) *líui* = fleur (A_{25}) *líui* = fleur (A_{22}) *líui* = fleur (A_{27}).
grand-père	*nooe*	*nũeắ*, *n(ẽ)ũẽấ* (Ma)
haut	*nunéũ* = profond	*dẹ-nũnibe* (A_{23}) *tsẽ-nuni-de* (A_{22}) *(n)dzẽ-none*, *(n)dẽ-none* (A_{27}) *iyẽ-noni*, *yẽ-noni*, *yé-nuni-mā-nuka* (A_{15}) *či-nôny* (A_{16}) *či-nûny* (A_{17}) *uači-nûne-ry* = profond (A_{17}).
herbe	*mabe*	*mayi* = maïs (A_{2}-A_{23}) *imazi-quei* (A_{28}) *mai* = maïs (C_{2}) *mabiz* = maïs (A_{7}) *mazy* = maïs (A_{12}) *majei* = maïs (Guato) *mabe-ky* = maïs (B_{7}) *maky* = maïs (B_{6}).
herbe	*šiauũ* = maiz	*šiũi* (B_{13}) *šiui* (B_{12}) *čiuib*, *sebeuy* (B_{15}).
homme	*iaté*, *iyàté*, *yatu*	*ati-ám*, *asię* (A_{13}) *ātsi-a*, *āči-ali*, *aci-ary* (A_{15}) *atin*, *ati-abua* (pluriel) (P_{3}) *ati-ndre* (A_{8}) *ety-aló* (A_{3}) *atzii-čári*, *atzũ-čari*, *ači-jari* (A_{16}) *ači-náli* (A_{11}) *asi-nári*, *asi-náli*, *azi-neri* (A_{23}) *átsin-ali*,

		aĉi-ali (A$_{27}$) *átsin-ali* (A$_{22}$) *átsin-ari*, *aĉi-náli* (A$_{25}$) *azi-erli* (A$_{28}$) *ashi-nari* (A$_{29}$).
Hura brasiliensis	*oasiba*	*uaschiba* (G$_9$) *aχiba* = guama majeto (M).
insecte, ver	*ohmii*	*omoũi* = pou (C$_{24}$) *yemui* = pou (C$_3$) *yamue* = pou (C$_8$) *yamui* = pou (C$_9$) *éyàmé* = pou (C$_2$) *iem* = pou (C$_{22}$) *móbe* = puce (C$_3$) *moi* = puce (C$_9$).
jaguar	*ay*, *hai*, *hẹi* = jaguar, chien	*jái* (T$_3$) *yái* (T$_{10}$-T$_{13}$-T$_{15}$-T$_{12}$) *ayro-ya*, *ma-yay* (T$_{16}$) *yai* (T$_1$), *iái* (T$_{17}$) *ayro-yay*, *hiai*, *hiyai* (T$_3$) *yéi* (T$_8$-T$_9$-T$_{11}$) *yai(a)* (T$_4$) *yaui* (T$_2$) *yairó* (T$_6$) *yáiro*, *yáido* (T$_7$) *yẹ̄* (T$_{14}$) *yī* (T$_5$) *ma-ca-yai* (T$_{18}$) *jaú*, *yáui* = chien (A$_{13}$).
jaguarete	*hoema*	*ʼáma* = jaguar (A$_9$) *aehma* = tapir (A$_{16}$) *hẹ́mã*, *gehma* = tapir (A$_{25}$) *hẹ́ma* = tapir (A$_{22}$-A$_{13}$) *hẽma*, *hẹ́ma* = tapir (A$_{27}$) *emam* = tapir (A$_{13}$) *ẹ́ma*, *emma* = tapir (A$_{23}$) *kẹ̄ma*, *quemma*, *quema* = tapir (A$_{24}$) *ẹ̄ma*, *emma*, *ema* = tapir (A$_{11}$) *tẹ̄ma*, *tema*, *déhema* = tapir (A$_2$) *giema*, *ĉiema* = tapir (A$_{30}$) *zéma* = tapir (A$_{17}$) *sehma* = tapir (A$_{14}$) *zema*, *zäma* = tapir (A$_9$) *ghamá* = felis onza (M$_9$) *gama* = tapir (A$_{18}$) *jáma* = cerf (T$_3$).
jambe	*sa-para* ; *sa-parema-go* = cuisse, *sa-parema* = pied	*no-tsi-para* (A$_{11}$) *no-dzī-pala*, *tzi-para*, *i-tsi-para*, *no-tsi-fara*, (*nú*)-*itsi-palu* = pied (A$_{11}$) *no-barare* = coxa (A$_{18}$) *no-zára* = pied (A$_{12}$) *it-parī* (B$_8$) *li-zara-que* = crura (A$_8$) *nu-pálu* = pied (A$_1$)

		té-bere = talon (A_{17}) *no-para* = ongle (A_{18}) *ba-bári* = talon (B_{10}) *t'cha-perré* = pied (B_7) *in-čara* (B_7).
jaune	*ndabũ* ; *taũu*, *dabouh* = rouge	*tau-âty* (A_{20}) *tàu-ghara* (A_3) *túu* = rouge (Pi) *taua* (G_2).
jeune fille	*pana*	*pasna* (Quichua) *pana* = sœur (Quichua).
joue	*na-matę*	*ki-mata* = cou (U_1) *ki-myatsa-ka* (Z) *mota* = menton (G_9) *mę-meętóne*, *me-medü* = cou (M) *ha-masę* (P_2) *ču-to-mätig* (J).
lac	*nata*, *nataa*	*nada-tii* = mer [*tii* = grand] (J).
langue	*kohny*	*koný* = dent (T_2) *ma-ghünieng* (M).
laver des vêtements	*yausi-ketay*	*kytyg*, *kutúg* = frotter, laver, nettoyer (G_5) *ketyk*, *kitík* = râper, *kotúk* = laver (G_7) *ketyk* = polir, *kotúk* = nettoyer (G_2) *kutuke* = frotter, nettoyer, *kotúk* = laver (G_{13}) *ketika*, *keteka* = frotter, polir, nettoyer, laver (G_2).
lèvre	*ta-bera*	*ču-peri* = barbe (J).
long	*mahu*	*mähä*, *maće*, *meyé* (J) *ameji-kari* (A_{29}).
luciole	*pothi*	*puete* (A_{30}).
luna	*tahüęmakę*, *tauamakü*, *ta-huemaχeh*	*dauhanaki* = mond, zunehmend (A_2) *hamaky-hataky* = luna prima (A_2) *apilinat-anaky* = luna nova (A_2).
lune	*ʒitaü*, *suitan* = nuit	*a-šida*, *au-cita*, *a-chita*, *a-sita*, *ar-shita*, *nar-hita*, *nar-sita* (A_{11}).
main	*š-unaa* = doigt	*su-unóo*, *ču-enóo* (J).
main	*ta-pàmę*	*ču-bomó*, *su-upumo* = doigt (J) *čo-upumá-u* (J) *ču-obómi* = hallux (J) *no-ibami* = pied, *nu-ipamé-na* = orteil (A_{16}) (*no*)-*hibama* = pied (A_{15}) *nu-pimi* = jambe (A_9).

maïs	*auatiy* = riz	*awati* = oriza (G_9) *awaté* (G_4) *abatyí* = riz (G_2) *abatí* (G_5-G_6-G_8) *abatí anta* = milho duro, *abati-eté* = milho brando (G_7) *avatsi* (G_{12}) *avatxi*, *havatsi* (G_3) *awassi* (G_{10}-G_{11}) *uássi*, *awasi* (C_{11}) *awači* (C_{12}) *woasi* (B_9) *auati* (A_8) *uassĭ vimĭn* = oryza (M_7) *auatyby* = riz (A_9) *uati-y* (A_{20}) *aüoassy* (C_{21}) *avuás*, *avachit*, *aoachy*, *goaxi* (C_{22}).
maison	*y*, *hi*, *ih*	*wí* (T_{12}) *wi* (T_{11}) *uí* (T_{11}-T_9-T_8) *ii* (T_{13}) *úii* (T_{15}) *uií* (T_1) *wii* (T_{14}) *uęę* (T_7) *ué(χ)* (T_6) *uwí* (T_{10}) *úwi* (T_{13}) *uęę*, *uęlę* (T_5) *uiia* (T_4) *uęri* (T_3).
manioc	*tiča*	*adsa* (M_4-M_{11}) *adza* (M_4) *atsa* (M_8-M_5-M_4-M_3) *ātza* (M_{12}-M_{13}) *ătsa* (M_4-M_{10}) *atza* (M_7) *hasa*, *aso* (M_1) *bitimâ-aza* (M_9) *tχ(ā)ǎ* = inyame (Ma) *tsà* = patate (C_4).
mère	*te-mahe*	*mäëgh* (T_7) *mai* (T_3) *mai-kö* (T_4) *máou* (T_1) *maï* (A_{27}) *maχi* = femme (Z).
mouche marui	*marini*	*maribi*, *mahlibi* = moustique (G_9) *meruim* (G_2).
moustique	*mukü* = taon	*móka* (C_3) *make* (C_{36}) *maka̱* (C_{11}) *maku* (C_2-C_{18}) *mako* = insecte (C_{24}).
nuage	*guaani*	*či-kuani* = fumée (M_{10}-M_{11}) *koane* = fumée, brouillard (M_6) *kuin* (M_4) *kuhi*, *kui* (M_5-M_4).
nuque	*ta-ši-pakure*	*hua-pákuri* = schulterblatt (A_2).
œil	*ne-hęte*, *ta-etu*	*ču-äti*, *su-itty*, *čo-iti* (J) *hua-oįti*, *bi-uiti*, *na-uîty*, *(nu)-iti*, *no-uiti*, *vi-jiti*, *i-witi*, *bá-huiti* (A_2) *nó-ti*, *(nu)-íti* (A_{25}) *nu-ti* (A_{26}) *no-ti*, *nú-ti* (A_{27}) *(nó)-ti* (A_{18}).

oiseau	*hueri*	*hwera* (G_9) *huira* (G_4) *wirá* (G_2-G_{10}-G_{11}) *hwira* (G_2) *gwera* (G_{16}) *gwyrá* (G_2-G_7-G_6-G_5-G_8) *hura* (G_{12}) *gorá* (G_{13}).
aracuan	*uatragao*	*uatáraka*, *uatánaka* (A_{15}) *uataragaong* (A_9) *uatára(x)kua* (C_1) *watágo* (C_3) *atagua* (C_{18}).
Ardea egretta	*koa*	*hóuą* (A_{13}) *ouaé* = anas (A_8) *água*, *akua* = inambu (M).
carará	*kotuá*	*ghatûa* (G_9) *ghata* (A_{20}-A_{19}) *ghatoa* (A_{12}) *kutia*, *kutsia* = mutum (T_4) *gaćuá* = falco brasiliensis (A_{16}).
Colymbus ludovicianus	*yauary*[1]	*oánali* (A_{22}) *uánali*, *oánali* (A_{27}) *uni-uanâlę* (A_{15}) *uanary* (A_{18}) *uânaly* (A_3) *koanâri* (M).
Crax tuberosa	*quayu* ; *hüalio* = hocco	*uayu* = urubu (A_{14}) *uáyú* = urubu (A_{13}) *uâyuli*, *oaîli* = urubu (A_{15}).
Gallinula plumbea	*ghosa*	*ghusâra* (A_2) *ghutze* (A_3) *gutebra*, *ghutebre* (A_{19}-A_{20}) *ghozery* (A_{12}) *kisoeré* (A_{18}).
Macrocercus Macao	*hoii*	*kui* = perroquet (C_{17}) *oy* = penelope cumanensis (J) *ói*, *ó-ohi* = grosser gavião (A_{23}).
Palamedea cornuta	*tiriko*	*tsirika* = psittaculus (A_{16}) *zerišo* = psittacus menor (A_9).
Penelope cumanensis	*abé*, *aué*	*yábi* = psophia crepitans (A_2) *yapī* = oriolus (A_{23}).
poule	*ota*	*uhtá* = psittacus macao (A_{18}) *hetá* = cathartes sp. (A_{15}) *uata* = psittacus (A_{14}) *uhtá* psittacus macao (A_{18}).
Penelope marail	*mauü*	*lâou* (A_3).
Psittacus	*queü*, *üęhü*	*huéu* (A_{20}) *uéu* (A_2-A_{19}) *queú* (A_9) *huee* (T_{18}) *uiú* = crax (A_{20}) *ghuyu-yu* = crax tuberosa (M_9) *uoebo* (A_{12}).

1. Vraisemblablement faute d'impression pour *yanary*.

Psittacus	*sara* = psittacus arraúna	*sura* = macao, *sora-ká* (Z) *čúra* (A_{16}) *čúra* (A_{17}) *tχ(o)óra* = perroquet (M) *kora-ki* = macao (U_3) *kurey* (G_{10}) *a-zuru* (G_{15}) *ayuro* (G_5).
oiseau tujuju	*toujuyu*	*tuyuyu* (G_9-A_3) *tuyuyú* (A_{25}) *tu-yuyu* (C_{11}) *tujujú* (G_2).
urumutum	*aikeru*	*akere* = eurypyga helias (C_{11}) *kérêi* = idem (G_{10}) *akary* (J) *bãkęrẹi* (M) *yširy* (A_2) *ačiriry* (A_{20}) *iačiri*, *yàtsiri*, *iatseri* (A_{15}) *itsiri* (A_{27}) *itsèri* (A_{22}) *batiri* (A_{13}).
ombilic	*sau-apetunaa*	*bitinaba* = vagin (A_2) *bitina*, *tinába* = vagin (A_2) *pàtiniaua* = vagin (A_{15}).
ongle	*ta-pate*, *sa-patü* ; *sau-sü-pate* = orteil	*ču-ubäti*, *su-péty* (J) *nu-pata* (A_{19}) *bi-batá* (A_8) *nu-uyu-pàta* (A_{20}) *patá*, *id-páta* = pied (B_{12}-B_{13}) *no-batala* = talon (A_{18}) *se-pata* (A_{15}) *nu-ipéte* = orteil (A_{27}) *uu-ipẽüda* = orteil (A_{25}) *nu-ipéüda* = orteil (A_{22}) *ã-pita*, *àpida* = cheville (A_{13}) *ni-ta-paty* = mollet (A_{18}) *bathä* = jambe (B_{10}) *pata* = os (B_4) *im-pata* = pied (B_2).
oreille	*na-šinę*, *ta-sinú*	*ču-tinä-ho* (J) *nu-tá-sine*, *ji-tá-sene* (A_{25}) *no-da-tini*, *i-da-tini*, *bi-dá-tini*, *bua-dá-tini* (A_2) *u-héni*, *u(e)hẽni*, *mo-éni* (A_{15}) *nú-eni* (A_{22}-A_{26}-A_{27}) *nũ-ęni*, *ti-eni* (A_{25}) *j-eno* (G_9) *s-enu*, *s-eno* (G_2).
Ostrea, *Mytilus*	*baru*	*arüna* = caracol (C_1) *uruá* (G_2).
oui	*ema-ku*	*eyma* (G_2).
paca	*baa*	*gbáa* (A_{20}).
papillon	*dlori*	*boré*, *borẹ́*, *bor-ẹ́* (Ma).
parent	*sau-ene*	*su-yonu* (J).
paresseux (*Bradypus tridactylus*)	*pauy*	*panay* = cebus gracilis (A_{12}).

père	*an-atu*	*hato, su-âtu, háto* (J) *auatshu* (A_{18}) *n-atiu* = grand-père (A_{2}) *n-atő-simi* = grand-père (A_{24}) *na-ando* = grand-père (A_{11}).
petit-fils	*ooe*	*ubé* = enfant (J) *na-üáï, no-oay* = fils (A_{12}) *ni-(u)i* = neveu (A_{25}) *ni-uį* = neveu (A_{27}) *li-ui* = neveu (A_{22}).
peu	*noepu*	*nẹ̄pu-kibenåni* (A_{23}).
pied	*na-kutę*	*da-kuti* (A_{10}) *su-uty, ċo-uóti, ċu-oti* (J) *nu-kâty* = pied, jambe, *vi-kadi, bi-kådi* = jambe (A_{2}) *ghuċy* (A_{3}) *nô-kotsi* = oberschenkel (A_{25}) *nu-kúdżi* = oberschenkel (A_{22}) *i-kutsui* = jambe (A_{28}) *nu-kúdżi* = oberschenkel (A_{27}) *na-kötso, ji-kotzo* = oberschenkel (A_{24}) *no-kočio* = oberschenkel (A_{13}) *no-koty* = orteil (A_{18}) *bathaša-kóto* = mollet (B_{10}) *guang gathié* = mollet, *guang getsu* = femur (B_{11}) *ikašeh* = femur, *nhim-kotó, agnip-kutó* = doigt, *in-gata* (B_{13}).
pluie	*poke, poké*	*okę* (G_{16}) *noki* (U_{3}) *oky* (G_{5}) *okyr* (G_{7}-G_{2}) *oki* (G_{10}).
poison	*gorę, goré*	*máua-kuri, maua-kůli* (A_{23}) *máua-kurli* (A_{2}) *máu-kulie* (A_{22}) *maųa-kůlie, moa-kůlie* (A_{27}) *máua-kurlia* (A_{25}) *korió* (Y).
poisson	*šoni*	*ċon* (Y).
poisson	*šota*	*ċuteh* = piscis akara (A_{16}) *scküte* = akara (A_{17}).
Silurus pirara	*onane*	*kunåni* = tucunaré (C_{1}) *kunani* = tucunaré (C_{33}) *anan̂a* (G_{9}).
piratinga	*poko*	*pako, pakú* (M_{0}-G_{9}) *paku* (C_{11}-C_{33}-C_{12}-C_{35}-C_{2}-G_{3}-G_{12}-G_{2}-G_{10}-G_{11}-A_{5}) *pakui* (G_{18}).

piratinga	*ghalepa*	*ghalepa* (A_{14}).
poisson surubim	*suruy*	*soluy* (G_9) *šurúi*, *zurúi* (C_3) *surui* (C_{12}-C_2) *soroby*, *sorubim* (G_2) *sorubi* (G_{19}) *tsurui* (G_{12}) *turui* (G_3).
poisson tambaqué	*tamakesche*	*tamakuschy* (G_9) *tamaky* (A_{12}).
poisson tucunaré	*tukunaré*	*tukunaly* (G_9) *tukunare* (C_4-C_{12}).
poisson uaru	*meru*	*męro-ko* = matupiri (C_1) *morok* fischart (C_2) *mĕro-kó* = puraqué (C_1).
poitrine	*ta-rẹmö* ; *na-rẹmö* = cou	*li-perĕmo*, *nu-peréma* = seite (A_{27}).
poitrine	*ta-t-aniki*	*ẓęk-aniko* = omoplate, *ẓęk-anigo* = épaule, *mali-hęnikę* = bras (U_1) *ta-r-nekua* (Z) *anäkoa* = dos (G_2) *mę-nẹ́χękoa*, *mę-nẹ́hękoa* = bras (M).
racine	*nę-žakę*	*šuku* (M_1) *piniat-šaki* (B_{10}).
sang	*sa-ukü*	*ti-ĕkü* = cœur (Bororo) *t-ugy* (G_5-G_6-G_8-G_7) *t-ugé* (G_2) *f-ugé* (G_{16}) *t-uhy*, *s-ui*, *r-ui*, *s-oui*, *r-uui*, *j-ui* (G_2) *s-ué* (G_9) *i-ui*, *i-r-ui* = son sang (G_{10}) *e r-ui-kwét* = mon sang (G_{11}) *hull* (G_{12}) *t-uvú*, *i-t-uvú* = son sang (G_{13}).
sarbacane	*nihieh*, *hihę*	*anyiχé*, *ànyę́χę* = fusil (M).
sein	*sa-unyi*; *ma-une* = cœur ; *sa-unita* = viscère	*su-une* = ombilic, *su-unite* (J) *nú-ini* (A_{22}-A_{26}) *rú-ini*, *nu-initá-ku* (A_{27}) *niby* (A_9).
serpent	*adapę* ; *atape* = serpens fluviatilis	*åpi* (A_{22}-A_{27}) *aapi* (A_{28}) *api* (A_{25}) *åpi*, *āpi* = cophias atrox (A_{15}) *åpi* = sacaiboya (A_{22}) *àndáipa* = lachesis mutus (A_{15}) *åda* = crotalus horridus (A_{25}) *atapa* = cophias atrox (M_1).
Bothrops	*ghegbena* = cophias atrox	*ghegbéna* (A_{14}) *yrin-ghaghenen* = serpent paranamboya (A_{14}).

Xyphos araramboya	*ghora*	*gharau apĩnany* (A_{19}) *chüraly* (A_1).
singes :		
Ateles paniscus	*koata*	*koata* (A_{19}) *koatá* (A_{25}-A_{22}-A_9-A_{27}-A_{14}) *koïata* (G_{10}) *kuata* G_4-P_1-G_{11}-G_{10}) *kuata* (C_{11}) *kuátta* (C_{22}) *kuaté-ko* (Z).
Callithrix cuprea	*toare*	*otobaly* (A_{19}).
Cebus flatuellus	*puü* = singe paro aeu	*pue, pu̇e* (A_{15}) *pue, pȯe* (A_{27}) *pué, poe* (A_{25}) *bu̇e* (A_{22}) *poé, puhué* (A_{23}) *pua-čě, pua-tsi, pua-tzi, poȧ-tsi, poȧ-či* (A_{11}) *jua-tzi* (A_{24}) *poebe* = cebus gracilis (A_{14}) *poeté* (A_{18}).
Cebus flatuellus	*taikuré*	*akary* = brachiyurus rubicundus (G_9) *oakary* = idem (A_{19}) *akara* = idem (A_{20}) *hüerry* = idem (A_1).
Lagothrix canus	*ame*	*amę* = singe (U_3) *amu* = singe, *umõ* = lagothriche (P_1) *homa* = macaque, *hąmo* = barrigudo, *hóma* = singe, *hęmę* = lagothrix olivaceus (U_1).
Mycetes	*guariba*	*guariba* (A_2-B_{18}-G_2).
Nyctipithecus felinus	*ané*	*hána* = pithecia hirsuta (M_7).
soleil	*yake, yakü, eha*χ*eh* ; *ayaké* = chaleur	*t-iaköh, hiöghköh* = feu (B_{11}) *d-iachké, t-iakihl* = feu (B_4) *t-akúb* = chaud (G_5) *mbo-aku* = chauffer (G_5-G_{13}) *s-akú* = chaud (G_7-G_9-G_2) *s-akü* = chaud (G_6) *mo-akúb* = chauffer, *t-akú-ba* = chaleur (G_7) *mo-akú* = chaud (G_2) *s-aku* = il a chaud, *mu-akú, mu-akó* = chaud (G_2) *s-akó* = chaud (G_{11}) *akú, a-i-mu-akú* = je le chauffe (G_{10}-G_{11}) *äócke* (U_4) *haikó-goré,* χ*aikó-goré* = chaud (M).

talon	*sau-syne-kutu*	*no-kotu-kuly* (A_2) *nu-kuto-ky* (A_{20}) *si-ghotob-la* (A_{14}) *nu-či-ghitu-ita* (A_{19}) *bua-kodő-badi* (A_2) *ċutu-roaka* (Pi).
tapir	*naki, nakü*	*mắki* = capivara (A_{27}).
terre	*guabin*	*gábāu* (A_{16}).
terre	*ü-aęma, no ame*	*bâme* (B_{16}) *aam, baám* (B_{15}) *aam* (B_{13}) *abam* (B_{14}) *am* (B_2).
testicule	*sau-ẓare*	*bua-yåre, ba-yara, vi-yara, nu-yåla, bi-yåla* = pénis (A_2) *no-pabre* = ombilic (A_{12}).
tête	*na-beru, ta-eru*	*ču-gerü-bó, ċo-kiré-u* (J) *ko-ēre* (T_5) *bérroh* (B_{11}) *beró* (B_4) *iuro* (B_{17}).
tête	*n-aka-tę, t-aka-te* = front, *n-āga-tę* = sourcils	*y-akaib, y-akae* (G_9) *y-aki, y-ake* (G_4) *ankang* (G_{10}) *je akang* = ma tête (G_{12}) *i-ñ-auká* = sa tête (G_8) *aka-na* (G_{14}) *akan* (G_{16}) *aka-in, aka-uga, aka-ga, ka-nga* (G_2) *âka-ng* (G_3) *ku-anaka, p-anaka, m-anaka, anaka-ka, ánaka* (Z) *scim-anaka* = crâne (Z) *náękę* = cerveau (U_1) *ko-ainga* = front (U_4) *me-enikoae, tha-nikoae, me-nikuaχe, de-nikua, thã-nü-kuako* (M).
tortue terrestre	*abü*	*jabuti* (G_2).
ventre	*aua* = hanche	*nu-aúa* (A_{25}) *uű-auą* (A_{22}-A_{26}) *nu-áuą, li-uáuą* (A_{27}) *uą-uaúa, pa-uáua, (no)õúa, uá-âua* (A_{15}) *no-oo* (A_{13}), *nu-âuą* = dos (A_{26}).
ventre	*t-ugę*	*t-ęgé, r-igé* (G_7) *t-ige-piú* = tripes (G_7) *s-igié osú* = estomac, *s-igiè mirim* = tripes (G_2) *su-uke* = membre viril (J).
vert	*debeb*	*t(e)bé(i)γn* (Ma).
voler	*mbuinta* = voleur	*mundá* (G_5-G_2) *mondá* (G_6-G_7-G_{13}-G_{11}) *muua-sú* = grand voleur (G_9) *muua-wasú* =

		grand voleur (G_2) *moinar-ett* = grand voleur (G_{14}) *muna* = voleur (G_4).
vulve	*boka-tüü*	*bi-oquá* = vagin (M) *t-akó* = organe génital de la femme (G_6) *t-ako-ába* = poils du pubis (G_7) *t-akó* = aines, hanches (G_8) *t-ako-aña* = membre viril (G_7) *t-akó-ña*, *r-ankú-ña* = membre viril, *t-akó-ña*, *se r-akú-ña* = aines, hanches (G_2) *ny-ònko* = pénis (M).

FOUILLES DE TYUONYI

VILLAGE PRÉHISTORIQUE DES TEWA, NOUVEAU-MEXIQUE (E. U. A.)

Exploration de l'École d'Archéologie Américaine, 1911.

PAR HECTOR ALLIOT,
Docteur ès sciences,
Professeur de Technologie,
Curator du Southwest Museum de Los Angeles, Californie.

(*Planches I-III*)

Il n'y a peut-être pas de région plus pittoresque dans tout le sud-ouest des États-Unis que TYUONYI, connue sous le nom espagnol de *Cañon del Rito de los Frijoles* (la gorge du torrent des haricots), située au nord de Santa-Fé, capitale de l'État du Nouveau-Mexique.

C'est dans ce bassin volcanique que le docteur Edgar L. Hewett, directeur de l'École d'Archéologie, avait décidé de continuer cette année le travail d'exploration, excavation et restauration des monuments préhistoriques de cette vallée, découverte en 1881 par le célèbre archéologue suisse A.-F. Bandelier.

En 1908, on avait déjà commencé des travaux de déblaiement qui avaient indiqué les limites de cette cité antique. On découvrit alors les indices de plusieurs formes de construction primitive ayant une grande importance ethnologique, que les travaux de cette année devaient enfin exposer à la vue des archéologues réunis pour la circonstance.

Cette vallée oubliée pendant des siècles, au centre des Montagnes Rocheuses, avait été découverte par Bandelier durant son long séjour parmi les Tewa du Pueblo de San Ildefonso (appelé Pohwoge par ces Indiens) qui considèrent encore aujourd'hui TYUONYI comme le berceau de leur race.

Il est difficile d'imaginer un site plus intéressant que le « Rito », perdu dans la chaîne de montagnes de Jemez, gardé des yeux profanes par des plaines arides, des monts couverts de neige, et le Rio Grande qui descend des hautes altitudes. Les flots boueux et rougeâtres de ce fleuve, qui lui -

donnent son nom tourbillonnent avec violence sur un lit noir de roche volcanique. Au printemps et pendant l'hiver il est souvent impossible, mais toujours difficile, de traverser ce cours d'eau, se perdant dans des plaines de sable perfides ou couvrant de sa nappe opaque les fissures de la roche volcanique, fatales au voyageur.

On arrive soudainement au bord d'un abîme, cinq milles de long, un huitième de mille de large, entouré d'un mur de granit perpendiculaire de trois cents pieds de hauteur au nord ; au sud, la muraille est un peu moins à pic et descend dans la vallée en forme de talus.

Au centre, on peut voir un torrent d'eau claire qui traverse la vallée dans toute sa longueur, pour se précipiter entre deux murailles basaltiques [illegible] Comme un voile [illegible] par le vent prend [illegible] primitives.

[illegible] pendant des [illegible] descend des [illegible] extraordinaire ; [illegible] que l'al- [illegible]

[illegible]



A. — TYUONYI.
Habitations creusées dans la tufa.





TYUONYI
Édifice circulaire. — Déblaiement partiel.



TYUONYI.
La grande Kiva, sanctuaire souterrain.

vail, les explications fournies par le vieux prêtre, et la présence constante d'un membre de la faculté comme directeur des travaux, mais surtout comme observateur, démontrèrent dans le cours des fouilles que les légendes orales de Cochiti se rattachent d'une façon intime à l'existence, mœurs et coutumes de leurs ancêtres de Tyuonyi.

Il n'est pas encore possible de déterminer d'une façon précise l'usage de cet édifice composé de plus de deux cent cinquante logis, formant un cercle de quatre chambres de profondeur autour d'une cour centrale



Fig. 1. — Tyuonyi
Restauration de la grande Kiva.

de cent vingt pieds de diamètre, avec une entrée unique à l'est. C'était probablement la demeure d'une de ces confréries des serpents (*pl.* II) ou des antilopes, car au nord on découvrit les trois brasiers symboliques si intimement associés avec les cérémonies mystérieuses de ces rites secrets.

Au nord, grâce aux indications des travailleurs indigènes, on put déblayer une *Kiva* (ou sanctuaire souterrain) de 42 pieds de diamètre, formée d'un double mur de tufa, dont la toiture avait été soutenue par quatre piliers (*pl.* III et *fig.* 1) ; près de l'entrée, à l'est, était le *Sipapu* ou brasier symbolique de Tewa. Cette salle constitue une forme et un emplace-

ment de sanctuaire absolument différents de ceux des autres ruines de la vallée du Rio Grande.

Comme dimension elle est extraordinaire, car il est rare de découvrir des salles de plus de 20 ou 25 pieds de diamètre. Il y a aussi une indication qu'il y avait deux ouvertures ; la première pour admettre ceux qui avaient droit d'être présents ; la seconde presque aussi large ne ressemblait en rien aux « cheminées » décrites par le savant explorateur de la Mesa Verde, le Dr J. Walter Fewkes. Quel pouvait donc être son emploi ?

Au nord, on découvrit pendant l'été une aire circulaire construite en blocs de tufa. Les plus anciens habitants mexicains déclaraient que ce n'était autre que l'endroit où, depuis des générations, on battait le blé. Cette opinion confirmée par plusieurs Indiens paraissait assez raisonnable.

Quelques-uns de nous, cependant, ne pouvaient croire que des Indiens ou des Mexicains se seraient donné la peine de transporter des blocs de pierre pour construire une aire circulaire de 50 pieds, simplement pour la moisson. Il aurait été tout aussi facile de façonner la surface naturelle qui contient beaucoup de terre glaise, et qui aurait donné un résultat tout aussi pratique.

Le Dr Hewett établit par ses recherches dans les pueblos de Santa Clara et de San Ildefonso que ces pierres formaient la surface intérieure d'une *Kiva*, bâtie au-dessus du sol comme celles de certaines sociétés des deux pueblos qu'il avait visités. Il découvrit l'existence de deux constructions modernes mais contenant des blocs de tufa anciens (enlevés de la muraille originelle de la *Kiva* circulaire) au nord de la vallée, il obtint aussi les relations des indigènes, qui établissent que cette gorge avait été pendant de longues années le rendez-vous de Mexicains, de mineurs et de bergers, et plus tard le gîte d'une bande d'*outlaws*. Par ces faits, sa théorie était presque prouvée.

Depuis, il apprit du vieux prêtre de San Ildefonso qu'on dansait la danse guerrière « de l'aigle » sur ce « parvis » pendant que les archers défendaient l'entrée unique de ce bassin inaccessible, contre les cavaliers maraudeurs des Navajo : l'infatigable explorateur avait solutionné une question presque mystérieuse.

Une des découvertes les plus intéressantes fut celle d'un nouveau sanctuaire au sud de la vallée. Perchée comme un nid d'aigle à une grande hauteur, cette salle de cérémonies resta pendant longtemps inaccessible. Après plusieurs ascensions dangereuses, on réussit enfin à y pénétrer, puis on établit un service d'échelles, qui en permet aujourd'hui la visite sans trop de difficulté.

On connaissait déjà la *Kiva*, décorée de dessins primitifs en rouge et blanc à quelques milles de là, *Cueva Pintada de la Cañada Colorada*, que l'on croyait être unique. On découvrait ici un nouveau sanctuaire dans lequel se trouvaient encore des restes d'un sacrifice, des grains de maïs rouge et des attaches pour des objets de cérémonie. L'écroulement de la tufa avait entraîné dans la vallée une partie de cette « cave » dont l'entrée secrète a disparu.

Dans son ouvrage *les Delight Makers*, roman ethnologique et historique, Bandelier est porté à croire que les habitants du Rito disposaient de leurs morts par crémation. Bien que cette coutume soit rare et mal établie, il est fort curieux qu'on n'ait pas encore découvert dans cette vallée (qui devait fourmiller jadis d'habitants) ni cimetière, ni sépulture, ni vase contenant cendres ou ossements, près des habitations.

Vers la fin de la saison, le Dr Hewett ordonna de faire des tranchées parallèles dans la région des talus et là on découvrit des ossements assez nombreux pour indiquer que la forme de sépulture adoptée par les Tyuonyi était probablement l'enterrement dans les détritus de la muraille granitique formant talus à la base.

La valeur des fouilles, sous la direction du Dr Hewett, a pris une importance toute spéciale au point de vue de l'éducation. Ses aides, surtout le Professeur Chapman, ont puissamment secondé les efforts du savant directeur d'exploration, en restaurant les ruines typiques du Rito, d'une manière strictement scientifique et en tous points ethnologique.

Dans la Mesa Verde, les ruines de « Balcony House », qui allaient disparaitre à jamais, ont été restaurées d'une façon absolument satisfaisante. Il en est de même pour l'édifice de la grande communauté du Rito et du sanctuaire « Ceremonial Cave », ainsi qu'une habitation typique, contenant les ustensiles originaux.

Ainsi, chaque année, des élèves de l'École archéologique, les amateurs et les touristes peuvent visiter et étudier ces ruines, et les apprécier d'autant plus qu'un type complet a été reconstruit dans chaque région.

L'œuvre de préservation de l'école a été assez importante et scientifique pour attirer l'attention du gouvernement fédéral qui vient de prendre sous sa haute protection les sites de ces anciennes civilisations du Sud-Ouest, dont la valeur ethnologique allait disparaitre. Grâce à l'œuvre du Docteur Hewett et à l'assistance de l'Institut d'Archéologie et du Gouvernement, les cités des « Cliff Dwellers » seront conservées à la science future pour qu'elle puisse en éclaircir les mystères.

LE RIO SALADO

(MŒURS ET COUTUMES)

PAR EMILE WAGNER

LA MYGALE

Depuis plusieurs jours, le vent du nord a régné en maître ; de son souffle embrasé, il roussit les jeunes pousses et flétrit toutes les feuilles. Dans un ciel sans nuage, le soleil implacable darde ses chauds rayons sur les terres salpêtreuses ; l'air est envahi d'une poussière impalpable comme de la fumée.

L'heure de la sieste vient de finir ; dans le petit hameau perdu sur les bords du Salado la vie commence à renaître ; les habitants sortent de leurs *ranchos* aux murs de boue, aux toits de chaume et de terre. Devant leurs humbles demeures, assis sur des sièges bas, ils boivent gravement leur *mate* avec un tube de métal, et interrogent la ligne du couchant.

Sur un horizon où le ciel plombé vient mourir, après être passé du gris bleuâtre au violet, le soleil se détache comme un disque de fer rougi au feu d'une forge géante.

Derrière l'épais rideau d'impalpable poussière, l'œil peut le fixer à son aise.

Le vent du nord est tombé ; seules, parfois, de grandes bouffées de chaleur, sans direction certaine, viennent mourir. Lentement le soleil disparait : ses rayons embrasent le ciel en de grandes traînées lie de vin qui semblent les doigts d'une main fantastique.

Plus un souffle dans l'air. Sur les branches, les oiseaux halètent, ailes écartées, bec ouvert ; les papillons et les mouches se réfugient contre les murs des habitations, ou se collent à l'écorce rugueuse des grands arbres.

Bêtes et gens comprennent que dans quelques heures, à ce calme lourd va succéder un effroyable orage. Ils savent que le point noir qu'on aperçoit dans le lointain va monter peu à peu dans le ciel qu'il envahira tout entier dans une formidable rafale de vent. Ce sera alors la pluie glacée, la grêle, et les éclats incessants du tonnerre dans la plus folle débauche de feu et de lumière que l'on puisse imaginer.

Mais tout est encore calme ; une longue file de bétail passe lentement et soulève la fine poussière du sentier qui flotte dans l'air après son passage ; ils vont boire aux dernières flaques du Rio Salado.

[illegible] sur les côtes, à une [illegible] dans l'eau [illegible] mangeront [illegible]

[illegible] quatre [illegible] sourit la [illegible] coutume du pays [illegible] sucre *caña* et [illegible] malade ; les [illegible] possible et les chanteurs [illegible] que chante d'abord la *m*[illegible] avec les rebou-teuses, mais [illegible] Il est vrai, dit-elle, que l'araignée est [illegible] méchante ; mais il est vrai aussi qu'elle est [illegible] personnes qui chantent et s'accompagnent d'[illegible].

Le traitement est [illegible] au bout de quelques heures le malade est guéri, et malgré [illegible] il est fort probable que longtemps encore on ne songera pas autrement sur les bords du Saladok [illegible] de l'araignée crabe.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

SÉANCE DU 6 NOVEMBRE 1911

PRÉSIDENCE DE M. VIGNAUD

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance imprimée comprend les ouvrages suivants :

American Anthropologist, t. XII, 1910, nos 1, 2, 3, 4, New-York ; — *Anales del Museo Nacional de San Salvador*, t. IV, 1910, no 29, San Salvador ; — *Anales del Museo Nacional de Montevideo*, t. IV, 1911, no 7, Montevideo ; — *Anales del Museo Nacional de Arqueologia, Historia y Etnologia*, t. III, 1911, nos 1, 2, 3, Mexico ; — *Anales de la Sociedad cientifica argentina*, t. LXXI, 1911, nos 1, 2, 3, 4, 5, Buenos-Aires; — *Forty-second annual report of the American Museum of Natural History*, 1910, New-York ; — *Annual report of the Director to the board of trustees (Field Museum of natural history)*, vol. IV, 1911, no 1, Publication 150, Chicago ; — *Anthropos*, vol. VI, 1911, no 6, St Gabriel-Mödling ; — *Archivio per l'Antropologia e la Etnologia*, vol. XLI, 1911, nos 1, 2 ; — *Boletin del Museo Nacional de Arqueologia, Historia y Etnologia*, t. I, 1911, nos 1, 2, México ; — *Bulletin of the american geographical Society*, vol. XLII, 1910, nos 5, 6, 7, 8, 9, New-York ; — *Bulletin du Parler français au Canada*, vol. IX, 1911, no 10, vol. X, 1911, nos 1, 2, Québec ; *Supplément : Premier Congrès de la langue française au Canada*, Québec, septembre 1911 ; — *Bulletins et mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, VIe série, t. I, 1910, no 3, Paris ; — *Bureau of American ethnology :* Bulletin 40, Part I : Boas, *Handbook of American Indian languages*. Washington, 1911 ; Bulletin 43 : Swanton, *Indian tribes of the lower Mississippi Valley and adjacent coast of the gulf of Mexico*, Washington, 1911 ; Bulletin 50 : Fewkes, *Preliminary report on a visit to the Navaho national monument, Arizona*, Washington 1911 ; — *The Canadian antiquarian and numismatic Journal*, 3e série, vol. VIII, 1911, nos 2, 3, Montréal ; — *La Canadienne*, 9e année, 1911, nos 7, 8, 9, 11, Paris : — *Horizontes*, 93e année, 1911, nos 94, 95, 96, 97, 99, Ciudad-Bolivar ; — *The Journal of the Royal anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, vol. XLI, 1911 ; — *Notas preliminares editadas pela redacção da Revista do Museu Paulista*, vol. I, 1911, no 2, São-Paulo ; — *Mitteilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien*, vol. XLI, 1911, nos 1, 2, 3, 4 ; — *Proceedings of the Academy of Natural Sciences of Philadelphia*, vol. LXIII, 1911, Part. I ; — *Proceedings of the American philosophical Society*, vol. L,

1911, n°s 198, 199, 200, Philadelphie ; — *Rendiconti delle reale Accademia dei Lincei* (*Scienze morale, storiche e filologiche*), 5e série, vol. XX, 1911, n°s 1 à 4, Rome ; — *Revista de la Facultad de letras y ciencias*, vol. XII, 1911, n°s 2, 3, La Havane ; — *Revista do Museu Paulista*, vol. VIII, 1911, São Paulo ; — *Revue anthropologique*, 21e année, 1911, n°s 6, 7, 8, 9, 10, Paris ; — *Württembergische Jahrbücher für Statistik und Landeskunde*, 1911, n° 1, Stuttgart ; — *Ymer*, 1911, n° 2 ; — *Zeitschrift für Ethnologie*, vol. 43, 1911, n° 2, Berlin.

Beuchat et Rivet, *La famille Betoya ou Tucano* (*Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, t. XVII) ; — Giuffrida-Ruggeri, *La quistione dei Pigmei e le variazioni morfologiche dei gruppi etnici* (*Atti della Società italiana per il progresso delle scienze*, Naples, 1910) ; — Heger (Franz), *Die beiden sessionen des XVIIe internationalen Amerikanisten-Kongress* (*Mitteilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien*, vol. XLI, 1911) ; — Hölder (Alfred), *Bericht über zwei Reisen nach Amerika* (*Annalen des K. K. naturhistorischen Hofmuseums*, Wien, 1910) ; — Kroeber (A. L.), *Phonetic elements of the Mohave language* (*University of California publications in American archaeology and ethnology*, vol. 10, n° 3, 1911) ; *Phonetic constituents of the native languages of California* (*Ibid.*, vol. 10, n° 1, 1911) ; — Lehmann-Nitsche, *Catálogo de la sección antropológica del Museo de la Plata* (Buenos-Aires, 1911) ; — Lenz (Rodolfo), *Estudios araucanos, materiales para el estudio de la lengua, la literatura i las costumbres de los Indios Mapuche o Araucanos* (*Anales de la Universidad de Chile*, t. XCVII) ; — Outes (Felix F.), *Los tiempos prehistóricos y protohistóricos en la provincia de Córdoba* (*Revista del Museo de la Plata*, t. XVII, 1911) ; — Perrier (G.), *Les Académiciens au Pérou* (*1735-1744*) (*Bulletin de la Société astronomique de France*, mars-avril 1911) ; — Posnansky (Arturo), *El clima del altiplano y la extension del lago Titicaca* (La Paz, 1911) ; — Salas (Julio C.), *Estudios sobre sociologia venezolana* (Merida, 1910).

M. Vignaud fait la communication suivante relative à la situation de la Société :

A notre séance de clôture, en juin dernier, je vous ai entretenus de l'état précaire de notre Société et je vous ai expliqué que, pour assurer notre existence, il serait nécessaire de trouver une dizaine de personnes qui porteraient assez d'intérêt à nos études pour nous accorder une souscription annuelle de 200 francs. Pendant les vacances, votre Bureau s'est occupé de cela et, s'il n'a pas encore complètement réussi dans ses efforts, il a du moins la satisfaction de vous dire qu'il a trouvé auprès de plusieurs d'entre nous un concours effectif qui est très encourageant.

Comme les affaires de la Société sont les vôtres, je vous dois les noms de ceux qui nous viennent ainsi en aide, dussé-je blesser leur modestie.

Notre vigilant trésorier, M. le marquis de Créqui-Monfort, qui a déjà donné tant de preuves de sa sollicitude éclairée pour notre Société, s'est inscrit pour une de ces souscriptions. Le prince Roland Bonaparte, qui fait un usage si noble de sa fortune, a également répondu à notre appel. MM. Émile et Raoul Wagner

ont suivi cet exemple avec empressement, et M. Marcou a fait de même dans la mesure où cela lui était possible. Avec la souscription de votre Président qui s'est associé au concours ainsi donné, notre Société est sauvée ; mais il faut le dire, ce n'est que provisoirement. Nous sommes assurés de pouvoir couvrir tous les frais de notre journal pour 1911 ; mais il faudra trouver le moyen d'augmenter nos ressources pour vivre et travailler en 1912.

Je fais donc appel à votre concours à tous pour assurer notre existence d'une manière définitive. Notre Société, bien que peu nombreuse jusqu'à présent, a déjà conquis une place honorable, enviable même, dans l'estime de tous ceux qui s'occupent d'américanisme. Ses travaux, nous pouvons le dire sans hésitation, valent ceux des autres sociétés savantes et elle occupe une place spéciale qu'il serait bien regrettable de voir rester vide. J'espère donc, mes chers collègues, que, si vous voulez bien faire dans ce but quelque effort, le nombre de nos souscripteurs spéciaux et de nos membres effectifs augmentera de façon à ce que nous puissions nous livrer à nos utiles et intéressants travaux sans être troublés par des préoccupations d'argent qui paralysent les efforts de l'esprit.

M. Vignaud donne ensuite les détails suivants sur les fêtes commémoratives du baptême de l'Amérique à Saint-Dié :

Vous avez dû voir dans les journaux, il y a quelques mois, que la petite ville de Saint-Dié, où, il y a quatre siècles, le Nouveau Monde reçut pour la première fois le nom d'Amérique, avait donné, pour commémorer cet événement extraordinaire, des fêtes brillantes auxquelles les Pouvoirs publics se sont associés.

L'ambassadeur des États-Unis en France, ainsi que toutes les sociétés savantes qui s'occupent dans les deux Mondes des questions américaines, furent invités à prendre part à ces fêtes. Notre Société fut naturellement de ce nombre et, en votre absence, votre Président a cru devoir prendre sur lui d'accepter cette invitation. Il n'a pas eu à le regretter. Les habitants de Saint-Dié ont reçu royalement leurs hôtes, qui ont pu revivre par la pensée, au milieu des manifestations les plus flatteuses, les circonstances vraiment curieuses de ce que l'on appelé à juste titre le baptême du Nouveau Monde. Ces faits sont si mal connus, en général, et ils ont un si grand intérêt historique et géographique que je me propose de vous en entretenir pour montrer exactement comment ils se sont produits et ce qu'on doit en penser.

Sans entrer ici dans des détails qui comportent un certain appareil de textes et de notes, je me borne, pour le moment, à rappeler que l'attribution du nom d'Amérique au Nouveau Monde suppose, chez les membres du Gymnase de Saint-Dié, auteurs de cette attribution, que c'était à Améric Vespuce, plutôt qu'à Colomb, que la découverte de l'hémisphère occidental était due. Il est donc utile de savoir comment des hommes qui étaient de véritables érudits sont arrivés à cette conclusion que tous les cosmographes du temps ont acceptée et qui est devenue irrévocable.

La seule position de la question montre que nous sommes ici en présence d'un problème géographique très obscur : celui de la réalité des voyages que Vespuce dit avoir faits et de l'importance de ses découvertes. La discussion de ce problème, qui a fait l'objet de nombreux travaux, et qui est encore irrésolu pour

quelques-uns, a passé par plusieurs phases dont les dernières sont beaucoup plus favorables au navigateur florentin que l'étaient les premières. Dans un premier mémoire que vous avez pu lire à tête reposée dans notre journal, j'expose cette question sous toutes ses faces de manière à ce que vous puissiez vous en faire une idée raisonnée. Cette base solidement établie, nous étudierons ensemble, si vous le voulez bien, l'œuvre des géographes de Saint-Dié et nous ferons l'histoire de ce baptême de l'Amérique, telle qu'on doit la comprendre depuis la découverte de documents cartographiques qui sont restés inconnus jusqu'à ces temps derniers.

Mais, je ne dois pas attendre jusque là pour dire combien votre président et tous ceux qui représentaient à Saint-Dié l'Amérique, ou les Études américaines, ont été touchés par l'accueil gracieux qui leur a été fait.

Le Ministre des Colonies M. Lebrun, et son chef de cabinet M. Bobichon, le préfet du département M. Causel, le sous-préfet, le maire de Saint-Dié, M. Camille Duceux, le Président de la Société Philomatique des Vosges et son érudit secrétaire général, M. René Ferry, qui porte un nom justement vénéré dans toute la région et dont le savoir ferait honneur aux plus grands centres intellectuels, M. Charles Peccatte, l'artiste et l'archéologue distingué qui a présidé à l'ordonnance des fêtes et qui a organisé le petit, mais très intéressant, musée local offert à notre admiration, se sont empressés autour de nous et nous ont prodigué les témoignages de bienvenue. En ce qui me concerne, je leur en exprime ici toute ma reconnaissance. Les chaleureuses manifestations dont nous avons été l'objet inaugurent entre la marraine du Nouveau Monde et les Américains des relations qui, je l'espère, vont se continuer et qui resserreront encore davantage les liens déjà si nombreux qui unissent l'Amérique à la France.

Au nom de la Société, le secrétaire général remercie vivement le président de tous les efforts qu'il a faits personnellement pour recueillir les fonds nécessaires à son fonctionnement et d'être allé à ses frais à Saint-Dié pour représenter la Société aux fêtes commémoratives du baptême de l'Amérique.

M. le Dr Capitan fait une communication intitulée : « Quelques observations sur diverses figures du manuscrit Troano. » Il étudie successivement : 1° les figurations de divinités perforant l'œil d'une tête en bois au moyen d'un foret mû par les deux mains rapprochées ; 2° les figurations de divinités semblant fumer d'énormes cigares ; à côté d'elles, sont d'autres dieux tenant des sortes de claquoirs rituels ; analyse de ces représentations ; 3° des figures d'*Itzamna* : essai d'interprétation de la trompe que porte toujours ce dieu ; 4° interprétation de la coiffure de multiples personnages qui paraît n'être autre qu'un *atlatl* porté sur tête.

M. Rivet présente un moulage qui lui a été envoyé par M. Seler du Musée d'Ethnographie de Berlin. Il s'agit d'une pièce en bois provenant d'une sépulture précolombienne de l'Équateur représentant, pour certains auteurs, le plan en relief d'une ville ou d'un lieu sacré. M. Rivet discute cette idée et pense qu'il s'agit plutôt d'un casier à compter.

Par comparaison avec certaines pièces africaines et chinoises, M. Capitan

émet l'hypothèse qu'il peut s'agir d'un jeu, interprétation qui peut d'ailleurs marcher de pair avec celle de M. Rivet.

La séance est levée à six heures.

SÉANCE DU 7 DÉCEMBRE 1911

PRÉSIDENCE DE M. VIGNAUD

M. le Jonkheer L. C. van Panhuys (de La Haye) ayant demandé à faire une communication à la Société sur les chansons et la musique de la Guyane néerlandaise (avec démonstrations), la séance a été tenue dans l'amphithéâtre des nouvelles galeries du Muséum très obligeamment mis à la disposition de la Société par M. Perrier, directeur du Muséum.

Un nombreux public de membres et d'invités remplissaient l'amphithéâtre, malgré un temps affreux.

Après quelques aimables paroles de bienvenue prononcées par le président, M. van Panhuys a commencé sa conférence par l'exposé de son sujet : Ayant résidé en Guyane néerlandaise, il a été très frappé des chants en usage dans le pays. Il les a soigneusement et fréquemment écoutés et a pu ainsi en retenir un grand nombre. Ces chants sont les uns, les plus simples, ceux des sauvages habitant encore les forêts du pays, puis ceux des indigènes fixés dans les villes, ceux des nègres, et enfin les chants populaires en usage chez tous les habitants des villes et villages.

L'orateur a chanté lui-même un grand nombre de ces chants en s'accompagnant agréablement sur la guitare.

Au fur et à mesure, il a donné la traduction des paroles prononcées.

Il a enfin montré un certain nombre d'instruments de musique de la Guyane provenant du musée du Trocadéro, que M. Verneau avait fait apporter pour la circonstance.

Cette très pittoresque et très vécue conférence a été fort applaudie. Elle sera publiée *in-extenso* dans le *Journal* (t. IX, p. 27).

SÉANCE DU 9 JANVIER 1912

PRÉSIDENCE DE M. VIGNAUD

Les procès-verbaux des deux précédentes séances sont lus et adoptés.

La correspondance imprimée comprend les ouvrages suivants :

Papers of the Peabody Museum of American Archaeology and Ethnology, Harvard University, t. V, Cambridge, 1911 : Ernst Volk, *The archaeology of the Delaware Valley* ; — *University of California publications in American Archaeology and Ethnology*, vol. 10, n° 2 : T. T. Waterman, *The phonetic*

elements of the Northern Paiute language, nov. 1911 ; vol. 10, n° 3 : A. L. Krœber, *Phonetic elements of the Mohave language*, nov. 1911 ; — *Bulletin du Parler français au Canada*, t. X, n° 3, nov. 1911 ; — *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, VI° série, t. I, n° 6, 1910 ; — *Bulletin of the American geographical Society*, t. XLIII, 1911, n° 11 ; — *University of Pennsylvania ; Egyptian Department of the University Museum*, t. V, 1911 : C. Lesnard Woodley, *Karanòg, the town* ; — *Baessler-Archiv*, t. I, 1910-1911, t. II, 1911, fasc. 1-2, Beiheft 1-2, 1910-1911 ; — *Smithsonian Institution. Bureau of American Ethnology*, Bulletin 44 : Cyrus Thomas et John R. Swanton, *Indian languages of Mexico and Central America*, Washington, 1911 ; Bulletin 51 : Jesse Walter Fewkes, *Antiquities of the Mesa Verde National Park cliff Palace*, Washington, 1911 ; — *Memoirs of the Peabody Museum of american Archaeology and Ethnology. Harvard University*, vol. V, n°s 1-2, Cambridge, 1911 : Teobert Maler, *Explorations in the Department of Peten, Guatemala* ; *Tikal* ; Alfred M. Tozzer, *Preliminary Study of the ruins of Tikal, Guatemala* ; — *American Anthropologist*, new series, t. XIII, 1911, n° 2 ; — *Horizontes*, 13° année, n° 100, Ciudad-Bolivar (Venezuela), 31 octobre 1911 ; — *Proceedings of the american philosophical Society*, Philadelphie, t. L, 1911, n° 199 ; — *Rendiconti della Real Accademia dei Lincei* ; *classe di scienze morali, storiche e filologische*, 5° série, t. XX, fasc. 5-6, 1911 ; — *La Canadienne*, n° 11, novembre 1911 ; — *Smithsonian miscellaneous collections*, t. 56, n° 16 : Aleš Hrdlička, *Some results of recent anthropological exploration in Peru*, Washington, 1911 ; — *Boletín de la Sociedad geográfiça de la Paz*, Bolivia, 9° année, n°s 30-32 ; — *Revue anthropologique*, n° 11, novembre 1911 ; — *Mitteilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien*, t. XLI (3° série, t. XI), 1911, fasc. 3 et 4 ; — *Anthropos*, t. VI, 1911, fasc. 6 ; — Eduard Seler, *Die Stuckfassade von Acanceh in Yucatan* (*Sitzungsberichte der königlich preussischen Akademie der Wissenschaften*, t. XLVII, 1911, pp. 1011-1025) ; — Clarence B. Moore, *Sheet-cooper from the mounds is no necessarely of European origin* (*American anthropologist*, new. series, t. V, 1903, pp. 27-57) ; *Moundville revisited* (*Journal of the Academy of natural Sciences of Philadelphia*, t. XIII, 1907, pp. 335-405) ; *Crystal river revisited* (*Ibid.*, pp. 406-425) ; *Mounds of the lower Chattahoochee and lower Flint rivers* (*Ibid.*, pp. 426-456) ; *Notes on the ten Thousand islands, Florida* (*Ibid.*, pp. 457-470) ; *Certain aboriginal remains of the Black Warrior river* (*Ibid.*, t. XIII, 1905, pp. 123-244) ; *Certain aboriginal remains of the lower Tombiggee River* (*Ibid.*, pp. 245-278) ; *Certain aboriginal remains on Mobile bay and on Mississippi Sound* (*Ibid.*, pp. 279-297) ; *Miscellaneous investigation in Florida* (*Ibid.*, pp. 298-325) ; *Certain aboriginal Mounds of the central Florida West-Coast* (*Ibid.*, t. XIII, 1903, pp. 361-438) ; *Certain aboriginal mounds of the Apalachicola river* (*Ibid.*, pp. 439-492) ; *Certains mounds of Arkansas and of Mississippi* (*Ibid.*, t. XIII, 1908, pp 479-600) ; *Antiquities of the Ouachita Valley* (*Ibid.*, t. XIV, 1909, pp. 5-170) ; *Antiquities of the St. Francis, White, and Black rivers, Arkansas* (*Ibid.*, t. XIV, 1910, pp. 253-362) ; — Arturo Posnansky, *Lorenzo*

Sundt y la geologia boliviana, La Paz, 1911 ; *Tihuanacu y la civilización prehistórica en el altiplano andino*, La Paz, 1911 ; — *Teatro critico venezolano*, n° 1 ; — *La Revue de l'impôt unique*, vol. 1, n° 2, 1er août 1911 ; — *Biblioteca americana* ; pars II : *America central y meridional* (Catalogue n° 22, 1911, de la librairie Otto Lange, Firenze, villa de Serragli, 132).

Le secrétaire général appelle en particulier l'attention sur la série des six beaux volumes de Clarence Moore sur les Mounds et exprime les remerciements de la Société à l'auteur pour cet important envoi. Il signale également l'important volume publié par le Peabody Museum sur les résultats des travaux et des observations faits par divers auteurs et surtout par Ernest Volk dans la vallée de la Delaware. C'est l'étude complète de la question de l'homme quaternaire américain dans une région où les recherches ont pu être exécutées suivant la méthode scientifique la plus rigoureuse.

La correspondance manuscrite comprend l'annonce de la réunion de la XIVe session du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques qui se tiendra à Genève du 1er au 8 septembre 1912.

M. Vignaud lit une fort intéressante notice nécrologique sur Harrisse (cf. *Journal*, t. VIII, p. 286). Il donne ensuite lecture d'une note de savante critique : *Les Scandinaves en Amérique*.

Le célèbre explorateur polaire, Fridtjof Nansen, a répété récemment à la Société de Géographie de Londres, une conférence qu'il avait faite à Berlin et qui avait alors vivement attiré l'attention de ceux, aujourd'hui en très grand nombre, qui s'occupent des anciennes navigations des Scandinaves. Cette conférence, à laquelle assistaient les géographes et les explorateurs anglais les plus connus, n'a pas moins intéressé la savante société pour laquelle elle était faite, mais a causé une certaine surprise.

Le Dr Nansen, en effet, s'est hardiment élevé contre une légende aujourd'hui très populaire et dont très peu de critiques ont osé mettre l'authenticité en doute : celle de la découverte au xe siècle par l'Islandais Eric-le-Rouge d'une contrée merveilleuse que les sagas appellent Vineland et que la plupart des auteurs modernes, pour ne pas dire tous, placent sur la côte orientale de l'Amérique du Nord, dans une partie du Massachusetts, voisine de la Virginie.

Dans un petit mémoire soumis l'année dernière à notre Société et qu'on trouvera dans le volume VII de son *Journal*, l'auteur de ces lignes a montré, un des premiers, croit-il, que les raisons sur lesquelles on se fonde pour conduire Eric-le-Rouge et ses successeurs jusqu'à la Nouvelle Angleterre ne résistent pas à un examen critique sérieux et que celles qui ont fait admettre à tant d'auteurs que le Vineland se trouvait aux États-Unis, ne sont pas plus valables.

Nansen va plus loin. Il ne croit pas à l'existence du Vineland. Tout en constatant la hardiesse, l'importance et le grand nombre des navigations des anciens Scandinaves et tout en admettant qu'ils ont dû aborder à maintes reprises aux côtes de l'Amérique du Nord, il ne voit dans la Saga d'Eric-le-Rouge, source des récits sur la découverte du Vineland, qu'un roman dont les éléments sont empruntés aux anciennes légendes de l'antiquité et du Moyen

Age sur les iles Fortunées ou des Bienheureux, sur celle de San Brandan et autres de ce genre, qui survécurent dans l'imagination des populations maritimes jusqu'à la fin du xve siècle.

A l'appui de cette thèse, il a donné des raisons qui ne sauraient être légèrement écartées, mais qui ont néanmoins soulevé quelques objections. Le président de la Société, Lord Curzon, sir Clements Markham et d'autres ont fait des réserves, mais tous ont reconnu qu'il n'était guère possible de donner dans une simple conférence des preuves suffisantes d'assertions aussi importantes et qu'il fallait les examiner dans l'ouvrage que Nansen a consacré au sujet. Cet ouvrage, qui vient de paraître à Londres sous le titre de *In the mist of the Northern sea*, traite la question sous toutes ses faces et peut-être aurons-nous l'occasion de l'étudier à notre tour.

M. Capitan fait une communication sur : ***Les Atlatls dans le Mexique ancien et les Estólicas du Pérou.*** Il commence par donner quelques indications sur ce qu'en disent les vieux chroniqueurs mexicains, Sahagun, Torquemada, Herrera, Cortès, Bernal Diaz, le Conquérant anonyme, Landa, Tezozomoc. Il signale ensuite un certain nombre de figures de manuscrits ou de monuments mexicains montrant des Atlatls en usage, et rappelle également le beau mémoire de Mme Nuttall. D'après l'iconographie, il signale deux types d'Atlatls : l'un, sous forme de bâton droit ou courbe ; l'autre, sous forme d'une pièce plate, simple ou ornée, parfois perforée de trous pour y introduire les doigts (type des monuments de Chichen). Quant à l'Estólica, il en montre cinq figures de pièces rapportées par le Capitaine Berthon et qui font partie de ses collections : ce sont des bâtons à encoche terminale ou à saillie. L'un d'eux porte un bouton de cuivre à une extrémité et à l'autre la pièce de main en terre cuite. Enfin, il montre deux figures, l'une relevée sur un vase de Trujillo, l'autre sur un vase de Nazca, représentant des guerriers se servant de ces instruments.

M. Rivet parle des propulseurs qu'il a étudiés en Équateur. Il rappelle qu'en 1902, Krause a publié un travail d'ensemble sur ces armes et indiqué très exactement leur distribution en Amérique ; il insiste en particulier sur ce fait que le propulseur était non seulement en usage au Mexique et au Pérou, mais encore dans un grand nombre de régions américaines, notamment dans la région de l'isthme, en Colombie et en Équateur. Avec Krause, on peut en distinguer deux types : l'un, muni d'un crochet à chaque extrémité ; l'autre, muni d'un crochet à une extrémité et portant à l'autre soit un trou, soit une encoche, pour le doigt du tireur. Ces deux formes se rencontrent au Mexique, en Amérique centrale, en Colombie et au Pérou, tandis qu'en Équateur, au moins dans le haut plateau, on n'a encore trouvé que la première. Suivant Uhle, le propulseur à trou ou à encoche serait le plus ancien, parce qu'il se rencontre chez les populations actuelles restées les plus primitives. Cet argument ne paraît pas décisif à M. Rivet, qui pense au contraire que la forme archaïque du propulseur est celle à double crochet. A la thèse de Uhle, il oppose ce fait que, chez les Australiens, par exemple, les propulseurs sont tous à crochet. Il rappelle également qu'en Équateur, pays qui semble être le berceau archéolo-

gique de la civilisation péruvienne, on ne trouve que des armes de cette catégorie.

La séance est levée à six heures trente.

SÉANCE DU 6 FÉVRIER 1912

Présidence de M. Verneau

Le président excuse M. Vignaud qui, grippé, n'a pu venir à la séance.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance imprimée comprend les ouvrages suivants :

Revista de la Facultad de letras y ciencias, La Havane, t. XIII, 1911, n° 1-2 ; — *Anales del Museo nacional de Arqueologia, Historia y Etnologia*, Mexico, t. III, n°s 4-6 ; — *Boletin del Museo nacional de Arqueologia, Historia y Etnologia*, Mexico, t. I, n°s 3-5 ; — *La Canadienne*, n° 12, 1911, n° 1, 1912 ; — *Bulletin of the American geographical Society*, t. XLIII, n° 12, déc. 1911 ; — *Bulletin du Parler français au Canada*, n° 4, déc. 1911 ; — *Revue anthropologique*, n° 12, déc. 1911, n° 1, janv. 1912 ; — *Horizontes*, Ciudad-Bolivar, n°s 101-102 ; — *University of Pennsylvania ; the Museum publications of the Babylonian Section*, vol. I, n° 1 : David W. Myhrman, *Babylonian Hymns and Prayers*, Philadelphie, 1911 ; — *Ymer*, fasc. 3, 4, 1911 ; — *Bulletins et Memoires de la Société d'anthropologie de Paris*, n°s 1-2, 1911 ; — *Rendiconto del sessioni della R. Accademia delle Scienze dell' Istituto di Bologna, classe di Scienze morali*. 1re série, t. IV, (1910-11) · — *Memorie della R. Accademia delle Scienze dell'Istituto di Bologna, classe di Scienze morali*, série 1, t. V (1910-11) ; *sezione di Scienze storico-filologiche*, et *sezione di scienze giuridiche* ; — *Bœssler-Archiv*, t. II, fasc. 3-4, 1911 ; — J. de D. Méndez y Mendoza, *Historia de la Universidad central de Venezuela*, t. I, Caracas, 1911 ; — Félix F. Outes, *Variaciones y anomalias anátomo-antropológicas en los huesos del cráneo de los primitivos habitantes del sur de Entre Rios* (*Revista del Museo de la Plata*, t. XVIII (2e série, t. V), p. 53-144), Buenos-Aires, 1911 ; — H.-P. Hirmenech, *La Triade préhistorique d'Arzon*, Paris, 1910 ; — V. Giuffrida-Ruggeri, *Il supposto centro antropogenico sud-americano*, Florence, 1911 ; — *La Gazette de Hollande*, n°s 49-60 ; — *Antiquariats-Katalog*, n° 406 (Gustav Fock, Schlossgasse, 7, 9, Leipzig).

M. Rivet annonce avoir reçu une lettre de M. Boman qui part pour explorer la région andine de l'Argentine au sud du pays diaguite et le Chili septentrional (Cf. *Journal*, t. VIII, p. 348). Il donne également communication d'une lettre fort intéressante de M. Koch-Grünberg dans laquelle le savant voyageur donne des détails sur les premiers résultats de son exploration dans le nord du Brésil (Cf. *Journal*, t. VIII, p. 347.)

M. Tozzer a écrit au secrétaire général pour lui proposer de lui envoyer un mémoire. L'auteur offre soit de l'écrire en anglais, soit de le faire traduire en

français. La Société, dans le but de bien marquer le caractère international de son *Journal*, décide que l'article sera publié en anglais.

M. de Périgny demande à représenter la Société au Congrès international des Américanistes de Londres. Il est décidé qu'il sera adjoint à MM. Cordier et Capitan pour faire partie de la délégation.

M. de Charencey donne un certain nombre d'exemples, tirés principalement du comput du temps chez les anciens Mexicains, d'où il croit pouvoir conclure à des similitudes entre certaines coutumes mexicaines et asiatiques.

M. Rivet montre deux propulseurs équatoriens reconstitués à l'aide de pièces isolées, jusqu'ici non identifiées, de sa collection.

MM. Verneau et Rivet communiquent l'étude qu'ils ont faite des objets en métal de l'Équateur, en comparant les résultats des analyses effectuées par M. Arsandaux à ceux fournis par l'étude des collections des pays voisins. Ils montrent qu'on peut distinguer en Amérique du Sud deux régions métallurgiques : dans la première, qui comprend l'Amérique centrale (non inclus le Mexique), la Colombie, l'Équateur et la côte péruvienne, on pratiquait l'alliage de l'or et du cuivre et le placage, mais on ignorait l'alliage de l'étain et du cuivre. Dans la seconde, qui comprend le haut Pérou, la Bolivie et la région andine de la République Argentine, la présence de l'étain dans les objets de cuivre est de règle ; le placage et l'alliage du cuivre et de l'or sont inconnus.

Les auteurs envisagent les diverses hypothèses émises au sujet du procédé employé par les Indiens pour obtenir des objets plaqués. De cette étude critique, ils concluent que, pour les objets équatoriens au moins, seul le martelage semble avoir été utilisé.

La séance est levée à 6 heures 30.

SÉANCE DU 5 MARS 1912

Présidence de M. Verneau

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

M. Verneau, après avoir donné des nouvelles de M. Vignaud, exprime les vœux de la Société pour son prompt rétablissement.

Le secrétaire général communique une demande d'adhésion, adressée à la Société au nom du Comité franco-équatorien pour l'érection d'un monument en l'honneur de la mission des académiciens français au XVIIIe siècle et de la mission géodésique française de l'Équateur (1899-1906). Après un échange de vue, la Société passe à l'ordre du jour.

M. Pittard, président de la commission d'organisation de la XIVe session du Congrès d'Anthropologie et d'Archéologie préhistorique qui se tiendra à Genève pendant la première semaine de septembre, envoie une circulaire demandant l'adhésion et les observations de la Société. MM. Verneau, Capitan, Rivet et Mme Barnett sont désignés pour représenter la Société à ce Congrès.

MM. Marcou, Falcoz et Mme Barnett sont adjoints à MM. Cordier, Capitan et de Périgny, déjà désignés, pour représenter la Société au Congrès des Américanistes qui se tiendra à Londres au mois de mai.

La correspondance imprimée comprend les ouvrages suivants :

American Anthopologist, vol. XIII, 1911, n° 3 ; — *Boletin del Archivio nacional*, vol. X, 1911, n° 6, La Havane ; — *Boletin del Museo nacional de Arqueologia, Historia y Etnologia*, t. I, 1911, n° 6, Mexico ; — *Bulletin of the American geographical Society*, vol. XLIV, 1912, nos 1, 2 ; — *Bulletin du Parler français au Canada*, vol. X, 1912, nos 5, 6, Québec ; — *La Canadienne*, 10e année, 1912, n° 2, Paris ; — *La Gazette de Hollande*, 1912, nos 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, La Haye ; — *Horizontes*, 14e année, 1912, n° 103, Ciudad-Bolivar ; — *Journal of the Academy of Natural Sciences of Philadelphia*, 2e série, vol. XIV, 1911, part. 3 : C. B. Moore, *Some aboriginal sites on Mississippi river* ; — *Mitteilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien*, t. XXXXI, 1911, nos 5-6 ; — *Rendiconti della reale Accademia dei Lincei*, 5e série, vol. XX, 1911, nos 7-10 ; — *Forty fifth report on the Peabody Museum of American Archaeology and Ethnology, Harvard University*, Cambridge, 1912 ; — *Fourth report Wellcome tropical research laboratories at Khartoum*, London, 1912 ; — *Report of the librarian of congress for the year* 1911, Washington ; — *Revista da sociedade scientifica de S. Paulo*, vol. VI, 1911 ; — *Revue anthropologique*, 22e année, 1912, n° 2 ; — *University of California bulletin*, 3e série, vol. V, 1911, n° 3.

Earl L. Bradsher, *Mathew Carrey, editor, author and publisher*. New-York, 1912 ; — Clarence B. Moore, *Some aboriginal sites on the Mississipi river* (*The Journal of the Academy of natural sciences of Philadelphia*, vol. XIV) ; — Giuffrida-Ruggeri, *L'uomo primordiale come tipo indifferenziato* (*Archivio per l'antropologia e la ethnologia*, vol. XLI, 1911, n° 3) ; *L'uomo come specie collettiva*, Naples, 1912 ; — Godin (P.), *Asymétries normales des organes binaires chez l'homme* (*Comptes rendus de l'Académie des sciences*, 3 octobre 1910) ; *Alternances des accroissements semestriels au cours du développement du corps humain* (*Comptes rendus des séances de la Société de Biologie*, t. LXVIII, 1910) ; *De la puberté à la nubilité chez l'adolescent moyen au point de vue de la croissance* (*Bulletins et mémoires de la Société d'anthropologie de Paris. Jubilé du cinquantenaire*, 1910) ; — Outes (Félix F.), *La controversia sobre las escorias y tobas volcánicas*, Buenos-Aires, 1911 ; *Universidad nacional de la Plata, Museo. Guia sumaria para la visita de la sala XIX*, Buenos-Aires, 1912.

A catalogue of recent purchases. Otto Lange, Florence, 1912 ; — *Periodica*. Katalog 599. Joseph Baer, Frankfurt, 1912.

M. de Charencey communique quelques observations sur la présence de l'éléphant en Amérique dans les temps anciens et sa coexistence avec l'homme primitif.

Quelques observations et échanges de vue ont lieu entre M. de Charencey, M. le président et le secrétaire général mettant au point cette question.

Mme Barnett donne lecture d'un très intéressant mémoire de M. Hector Alliot, Curator du Southwest Museum de los Angeles (Californie), intitulé *Fouilles de Tyuonyi, village préhistorique des Tewa* (Nouveau-Mexique) [cf. *Journal*, t. IX, p. 111].

Sont présentés comme membres titulaires :

MM. Guillemin-Tarayre, par MM. Charnay, Capitan et Verneau ;
Desprez (Paul), par MM. Vignaud et Rivet ;
Capitaine Mailles, par MM. Vignaud et Rivet ;
Wagner (Duncan), par MM. Raoul Wagner et Rivet ;
Martin-Zédé (Georges), par MM. Poutrin et Rivet.

La séance est levée à 6 heures 25.

NÉCROLOGIE

JULES HÉBERT.

La Société des Américanistes de Paris vient d'éprouver une perte très sensible en la personne de Jules Hébert, inspecteur du Musée d'Ethnographie du Trocadéro.

D'une grande modestie, d'une probité à toute épreuve, le regretté défunt était l'homme du devoir dans toute l'acception du mot. Sa fermeté de caractère n'excluait pas une extrême bonté, qui lui gagnait bien vite la sympathie de tous ceux qui l'approchaient. Généreux autant que modeste, il était toujours prêt à mettre au service d'autrui les sérieuses connaissances qu'il avait acquises au cours de 32 années de travail assidu au Musée d'Ethnographie.

Quand il quitta le régiment avec le grade de sergent, Jules Hébert put montrer ses aptitudes spéciales en contribuant à l'installation, en vue de l'Exposition universelle de 1878, des collections ethnographiques appartenant à l'État. Aussi, lorsque ces collections furent transférées au Palais du Trocadéro, était-il tout désigné pour faire partie du personnel du nouveau Musée : par arrêté ministériel du 19 juillet 1880, il fut nommé sculpteur-modeleur et chargé, aux termes de l'article 7 de cet arrêté, « des moulages, reproductions et restaurations destinées au Musée d'Ethnographie ».

En fait, ses fonctions ne se limitèrent pas à exécuter des moulages, des reproductions et des restaurations. Ernest Hamy qui, par le même arrêté, avait été nommé conservateur et qui avait dans ses attributions le classement scientifique et l'installation des collections, trouva, dès le début, en Jules Hébert, non seulement un aide précieux, mais un véritable collaborateur, intelligent, laborieux et méthodique. Hébert se mit à l'œuvre avec ardeur, travaillant sans désemparer du matin au soir dans des salles où l'on jouit d'une agréable fraicheur pendant l'été et où l'on gèle durant l'hiver.

Les rigueurs de la température hivernale n'étaient pas faites pour ralentir le zèle de notre regretté collègue, qui s'était épris d'une sincère passion pour l'ethnographie. Chaque objet l'intéressait et, avant de ranger dans des vitrines improvisées ou de disposer en panoplies, le long des murs, les pièces qui arrivaient journellement, il les examinait avec soin et en notait les particularités

techniques. Sa compétence spéciale lui permettait de relever bien des détails qui eussent échappé à d'autres. Ce qu'il observait se gravait dans son cerveau et ne s'effaçait plus. Le nombre des objets avait beau s'accroître dans des proportions inespérées, il n'en oubliait, pour ainsi dire, aucun. Personne ne connaissait comme lui les collections de notre Musée national d'Ethnographie.

La seule ambition de Jules Hébert était de s'instruire, non pas pour faire parade de ses connaissances, mais plutôt pour faire bénéficier les autres des résultats de ses patientes observations. Il n'est peut-être pas un savant, français ou étranger, parmi ceux qui ont fréquenté le Musée du Trocadéro, qui n'ait tiré profit de ses conseils et de ses judicieuses remarques. Ce qui est regrettable pour la science, c'est qu'il n'ait pas publié un plus grand nombre de mémoires; sa modestie exagérée et une certaine timidité naturelle le faisaient hésiter à prendre la plume. Il fallut presque lui faire violence pour le décider, en 1895, à communiquer à la Société des Américanistes, une note sur les *Particularités de l'exécution du décor sur terre cuite en Colombie*. Cependant, il devait lire plus tard à notre Société deux autres notices, l'une intitulée: *Quelques mots sur la technique des céramistes péruviens*, la seconde relative à des *Survivances décoratives au Brésil*. Ces notes ont été publiées dans les tomes IV (1re série) et IV (nouvelle série) du Journal de la Société des Américanistes de Paris. A la Société d'Anthropologie, il signala, en 1906, d'autres *Survivances ethnographiques* que lui avaient montrées de curieux écorçoirs employés dans les Ardennes, l'Indre et l'Yonne.

A nos séances, Jules Hébert était à chaque instant sollicité de donner son avis sur des pièces faisant l'objet de discussion, et son opinion était toujours marquée au coin du bon sens. Sa disparition laisse donc, dans nos rangs, un vide qu'il sera difficile de combler. Mais c'est surtout au Musée d'Ethnographie que sa perte sera le plus vivement ressentie. Il était la cheville ouvrière de cet établissement, auquel il a rendu des services inappréciables et dont il s'occupait encore, sur son lit de souffrance, quelques heures avant sa mort.

Souvent, néanmoins, il aurait eu le droit de se laisser aller au découragement. Ses appointements du début étaient modestes et les augmentations de traitement ont été rares. Pour reconnaître ses bons et loyaux services, on lui décernait bien quelques petites récompenses honorifiques, telles que palmes académiques, palmes de l'Instruction publique, ou bien encore on lui attribuait le titre d'Inspecteur du Musée d'Ethnographie (3 juillet 1896). Un autre, à sa place, eût peut-être cherché une situation plus lucrative; il préféra, lui, sacrifier son bien-être matériel à l'intérêt de l'établissement auquel il s'était consacré de tout cœur. Malgré les déboires qu'il avait éprouvés, j'ai trouvé en Jules Hébert, lorsque j'ai remplacé le Dr Hamy dans ses fonctions de Conservateur, un collaborateur aussi dévoué qu'il l'avait été pour mon prédécesseur.

Ce modeste et savant ethnographe s'est éteint le 9 mars 1912, à la suite d'une longue et douloureuse maladie.

Sur sa tombe, des discours ont été prononcés par le signataire de ces lignes, au nom du Musée d'Ethnographie, et par le Dr Capitan, au nom de la Société des Américanistes de Paris.

R. VERNEAU.

L. W. SICOTTE.

L.-W. Sicotte faisait partie, depuis 1906, de notre Société qui perd en lui un de ses représentants à l'étranger les plus autorisés et les plus zélés. Personnellement, j'avais été en relation avec lui dans le courant de l'an dernier et j'avais pu me rendre compte du grand intérêt qu'il portait à nos travaux et à notre publication.

L.-W. Sicotte, qui a succombé subitement en septembre dernier à une syncope cardiaque, était né à Boucherville, le 10 décembre 1838. Après un brillant cours d'études au séminaire de Saint-Hyacinthe, il étudia le droit; il fut admis au barreau en 1860, et en 1864, était élu secrétaire de l'association. Il accepta ensuite le poste de secrétaire particulier de Sir Georges-Étienne Cartier, position qu'il abandonna bientôt en 1866 pour se consacrer à la préparation du cadastre de la province de Québec. En 1882, il fut nommé greffier de la Couronne et de la Paix, à Montréal, et en 1897, juge des Sessions de la Paix.

Au début de sa longue carrière, L.-W. Sicotte collabora activement avec Chapleau, le juge Mousseau et d'autres, à la rédaction du journal « Le Colonisateur ». Mais ses goûts le portaient vers les études qui rentrent directement dans le cadre des travaux de notre Société. Aussi malgré les multiples occupations que lui imposaient ses fonctions importantes, consacra-t-il ses loisirs à des recherches historiques dont la grande valeur l'appela rapidement à la présidence de la Société des Antiquaires et des Numismates, et de la Société historique de Montréal.

Sa mort ne prive donc pas seulement le barreau de Montréal d'un de ses membres les plus estimés, elle enlève à la science américaniste un de ses plus fervents adeptes.

P. R.

BULLETIN CRITIQUE

ANTHROPOLOGIE

Radosavljevich (P.). *Professor Boas' new theory of the form of the head. A critical contribution to school anthropology* (La nouvelle théorie du Professeur Boas sur la forme de la tête. Contribution critique à l'étude de l'anthropologie). *American anthropologist*, vol. XIII, 1911, pp. 394-436, 3 figures.

Ainsi qu'on pouvait le prévoir, les récents travaux de Boas sur les modifications du type physique des immigrés (Cf. *Journal des Américanistes de Paris*, t. VII, 1910, p. 262; t. VIII, 1911, p. 291) n'ont point été sans soulever des critiques, dont une des plus complètes est celle de Radosavljevich. Bien qu'il s'agisse ici d'une question d'anthropologie et de biologie générales, elle rentre cependant dans le cadre de l'américanisme, puisque ses éléments sont exclusivement américains.

L'auteur rappelle tout d'abord les différents motifs qui peuvent amener les changements de forme du crâne : ce sont principalement des causes purement mécaniques, l'action du berceau pendant le décubitus dorsal prolongé, les diverses compressions artificielles du crâne, l'action des muscles temporaux, etc. En dehors de ces influences, la permanence de la forme du crâne est acceptée par la majorité des anthropologistes: de tout temps, on a affirmé qu'elle constituait un caractère héréditaire qui n'était modifié ni par le climat, ni par le milieu, ni par l'âge ou la nourriture. D'autres auteurs, tout en admettant cette loi dans ses grandes lignes, pensent que la forme du crâne n'est définitivement acquise que vers la sixième année, ou même beaucoup plus tard, pendant l'adolescence; quelques anthropologistes enfin, avec Hrdlička, sont d'avis que les caractères crâniens, tout en étant héréditaires, ne sont pas d'une absolue fixité et qu'on peut observer, de père en fils, certaines variations peu étendues qui n'ont rien d'anormal.

D'ailleurs, dit Radosavljevich, la forme du crâne est extrêmement variable suivant les pays, à tel point qu'on a pu dresser une carte d'Europe où les divers types crâniens occupent des aires de dispersion bien nettement délimitées; de plus, les citadins sont, en général, plus dolichocéphales que les campagnards, sans que la raison de ce fait puisse être fournie d'une façon certaine.

Passant ensuite à la critique des résultats obtenus par Boas, l'auteur montre qu'il s'agit bien là d'une théorie absolument nouvelle, qu'il appelle, en raison des facteurs qu'elle fait entrer en jeu, « *environmental-economic theory* », et analyse, une à une, les conclusions du professeur américain. Il est douteux, d'après les statistiques elles-mêmes, que le crâne brachycéphale des juifs s'allonge, et que le crâne dolichocéphale des Italiens se raccourcisse; il ne s'agit d'ailleurs que de brachy et de dolichocéphalie modérées, et la méthode des moyennes, qui a été constamment employée, est absolument défectueuse en elle-même. De plus, si l'on connait le type crânien des fils d'immigrants, on ne connaît pas celui de leurs parents, et les modifications constatées peuvent simplement n'être que les différences que l'on observe normalement dans tout groupe ethnique.

Le type crânien, selon Boas, se modifie d'autant plus profondément que le séjour des parents en Amérique est plus prolongé. Il n'en est rien, affirme le critique, car les variations constatées sont absolument insignifiantes. Ne se chiffrant que par des différences de 2 ou 3 millimètres, elles doivent être attribuées bien plutôt à des erreurs de technique qu'à l'influence du « sol américain » ou à celle des « paniques financières ». En effet, la longueur du crâne est une des dimensions les plus fixes, à tel point qu'elle est à très peu de chose près la même pour les crânes du Pithécanthrope, de Spy, de Néanderthal, et pour ceux des Européens; ce qui varie, c'est sa hauteur, et Boas n'en a tenu aucun compte.

La même remarque doit être faite en ce qui concerne l'action toujours croissante du milieu américain : ou bien les modifications constatées dans l'indice céphalique sont normales, car le type crânien d'un même peuple est loin d'être homogène, ou bien elles résultent d'une technique défectueuse.

Cette technique, en effet, serait loin d'être parfaite: Boas n'a fait connaître aucun des points de repère qui lui ont servi à déterminer la longueur et la largeur du crâne; le nombre d'observateurs était trop grand pour que des erreurs personnelles ne vinssent pas fausser les résultats; le mode opératoire était insuffisamment précis. De plus, bien que le nombre total des observations soit considérable, il reste, pour certaines catégories d'individus, notamment pour les Italiens nés en Amérique, tout à fait insuffisant, et l'importance des conclusions n'est point en rapport avec la faiblesse numérique de plusieurs des séries.

Dans un autre ordre d'idées, il y a beaucoup à reprendre sur la façon dont Boas a cru pouvoir apprécier, chez les tout jeunes enfants, l'âge, et, chez les adolescents, la couleur des yeux et des cheveux. On est conduit à penser que, dans nombre de cas, le poids a été noté sur des sujets tout habillés. Quant aux schémas qui représentent les variations de la forme du crâne, et qui ne correspondent en réalité à aucun des types déterminés par l'observation, ils résultent, dit Radosavljevich, « non point des mesures vraies, mais d'une pure imagination ». Un jugement tout aussi sévère est porté sur les références anthropologiques sur lesquelles Boas s'est, dans certains cas, appuyé : ces références proviennent d'une bibliographie incomplète, et présentent comme acceptées définitivement des conclusions que la plupart des anthropologistes rejettent.

Bref, ni pour les Siciliens, ni pour les Juifs, les théories de Boas ne con-

cordent avec les faits observés en réalité ; elles résultent de plus d'une enquête faite hâtivement et dans un esprit peu scientifique.

Il ne semble pas que les conclusions qui voulaient prouver un changement de forme du crâne sous l'influence d'un milieu nouveau puissent subsister après une discussion aussi serrée. Elles doivent disparaître devant ces arguments qui, pour la plupart, portent, et qui détruisent, un peu brutalement peut-être, les résultats d'une enquête à laquelle on ne saurait dénier le mérite d'avoir été longue et hérissée de difficultés de toute nature. Boas d'ailleurs s'était gardé de donner ses conclusions comme définitives, et dans son second mémoire, notamment, était loin d'être affirmatif. Quoi qu'il en soit, il est certain que le milieu américain n'a aucune action spéciale sur le type crânien des descendants d'immigrants, et on ne saurait escompter l'apparition, à un moment donné, d'une race américaine à type physique homogène.

Dr Pouthin.

Biasutti (R.). *Contributi all'antropologia e all'antropogeografia delle popolazioni del pacifico settentrionale* (Contribution à l'anthropologie et à l'anthropogéographie des populations du Pacifique septentrional). *Archivio per l'antropologia e la etnologia*, vol. XL, fasc. 1, 1910, pp. 51-96, 24 fig.

Il est nécessaire, dit l'auteur, de bien connaître l'ethnographie, la linguistique et l'anthropologie des régions nord-ouest de l'Amérique et nord-est de l'Asie, afin d'être à même de solutionner foule de problèmes d'une importance considérable au point de vue général. Dans cet ordre d'idées il reste, malgré les brillants résultats de l'expédition Jésup, bien des lacunes à combler.

Biasutti se propose donc d'étudier les pièces anatomiques ayant appartenu à des Californiens, à des Haïda, à des Tsimshian, à des Aléoutes, à des Eskimo, à des Ghiliak, pièces qui sont conservées au musée de Florence et au Muséum de Paris. Il comparera les populations du Pacifique nord aux populations jaunes, et montrera leurs caractères mongoliques. Le crâne mongol est caractérisé par sa grande taille, par son front assez haut, par l'arrondissement de sa région occipitale, par le peu de saillie des crêtes d'insertions musculaires. Ces caractères se retrouvent aussi bien dans les crânes Yakoutes, brachyhypsicéphales, que chez les Eskimo dolichocéphales, et chez les Mongols vrais du centre de l'Asie, qui sont dolicho et brachyplatycéphales. On note cependant que la brachyhypsicéphalie des Chinois, Japonais, Indo-Chinois, s'associe presque constamment à une atténuation des caractères mongoliques proprement dits. La face mongolique, dont les traits principaux ont été fixés par Waruschkin, Baelz, Birkner et surtout par Sarazin, présente une projection totale en avant, et les os nasaux font une très faible saillie ; elle est très développée en largeur, et les

os malaires sont extrêmement saillants; de plus, l'orbite a une forme spéciale, et rappelle, selon Mochi, l'orbite de l'enfant.

Le groupe *paléo-asiatique* (Schrenck), comprend les groupes Aïno, Ghiliak, Yukaghire et Ciukcio, qui forment, d'après Boas, quatre familles linguistiques différentes, échelonnées depuis le Japon jusqu'au détroit de Behring.

Les crânes Ghiliak ont l'aspect mongoloïde, et par le crâne proprement dit, et par la face. Ils sont brachycéphales et platycéphales; Tarenetsky fixe leur indice céphalique moyen à 83,3, et les rattache à la souche toungouse-mongole. Toutefois l'expédition Jésup, complétant les remarques déjà faites dans le bassin de l'Iénisséi, a donné des indices beaucoup plus faibles, mésati ou sous-brachycéphales, sauf pour les Yakoutes. On peut conclure que, dans le nord-est de l'Asie, le type crânien est mésaticéphale et tapéinocéphale. Malgré tout, son affinité avec le type mongol est incontestable.

Les recherches linguistiques récentes ont montré que les groupes ethniques de la Sibérie orientale présentaient des affinités avec les groupes de l'Amérique occidentale : en exceptant l'Aïno, on peut admettre qu'au point de vue linguistique, le groupe paléo-asiatique constitue une zone de transition entre les langues ouro-altaïques et les langues américaines, celles-ci comprenant l'Eskimo-Aléoute.

Les Ciukques, Eskimo d'Asie, peuple maritime et nomade, présentent deux types crâniens différents : l'un dolicho-acrocéphale, l'autre nettement mongoloïde; entre ces deux types extrêmes se rencontrent foule de types intermédiaires, mais qui, en général, se rapprochent plus du crâne eskimo que du crâne mongol. Ces indigènes, d'après Jochelson-Brodsky, sont plus grands que les Eskimo, leur peau est plus foncée, leurs cheveux sont ondulés, et le « pli mongolique » est rare. Leurs caractères physiques ne sont donc ni ceux des Mongols, ni ceux des Eskimo, mais bien des caractères des races américaines. Cette pluralité du type avait déjà été signalée par Nordenskiöld, qui avait distingué un homme à peau foncée, à nez haut, type des Indiens du Nord, et un homme à type nettement mongolique.

Le crâne eskimo a été bien défini par Otteking comme un crâne mongol à caractères de robustesse plus accusés. Cette définition est vraie non seulement pour la face, mais encore pour le crâne lui-même ; celui-ci est le plus souvent dolicho-hypsicéphale, et normalement scaphoïde. La face est leptoprosope, leptorhinniene, et présente un grand développement de l'appareil masticateur, développement qui est dû aux seules causes mécaniques.

Les Aléoutes sont peu connus au point de vue anthropologique, et on ne possède d'eux aucune mesure sur le vivant. L'Aléoute se distingue de l'Eskimo par une face souvent courte, la mésorhinie, l'aplatissement des orbites ; son crâne est le plus souvent bas et large, et le rapproche des Samoièdes, des Orok et des Mongols du centre. Les deux squelettes d'Aléoutes de Tarenetsky mesurent 1 m. 5210, et 1 m. 4890.

Les Colinsches, Tsimshian et Haïda sont des groupes ethniques de la côte américaine, en bordure du Pacifique, qui présentent entre eux de grandes affinités ethnographiques. Leur taille est élevée : Coliusches, 1 m. 73 ; Tsimshian,

1 m. 693 ; Haïda, 1 m. 695, d'après Boas. Leur brachycéphalie est modérée, et leur face rappelle la face mongolique. Leurs crânes sont grands, plus grossiers que les crânes mongols; ils présentent de fortes crêtes d'insertions musculaires, et des mastoïdes très développées.

Chez les Coliusches, on rencontre le type mongolique très net ou plus ou moins atténué ; la brachycéphalie domine, tout en s'associant soit à la platycéphalie, soit à l'hypsicéphalie. Les Tsimshian ont le facies mongolique, et sont mésati-tapéinocéphales. Leur dolichocéphalie relative, qu'on rencontre chez les Haïda, a été prouvée par les recherches de Boas sur le vivant et contraste avec la brachycéphalie des populations côtières plus méridionales (Kwakiutl, Bilkoola, Salish, etc.) ; les indices céphaliques moyens sont : Tsimshian, 81,8; Nas'qa, 82,9; Haïda, 82,7. En réalité, les recherches personnelles de Biasutti lui ont fourni trois dolichocéphales sur quatre crânes Haïda, et ce type dolichoacrocéphale ne correspond ni au type eskimo, ni au type de Lagoa-Santa.

Bien que Boas n'établisse pas de différences somatiques entre les Tsimshian et les Haïda, l'auteur croit qu'il est possible que ces derniers aient quelques affinités avec les populations moins anciennes et moins mongoloïdes de la côte. Si Boas a pu distinguer quatre types physiques différents, il n'a fait, en réalité, qu'observer diverses combinaisons du type mongolique, de petite taille, à face aplatie et à crâne dolichocéphale, avec le type voisin de l'Indien du nord, de grande taille, à face bien profilée, et à crâne brachycéphale. L'isolement relatif dans lequel ont vécu ces populations côtières, a fixé définitivement ces combinaisons. En tous cas, ces métissages remontent à une très haute ancienneté, et Biasutti est d'accord avec Boas pour penser que l'élément ethnique primitif de la côte se rattachait à la souche mongolique, dont l'influence a été en diminuant du nord au sud, s'atténuant fortement dans les groupes Tinné, mais restant encore appréciable dans le Washington et l'Orégon.

A l'exception de ceux d'entre eux qui sont déformés, les crânes de Californie sont de taille moyenne, ont le front fuyant, la face large, les os nasaux concaves, le nasion enfoncé et présentent cette platyrhinie que Virchow a appelée « platyrhinie inférieure ». Leur type se rapproche de celui des Australiens, Botocudos et Fuégiens, type qui ne se rencontre pas dans le nord, sauf en Californie. Il n'a aucun trait commun avec le crâne mongol et diffère complètement du type étudié par Rivet en Amérique du Sud et dont ten Kate a trouvé des représentants dans les cavernes de la péninsule californienne. Que les crânes de Californiens présentent des traits communs avec les crânes d'Australiens, il ne faudrait pas en conclure cependant que ce point de la côte américaine a été peuplé par des hommes venus d'Australie à travers l'Océan. Tout ce que l'on peut, à l'heure actuelle, affirmer, c'est que, en Californie, les caractères mongoliques ont complètement disparu, pour faire place à ceux de l'*homo americanus*.

Le groupe ethnique paléo-asiatique a conservé, à un certain degré, des caractères physiques purs; au contraire, les populations riveraines du Pacifique ont gardé la trace des différents types qui se sont superposés pour aboutir au type actuel. Les Aïno viennent témoigner, par exemple, du grand mouvement

anthropologique qui eut lieu le long de la côte sud-est de l'Asie, avant qu'elle ne fût envahie par le type mongol, et ont une origine Micro-Polynésienne.

« L'assiette ethno-anthropologique » de l'Asie septentrionale s'est établie relativement récemment, à la fin de la période glaciaire; à ce moment, en effet, les régions du nord ont été le siège de mouvements ethniques très importants. L'*Homo asiaticus*, que l'on retrouve dans le nord de l'Amérique, passa de l'un à l'autre continent par le détroit de Behring.

Mais lorsqu'il s'agit d'expliquer les relations de l'*Homo americanus* avec les races de l'ancien monde, on se heurte à des obstacles infranchissables. Il n'y a évidemment pas d'affinités entre le type américain d'une part et les types océanien ou européen d'autre part; par contre, on découvre à ce premier type des traits communs avec le type mongolique. On distinguera, avec Biasutti, deux zones anthropogéographiques dans l'Amérique du Nord : la première, celle des *paléomorphes*, comprendra les Eskimo et les Aléoutes; la seconde, celle des *néomorphes*, comprendra les indigènes d'Amérique, à « culture basse » (Tinné), et ceux à « culture haute » (Tsimshian). Ces populations *néomorphes* sont constituées par des types ethniques divers, et représentent une zone de transition entre les types mongolique et américain proprement dits.

Dr P.

GIUFFRIDA-RUGGERI. *Il supposto centro antropogenico sud-americano* (Le prétendu centre anthropogénique de l'Amérique du Sud). *Monitore zoologico italiano*, n° 11, 1911, pp. 269-286, 2 figures.

L'auteur admet qu'à l'époque miocène, une terre circumpolaire, l'Olartide, réunissait l'Europe à l'Amérique et permettait aux mêmes espèces animales de se répandre dans les deux continents. On a voulu faire de cette terre disparue le berceau de la race humaine, bien qu'on n'ait jamais rencontré, dans l'Amérique du Nord, des restes fossiles de l'homme ou des primates supérieurs. L'homme serait ensuite passé en Amérique du Sud, réunie à l'Amérique du Nord pendant la période du pliocène.

La théorie d'Ameghino, au contraire, place dans l'Amérique du Sud le lieu d'origine de l'homme : un *Homosimius* serait passé d'Amérique en Afrique à l'époque miocène, il aurait donné naissance au *Pseudohomo Heidelbergensis*, d'où serait dérivé d'abord l'*Homo Ater*, puis l'*Homo Sapiens* (*Homo Primigenius* et *Homo Sapiens* proprement dit).

Giuffrida Ruggeri rappelle les bases de la théorie d'Ameghino : trouvaille, à Monte-Hermoso, d'un atlas humain ayant appartenu, sans aucun doute, à un individu de petite taille, et d'un fragment de fémur. Le précurseur auquel

auraient appartenu ces deux débris est baptisé par Ameghino *Tetraprothomo Argentinus*; il aurait pratiqué la station debout et aurait mesuré environ 1 mètre. Une calotte crânienne fut enfin trouvée à Buenos-Ayres dans un terrain sur l'ancienneté duquel on n'est point encore fixé (pliocène inférieur pour Ameghino, quaternaire inférieur pour d'autres); elle fut attribuée par le savant argentin à un autre ancêtre, le *Diprothomo Platensis*.

L'auteur expose rapidement les nombreuses et diverses critiques que cette théorie a soulevé, et conclut, tant en raison de la nature des fragments osseux sur laquelle elle est étayée, que de l'impossibilité où l'on est de prouver que l'Amérique n'a pas été peuplée par des individus venus d'Asie ou d'Europe, qu'il est bien difficile d'établir, avec les seuls restes de Monte-Hermoso, que l'Amérique du Sud a été le lieu d'origine de l'homme.

De nouveaux arguments sont cependant fournis, en faveur de cette thèse, par la série de crânes de Nécochea, à type uniforme, dolichocéphales, à front fuyant, à occiput aplati, à face large, à nez étroit. Ces crânes auraient appartenu à l'*Homo Pampeus*, ancêtre direct de l'homme, de taille 1m50 environ.

Tout en rendant justice au concept élevé qui a donné naissance aux théories d'Ameghino, G. Ruggeri critique longuement ces déductions et conclut que si jusqu'ici, dans aucune autre partie du monde, on n'a pu trouver des preuves de la présence du premier homme, il est néanmoins très probable que l'Amérique n'a pas été le berceau de notre race et a été peuplée à la suite de migrations plus ou moins complexes.

D^r P.

Warrington Dawson. *Le Nègre aux États-Unis*. Préface de M. Paul Adam. Paris, Guilmoto, in-12, pp. xix-358.

La dangereuse illusion qui pousse aveuglément la plupart des nations modernes vers une égalité chimérique, qu'on ne pourrait obtenir qu'aux dépens de la liberté et de la civilisation même, commence aussi à troubler une partie de l'Amérique. Mais aux États-Unis la question sociale se complique d'une question de race qui se pose là dans des conditions absolument nouvelles dans l'histoire du Monde.

Avant la guerre de Sécession, qui eut pour résultat d'affranchir brusquement des millions de nègres esclaves, deux thèses très différentes prévalaient dans les États du Nord et dans ceux du Sud. Au nord, on soutenait que le droit imprescriptible de tous les hommes à leur liberté imposait à l'homme blanc, quand cela lui était possible, le devoir de réparer l'iniquité dont l'homme noir était la victime, et on déduisait du principe vrai de l'égalité virtuelle des races, la conséquence fausse que le nègre était apte à comprendre et à remplir les obligations que faisait naître l'usage de la liberté dans les sociétés qui ont atteint le haut degré de développement des nations aryennes.

Au Sud, où on était en contact incessant avec le nègre, et où on le voyait tel qu'il est, la question de principe n'était pas discutée ; mais on posait en fait, que du moment que l'homme noir se trouvait placé dans un milieu social où dominait une autre race dont l'évolution était de beaucoup supérieure à la sienne, il pouvait, sous la direction protectrice de cette race, jouir du maximum de santé physique et morale auquel sa nature lui permettait d'atteindre, alors que, privé de cette protection tutélaire et abandonné à lui-même, il se laisse aller à tous les vices et perd à la fois, avec le goût du travail, la santé physique et la juste notion des obligations morales.

Les faits ont démontré que ces prévisions étaient fondées. Contrairement à ce que l'on devait croire, l'accroissement de la population noire libre dans les États du Sud est devenu pour ces États une source d'appauvrissement et de déchéance. Partout où le nègre est en nombre, à plus forte raison là où il domine, l'activité industrielle, agricole et commerciale diminue et le niveau moral baisse, car le blanc lui-même se laisse contaminer par ce voisinage malsain, ainsi que par la nécessité où il se trouve de se protéger contre des attentats dont la fréquence et le caractère révoltant lui font oublier, parfois, que la justice est pour tous et que le criminel y a droit comme l'honnête homme.

Telle est la situation que le livre de M. Dawson a pour objet de peindre et qui y est peinte en traits saisissants. Non que cet ouvrage soit un plaidoyer en faveur d'une thèse quelconque : l'auteur s'est prudemment abstenu de toute visée de ce genre ; il a voulu nous donner un simple dossier, mais c'est un dossier formidable composé de faits et de documents recueillis par un homme qui connait les nègres pour être né et avoir vécu parmi eux, et qui les aime, comme les aiment tous les Américains du Sud, les seuls chez lesquels les malheureux noirs trouvent de véritables sympathies.

Les hommes du Nord ne se laissent pas alarmer par cet état de choses dont ils connaissent mal l'importance et dont ils ne voient pas les conséquences. Dans leur aveugle optimisme, ils croient que la panacée universelle, l'instruction supérieure, suffira à écarter tous les maux qu'on prévoit, et ils multiplient les écoles et les églises. Il est difficile de se tromper plus complètement sur les conditions dans lesquelles l'instruction peut amener de tels résultats.

Les individus d'une race restée pure — ou qui n'a subi aucun mélange capable de détruire ce qui en forme les traits essentiels — et que les hasards de la vie ont privés de toute instruction, sont aptes à acquérir cette instruction et à atteindre la supériorité de leurs plus éminents congénères, parce qu'ils ont la même mentalité. La mentalité est, en effet, un caractère ethnique que l'instruction peut développer dans une certaine mesure mais non créer. Les traits physiques d'une race, comme ses traits moraux et psychiques, sont l'œuvre des siècles et les siècles seuls, ou un apport de sang d'une autre origine, peuvent les modifier. Le nègre resté nègre physiquement, reste nègre psychologiquement et conserve sa mentalité quelle que soit son instruction. Lors même donc que tous les noirs réussiraient à s'approprier toutes les connaissances que possèdent les blancs, l'état social qu'ils institueraient porterait l'empreinte de leur mentalité et ne serait qu'une imitation superficielle, ou une caricature de celui auquel le

blanc est arrivé après des milliers d'années d'élaboration. M. Dawson fait remarquer, d'ailleurs, que ceux qui, parmi les anciens esclaves ou fils d'esclaves nègres, se sont élevés au-dessus de leurs congénères, sont presque tous des mulâtres, c'est-à-dire des demi-nègres et que rien ne prouve, jusqu'à présent, que des nègres de race pure pourraient atteindre, excepté à titre exceptionnel, le même degré de développement intellectuel et moral.

Avec une prudente réserve, M. Dawson s'abstient de recommander aucun moyen de sortir légalement d'une situation que les meilleurs juges regardent comme sans issue, mais il montre qu'en raison de la nature même des choses on ne peut envisager aucune autre solution rationnelle du problème que les suivantes :

Le déplacement de tous les noirs? Évidemment, si les blancs étaient délivrés de la présence des nègres cela résoudrait la question ; mais comment arriver à cela ? Les noirs se refusent absolument à quitter le sol où ils sont nés et on ne peut songer à l'expulsion en masse de millions d'individus. Où les enverrait-on d'ailleurs?

La fusion des deux races ? Ce serait encore une solution, mais elle ne pourrait s'obtenir qu'aux dépens du blanc puisqu'elle aurait pour résultat la création d'une race mixte qui, lors même qu'elle ne serait pas inférieure à celle du blanc, finirait très probablement par disparaître dans un temps relativement court, car des observations répétées ont montré que dans la plupart des cas d'atavisme que présentent si fréquemment les alliances entre blancs et noirs, c'est la réversion au type noir qui se produit. M. Dawson semble croire que c'est là toujours ce qui arrive. Je dois dire que j'ai constaté à la Nouvelle-Orléans un cas où l'un des deux enfants nés du mariage d'un blanc avec une mulâtresse presque blanche de peau, reproduisait le type du père, alors que l'autre enfant rappelait le nègre par des traits bien plus accentués que ceux de la mère. Mais c'est là un cas exceptionnel. En Louisiane, où les Espagnols, les Portugais et les Italiens, les premiers surtout, montrent moins de répugnance que les blancs des autres races à contracter des unions plus ou moins passagères avec des négresses, leurs produits rappellent toujours le noir bien plus que le blanc.

Il faut d'ailleurs noter que si l'homme blanc ne recule pas toujours devant l'accouplement avec une négresse, il n'en est pas de même pour l'autre sexe. La femme blanche, plus elle est blanche, si l'on peut s'exprimer ainsi, répugne à s'unir au nègre. Il n'est pas besoin d'avoir habité les pays où l'esclavage a existé pour constater qu'il en est ainsi. Que ce soit un préjugé, ou une répulsion naturelle motivée par certains caractères physiques et physiologiques, le fait existe et il suffit pour créer un obstacle insurmontable à la fusion des deux races.

La troisième solution envisagée paraît également inapplicable. Il s'agit de trouver une forme sociale qui permettrait au blanc et au noir de vivre parallèlement sans se mêler et sans aliéner leur liberté. Mais comment éviter ce mélange là où, de par la Constitution fédérale, le nègre jouit de droits politiques, dont l'exercice le met nécessairement en contact avec le blanc, droits qui ne peuvent être ni diminués ni supprimés sans qu'ils le soient aussi pour le blanc ?

N'y aurait-il donc d'autre solution à ce grand problème que l'extermination ou l'extinction graduelle de la race la plus faible ? Les anciens n'hésitaient pas à recourir au premier moyen ; les modernes, plus humains et meilleurs observateurs du cours des choses, laissent faire la nature. Ils savent que dans l'âpre lutte pour l'existence dont le monde est le théâtre, le faible est destiné à disparaître, quand il gêne le fort, et qu'avec le temps, il en sera du nègre comme il en est des Peaux-rouges dont il ne restera bientôt plus aucune trace. M. Dawson a donné des chiffres qui montrent que l'heure de la disparition des nègres américains peut être prévue dès maintenant et nous voyons, par l'exposé documentaire qu'il fait de leurs conditions d'existence, que loin de rien faire pour éviter ou pour retarder cette issue fatale, ils se complaisent dans cet état de paresse, d'ivrognerie et de misère qui doit nécessairement la précipiter.

HENRY VIGNAUD.

ARCHÉOLOGIE

Dr GEORG FRIEDERICI. *Die Verbreitung der Steinschleuder in Amerika* (L'extension de la fronde en Amérique). *Globus*, t. XCVIII, pp. 287-290, 1910.

Si l'on consulte les ouvrages écrits, depuis la découverte du Nouveau-Monde, sur l'ethnographie des races pourtant si variées qui l'habitent, on constate partout relaté l'emploi de la fronde, depuis le Groënland jusqu'au détroit de Magellan. C'est à cette conclusion qu'arrive l'auteur, qui s'est livré à un travail de bibliographie fort complet. Seuls font exception les bassins du Mississippi, de l'Orénoque et de l'Amazone, dans leurs parties alluvionnaires, où manque, à la vérité, la pierre, projectile obligé de la fronde. Pour la même raison d'ailleurs, dans les mêmes pays, on ne trouve aucun couteau, aucune hache en pierre, si fréquents partout ailleurs.

Les Incas honoraient la fronde (waraka) d'une particulière estime et dans les combats les guerriers armés de frondes étaient parmi les plus redoutés. Les Indiens de l'extrême sud les portaient enroulées autour de la tête ou de la ceinture, et s'en servaient aussi à la chasse, même au milieu des bois. Si incroyable que cela puisse paraître, la forêt vierge n'en interdit point l'usage, comme on peut l'observer en Océanie, où les Baïning n'ont point d'autre arme pour chasser dans les bois.

La fronde est très répandue également dans la Polynésie, la Mélanésie, la Micronésie. Faut-il en conclure que les peuplades de ces îles sont proches parentes de celles de l'Amérique ? Assurément non, car la fronde a son origine dans l'existence de la pierre de jet, et l'on peut dire qu'elle est née, pour chacune des contrées où on la rencontre, de la nature du sol.

CH.-A. MARTIN.

Warren K. Moorehead. ***The stone age in north America, an archaoelogical encyclopedia of the implements....*** **(L'âge de pierre dans l'Amérique du Nord ; encyclopédie archéologique des objets, ornements, armes, ustensiles, etc., des tribus du nord de l'Amérique aux temps préhistoriques). 2 volumes, 874 pages, 300 planches, 400 figures. Boston et New-York, Hougton Mifflin, 1910.**

Le très important ouvrage de Moorehead est le fruit de vingt-cinq années d'études sur la préhistoire américaine, portant à la fois sur les collections conservées dans les différents musées et sur les collections particulières. Après avoir prouvé la nécessité d'une classification purement archéologique, qui ne s'inspirerait en rien de ce que l'on a pu observer chez les Indiens actuels, l'auteur montre combien une telle classification peut varier, suivant que l'on considère la nature, ou, comme l'a fait Otis Mason, la destination de tel ou tel objet. Il semble préférable de classer les instruments d'après leur forme et d'après la matière qui les constitue, tout en faisant cette réserve que ce n'est là qu'un schéma élémentaire dans lequel doivent venir s'intercaler de multiples subdivisions.

Instruments en pierre taillée. — La première partie du travail traite des instruments de pierre taillée. Moorehead décrit successivement leur fabrication, les outils avec et sans pédoncule, les grattoirs, les perforateurs, les instruments agricoles et les marteaux.

La technique de la fabrication des objets en pierre taillée a été étudiée à fond par George L. Sellars dont l'auteur cite un long extrait qu'il accompagne de nombreuses figures montrant toutes les phases de la taille de la pierre. Les instruments sans pédoncule peuvent être divisés en deux catégories, suivant qu'ils présentent ou non des retouches. On distinguera, en outre, dans la première section, les instruments pointus aux deux extrémités de ceux dont la base est droite, concave ou convexe. Ces objets sont en quartz, en argillite, en chalcédoine, en obsidienne, en jaspe, etc.

Les instruments de pierre munis de pédoncules étaient surtout utilisés comme pointes de lances et d'épieux. Les flèches, qui jouaient un rôle considérable dans l'armement des Indiens, étaient munies de pointes analogues ; leur forme, comme d'ailleurs celle des arcs, était extrêmement variable suivant les tribus, et la classification adoptée par Otis Mason semble pouvoir être définitivement admise.

Moorehead décrit longuement les différents objets de pierre taillée, et signale, pour chaque type spécial, la localité où il a été découvert et les particularités de technique qu'il présente, en commentant, d'une façon très détaillée, les nombreuses figures qui reproduisent les objets étudiés. On peut d'ailleurs supposer que, dans chaque groupement d'indigènes, quelques individus seulement travaillaient la pierre, ainsi que semble le prouver une grande homogénéité dans la technique. Certains de ces ouvriers avaient même acquis une grande virtuosité, au point de produire de véritables objets d'art.

allongés, les autres, au contraire, trapus et puissants. Quelques-uns de ces objets ont des formes toutes spéciales, très variables d'ailleurs et qu'il est impossible de décrire sans entrer dans les détails. Il en est de même pour les haches qui portent des gorges plus ou moins profondes et dont les plus typiques sont représentées dans l'ouvrage de Moorehead ; les unes sont rectangulaires, les autres, véritables massues, sont presque sphériques ; d'autres affectent la forme de deux troncs de cône accolés par leur base, etc., etc. : d'autres, enfin, ont des contours irréguliers qui leur donnent parfois une apparence des plus élégantes.

Une étude spéciale, très détaillée, est faite des objets en pierre polie dont la forme et le but n'ont pu être expliqués. Dans cette catégorie, on doit faire rentrer les nombreuses pierres polies, ordinairement d'un aspect plaisant, et qui, percées d'un ou de deux trous en des points quelconques de leur surface, étaient suspendues au cou des indigènes. Les formes de ces bijoux ou de ces amulettes sont extrêmement variables, tantôt simples, tantôt fort compliquées, mais toujours d'un travail beaucoup plus délicat et plus fini que celui qu'on observe sur les objets analogues en usage chez les Australiens ou chez les Nègres d'Afrique. Quelques-uns de ces pendentifs se présentent sous la forme de plaques sur lesquelles sont ciselées des reproductions d'animaux.

Enfin, nombre d'objets en pierre polie, rencontrés dans le Michigan, le Maryland, l'Ohio, l'Indiana, etc., ne peuvent, en raison de la diversité et de l'originalité de leur forme, être rattachés à aucune espèce d'instruments connus. Tant à cause de l'incertitude où l'on est sur leur but, qu'à cause de l'élégance de ces objets, leurs très nombreuses reproductions sont extrêmement intéressantes. On trouve, en effet, des pierres discoïdes concaves, convexes, ou simplement annulaires ; d'autres sont ovoïdes ; d'autres sont en forme de tube, de spatule, de croissant ; d'autres paraissent munies d'ailettes ; dans d'autres sont ménagés de profondes encoches ou des sillons d'aspect et de dimensions variables.

L'art des aborigènes ne se bornait pas à peindre ou à dessiner sur les roches des silhouettes humaines ou animales, figures bien étudiées dans les travaux de Fewkes, de Cushing, de Garrick Mallory, mais était assez développé pour leur permettre de sculpter dans la pierre des statuettes figurant l'homme ou les animaux. On doit cependant, tout au moins pour certaines régions, admettre l'influence indéniable des premiers Européens. Moorehead décrit tout d'abord les oiseaux de pierre, qu'il distingue en oiseaux grossièrement sculptés et en oiseaux pourvus d'yeux et d'oreilles, et ayant les ailes étendues ; il étudie ensuite les figures de pierre autres que celles qui décorent les pipes, enfin les statuettes humaines en pierre ou en bois. Les nombreux spécimens de cet art, reproduits dans les planches, frappent par leur simplicité toute schématique.

Les pipes de pierre, utilisées en Amérique bien avant la conquête, ont fait l'objet de nombreux et importants travaux, parmi lesquels on doit citer ceux de Mc Guire et de G. A. West, dont les classifications doivent être conservées avec seulement quelques modifications de détail. Il est certain que les Indiens attachaient à leurs pipes un sens sacré, et c'est là un des motifs de la variété des modèles et de la richesse des décors. On distinguera, d'après leur aspect

extérieur, quinze grandes classes de ces pipes, dont les sculptures varient suivant les différents groupes d'indigènes. Il arrive cependant de rencontrer des pipes d'un type très éloigné du type habituellement connu dans une région déterminée, et cela prouve bien que ces objets ont été importés de loin et s'échangeaient de tribu à tribu.

On ne peut guère donner une idée des variétés qui s'observent dans les formes des pipes, et l'on devra, pour s'en rendre compte, se reporter à l'ouvrage de Moorehead. On rencontre, en effet, des formes très régulières, rappelant complètement les pipes de terre en usage actuellement en Europe. D'autres pipes représentent des animaux entiers, sculptés dans la pierre : oiseaux divers, lézards, etc. ; un grand nombre enfin de ces objets sont de véritables statuettes creuses, reproduisant des hommes debout ou accroupis, plus ou moins stylisés, et dont parfois la tête seule est représentée.

Les mortiers sont ovales ou circulaires, carrés ou rectangulaires, ou au contraire coniques. Ils sont des plus abondants en Amérique du Nord, en raison de la grande consommation que les Indiens faisaient de graines, de racines et de tubercules de toutes sortes. Quelques-uns de ces mortiers, en stéatite, sont munis d'oreilles. En général, tous ces objets sont de facture grossière. Les pilons de pierre sont allongés, régulièrement cylindriques, ou en forme de battant de cloche ; leur surface est lisse ou décorée de dessins plus ou moins réguliers.

Objets en coquilles et en os. — Se basant sur ce que l'homme préhistorique faisait souvent des coquilles et de l'os le même usage que de la pierre, l'auteur étudie les objets de cette nature dont se servaient les anciens Indiens d'Amérique. Deux grandes classes s'imposent, comprenant, l'une, les objets en coquillages servant aux usages domestiques : houes, coupes, bols, etc. ; l'autre, les objets servant d'ornements : colliers en perles sphériques ou cylindriques, anneaux de nez et d'oreilles, épingles à cheveux, bracelets et bagues, pendentifs de toute sorte. Moorehead, dont l'attention s'est surtout portée sur les objets de ce dernier type, les décrit longuement en signalant les points du territoire américain où ils ont été le plus souvent rencontrés. Beaucoup de pendentifs sont circulaires ou rectangulaires, et présentent des ciselures plus ou moins profondes, qui affectent, le plus souvent, l'apparence de dessins géométriques. D'autres, qui ont été découpés dans des plaques de nacre, reproduisent, par leurs contours, des grenouilles, des oiseaux, des quadrupèdes divers.

Les instruments en os étaient utilisés le plus souvent pour les usages domestiques. On a trouvé, en effet, un nombre considérable d'alènes, de harpons, de poignées d'outils, de cuillers, de grattoirs, d'hameçons, etc., alors que les pendentifs, colliers et statuettes sont beaucoup plus rares. Tous ces objets ont été taillés dans les os des animaux, daims ou ours, tués par les Indiens ; leur forme et leur disposition générale varient avec les différentes régions. Les bijoux en os sont grossiers et les plus intéressants d'entre eux sont des dents d'ours incrustées de perles, et des os longs dont la diaphyse est décorée d'incrustations disposées suivant des lignes géométriques : droites, courbes ou lignes brisées.

Objets de cuivre. — L'étude des objets de cuivre a été faite, dans ce travail,

par C. E. Brown, de l'Université de Wisconsin. Dans cette province, ces objets abondent, bien que nombre d'entre eux aient été dispersés ou fondus par des chercheurs ignorants.

Après avoir établi que les ustensiles de cuivre étaient bien réellement l'œuvre des premiers habitants de l'Amérique du Nord, l'auteur montre que leur usage était des plus répandus chez les Indiens de la vallée du Mississippi et en particulier dans la région du « Lac supérieur », où existaient les mines de cuivre. Il est probable que les divers objets rencontrés étaient obtenus par le martelage du métal à froid ou à chaud. On peut classer les instruments de cuivre suivant leur utilisation comme outils ou comme parures. Dans la première catégorie rentrent les haches, ciseaux, couteaux, gouges, herminettes, poinçons, aiguilles, spatules, lances, flèches, hameçons et harpons dont les formes et les dispositions varient presque pour chaque instrument. Dans la seconde classe, se rangent les ornements d'oreilles, les perles, les bagues, les colliers en forme de croissant, et surtout les pendentifs dont les variétés sont infinies et dont beaucoup représentent des oiseaux, des poissons ou des hommes.

Tissage et vannerie. — Moorehead ne consacre qu'une rapide mention aux produits du tissage et à la vannerie. Il fait remarquer que bien peu de spécimens de ces industries sont parvenus jusqu'à nous, tout au moins pour ceux qui proviennent du nord des États-Unis ; car, dans le sud-ouest, au contraire, la sécheresse du climat a conservé de nombreux objets tissés, faits en fibres de yucca, à la fois élastiques et résistantes. Dans cette région méridionale, on a surtout découvert des sandales, des mocassins et des leggings, des fragments de vêtements, des paniers de toutes formes et des récipients étanches, d'un travail de vannerie extrêmement serré.

Poterie. — Après les travaux de Holmes et de Moore sur la poterie précolombienne aux États-Unis, il semble qu'on ne puisse guère apporter de nouveaux éléments d'étude. Cependant l'auteur a su présenter d'une façon attrayante nombre de réflexions originales et montrer la grande diversité de formes et de décors qui se rencontre dans les vases et les récipients de terre, dont la variété semble défier toute classification qui ferait entrer en ligne de compte des caractères irréductibles les uns aux autres. On consultera avec intérêt les planches qui accompagnent l'ouvrage et qui montrent le haut degré de perfection auquel avait atteint la poterie, en même temps que les conceptions vraiment artistiques des anciens Indiens.

Objets divers. — Il semble que les indigènes aient fort prisé les objets en hématite, qui les séduisaient par leur couleur et leur brillant. On les rencontre surtout dans le Missouri et l'Arkansas, la Virginie occidentale et l'Ohio ; mais, comme ces objets étaient échangés de tribu à tribu, ils se trouvent fréquemment dans des points très éloignés les uns des autres. L'auteur décrit des haches avec ou sans rainures, qu'il classe suivant leur forme, allongée, ovoïde ou conique.

Un certain nombre d'objets de pierre, que leur aspect tout à fait spécial a empêché de faire rentrer dans une des catégories précédemment énumérées, font l'objet d'un chapitre spécial. Moorehead y étudie des glaives de cérémonie, des bâtons de commandement, des pommeaux pour ces bâtons, des couteaux

en ardoise, des pierres à cupules, des pipes et des statuettes de toutes formes.

L'âge de pierre dans le Canada oriental, dans le Dakota et l'Utah fait l'objet d'un travail spécial de la part de H. Montgomerry. En général, les objets découverts diffèrent assez peu de ceux rencontrés aux États-Unis, dont ils s'écartent cependant par des différences de détail, signalées au cours de la description.

Eu égard au nombre considérable d'objets que l'on doit attribuer aux anciens Indiens, on peut affirmer que l'Amérique du Nord possédait naguère une population relativement dense, surtout dans la vallée du Mississippi. L'auteur conclut par quelques considérations sur l'ancienneté de l'homme en Amérique, ancienneté qu'il croit très haute, et étudie les différents centres de civilisation qui existaient autrefois. Cet ouvrage, remarquable par le grand nombre de renseignements intéressants et la précision de la documentation qu'il apporte sur l'âge de pierre en Amérique du Nord, se termine par une bibliographie extrêmement complète où se trouve réuni tout ce qui a été écrit, soit sur le travail de la pierre en général, soit sur des points de détail. Il semble que l'œuvre de Moorehead laisse désormais peu de place à de nouvelles études sur les sujets qu'il a abordés.

Dr Poutrin.

Jesse Walter Fewkes. *Antiquities of the Mesa Verde National Park Cliff Palace* (Antiquités du « Palais des falaises » de Mesa Verde, National Park). *Smithsonian institution, bureau of American ethnology.* Bulletin 51, 1911, 82 pages, 35 planches, 4 figures.

Les ruines de Cliff-Palace appartiennent, avec de nombreuses autres ruines dont les plus connues sont celles de « Spruce Tree House », au grand groupe de constructions précolombiennes du Parc national de Mesa Verde.

Contrairement à l'habitude si fréquente chez les indigènes de construire leurs demeures sur un point élevé d'où ils peuvent surveiller l'horizon, les habitants du Cliff-Palace avaient si bien dissimulé leur refuge au fond d'un vallon étroit et profond, que l'emplacement de leur petite ville resta longtemps ignoré, et ne fut découvert qu'en 1880, par un habitant de Mancos.

Depuis cette époque, les ruines furent décrites successivement par Chapin, Birdsall, Hewett et surtout par Nordenskiöld, qui fit du Cliff-Palace une étude générale des plus précises et des plus documentées, laissant à Fewkes le soin de décrire, d'une façon plus détaillée et plus complète, les édifices construits à Mesa Verde, en même temps que de les rétablir dans leur condition première.

Le Cliff-Palace est situé dans un des bras du *Ruin Canyon*, affluent du *Cliff Canyon*. Il est presque tout entier construit dans une immense caverne, et la

haute falaise qui le surplombe est couverte d'une végétation luxuriante, et est creusée de nombreux nids d'hirondelles. L'orientation générale des constructions est Nord-Sud.

Aucune ruine n'a été aussi exposée aux déprédations de toutes sortes : des poutres ont été utilisées comme bois à feu, des murs ont été abattus pour rechercher les objets les plus divers; à ces dégâts sont venus s'ajouter ceux que causait l'eau, qui, à la saison des pluies, se précipitait en véritables torrents du haut de la falaise. Pour restituer à Cliff Palace son aspect primitif, il a fallu exécuter de grands travaux de maçonnerie, relever les murs renversés, et creuser des canaux pour l'écoulement des eaux.

La caractéristique du Cliff Palace réside dans la présence de terrasses, qui, au nombre de quatre, supportent les diverses constructions et sont maintenues par des murs de soutènement.

Pour la commodité de l'étude, Fewkes a divisé les ruines en quatre sections : section de la tour, de la place, le quartier nord et le quartier ancien ; ce dernier semblant avoir été le noyau primitif de la construction. Il est certain que le nombre de 102 habitations et de 17 « Kivas », indiqué par Nordenskiöld, est très inférieur à la réalité, et les habitants du Cliff Palace étaient certainement beaucoup plus de 500.

Les murs sont construits avec beaucoup de soin, en pierres taillées régulièrement et réunies par un ciment grossier, quelques-uns sont en pierres sèches; cependant les habitants de Mesa Verde se servaient fréquemment d'adobes de forme cubique soutenues par une armature de paille. Tous les murs étaient crépis avec un mélange de sable et d'argile, appliqué par les femmes ou les enfants dont on retrouve encore, sur le revêtement extérieur, l'empreinte des mains. Ce revêtement était plus ou moins fini, mince ou épais, blanc, jaune ou rouge, suivant les matériaux employés. Les murailles de quelques habitations étaient décorées de peintures blanches ou rouges représentant des animaux, ou divers signes symboliques, triangles, lignes parallèles, zig-zags, etc.

Il existait, en arrière de chaque demeure, un espace destiné à emmagasiner les déchets, et aussi à recevoir les morts dont les corps, sous l'influence de la sécheresse, pouvaient se momifier. On peut diviser les différentes constructions, suivant leur destination, en habitations, magasins, meuneries, tours, chambres rondes, et pièces à destination inconnue. Les maisons semblent avoir été habitées par les vieilles femmes ; les « Kivas », au contraire, étant la propriété des hommes des différents clans, alors que les cours, les places et les rues étaient propriété commune.

Fewkes décrit en détail le mode de construction des habitations, les toits, les planchers, les foyers, les meubles. Les habitants du Cliff Palace incinéraient leurs morts, ainsi que le prouvent les chambres crématoires, dans lesquelles on retrouve encore des cendres et des débris d'os calcinés. Cependant, il apparaît comme certain que les chefs et les prêtres étaient inhumés dans leur demeure même, qui était ensuite abandonnée.

Les « Kivas » ou chambres de cérémonie, au nombre de 23, sont de deux types : les unes sont souterraines, circulaires avec des piliers supportant la

voûte; les autres sont rectangulaires et sans piliers. Leur construction apparait comme étant de beaucoup plus ancienne que celle des autres édifices du Cliff-Palace. Les murs en sont épais, parfois même doubles, et recouverts d'un enduit d'argile ou de sable. Les piliers sont carrés ou rectangulaires, l'un d'eux, creusé en son centre, sert de conduit à l'air du dehors. Le sol est pavé d'adobes résistantes, mais jamais de pierres, comme les Kivas des Hopi. Vers le milieu de la chambre, se trouve une excavation circulaire, bordée d'adobes ou de pierres plates, et dans laquelle on a trouvé des traces de feu. Les divers Kivas d'un même type, dont Fewke donne une description très complète, diffèrent les uns des autres par des dispositions de détail dans l'aménagement intérieur et la structure des canaux aérifères.

La deuxième partie du travail a trait aux objets trouvés dans les ruines du Cliff-Palace, poteries, vanneries, instruments de pierre, de bois, ornements et fétiches de toutes sortes. Tous ces objets ne présentaient, d'ailleurs, que de très légères différences avec les objets analogues trouvés à Spruce-Tree-House. On doit de plus supposer, étant donné le grand nombre des chambres rituelles et la très faible quantité des accessoires du culte qu'on a pu retrouver, que la plupart de ces objets ont été enlevés quand les troglodytes ont abandonné leur demeure.

Les objets de pierre trouvés à Cliff Palace sont des haches, des meules, des grattoirs, des pointes de flèche et d'épieu. Une seule hache a été retrouvée munie encore de son manche, fait d'une branche repliée autour de la pierre, et dont les deux extrémités sont fortement appliquées l'une contre l'autre.

Les spécimens de poterie ont été découverts en grande quantité et la plupart d'entre eux sont conservés dans différents musées. L'art du potier, arrivé à un haut degré de perfection, se manifestait par des travaux de plusieurs sortes, dont les principaux types seraient, d'après Fewkes : des vases simples sans décors; des vases en terre unie, les uns blancs avec des dessins, les autres rouges. Ces vases ont eu, d'après leurs formes, des destinations diverses, les uns étant de simples ustensiles de ménage; les autres, plus richement décorés, ayant rempli divers buts. Cependant les reproductions des formes humaines ou animales sont l'exception, et tous les dessins et peintures peuvent être rapportés à des figures géométriques, triangles de dimensions variables, isolés ou combinés par séries, spirales, zigzags, croix simples ou swastika, étoiles, lignes parallèles, etc., contrairement à ce que l'on remarque dans les poteries de Sikyatki, où les principaux motifs de décoration sont des figures d'hommes ou d'animaux.

Indépendamment des vases de toutes formes découverts à Cliff-Palace, on a trouvé un certain nombre d'anneaux en poterie, mesurant 6 pieds de diamètre et entourés de fibres d'écorce; ces anneaux servaient à supporter des vases à fond arrondi.

Les ustensiles en vannerie que les fouilles ont mis à découvert sont des paniers de forme rappelant ceux des Ute et des Shoshone, des sandales en tous points semblables à celles trouvées à Spruce-Tree-House; on remarquera, toutefois, que ces sandales correspondent exactement, comme forme et comme dimen-

sions, à des pierres plates, rectangulaires aux coins arrondis, dont l'usage jusqu'ici n'avait pu être déterminé. Il est probable qu'on se trouve en présence de formes qui ont servi à fabriquer les chaussures. Les objets de bois sont surtout des hampes de sagaies, des instruments destinés à planter le blé, ainsi que le font actuellement encore les Hopi; enfin des pièces de bois courbées en forme d'arche et qui servaient soit de jeu, soit à maintenir les charges contre le garrot des animaux de bât. Une mention spéciale doit être accordée aux drilles faites d'une pointe de pierre fixée à un bâton, et qui étaient utilisées par les habitants de Cliff-Palace pour se procurer du feu.

Les instruments d'os étaient très employés par les troglodytes, à en juger par la grande quantité de poinçons, grattoirs, etc., qui fut trouvée. Les os les plus utilisés étaient des os d'oiseaux et de petits mammifères, et parfois aussi ceux d'antilope et d'ours; dans certains cas, ils semblent avoir servi à constituer des espèces de cuirasses ou de brassards, analogues à ceux que l'on rencontre chez les tribus de la plaine.

La base de l'alimentation des habitants de Mesa Verde était le blé dont une certaine quantité de grains a été découverte. La culture des plantes textiles permettait aux Indiens de fabriquer des étoffes très résistantes et à trame très serrée.

En résumé, bien que les fouilles de Cliff-Palace n'aient rien ajouté à la connaissance de la culture matérielle des Indiens troglodytes, elles ont précisé de nombreux points de détail et permettent de rechercher avec succès quelles étaient les relations des habitants de Mesa Verde avec ceux des pueblos voisins. Il apparaît comme évident que les pueblos et Cliff-Palace étaient habités simultanément, mais il n'est pas possible de préciser à quelle époque. Du nombre de Kivas, on peut conclure que Cliff-Palace est plus ancien que Spruce-Tree-House. Pour Nordenskiöld, la falaise aurait été habitée à deux époques différentes, ainsi que le prouve l'architecture du monument. Rien n'indique que Cliff-Palace ait été habité à la période historique, et tout fait supposer que ses possesseurs n'ont jamais connu le contact des Blancs. On ne peut, malgré tout, déterminer l'ancienneté des constructions ; arbitrairement, les uns la fixent à cinq siècles, d'autres à dix.

Les causes de l'abandon de Cliff-Palace n'apparaissent point nettement : le changement de climat a amené la disparition presque complète des cours d'eau et il est probable que les indigènes ont fui vers des régions moins arides.

De nombreuses recherches dans la région de Mesa Verde seront encore nécessaires pour nous fixer définitivement sur l'ancienneté relative des Indiens des pueblos et des troglodytes; mais on doit savoir grand gré à M. Fewkes d'avoir si complètement restauré et décrit ce palais des falaises, et fixé, par ses photographies, son architecture et sa situation si originales.

D^r P.

GEORGE GRANT MAC CURDY. *A study of Chiriquian antiquities*

(Étude des antiquités du Chiriqui). *Memoirs of the Connecticut academy of arts and sciences*, vol. III, 1911, 237 pages, 384 figures, 49 planches, 1 carte.

L'auteur de ce mémoire édité luxueusement s'est proposé d'étudier à fond et de décrire les riches collections d'antiquités du Chiriqui qui sont conservées dans le musée de l'Université de Yale et qui n'ont encore fait l'objet d'aucun travail d'ensemble. Il a complété sa documentation en y adjoignant les collections de même provenance qui appartiennent soit à des particuliers, soit à des musées nationaux.

Le nom de Chiriqui est à la fois donné à une rivière, à un volcan et à la province la plus occidentale de la République de Panama ; il n'y a d'ailleurs, quoi qu'on en ait dit, aucun rapport entre ce terme et le nom des Indiens Cherokee, bien qu'il soit, sans aucun doute, d'origine indienne ; il semble vouloir signifier « le pays abondant en poisson ». L'auteur rappelle que c'est sur le territoire de Panama qu'aborda Colomb, et il retrace l'histoire de sa première découverte, ainsi que celle des expéditions espagnoles de Balboa, de Pedrarias Davila, qui fonda Panama en 1519, d'Espinosa, de Gonzalès de Avila. Après tant d'années écoulées, la région sud du Chiriqui n'est pas plus facile à explorer actuellement qu'au temps des premiers conquérants européens ; l'absence de routes et de tout moyen pratique de communication se fait très vivement sentir. C'est cependant dans cette région méridionale que se rencontrent le plus fréquemment les restes des civilisations précolombiennes.

Les cimetières ou « huacals » se trouvent le plus souvent au sud de la chaîne de montagnes qui divise le Chiriqui en deux parties égales, sur le versant du Pacifique. Un des mieux connus de ces cimetières est celui de Bugavita (près de Bugala), décrit longuement par le Dr Merritt. Il est situé sur un terrain en pente douce au bas duquel coule une rivière ; les tombes y sont distribuées sans ordre, tantôt très éloignées, tantôt, au contraire, rangées côte à côte. Les unes sont ovales, les autres quadrangulaires. Elles sont toujours construites en pierres plates et en pierres roulées par la rivière. Les tombes ovales sont profondes de 4 à 6 pieds et mesurent de 3 à 4 pieds dans leur plus grand diamètre ; elles sont fermées par des pierres analogues à celles qui en constituent les parois ; on n'y trouva pas d'ossements, mais une sorte de terre noirâtre, des poteries et des objets en or, ces derniers placés dans les fissures de la muraille. Les tombes quadrangulaires sont de deux types : les premières ont un mur qui s'arrête à une certaine distance de la surface du sol, elles contenaient de nombreux spécimens de poterie d'un beau travail et d'objets en or : les secondes, très soignées, fermées par une voûte de pierres plates, ne renfermaient que fort peu de pièces ethnographiques.

D'autres « huacals » ont été fouillés par F. Bateman, et par de Zeltner qui ne distingue pas moins de six types de tombeaux chiriqui : les fosses ovales ; les tombes quadrangulaires, à murs et à plafond en pierres ; les tombes dites fortifiées, ayant des piliers de pierre aux angles et en leur centre ; les tombes à

piliers soutenant les dalles du toit; les tombes à toit de terre; enfin les tombes étroites et longues, que ne délimite aucune muraille. D'après Pinart, les tombes ovales sont les plus nombreuses, les ossements humains y sont jetés, sans ordre apparent, le long des parois, mélangés aux objets en or, alors que les poteries occupent le centre de l'excavation.

Les arguments qu'on a donnés pour expliquer la rareté des ossements humains découverts dans les tombeaux n'ont pu être solidement établis : pour les uns, c'était là une preuve que l'incinération était pratiquée au Chiriqui ; pour les autres, les ossements ont été détruits par le temps et par les pluies abondantes, et les masses de terre noirâtre qu'on retrouve dans les tombes ne sont autre chose que les restes des cadavres inhumés ; pour d'autres enfin, notamment pour Pinart, les os seuls étaient placés dans la tombe après avoir été séparés des chairs. Deux crânes seulement ont pu être retrouvés.

D'après les anciens historiens, la population indigène était fort dense au Chiriqui. Selon Melchor Hernandez, il n'y avait pas, sur les rives de la lagune, moins de dix tribus parlant six langues différentes, tribus qui décrurent rapidement en importance dès l'arrivée des premiers conquérants. Plus près de nous, deux tribus occupaient le Chiriqui : les Guaymis sur les deux versants de la Cordillière, qui comprenaient plusieurs sous-groupes à langage spécial, les Muois, les Moves ou Valientes, les Murires ou Sabaneros, et les Dorasques qui occupaient le centre du pays, et étaient réduits, en 1887, à 13 ou 14 individus. Pinart, qui a étudié ces indigènes, les représente comme petits et robustes, à tête longue, à face aplatie, à gros nez, grande bouche et aux lèvres épaisses, à peau de couleur brun foncé. Ils seraient les descendants des anciens Chiriqui, dont l'art aurait subi l'influence mexicaine à un plus haut degré que celle de l'Amérique du Sud.

Mac Curdy divise son étude archéologique en plusieurs chapitres : les instruments de pierre, les poteries, les métaux.

Instruments de pierre. — Les pointes de flèche sont grossièrement taillées ; leur section est triangulaire ; leurs bords sont crénelés plus ou moins profondément. Les pointes de lance sont en quartz noir analogue à la basanite, elles sont très allongées et leur talon est très réduit dans toutes ses dimensions. Les haches ont été trouvées en grand nombre, elles ont été soit taillées, soit polies, soit martelées, soit usées. Leur forme, leur taille sont très variables, la matière seule ne change guère. Il en est de même pour les ciseaux de pierre, eux aussi très abondants. Les mortiers offrent de grandes variétés dans leurs formes et dans leurs décors ; les plus simples sont de larges pierres allongées, sur la surface concave desquelles on faisait rouler un broyeur cylindrique en pierre; d'autres, tout en ne s'écartant que peu de cette forme générale, sont munis de trois pieds massifs ou ajourés; d'autres représentent un ou plusieurs animaux, de préférence des jaguars. Les pilons ont des formes souvent rustiques, souvent aussi ils reproduisent des hommes ou des animaux. Des statuettes de pierre, images de l'homme, ont d'ailleurs été trouvées dans les tombeaux du Chiriqui. Les anciens Indiens portaient des colliers et des amulettes en pierre, ainsi qu'en témoignent les perles allongées en agate polie que décrit Mac Curdy ; d'autres

colliers sont en jaspe vert ; d'autres, mais surtout des pendentifs, sont en jade verte ou translucide ; les amulettes, souvent en forme de hache, représentent parfois un oiseau stylisé. A côté de ces instruments ou bijoux de pierre, l'auteur étudie les pétroglyphes découverts par Seemann à Veraguas, dessins fantaisistes ou représentations d'objets familiers, dont l'interprétation est toute différente de ce qu'on rencontre habituellement au Mexique ou dans le centre de l'Amérique.

Poteries. — Après avoir rendu un hommage mérité aux importants travaux de Holmes sur les poteries du Chiriqui, Mac Curdy adopte dans ses grandes lignes la classification de ce dernier auteur, et distingue, de la façon suivante, les différents objets en terre trouvés dans les « huacals », en tenant compte surtout des motifs de leur décoration :

A. Poteries non peintes.

1. Groupe Armadillo (terra cotta ou biscuit de Holmes).
2. — du saumon.
3. — du serpent (poteries noires incisées de Holmes).
4. — (des poteries) à poignées.

B. Poteries peintes.

1. Groupe (des poteries) à poignées.
2. — du poisson (tripod de Holmes).
3. — (des poteries) incisées couleur chocolat.
4. — (des poteries) incisées.
5. — « maroon ».
6. — des poteries à lignes rouges.
7. — des poteries à lignes blanches.
8. — des poteries à couleur disparue.
9. — de l'alligator.
10. — polychrome.

Il va sans dire qu'une telle classification est toute schématique et que nombre de vases chevauchent sur deux ou même plusieurs des catégories ainsi délimitées. Mac Curdy substitue, dans la classification de Holmes, aux groupes des poteries à trois pieds, des poteries noires incisées, des vases « terra cotta » ou en biscuit, les groupes du poisson, du serpent, et armadillo, en raison de la fréquence des décors représentant des animaux ; il y ajoute le groupe des poteries de couleur brun chocolat.

Le groupe « armadillo » des poteries non peintes comprend un grand nombre de pièces (600) en argile cuite, rouge ou jaunâtre. Ces pièces atteignent un haut degré de perfection, depuis les plus simples jusqu'aux plus compliquées. Ce

sont d'abord des bols rectangulaires ou hémisphériques, avec ou sans becs permettant d'en déverser le contenu, puis des vasques de toute taille, supportées par des pieds unis ou décorés de figures animales, grenouilles ou singes principalement, plus rarement de figures humaines. Quelques vases de cette catégorie affectent la forme d'un quadrupède ; d'autres, dont l'orifice est réduit à un col rétréci, ont des poignées représentant des têtes d'hommes ou d'animaux, ou des sujets occupant diverses attitudes. Malgré la perfection de ces poteries, on est amené à penser qu'elles sont extrêmement anciennes, en raison de la diversité de leurs formes, de leurs décors et de leur technique, qui montrent bien qu'elles étaient l'œuvre d'individus isolés, à une époque où l'art du potier n'était point encore entre les mains de quelques spécialistes.

Les poteries du groupe du saumon ne diffèrent des précédentes que par la coloration qui leur a valu leur nom. Celles du groupe du serpent sont brunes, en terre imperméable, et décorées de lignes brisées représentant en creux le corps d'un serpent s'enroulant autour du vase. Les poteries non peintes et munies de poignées ont parfois des décors analogues, et leurs poignées représentent des figures humaines ou animales.

Les motifs les plus souvent retrouvés au Chiriqui dans la décoration des poteries peintes sont surtout des dessins géométriques, sans exclure toutefois complètement des représentations animales, analogues à celles déjà décrites ; mais il semble que l'artiste a porté plus spécialement son attention sur la peinture. Les couleurs les plus fréquemment rencontrées sont le rouge et le jaune pâle, le noir plus ou moins foncé, et le pourpre, plus rare, fourni sans doute par un oxyde métallique non ferrugineux.

La forme des vases munis de poignées est très variable ; la couleur rouge semble y avoir été appliquée au moyen d'une large brosse, et dessine, sur un fond plus clair, des cercles, des triangles, des lignes verticales. Le col du vase est entièrement peint.

Les vases du groupe du poisson sont caractérisés par trois pieds qui souvent affectent la forme du corps de cet animal ; ils sont peints à l'intérieur comme à l'extérieur. Souvent d'ailleurs, les poissons qui les décorent ont des têtes d'hommes qui servent de poignées. La peinture de la surface extérieure est le plus fréquemment unie.

Le groupe suivant réunit des vases aux formes et aux décors analogues à ceux des groupes précédents, dont ils ne diffèrent que par des lignes rouges, géométriques, ornant la partie supérieure du vase, et qu'on retrouve à l'intérieur des bols ou des coupes à large ouverture.

Dans la catégorie des poteries « brun chocolat » se classent des vases aux formes plus rustiques, supportés par trois pieds courts et robustes ; ils sont ornés d'incisions plus ou moins compliquées, peu profondes, reproduisant des dessins géométriques simples. Ces derniers se retrouvent sur les vases dits scarifiés, plus larges peut-être et aussi plus communs ; les poteries qui les portent ont, elles aussi, été recouvertes d'un enduit brun foncé. Le groupe appelé par Holmes « maroon » comprend des vases à forme globuleuse, avec ou sans anses, souvent ornés de nervures verticales en relief. Les vases à lignes blanches, de

formes variables, avec ou sans pieds, sont connus par quatre spécimens seulement ; les dessins blancs qui les décorent doivent être considérés comme des hiéroglyphes, étant donné leur apparence et leur répartition en groupes distincts identiques à eux-mêmes.

Les vases à « couleur effacée » sont en argile gris jaunâtre ou rouge, d'une facture aussi soignée à l'intérieur qu'à l'extérieur, ce qui semble indiquer que les vases ont été faits en deux parties réunies ensuite. Leur forme est globuleuse et ils sont munis d'un col haut et étroit. Il est difficile d'expliquer quelle technique a permis aux Indiens Chiriqui d'obtenir les décors qui ornent encore quelques-uns de ces vases et qui semblent faits au pochoir. Il est probable que les parties du dessin qui devaient rester incolores étaient protégées par un enduit fait de cire ; qu'on peignait ensuite le reste du vase, et qu'on le plongeait enfin dans de l'eau chaude qui dissolvait l'enduit protecteur. On obtenait alors les figures compliquées qui ornent les vases représentés par Mac Curdy, soit d'une seule couleur, soit rouges, noires et blanches, indépendamment de la couleur du fond. Ces figures représentent soit des animaux, soit des dessins plus ou moins réguliers, mais toujours d'une complication extrême.

Le groupe dit de l'alligator, quoique comptant moins de spécimens que le groupe précédent, est des plus importants ; les poteries qui le composent sont de forme globuleuse, et présentent rarement des poignées ou des motifs décoratifs en saillie. Les dessins qu'elles portent sont soit rouges, soit blancs, soit les deux à la fois, quelquefois aussi noirs, cette couleur étant le plus souvent utilisée pour border les dessins. L'alligator est presque toujours représenté, quoiqu'on rencontre parfois des figurines reproduisant des grenouilles ou des poissons. L'auteur recherche longuement les procédés de stylisation du crocodile ou de l'alligator, depuis les représentations les plus simples jusqu'à celles, plus curieuses, dont l'interprétation est souvent difficile, en raison du développement excessif de la queue et de la situation inattendue de la tête qui regarde en arrière. A ce groupe doivent être rattachés des vases dont les uns ont la forme et la figure soit d'un homme debout, soit d'un jaguar, soit d'un tapir ou d'un oiseau, mais qui sont tous ornés de dessins représentant le crocodile. Un de ces vases, par sa disposition curieuse, mérite de retenir l'attention : il a la forme d'un oiseau aux ailes et à la queue largement étalées, au bec recourbé ; le cou et la tête sont indépendants du reste du vase et forment comme un bouchon permettant d'obtenir une fermeture hermétique.

La poterie polychrome, extrêmement rare, est d'une beauté et d'un fini remarquables ; elle a des points communs avec les poteries des groupes indiqués plus haut, mais s'en différencie par l'harmonie et le mélange des couleurs. Les formes des vases sont très variables ; ils sont, ou sphériques avec un col évasé, ou hauts et presque cylindriques, etc., mais toujours extrêmement élégants. Ils sont décorés par des cercles diversement colorés, entre lesquels se placent des spirales régulières, des grecques, des dessins de toute sorte. L'un de ces vases, en forme de coupe, a son intérieur divisé en quatre zones, encadrées de filets alternativement rouges et violets. Dans chacun des compartiments ainsi formés, dit de Zeltner qui décrit cette pièce, « se trouve un dragon peint en noir et rouge sur fond blanc ». Le décor d'une autre coupe, reproduite dans une planche en

couleurs, représente un crocodile stylisé, dont le corps se détache en rouge, la tête et la queue en violet, blanc et rouge sur un fond de lignes violettes et blanches. Le bord de la coupe s'orne d'une large bande pourpre, doublée elle-même d'un filet alternativement rouge, violet et rose. Des pièces de cette sorte ne le cèdent en rien, au point de vue de la conception et de l'exécution, aux productions les plus artistiques de nos céramistes modernes.

La poterie n'a pas fourni que des vases, et Mac Curdy décrit encore des tabourets que supportent des figures humaines, et nombre de statuettes et d'instruments de musique. Les statuettes représentent presque toujours des hommes, dans toutes les attitudes de la vie, debout, assis, portant un fardeau, etc. ; des femmes avec un enfant, et sont toutes ornées d'alligators plus ou moins reconnaissables. On trouve, parmi les instruments de musique, des sifflets simples ou doubles, longs ou courts, oblongs et percés de trous comme les actuels ocarinas ; ils ont le plus souvent la forme d'un oiseau, canard, perdrix, etc., de crabes, d'iguanes, de jaguars, d'écureuils, etc. On rencontre aussi des tambours cylindriques que surmontent des figurines humaines ou animales.

Objets en métal. — Au moment de la découverte de l'Amérique, les indigènes des régions où l'or, l'argent, le cuivre et leurs alliages abondaient, connaissaient à merveille le travail des métaux, travail dont la technique nous est encore, sur bien des points, inconnue.

L'auteur étudie successivement les objets en métal, et les classe, suivant ce qu'ils représentent ou suivant leur destination, en objets d'usage courant, en ornements, en figurines humaines ou animales, en masques et en plaques. Après des considérations sur la façon dont les Indiens du Chiriqui obtenaient les alliages et coulaient les métaux dans l'argile ou le sable, ayant fait, au préalable, un moule en résine, Mac Curdy étudie dans leurs détails les spécimens d'orfèvrerie conservés au Musée de Yale. Ce sont des aiguilles en bronze ou en cuivre, analogues à celles qu'on a trouvées au Pérou, des grelots en or, destinés à être portés comme pendentifs ou suspendus aux oreilles, de même que des petites reproductions de poissons, de grenouilles, d'alligators, de chauve-souris, etc., qui existent aussi en argent plaqué d'or. Pour chacun de ces bijoux, l'auteur indique le rôle mythique de l'animal et du dieu qu'ils représentent, et les objets analogues trouvés sur d'autres points du continent américain. Des plaques d'or, repoussées et munies d'ornements en forme de mamelles, étaient portées sur la poitrine des femmes ; quelques autres représentent une figure humaine.

De l'étude des objets de toute nature trouvés au Chiriqui, on doit conclure qu'il y a nombre d'analogies entre l'art de cette région et celui du Nicoya. Sans aucun doute, l'influence sud-américaine s'est fait sentir dans le centre Amérique, ainsi que le prouvent les vases du Chiriqui, très analogues, sur certains points, à ceux de l'Équateur. En dehors de ces considérations sur les influences qu'ont subi les manifestations artistiques des Indiens étudiés ici, on se rend aisément compte du haut degré de perfection que les indigènes avaient pu atteindre aussi bien dans la poterie que dans le travail des métaux.

Le livre de Mac Curdy, venant après l'étude si intéressante et si complète que Holmes avait consacré à l'art ancien du Chiriqui, ne fait cependant pas avec elle

double emploi. Les nombreuses planches qui l'illustrent, les descriptions exactes qui sont faites de chaque objet, viennent heureusement compléter certains détails restés, malgré tout, encore imprécis et font de ce travail un document des plus importants pour l'histoire artistique de l'Amérique précolombienne.

D^r P.

Erland Nordenskiöld. *Archäologische Forschungen in Flachenlande Boliviens* (Recherches archéologiques dans la plaine bolivienne). *Zeitschrift für Ethnologie*, T. 42. 1910, pp. 806-822.

De nombreux travaux ont été publiés, qui nous renseignent sur l'archéologie des régions montagneuses de l'Amérique du Sud : ten Kate, Boman, Ambrosetti, Lafone Quevedo, etc., pour le N. de l'Argentine ; Uhle, Bandelier, Squier et Wiener pour le Pérou ; Rivet pour l'Equateur ; d'autres explorateurs pour la Colombie et le Vénézuéla, ont donné les résultats de leurs nombreuses fouilles. Mais, par un hasard singulier, rien n'était encore connu de ce qui concerne, archéologiquement, la grande plaine à l'E. de la région andine, ni en Bolivie, ni au Brésil. — C'est là que Nordenskiöld a porté ses investigations qu'il appelle modestement un « travail de reconnaissance », nous faisant ainsi espérer qu'il les continuera et fera paraître sur la matière un ouvrage complet.

Quoi qu'il en soit, de son travail tel qu'il est, ressort nettement cette conclusion, qu'il n'y aucun lien ni aucune parenté entre les habitants de la plaine et ceux des montagnes. La civilisation des premiers est totalement différente de celle des seconds ; ainsi le prouvent tous les objets recueillis. C'est à des raisons géographiques que le savant suédois attribue à la fois et les différences si marquées, et les analogies non moins frappantes qu'il a relevées entre la plaine bolivienne et le Brésil. Car, d'une part, les chemins de la montagne à la plaine sont très rares et très peu praticables, en raison de la forêt vierge qu'ils traversent, et les rivières qui vont de l'une à l'autre ne sont que d'impétueux torrents ; d'autre part, ces mêmes cours d'eau, une fois en plaine, font communiquer la basse Bolivie par le Rio Madeira, où ils se jettent presque tous, avec le bassin de l'Amazone, le grand fleuve brésilien, dont le Rio Madeira est un des principaux tributaires.

La plaine de Mojos, où Nordenskiöld a fait ses principales fouilles, est recouverte soit de forêts vierges, soit de pampas : elle est transformée en un lac immense pendant la saison des pluies, et est tout à fait desséchée le reste de l'année ; on n'y rencontre pas de pierre. Les huttes des habitants sont bâties sur des monticules (mounds), tout désignés pour des fouilles archéologiques, qui ont un relief de 2 à 5 mètres, dont les dimensions sont variables et la forme très irrégulière. Celui de Hernmark a 225 mètres de long et 85 mètres de large. Celui de Velarde est long de 45 mètres et large de 25 ; il offre cet intérêt parti-

culier que son emplacement a dû être habité avant qu'il ne fût élevé : deux races ont vécu là et c'est la seconde en date qui a érigé le tertre. Le mound de Masicito enfin, non loin du Rio Mamoré, de beaucoup le plus étendu, avec ses 300 mètres de long et ses 150 mètres de large, renferme un très grand nombre de tombes. A Tajivo et près de Los Cusis, à la Loma, près de Trinidad, d'autres tertres moins importants ont été explorés.

Dans ces monticules, l'auteur a trouvé surtout des urnes funéraires contenant des ossements humains, mais jamais des squelettes entiers : le crâne est absent ou incomplet le plus souvent, et cette particularité fait apparaître une distinction très nette entre la manière bolivienne et la coutume argentine d'après laquelle le squelette tout entier est conservé dans l'urne. La première provient sans nul doute du N. de l'Amérique du Sud.

Les urnes mises à jour à Hernmark et à Velarde reposent généralement sur trois pieds, disposition inconnue dans la région montagneuse du pays, mais très répandue dans l'Amérique Centrale et dans le N. de l'Amérique espagnole. Leurs ornements varient beaucoup : lignes courbes entrelacées à Hernmark, lignes simples à Velarde, décorations en relief à Masicito.

Nordenskiöld a tenté une classification chronologique de ces poteries ; il n'a pu arriver à déterminer leur origine, mais il conclut à l'existence de deux périodes, dont la plus ancienne est aussi la plus artistique.

Ch.-A. Martin.

Clarence B. Moore. *Some aboriginal sites on Mississippi river* (Quelques recherches sur les antiquités du fleuve Mississippi). *The Journal of the Academy of natural sciences of Philadelphia*, vol. XIV, 1911, pp. 367-480, 8 planches, 83 figures, 2 cartes.

On ne trouvera pas dans cet ouvrage, par ailleurs remarquablement complet, d'idées générales sur l'archéologie du bassin du Mississippi, non plus que des comparaisons avec les objets de même nature découverts sur d'autres points du continent américain. Moore a préféré se limiter à une description détaillée et à une étude des plus consciencieuses des nombreuses poteries mises au jour par ses fouilles. Celles-ci ont été faites, le long du Mississippi, de la Nouvelle-Orléans à Wilson (Arkansas), ainsi qu'au voisinage immédiat des principaux affluents du fleuve. Les recherches ont été singulièrement compliquées par ce fait que le courant ronge d'un côté la rive et entraîne des gisements intéressants, et que de l'autre, au contraire, il recouvre d'alluvions des terrains où les fouilles deviennent dès lors impossibles. Si on ajoute à cela que nombre de vases et d'objets de toute sorte, trouvés dans les couches superficielles du sol, ont été brisés par la charrue, que d'autres, en grand nombre, ont disparu, les collections de Moore en apparaissent d'autant plus précieuses.

De nombreux « mounds », isolés ou réunis en groupes plus ou moins considé-

rables, ont été rencontrés entre Vicksbourg et Greenville; ce sont eux qui ont fourni les plus nombreux documents. L'auteur indique sommairement la répartition géographique des objets découverts et fait notamment remarquer que sur les rives du moyen Mississippi, les vases de terre de formes variées, mais la plupart grossiers et sans aucune décoration, sont des plus fréquents. On y rencontre cependant de nombreuses poteries polychromes ou colorées en rouge qu'on ne retrouve pas dans le bas Mississippi où elles sont remplacées par des vases porteurs de dessins incisés. Au nord de la rivière Arkansas, il existe nombre de vases représentant des formes humaines ou animales, qui sont rares au contraire dans les régions du sud.

Passant ensuite à la description des objets trouvés dans les différentes fouilles, Moore étudie, un à un, chacun des dix-huit « mounds » dans lesquels les recherches furent faites. Indépendamment des vases et des divers ustensiles en poterie qui font l'objet principal de ce travail, on rencontre, dans de nombreuses sépultures de grandeur et de dispositions variables, une quantité notable d'ossements isolés ou de squelettes entiers. Ces squelettes occupent des positions diverses, tantôt étendus sur le dos, tantôt couchés sur le côté, les membres fléchis au maximum ; ils feront, de même que les 65 crânes découverts, l'objet d'une étude spéciale de la part d'Alés Hrdlička.

Il est difficile, sans entrer dans de longs détails, de signaler avec quelque précision les innombrables poteries que Moore a recueillies. Ce sont principalement des vases de toutes tailles, les uns grossiers et sans ornements, les autres remarquables par la variété et l'élégance de leur forme, autant que par le fini des dessins qui les ornent et qui vont des figures les plus schématiques aux arabesques les plus compliquées. Un certain nombre de ces vases ont gardé la couleur naturelle de l'argile, d'autres sont peints uniformément en noir ou en rouge ; d'autres enfin, ainsi qu'en témoignent les belles planches en couleur qui ornent l'ouvrage, sont décorés de bandes alternativement rouges et jaunes, disposées verticalement ou horizontalement. Les formes de ces vases ne sont pas moins variables que les dessins qu'ils portent. On en trouve de presque plats, largement évasés ; d'autres, plus hauts de forme, sont régulièrement cylindriques ; d'autres affectent l'apparence de sphères presque parfaites, et il n'est pas rare d'en rencontrer qui représentent des personnages humains dans des attitudes diverses, mais le plus souvent accroupis, vases dans lesquels l'ouverture est dissimulée soit dans le dos, soit très fréquemment dans la tête. Une des formes les plus curieuses de ces vases est, sans contredit, celle qui figure une tortue couchée sur le dos, les membres étendus.

Un grand nombre de pipes de terre ont été trouvées au cours des fouilles : les unes affectent les formes les plus simples, d'autres au contraire sont décorées de façon plus ou moins compliquée, ou représentent des figures d'hommes ou d'animaux. On a découvert aussi des pendants ou anneaux d'oreille en pierre recouverte de feuilles de cuivre, des outils faits d'une dent de castor encastrée dans un manche de corne, des pointes de flèche en pierre noire, des haches de pierre, des ciseaux, des grattoirs également en pierre, des ornements constitués par des coquilles marines, etc., tous objets dont l'auteur précise avec force détails la situation dans les tombeaux par rapport aux squelettes.

Dans cet ouvrage dont l'illustration des plus abondantes et des plus luxueuses complète de la façon la plus heureuse des descriptions extrêmement détaillées, on trouvera nombre de documents utiles et par eux-mêmes, et par les comparaisons qu'ils suggèrent, à tous ceux qu'intéresse l'industrie précolombienne dans l'Amérique du Nord.

Dr Poutrin.

Walter Fewkes. *The cave dwellings of the old and new Worlds* (Les cavernes habitées de l'ancien et du nouveau monde). *Annual report of the Smithsonian Institution*, 1910, *general appendix*. pp. 613-634. 11 planches. Washington, 1911.

Les cavernes ont été utilisées de tout temps par les hommes soit comme habitations, soit comme refuges, soit encore comme tombeaux ou lieux sacrés. Leur aire de dispersion sur les continents est extrêmement étendue : partant de la Chine, elle traverse l'Inde pour atteindre l'Asie Mineure et l'Arabie, suit les rivages nord et sud de la Méditerranée, passe aux iles Canaries, aux Indes occidentales, et se développe enfin sur le Mexique et les deux Amériques.

On peut distinguer deux types de cavernes : celui où les hommes ont utilisé un abri naturel et celui où l'abri a été construit de toutes pièces. Ces deux types sont d'ailleurs contemporains, et mieux connus en Europe qu'en Amérique, en Asie ou en Afrique. On ne rencontre pas, en Europe, de ces grandes cavernes abritant de véritables villes, cavernes qu'on trouve, au contraire, en Amérique, dans l'Arizona et le Colorado ; les constructions qui les occupent débordent d'ailleurs souvent la falaise sous laquelle elles ont été primitivement édifiées.

Aux constructions des troglodytes américains, l'auteur compare les demeures des habitants des falaises d'Arménie, d'Asie Mineure, de France et du Sud de l'Allemagne, dont beaucoup sont, actuellement encore, habitées ; toutes sont d'un type s'écartant notablement du type américain.

Au contraire, les habitations dans les falaises rencontrées en Égypte, en Tunisie, en Algérie et au Maroc, ont quelque chose de commun, et dans leurs dimensions, et dans la disposition respective des logements, avec ce qu'on rencontre en Amérique ; un bon exemple en est fourni par les grottes de Medinine, comparables, à certains points de vue, à celles du pueblo de Hopi, et aux habitations des falaises de l'Arizona, du Colorado et du Nouveau-Mexique. Fewkes rapproche également les demeures creusées dans d'immenses cônes de tufau qu'on trouve en Palestine et en Syrie des demeures semblables de Martchan et de l'Ottowi (Nouveau-Mexique).

Quant à l'influence qu'a pu avoir, sur la mentalité de leurs habitants, le séjour prolongé dans les cavernes, il semble qu'elle doive être considérée comme ayant réellement existé. D'ailleurs, la destination première de ces

abris était purement religieuse et mystique ; c'est sans doute à cela que l'on doit le mystère et la crainte que les grottes ont toujours suscité dans l'esprit des indigènes. Dr P.

HIRAM BINGHAM. *Preliminary report of the Yale Peruvian expedition* (Rapport préliminaire de l'expédition Yale au Pérou). *Bulletin of the American Geographical Society*, vol. XLIV, 1912, pp. 20-26.

L'expédition comprenant sept membres et conduite par H. Bingham quitta Mollendo, le principal port du Pérou méridional, en juin 1911, se dirigeant vers Cuzco. Les principaux champs d'études furent la rivière Urubamba et ses affluents, le bas cours de ce fleuve jusqu'à l'Océan, et les territoires voisins du Mont Coropuna et du lac Perinacochas. Des enquêtes archéologiques, géologiques et topographiques furent conduites de front. Des cartes au 1/45.000 et au 1/9.000 ont été dressées par M. Hendriksen. Les collections d'histoire naturelle réunies par M. Foote comprennent surtout des insectes et des plantes sans fleurs.

H. Bingham a découvert des ruines de monuments incasiques ou pré-incasiques, notamment à Macchu-Pichu, à 2.000 pieds au-dessus du niveau de l'Urubamba ; construites en granit blanc, ces ruines comprennent des palais, des temples et 150 maisons environ. Les autres ruines les plus importantes sont : le temple de Yuracrumin, le palais de Vitcos, la ville inca de Vilcapampa, et nombre d'agglomérations de moindre importance. Des restes humains furent trouvés dans la vallée de l'Urubamba, enfouis sous d'épaisses couches de gravier et mélangés à des os d'animaux.

La géologie a fait l'objet d'importantes recherches de la part de Bowman qui a pu conclure que les ossements découverts gisaient dans des terrains de l'époque pléistocène, et qu'ils faisaient partie d'un dépôt d'alluvions. Le Dr Eaton, qui les a étudiés à l'Université de Yale, a pu déterminer des fragments de calottes crâniennes, de côtes, de bassins et de fémurs, ayant appartenu à un homme d'une taille de 1m 62 et remarquablement robuste. Les os d'animaux étaient ceux d'un loup, d'un « *Bos americanus* » et d'un « *Lama guanacus* ».

L'expédition, faite dans un but de simple exploration, a complètement réalisé ce qu'on attendait d'elle ; on doit espérer qu'elle sera suivie par de nouvelles missions, qui étudieront à fond les documents que H. Bingham a eu le mérite de découvrir.

Dr P.

OYARZUN (AURELIANO). *Contribución al estudio de la influencia de la civilización peruana sobre los aborijenes de Chile* (Contri-

bution à l'étude de l'influence de la civilisation péruvienne sur les aborigènes du Chili). Santiago de Chile, 1910.

Depuis longtemps, l'on sait que la civilisation péruvienne a fait sentir son action dans la partie septentrionale du Chili : Medina, dans son travail classique, a en effet figuré un certain nombre d'objets dont le caractère ne peut laisser de doute au sujet de leur origine. Mais ces indications ne sauraient suffire, et il importe de délimiter avec soin les régions chiliennes où l'on retrouve de tels vestiges et celles qui ont échappé complètement à l'action des conquérants péruviens. Des recherches comme celles du Dr Oyarzun ne peuvent que hâter la solution de ce problème ethnologique. Dans ce mémoire, présenté au 17e Congrès des Américanistes (Session de Buenos-Aires), il figure 6 aryballes typiques ; le seul vase de cette forme qui ait été signalé jusqu'ici par Medina provenait de Freirina ; ceux-ci ont été trouvés également dans les provinces septentrionales à Freirina et à Caldera. L'auteur décrit ensuite une série de vases ornés de motifs décoratifs empruntés à la civilisation péruvienne : grecque, dessin scalaire, etc... Parmi cette série, il faut signaler particulièrement des vases dont la double tubulure est unie par une anse, de petits pots globuleux à anses latérales, très semblables à ceux que l'on rencontre sur toute la côte du Pacifique et qu'on retrouve jusque dans la vallée du Mississipi et chez les Pueblos, et enfin des écuelles artistiquement ornées.

Dans un dernier chapitre, l'auteur signale un certain nombre de survivances intéressantes de ces formes de la céramique ancienne ; il montre également la persistance de certains motifs péruviens précolombiens dans l'ornementation de tissus fabriqués actuellement en Araucanie.

Tous ces faits prouvent nettement que l'action péruvienne est loin d'avoir été négligeable au Chili.

P. Rivet.

Oyarzun (Aureliano). *Los kjoekkenmoeddinger o conchales de las costas de Melipilla i Casablanca* (Les amas coquilliers des côtes de Melipilla et Casablanca). Santiago de Chile, 1910.

L'auteur a exploré une partie de la côte des provinces de Santiago et Valparaiso, entre l'embouchure du Rio Maipo et le port de l'Algarrobo, pour y étudier spécialement les dépôts coquilliers. « On peut dire, écrit-il, que dans cette région qui mesure plus de 30 kilomètres de longueur, il n'y a pas un seul point du littoral où l'on n'en rencontre, exception faite des points où la côte est bordée par des falaises abruptes. » Les objets recueillis sont des pointes de ances, des pointes de flèches finement barbelées, avec ou sans pédoncule central, à ailerons ou à base droite, des poids de filets de forme cylindrique allongée, munis d'une gorge à chaque extrémité, des pierres discoïdes perforées.

Près de l'estuaire de Llo-lleo, a été rencontré un manche en bois, fendu à son extrémité, où devait être encastrée une pointe de pierre. Oyarzun pense qu'il s'agit là d'une lancette à saigner, car les Araucans modernes emploient encore dans le même but un outil analogue où est fixé un éclat de verre.

Parmi les poteries recueillies dans les amas coquilliers, se trouvent des vases zoomorphes très curieux, des pots globuleux à anses latérales et enfin un de ces curieux vases-sabots, dont Medina avait déjà figuré un exemplaire et qu'on rencontre depuis le Chili au sud, jusqu'au moyen Mississipi et au pays zuñi-pueblo au nord.

A signaler encore la présence de quelques pierres à cupules.

En terminant ce consciencieux travail, l'auteur donne la liste des espèces zoologiques dont les restes ont été trouvés dans les dépôts coquilliers.

P. R.

Oyarzun (Aureliano). *Los petroglifos del Llaima* (Les pétroglyphes du département du Llaima). Santiago de Chile, 1910.

Ces pétroglyphes ont été rencontrés dans la province de Cautin entre le 38e et le 39e degrés de latitude sud. Ils sont gravés sur deux blocs de lave volcanique, situés à peu de distance l'un de l'autre, sur la rive droite du Cautin, à 200 mètres environ au-dessus du niveau de la rivière. Le premier de ces blocs mesure 3 mètres environ et présente à sa partie inférieure une figure elliptique, verticale, mesurant 15 cm. dans son grand axe et 6 cm. dans son petit axe. Une ligne droite unit les deux foyers de cette ellipse. Suivant Oyarzun, ce dessin représente les organes génitaux femelles.

La seconde pierre est de forme rhomboïdale. Sur une face, elle porte un grand nombre de gravures semblables à la précédente; sur l'autre face, on retrouve les mêmes signes et, en plus, une figure circulaire qui paraît être le contour d'une face humaine.

Cinq planches donnent les divers aspects de ces pierres.

P. R.

Oyarzun (Aureliano). *El sol pintado de Malloa* (Le soleil peint de Malloa). Santiago de Chile, 1911.

Sur une colline, aux environs de Malloa, se trouve une paroi verticale de 20 mètres environ de hauteur, sur laquelle, à 5 mètres au-dessus du sol, et sur une longueur de 15 mètres, on voit six pictographies gravées puis peintes en blanc, représentant le soleil. La mieux conservée se compose d'une face circulaire de 26 cm. de diamètre, ornée de rayons peints en blanc, l'ensemble ayant un diamètre de 80 cm. Le nez, les yeux, la bouche sont nettement indiqués.

Suivant Oyarzun, ces dessins sont l'œuvre des colons amenés par les Incas dans la région et sont une nouvelle preuve de l'influence péruvienne au Chili. Une bonne planche représente la pictographie.

P. R.

ETHNOGRAPHIE

X... *Snowshoes* (Raquettes à neige). *University of Pennsylvania* ; *The Museum Journal*, Vol. II, 1911, pp. 82-94, 17 figures.

On ne se doute guère, dit l'auteur, en voyant les raquettes élégantes qui ne sont plus actuellement que des objets de sport, que ces mêmes instruments ont joué autrefois un rôle considérable dans la vie des Indiens qui sans eux ne pouvaient atteindre les animaux nécessaires à leur subsistance. Ainsi que le prouvent les figures très instructives et très intéressantes qui accompagnent ce travail, les raquettes à neige ont successivement été faites de matériaux bien différents et ont revêtu toutes les formes.

Les rustiques raquettes des Ute de l'Utah étaient de grossiers cercles de bois tendus d'un lacis de lanières de peaux ; chaque tribu Eskimo avait son modèle spécial, mais de forme généralement ovalaire à avant relevé ; les Huron, les Penobscot, les Malisit se construisait des engins à apparence de véritables raquettes, dont la forme était maintenue par des entretoises, sur lesquelles était tendu un filet extrêmement fin fait d'une cordelette très résistante. Les raquettes des Athabascan étaient très longues et très étroites ; leur partie antérieure était arrondie et relevée ; des engins de ce type dont est dérivé l'actuel ski permettaient d'atteindre d'assez grandes vitesses.

Dr Poutrin.

O. Lamer et P. Radin. *Description of a Winnebago funeral* (Description de funérailles Winnebago). *American anthropologist*, vol. XIII, 1911, pp. 437-444.

L'un des auteurs a assisté à des cérémonies funéraires chez les Indiens Winnebago du Nébraska et ses observations font l'objet de ce court travail.

Dès que la mort d'un Indien est survenue, sa famille l'annonce à un individu spécialement désigné pour procéder à la toilette du défunt, à son inhumation, pour régler le cérémonial des funérailles, et pour faire disparaître les vêtements et le lit du mort. Le cadavre est habillé de ses plus beaux vêtements

indigènes, son front est peint en rouge et en noir, son menton en rouge. Après un discours prononcé par le maître des cérémonies qui convie les différents clans et les parents à assister aux funérailles, l'assemblée psalmodie des chants exaltant les vertus du mort. La veuve, dont les cheveux ont été coupés, reçoit plusieurs présents destinés à atténuer sa douleur. De nouveaux discours sont prononcés devant la tombe, et, pendant quatre nuits et quatre jours, les guerriers causent entre eux du défunt et de ses exploits, après quoi une fête a lieu, où se jouent les jeux favoris du mort ; pendant ces cérémonies, l'esprit du défunt a eu le temps d'atteindre le pays des âmes.

Autrefois, la femme devait respecter son veuvage pendant quatre ans, et s'abstenir de tout jeu et de toute danse, surveillée en cela par sa belle-sœur.

On eût souhaité, dans ces notes, plus de détails sur la cérémonie funèbre en elle-même ; on y trouvera cependant des renseignements intéressants sur la façon qu'ont les Indiens Winnebago d'honorer leurs morts en parlant de leurs mérites.

D^r P.

Alice C. Fletcher et Francis la Flesche. *The Omaha tribe.* (La tribu Omaha). *Annual report of the Bureau of american ethnology*, t. 27, 1905-1906. Washington, 1911, pp. 15-672, 65 planches, 132 figures, 2 cartes.

Cette importante monographie est due à la collaboration de Mlle Fletcher qui, pendant trente ans, a vécu au milieu des Omaha, et d'un Indien instruit et cultivé, fils d'un chef important, qui a tenu à faire connaître, dans tous leurs détails, les mœurs de sa tribu, avant que la civilisation américaine en ait fait disparaître à tout jamais les vestiges.

On conçoit aisément que, grâce à un pareil concours de connaissances, la vie matérielle et morale des Omaha soit analysée aussi complètement qu'il est possible de le faire et qu'aucun point de leur organisation sociale ne soit laissé dans l'ombre.

Les Indiens Omaha vivent dans l'État de Nébraska, dans les provinces de Burt, de Cuming et de Thurston, et comptaient, en 1884, 1.179 individus environ. Linguistiquement, ils appartiennent au groupe Sioux. Leur nom semble dériver du verbe « *Ukĭ'te* » qui signifie combattre, et leur appartenait déjà en 1541, lorsque de Soto les rencontra. On peut distinguer dans la tribu cinq familles différentes : les Omaha proprement dits, les Ponca, les Osage, les Kansa et les Quapaw, qui ont même langue et mêmes traditions, et ne diffèrent entre eux que par quelques détails secondaires dans les appellations, la manière de se vêtir, sur certains points de leur histoire, détails que les auteurs signalent d'une façon très complète.

Les Omaha ne sont point originaires de la région qu'ils occupent actuelle-

ment, et leur tradition veut qu'ils soient venus de l'Est, d'un pays voisin de la mer, en traversant le Minnesota, le Dakota et l'Iowa, progressant entre le Missouri et le Mississippi, non sans avoir eu à soutenir maintes luttes, notamment contre les « Big Sioux », les Cheyenne, les Pawnee, les Oto et les Arikara, population d'agriculteurs pacifiques vivant le long du Missouri, dans des cases de terre. Leur premier contact avec les blancs date de 1724. On les trouve actuellement dans le territoire limité à l'est par le Mississippi, au sud par la Kansas river, au nord par la White river et la Red Cedar river; leurs groupements principaux se rencontrent à l'ouest du Missouri, au confluent de ce fleuve et de la Platte river.

Les villages des Omaha sont toujours situés sur un cours d'eau et à proximité de collines d'où la région peut être surveillée. Les *tipi* et les cases de terre sont les seules habitations connues. Le *tipi* est une tente conique dont l'armature est constituée par de longues perches, et dont la couverture est faite de peaux de buffle cousues ensemble. Les cases de terre sont circulaires, à toit arrondi en forme de coupole ; le squelette en est fait de madriers supportant des fascines, le tout est recouvert de terre ; leur ouverture est toujours tournée vers l'est.

A côté de chacune de ces demeures, leurs habitants creusent dans le sol une excavation dissimulée par de l'herbe, et dans laquelle ils déposent divers objets lorsqu'ils quittent le village pour chasser le buffle.

L'organisation sociale des Omaha repose tout entière sur des conceptions religieuses ; tout ce qui existe, même les objets inanimés, vit, et est soit mâle soit femelle. Sont mâles : le ciel, le soleil, le jour, etc. ; sont femelles : la terre, la lune, la nuit. L'homme est né de l'union du ciel et de la terre, et certaines tribus dépendent plus d'un de ces ascendants que de l'autre, d'où l'exogamie. D'un autre côté, chaque groupe est divisé en plusieurs catégories d'individus ; à chacune d'elle échoit le devoir de s'occuper de questions bien définies. Les uns ont la charge de tout ce qui se rattache au tonnerre et à la guerre, d'autres s'occupent des questions de chasse et d'approvisionnement, etc., etc. Dans la tribu réunie, quand les tipi sont dressés dans une enceinte circulaire ouverte vers l'est, chacun de ces groupes a ses tentes nettement séparées de celles du groupe voisin. Leurs noms eux-mêmes, qui se rattachent tous à des symboles religieux, sont différents, et les auteurs les citent en les commentant longuement. Les cinq groupes dont les tentes occupent la partie sud du cercle doivent assurer la vie matérielle de la tribu et ont la garde des talismans qui procurent une chasse fructueuse. Les cinq groupes dont les tentes occupent la partie nord du cercle sont les conservateurs des légendes et des traditions, et doivent connaître tout ce qui a trait à la création, aux astres et aux manifestations des météores. La tribu Omaha ne constitue donc pas une organisation politique, mais une réunion d'individus ayant mêmes croyances et mêmes traditions religieuses.

Autrefois les Omaha étaient dirigés par un chef dont le pouvoir était héréditaire ; plus tard, pour parvenir aux honneurs, il était nécessaire de faire partie d'une société qui ne se composait que d'hommes d'élite, et dans laquelle il fallait acquérir successivement cinq grades, avant d'être jugé digne d'être appelé, le cas échéant, à être élu aux fonctions de chef. Ce dernier était assisté,

dans son rôle, par un conseil comprenant sept chefs secondaires. Ce sont eux qui, réunis en conseil, décident de la peine capitale à appliquer à ceux qui ont cherché à troubler la vie sociale de la tribu ; la mort est dans ce cas donnée par le poison, qui est inoculé dans une blessure faite à l'aide d'un épieu. L'adultère est puni par la confiscation des biens de l'homme coupable. Les meurtriers sont bannis et vivent en dehors du village pendant quatre années. Le vol de la viande rapportée de la chasse est sévèrement puni par des coups, par la destruction de la tente du délinquant, et par la confiscation de ses biens et de ses chevaux.

Passant ensuite à l'étude des croyances de la tribu, les auteurs décrivent longuement les légendes qui s'attachent à l'existence du « bâton sacré », perche en bois de cèdre qui symbolise à la fois l'unité du groupement Omaha et sa puissance. De nombreuses légendes ont trait à son origine, et il est reproduit constamment dans les tatouages que seuls quelques guerriers éprouvés et les chefs ont le droit de porter. Il est gardé dans une tente spéciale que surveillent des groupes d'Indiens spécialement désignés pour ce rôle. Sa longueur est de 2m50, sa circonférence de 19 centimètres et son extrémité inférieure, entourée de bandes d'écorce, est effilée pour pouvoir être fichée dans le sol. A son extrémité supérieure est fixé un scalp. Les accessoires de ce « bâton sacré » sont : un paquet contenant des scalps enveloppés d'une peau de buffle, des pipes et des flèches. Des chants spéciaux, reproduits dans cette étude, ont lieu à chaque cérémonie dans laquelle paraît le « bâton sacré » ; ils témoignent des pouvoirs surnaturels qui lui sont attribués, à la fois comme gardien de la tribu et comme fétiche favorisant les chasses.

La question de la nourriture a toujours joué un rôle primordial dans la vie des Omaha : la culture du blé a fait l'objet de soins particuliers ; quant à la chasse, son exercice est soumis à des règles extrêmement précises et extrêmement détaillées, tant dans la poursuite de l'animal que dans le partage de la viande. Chaque année une grande fête avait lieu en l'honneur de la chasse, pendant laquelle les Omaha faisaient le simulacre de la poursuite du gibier, tandis qu'une peau de buffle blanc occupait la place d'honneur et que devant elle les chefs, armés, fumaient les pipes sacrés, accessoires obligés de cette dépouille fétiche, et que des chants spéciaux souhaitaient des chasses fructueuses.

Les auteurs fournissent maints détails intéressants sur la vie familiale, sur le mariage, les chants d'amour et de fiançailles, l'éducation des enfants et l'initiation des jeunes hommes à la chasse et aux légendes de la tribu. Les Omaha paraissent particulièrement stricts sur les questions d'étiquette, comme sur l'hospitalité qui est toujours cordialement offerte.

A l'homme est dévolu le soin de protéger et de nourrir sa famille ; c'est lui aussi qui prépare les ustensiles ménagers en bois : assiettes, mortiers, etc. A la femme incombe la préparation de la nourriture et les divers travaux de la maison ; c'est de plus elle qui nettoie les peaux et les tanne, qui brode les vêtements et tisse les ceintures ou les colliers.

Un chapitre très complet est consacré à la description des vêtements anciens des Omaha des deux sexes, à la signification et au rôle des divers ornements et

accessoires que portent les hommes et les femmes. C'est ainsi que la façon de porter la large couverture dans laquelle ces Indiens se drapent traduit l'hésitation, l'attente, la colère, etc. Le sens musical ne paraît pas très développé chez les Omaha ; les seuls instruments sont les tambours, les sifflets, les flûtes ; encore ne sont-ils que rarement utilisés isolément, servant le plus souvent à accompagner les chants. Ceux-ci témoignent d'une grande originalité ; ils sont en effet transmis de génération en génération, et les indigènes veillent soigneusement à ce qu'ils ne subissent aucune altération ; un bon exemple en est donné par les chants de la fête du « *Wa'wa*ⁿ » dont la musique et les paroles sont rapportées par les auteurs.

L'organisation guerrière était autrefois très développée chez les Omaha, qui distinguaient la guerre purement défensive de la guerre offensive. Celle-ci n'avait lieu que lorsqu'on avait consulté longuement le vol des oiseaux, en particulier celui de l'hirondelle, et nul n'était autorisé à partir pour une expédition s'il n'avait l'assentiment du conseil des chefs, et celui du gardien des fétiches de guerre, qui lui donnaient des instructions sur la manière d'attaquer et de combattre. Le nombre des guerriers appelés à combattre était fort variable, allant de dix à cent individus, suivant la nature et la gravité de l'injure à venger. L'équipement des guerriers se composait d'une sorte de casque et d'une tunique de peau, de pantalons et de mocassins, sans aucun des ornements habituels. Quelquefois les femmes suivaient les combattants dans leurs expéditions, pour préparer la nourriture. Au retour, les Indiens vainqueurs recevaient des distinctions, suivant le nombre des ennemis tués ou prisonniers : il n'y avait pas moins de six classes dans les signes honorifiques, qu'on distinguait à la quantité et à la nature des plumes dont les guerriers pouvaient s'orner la chevelure. Le départ pour la guerre, le retour, la distribution des récompenses se faisaient devant la tribu assemblée, au milieu des chants dont plusieurs sont transcrits ici.

Les armes étaient les arcs et les flèches, le bouclier, le javelot et les bâtons de guerre.

On distinguait, chez les Omaha, deux catégories de sociétés : les unes, connues de tous, réunissaient tous les individus qui avaient même rôle social ; les autres constituaient les sociétés secrètes. La plus importante des premières était celle des guerriers, comprenant à la fois des chefs et des indigènes de toutes catégories, traités sur le pied d'égalité, et ouverte, par conséquent, à tous ceux qui avaient combattu avec honneur. Par contre le « *Pu'gtho*ⁿ », groupement aristocratique, n'admettait que les seuls chefs. Les sociétés secrètes étaient nombreuses, les unes étaient adonnées aux tours de passe-passe et aux supercheries des « avaleurs de baguettes » ; d'autres ne comptaient que les individus, hommes ou femmes, à qui le buffle, ou les revenants, ou le tonnerre, apparaissaient en songe, etc., etc. Les auteurs donnent une nomenclature extrêmement complète de toutes ces sociétés et indiquent, pour chacune d'elles, les rites d'intronisation, les chants spéciaux aux initiés, leurs costumes et leurs tatouages, et leur rôle dans les diverses cérémonies de la tribu.

L'hygiène, même la plus rudimentaire, était inconnue des Omaha ; et c'est pourquoi les maladies contagieuses, au premier rang desquelles on peut compter

la variole, ont causé tant de ravages dans la tribu. Les maladies étaient considérées comme des manifestations mystérieuses, curables seulement par l'intervention des membres de certaines des sociétés secrètes, qui pratiquaient la médecine des plantes. L'*Acorus calamus* guérissait les maux d'estomac, le *Gymnocladus canadensis* arrêtait les hémorrhagies, le *Physalis viscora* cicatrisait les blessures, etc. Les bains froids, dans les rivières, étaient pratiqués uniquement comme sport, alors qu'au contraire les bains de vapeur guérissaient des rhumatismes, des maux de tête et de la fatigue.

La mort était considérée avec calme et comme un événement auquel nul ne peut se soustraire. Après la mort, l'âme trouve un refuge dans la voie lactée, d'où elle peut parfois redescendre sur terre pour conseiller la tribu, à laquelle elle peut aussi se faire entendre au milieu des éclats du tonnerre. Après la mort, le défunt est habillé de ses plus beaux vêtements, et à côté de lui on place ses armes. La tombe, peu profonde, est creusée sur le sommet d'une colline, et un cheval est étranglé sur le tumulus qui recouvre le corps. Pendant les quatre jours que l'âme met à atteindre son nouvel habitat, un feu est entretenu sur la tombe pour la guider.

Après avoir fixé les caractéristiques de la religion des Omaha, les auteurs abordent l'étude sommaire de leur langue. Au point de vue linguistique, les Omaha appartiennent à la grande famille Sioux. Leur langage est relativement complexe en raison de l'usage constant de préfixes et de suffixes, et de l'incorporation des pronoms.

L'ouvrage se termine par l'étude de l'histoire moderne des Omaha : la pénétration européenne fut d'abord l'œuvre des Français avec qui les Indiens entretinrent des relations amicales, relations qui se changèrent en hostilité vis-à-vis des Anglais lorsque ceux-ci cherchèrent à s'emparer des territoires des Indiens. Vinrent ensuite les Allemands, les Suédois, les Italiens et les Irlandais que les Omaha considérèrent comme ne formant qu'un seul peuple à qui ils donnèrent le nom de « celui qui parle un langage bruyant et confus ». Les auteurs nous font assister à la lente désagrégation de la puissante tribu : ce sont les armes, les vêtements anciens, qui disparaissent au contact de la civilisation, les traditions perdant de leur force ; les compagnies commerciales rivales introduisent l'alcool pour se procurer d'abondantes fourrures ; des maladies, jusqu'alors inconnues, déciment les Indiens ; les buffles disparaissent ; et actuellement, si les États-Unis n'avaient accordé aux Omaha de vastes territoires, la tribu ne compterait plus que de très rares membres.

L'éloge de l'ouvrage d'Alice Fletcher et de F. La Flesche n'est point à faire. Les documents rassemblés sont innombrables et d'une précision qui leur donne une valeur inappréciable. Les nombreuses gravures qui illustrent le travail fournissent, sur la vie matérielle des Indiens Omaha, des données précises. La lecture de ce livre s'impose à l'ethnographe et au sociologue qui s'occuperont des anciennes civilisations des Indiens de l'Amérique du Nord.

Dr P.

Hugh Lenox Scott. *Notes on the Kado or Sun dance of the Kiowa* (Notes sur le Kado ou danse du soleil chez les Kiowa). *American anthropologist*, vol. XIII, 1911, pp. 345-379, 8 planches, 2 figures.

La danse du soleil a une origine septentrionale et fut, au début, probablement réglée par les Crow, qui la firent connaître aux Arapaho : ceux-ci la transmirent, avec quelques modifications, aux Kiowa. Les Kiowa considèrent le *Kado* comme la plus importante de leurs cérémonies religieuses et toute la tribu est tenue d'y assister. Le soleil y est célébré dans toute sa splendeur, les chants le dépeignent comme le créateur et le régénérateur du monde ; c'est lui qui préserve de la maladie, donne la prospérité, accorde les enfants, rend victorieux dans les guerres.

Dans toutes les cérémonies, et surtout pour la danse du soleil, les Kiowa adressent leurs prières à un fétiche, le *Taimay*, qui semble jouer le rôle d'un intermédiaire entre le soleil et l'homme. Ce fétiche est représenté par une tête et un buste humains ; la tête est faite d'une pierre recouverte d'une peau de daim ornée de plumes d'aigle ; pendant les danses le fétiche est fixé sur une perche placée au milieu de l'enceinte. Son gardien, qui jouit d'une considération spéciale dans la tribu, est un des descendants du vieil Arapaho qui donna, vers 1765, aux Kiowa cette statue sacrée qui vient des Crow. C'est ce gardien qui, après chaque cérémonie, enveloppe le fétiche dans des étoffes spéciales et le dérobe à la vue de tous. Par contre, certaines choses et certains actes lui sont défendus : il ne doit point se regarder dans un miroir sous peine de perdre la vue, il ne doit pas manger le cœur d'un bœuf ; l'ours lui est tabou, etc. Il n'entre dans la case où le fétiche est conservé que la face peinte et couverte de zigzags noirs et rouges.

Le *Kado* a lieu habituellement au printemps, « quand l'herbe est haute d'un pied » ; mais la danse peut, dans certains cas spéciaux, comme une victoire de la tribu ou au contraire un danger, avoir lieu plusieurs fois par an. Au jour choisi par le gardien du *Taimay*, les différentes familles éparses dans la plaine viennent dresser leurs tentes sur un large cercle autour d'un arbre dit « arbre sacré » ; l'ouverture de ce cercle est tournée vers l'est. Les guerriers exécutent alors des simulacres de combat ; le taureau qui doit être sacrifié est choisi soigneusement et tué par deux hommes désignés spécialement. La tribu entière commence ensuite la construction de la case sacrée, qui a lieu au milieu des chants et des cris et était autrefois l'occasion de scènes de débauche. A côté de cette case on élève une hutte où, pendant la danse, les chefs prendront un véritable bain de vapeur, qu'on obtient en projetant de l'eau sur des pierres chauffées autant que possible.

Scott retrace dans tous ses détails la danse du soleil, telle qu'elle lui a été racontée par les Kiowa chez qui il a séjourné pendant neuf années. La tribu se rassemble pour des prières autour de la case sacrée, dans l'intérieur de laquelle le *Taimay* est disposé, ayant à côté de lui un crâne de bison peint mi-partie en rouge, symbole de l'attachement aux ancêtres, et mi-partie en noir, symbole de la guerre, des pipes sacrées, des vases de terre où l'on brûlera des morceaux

d'écorce odoriférante provenant d'un cèdre. Le gardien du *Taimay*, la face décorée de zigzags rouges et noirs, et le corps peint en jaune avec un soleil bleu ou vert sur la poitrine, vêtu d'une peau de daim de couleur jaune, pénètre dans la case suivi de ses quatre aides vêtus d'une façon analogue et porteurs de sifflets faits d'os d'aigle et ornés de plumes du même oiseau. Les danseurs les suivent, puis les porteurs d'instruments et les chanteurs; la danse dure sans interruption pendant quatre jours et quatre nuits, sans qu'aucun de ceux qui y prennent part puisse s'arrêter, manger ou boire, pas plus d'ailleurs que les gardiens de fétiche. C'est une épreuve d'endurance à laquelle bien peu résistent. Pendant ce temps, l'assistance chante des hymnes au soleil et prie le *Taimay* d'être, auprès du dieu, son intermédiaire.

Il semble que le but véritable du *Kado* ait été de grouper, à l'occasion de la fête du soleil, la tribu tout entière. Pendant l'hiver en effet, les Kiowa sont dispersés pour vivre plus aisément dans les immenses plaines; le *Kado* les réunit, les liens d'amitié se renouent, tant entre gens de même famille qu'entre ceux-ci et les indigènes des tribus voisines accourus en foule.

Le travail se termine par une courte étude des cérémonies où le soleil joue un rôle, cérémonies si fréquentes chez les Indiens.

Dr P.

GERDA SEBBELOV. *The Osage war dance* (La danse de guerre des Osage). *University of Pennsylvania*; *The Museum Journal*, Vol. II, 1911, pp. 71-74.

Les Osage peuvent compter parmi les Indiens qui ont conservé le plus fidèlement leurs traditions et leurs coutumes anciennes. L'auteur a pu assister à leur danse de guerre, exécutée à l'occasion de la mort d'un des leurs; il en profite pour décrire rapidement les rites des funérailles chez les Indiens. La danse elle-même semble avoir pour caractéristique d'être exécutée tout d'abord par des guerriers à cheval, qui, l'un après l'autre, mettent pied à terre et dansent isolément. Après eux, les hommes du village viennent danser deux par deux, accompagnés par des chants, des tambours et des flûtes. Pendant les intervalles des danses, les guerriers, à pied ou à cheval, font le tour du village en psalmodiant des chants de deuil. La cérémonie dure six jours entiers, et se termine au milieu des danses des femmes et des jeunes gens, autour de grands feux qui brûlent toute la nuit.

Bien qu'on puisse reprocher à cette courte note de passer trop rapidement sur des points qu'il eût peut-être été intéressant de préciser, on y trouvera cependant nombre de renseignements utiles.

Dr P.

JOHN R. SWANTON. *Indian tribes of the lower Mississippi valley and adjacent coast of the gulf of Mexico.* (Les tribus d'Indiens de la vallée du bas Mississippi et de la région voisine de la côte du golfe du Mexique). *Smithsonian institution. Bureau of american ethnology.* Bulletin 43. 1911, 387 pages, 1 carte, 2 figures, 32 planches.

La vallée du bas Mississippi possède un grand intérêt au triple point de vue linguistique, ethnographique et archéologique ; aussi l'étude de cette région a-t-elle, depuis longtemps, attiré l'attention des savants américains. Aujourd'hui les nombreuses tribus d'Indiens qui vivaient sur les rives du fleuve ont presque totalement disparu, ne comptant plus que 200 individus dont le quart à peine connaît leur ancienne langue, et l'auteur ne peut en fixer que l'emplacement qu'elles occupaient au début du XVIIIe siècle. Au nord-ouest, se trouvaient les groupes d'autochtones appartenant à la famille linguistique *Caddoan* (*Washita*, *Natchitoches*, et *Doustiony* d'une part, *Adai*, *Yatasi*, *Nakasa*, *Caddo* et *Cahinio* d'autre part) ; à l'est les tribus de langue sioux, couvrant tout le territoire entre le nord du Mississippi et la rivière Saskatchewan (*Quapaw*, *Ofo*, *Biloxi*, etc.). Le groupe des *Muskogean* (*Muskogean et Natchez*) va du Mississippi à la rivière Savannah et à l'Atlantique. Le groupe *Natchez* comprend outre le *Natchez* et l'*Avoyel*, le *Taënsa*, dialecte qui a été l'objet de longues discussions, mais dont l'existence et la parenté avec le *Natchez* ne font point de doute.

Swanton s'est attaché, pour chacun des groupes indiqués, à retracer, d'après les anciens auteurs qu'il a longuement et consciencieusement étudiés, la vie matérielle et morale des Indiens, telle qu'elle pouvait être lors de l'arrivée des premiers colonisateurs.

Les Natchez étaient échelonnés le long de la rivière Sainte-Catherine sur laquelle ils possédaient neuf villages ; ils étaient grands, forts et robustes, et avaient l'air fier. Ils portaient les cheveux longs ou coupés au contraire sur le sommet de la tête, et étaient habillés de tuniques et de culottes en peau de daim ; des tatouages nombreux couvraient leur face et leur corps, qu'ils peignaient en rouge, bleu et noir.

La vie sociale des Natchez est décrite avec beaucoup de soin, et tient, dans le travail, une place considérable ; l'auteur étudie sommairement la médecine et les sorciers, les jeux, la naissance, l'éducation, le mariage et la mort, les fêtes, la guerre et la paix, représente en un mot d'une façon très exacte la vie de cette tribu actuellement éteinte qu'illustra autrefois l'œuvre de Chateaubriand.

Les Indiens Taënsa furent rencontrés par les Français sur les bords du lac Saint-Joseph, où ils occupaiant sept villages ; il semble qu'ils se mélangèrent peu à peu avec les Chitimacha et les Atakapa, et finalement disparurent.

Les Avoyel ou « gens des rochers » étaient, selon toute vraisemblance, un groupe aberrant des Natchez, séparé de la tribu mère à la suite de discussions intestines. D'Iberville fut le premier qui, en 1699, les rencontra ; leur tribu, dès 1758, était en décroissance, et disparut rapidement.

poisson comme motif d'ornementation. Il existe sur les bateaux et les pagaies, sur les calebasses servant à manger et à boire, au-dessus des portes des huttes, et enfin on le voit gravé sur de nombreuses roches.

Le poisson a également sa place dans la mythologie et les croyances populaires. L'auteur cite textuellement un certain nombre de fables et de mythes qui le prouvent, et la croyance que le poisson a une influence sur les actes de la vie journalière est partout répandue. Il n'y a pas jusqu'aux phénomènes physiologiques marquant l'existence des femmes, la menstruation, la grossesse et la délivrance, qui n'aient un rapport direct ou indirect avec lui. Il apparaît aussi dans les conceptions totémistiques, où l'on voit l'interdiction de le chasser et de le manger.

Dans le sud de l'Amérique, comme en Orient et au Japon, le poisson est sans nul doute devenu aujourd'hui, après en avoir remplacé peut-être d'autres qui existaient avant lui, le symbole qui représente le mieux la fécondité, telle est la conclusion de Hugo Kunike.

Ch.-A. Martin.

Dr E. Snethlage. *Zur Ethnographie der Chipaya und Curuahé* (Contribution à l'ethnographie des Chipaya et des Curuahé). *Zeitschrift für Ethnologie*, t. 42, 1910, pp. 609-637.

L'article de Mme Snethlage résume les observations recueillies sur les tribus Chipaya et Curuahé au cours d'un voyage d'exploration qu'elle accomplit en 1909, du Haut-Xingu au Bas-Tapajoz. Attachée comme zoologiste au musée Goeldi, de Para, elle nous montre, et M. Koch-Grunberg l'y aide par un commentaire, la parenté des caractères ethnographiques de ces deux tribus avec ceux des Yuruna, ceux du moins que présentaient les Yuruna, à l'époque où K. von den Steinen les étudia, en 1884 : alors, en effet, le contact des « *seringueiros* » n'avait pas encore modifié leurs mœurs. Même industrie pour la confection rapide de bateaux en écorce, mêmes arcs lançant des flèches de formes différentes suivant l'usage à en faire : chasse, pêche ou guerre ; mêmes ornements, colliers de perles bleues portés autour du cou ou de la taille ; mêmes larges bandes de cotonnade entourant les bras et les jambes ; même étui protecteur du pénis.

Le costume des femmes consiste en un morceau d'étoffe qui enveloppe les hanches, et reste ouvert sur les côtés. Les cheveux sont laissés longs, avec une raie médiane, et une véritable tonsure recouverte d'une peinture ocrée rouge.

Les danses, la manœuvre des pirogues, la manière de pêcher — on sait que chez les Indiens du sud, la pêche, source de leur nourriture, joue un rôle capital, — sont décrites avec soin par l'auteur qui termine en donnant des vocabulaires assez complets.

De la comparaison de l'idiome *Chipaya* avec les langues appartenant au groupe *Tupi*, il résulte que le *Chipaya* est très près du *Yuruna*, comme l'avait

déjà remarqué Henri Coudreau, auquel nous sommes redevables des premiers renseignements exacts sur ces peuplades ; tandis que le *Curuahé* voisine davantage avec le *Munduruku*.

De bonnes photographies accompagnent le texte.

CH.-A. M.

ERLAND NORDENSKIÖLD. *Spiele und Spielsachen*..... (Jeux et jouets des Indiens du Gran Chaco et de l'Amérique du Nord.) *Zeitschrift für Ethnologie*, t. 42, 1910, pp. 427-433.

Il est un fait qui ne saurait manquer de frapper quiconque s'occupe de l'ethnographie des peuples primitifs, c'est que les jeux de hasard et d'adresse observés chez eux sont en petit nombre d'abord, presque semblables ensuite. Si la nature et la forme des vêtements, des ustensiles, des armes, des habitations même varient avec le climat, offrant des différences essentielles et non contestables, il n'en va pas de même des jeux et des jouets qui se présentent, sinon identiques, du moins très analogues, quelles que soient la latitude et la longitude.

Dans son étude, Erland Nordenskiöld confirme une fois de plus ce fait : ayant observé les jeux des Indiens du désert de Gran Chaco, il compare ses observations avec celles de Culin pour les Indiens de l'Amérique du Nord, et constate leurs singulières ressemblances.

Comme jeu de hasard, les Indiens du Gran Chaco pratiquent le plus volontiers une variante du jeu de l'oie, où les dés sont remplacés par des bâtonnets que les joueurs jettent l'un après l'autre en l'air. Le même jeu existe, régi par les mêmes règles, dans l'Amérique du Nord.

Comme jeux d'adresse, l'auteur cite le jet de flèches faites d'épis de maïs que chaque joueur doit lancer le plus près possible de celle qui, lancée la première, sert de but ; et un autre, très proche parent du « hockey ». La fronde enfin est répandue dans tout le continent américain (Cf. *G. Friederici*, *Globus*, XCVIII, 1910, et *Journal de la Société des Américanistes*, T. IX, 1912), et sert de jouet, comme aussi d'arme, à la chasse comme à la guerre. Tandis que Culin la croit d'importation européenne, Erland Nordenskiöld lui attribue une origine purement indienne. La vérité ne serait-elle pas bien plutôt dans cette circonstance signalée plus haut, que les jeux se ressemblent chez tous les peuples, puisque de chacun de ceux observés chez les indigènes du Sud et du Nord de l'Amérique, on peut rapprocher un jeu ancien d'Europe ?

C. A. M.

ARAÚJO (ORESTES). *Etnolojia salvaje. Historia de los Charrúas y demás tribus indigenas del Uruguay* ; *primera parte* (Ethnologie

sauvage. Histoire des Charruas et des autres tribus indigènes de l'Uruguay, 1re partie), Montevideo, 1911.

Comme il le dit dans sa préface, l'auteur s'est uniquement préoccupé de réunir avec méthode et clarté tous les faits d'information se rapportant à la peuplade des Charruas et aux autres tribus indiennes de l'Uruguay. Il en est résulté une monographie extrêmement intéressante, documentée et bien ordonnée, qui sera consultée avec fruit par tous les Américanistes.

Après avoir exposé rapidement la géographie, le climat, la faune et la flore du pays, M. Araújo entre directement dans son sujet, en fournissant quelques renseignements sur le nombre des indigènes au moment de la découverte, sur la répartition et la localisation des principales tribus : Charruas, Arachanes, Yarós, Bohanes, Guenoas, Chanás ; puis il passe à l'étude de chacune d'elles. La première partie du travail, seule publiée jusqu'ici, est exclusivement consacrée aux Charruas. D'après l'étymologie de quelques noms propres et la toponymie, l'auteur pense que ces Indiens parlaient un dialecte guarani. Leur nom signifie d'ailleurs dans cette langue « nous les turbulents ». Ensuite, viennent une série de chapitres consacrés aux caractères physiques, moraux, intellectuels des Charruas, à leur organisation sociale et familiale, aux pratiques magiques médicales, aux mutilations ethniques, aux rites funéraires, aux traditions, à la religion et aux superstitions, aux jeux. Une partie, plus spécialement ethnographique, comprend une étude des armes et ustensiles, de l'alimentation, du vêtement et de l'habitation. L'ouvrage se termine par un bref exposé des résultats archéologiques que l'exploration des territoires charruas a fournis jusqu'à ce jour.

Une bibliographie abondante et précise ne fait qu'augmenter la valeur de ce travail sans prétention, écrit dans un style sobre et clair, d'où toute théorie équivoque a été soigneusement bannie.

P. Rivet.

LINGUISTIQUE

C. C. Uhlenbeck. *Original Blackfoot texts from the southern Piegans Blackfoot reservation, Teton county, Montana* (Textes Blackfoot originaux, recueillis chez les Piégan Blackfoot du sud, dans le Montana, district de Teton). *Verhandelingen der Koninklijke Akademie van Wetenschappen te Amsterdam.* vol. XII, n° 1, 1911, 97 pages.

Le livre de C. Uhlenbeck vient combler très heureusement les lacunes

qu'avaient laissées, dans l'étude du dialecte des Indiens Blackfoot, les travaux antérieurs de Tim et de Maclean. Les documents rapportés ici ont été recueillis de la bouche même d'Indiens Blackfoot, ce qui leur donne la meilleure des garanties d'authenticité.

La première partie de l'ouvrage contient dix-sept contes ou légendes, avec leur traduction littérale, et qui sont d'un grand intérêt, non seulement pour le linguiste, mais encore pour l'ethnographe, car ils abondent en détails curieux sur les mœurs et la vie matérielle des anciens Blackfoot. La seconde partie, consacrée à l'étude de la vie d'un des chefs de la tribu, résume, d'une façon très précise, l'histoire des Piégan, leurs migrations et leurs luttes contre les autres Indiens.

Le court séjour qu'Uhlenbeck a pu faire dans le Montana, les difficultés qu'il a rencontrées dans son enquête ne lui ont pas permis d'obtenir des documents aussi abondants que ceux que peuvent récolter, dans les mêmes régions, les savants américains mieux secondés; néanmoins son travail contient nombre de détails intéressants, et fixera, sur bien des points, nos connaissances de la langue des Piégan Blackfoot.

Dr Poutrin.

Fray P. Fabo. *Idiomas y etnografía de la región oriental de Colombia* (Idiomes et ethnographie de la région orientale de Colombie). Barcelone, 1911.

Dans ce petit livre édité avec soin, le Père P. Fabo publie plusieurs documents restés inédits jusqu'à ce jour sur des langues de la Colombie orientale encore bien mal connues. C'est tout d'abord une grammaire sáliva composée par ordre du Provincial P. Clemente de San Javier et présentée en 1790 au gouvernement de Charles IV. A cette grammaire était jointe un dictionnaire qui est demeuré introuvable, mais à son défaut, l'auteur publie un important vocabulaire formé par le R. P. Fray Jesús Martinez de San Agustín. Viennent ensuite deux listes de mots de l'idiome Tunebo et de l'idiome Achagua réunis par le P. Fabo lui-même.

Ce sont là des documents très importants pour l'étude d'une des régions les plus mal connues encore de l'Amérique du Sud. Le Sáliba jusqu'ici est considéré comme formant une famille linguistique spéciale, vraisemblablement parce que les éléments d'étude étaient tout à faits insuffisants. La grammaire de cette langue était à peu près inconnue, puisqu'on devait se contenter des brèves indications contenues dans le *Mithridates*. Lexicographiquement, on en était réduit aux courts vocabulaires de Gilii et d'Hervás et à la liste, beaucoup plus importante il est vrai, publiée en 1907 par Tavera-Acosta.

Le Tunebo n'était représenté jusqu'à ce jour que par un petit lexique inséré par Uricoechea, sous le nom de langue Sinsiga, dans la préface de sa grammaire

de la langue chibcha. Bien que cette langue ne soit pas encore classée, il semble qu'il s'agisse d'un dialecte du groupe chibcha, comme le pense d'ailleurs le P. Fabo.

Quant à l'Achagua, sur lequel Ernst avait publié quelques maigres documents, il appartient sans aucun doute à la grande famille arawak et présente de grandes affinités avec le Piapoco notamment.

En dehors de cette importante contribution linguistique, on trouvera, dans le livre du P. Fabo, des renseignements ethnographiques intéressants sur les tribus indiennes qui parlent ces langues, ainsi que sur les Guahibos, une curieuse étude sur la poésie populaire du Casanare, et, au hasard des chapitres, des souvenirs personnels sur des régions encore presque inexplorées.

Cette brève analyse montre tout l'intérêt du livre du P. Fabo. Il serait à souhaiter que son exemple fût imité et que les archives de tous les pays sud-américains de la côte du Pacifique fussent fouillées avec soin par des chercheurs qui, comme lui, sauveraient de l'oubli et de la destruction des documents précieux, indispensables à une étude sérieuse de toute cette partie du Nouveau Monde.

P. Rivet.

H. Beuchat et P. Rivet. *Affinités des langues du Sud de la Colombie et du Nord de l'Équateur* (*Groupes Paniquita, Coconuco et Barbacoa*) *Le Muséon*. Louvain, 1910.

Dans la région qui comprend le Sud de la Colombie et le Nord de l'Equateur, Brinton ne comptait pas moins de quatre groupes linguistiques indépendants : les groupes paniquita, coconuco, barbacoa et esmeraldas.

Laissant de côté pour l'instant la langue esmeraldas, les auteurs, après avoir donné la bibliographie complète des trois autres familles linguistiques et précisé les limites exactes de leur domaine, montrent par une série de comparaisons lexicologiques, qu'elles présentent entre elles des affinités assez étroites pour qu'on puisse les considérer comme ayant une origine commune.

La seconde partie de leur mémoire, de beaucoup la plus importante, est consacrée à la recherche de cette origine. Dans ce but, ils ont successivement comparé les idiomes réunis dans leur premier groupement aux langues parlées dans les régions voisines : l'esmeraldas que nous avons déjà cité, le quichua qui est encore en usage dans toute la vallée interandine équatorienne, le choco répandu le long de la côte de Colombie entre le 8me et le 4me degré de latitude nord, et enfin, le chibcha et ses multiples dialectes du Centre-Amérique.

En ce qui concerne l'esmeraldas, et bien qu'ils aient constaté un assez grand nombre de similitudes lexicologiques entre cette langue et les idiomes coconuco-paniquita-barbacoa, les auteurs ne croient pas que, pour l'instant du moins, on soit autorisé à l'incorporer au nouveau groupe.

Comme la plupart des peuples sud-américains qui furent en contact plus ou

moins direct avec les Péruviens, et surtout chez lesquels des missions catholiques s'installèrent même temporairement, les tribus du Sud de la Colombie et du Nord de l'Équateur ont emprunté un assez grand nombre de mots au Quichua ; mais les auteurs n'ont pas de peine à montrer, contrairement à l'opinion de von Buchwald, qu'il s'agit là exclusivement d'emprunts, et que si, sortant des comparaisons purement lexicologiques, on confronte les grammaires, apparaissent des discordances qui doivent faire exclure toute possibilité de parenté.

Une remarque du même ordre peut être faite en ce qui concerne le groupe choco, qui doit conserver, jusqu'à plus ample informé, l'indépendance que lui a reconnue Brinton.

Par contre, la comparaison des vocabulaires barbacoa-coconuco-paniquita d'une part et des vocabulaires chibchas de l'autre mettent en évidence de telles similitudes que les auteurs n'hésitent pas à y voir la preuve qu'un lien intime les unit. De ces comparaisons lexicologiques se dégage un fait intéressant, c'est que les langues barbacoas se rapprochent surtout des langues talamanques, notamment du bribri, que les idiomes paniquita et coconuco ressemblent principalement aux divers dialectes guaymis, tandis que les affinités avec le muysca, tout en étant très notables, sont moins nombreuses et moins directes.

L'étude grammaticale ne fait que confirmer et les affinités globales du groupe équatoriano-colombien et les affinités particulières des divers éléments qui le composent. Nous n'entrerons pas dans le détail des nombreuses observations sur lesquelles les auteurs appuient cette partie de leur thèse. Nous donnerons simplement ici la conclusion véritable de leur mémoire, c'est-à-dire la classification générale qu'ils proposent de tous les dialectes chibchas d'après leur degré d'évolution et leurs particularités grammaticales les plus caractéristiques. Cette classification comporte quatre groupes :

I. Le groupe Talamanque-Barbacoa, comprenant le Guatuso, le Guetare, le Cuna, le Brunca, le Cabecar, le Tirribi, le Terraba, le Bribri, dialectes isthmiens d'une part, le Cuaiquer, le Cayapa, le Colorado, dialectes équatoriano-colombiens d'autre part ;

II. Le groupe Paez-Coconuco, comprenant le Totoro, le Moguex, le Paniquita, le Paez, le Coconuco, le Guanaco ;

III. Le groupe Chibcha-Aruak, comprenant le Chibcha, le Duit, le Bintukua, le Guamaka, l'Atanquès, le Köggaba ;

IV. Le groupe Guaymi-Dorasque, dont les affinités intimes sont encore incertaines par suite de l'absence de renseignements grammaticaux, comprenant le Murire, le Muoi, le Sabanero, le Valiente, le Norteño, le Penonomeño, le Chimila, le Chumulu, le Gualaca, le Changuina et le Rama.

Du travail de Beuchat et Rivet, il résulte que la famille linguistique chibcha a un domaine extrêmement étendu, dont la limite septentrionale est marquée sensiblement par la frontière actuelle du Nicaragua et du Costa-Rica et qui, vers le Sud, atteint la latitude de Guayaquil.

Comme nous l'avons signalé ici même (cf. *Journal*, t. VIII, p. 332), l'aire des langues chibchas doit être également élargie du coté de l'est, puisque les

mêmes auteurs ont démontré que le Bétoi, parlé par des peuplades du bassin du Meta et de l'Apure, n'est lui aussi qu'un dialecte de ce grand groupe.

Dr Poutrin.

P. Rivet. *A propos de l'origine du mot « Pérou ». L'Anthropologie*, t. XXII, 1911, p. 289-294.

L'auteur montre que le mot « Pérou », qui était connu des « conquistadores » avant que l'empire des Incas n'ait été découvert par Pizarre, était en réalité celui d'une rivière de la côte colombienne, que l'on peut facilement identifier, d'après les indications concordantes de Gómara et d'Oviedo, avec le rio Iscuandé, dont l'embouchure se trouve un peu au nord de celle du rio Patia.

Suivant le Père Blas Valera, ce nom n'était qu'une corruption du mot « *pelu* » qui, dans l'idiome des indigènes de la région, signifiait « eau, rivière ». Or, dans la langue barbacoa, actuellement encore parlée par les riverains de l'Iscuandé, le radical « *pi* » signifie « eau, rivière » et le mot « *pilu* », en dialecte colorado, a le sens de « trou d'eau, wasserloch ». Il est donc très probable que c'est à l'idiome barbacoa qu'a été pris le nom qui devait servir à désigner ultérieurement le grand royaume du Cuzco.

Poursuivant ses recherches, l'auteur a été frappé par ce fait que ce même mot se retrouve dans la composition de deux des dix noms de lieux en langue cara qui nous ont été conservés avec leur traduction : *Tumba-viro*, « étang d'oiseaux », *Pimam-piro* « grande lagune ». Or, de la comparaison de ces deux mots, il ressort clairement que « *viro, piro* » avait en cara le sens d' « étang, lagune », presque identique à celui du mot « *pilu* » barbacoa et du mot « *pelu* » cité par le Père Blas Valera.

S'appuyant sur ce fait et sur d'autres arguments d'ordre ethnographique, toponymique et archéologique, l'auteur conclut que les Caras, qui occupaient dans le haut plateau interandin la région de Quito, étaient d'origine barbacoa et par conséquent chibcha, puisque dans le mémoire que nous avons analysé plus haut, il avait pu établir les affinités de ces deux dernières langues.

C'est là une nouvelle preuve de l'extension considérable de la grande famille chibcha en Équateur, à une époque antérieure à la domination incasique.

Dr P.

Alexander F. Chamberlain. *On the Puelchean and Tsonekan (Tehuelchean), the Atacameñan (Atacaman) and Chonoan, and the Charruan linguistic stocks of South America* (Sur les dialectes Puelchean..... de l'Amérique du Sud). *American anthropologist*, vol. XIII, 1911, pp. 458-471.

L'auteur a voulu, dans ce travail, fixer d'une façon définitive les relations qu'ont entre eux les différents groupes linguistiques des territoires de la République Argentine et des pays voisins. Bien souvent, en effet, on a confondu dans une même famille des dialectes indépendants les uns des autres, ou réciproquement. Pour atteindre le but qu'il se proposait, il a fallu à Chamberlain se rapporter à tous les auteurs qui se sont occupés des langues de l'Amérique du Sud et établir la bibliographie complète qu'on trouve dans ce travail.

Parmi les langues auxquelles on doit reconnaître le caractère de langues indépendantes, se trouvent le *Puelchean et le Tsonekan*. Le *Puelchean* se parle au centre et à l'est de l'Argentine, depuis les Andes jusqu'à l'Atlantique, et plus particulièrement entre le Rio Colorado et le Rio Negro. Le nom de *Puelche*, sous lequel étaient connus les Indiens de cette région, signifie le « peuple de l'est », et leur avait été donné par les Araucans leurs voisins.

Le *Tsonekan* ou *Tehuelchean* se parle en Patagonie, depuis le Rio Negro jusqu'au détroit de Magellan ; autrefois très nombreux, les Indiens *Tsonekan* ne sont plus actuellement que 2000. Leur langue a été étudiée par Viedma, Lista, Muster, d'Orbigny, pour ne citer que les principaux auteurs qui ont collecté des vocabulaires. Plus tard Mitre et surtout Lehmann-Nistche en ont étudié la grammaire et la syntaxe. Le mot *Tsonekan* signifie « les hommes » ; le mot *Tehuelche*, d'origine araucanienne, veut dire « les hommes du sud ».

Les langues *Atacameñan* et *Chonoan* ont complètement disparu, bien qu'actuellement encore, il existe quelques descendants des Indiens qui les parlaient.

Le dialecte *Atacameñan* ou *Atacaman* se rencontrait autour d'Atacama, entre les 19° et 24° de latitude sud, dans une région extrêmement importante aux points de vue ethnographique et archéologique qui ont été bien mis en valeur par la mission de Créqui-Montfort.

Les descendants des anciens *Atacama* sont les *Likantai* qui vivent, au nombre de deux ou trois cents, à Tocoano, Cámar, etc. ; mais leur langue primitive est définitivement perdue. L'origine du nom *Atacama* est incertaine.

La zone où se parlait le *Chonoan* comprend l'archipel de Chonos et la région voisine de la côte chilienne, du 44° au 25° de latitude sud. Les aborigènes ont disparu et les actuels habitants des iles Chonos ne leur sont pas, selon toute vraisemblance, apparentés. On ne connait leur langue que par quelques mots recueillis par l'expédition Fitz-Roy ; cependant, d'après Estevan, Rosales, J. G. Marti, le dialecte *Chonoan* doit être considéré comme autonome. L'étymologie du terme *Chonos* est obscure, et ce nom n'est autre que celui que les Indiens de la région se donnaient à eux-mêmes.

Le *Charruan* était la langue des territoires s'étendant du Parana jusqu'à la côte, entre l'estuaire du Rio de la Plata et la « laguna dos Patos », dans une région comprenant un peu plus que l'Uruguay actuel. L'autonomie du dialecte *Charruan* a été des plus discutée ; les uns l'ont rattaché au *Tupi*, d'autres au *Guarani*, d'autres encore au *Puelchean*. D'après Brinton, au contraire, le *Charruan* serait une langue indépendante, que parlaient les Indiens *Bohanes*, *Chanes*, *Charruas*, etc., actuellement disparus.

On possède fort peu de documents sur cette langue qu'Outes considère comme

complètement inconnue. Le nom de *Charruan* a une étymologie très discutée et semble devoir provenir, d'après Schuller, du *Guarani* et voudrait dire « les gens qui sont mutilés ». Les Indiens Charruan étaient en effet couverts de tatouages

D[r] P.

HISTOIRE.

Henry Vignaud. *Histoire critique de la grande entreprise de Christophe Colomb. Comment il aurait conçu et formé son projet ; sa présentation à différentes Cours ; son acceptation finale ; sa mise à exécution ; son véritable caractère.* Paris, H. Welter, 1911. 2 vol. in-8°. Vol. I, 1476-1490, pp. XXXIII-730. Vol. II, 1491-1493, pp. XIX-703.

Notre éminent collègue, Monsieur le marquis de Peralta, s'étant chargé de faire un examen critique de l'ouvrage de M. Vignaud, nous ne nous proposons ici que de donner un résumé analytique du livre, qui est volumineux et dont la documentation est considérable. Ce résumé montrera simplement ce que l'auteur a voulu faire et ce qu'il croit avoir fait.

Dans un sens général, on peut dire que l'histoire de la découverte de l'Amérique n'a été écrite jusqu'ici que d'après les sources Colombiennes. C'est ce qu'ont dit Colomb et son fils Fernand de l'entreprise de 1492, et c'est ce qu'ont répété, uniquement d'après eux, Las Casas d'abord et Herrera ensuite, qui forme la substance même de toutes nos histoires de ce grand événement. Ouvrez n'importe quel livre qui traite de ce sujet, et vous y lirez que c'est pour aller aux Indes par l'Ouest que Colomb a conçu son entreprise, que c'est ce qu'il a proposé au roi Jean de Portugal d'abord, puis aux Rois catholiques ensuite, et que c'est ce que ces derniers lui ont commandé de faire. Ce sont ces assertions Colombiennes, acceptées sans réserve par tous les auteurs modernes, que M. Vignaud s'est proposé de soumettre à une critique sévère et de contrôler par les informations d'une autre origine que nous pouvions trouver à ce sujet.

Avec notre auteur, suivons maintenant les faits, tels que les présente la tradition Colombienne et tels qu'ils apparaissent d'après les documents du temps.

Arrivé à Lisbonne par accident, Colomb s'y marie vers l'an 1480 et prend connaissance des papiers de son beau-père, Perestrello, qui lui suggèrent l'idée de son grand dessein.

Il lit les auteurs, consulte les gens compétents, recueille des renseignements,

et arrive à la conviction qu'on peut aller aux Indes en prenant par l'Ouest. Il forme assitôt le projet de tenter l'entreprise et demande au roi Jean de l'en charger. Le roi hésite et ne voulant s'engager qu'à bon escient, envoie secrètement un navire pour s'assurer de l'exactitude des assertions de Colomb. Celui-ci, outré par ce procédé déloyal, quitte immédiatement le Portugal pour aller porter son projet en Castille, mais en se promettant bien d'être, à l'avenir, plus réservé qu'il ne l'avait été, dans ses explications.

Tel est le récit colombien. A la date où ces faits auraient eu lieu, les auteurs portugais n'en disent rien. Mais, à l'occasion de la visite que Colomb fit au roi Jean, en 1493, en revenant de sa découverte, ils disent que c'est la fameuse Ile Antilia et Cypangu que Colomb était allé chercher, qu'il avait entretenu jadis le roi de ce projet, mais que le monarque le jugeant chimérique l'avait écarté. D'aller aux Indes par l'Ouest et des Indes mêmes, ils ne disent pas un mot. Ces témoignages viennent de Ruy de Pina et de Resende, chroniqueurs contemporains, amis du roi Jean, et de Barros, historiographe du royaume ; il n'y en a pas d'autres.

M. Vignaud fait remarquer que, si l'on admet la version colombienne, que c'était d'aller aux Indes par l'Ouest dont il fut question avec le roi Jean, il faut aussi admettre que l'expédition secrète envoyée par ce monarque avait pour objet de s'assurer si l'Asie se trouvait réellement à l'Ouest, ce qui est absurde, tandis qu'on s'explique facilement que le roi ait voulu vérifier l'exactitude de quelques-unes des assertions de Colomb sur les terres qu'il proposait de découvrir. Dans ces conditions, on comprend aussi la réserve que Colomb se promettait d'observer à l'avenir. Il n'avait pas à cacher les raisons théoriques qui pouvaient faire croire à la possibilité d'atteindre les côtes orientales d'Asie en naviguant à l'Ouest, au contraire, tandis qu'il y en avait pour dissimuler celles qui lui permettaient d'affirmer l'existence des terres qu'il voulait découvrir.

Revenant au récit Colombien, nous voyons que le Génois se rendit en Castille pour y négocier l'acceptation de son projet et, qu'après de nombreuses démarches, il parvint à le soumettre aux Rois Catholiques qui le renvoyèrent à une Commission.

Absorbés par les exigences de la guerre avec les Maures, les Souverains ne purent s'occuper de Colomb auquel, cependant, on donna de vagues encouragements, mais qu'on finit par congédier. Très désappointé d'avoir attendu longtemps une pareille décision et très mortifié surtout qu'on n'ait pas voulu croire à ce qu'il disait, Colomb prend aussitôt son parti et se rend à la Rabida dans le dessein de passer ensuite en France.

M. Vignaud cherche, dans les documents et dans les historiens espagnols du temps, la confirmation de ces faits et ne trouve qu'un seul témoignage qui s'y rapporte : c'est celui de Rodrigo Maldonado, l'un des Membres de la Commission royale à laquelle le projet de Colomb avait été soumis, qui déclare, sous serment, que la Commission n'avait eu devant elle qu'un projet de découverte de terres nouvelles. Ce témoin était un homme haut placé, ancien Conseiller de la Couronne et, au moment où il faisait sa déposition, gouverneur de Salamanque.

En dehors des assertions Colombiennes, c'est le seul témoignage que nous ayons sur les faits mentionnés, mais Colomb lui-même le confirme en se plaignant qu'on ne voulût pas s'en rapporter à ce qu'il disait, propos qui ne se comprend que s'il s'agissait de la découverte d'îles, qu'il affirmait connaitre, sans vouloir donner aucune indication à ce sujet de crainte qu'on n'en abusât, comme cela avait eu lieu en Portugal.

Les récits Colombiens, auxquels nous revenons maintenant, rapportent qu'arrivé à la Rabida, Colomb confia son intention de passer en France au père Perez, prieur du couvent, qui s'efforça de le détourner de ce dessein et qui offrit de faire une démarche conciliatrice auprès de la reine. Il la fit aussitôt et elle réussit complètement. La reine, convaincue par ce que lui dit ce moine qu'il y avait intérêt pour l'Espagne à ne pas laisser Colomb porter ailleurs son projet, le rappela et, entre lui et la souveraine, commencèrent de nouvelles négociations qui devaient finir par aboutir.

M. Vignaud s'étonne de ce soudain revirement de la reine. S'il s'agissait réellement de la découverte d'une nouvelle route pour aller aux Indes, il n'est pas vraisemblable que la simple recommandation d'un moine ait suffi pour ramener la souveraine à un projet que ses conseillers les plus éminents et les plus dévoués avaient officiellement condamné, et dont l'acceptation engageait profondément la Couronne. Ici encore, l'auteur cherche une explication de ce revirement extraordinaire dans des informations qui ne viennent pas des Colomb, et croit la trouver dans des documents judiciaires fort curieux et rarement consultés : les procès des Colomb, où sont consignées les dépositions de personnes qui avaient assisté ou pris part aux nombreuses et difficiles démarches faites à Palos, en 1492, pour affréter et équiper les trois caravelles avec lesquelles Colomb fit sa découverte. Par ces dépositions, dont les principales viennent de compagnons mêmes de Colomb, ou de gens qui avaient entendu les récits de témoins oculaires et auriculaires, nous apprenons qu'à Palos, Colomb s'aboucha avec tous les gens de mer de la localité pour recueillir des indications sur les découvertes à faire à l'Ouest, qu'il prit les conseils de ceux qui avaient navigué de ce côté, et qu'il rechercha particulièrement les avis de Martin Alonso Pinzon, qui disait avoir des renseignements précieux à ce sujet, notamment sur Cypangu. Par ses promesses, Colomb réussit à associer à son entreprise ce marin capable et énergique qui, dès lors, s'employa avec ardeur à la faire aboutir et qui, dans ce but, intervint directement auprès de la reine.

Dans ces conditions, pense M. Vignaud, le succès de la démarche du père Perez — démarche suggérée probablement par Pinzon — s'explique aisément : le religieux ayant été mis en position de dire à la reine que l'existence des terres que Colomb proposait de découvrir était admise par les hommes de mer les plus compétents de Palos, et des marins aussi dévoués à la couronne et aussi capables que les frères Pinzon étaient prêts à contribuer de leur fortune et de leur personne au succès de l'entreprise projetée, cette entreprise, sur laquelle Colomb avait toujours refusé de s'expliquer clairement, perdait aux yeux de la reine son caractère chimérique et il devenait tout naturel qu'elle rappelât celui qui l'avait conçue.

Cependant, continuent les récits Colombiens, le rappel du futur découvreur ne mit pas fin à ses tribulations. On lui suscita de nouvelles objections motivées surtout par ses exigences extraordinaires, et sans l'intervention d'un haut fonctionnaire, ami des souverains, Luis de Santangel, on n'aurait rien conclu. Ici, M. Vignaud ouvre une nouvelle parenthèse et fait observer que nous possédons le discours prononcé à cette occasion par Santangel pour recommander les propositions de Colomb, dont il énumère les avantages éventuels, qu'il n'y est pas du tout question des Indes ou de la route des Indes par l'Ouest.

Enfin, on se décide à accepter toutes les conditions de l'intransigeant Génois et, le 17 avril 1492, un Acte authentique constate l'accord de Colomb et des souverains. Nous possédons aussi le texte officiel de cet accord et on y voit qu'en échange des avantages extraordinaires qui lui sont assurés, Colomb s'engage à annexer à la couronne de Castille des terres dont il connaît l'existence, ainsi que celles, nouvelles, qu'il pourra découvrir. M. Vignaud note ici une particularité curieuse, c'est que le texte officiel de cet acte, celui de Simencas et des Archives de Barcelone, porte que Colomb a déjà découvert les terres dont il parle, *que ha descubierto*, tandis que le texte publié par Navarrete et reproduit partout, parle des terres qu'il doit découvrir, *de lo que ha de descubrir*. Des Indes, que la reine aurait ordonné à Colomb de découvrir par la voie nouvelle de l'Ouest, d'après les textes Colombiens, il n'est pas dit un mot dans cet Acte fameux, ni dans aucun de ceux qui le confirment.

Tout étant ainsi réglé, les souverains lancent des Ordonnances pour l'exécution de l'entreprise convenue et, armé de ces pièces, Colomb se rend à Palos d'où il devait faire voile. Bien que dans aucune de ces Ordonnances, dont nous possédons tous les textes, il ne soit question d'aller jusqu'aux Indes Asiatiques, et bien qu'aucune des dépositions, recueillies plus tard sur ce qui se passa alors à Palos, ne mentionne qu'on ait entretenu d'un tel dessein les marins qu'on voulait embaucher, Colomb éprouva les plus grandes difficultés à former ses équipages, et sans Pinzon, qui parla avec enthousiasme des richesses considérables des iles qu'on allait découvrir et dont les marins auraient leur part, l'expédition n'aurait pu quitter Palos. On partit le 3 Août, mais c'est des Canaries qu'on mit définitivement à la voile pour la grande découverte. Avant de se mettre en route, Colomb donne pour instructions écrites à ses capitaines de cesser de naviguer la nuit après avoir fait 700 lieues, parce que c'est à cette distance, ou à 50 lieues plus loin, qu'on doit trouver terre. Cette curieuse et importante indication est purement d'origine Colombienne : elle nous vient du propre fils du Découvreur. La plupart des auteurs, dit M. Vignaud, la passent sous silence.

Dès qu'on eut perdu la terre de vue, le Journal de Colomb montre qu'on commence à se préoccuper de la découverte de certaines îles ; à différentes reprises, on croit être sur le point de les trouver. Cet espoir étant déçu, l'équipage murmure, et à mesure que l'on avance sans trouver aucune terre, le mécontentement des matelots augmente ; ils accusent Colomb de les avoir trompés, profèrent des menaces et parlent de revenir en arrière. Après avoir dépassé de 200 lieues la distance fixée par Colomb comme devant être le terme

de l'expédition, l'insubordination prend des proportions inquiétantes; on veut absolument retourner à Palos et sans l'assurance positive donnée par l'Amiral qu'on trouverait bientôt terre, assurance appuyée par une intervention énergique de Pinzon, on n'aurait pas été plus loin. Ces faits, qui sont attestés par des gens ayant fait partie de la fameuse expédition, mais que ne mentionnent pas les documents Colombiens, ont une grande importance, car ils montrent que ce n'est pas parce qu'il craignait de suivre Colomb jusqu'en Asie que son équipage se mutina.

Les récits Colombiens, lus avec attention, révèlent eux-mêmes d'autres faits qui ne sont pas moins importants. Ainsi, une semaine avant la découverte, quand le mécontentement de l'équipage était au comble, Pinzon ayant conseillé et fait adopter un heureux changement de direction, le fils de Colomb nous dit que son père savait que la route recommandée par son Lieutenant conduisait à l'île qu'il croyait trouver à 750 lieues et qu'on appelait alors Cypangu, mais à laquelle, lui Colomb, donna le nom d'Española. M. Vignaud voit dans ces différentes particularités et surtout dans l'aveu échappé à Fernand Colomb, une preuve décisive, ajoutée à tant d'autres, que Colomb cherchait particulièrement une île sur la situation de laquelle il croyait avoir des indications sûres.

Continuant son examen comparatif des textes, notre auteur constate qu'il résulte des documents Colombiens mêmes qu'il s'opéra une évolution dans les idées de Colomb entre son départ de Palos et son retour à ce port. Parti avec l'intention arrêtée, entre lui et ses compagnons, d'aller à la recherche d'îles ou terres sur lesquelles il avait recueilli des indications, on le voit, dès son départ, se préoccuper uniquement de cette recherche qu'il poursuit jusqu'au dernier moment. Huit jours avant la grande découverte, il se croit sur la route de l'île qu'il cherchait; il la trouve à une distance beaucoup plus considérable que celle qu'il avait prévue, et, sous l'empire de nouvelles impressions, il se persuade qu'elle fait partie de la région des Indes. Fort de la conviction qu'il a atteint les extrémités orientales de l'Asie, conviction qu'il garda toute sa vie, il n'hésite pas, en rentrant en Espagne, à annoncer qu'il revient des Indes où, ajoute-t-il, il a toujours voulu aller.

Mais les documents, qui n'ont pas subi l'influence Colombienne, montrent que ces assertions, sincères sans doute de Colomb, ne furent pas prises au sérieux. C'est à peine même si elles furent mentionnées, et encore n'est-ce point en Espagne où on était exactement renseigné à cet égard. Non seulement les grands chroniqueurs du temps, Oviedo et Gómara par exemple, passent complètement sous silence cette prétention de Colomb d'avoir été chercher le Levant par le Ponent, mais ils disent nettement que l'objet de son entreprise était la recherche des îles mêmes qu'il a découvertes. Ces chroniqueurs ne sont pas les seuls auteurs du temps qui tiennent ce language. M. Vignaud en cite d'autres et montre, par différents textes, que l'idée de voir dans le voyage de 1492 une entreprise destinée à aller aux Indes par l'Ouest est étrangère aux contemporains de Colomb, et n'a commencé à prendre créance qu'à une époque relativement moderne. Laissant de côté nombre de questions plus ou moins importantes que l'auteur a dû traiter pour la complète exposition de son

sujet, comme celles qui se rapportent aux lettres attribuées à Toscanelli, à la conception cosmographique de Behaim, à la proposition de Müntzer, aux idées de d'Ailly et à d'autres tout aussi intéressantes, nous nous sommes attaché uniquement à ce qui fait l'objet même de son livre, c'est à dire à la recherche et à la démonstration du véritable caractère de la grande entreprise de 1492. L'espace nous faisant défaut, il a fallu nous borner à exposer les faits sans les commenter. Nous allons maintenant formuler les conclusions auxquelles ils ont conduit M. Vignaud et énumérer aussi brièvement que possible les preuves qu'il en donne :

1° *L'objet de l'entreprise de 1492 était la découverte d'îles ou terres nouvelles, et non le passage aux Indes Orientales par l'Ouest.*

Cette proposition, extraordinaire pour ceux qui se placent au point de vue Colombien, est justifiée, selon notre auteur, par nombre de faits dont le premier est l'assertion que ce sont les papiers de Perestrello, où il ne pouvait être question que d'îles nouvelles à découvrir, qui suggérent à Colomb l'idée de son entreprise. Viennent ensuite, par ordre de date, les faits suivants :

L'accusation portée, dans les récits Colombiens, contre le roi de Portugal d'avoir voulu surprendre le secret de Colomb en envoyant, à son insu, une caravelle à l'Ouest, ce qui se comprend s'il s'agissait d'îles dont Colomb avait parlé, mais non d'une théorie scientifique sur la possibilité de passer aux Indes par l'Ouest.

Le témoignage de Maldonado, membre de la Commission à laquelle les propositions de Colomb furent renvoyées, qu'il ne s'agissait que d'îles nouvelles à découvrir.

Le plaidoyer de Santangel pour l'acceptation des propositions de Colomb, où il s'étend sur les avantages qui pourraient suivre sa découverte sans dire un mot de ceux, bien plus importants, qui résulteraient de la connaissance d'une nouvelle route des Indes, qui assurerait à l'Espagne le monopole du commerce des Épices.

Le texte des capitulations entre les Rois catholiques et Colomb, qui montre que celui-ci n'a contracté avec eux que pour la découverte d'îles et terres nouvelles.

Les Ordonnances Royales rendues pour mettre l'entreprise à exécution, où rien n'indique qu'elle avait les Indes pour destination, au contraire.

Les dépositions de nombreux témoins des préparatifs de l'expédition de Palos, en 1492, qui font voir qu'il ne s'agissait alors que d'aller à la recherche des îles mêmes qui furent découvertes.

Les témoignages de plusieurs de ceux qui accompagnèrent Colomb, d'après lesquels, tout le temps du voyage, la seule préoccupation que l'on eût était de découvrir les îles cherchées.

Le fait que l'équipage de Colomb voulait retourner en arrière quand on eut dépassé la distance à laquelle il avait annoncé qu'on trouverait terre.

L'absence, dans les nombreuses dépositions de gens ayant participé au premier voyage de Colomb, ou ayant recueilli à ce sujet des renseignements de première main, de toute allusion à l'intention de se rendre aux Indes.

Le récit de Ruy de Pina, témoin oculaire, vraisemblablement, de l'entrevue dans laquelle Colomb rendit compte au roi Jean des succès de son expédition, où il est dit qu'elle avait pour objet la découverte d'Antilia et de Cypangu, et où il n'est fait aucune mention des Indes.

La cédule des Rois Catholiques accordant des armes à Colomb où ils mentionnent les services qu'il a rendus et où ils ne disent rien de la route des Indes.

L'absence du nom des Indes dans tous les documents officiels antérieurs au retour de Colomb.

Les bulles papales rendues à l'occasion du succès de Colomb, où il n'est question que de la découverte de nouvelles iles.

Et enfin, le fait significatif et si peu remarqué que pas un des grands historiens et chroniqueurs espagnols et portugais du XVIe siècle n'a su que Colomb avait proposé de se rendre aux Indes par une route nouvelle et que cette proposition avait été discutée en Portugal et en Espagne. Résende, qui a pu se renseigner auprès du roi Jean lui-même, Bernaldez, qui causa avec Colomb au lendemain de sa découverte, Oviedo, qui assista à son entrée triomphale à Barcelone et qui connut personnellement ses deux fils, Gómara, qui a pu s'entretenir avec quelques-uns des héros mêmes de la Grande Aventure, Garibay, qui fut historiographe de Castille, Mariana, dont l'autorité est considérable, Barros, qui ne pouvait rien ignorer des actes de Colomb en Portugal, racontent tous l'entreprise de 1492 comme si elle n'avait eu d'autre objet que la découverte même des Antilles.

Ces faits, ajoutés au témoignage si positif et si autorisé de Maldonado cité plus haut, sont considérés par M. Vignaud comme établissant, d'une manière incontestable, que non seulement l'objet de l'expédition de 1492 était la découverte d'îles nouvelles, mais encore qu'il ne fut jamais question, pour les souverains et pour les gens auxquels Colomb s'adressa, de la découverte d'une nouvelle route aux Indes dont il n'est fait mention que dans les documents d'origine Colombienne.

2° *Colomb avait des indications sur les îles et terres qu'il cherchait.*

Les faits avancés par l'auteur pour établir cette seconde proposition, qui n'est pas moins contraire aux idées reçues que la première, sont les suivants :

Le refus de Colomb de s'expliquer sur la situation des îles dont il proposait la découverte, de crainte qu'on ne surprît son secret. Quel secret pouvait-on lui dérober s'il s'agissait de traverser l'espace maritime séparant les deux extrémités du Monde ?

La certitude qu'il avait de trouver les iles qu'il s'offrait de découvrir, certitude qui était si grande qu'il ne voulut jamais se laisser marchander.

Le témoignage de Las Casas, qu'il agissait comme s'il était allé lui-même à ces iles et comme s'il les tenait sous clef.

La clause de son contrat avec les Rois Catholiques, où il est dit que ce qu'il s'engage à découvrir, il l'a déjà découvert.

La déclaration qu'il fait à son équipage au départ des Canaries qu'on trouvera terre à 700 ou 750 lieues et les instructions qu'il donne à ce sujet.

Le témoignage de Las Casas qu'il possédait une carte où les Antilles étaient marquées et qu'il avait une telle confiance dans cette carte qu'il ne doutait pas de trouver les iles qui y étaient inscrites.

Son désappointement de ne pas voir ces îles là où il croyait les voir d'après cette carte même.

Le témoignage de son fils que l'île Española était l'île qu'il cherchait.

L'opinion, généralement accréditée à l'époque, qu'un pilote l'avait renseigné sur les îles qu'il découvrit.

Le fait que Las Casas s'étend sur l'histoire de ce pilote et que, sans garantir son authenticité, il n'y voit rien d'invraisemblable, et admet que la Providence a pu vouloir renseigner Colomb de cette manière.

Le fait que la plupart des auteurs du temps, excepté Oviedo qui a des doutes, admettent l'authenticité de cette histoire, sans d'ailleurs y voir rien de préjudiciable à Colomb.

Ainsi, d'après M. Vignaud, la thèse, si généralement acceptée, que l'objet de Colomb était la recherche du Levant par le Ponent, ce qui donne un vague caractère scientifique à son entreprise, n'a d'autre fondement que les assertions de Colomb répétées par son fils et par Las Casas et est contredite par tous les témoignages qui ne sont pas d'origine Colombienne.

Nous laissons à la critique compétente à dire si ces conclusions, qui diffèrent si grandement de celles généralement acceptées, sont justifiées par les documents cités et par les faits avancés. C'est à elle à juger de l'authenticité de ces documents, de l'exactitude de ces faits et de la solidité des conséquences qui en sont tirées.

Tout ce que nous pouvons nous permettre de dire ici, c'est que le travail de M. Vignaud pose une importante question de géographie historique qui n'a jamais été soulevée et que, par son abondante documentation, comme par la sévérité de la méthode suivie, c'est un livre qui mérite toute l'attention de la critique érudite.

P. RIVET.

FRIDTJOF NANSEN. *The Norsemen in America* (Les Normands en Amérique). *The Geographical Journal*, t. XXXVIII, 1911, pp. 557-580. Cartons et cartes d'après des manuscrits anciens.

Colomb et Cabot sont-ils les premiers Européens qui aient foulé le sol américain ? L'étude des légendes saxonnes et scandinaves a posé la question, en attribuant aux hommes du Nord la découverte du continent canadien, quelque cinq cents ans avant les voyages des deux célèbres Italiens. Hâtons-nous de dire que leur gloire n'en saurait être amoindrie, et qu'ils resteront toujours, le premier surtout, ceux qui ont découvert l'Amérique, quand bien même le fait avancé serait irréfutablement prouvé. Les courses des Normands ont bien pu les conduire au Labrador ou à Terre-Neuve, mais ils n'y retournèrent pas, ils étaient incapables d'ailleurs de tirer parti de leur découverte, qui ne fut

qu'un épisode de navigation : celle de Colomb ouvrit une ère nouvelle dans l'histoire du monde.

Ce qui est certain, c'est que les Normands furent les premiers navigateurs longs-courriers. Avant eux, au moyen âge comme à l'époque romaine, le monde finissait à l'Angleterre, à la Bretagne de César : eux découvrent l'Océan Arctique au xe siècle, puis, conduits par Eric le Rouge, ils abordent au Groënland cent ans après : ils se lancent ensuite dans l'ouest, et arrivent à de nouvelles terres, le Helluland (terre de l'ardoise ou de la pierre), le Markland (pays du bois), le Fur-Zu-Strandir (la plage des merveilles), enfin le Wineland-the-Good (la fertile terre à vin). On a contesté que ce Wineland fut une partie de l'Amérique, et c'est ce point de géographie que Fridtjof Nansen se propose d'élucider dans son article, avec une impartialité à laquelle on ne peut que rendre hommage.

La plupart des détails que nous possédons sur les découvertes septentrionales des Normands nous sont donnés par la littérature normando-islandaise de la période du XIIe au XIVe siècle. La « Saga » d'Eric le Rouge, qui mentionne la découverte du Wineland, raconte que vers le printemps de l'an 1000, le fils d'Eric, revenant de Norvège au Groënland, aurait été poussé dans l'Ouest par les vents et aurait touché ainsi la terre américaine. Mais Nansen estime qu'il ne faut pas s'en tenir à ce récit, car il n'a été écrit que 250 ou 300 ans après les événements, et nous en trouvons un autre, différent, dans le Flateyjarbök publié en 1384 par Adam de Brême. Là, c'est un certain Bjorne Herjalfsson qui aurait découvert le Wineland, où « la vigne poussait d'elle-même, et le blé était d'une extrême abondance ». Au delà de ce pays si favorisé, dont les habitants sont appelés Skrœlings, c'est « la sombre mer dont on ne connait pas les limites ». Chose singulière, ces détails sont donnés, sous une forme à peu près semblable, dans la Saga d'Eric ; les champs de blé, les vignobles, le climat y sont décrits avec les mêmes qualificatifs, et ceux-ci ne diffèrent pas des termes dont se servait Isidore au VIIe siècle pour caractériser les îles Fortunées. Et, coïncidence plus bizarre encore, aux habitants de ces mêmes iles, les anciennes légendes arabes donnent le même nom de Skrœlings. Dans l'antiquité enfin, l'idée d'une terre fortunée, située loin dans l'Ouest, était répandue communément ; on la retrouve dans Homère, dans Diodore de Sicile : au delà du monde connu des Anciens « c'était la mer sombre », comme au delà du Wineland.

Entre les deux récits islandais, voici donc une différence de fond, et en même temps de nombreuses ressemblances ; celles-ci d'ailleurs trahissent une origine commune, elles procèdent de légendes vieilles comme le monde civilisé. — Il est probable en effet que la littérature normando-islandaise a été pénétrée plus ou moins, au cours des voyages des Normands, par la littérature irlandaise ; et, en Irlande, les contes merveilleux abondent où il est question d'îles fortunées : un surtout écrit vers 1070, la navigation de Saint-Brandan, semble singulièrement inspirateur de la Saga d'Eric et du Flateyjarbök, car l'île où le saint et ses compagnons abordèrent est appelée « Insula uvarum ». — C'est bien là le Wineland, et les récits islandais ne paraissent avoir été que la transposition d'une ancienne légende irlandaise.

De tout ceci, Nansen parait disposé à conclure que tous ces récits sont pour

la plupart inventés, mais il croit néanmoins que les Normands, ses ancêtres, ont bien réellement touché le nord du continent américain. Si l'on rencontre en Amérique de la vigne sauvage ce n'est que beaucoup plus au sud, et non point dans la partie de la côte qui pourrait correspondre au Wineland. Mais, d'autre part, il est fort plausible que la terre du Helluland ne soit autre chose que le Labrador, pays rocheux par excellence, tandis que le Markland serait bien identique à l'île de Terre-Neuve, couverte de forêts. Enfin, d'après M. Ebble Hertzberg, la crosse, jeu de paume des Indiens du N.-E. de l'Amérique du Nord, présente une analogie indéniable avec celui des Normands, le Knattleikr. Ces faits, mieux que les sagas légendaires, d'après Nansen, montrent que les Scandinaves ont précédé Colomb et Jean Cabot, mais, à tout prendre, et comme il a été dit plus haut, il ne s'agit là que d'une curiosité historique, qui, tout intéressante qu'elle soit, ne saurait balancer la découverte de 1492.

Dr Poutrin.

Carlos A. Villanueva. *La monarquia en América. — Bolivar y el General San Martin* (La monarchie en Amérique. — Bolivar et le général San Martin), 1 vol. 287 pages. Paul Ollendorf, éditeur.

De l'œuvre entreprise par M. Carlos Villanueva sur les diverses tentatives pour implanter en Amérique les institutions des monarchies européennes, deux volumes ont paru : *Bolivar y el General San Martin*, et *Fernando VII y los nuevos Estados*.

Le premier de ces ouvrages est consacré aux antécédents, ou si l'on veut aux intrigues relatives à la question monarchique, tramées à Buenos-Aires et au Pérou, et aux fameuses conférences de Guayaquil, c'est-à-dire à l'entrevue qu'eurent dans ce port le Général San Martin et le Libérateur Simon Bolivar, le 26 juillet 1822.

C'est dans les archives des chancelleries de France et d'Angleterre que M. Villanueva a puisé sa documentation ; c'est là qu'il a trouvé les rapports et les informations adressés à leurs gouvernements par les agents diplomatiques confidentiels ou consulaires qui, pendant la grande période de la guerre de l'Indépendance, furent mêlés aux négociations diverses entreprises pour donner un nouveau régime aux colonies espagnoles. On peut regretter que l'auteur n'ait pas eu connaissance des pièces conservées à la *Secretaria General del Libertador* de Bogotá, que vient de publier l'écrivain colombien José Manuel Goenaga ; mais, tel qu'il est, le livre de M. Villanueva, nourri d'une documentation précise et abondante, est une lumineuse révélation de faits et d'idées pour ainsi dire insoupçonnés jusqu'ici.

C'est ainsi que, dès le début du grand mouvement séparatiste du xixe siècle, on voit se dessiner le projet de constituer une ou plusieurs monarchies en Amérique. On s'explique en effet que nombre d'esprits éclairés, prévoyant d'une part la répugnance qu'auraient les gouvernements européens à reconnaître

l'indépendance américaine sous la forme de gouvernement républicain, d'autre part la difficulté de consolider les nouveaux États sans l'intervention d'un pouvoir capable de se faire respecter par la force et qui pût compter sur la protection d'autres gouvernements forts et respectables, n'aient vu de salut que dans la monarchie, et, bien plus, dans une monarchie ayant à sa tête un prince d'une des grandes cours européennes. De là les négociations entreprises à Buenos-Aires par Puyredon, qui d'abord veut offrir la couronne des provinces de La Plata à l'infante Carlota, sœur aînée de Ferdinand VII et épouse du prince régent de Portugal. Mais, en présence de l'opposition faite par San Martin à ce projet, Puyredon se rejette du côté de la France et propose la candidature du duc d'Orléans. Le duc de Richelieu intervient et s'entend avec le gouvernement de Madrid pour faire accepter à Buenos-Aires la candidature du duc de Luca. Mais, en présence de l'hostilité manifestée par l'Angleterre, aucune combinaison n'aboutit, et, au commencement de 1820, les provinces de La Plata étaient plongées dans un état d'anarchie voisin de la ruine.

C'est alors que San Martin entreprend l'expédition du Pérou ; le 28 juillet 1820, il proclamait solennellement l'indépendance de cette province, et, le 3 août, assumait l'autorité suprême sous le titre de *Protector*. Mais, l'organisation toute monarchique que San Martin cherche à implanter au Pérou, ses procédés autocratiques excitent le mécontentement de l'armée, et plusieurs conspirations sont fomentées pour destituer le Protector. Celui-ci, se voyant abandonné du peuple péruvien, envoie en Europe une mission composée de Juan Garcia del Rio et de Don Diego Paroissien (24 déc. 1821) pour offrir le trône du Pérou à un prince de Saxe-Cobourg, ou, à son défaut, à un prince de la dynastie régnante d'Angleterre. Ils revinrent en Amérique sans avoir abouti à rien.

Cependant, San Martin, pour donner le change à l'opinion, était décidé à marcher vers le Haut-Pérou et à s'emparer de la province de Guayaquil. Mais il avait été devancé par le Libérateur ; le 11 juillet 1822, Simon Bolivar était entré triomphalement à Guayaquil ; le 13, il avait pris possession du gouvernement politique et militaire du pays, et, de ce fait, la province se trouvait incorporée à la Colombie.

San Martin, à bord du Macedonia, arrivait, le 25 juillet, dans les eaux de Guayaquil, non plus pour s'emparer par surprise de cette place, comme il l'avait espéré un instant, mais simplement pour entrer en conversation avec le Libérateur, Simon Bolivar. Le 26, Bolivar vint sur le Macedonia recevoir son hôte. Tous deux débarquèrent au milieu d'un peuple immense, plein d'enthousiasme, qui les accompagna jusqu'à la somptueuse demeure qui avait été préparée pour loger l'hôte illustre. San Martin fut l'objet des plus grands honneurs ; les femmes le couronnèrent de lauriers ; les soldats levèrent leurs armes et leurs étendards pour acclamer le père du Chili et du Pérou, et Bolivar se découvrit respectueusement devant le glorieux vainqueur de Chacabuco et de Maipú. (p. 233).

San Martin et Bolivar eurent à Guayaquil trois entrevues particulières que l'histoire a consacrées sous le nom de *conférences de Guayaquil* : l'une eut lieu dans la matinée du 26, après la cérémonie de la réception et dura une heure et

demie ; la seconde dans l'après-midi du même jour (une demi-heure) ; et la troisième, le 27, dura depuis une heure jusqu'à cinq heures de l'après-midi. M. Villanueva nous raconte ces conférences d'après deux lettres de San Martin, adressées, l'une à Bolivar et l'autre au général Guillermo Miller, et d'après la relation du secrétaire perpétuel du Libérateur, Mosquera, qui assistait à ces réunions avec le secrétaire général Gabriel Pérez.

Les conférences de Guayaquil portèrent sur trois points: 1° déterminer la situation de Guayaquil; 2° rechercher le meilleur moyen de mettre fin à la guerre du Pérou ; 3° fixer la forme de gouvernement des nouveaux Etats.

Le 1er point se trouvait résolu de fait par l'occupation de Guayaquil par Bolivar et l'incorporation de cette province à la Colombie, contre laquelle ne pouvait protester San Martin. Sur le 2e et le 3e, on ne put s'entendre.

Pour la question militaire, San Martin déclara qu'il ne pouvait, avec les ressources dont il disposait, venir à bout de la conquête du Pérou. Bolivar offrit de constituer une division auxiliaire de Colombie au Pérou avec ses propres troupes, mais à condition qu'elle fût placée sous les ordres du général Paez de Castillo, la situation militaire du Protecteur ne permettant pas de laisser cette division à sa discrétion. Et comme San Martin insistait pour que Bolivar prît le commandement en chef, ajoutant qu'il serait trop heureux de servir lui-même sous ses ordres, le Libérateur refusa catégoriquement, par délicatesse d'abord, et ensuite par cette considération qu'en agissant ainsi, il passerait aux yeux du monde politique pour un vulgaire ambitieux, qui, sous prétexte de sauver une situation, prendrait la place d'un chef d'Etat devenu ainsi son rival (p. 242).

Mais la partie la plus intéressante des conférences de Guayaquil est évidemment celle qui a trait à la forme de gouvernement à donner aux nouveaux Etats. San Martin se montra partisan de monarchies avec des princes étrangers à leur tête : « Considérez, Général, disait-il, le peu de civilisation des colonies espagnoles, l'hétérogénéité des races, la manière dont est divisée la propriété, l'unité de religion, l'aristocratie du haut clergé, l'ignorance de la généralité des curés, l'esprit militaire des masses qui est la conséquence des guerres civiles prolongées. Tous ces éléments présageaient une anarchie désespérante quand nous avons terminé la guerre de l'indépendance, et peut-être, dans ces conditions, nous repentirions-nous de vouloir fonder des républiques démocratiques en de tels pays » (p. 245).

Bolivar s'éleva avec véhémence contre la forme de gouvernement, préconisée par San Martin. Sa prédilection, on le sait par d'autres documents formels (et on lira avec curiosité le chapitre de M. Villanueva consacré aux idées politiques de Bolivar), allait vers un régime aristocratique calqué sur la constitution britannique dont il parlait avec enthousiasme, et il n'eût pas été éloigné d'admettre le principe d'une monarchie créole sous le protectorat de la Grande Bretagne ; mais ici, il parla de la République comme de la seule forme de gouvernement possible, pour l'instant du moins : « Laissez se former la république ; elle donnera à l'homme le sentiment de sa dignité et créera des habitudes de travail que rendra nécessaires la recherche du bien-être social; elle produira la richesse territoriale qui amènera l'industrie commerciale ; avec elle viendra, l'immigra-

tion de l'Europe où la terre manque pour les prolétaires ; cette terre, ils la trouveront chez nous... » (p. 247).

Lequel de ces deux hommes voyait le plus juste ? Bien habile serait celui qui, aujourd'hui même, après cent ans d'expérience, pourrait l'affirmer. Mais ce qui est incontestable, c'est le patriotisme et la sincérité des deux interlocuteurs. La préférence de M. Villanueva va à Bolivar dont il est le grand admirateur ; disons même que parfois il est un peu sévère à l'égard de San Martin (v. pp. 165, 166) ; toutefois, les documents que son impartialité lui fait un devoir de citer grandissent tout autant la figure du Protecteur que du Libérateur, et l'un comme l'autre sortent de ce volume avec l'auréole que, depuis un siècle, l'opinion des Américains s'est habituée à voir autour de leur tête.

Jules HUMBERT.

MÉLANGES ET NOUVELLES AMÉRICANISTES

Inauguration du monument de E.-T. Hamy à Boulogne-sur-Mer. — Organisation des études anthropologiques au Canada. — L'ancienneté de l'homme dans le Sud-Amérique. — Ethnologie argentine. — Folk-lore chilien. — Revue chilienne d'histoire et de géographie. — Clark University. The Museum Journal. — La lèpre en Guyane française. — L'américanisme en Suisse. — L'année scientifique et l'américanisme. — Le monument de Champlain. — Mission française en Bolivie. — Université de Chicago. — Université du Chili. — Museo nacional de Historia natural de Buenos-Aires. — Grande médaille Arago. — Prix Loubat de l'Académie des sciences de Stockholm.

Inauguration du monument de E.-T. Hamy. — Le monument élevé en l'honneur de notre cher et regretté Président sera inauguré à Boulogne-sur-Mer, le 30 juin prochain. Il est l'œuvre de M. Fagel. Le buste de E.-T. Hamy est placé au sommet d'une stèle contre laquelle se dresse une gracieuse figure allégorique représentant l'Anthropologie. L'ensemble est très harmonieux dans sa grande simplicité. Tous ceux qui, comme moi, n'ont pas eu la joie de connaître E.-T. Hamy en pleine jeunesse, sauront gré à l'artiste d'avoir perpétué ses traits dans cette pose un peu lassée qui lui était familière dans les derniers temps de sa vie. Dans l'œuvre de M. Fagel, ils retrouveront le Maître qu'ils ont aimé, avec ce regard pénétrant et finement ironique, dont les tristesses et les fatigues de l'existence n'avaient pu altérer l'expression de bonté.

Dans notre prochain numéro, nous rendrons compte de la cérémonie à laquelle notre dévoué Président, M. Vignaud, représentera officiellement notre Société.

P. R.

Organisation des études anthropologiques au Canada. — M. Sapir annonce (*Science*, déc. 1911) la création récente d'un service des études anthropologiques au Canada, affilié au service géologique ; trois savants seront à sa tête, MM. Sapir, Barbeau et Harlan I. Smith. Des recherches ethnographiques et anthropologiques seront faites sur tout le territoire du Dominion, mais ne res-

pecteront pas les frontières, factices au point de vue scientifique, qui séparent le Canada des États-Unis et de l'Alaska, et porteront sur les tribus Eskimo aussi bien que sur celles des Indiens Ottawa et Wyandot de l'Oklahoma. Le programme que l' « Anthropological survey » se propose de remplir est à la fois des plus vastes et des plus attrayants, car bien des problèmes de toutes sortes se posent en ce qui concerne les Indiens de la Plaine, Sarcee et Cree de l'Ouest, Assiniboine et Blackfeet, les indigènes du plateau de Mackensie, Athapascan, etc., et le grand groupe d'Indiens de la côte ouest, Kwakiutl, Haïda et Tlingit.

Aux observations anthropologiques et ethnographiques, les directeurs du nouveau service se proposent d'ajouter des études concernant la préhistoire et la linguistique des diverses populations qui ont occupé ou occupent actuellement le Canada.

Les premiers travaux qui seront entrepris seront : une enquête ethnographique et linguistique sur les Nootka par Sapir, des études complètes des Huron-Wyandot par Barbeau, des Iroquois par Goldenweiser, des Algonquins par Cyrus Macmillan, des Mic-Mac par Mc Gill, des Malecite par W. H. Mechling. A M. Smith seront confiées les premières recherches archéologiques dans l'Est du Canada.

On ne peut douter de la réussite complète des travaux entrepris par l' « Anthropological Survey » du Canada ; le nom seul des savants qu'il groupe en est la meilleure des garanties, et l'étude parallèle de tout ce qui se rattache à la connaissance de l'homme, de ses caractères physiques, de ses mœurs actuelles ou passées, de sa langue, parait devoir se poursuivre dans les meilleures conditions.

D[r] P.

L'ancienneté de l'homme dans le Sud-Amérique. — *L'Annual report of the Smithsonian institution* (1910-1911) indique brièvement les résultats de la mission confiée à MM. Hrdlička et Willis, dans le but de rechercher, en Amérique du Sud, les vestiges de l'homme préhistorique. Bien que les fouilles aient été infructueuses en ce qui concerne l'homme préhistorique américain, et que tous les ossements découverts ainsi que les divers objets qui les accompagnaient doivent être rattachés à des Indiens, l'expédition a rapporté un grand nombre de documents intéressants, géologiques, paléontologiques et anthropologiques. Beaucoup de ces documents ont été récoltés sur la côte du Pérou, et, grâce à eux, Hrdlička pourra élucider les problèmes ethniques si complexes de la région occidentale de l'Amérique du Sud.

D[r] P.

Ethnologie argentine. — MM. Félix F. Outes et Carlos Bruch ont publié, en 1910, deux ouvrages de vulgarisation fort intéressants, où ils ont résumé

avec un rare bonheur l'état actuel de nos connaissances sur les populations anciennes et modernes de l'Argentine. Le premier est un simple texte explicatif [1] annexé à quatre grands tableaux muraux où sont figurés des types et des objets caractéristiques des 6 provinces géo-ethniques argentines : la région du Nord-Ouest (région diaguite), la région du Chaco (Matacos, Chorotes, Tobas, Chiriguanos), la région des rives des grands fleuves du littoral (Charruas, Caiguas), la région des plaines (Querandies, Puelches, Araucans), la Patagonie et enfin l'archipel magellanique. Pour chaque tribu, les auteurs ont rédigé une courte et substantielle notice ethnographique et sociologique, suivie de la bibliographie des ouvrages primordiaux qui s'y rapportent.

Le second ouvrage de MM. Outes et Bruch est consacré aux aborigènes de la République Argentine [2] et constitue un manuel pour les Écoles primaires, les Collèges nationaux et les Écoles normales. Très largement illustré, ce petit livre peut être considéré comme un modèle du genre, et l'on doit regretter que nous n'en possédions pas de semblable pour la France. Après avoir exposé les notions de paléontologie et de géologie élémentaires, les auteurs étudient successivement l'indigène argentin dans le passé et dans le présent. Ils décrivent les séries géologiques de leur pays, puis exposent l'état actuel des connaissances sur l'homme fossile de la pampa. C'était la tâche particulièrement délicate, surtout dans un ouvrage de vulgarisation. Les auteurs s'en sont acquittés avec un rare bonheur, faisant le départ exact de la théorie et des faits, et sacrifiant sans hésitation tout ce qui relève de la pure hypothèse.

Puis, ils passent à l'étude des populations actuelles. Nous n'y reviendrons pas ici ; c'est le même plan et la même méthode que ceux qui ont été suivis dans le premier ouvrage.

Si ce petit livre, écrit avec beaucoup de méthode et de clarté. est difficilement accessible aux élèves des écoles primaires, il rendra certainement les plus grands services dans les établissements d'enseignement secondaire. J'ajouterai qu'il sera consulté avec fruit par tous ceux qui, n'étant pas spécialistes, désirent cependant se faire une idée exacte et précise de l'ethnographie et de l'archéologie argentine.

P. R.

Folk-lore chilien. — Un très intéressant mouvement pour l'étude systématique du folk-lore se manifeste au Chili, où nous avons signalé déjà la formation d'une société spécialement consacrée à des enquêtes de ce genre. Les travaux déjà publiés, en dehors du livre de Guevara dont j'ai déjà rendu compte (cf. *Journal,* t. VIII, p. 324), ne se prêtent guère à une analyse, qui, en les résumant, leur enlèverait précisément leur principal intérêt, c'est-à-dire la précision du détail. Nous nous contenterons d'en signaler ici les plus importants.

1. *Texto explicativo de los cuadros murales « Las viejas razas argentinas ».* Buenos-Aires, 1910.

2. *Los aborigenes de la República Argentina.* Buenos-Aires, 1910.

M. Ramón A. Laval a publié quatre mémoires ; il nous donne tout d'abord une collection de contes sans fin [1], analogues à ces chansons à couplets innombrables que l'on retrouve chez tous les peuples et sous toutes les latitudes, puis un conte intitulé « le petit poisson enchanté » [2], qui est une version curieuse de celui publié par Julio Vicuña Cifuentes sous le nom de « l'oiseau bleu » ; dans un troisième mémoire [3], il étudie l'emploi des locutions latines dans la langue courante, en particulier dans les dictons et proverbes. Enfin, dans un important travail présenté au Congrès scientifique international américain de Buenos-Aires [4], il compare les prières populaires, les paroles de conjuration et les exorcismes chiliens aux pratiques similaires de l'Espagne.

M. Ricardo E. Latcham décrit en détails la curieuse fête religieuse de la Vierge d'Andacollo [5] où, à côté des manifestations chrétiennes, on note d'intéressantes survivances de rites précolombiens.

Julio Vicuña Cifuentes a recueilli toute une série de mythes et de superstitions [6] extrêmement intéressantes, et fait une étude approfondie de l'argot des malfaiteurs chiliens [7], qu'il a présentée au Congrès scientifique américain de Buenos-Aires.

Cette rapide énumération montrera tout au moins l'activité que déploient dans un ordre d'étude tout nouveau les ethnographes chiliens, et l'intérêt qu'il y aurait à étendre ces enquêtes minutieuses à toute l'Amérique du Sud.

P. R.

Revue chilienne d'histoire et de géographie. — Sous ce titre a été fondé, en 1911, à Santiago, un périodique trimestriel qui est appelé à rendre de grands services à l'américanisme. Dans une brève préface, le directeur, M. Enrique Matta Vial, indique que le nouvel organe ne sera pas consacré seulement à l'histoire et la géographie chilienne, mais qu'il accueillera avec plaisir tous les travaux qui rélèvent de sciences auxiliaires, comme l'ethnologie, l'ethnographie, le folklore, la linguistique, la numismatique, la géologie, etc.... Il fait appel en outre à toutes les personnes ayant en leur possession des lettres, des papiers de famille, en un mot des documents historiques de toute nature, qui leur paraîtraient dignes d'être publiés. Si cet appel est entendu et nous ne doutons pas qu'il le soit, la revue aurait, par ce seul fait, rendu un grand service

1. *Cuentos chilenos de nunca acabar*, Santiago de Chile, 1910.
2. *El pescadito encantado*, Santiago de Chile, 1911.
3. *Del latin en el folk-lore chileno*, Santiago de Chile, 1910.
4. *Oraciones, ensalmos i conjuros del pueblo chileno comparados con los que se dicen en España*, Santiago de Chile, 1910.
5. *La fiesta de Andacollo i sus danzas* (*Revista de la Sociedad de Folk-lore chileno*, t. I, 1910, pp. 197-219).
6. *Mitos y supersticiones recogidos de la tradición oral*, Santiago de Chile, 1910.
7. *Coa, jerga de los delincuentes chilenos, estudio y vocabulario*, Santiago de Chile, 1910.

aux Américanistes, car il est certain qu'un grand nombre de manuscrits intéressants sont en Amérique du Sud entre les mains des particuliers, et risquent journellement d'être perdus pour la science.

Les deux premiers fascicules de la *Revista chilena de historia y geografía* parus jusqu'à ce jour font bien augurer de son avenir. En outre d'articles purement historiques, nous y relevons en effet deux mémoires consacrés au Folklore chilien, par Julio Vicuña Cifuentes et Ramón A. Laval, une étude d'une pictographie représentant le soleil « *El sol pintado de Malloa* » par Aureliano Oyarzún, et une courte note sur l'origine des Incas, par Arthur Posnansky.

Un bulletin bibliographique important termine chaque numéro, où sont analysés les travaux scientifiques parus tant au Chili qu'à l'étranger.

P. R.

Clark University. The Museum Journal. — Le but de cette publication, dirigée par MM. George H. Blakeslee et G. Stanley Hall, est d'étudier les questions de toute sorte qui se rattachent au développement des races. Ses articles traiteront de l'histoire, de la géographie, de l'anthropologie, de la psychologie et de la religion des divers peuples de la terre. Néanmoins les recherches porteront plus spécialement sur les races non civilisées et sur celles qui sont arrêtées actuellement au stade de demi-civilisation. En étudiant le mode de progression des peuples arrivés au plus haut degré de leur développement intellectuel et social, on pourra aisément se rendre compte de la méthode à suivre pour policer les populations les plus arriérées de l'ancien et du nouveau continent.

Dr P.

La lèpre en Guyane française. — Un long séjour au milieu des lépreux de la Guyane a permis à M. Guillon [1] de recueillir nombre de documents sur le terrible mal qui ravage notre colonie. A côté de considérations qui ont trait à l'organisation des léproseries, on trouvera nombre de renseignements d'ordre général sur la lèpre en Amérique. Il est peu à près certain que la maladie était inconnue en Guyane avant les tentatives de colonisation, mais l'élément blanc ne doit point être rendu responsable de l'importation de la maladie. L'introduction d'esclaves nègres en Amérique date de 1654, et c'est à ce moment que la lèpre a fait son apparition en Guyane, trouvant, pour se développer, un terrain favorable chez les juifs hollandais expulsés du Brésil. Plus tard, de 1856 à 1867, des coolies chinois, puis des Hindous, employés comme manœuvres, contractèrent et propagèrent le mal dans tout le Nord-Est de l'Amérique du Sud. Actuellement la lèpre atteint à la fois la population libre et les déportés. On

1. Guillon, *Lèpre, lépreux et léproseries en Guyane française*, 133 pages, 9 fig., 1 carte. O. Doin, 1912.

peut compter, comme population fixe, environ 22.000 habitants, presque tous métis de Nègres et de Blancs, dont la majeure partie est contaminée ; la population du bagne est atteinte dans des proportions beaucoup moindres.

Après avoir retracé, dans ses détails, l'histoire de la lèpre à la Guyane, l'auteur montre les progrès continuels de la maladie, favorisée par la mauvaise hygiène des habitants ; sa diffusion, sans cesse grandissante, doit faire craindre pour l'avenir de la colonie. La Guyane hollandaise et la Guyane anglaise payent d'ailleurs à la lèpre un important tribut. Seuls les Indiens autochtones semblent jusqu'ici avoir fait preuve d'une certaine immunité, en raison vraisemblablement de leur genre de vie. On ne peut admettre, en effet, que les indigènes de l'Amérique du Sud soient réfractaires à la lèpre. La maladie, au contraire, est endémique chez les Indiens des plateaux de l'Équateur, où le Dr Rivet l'a constatée sous toutes ses formes. La lèpre ne semble pas avoir épargné davantage les autres points du continent, et prend, dans le Sud-Amérique, une inquiétante extension.

Dr P.

L'américanisme en Suisse. — L'étude des choses américaines passionne, à l'heure actuelle, les pays de la vieille Europe et il est rare aujourd'hui de ne pas rencontrer dans une revue scientifique quelconque un article traitant du continent transatlantique. *Le Globe*, bulletin de la Société de Géographie de Genève, n'en publie pas moins de trois dans un de ses derniers numéros de 1911.

Les « *Impressions de voyage en Colombie* » du Dr V. Fuhrmann, professeur à l'Université de Neufchâtel, et « *Dix-neuf années au Chili* » du pasteur Francisco Diez montrent l'intérêt que les Suisses prennent à l'état social et au développement des républiques sud-américaines : leur sol fertile, leur climat sain, leurs incalculables ressources en tout genre devraient faire d'elles les pays les plus riches du monde si les discussions politiques et les révolutions qui en sont l'inévitable résultat ne venaient empêcher leurs progrès.

Avec le Dr Ernst (*Un voyage à travers le Canada français*), nous parcourons le Dominion depuis le Niagara jusqu'au lac Saint-Jean à travers l'Ontario, le Saguenay et le Chicoutimi, en passant par Montréal et Québec. L'auteur donne de nombreux détails, à la vérité plus pittoresques que scientifiques, sur le district du lac Saint-Jean, dont le chef-lieu est Robewal, sur la réserve indienne de la Pointe Bleue, habitée par les Indiens Montagnais. Il termine par la description de la Tuque, station du Grand-Trunk-Pacifique, dans la région des Laurentides, ville industrielle naissante, dont l'avenir apparaît considérable, grâce à la présence d'un très puissant cours d'eau, à moitié chute, à moitié rapide.

Dr P.

L'Année scientifique et l'Américanisme. — Il a paru dans *l'Année scienti-*

fique et industrielle, dirigée par M. Émile Gautier (55e année, 1911 ; Paris, 1912, pp. 302, 303 et 304), un article concernant la découverte de l'Amérique qui nous a semblé d'un genre quelque peu fantaisiste. Nous croyons utile de le faire passer sous les yeux des lecteurs de ce journal. L'on se permettra seulement entre parenthèses quelques réflexions. Voici le passage :

« Amérique. Cette année, on a célébré des fêtes grandioses à Saint-Dié, en l'honneur des parrains de l'Amérique. Bien entendu, il n'a pas été question de Colomb ; c'était en l'honneur du livre de Ringmann, commentateur du voyage de Vespuce, qui écrivit en tête de son ouvrage :

« *Il y a une quatrième partie du Monde qu'Améric Vespuce a découverte et que, pour cette raison, nous pourrions appeler America, c'est-à-dire Terre d'Améric.*

« L'ouvrage de Ringmann et de Waldzeemuller, ce dernier, auteur de cartes, parut le 25 avril 1507, sous le titre *Geographiæ introductio.*

« C'est cette date que les Américains considèrent comme celle du baptême de l'Amérique, et l'on doit célébrer, chaque année, *The american day*, le 25 avril, comme fête nationale.

« En attendant cette consécration, on a fêté cette date à Saint-Dié, en l'honneur de l'imprimerie où fut imprimé cet ouvrage, fondée en 1494, par le chanoine Vaultrinlud.

« Quand fêtera-t-on la découverte de l'Amérique par les Carthaginois ? — Car, pour ce qui est des Scandinaves, on ne les a pas oubliés non plus, en cette année 1911.

« A l'occasion du millénaire Normand, on a exhumé une pierre plus qu'informe, d'un mètre environ, toute dégradée par son séjour séculaire dans le sous-sol américain, en pleine forêt vierge. Cette pierre était couverte de *runes*, cette ancienne écriture sacrée des Vikings normands. (Avec le temps, on s'instruit toujours. Nous sommes fort aise de savoir que l'écriture runique était une écriture sacrée ; généralement on la tenait pour celle des peuples du Nord avant qu'ils n'adoptassent l'alphabet latin. Nous saurons désormais qu'elle était à l'usage spécial des Vikings, fait que l'on n'avait pas soupçonné jusqu'à présent.)

« D'où il appert qu'en l'an 1655 (se serait-on douté que ce n'est qu'au milieu du XVIIe siècle que les Scandinaves découvrirent le Groënland ?), les *Vagas* islandaises (peut-être aurait-on pu écrire *Sagas*, mais celui qui fait des trouvailles si surprenantes n'a-t-il pas droit d'oublier un instant l'orthographe ?) reculèrent de cinq siècles avant Colomb, c'est-à-dire au Xe siècle, la découverte de l'Amérique par Eric-le-Roux, son fils Leif, Thorwald et Thorfian, dont les *drummonds* fendaient l'Atlantique dès l'an mil. (Pauvres Américanistes qui se figuraient que l'Islande avait déjà été découverte presque deux siècles plus tôt. Après tout, l'auteur de l'article va-t-il nous révéler que l'Islande n'est pas dans l'Atlantique ? Beaucoup de gens se figuraient, les malheureux ignorants, que la Saga d'Eric-le-Roux ne constituait qu'un roman, une sorte d'Odyssée en miniature, et qu'elle avait été, en grande partie du moins, inspirée par la légende irlandaise de saint Brandan !)

« Ce n'est là un mystère pour personne (sauf, bien entendu, pour ceux qui se

sont occupés de l'histoire des expéditions des hommes du Nord dans les régions occidentales), et chacun sait que le Vinland, pays de la vigne vierge, actuellement Boston, fut découvert par les Northmans et que 51 évêques scandinaves y ont vécu jusqu'à 50 ans après la venue de Colomb, 1542 (Vrai, nous sommes heureux d'apprendre de si belles choses. Notre auteur aurait bien dû, pendant qu'il y était, nous donner, au moins, le nom de quelques-uns de ces pontifes ayant résidé aux États-Unis. Ce n'est pas bien, à coup sûr, d'exciter ainsi la curiosité du public, sans prendre plus de peine pour la satisfaire). On sait également que c'est le Dieppois Pinson, portugalisé Pinzon, qui conduisit le Génois en Amérique. On n'ignore pas davantage la découverte de la fameuse pierre de Digthon-Rock, inscription en caractères runiques, dans le Massachussets (La preuve que l'on n'ignore pas, autant que cela, l'existence de ladite inscription, c'est que l'on s'accorde assez à ne plus la regarder comme authentique). Mais ce que l'on sait moins, c'est que ces pierres *runiques* sont bel et bien carthaginoises (parole d'honneur, nous ne nous en doutions pas du tout, mais il est si facile de confondre du Carthaginois avec du Norrain), et qu'il existe également, au Brésil, la pierre dite de *Nettoo*, traduite par notre confrère Calleja, la pierre de Potosi, traduite par M. Levistre, et la table de Mahury, découverte par l'explorateur Geay en Guyane, traduite également par M. Levistre, et d'autres encore dont la nomenclature serait trop longue (Nous regrettons vivement de n'avoir pas eu ces traductions sous les yeux. Leur lecture promettait cependant d'être instructive).

« On a substitué les Normands aux Espagnols de Christophe Colomb. C'est bien, mais quand voudra-t-on reconnaître que les Carthaginois avaient précédé les Normands ? (Espérons que ce ne sera pas de sitôt).

« Les preuves écrites sur le roc ne manquent pas, et les inscriptions dites runiques sont toutes carthaginoises. »

Mais en voici assez, nous sommes on ne peut plus charmés de l'article ici reproduit. Qui ne serait ravi de voir ainsi remis à sa place cet intrigant de Colomb, lequel, depuis plus de quatre siècles, faisait croire qu'il pourrait bien être pour quelque chose dans la découverte du Nouveau-Monde ? Et cependant il nous est avis que l'*Année scientifique* ferait bien de ne pas trop facilement accueillir de pareilles élucubrations. Elles ne sauraient guère lui profiter.

Cte de Charencey.

Le monument de Champlain. — Le 16 mai dernier la « Provence », de la Cie G^le^ Transatlantique, accostait au quai du Havre, ramenant la délégation française qui venait de représenter notre pays aux fêtes du troisième Centenaire de Samuel Champlain. Pour la traversée d'aller, la délégation avait pris passage le 20 avril sur la « France », le plus grand paquebot de notre flotte de commerce, qui effectuait alors son premier voyage. On serait tenté de voir dans ce rapprochement des deux noms, France et Provence, comme un symbole du rêve qu'avait jadis formé le grand Français du XVIIe siècle, parti de France

pour n'y revenir qu'après avoir donné à sa patrie une nouvelle province. Si les événements ont, cent cinquante ans plus tard, fait passer le Canada sous la domination anglo-saxonne, le souvenir de ceux qui l'ont découvert et colonisé, des Champlain, des Frontenac et des Montcalm, y est resté vivant, et ne contribue pas peu au resserrement des liens d'amitié entre la métropole de jadis et le monde américain. Ce sont en effet les États-Unis qui ont élevé un monument à la gloire de Champlain : le Comité France-Amérique, pour leur témoigner la gratitude de notre pays, a groupé une délégation, sans caractère officiel, mais qui comprenait des personnalités représentant les diverses branches de l'activité française, et l'a chargée de porter outre-mer le buste de la *France* par Rodin, pour le sceller dans le monument qui allait être inauguré.

Le voyage a été extrêmement rapide : en quatorze jours, la mission a visité New-York, Washington, Philadelphie, Boston, les universités d'Harvard et de Yale, le lac Champlain, Montréal, Toronto, le Niagara. La réception fut aussi chaleureuse aux États-Unis qu'au Canada, à la Maison-Blanche où le président Taft retint à sa table les membres de la délégation comme au lac Champlain, à Montréal et à Québec où le Comité France-Amérique canadien, avec toute la population derrière lui, s'empressa autour d'eux.

Quels seront les lendemains de ces journées inoubliables ? Il serait téméraire de les prévoir. Ce qui est certain c'est qu'un courant plus fort de sympathies s'est incontestablement créé entre la France et l'Amérique, grâce à cette manifestation toute d'ordre privé, et partant plus propre à développer une initiative d'expansion amicale française.

Ch. A. M.

Mission française en Bolivie. — Sur la demande du gouvernement bolivien, une mission française vient d'être chargée de délimiter les frontières de la Bolivie et du Pérou au nord, de la Bolivie et de la République Argentine au sud, frontières qui s'étendent sur un parcours de 800 kilomètres environ. Notre collègue, le capitaine Mailles, a le commandement de cette mission, assisté du lieutenant Vincent.

On peut espérer que, pendant les loisirs que leur laissera leur tâche de délimitation de frontières, les voyageurs pourront recueillir des documents concernant la faune, la flore, la géologie des territoires parcourus, et surtout des données ethnographiques sur les populations indiennes de ces régions si curieuses et encore si mal connues.

Dr P.

Université de Chicago. — On annonce le retour en Amérique du professeur Frédérick Starr qui vient de poursuivre au Japon d'intéressantes études ethnographiques, portant sur les tatouages, ainsi que sur les peintures de la dernière moitié du siècle dernier. Starr a pu copier un certain nombre de manuscrits

Aïno, et a continué, en Corée et en Mandchourie, les mêmes recherches qu'au Japon, s'intéressant autant à l'ethnographie actuelle qu'aux mœurs d'autrefois. Une centaine d'individus ont été mesurés et de nombreuses photographies de toutes sortes furent faites au cours de ce voyage.

D^{r} P.

Université du Chili. — Notre savant collègue, le Docteur Max Uhle, ayant abandonné la direction du Musée d'Histoire nationale de Lima, a accepté la place de Chef de la section d'Ethnologie et d'Archéologie de l'Université de Santiago de Chile.

Museo nacional de Historia natural de Buenos-Aires. — M. Félix F. Outes nous avise qu'il a démissionné des emplois qu'il occupait au Musée et à l'Université de La Plata, pour se consacrer uniquement à ses fonctions du Musée d'histoire naturelle de Buenos-Aires.

P. R.

Grande médaille Arago. — Dans sa séance du 6 mai dernier, l'Académie des Sciences a remis la grande médaille Arago en or à M. le Prince Roland Bonaparte. A cette occasion, son Président, M. Lippmann, a rappelé les multiples services que le lauréat a rendus à la Science. Tout le monde applaudira à cette distinction décernée au savant éclairé dont la libéralité a permis à tant de chercheurs de poursuivre leurs travaux, et qui, il y a quelques années, mettait la Mission géodésique française de l'Équateur en mesure de terminer la tâche que le gouvernement français avait pris l'engagement de mener à bien. La Société des Américanistes, à qui M. le Prince Roland Bonaparte donnait encore récemment une nouvelle preuve de l'intérêt qu'il porte à ses travaux, est particulièrement heureuse du bel hommage de reconnaissance dont vient d'être l'objet son Vice-Président.

P. R.

Prix Loubat de l'Académie de Sciences de Stockholm. — Nous apprenons avec le plus grand plaisir que le prix créé à l'Académie des Sciences de Stockholm par M. le duc de Loubat vient d'être décerné à notre savant collègue M. Erland Nordenskiöld, pour sa belle exploration de la Basse-Bolivie. La Société des Américanistes est heureuse d'adresser au lauréat ses bien sincères félicitations.

P. R.



Phototypie Berthaud, Paris

MONUMENT DE E.-T. HAMY
A Boulogne-sur-Mer

L'INAUGURATION DU MONUMENT

DE

E.-T. HAMY

(*Planche IV*).

Le 30 juin, à 2 heures de l'après-midi, a eu lieu à Boulogne-sur-Mer, l'inauguration du monument élevé à la mémoire de E.-T. Hamy.

Grâce au zèle de M. le Professeur Verneau, Secrétaire général du Comité d'organisation, et à la collaboration active du corps municipal de Boulogne, la cérémonie fut digne en tous points du grand savant dont on honorait la mémoire. Le Gouvernement, les Corps constitués, les Sociétés savantes avaient répondu avec empressement à l'appel qui leur avait été adressé. Le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts s'était fait représenter par M. Malaquin, professeur à l'Université de Lille. Le Muséum d'Histoire naturelle avait délégué M. le Professeur Perrier, Directeur, M. le Professeur Joubin, M. le Professeur Verneau et le Dr Rivet, assistant, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, M. Cordier, l'Académie des Sciences, M. Hamy, l'Académie de Médecine, M. le Professeur Pozzi, la Société d'Anthropologie de Paris, MM. Georges Hervé et Weisgerber, la Société de Géographie de Paris, M. le baron E. Hulot, Secrétaire général, la Société des Américanistes, M. Vignaud, son président. S. A. S. le Prince de Monaco était représenté par M. le Professeur Boule. Nous citerons encore les délégations de la Société d'Histoire de la médecine, de la Société asiatique, de la Société des Traditions populaires, de la Société de Géographie commerciale de Paris, du Comité des Travaux historiques et scientifiques, de l'Institut français d'Anthropologie. Enfin, un grand nombre de sociétés étrangères : la Real Academia de la Historia de Madrid, le Royal anthropological Institute of Great Britain and Ireland, la Società italiana di Antropologia, la Società romana di Antropologia, la Société impériale d'Archéologie de Moscou, la Société suédoise

d'Anthropologie et de Géographie, la Société d'Anthropologie de Bruxelles, la Société de Géographie de Genève, avaient tenu à s'associer à l'hommage que la science française rendait à un de ses plus éminents représentants.

A ces délégations officielles, s'étaient joints les nombreux amis et élèves du défunt, tous ceux qui, au cours de sa belle carrière, avaient pu apprécier la puissance de son intelligence et le charme de son affection.

L'accueil, que réserva à ses hôtes la municipalité de Boulogne, fut particulièrement cordial, et tous garderont le profond souvenir des attentions dont ils furent l'objet.

A midi, un banquet, présidé par M. Félix Adam, maire de Boulogne, qui avait à ses côtés Madame Dubard-Hamy, fille du défunt, réunissait à l'Hôtel de Ville tous les délégués officiels et les autorités locales, et c'est en ces termes que le premier magistrat de la ville souhaita à tous la bienvenue :

Madame, Messieurs,

La cérémonie à laquelle nous procéderons dans un instant a quelque chose d'intime, de familial. Nous allons recevoir, pour que nos descendants la gardent précieusement comme nous ferons nous-mêmes, l'image fidèle et sympathique de notre illustre et regretté concitoyen, le docteur Ernest Hamy.

Cette inauguration emprunte tout son lustre au glorieux souvenir du savant défunt et aussi à la présence, au milieu de nous, des délégués les plus autorisés de la science française, de ces hommes de labeur, de dévouement, de génie, dont les travaux maintiennent notre patrie au premier rang de celles qui servent l'humanité. Ils ont voulu rendre hommage au frère d'armes disparu : Ernest Hamy était des leurs par sa vie, abondante en œuvres, en découvertes. Il avait apporté son rayon à l'auréole de gloire qui éclaire l'Institut de France et l'enseignement supérieur national.

Je remercie les Maîtres réputés qui sont venus accomplir cet amical pèlerinage et je me félicite de voir, à notre table, la famille d'Ernest Hamy pour laquelle notre réunion n'est point une date de deuil, puisqu'elle est le jour du suprême hommage à une chère mémoire.

L'on pourrait dire que, dans cette salle d'honneur de l'Hôtel de Ville, le souvenir respecté de notre savant concitoyen nous entoure, nous baigne de son atmosphère sympathique, et même filiale. C'est à dessein que j'emploie ce dernier mot, car il aima sa ville natale du plus profond de son cœur. Tout ce qui la pouvait honorer, il le recherchait ; il s'y employait d'une ardeur sans pareille. C'est lui qui, il y a quelques années, nous

dota des portraits qui couvrent ces murailles : démarches auprès de généreux donateurs, sacrifices personnels, rien ne lui coûta pour réaliser son œuvre. Le Conseil municipal, pour l'en remercier, décida qu'Ernest Hamy avait bien mérité de la Ville de Boulogne.

C'est ainsi, Messieurs, que les Membres de l'Institut peuvent rencontrer ici les glorieuses et fraternelles figures de Saint-Beuve, de Daunou, de Mariette, d'Yvart et s'intéresser également aux autres illustrations dont s'honore notre cité.

Je lève mon verre en l'honneur de M. Malaquin, qui représente ici le gouvernement de la République, à la science française et à Madame Dubard-Hamy.

Suivant la pensée délicate exprimée par M. Félix Adam, la cérémonie qui suivit le banquet garda le caractère intime et familial qui convient à ces fêtes mélancoliques du souvenir, et ce fut, sous un ciel un peu voilé, une apothéose très discrète et très touchante.

Au centre de la belle promenade du boulevard Eurvin, où Hamy aimait à venir rêver et à évoquer ses souvenirs d'enfance, au pied même des remparts de sa ville natale, le monument élevé à sa mémoire s'encadre dans un décor harmonieux de verdure et de vieilles pierres. Le buste, qui couronne une stèle contre laquelle se dresse une charmante allégorie personnifiant l'Anthropologie, est un chef-d'œuvre de vérité. M. Fagel a fait mieux qu'un portrait fidèle : il a su animer le bronze ; sous le vaste front largement modelé, le regard vit et s'éclaire de la belle flamme de l'enthousiasme et de la pensée ; un sourire à peine indiqué donne à la figure cette expression à la fois indulgente et ironique qui était l'expression habituelle d'Hamy, cependant que de profondes rides impriment à l'ensemble de la physionomie je ne sais quelle douloureuse lassitude. Tout le charme captivant, toute la finesse spirituelle, toute l'âme meurtrie et vaillante du défunt renait dans cette belle œuvre, et c'est pourquoi elle fait encore plus honneur au cœur qu'au talent de l'artiste ami qui a su la réaliser.

De même que l'affection a guidé le ciseau de M. Fagel, ce fut également l'affection qui dicta à tous les orateurs les beaux discours, où ils célébrèrent avec une égale émotion l'homme et le savant. Nous ne saurions mieux faire que de les reproduire intégralement, comme un suprême hommage à celui qui fut le fondateur de notre Société et qui en resta l'âme jusqu'à son dernier jour.

DISCOURS DE M. EDMOND PERRIER,

Directeur du Muséum d'Histoire naturelle de Paris.

Au nom du Muséum d'Histoire naturelle de Paris,

Mesdames, Messieurs,

Il est des hommes dont le charme a si profondément pénétré leurs contemporains que, lorsque la mort vient les surprendre, chacun s'efforce de combler par le souvenir le vide qu'ils laissent après eux, et l'idée vient aussi à ceux qui s'étaient fait une joie de suivre leur vivante pensée de leur conserver une place matérielle dans le monde qu'ils ont quitté pour toujours. Ernest Hamy a su mériter ce suprême honneur et c'est bien parce qu'ils ne pouvaient se résigner à sa perte qu'au lendemain même de sa mort, les amis nombreux qu'elle désolait ont formé le dessein d'offrir à cette ville de Boulogne qui lui était si chère, le monument que nous inaugurons aujourd'hui.

C'est justement aussi parce qu'on ne pouvait pas connaître Ernest Hamy sans l'aimer que ce buste — œuvre choyée d'un autre de vos compatriotes, l'habile statuaire Fagel — reproduit si fidèlement les traits expressifs du savant éminent dont on ne se lassait pas d'écouter l'alerte et spirituellement bienveillante conversation.

Lorsqu'en 1893, le « *Muséum national d'Histoire naturelle* » fêta le centième anniversaire de la métamorphose qui, par un décret de la Convention, le fit sortir de l'ancien « *Jardin royal des Plantes médécinales* » il publia un volume commémoratif dans lequel Ernest Hamy conta avec une éloquente émotion « Les derniers jours du Jardin du Roi ». En préparant ce récit d'après des documents originaux, comme il le faisait toujours, il avait rencontré de curieuses pièces concernant Lamarck, dont je devais moi-même dans ce volume exposer les vues si grandioses et si longtemps méconnues. Il s'empressa de me communiquer ses trouvailles et de notre collaboration naquit le projet d'élever au fondateur de la doctrine scientifique de l'Évolution un monument dans l'établissement où elle avait été pour la première fois officiellement professée. Les sommes nécessaires une fois réunies, grâce à une souscription internationale dont le succès est dû principalement à l'activité de M. le professeur Joubin, l'exécution du monument fut confiée au sculpteur Fagel, qui avait su rendre souriants en les fixant sur le marbre les traits vénérables du « doyen des étudiants de France », comme s'appelait lui-même le centenaire Chevreul ; et c'est en causant de Lamarck et de Boulogne avec

Hamy que Fagel eut l'idée de perpétuer la physionomie si vivante, si attirante, du savant que nous fêtons.

S'il a existé, comme on le prétend, des savants qui croyaient servir la dignité de la science en prenant un air morose et quelque peu décourageant pour les indiscrets, Hamy n'était pas, en effet, de ceux-là. Il avait au contraire le talent, grâce à sa charmante bonhommie, de rendre la science particulièrement attrayante. Sa magnifique mémoire savait tout aussi bien retenir et classer les documents scientifiques les plus ardus et les plus piquantes anecdotes. S'il exposait les premiers avec une merveilleuse clarté, son esprit fin et des mieux avertis ciselait les secondes avec un art sans pareil. Les documents et les anecdotes s'appelaient, se répondaient, se mariaient de la plus pittoresque façon dans les étincelantes leçons qui laissaient ses auditeurs ravis. Sa physionomie de professeur ne différait pas de cette physionomie si animée de brillant causeur que l'artiste a si heureusement saisie.

Leçons et causeries éblouissaient par l'extrême variété d'aptitudes et de connaissances qu'elles révélaient chez Ernest Hamy et qui sont marquées si nettement dès le début de sa vie d'étudiant. Il passa d'abord à l'École de Médecine, mais, curieux avant tout des choses anciennes, avide de remonter en historien dans le passé, il s'arrêta bientôt à la science pure à laquelle il fut initié par un savant dont on ne pouvait se détacher quand il vous avait honoré de son amitié, M. Armand de Quatrefages, le fondateur même de l'Anthropologie scientifique, l'esprit le plus droit, le plus bienveillant, le plus ouvert, le plus élevé et en même temps le cœur le plus loyal et le plus dévoué qui se puisse rencontrer. On ne saurait, dans cette fête, séparer Hamy de l'homme éminent qui fut son maître, qui le prit comme collaborateur de tous les instants, le désigna comme son successeur et le couvrit, durant toute sa carrière, de la plus constante sollicitude. Tous deux étaient faits pour s'entendre. M. de Quatrefages avait eu, lui aussi, quelque peine à fixer sa voie parmi toutes celles où pouvaient briller ses facultés si diverses : tour à tour mathématicien, médecin, professeur de lycée, ce ne fut qu'après avoir marqué sa trace profonde dans l'histoire naturelle et conquis un fauteuil à l'Académie des Sciences par les plus remarquables études sur les Polypes, les Mollusques marins les plus délicats, les innombrables Vers de toute taille et de toutes couleurs qui fourmillent parmi les algues, se réfugient dans les fentes des rochers ou s'enfouissent dans la vase, et enfin sur le célèbre Amphioxus dont il fixa la position dans les séries zoologiques, qu'il se dirigea vers l'Anthropologie dont il renouvela la méthode en appliquant à l'étude de l'homme les méthodes mêmes qui avaient été si fécondes entre ses mains pour l'étude de l'Histoire naturelle.

Si nous étions encore au temps où les statues s'animaient, celle d'Ernest Hamy s'éveillerait dans un geste de protestation, si, devant elle, hommage n'était pas rendu au maître vénéré qu'il aima de toutes ses forces, par celui qui eut l'honneur de lui succéder à l'Académie des Sciences après s'être inspiré de ses travaux de zoologiste, s'être fait son disciple toujours accueilli avec la plus extrême bonté, et avoir admiré non seulement le savant à l'observation pénétrante, mais l'habile artiste dont le pinceau savait rendre toutes les fugitives beautés du monde marin et les décrire avec un charme et une poésie plus proches des caresses enveloppantes du style de Michelet que des pompes de Buffon et de Cuvier.

C'est cette méthode des naturalistes qu'Hamy a continué à appliquer à l'étude de l'homme. Son savant successeur au Muséum, mon très distingué collègue M. le Dr Verneau, pour qui il fut ce que M. de Quatrefages avait été pour lui et qui s'est dévoué à l'organisation de cette manifestation, vous exposera son œuvre anthropologique, mais l'Anthropologie touche à tout ce qui intéresse l'humanité, et, plus que tout autre, l'anthropologiste digne de ce nom peut s'appliquer la célèbre devise : *Nil a me alienum puto.* Aussi Ernest Hamy étudiait-il non seulement l'homme en soi, mais encore l'homme agissant, ayant sans doute, en tant qu'espèce, sa place marquée parmi les autres êtres vivants et se rattachant à eux par son corps, mais s'élevant au-dessus d'eux par un tel épanouissement de son intelligence que M. de Quatrefages n'hésitait pas à admettre l'existence d'un Règne humain, dominant les trois autres règnes de la Nature. Ernest Hamy était plus particulièrement intéressé par les manifestations de cette intelligence, se traduisant par les mœurs, l'outillage, les traditions, les religions mêmes des peuples dont il avait, avec M. de Quatrefages, mensuré les crânes et décrit les autres caractères physiques ; c'est ainsi qu'il fut conduit à fonder le Musée ethnographique du Trocadéro que dirige aujourd'hui M. le Dr Verneau.

Si l'homme peut, dans une certaine mesure, conduire la Nature, il n'en est pas moins pressé par elle de toutes parts et façonné par une ambiance à laquelle, grâce aux moyens de communications qu'ils ont inventés, du chemin de fer à l'aéroplane en passant par les sous-marins, les peuples civilisés échappent de plus en plus, mais qui a lourdement pesé sur les peuples anciens étroitement liés à la glèbe. Les caractères de ces peuples se rattachent de toute évidence à ceux des contrées dans lesquelles s'écoulait leur existence, et peut-être l'étude des variations de l'espèce humaine serait-elle la meilleure des préfaces à l'histoire des modifications dont les espèces animales sont susceptibles. L'anthropologiste doit donc être géographe, aussi Ernest Hamy a-t-il toujours été l'un des membres les plus écoutés de la Société de Géographie, l'un des hommes auprès de qui les

jeunes voyageurs trouvaient les meilleurs conseils, parce qu'il savait tout de l'œuvre de leurs prédécesseurs et que sa merveilleuse mémoire, servie par l'ordre parfait avec lequel, en archiviste consommé, il classait ses dossiers, lui permettait de répondre instantanément de la façon la plus précise à leurs questions.

Presque compatriote de Boucher de Perthes, il tenta d'abord de pénétrer à sa suite dans le plus lointain passé de l'humanité dont votre Boulonnais conserve tant de restes; mais la comparaison des outils de nos ancêtres avec ceux des peuplades sauvages de la période actuelle devait le conduire bientôt en Amérique, dans ce Nouveau Monde demeuré sous tant de rapports pareil à ce qu'était l'Ancien à l'époque où nos prédécesseurs ne songeaient pas encore à écrire ces légendes trompeuses d'où il est si difficile, — même à l'heure actuelle où les journaux enregistrent quotidiennement les faits et gestes de chacun —, de dégager l'histoire vraie.

C'est à l'occasion du Congrès des Américanistes tenu en 1904 pour fêter le centenaire du retour d'Amérique d'Alexandre de Humboldt et de son fidèle compagnon rochellois, Aimé Bonpland, qu'il conçut le projet de réunir et de classer en un volume la correspondance d'Alexandre de Humboldt si étendue, si variée, si primesautière, si pleine d'aperçus nouveaux, d'observations recueillies sur place, de descriptions écrites en face d'une nature toute pleine de surprises pour l'homme qu'elle devait le plus enthousiasmer, qui était le mieux fait pour en comprendre toutes les beautés, et qui rêvait de condenser en une œuvre colossale l'histoire de toutes les forces agissantes intervenues pour pétrir le globe terrestre et celle des empreintes que lui a imposées leur triomphante et irrésistible puissance. De Humboldt lui fit connaître et apprécier Aimé Bonpland et il voulut, à son tour, remettre à son rang l'œuvre courageuse de notre compatriote un peu éclipsée par la gloire de l'illustre voyageur, à qui il avait donné sans compter la plus dévouée et la plus intelligente collaboration.

Humboldt et Bonpland l'amenèrent, à leur tour, à faire connaissance avec leur prédécesseur Joseph Dombey, médecin, naturaliste archéologue, à recueillir sa correspondance et à conter les péripéties du voyage qu'il fit de 1778 à 1785; mais que sont ces péripéties à côté de celles que traversa plus tard Bonpland, cet explorateur hardi, qu'aucun événement ne prenait au dépourvu et qui tour à tour, médecin, agriculteur, pâtissier, liquoriste, insurgé, prenait gaiement la prison, savait partout se créer des ressources et sortir victorieux, et toujours calme, des plus cruelles épreuves.

Tout ces hommes étaient en relation avec les « officiers » du jardin du Roi et plus tard avec les professeurs du Muséum. Pour écrire leur histoire, qui l'avait conduit à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Ernest Hamy avait été amené à dépouiller les archives du grand établis-

sement dans lequel nous avons passé tous deux côte à côte toute notre existence scientifique. Il l'aimait par-dessus tout, notre vieille et célèbre maison, qui, de son humble début de « Jardin des plantes médécinales » du roi Louis XIII avait su grandir au point de mériter le titre de Métropole des sciences naturelles, qui, non contente de peupler nos forêts, nos champs, nos jardins de plus de cinq cents espèces nouvelles, avait révolutionné les Sciences naturelles et jeté aux quatre vents du monde les grands noms de Tournefort, des de Jussieu, de Du Fay, de Buffon, de Daubenton, de Lamarck, des Thouin, de Haüy, des Geoffroy Saint-Hilaire, de Cuvier, de Vicq d'Azyr, de de Blainville, des Milne Edwards, des Duméril, de Chevreul, de Brongniart, des Becquerel, de Decaisne, de Fremy, de Claude Bernard et de tant d'autres presque aussi glorieux et il rêvait d'en écrire l'histoire.

Le temps ne lui a pas permis de parfaire cette œuvre dont l'incessante préparation étendait comme un baume sur des douleurs trop cuisantes pour n'avoir pas hâté sa fin. Il eut au moins le bonheur de voir grandir près de lui et de ressentir la touchante affection d'une fille qu'il chérissait et qui me permettra de lui dire que les nombreux amis, qui s'empressaient discrètement autour de son père, lui gardent, au nom de la Science qu'elle lui a permis de cultiver en le consolant, la plus reconnaissante affection et l'associent au souvenir ému qu'ils gardent de lui. Grâce à la municipalité de Boulogne que nous remercions de son brillant accueil, vous aurez vous-même, Madame, la consolation de voir l'image de celui qui vous a tant aimée demeurer, dans cette ville qui tenait si fort à son cœur, entourée de tous les respects.

DISCOURS DE M. FÉLIX ADAM,

Maire de Boulogne-sur-Mer.

Mesdames, Messieurs,

Il y a trois ans presque jour pour jour, le 29 juin 1909, le Conseil municipal de Boulogne-sur-Mer décidait qu'à titre d'hommage public le nom du Docteur Hamy serait donné à une rue à désigner ultérieurement ; après étude, l'on choisit l'une des voies centrales de la ville, celle-là même à l'angle de laquelle se trouve la maison où naquit l'illustre savant boulonnais.

Déjà, vous le voyez, les élus de Boulogne considéraient comme un devoir de commémorer, pour l'enseignement des générations, le souvenir

d'un homme qui, merveilleusement doué pour la lutte admirable de la science, y consacra les ardentes années de sa jeunesse, années de semailles dont son âge mûr devait recueillir les moissons abondantes.

Les collègues et les amis d'Ernest Hamy, les membres des Académies joints à ceux qui l'approchèrent ont pensé qu'il restait quelque chose à faire encore pour cette noble mémoire : édifier dans sa ville natale un monument qui rappelât sa physionomie énergique, cordiale et spirituelle. C'est l'œuvre du Comité constitué par eux que nous inaugurons aujourd'hui. Ai-je besoin de dire avec quel art accompli, avec quelle sereine probité, l'excellent statuaire Fagel nous a rendu, telle que nous l'avons connue, l'image de notre regretté concitoyen ?

Il ne m'appartient pas d'apprécier ni même d'énumérer les travaux considérables et marqués de sa griffe puissante par lesquels Ernest Hamy s'est distingué entre tous et a conquis, avec la célébrité que donne la foule, l'estime profonde et l'admiration de ses pairs, groupés aujourd'hui comme pour faire, autour de son monument, la couronne des plus illustres noms de la science française ; j'y pourrais même ajouter ceux de la science étrangère, car elle est représentée ici, et de nombreux savants, trop éloignés de Boulogne, ont fait parvenir au Comité et au maire leurs regrets, en même temps que leur tribut d'admiration pour le maître disparu.

Je me permettrai, pour ma part, de rappeler que, docteur en médecine à vingt-six ans, il puisa auprès de l'illustre Broca l'amour de l'Anthropologie et que bientôt, collaborateur d'un autre maître, de Quatrefages, il devait lui succéder dans sa chaire du Muséum. Ethnographe, archéologue et historien, Ernest Hamy avait une formidable puissance de travail; son intelligence était servie par une extraordinaire mémoire et, quand on voyait sa stature d'athlète, l'on comprenait quelle réserve de force était en lui, en même temps que l'on se sentait attiré par un visage qui respirait la plus sympathique bonté.

Dans la somme des qualités qui distinguaient Ernest Hamy, il faut faire ressortir son vibrant patriotisme qui le portait, en 1870, à mettre sa jeune science à la disposition du Gouvernement de la Défense nationale et, aussi, son amour du clocher. Il eut, pour sa vieille ville de Boulogne, une tendresse filiale dont les publications de notre Société académique perpétueront le souvenir. Depuis l'année 1866 jusqu'au dernier jour, il y publia des notes sur notre histoire locale, sur l'archéologie du pays. Il était le fondateur de notre commission du Vieux Boulogne, qui a fait apposer une plaque commémorative sur la maison où il naquit.

Dans un instant, je vous demanderai d'inaugurer une autre plaque, due au même comité, et rappelant, en face de l'Hôtel de Ville, la création de la première imprimerie boulonnaise. Ernest Hamy eût été heureux d'assister à cette modeste cérémonie, si intéressante pour nos annales.

A ce savant dont l'abord était si accueillant, à ce fils de la Cité qui la voulait toujours plus glorieuse et mieux connue, ses concitoyens portaient une profonde affection. Ils se félicitent, aujourd'hui, de voir son image revivre parmi eux. En leur nom, en celui de la Ville de Boulogne, je prends l'engagement de garder fidèlement ce monument.

DISCOURS DE M. CORDIER,

Au nom de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, de la Société asiatique, de la Société des Traditions populaires.

Mesdames, Messieurs,

Le Président de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, M. Louis Leger, qui portait beaucoup d'amitié au Docteur Hamy, aurait voulu dire lui-même les paroles du regret qu'a causé parmi tous les membres de notre Compagnie la perte prématurée de notre excellent confrère, mais obligé de s'absenter de Paris pendant quelques semaines, il a dû renoncer à son projet.

Sans doute à cause des liens anciens de profonde affection qui m'unissaient au Docteur Hamy, l'Académie m'a fait l'honneur de me choisir pour la représenter à cette cérémonie qui honore à la fois un de ses membres les plus estimés et la ville, qui, après Daunou, Sainte-Beuve, Duchenne, Mariette, Sauvage, tient à perpétuer le souvenir d'un de ses glorieux enfants. J'ai déjà retracé ailleurs la carrière si brillante et si laborieuse d'Ernest-Théodore Hamy ; aussi, après avoir rappelé qu'il est né dans votre ville, rue Siblequin, aujourd'hui rue Faidherbe, le 22 juin 1842, je parlerai de lui comme Académicien.

Entré à la Société de Géographie le 3 janvier 1873, devenu, le 5 novembre 1885, secrétaire de la Section de Géographie du Comité des Travaux historiques et scientifiques, Hamy avait un peu délaissé l'anthropologie pour les sciences ethnographiques et géographiques, historiques et américanistes. Les travaux qu'il avait entrepris dans ce nouveau champ de recherches ne pouvaient manquer d'exciter l'intérêt de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres : il était d'ailleurs un lien naturel entre le monde des sciences et le monde de l'érudition, qui est le domaine spécial de notre Compagnie. Dès 1882, il commençait la série de ses communications par une *Note sur les figures et les inscriptions gravées dans la roche à El Hadj Mimoun*, découvertes par la colonne expéditionnaire sous les ordres du général Cavaignac en 1847, et une description d'un *Monument découvert à Teotihuacan près Mexico, rapporté au Trocadéro*

par M. Désiré Charnay. Dans sa séance du 24 janvier 1890, l'Académie appelait Hamy dans son sein, en qualité de membre libre, à la place du Général Faidherbe : il prit immédiatement une part considérable aux travaux de notre Compagnie.

Une fondation d'un revenu annuel de 15.000 fr., instituée par un ancien Consul de France, M. Benoît Garnier, pour être affectée aux frais d'un voyage scientifique à entreprendre par un ou plusieurs Français désignés par l'Académie dans l'Afrique centrale ou dans les régions de la Haute-Asie, permit au Docteur Hamy, qui fut nommé le 23 janvier 1891 membre de la Commission chargée d'exécuter les volontés du testateur, de donner une nouvelle preuve de son inlassable activité. Dès lors il était du devoir du Docteur Hamy de mettre en lumière devant l'Institut les résultats obtenus par les voyageurs français ; il n'y manqua pas : en 1905, il attirait l'attention de l'Académie sur les *Résultats archéologiques des explorations sahariennes* de M. Foureau, et sur *Quelques antiquités découvertes dans les vallées de la Sousfana et de la Saoura* par M. E.-F. Gautier. Ce fut également grâce au Docteur Hamy que l'appui de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres fut accordé au Commandant Lenfant lors de son mémorable voyage au lac Tchad.

Le Docteur Hamy donnait lui-même des mémoires sur différents sujets tels que : *Note sur de nouvelles observations archéologiques recueillies entre El Alia et Biskra* (1896) ; *Note sur six anciens portraits d'Incas du Pérou, conservés au Musée d'ethnographie du Trocadéro* (1897) ; *Un égyptologue oublié : M. Jean-Baptiste Adanson* (1732-1804) (1899) ; *Sur une miniature de Jacques le Moyne de Morgues représentant une scène du voyage de Laudonnière en Floride* (1564) (1901) ; *Oyapoc et Vincent Pinson* (1901) ; *Mecia de Viladestes, cartographe juif majorcain du commencement du* XVe *siècle* (1902), etc. Le Docteur Hamy exerçait la plus légitime influence à l'Académie où son souvenir est resté si vivant.

Le Docteur Hamy faisait aussi partie de la Commission du prix triennal de 3.000 fr., fondé par le Duc de Loubat, pour être décerné au meilleur ouvrage imprimé en langues latine, française et italienne, concernant l'histoire, la géographie, l'archéologie, l'ethnographie et la linguistique du Nouveau Monde. Son action fut prépondérante dans cette Commission à laquelle il apportait une connaissance profonde des recherches dont l'Amérique a été le sujet, et qui dans son œuvre multiple, est peut-être la partie la plus originale et la plus durable.

Hamy passait de longues heures dans la Bibliothèque de l'Institut au développement de laquelle il s'intéressait vivement ; c'était pour lui un véritable cabinet de consultation où ses confrères venaient fréquemment lui demander son avis sur quelque problème embarrassant de géographie ou d'ethnographie.

Au nom de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, de la Société asiatique et de la Société des Traditions populaires dont Hamy fut un des fondateurs et qu'il présida en 1895 et 1896, je viens offrir à la ville de Boulogne un dernier hommage à la mémoire du Docteur Hamy qui fut si attaché à sa terre natale; je viens, en mon nom personnel, comme son vieil ami, lui adresser un nouvel adieu qui ravive le souvenir de la douleur que me causa sa perte inattendue. J'ai dit et je le répète. Hamy, travailleur infatigable, à l'esprit ouvert, à la culture encyclopédique, était aussi un homme bon aux jeunes, accueillant aux laborieux, profondément attaché à ses amis.

DISCOURS DE M. MAURICE HAMY,

Au nom de l'Académie des Sciences.

Mesdames, Messieurs,

L'Académie des Sciences, que j'ai l'honneur de représenter ici, a saisi avec empressement l'occasion de s'associer à une manifestation organisée en l'honneur d'un homme dont cette cité et notre pays tout entier ont le droit de se montrer fiers.

Si Ernest Hamy ne lui a pas appartenu, si son entrée à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a été la récompense naturelle d'importantes recherches préhistoriques, l'ensemble de ses travaux, dirigés dans les branches les plus diverses des connaissances humaines, classait néanmoins votre compatriote parmi les savants les plus distingués de son temps. A aucune époque, on ne pourra oublier le rôle considérable joué par l'auteur des *Crania ethnica* et du *Précis de paléontologie humaine* dans le développement de l'anthropologie et de l'ethnographie, en France et à l'étranger.

Issu d'une famille originaire du Pas-de-Calais, fils d'un homme de bien, dont la ville de Boulogne a tenu à commémorer les vertus civiques, Ernest Hamy se destina d'abord à la carrière médicale. Mais là n'était pas sa voie.

Ses relations avec Broca, à la Société d'anthropologie, dévoilèrent au jeune docteur sa véritable vocation. Impérieusement attiré vers la science pure, soutenu par de Quatrefages, ce maître éminent dont il devait être le collaborateur et le successeur, ses premiers pas dans la carrière le conduisirent au Muséum.

Également porté, par la tournure de son esprit, vers l'enseignement et

la recherche scientifique, constamment à l'affût de pièces inédites, il a été à même, pendant trente-cinq ans, de satisfaire sa passion pour l'étude, dans ce glorieux et vénérable établissement, tout imprégné de traditions familiales, où on l'accueillit à bras ouverts. C'est là qu'il acquit la célébrité, là que les honneurs vinrent le trouver, là qu'il prodigua, au cours de ses leçons d'anthropologie, les inestimables richesses d'un immense savoir, sans cesse augmenté à la faveur d'une documentation illuminée par un jugement ferme et sûr.

Ernest Hamy aurait cru ne pas avoir assez fait pour la science, s'il l'avait cultivée uniquement dans le silence du laboratoire. Son activité dévorante avait encore besoin de se dépenser au dehors. Elle se manifesta particulièrement dans la création du Musée d'ethnographie, composé en majeure partie des collections rapportées par les voyageurs qu'il soutenait de son autorité, durant leurs pérégrinations au delà des mers, et dont les expéditions avaient été organisées bien souvent à son instigation.

Membre de nombreuses sociétés savantes, il les présida toutes tour à tour. Sa parole, dictée par un esprit juste et clair, allié à une bonhomie souriante, était très écoutée. L'influence ainsi acquise, il la mettait sans compter au service de la jeunesse studieuse, qu'il accueillait toujours avec une bienveillante sollicitude, s'ingéniant à éveiller des vocations et à embaucher de solides compagnons dans les chantiers de la science. Donnant à l'occasion un conseil discret, répandant à profusion les idées fécondes, Ernest Hamy se bornait généreusement à ensemencer ce terrain fertile, sans se réserver aucun droit sur la récolte.

Échappait-il un moment au tourbillon de ses occupations quotidiennes, le repos consistait pour lui à écrire ces intéressantes monographies où il a fait revivre les physionomies de Gilles d'Albi, de Dombey, de Bonpland, de Humboldt, d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire et de Lamarck, l'éternel honneur des sciences naturelles, dont plusieurs illustrèrent notre Académie.

L'Académie de médecine ouvrit largement ses portes devant Ernest Hamy, vers la fin de sa vie. Cet honneur, il l'avait à peine sollicité. Aucun concurrent n'osa s'opposer à lui. Ce fut le dernier couronnement d'une carrière prodigieusement remplie dont d'autres voix, plus autorisées que la mienne, doivent retracer les phases au cours de cette cérémonie.

Messieurs,

Ernest Hamy avait reporté sur celui qui vous parle une partie de l'affection vouée jadis à des êtres chers, prématurément arrachés à son foyer cruellement ravagé. Aussi est-ce avec une profonde émotion que je dépose le suprême hommage de l'Académie des Sciences devant ce monument.

Puisse-t-il conserver à jamais aux générations boulonnaises, auxquelles je m'honore d'appartenir, les traits d'un enfant de cette ville, demeuré passionnément attaché au sol natal, dont la vie, consacrée au culte de la vérité scientifique, peut être proposée comme un modèle à suivre.

DISCOURS DE M. LE PROFESSEUR POZZI,

Au nom de l'Académie de Médecine.

Tout a été dit, et je viendrais trop tard si j'avais la prétention d'ajouter aux justes éloges déjà donnés à la mémoire d'Ernest Hamy. Je me bornerai donc à m'incliner devant elle et à dire quelques mots seulement au nom de l'Académie de médecine qui s'honorait de le compter parmi ses membres depuis le mois de février 1903.

Nos portes s'étaient largement ouvertes, dès qu'il s'était présenté, devant ce grand travailleur dont l'Institut avait déjà sanctionné les nombreuses et admirables recherches. Ernest Hamy aurait aussi bien pu entrer à l'Académie de médecine dans la Section d'anatomie où peu de ses contemporains avaient autant que lui marqué leur place. Mais la Section des membres libres convenait mieux encore, par son ampleur, à la diversité merveilleuse de ses publications, en anatomie humaine et comparée, en paléontologie, en ethnographie, en géographie, en histoire des sciences médicales, etc... C'était l'anthropologiste éminent autant que l'auteur de mémoires de premier ordre sur l'anatomie de l'homme, que l'Académie appelait à elle; elle honorait en lui le grand savant dont les descriptions étaient des modèles de précision et de sagacité.

Fontenelle l'a dit avec justesse : « L'art d'observer, qui n'est que le commencement de la science, est lui-même une très grande science. » Hamy possédait cet art et cette science, au plus haut degré. Sa monographie de l'os intermaxillaire dans l'ordre des Primates, ses *Crania ethnica* (publiés en collaboration avec M. de Quatrefages) sont de véritables chefs-d'œuvre d'observation. Il avait projeté de donner une suite à ce dernier ouvrage en publiant avec moi des *Cerebra ethnica* ; nous en avions même rédigé déjà quelques chapitres et fait dessiner quelques planches, lorsque la multiplicité et la diversité de nos occupations nous força à renoncer à ce grand travail. Je l'ai toujours regretté ; du moins ai-je gardé de cette brève collaboration un précieux souvenir et une profonde admiration pour celui dont j'ai pu alors apprécier de près les remarquables qualités.

L'œuvre d'Ernest Hamy est immense. Rien que ses travaux d'anatomie suffiraient à lui assurer la célébrité. Je me contenterai d'énumérer les

principaux : Caractères crâniologiques des races humaines ; Variations morphologiques des parties les plus importantes du squelette ; Ostéogénie de la face et du crâne ; Évolution morphologique des membres ; Myologie comparée des différentes races : tel est le résumé très abrégé de ce grand labeur, dans une seule des branches où s'exerçait une activité inlassable.

Qu'il me soit permis, avant de terminer, de rappeler quelques souvenirs personnels. C'est un peu avant la guerre que j'avais rencontré Hamy dans le laboratoire d'anthropologie de Paul Broca. Il y préparait sa thèse sur l'os intermaxillaire pendant que j'y étudiais le cerveau et les muscles des singes anthropoïdes comparativement à ces organes chez l'homme. C'était l'époque héroïque, si l'on peut ainsi dire, de l'Anthropologie française. La « Société » était dans tout son éclat. Le laboratoire d'anthropologie installé dans les combles de la vieille église des Jacobins, au-dessus du Musée Dupuytren (laboratoire dont je revois les murs tapissés de crânes et de bocaux) était animé tout le jour par la présence de Broca, par celle de travailleurs et de visiteurs. Broca faisait alors son cours sur l'Homme et les Primates devant un auditoire qu'enthousiasmaient les clartés nouvelles jetées sur l'histoire naturelle de l'homme par la théorie de l'Évolution. L'avouerai-je ? il se mêlait parfois à cette admiration, dans une partie de l'auditoire, une sorte d'effroi pour la parenté qui semblait se révéler entre nous et un ancêtre simien, grand-père ou grand-oncle, propithèque vénérable et terrible qui, jadis, avait erré dans les forêts tertiaires. — Le singe s'approchait trop ! — Depuis lors, des philosophes ingénieux se sont appliqués à nous rassurer.

Je revois, tel qu'il était alors, mon jeune camarade Ernest Hâmy, sa taille élancée, que devait légèrement incliner l'étude prolongée et le travail patient du laboratoire, son front large surmonté d'une chevelure épaisse et rebelle, ses yeux noirs au regard perçant et bon; j'entends l'écho de sa voix : elle s'élevait et s'échauffait facilement pour discuter les questions scientifiques, mais à l'ordinaire, elle était d'une douceur pénétrante et ajoutait à l'attrait d'une conversation encyclopédique.

Tel, trente ans plus tard, je devais le retrouver, à l'Académie de médecine, à peine modifié par l'âge qui avait seulement donné à son charme personnel une gravité et une profondeur plus grandes.

Son souvenir est demeuré vivant dans notre Compagnie où il comptait autant d'amis que de collègues : c'est à ce double titre que je viens aujourd'hui apporter un suprême hommage au pied de ce monument.

DISCOURS DU Dr R. VERNEAU,

Professeur d'Anthropologie au Muséum national d'Histoire naturelle,
Conservateur du Musée d'Ethnographie du Trocadéro,

Au nom du Laboratoire d'Anthropologie, du Musée d'Ethnographie, de la Società romana di Anthropologia et de l'Institut français d'Anthropologie.

Mesdames, Messieurs,

Des voix plus éloquentes que la mienne vous ont déjà rappelé les immenses services rendus à la Science par l'éminent professeur dont nous glorifions aujourd'hui la mémoire. Mieux que des discours, l'empressement qu'ont mis les corps savants à se faire représenter à cette cérémonie témoigne de la haute estime en laquelle était tenue la personnalité d'Ernest Hamy. J'ai considéré néanmoins comme un pieux devoir d'apporter mon tribut de reconnaissance à celui dont j'ai été pendant si longtemps l'élève et l'ami avant de lui succéder au Musée d'Ethnographie du Trocadéro et au Muséum national d'Histoire naturelle. Ce n'est pas seulement en mon nom personnel que je viens rendre hommage au savant dont un artiste réputé a reproduit avec tant de fidélité la physionomie, mais au nom, également, du Laboratoire d'Anthropologie du Muséum, du Musée d'Ethnographie, de la Società romana di Antropologia et de l'Institut français d'Anthropologie.

Les progrès accomplis de nos jours dans toutes les branches du savoir humain obligent les chercheurs à se cantonner dans un champ de plus en plus limité. Grâce à sa vive intelligence, à sa prodigieuse mémoire et à son extraordinaire facilité de travail, Ernest Hamy a pu aborder, avec le même bonheur, tous les problèmes relatifs à l'histoire naturelle de l'homme. A 20 ans, il commençait ses investigations sur le passé de son cher pays d'origine. Enthousiasmé par les travaux d'Edouard Lartet, il ne devait pas tarder à se passionner pour la préhistoire ; en 1870, il nous donnait le beau *Précis de Paléontologie humaine* que, quinze ans après, notre maître commun, Armand de Quatrefages, n'hésitait pas à regarder encore comme un des meilleurs guides en la matière.

Entre temps, Ernest Hamy était devenu l'élève de Paul Broca. Séduit par la précision des méthodes nouvelles, il se lança à fond dans l'étude de l'Anthropologie somatique. Ses patientes recherches l'ont conduit à la publication d'innombrables mémoires et du magistral ouvrage intitulé *Crania ethnica*, ouvrage dû à la collaboration de de Quatrefages et d'Hamy, mais dont la réalisation, d'après la loyale déclaration du premier de ces savants, « est restée à bien peu près en entier » à la charge du second.

Sans renoncer aux recherches qui l'avaient absorbé jusque là, Ernest Hamy allait consacrer une partie de son activité à des études d'un autre ordre. Convaincu, comme Armand de Quatrefages, qu'on ne saurait se flatter de bien connaître un animal quelconque — et l'homme en particulier — tant qu'on n'en a étudié que les caractères physiques, il voulut se documenter sur les mœurs, les coutumes, les manifestations multiples de l'intelligence humaine. Les matériaux n'abondaient pas alors, et les petites séries d'objets exotiques que nous possédions, objets qui constituent de simples manifestations matérielles de l'intelligence, se trouvaient dispersées en divers établissements. Ernest Hamy voulut réaliser un projet caressé avant lui par d'éminents savants qui avaient échoué dans leur entreprise : celui de créer un Musée d'Ethnographie. C'est à sa persévérance que nous sommes redevables du Musée du Trocadéro, auquel il sut, avec d'infimes ressources, imprimer un merveilleux essor. Il y puisa les documents de multiples monographies et du luxueux ouvrage qui porte pour titre : *La galerie américaine du Musée d'Ethnographie du Trocadéro.*

A chaque étape de sa laborieuse et féconde carrière, Ernest Hamy creusait donc un nouveau sillon, mais c'était toujours le même champ qu'il cultivait. Tous les hommes de science connaissent l'importance et l'étendue de son œuvre qui, depuis longtemps, l'avait fait classer parmi les maîtres incontestés de l'anthropologie. La Società romana di Antropologia, comme beaucoup de sociétés similaires des deux Mondes, était fière de le compter parmi ses membres. L'Institut français d'Anthropologie, qui a pu grouper récemment tant de compétences diverses dans le domaine qui a toujours passionné Ernest Hamy, aurait, sans aucun doute, été heureux de mettre à sa tête ce savant aux connaissances presque encyclopédiques, s'il ne nous avait été ravi trop tôt. Il a jugé, toutefois, qu'il ne pouvait se dispenser de déléguer ici un de ses membres pour témoigner de ses sentiments de profonde estime envers l'éminent et regretté professeur du Muséum.

En élevant un monument à la mémoire de mon vénéré prédécesseur, ses collègues, ses disciples, ses compatriotes, ses amis ont accompli un acte de pure justice. En s'associant à nous, nos collègues étrangers ont voulu prouver qu'à leurs yeux, un savant, comme Ernest Hamy, qui a consacré son existence à la Science, mérite la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent aux progrès de l'Humanité.

DISCOURS DU BARON HULOT,

Au nom de la Société de Géographie de Paris.

Mesdames, Messieurs,

L'étendue du savoir du Docteur Hamy, sa rare activité d'esprit lui ont permis d'aborder les champs d'études les plus variés et dans chacun de marquer son empreinte.

Ce que les Sciences naturelles, l'Archéologie, l'Américanisme et l'Histoire doivent à l'homme éminent que l'État, le monde savant et sa ville natale honorent en ce jour, des voix éloquentes l'ont proclamé. Mais la Société de Géographie se devait d'apporter l'hommage de sa reconnaissance au maître éminent qui, pendant trente-cinq ans, partagea ses travaux et que, peu de mois avant de le perdre, elle plaçait à sa tête.

Quand, en 1873, le Dr Hamy entrait à la Société, sa réputation était établie dans l'Anthropologie, la Paléontologie et l'Ethnographie. Ses études sur l'Anatomie comparée des races humaines l'avaient naturellement amené à celle des pays dans lesquels elles se sont façonnées. Il avait assisté à l'inauguration du Canal de Suez, visité Philœ et Eléphantine, séjourné au Caire où tout lui parlait de l'Institut d'Egypte qu'il devait faire revivre plus tard dans ses écrits.

Des délégations officielles et plusieurs missions scientifiques le mirent à même de parcourir l'Europe et de retourner dans l'Afrique du Nord. Il étudia en Hollande, au Danemark, en Allemagne, dans les États Scandinaves, en Russie, l'organisation des musées ethnographiques avant de créer le Musée du Trocadéro ; il conduisit avec Errington de la Croix une enquête en Tunisie sur l'ethnographie et l'archéologie berbères ; il assista à Gênes, à Barcelone et à Cadix aux fêtes commémoratives de la Découverte de l'Amérique, et nous ne parlons pas des nombreux congrès internationaux auxquels il prit part, comme ceux de Moscou et de Venise.

En 1876, le Dr Hamy avait été nommé membre de la Commission centrale de la Société de Géographie dont il dirigea les débats, à deux reprises, en 1888 et en 1896. Rien de ce qui intéressait la Compagnie ne lui était étranger ; mais c'est surtout dans l'organisation des missions et dans la Commission des prix qu'il put exercer son heureuse influence.

Le cœur jeune, il aimait la jeunesse et son besoin de connaître. Cet éducateur parfait fut pour nos missionnaires un conseiller et un soutien. Il excellait à découvrir leurs aptitudes, à guider leurs recherches, entretenait une correspondance avec eux, les accueillait au retour et faisait

valoir leurs travaux. On pourrait mesurer les services qu'il a rendus aux explorateurs aux regrets qu'il a laissés parmi eux.

Pendant la période héroïque de l'exploration française, à laquelle fut intimement liée la Société de Géographie, sa participation à l'œuvre commune fut constante ; elle se manifesta principalement dans la préparation des missions scientifiques, et nous ne pouvons oublier que, moins d'un mois avant sa mort, le Dr Hamy, porté, depuis le 28 Avril 1908, à la Présidence de la Société, mettait tous ses soins à l'organisation de notre mission géodésique et forestière à la Côte d'Ivoire.

Sur les 18 rapports qu'il eut à rédiger comme membre de la Commission des Prix, plusieurs sont de véritables mémoires, ainsi ceux qu'il consacra aux explorations de Montano dans la péninsule de Malacca, de Marche dans les Philippines, de Désiré Charnay au Mexique.

Le Bulletin de la Société lui doit un certain nombre d'articles qui tous portent la marque de sa profonde érudition, ainsi ses *Mémoires pour servir à l'histoire des découvertes géographiques et ethnographiques en Océanie.*

Mais pour apprécier l'œuvre du géographe dans son ensemble, il faudrait se reporter à ses conférences du Museum spécialement destinées aux voyageurs du service des missions scientifiques, rappeler ses travaux dans la Commission de Topographie des Gaules et la Commission de l'Ancienne France, noter la part qu'il fit aux grands voyageurs, tels Joseph Dombey, Alexandre de Humboldt et Aimé Bonpland et à d'autres pionniers dont la personnalité se dégage dans sa Bibliothèque d'histoire scientifique. Il faudrait encore feuilleter la collection du Bulletin de Géographie historique et descriptive qu'il rédigea depuis 1886, les comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et le suivre dans la Commission chargée de l'attribution des subventions sur la fondation Garnier ; parcourir le Bulletin de la Societé d'Anthropologie, de la Société académique de Boulogne-sur-Mer, le Journal de la Société des Américanistes de Paris, le Recueil de Voyages et Documents, vingt autres recueils et revues auxquels il collaborait.

La liste, que son confrère et ami, M. Henri Cordier, de l'Institut, a dressée de ses ouvrages et mémoires, renferme un millier de titres qui témoignent mieux qu'aucun commentaire de la puissance de travail du Dr Hamy.

Son esprit toujours en éveil se complaisait dans la recherche du document, qu'il eût à diriger des fouilles ou à classer des collections, à dépouiller les carnets d'un voyageur arrivé de la veille ou à exhumer de vénérables manuscrits.

On sait ce qu'il a tiré des Archives du Muséum, des cartons des ministères ou des bibliothèques locales, des papiers de famille qui lui étaient confiés. Par ses investigations, habilement conduites, il ajoutait au renom des grands découvreurs, mais il s'intéressait avec une prédilection marquée, à l'œuvre de ses compatriotes et de ses concitoyens, projetant une lumière plus vive sur les siècles passés et sauvant de l'oubli les noms de savants, de voyageurs, de marins, dont les études ou les exploits méritaient une place dans les annales boulonnaises et l'histoire de France.

C'est qu'également attaché à son pays et à sa ville natale il eut souhaité d'en grandir ou d'en ressusciter toutes les gloires.

L'homme valait le savant. Ce qu'il a été pour les siens, le culte que lui a voué sa fille, Mme Dubard-Hamy, suffirait à l'attester ; et ce n'est pas dans ce milieu qu'il affectionnait qu'il est besoin de rappeler le prix de son amitié.

Le 21 Novembre 1908, sous le coup d'une perte cruelle, ses collègues de la Société de Géographie, près de la « maison de Buffon » voilée de deuil, s'inclinaient devant sa dépouille mortelle.

Mais, si leurs regrets restent profonds, il s'y mêle, à cette heure solennelle, un sentiment de légitime fierté et la satisfaction de constater que justice est rendue à leur ancien Président par cette grande et cette petite Patrie qu'il a servies avec toute la force de son intelligence et toute l'ardeur de son dévouement.

En présence de ce monument qui fixe ses traits et perpétue son souvenir, la Société de Géographie s'unit à tous ceux qui, au nom de la Science et au nom du Pays, glorifient la mémoire du Docteur Hamy.

DISCOURS DE M. LE DOCTEUR GEORGES HERVÉ,

Professeur à l'École d'Anthropologie,

Au nom de la Société d'Anthropologie de Paris et de la Société française d'Histoire de la Médecine.

Mesdames, Messieurs,

Toutes les paroles sont prononcées qui louaient comme il convenait qu'il le fût le large et pénétrant esprit, le savant presque universel, dont ce monument rappellera l'image à ses concitoyens et fixe les traits pour la postérité. Ceux qui furent les témoins d'une existence si remplie et si merveilleusement féconde, les collaborateurs et les disciples du professeur

Hamy, ses confrères, ses collègues dans les plus illustres Compagnies scientifiques, ont dit, avec l'autorité qui leur appartient, ce qu'a été dans les milieux divers où, tant d'années durant, se put déployer son inlassable et toujours jeune activité, le maître éminent que nous honorons aujourd'hui. En termes auxquels on ne saurait ajouter, ils ont montré quelle influence a été la sienne, le rôle considérable, aux aspects multiples, qu'il dut à un ensemble de facultés rarement réunies, tous ces dons, toutes ces qualités que M. Hamy a possédés, qui lui ont permis non pas seulement de laisser de son passage une trace ineffaçable, mais encore, et toujours, et partout, de prendre et d'assurer sa place au premier rang.

Messieurs, la Société d'Anthropologie de Paris, dont j'apporte au confrère, toujours vivant pour elle par delà le tombeau, l'hommage ému et l'affectueux souvenir, ne pouvait être absente à cette cérémonie. Unie en un commun sentiment d'admiration et de gratitude à tous ceux, célèbres ou obscurs, qui ont également le droit de se dire les bons serviteurs de la Science française, elle a voulu qu'une voix amie et un cœur fidèle affirmassent ici en son nom, ses représentants attitrés n'ayant pu venir, son indéfectible attachement à une mémoire qui lui est chère.

C'était là pour elle plus qu'un devoir. Comment la Société d'Anthropologie ne se fût-elle point souvenue ? Comment ne serait-elle pas fière d'avoir compté M. Hamy parmi ses membres, et de cette longue collaboration par laquelle il l'a illustrée ? Reconnaissante elle lui est, elle lui restera de tant de services qu'elle en a reçus, des marques sans nombre de son dévouement, et de ce qu'il lui soit venu apporter, au jour nécessaire, les précieuses ressources de son expérience et de sa sagesse. M. Hamy, avec raison, considérait la Société d'Anthropologie, où Broca, son maître, l'avait introduit, comme une seconde famille. Il lui a appartenu sans interruption durant quarante et un ans. Il a pris part, de 1867 à 1908, à presque tous les actes de sa vie, vie intérieure et vie officielle. Seul jusqu'ici il aura eu ce privilège, entre les cinquante-deux personnes qui l'ont successivement présidée, de diriger par deux fois ses travaux, en 1884 et en 1906. Avec quelle joie notre président, montant pour la deuxième fois au fauteuil, évoquait, devant ses plus jeunes collègues, les souvenirs lointains de ses débuts au milieu de nous, les années heureuses de sa jeunesse ! Il a peint là, d'une touche infiniment délicate, avec une scrupuleuse et vivante précision de rendu, un tableau intime qui est une manière de petit chef-d'œuvre à la Meissonier.

Le temps strictement limité qui m'est départi me permet à peine d'indiquer les travaux, sur presque toutes les branches de l'Anthropologie, dont M. Hamy a enrichi nos publications. Intéressants toujours, souvent

de tout premier ordre, ils ne se comptent plus, depuis la communication sur les silex taillés de Châtillon, près Boulogne, en 1865, jusqu'à cette note sur les crânes de l'Essonne, les dernières lignes peut-être sorties de sa plume, « une carte de visite », m'écrivait-il, « que je remets à la Société en rentrant de vacances, pour lui montrer que je ne l'oublie point » (26 octobre 1908).

Que de tous ces travaux il soit remercié !

Je n'ajouterai plus qu'un mot.

Messieurs,

Celui dont le buste s'élève ici n'a pas été seulement un illustre savant, qui laisse une œuvre et un nom. Certes, c'est une grande et noble chose que la science : nul de nous ne songe à la rabaisser. Elle est la règle souveraine qui inspire et dirige notre labeur à tous. Pour beaucoup, elle représente le but suprême, l'unique objet de leur effort. Elle n'est point tout, cependant, cette science « qui n'est et ne sera éternellement », suivant le mot de Charma, qu'une « savante ignorance ». Non, elle n'est point tout, pas même le principal. Pour qui regarde d'une certaine hauteur, avec le complet et philosophique détachement de tous ces intérêts plus ou moins puissants à quoi la majorité de nos semblables sacrifie sans mesure ni trêve, au-dessus de la science il y a plus grand, et c'est le caractère de l'homme. Au savant, nous devons la juste part d'admiration et de reconnaissance que méritent ses travaux et les services qu'il a rendus : nous ne lui devons pas davantage. Notre respect, notre affection, n'iront à l'homme que dans la mesure de sa valeur morale. Où fait défaut ce que Platon nomme la seconde âme, le glorieux cerveau peut donner au juge intérieur un assez pauvre spectacle. « Science sans conscience n'est que ruyne de l'ame », comme écrivait maître François, en l'admirable lettre de Gargantua à Pantagruel.

Hamy, Messieurs, a été une conscience. Le savant et l'homme furent chez lui de niveau. Et voilà pourquoi nous l'avons aimé ; et voilà pourquoi, aujourd'hui, tous nous nous inclinons avec respect, avec sympathie et affection devant son image ; et voilà pourquoi, enfin, son souvenir nous restera cher, et sa vie en exemple.

S'il m'était permis, en terminant, de répéter les paroles dont s'est servi, sur la tombe de notre maître, un éminent confrère, au nom de la Société française d'Histoire de la Médecine, illustrée, elle aussi, par Hamy, son ancien président, et qui m'a donné mission de joindre à celui de la Société d'Anthropologie son reconnaissant hommage, je dirais avec M. Richer : « Sa nature droite et entière ne savait pas séparer les qua-

lités du cœur de celles de l'esprit, et des relations commencées pour des raisons scientifiques devenaient bientôt des relations d'amitié. Aussi son souvenir vivra-t-il dans notre Société, aussi longtemps qu'elle comptera des esprits pour comprendre et des cœurs pour aimer. »

DISCOURS DE M. VIGNAUD,

Au nom de la Société des Américanistes de Paris.

Mesdames, Messieurs,

Des voix plus autorisées que la mienne viennent de vous parler du savant dont nous honorons aujourd'hui la mémoire. Je glisserai donc sur ce point. Ils vous ont dit, en effet, combien étaient variées ses connaissances scientifiques qui s'étendaient aux sujets les plus différents et auxquels il ne touchait jamais sans y apporter quelque chose de nouveau ou sans les éclairer par quelques aperçus judicieux. Son instruction encyclopédique le poussait dans des voies multiples ; il aimait à promener ses investigations critiques un peu partout et son activité intellectuelle se manifestait par une foule de mémoires, de notices biographiques, d'analyses et de notes curieuses dont la réunion formerait une bibliothèque embrassant une grande partie du cercle entier de notre savoir.

Mais, si attrayante qu'était pour lui la diversité de ses études, Hamy avait l'esprit trop ouvert pour ne pas nourrir une ambition plus haute que celle d'émietter son grand savoir dans des publications périodiques qui, si savantes qu'elles soient, n'ont le plus souvent qu'un caractère éphémère. Embrassant une idée dont Delisle avait eu le premier la pensée, il caressait le projet de doter la France d'une grande Biographie nationale, conçue à l'instar de celle que nous envions à l'Angleterre, et qui manque complètement à ce pays si riche, cependant, en illustrations de tous genres. Hamy était de taille à élever à la France scientifique, artistique, littéraire, militaire et industrielle ce monument qui aurait couronné sa laborieuse et féconde existence de savant polygraphe. Il aurait trouvé pour cette œuvre patriotique un concours précieux dans ses élèves qui le vénéraient, dans ses auditeurs qui l'admiraient et dans ses collègues aux nombreuses sociétés auxquelles il appartenait qui l'aimaient tous.

Les destins jaloux ne lui ont pas accordé cette noble satisfaction. Il a été emporté dans toute la force de son intelligence au champ de repos où le suivent les regrets stériles de ceux qui connaissaient son œuvre et l'affection dévouée de tous ceux qui ont eu l'avantage de l'approcher.

Hamy, en effet, n'était pas seulement une intelligence d'élite qui pouvait tout embrasser et qui savait tout comprendre, c'était aussi un homme dont le cœur était bien placé et qui avait cette généreuse bienveillance qu'on ne trouve que chez les forts. Bien différent de ceux qui réservent à eux seuls les fruits de leurs recherches, il les prodiguait à qui faisait appel à ses lumières et s'estimait heureux qu'on en profitât.

La Société des Américanistes en a fait maintes fois l'expérience. Cette Société, qu'il fonda avec le concours financier du duc de Loubat, lui doit son organisation, le plan de ses études et le bon renom dont elle jouit, qui lui ont valu la collaboration d'une élite d'érudits français et étrangers. Avec la chaire dont elle suscita la création au Collège de France, elle est aujourd'hui, grâce à lui, le centre de l'américanisme dans ce pays et nous sommes fiers qu'elle ait eu ses prédilections dans les dernières années de sa trop courte existence. Rien de ce qui la touchait ne lui était indifférent. Il s'y prodiguait sans jamais épuiser les sources de son savoir aussi abondant que varié et sans lasser sa sollicitude qui s'étendait à tout et à tous. Chacun de nous en a éprouvé les bienfaisants effets.

La Société des Américanistes dépose aux pieds de ce bronze, qui rappelle d'une façon si heureuse les traits aimés de celui qui fut pour nous tous un maître et pour beaucoup d'entre nous un ami, l'hommage déférant de sa reconnaissance pour tout ce qu'elle lui doit, et l'expression des sentiments de respectueuse affection que nous ont inspiré l'élévation de son caractère, la richesse de son enseignement et la dignité de sa vie.

DISCOURS DE M. GYLLEURAM,

Consul de Suède à Rouen,

Au nom de la Société suédoise d'Anthropologie et de Géographie.

Mesdames, Messieurs,

Désigné pour représenter en cette solennelle occasion la Société suédoise d'Anthropologie et de Géographie, je viens, à mon tour, apporter mon hommage à l'illustre fils de France, au très distingué savant, qui fut indubitablement l'un des plus grands anthropologistes de son époque, celui à la mémoire duquel des compatriotes reconnaissants n'ont pas tardé à faire ériger ce monument, si brillamment inauguré aujourd'hui.

La science n'a pas de patrie. Elle appartient au monde entier ! Quoi de plus naturel qu'une Société scientifique étrangère ait désiré s'associer à cette cérémonie.

Il ne m appartient pas de parler des travaux du célèbre anthropologiste. Des voix plus qualifiées que la mienne viennent de vous les rappeler.

Je ne puis cependant ne pas mentionner deux productions capitales : les *Crania ethnica*, faits en collaboration avec l'illustre de Quatrefages, et le *Précis de paléontologie humaine*, deux œuvres qui à elles seules assurent à Hamy une gloire durable.

Devant ce monument, j'apporte donc l'hommage de la Société suédoise d'Anthropologie qui avait l'honneur de compter Ernest Hamy au nombre de ses membres honoraires, et, en même temps, à vous tous, Messieurs, le salut de la Suède !

DISCOURS DE M. LEFEBVRE,

Au nom de la Société d'Académie de Boulogne.

Mesdames, Messieurs,

Après les savants et éloquents discours que vous venez d'entendre, qu'il me soit permis, au nom de notre petite Académie boulonnaise, d'ajouter son hommage envers celui qui fut son plus illustre collaborateur. C'est à ce titre et comme excellent Boulonnais qu'elle tient à honorer sa mémoire.

Issu d'une famille, toute une lignée, ayant rendu des services au pays, Ernest Hamy fit ici ses premières études, et quand il partit pour Paris afin de les terminer, il emportait dans son cœur l'empreinte de solides amitiés et un profond amour du foyer natal, qu'il venait d'ailleurs retremper chaque année avec bonheur. Au loin, sa pensée s'y reportait sans cesse.

Les faits sont là pour le montrer.

Arrivé à la notoriété que l'on sait, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, il était devenu la Providence des jeunes Boulonnais qui se trouvaient à Paris, le plus souvent en quête d'un service ou d'une recommandation. Le docteur Hamy les recevait, le dimanche, avec cette bonhomie qui lui était propre, et il ne ménageait pas ses démarches pour aider et pousser ses compatriotes.

En correspondance suivie avec beaucoup d'entre nous, il mettait volontiers à la disposition des travailleurs les documents boulonnais qu'il découvrait au cours de ses recherches personnelles.

Ses nombreux écrits, si remarquables par leur érudition et leur variété,

il les cédait régulièrement à notre Bibliothèque communale, qu'il enrichissait de dons répétés. Il en faisait de même avec notre Société académique, à laquelle il apportait en même temps un concours précieux. Cela sans oublier jamais ceux avec lesquels il avait noué des relations plus intimes.

Installé dans les appartements de Buffon, au Muséum, il aimait à s'entourer des souvenirs du pays. Son cabinet de travail en était tapissé. Sur son bureau, encombré de livres et de liasses à son usage particulier, il avait toujours là, sous la main, plusieurs dossiers concernant notre histoire locale, quittant un instant des études sérieuses, pour y ajouter quelques notes intéressantes, lorsqu'elles se présentaient sous ses yeux.

Et quand, aux vacances, il apportait quelqu'un de ses importants travaux, pour les revoir avant l'impression, il n'oubliait pas ses petits dossiers boulonnais, afin d'y mettre la dernière main sur place. — C'était pour se reposer, disait-il.

Dans sa maison de la rue de la Paix, à Boulogne, et plus tard dans l'habitation historique de Le Wast, il travaillait sans relâche, toujours préoccupé de recherches savantes ou de découvertes d'archives. Il se surmenait sans fatigue apparente.

En sa tête, il ébauchait sans cesse tout ce qui pouvait donner quelque relief à sa ville natale. On se rappelle son action débordante, comme président de la session de l'Association française pour l'avancement des Sciences, à Boulogne, en 1899. Il avait aussi projeté une Exposition rétrospective des souvenirs locaux de la Révolution et de l'Empire. Rien ne lui paraissait impossible quand il s'agissait de sa chère cité.

A l'instar de celui fonctionnant à Paris, il créa ici un « Comité du Vieux Boulogne ». Son appui était d'ailleurs acquis à toutes nos institutions.

C'était un patriote et il suffisait de converser avec lui pour s'en convaincre. Nous l'avons vu justement dans ce château de Le Wast, au cours des grandes manœuvres, recevant à sa table les officiers et donnant sa demeure tout entière pour loger et héberger les militaires.

Tel était cet enfant de Boulogne, que nous avons perdu jeune encore, mais qui revivra dans ses œuvres connues du monde entier. Quant à celles qui sont inachevées, les manuscrits en seront respectés sans aucun doute.

Ses cendres reposent parmi nous. Son nom a été donné à une de nos rues. Une inscription a été placée sur la maison où il naquit. Il ne manquait que le buste que l'on vient d'inaugurer pour achever l'apothéose.

A nous, il ne serait pas besoin de ce monument pour conserver sa mémoire, car elle restera gravée dans nos cœurs, mais il apprendra à nos arrière-

neveux ce que fut le docteur Ernest Hamy dans le domaine de la science et ses sentiments profonds d'attachement pour le sol natal, la petite Patrie !

DISCOURS DE M. MALAQUIN,

Professeur à l'Université de Lettres,

Au nom de M. le Ministre de l'Instruction publique.

Mesdames, Messieurs,

En me désignant pour le représenter dans cette belle solennité qui honore tout à la fois un savant illustre et une illustre cité, M. le Ministre de l'Instruction publique m'a imposé un très agréable devoir : celui de saluer et de remercier en son nom les hommes éminents venus ici au nom des grands Corps savants de notre pays pour apporter à Ernest Hamy l'hommage de leur admiration.

Messieurs,

Parmi les préoccupations multiples de la vie, au milieu des batailles toujours plus âpres qui se livrent pour la conquête de la fortune et pour la réalisation d'ambitions matérielles, c'est l'honneur de certains hommes de vouer leur existence à la recherche désintéressée de la vérité scientifique. Augmenter le savoir humain, travailler à l'édifice toujours plus vaste de nos connaissances, n'est-ce pas accroître le patrimoine intellectuel et moral qui est une des richesses les plus précieuses de la Société actuelle ?

Placé au milieu d'une civilisation avancée, vivant à une époque où la science réalise les conceptions les plus audacieuses, où le progrès a supprimé les distances pour la transmission de la pensée humaine, où son génie lui permet d'empiéter sur un domaine que seuls les aigles atteignaient avant lui, l'homme moderne a quelque mérite de reporter ses pensées sur ce que furent l'humanité primitive et les premières civilisations.

E. Hamy, que sa ville glorifie aujourd'hui, fut un de ces savants dont l'existence a été consacrée à élucider les problèmes si passionnants de l'évolution des races humaines. En lui élevant ce monument, ses compatriotes, la municipalité et la ville de Boulogne-sur-mer honorent le savant dont les recherches ont porté pour une part importante sur l'archéologie et l'histoire du Boulonnais, l'homme qui donna maintes preuves de filiale affection à sa cité natale.

Mais le suprême hommage qui est adressé aujourd'hui à M. Hamy va également au savant illustre, à celui qui collabora avec de Quatrefages à cette grande publication qui s'appelle *Crania ethnica*, à celui que ses découvertes anthropologiques permettent de considérer comme le fondateur de la science ethnologique. Cet hommage va au créateur du magnifique Musée du Trocadéro, qui a pour ainsi dire marqué le couronnement de ses études ethnographiques.

Si E. Hamy appartient à sa ville et à la région boulonnaise par les fibres les plus intimes, à tel point que la mort n'a pu le détacher de son pays d'origine, l'honneur qui lui est rendu par sa petite patrie est aussi ressenti par la grande patrie. L'œuvre et les travaux de Hamy appartiennent en effet à la science française. Au nom du gouvernement de la République, dont je suis ici le modeste représentant, et permettez-moi d'ajouter au nom de l'Université de Lille, fière de compter dans son ressort la ville de Boulogne, j'apporte au pied de ce monument le témoignage fidèle de notre gratitude pour l'œuvre vaste et féconde de cet admirable Français.

En terminant le compte rendu de la belle cérémonie de Boulogne, qu'il soit permis à celui qui fut le dernier élève du Pr. Hamy d'apporter, en son nom personnel et au nom de tous ceux de sa génération, l'hommage de leur profonde reconnaissance au Maître disparu. M. Hamy aimait les jeunes, il les cherchait, savait les découvrir, les dirigeait, les encourageait avec une bonté inlassable. Au cours des missions lointaines qu'il leur avait fait accorder et dont il avait souvent élaboré lui-même le programme, il restait en relations avec eux, toujours prêt à les documenter ou à les soutenir, ne marchandant ni son temps, ni son affection pour leur rappeler qu'ils avaient en France un soutien, j'allais presque écrire un ami. Au retour, il les accueillait avec cette cordialité charmante que les douleurs et les fatigues de la vie n'avaient pu altérer, et c'était encore lui qui leur indiquait la meilleure voie à suivre pour mettre en œuvre et en valeur les matériaux réunis. Sa vaste érudition était un trésor où tous pouvaient venir puiser à pleines mains : il se donnait sans compter. Volontiers ironique avec ses pairs, il était tout enthousiasme et toute indulgence avec ses élèves, car il comprenait que l'ironie ferme les cœurs et paralyse les énergies des jeunes. Ayant connu toutes les tristesses, il savait le prix de la gaieté et se plaisait à l'entretenir autour de lui. Dans la salle de travail du laboratoire où, sa tâche quotidienne terminée, il aimait à venir se délasser, sa verve, son entrain avaient vite fait de vaincre la réserve des timides et des nouveau venus. Il donnait ainsi chaque jour

l'exemple de la simplicité, de la bonté et de l'activité, et il le donna jusqu'à la dernière minute.

Deux jours avant sa mort — alors que tout espoir de le voir triompher du mal qui l'avait atteint était déjà perdu —, il pensait encore à ses travaux en cours, et s'intéressait à ceux de ses élèves. Pendant un des rares répits que lui laissait encore la maladie, il me parla avec enthousiasme de son étude sur Chaffanjon, puis se souvenant que je recherchais des documents linguistiques, il me signala qu'il en avait rencontrés dans les papiers du voyageur et me pria d'aller les chercher. A peine avais-je eu le temps d'ouvrir le dossier qu'il m'avait indiqué qu'une nouvelle crise, plus forte que les précédentes, se déclarait. C'était la dernière leçon d'énergie, de foi scientifique et de bonté que je devais recevoir de lui. Ces leçons, M. Hamy les a prodiguées aux jeunes, et c'est pourquoi ils garderont pieusement le souvenir de celui qui fut plus qu'un grand savant : un homme de cœur et un homme de bien.

P. Rivet.

AMERIC VESPUCE

L'ATTRIBUTION DE SON NOM AU NOUVEAU MONDE

PAR HENRY VIGNAUD
Président de la Société.

I

SAINT-DIÉ ET LE GYMNASE VOSGIEN

C'est dans la petite ville de Saint-Dié, enfouie au milieu des Vosges, et aujourd'hui encore éloignée de tout grand centre, que, par un concours de circonstances bizarres qui eurent des conséquences invraisemblables, le Nouveau Monde reçut, il y a quatre siècles, le nom du navigateur florentin Americ Vespuce.

Si isolée qu'elle fût, la ville de Saint-Dié [1] était, au commencement du XVI[e] siècle, un de ces petits centres intellectuels, moins rares à cette époque qu'on n'est porté à le croire. Son souverain, le duc René II d'Anjou [2], qui fut, comme son aïeul le bon roi René, un Mécène éclairé et

1. Saint Dié, Diez ou Déodat, vulgairement Dieudonné, était évêque de Nevers en 655. Il abandonna son siège pour se vouer à la prédication et au prosélytisme et passa en Lorraine où il fonda, vers 669, dans le beau vallon qui se développe au confluent de la Meurthe et du ruisseau de Robache, et auquel il donna le nom de Val de Galilée, un monastère autour duquel se forma la ville de Saint-Dié dont la juridiction métropolitaine lui fut attribuée et resta à ses successeurs. C'est ce monastère qui devint plus tard le célèbre chapitre de chanoines que l'on identifie avec le Gymnase vosgien. Saint-Dié, dont le fondateur mourut en 679, ne fut complètement sécularisé qu'au XV[e] siècle.

2. Il était d'Anjou par sa mère Yolande, fille du bon roi René d'Anjou, lequel était devenu duc de Lorraine par son mariage avec Isabelle, fille de Charles II de Lorraine, dont elle hérita en 1431.

En 1453, René avait cédé son duché de Lorraine à son fils Jean de Calabre, dont le fils Jean Nicolas mourut en 1470 sans postérité, ce qui donna la couronne ducale à René II, en 1473. C'est son deuxième fils, Claude, qui devint la tige de la grande Maison de Guise. La Lorraine, à cette époque, était considérée comme vassale de la

généreux, aimait les lettres et les arts. Grâce à sa protection, il se forma à Saint-Dié une sorte d'académie connue depuis sous le nom de Gymnase vosgien, composée d'un petit nombre de lettrés et d'érudits dont les noms et les écrits ont été soigneusement relevés par les Déodatiens, qui regardent avec raison le Gymnase vosgien comme une des plus anciennes associations savantes de l'Europe[1].

Le chapelain du duc, qui était en même temps l'un de ses conseillers et chanoine du chapitre de Saint-Dié, Gauthier Lud, fut le fondateur, l'inspirateur et le principal soutien de cette association. Ce chanoine était un érudit lettré, doublé d'un artiste ; il avait de la fortune, dont il faisait le meilleur usage, et appartenait à une famille notable[2]. En 1507, il introduisit l'imprimerie à Saint-Dié et l'installa dans la maison même de son neveu, Nicolas, qui fut son collaborateur effectif et dévoué. C'est de cette officine qui, comme toutes celles de ce genre à cette époque, était en même temps une librairie, que sortirent, en 1507, un petit ouvrage de cosmographie destiné à devenir célèbre, et des cartes qui valent aujour-

France, et dans le conflit entre Louis XI et Charles le Téméraire, qui fut tué le 5 janvier 1477 sous les murs de Nancy, René combattit pour la France à la tête des Suisses et des Lorrains.

En 1453 son duché fut reconnu nominalement indépendant, mais il resta en fait sous la domination de la France, et en 1737, sous le huitième successeur de René, François-Étienne, il fut donné en usufruit à Stanislas Leczinski pour revenir définitivement à la France, ce qui eut lieu en 1768. Pendant ce temps le dernier duc de sang lorrain, François Étienne, se faisait élire empereur d'Allemagne en 1745 et devenait ainsi la tige de la Maison d'Autriche-Lorraine.

1. Outre les trois Lud, Waldseemüller, Ringmann et Jean Basin, mentionnés plus longuement ci-après, l'auteur d'une curieuse étude, résultat de longues recherches dans des documents inédits, cite une douzaine de membres du Gymnase vosgien, distingués à divers titres. La plupart étaient chanoines ou dignitaires du chapitre de Saint-Dié. Seuls, parmi ceux qui s'occupèrent de la publication de la *Cosmographiæ Introductio*, Nicolas Lud et Ringmann étaient laïcs. (Gaston Save : *Vautrin Lud* et le *Gymnase vosgien*. Extrait du *Bulletin de la Société philomatique vosgienne*, vol. XV, année 1889-1890. Saint-Dié, in-8° avec planche, pp. 50).

2. Son père appartenait au service militaire des princes de Lorraine. Son frère aîné, Jean, qui fut aussi l'un des secrétaires du duc, était l'auteur d'une sorte de chronique publiée en 1500, intitulée *Dialogue de Jahannes* et écrite tout à l'honneur du duc. Le fils de Jean, Nicolas, devint aussi secrétaire de René et succéda à son oncle comme maître général des Mines de Lorraine, ce qui était un poste important et fructueux. Les Lud paraissent être originaires de Provence. Gauthier, qui nous occupe plus particulièrement ici, s'appelait en réalité Vautrin ou plutôt Valtrin, ainsi que le porte son testament écrit en 1526. Mais dans les textes latins ce nom prit la forme de Gualterus, d'où le français Gauthier. Il naquit en 1448 et mourut en 1527. Sur ce personnage et sur son collaborateur, voyez le Mémoire de Gaston Save, cité ci-dessus, le discours de M. René Ferry, du 26 février 1911, et l'*Histoire littéraire de l'Alsace* de Ch. Schmidt, t. II, pp. 110 et sq.

d'hui leur pesant d'or, où figure pour la première fois le nom d'Amérique.

Nous allons voir comment cela se fit.

II

L'OUVRAGE DE PTOLÉMÉE

A l'époque où Lud introduisait l'imprimerie à Saint-Dié, les questions de géographie, que l'on confondait alors avec la cosmographie, occupaient beaucoup les érudits. Les nouvelles découvertes maritimes qui se suivaient rapidement depuis un demi-siècle, aux extrémités du monde connu, leur donnaient un intérêt particulier qu'entretenait la publication des lettres de Colomb et de Vespuce, imprimées et réimprimées fréquemment au début du XVI[e] siècle, tant en latin qu'en espagnol, en allemand et en français.

Parmi les ouvrages qui traitaient de ces matières, la cosmographie de Ptolémée tenait la première place. Le célèbre géographe alexandrin jouissait alors d'une autorité incontestée. Son livre, qui résumait tout ce que les anciens savaient relativement à l'étendue du monde, à ses divisions, à ses climats, ainsi qu'à d'autres particularités essentielles, était partout recherché et on ne cessait de le réimprimer, en apportant à chaque édition nouvelle les corrections et les additions nécessaires pour le mettre à point.

La langue grecque n'ayant commencé à se répandre en Occident qu'au XV[e] et au XVI[e] siècle, quand la prise de Constantinople par les Turcs eut chassé des centres lettrés de l'empire d'Orient la plupart des savants chrétiens, c'est en latin que l'œuvre de Ptolémée fut mise à la portée des érudits et des curieux. Un des rares hellénistes de l'époque, le toscan Jacques Angelo, s'était empressé de la traduire et c'est sa traduction que pendant longtemps on réimprima, quoiqu'elle fût défectueuse. Elle parut pour la première fois en 1475[1], et en 1490 il y en avait déjà eu six éditions qui, toutes, portaient des corrections au point de vue du texte[2] et

1. Il y a une édition qui porte la date de 1462, mais tous les bibliographes savent qu'il y a là une erreur typographique et qu'il faut lire une autre date, probablement celle de 1482.

2. L'édition de 1478 fut revue par G. Gemistus et D. Calderinus; celles de 1482, de 1486 et de 1490 le furent par Nicolo Donis. Celle de 1507 eut les soins de Marcus Beneventano et de Joannes Cota, et celle de 1511, ceux de Bernard Sylvanus. Ce n'est qu'en 1525 que Pirkheimer retraduisit l'œuvre entièrement. Avant cela Regiomontanus en avait commencé une nouvelle traduction que Toscanelli devait revoir.

dont quelques-unes avaient reçu d'utiles additions. Aucune, cependant, ne traitait des nouvelles découvertes. Et ce n'est qu'en 1508 qu'il en parut une à Rome à laquelle on avait ajouté un supplément relatif à ces découvertes, ainsi qu'une carte qui les représentait graphiquement [1].

III

LE PTOLÉMÉE PROJETÉ A SAINT-DIÉ

Mais avant que cette édition de Rome ne fût imprimée, Lud avait formé le dessein d'en donner une plus correcte, plus complète, plus riche en renseignements nouveaux que toutes celles que l'on possédait et qui devait, en effet, les surpasser toutes.

Il est difficile de fixer l'époque exacte à laquelle Lud conçut ou embrassa l'idée de donner cette nouvelle édition de Ptolémée ; nous voyons cependant qu'au cours de l'année 1507, celle même où l'imprimerie paraît avoir été introduite à Saint-Dié par ses soins, Lud fit imprimer à Strasbourg un petit traité de cosmographie intitulé *Spéculi Orbis*, dans lequel il annonce la prochaine publication, à ses frais, d'une édition de Ptolémée, revue, corrigée et augmentée, tant par ses soins que par ceux de Martin Waldseemüller « l'homme, ajoute-t-il, le plus savant en ces matières qu'il y eût [2] ».

1. Il s'agit de l'édition de Rome de 1508 publiée par Evangelista Tosinus avec les corrections de Marcus Benevent et de Jean Cota et d'importantes additions. C'était un nouveau tirage d'une édition que le même éditeur avait publiée l'année précédente, mais avec des augmentations en plus qui consistaient en une description du Monde Nouveau par Marcus Benevent, dans laquelle il avait compris Terre-Neuve, ainsi que la terre de Santa-Crux, qui désignait le Brésil, et une mappemonde embrassant les nouvelles régions, dressée par Jean Ruysch. Avant la découverte, faite de nos jours seulement, de la carte de Waldseemüller de 1507, dont il sera question ci-après, c'était la première carte imprimée, connue représentant une partie de l'Amérique, mais sans ce nom.

2. On ne connait que deux exemplaires de ce *Speculi Orbis*, l'un qui fut découvert en 1862 par le bibliographe américain Henry Stevens et qui se trouve au *British Museum*, l'autre qui est à Vienne. Le premier exemplaire a été signalé par Stevens à Major, qui en a longuement parlé dans son mémoire sur la carte de Léonard de Vinci, Londres, 1865, in-4, ainsi que dans son *Prince Henry*, Londres, 1883. Harrisse et d'Avezac l'ont décrit, l'un dans sa *B. A. V.*, nº 49, l'autre dans son *Hylacomylus*, pp. 61 et sq., où l'on trouve le texte et la traduction des principaux passages de l'ouvrage.

C'est une plaquette de 4 feuilles in-4°, sortie en 1507 de l'officine strasbourgeoise de Jean Grüninger. Dans sa dédicace au duc René qui est datée de Saint-Dié, 1507, Lud parle de son livre comme d'une description du Monde qui l'a longtemps occupé et à laquelle il a donné ce titre de *Miroir du Monde*.

D'autre part nous apprenons par une lettre de ce même Waldseemüller qu'à la date du 5 avril 1507 il s'occupait activement, à Saint-Dié, de ce Ptolémée pour lequel il avait besoin d'un manuscrit qu'il savait appartenir aux dominicains de Bâle, et dont il sollicitait la communication [1].

Il est donc certain que Lud préparait le Ptolémée qu'il voulait publier avant que ne parussent les deux éditions romaines de 1507 et de 1508, et avant même les autres publications savantes auxquelles il prit part.

IV

MARTIN WALDSEEMULLER

Pour la publication du grand travail qu'il projetait, Lud s'était assuré le concours de deux jeunes érudits, qui allaient en être les ouvriers principaux : Waldseemüller, déjà nommé, et Mathias Ringmann.

Le premier était vraisemblablement Fribourgeois. On ignore la date exacte de sa naissance, mais on sait que le 7 décembre 1490 il fut admis comme élève à l'Université de Fribourg-en-Brisgau [2], ce qui suppose qu'il avait alors une dizaine d'années. Il serait donc né vers 1480. Selon l'usage du temps, qui autorisait ceux dont les études savantes étaient la vocation, à donner à leur nom une forme grecque ou latine, il traduisit le sien en celui de *Ilacomilus*, c'est-à-dire meunier de la forêt [3], nom sous lequel il était plus généralement connu. Il passa à Saint-Dié, on ne sait pas au juste à quelle époque; mais c'est sûrement avant 1505, puisque au commencement de cette année, ainsi qu'on l'a vu ci-dessus, il était déjà avancé dans le travail de préparation du Ptolémée projeté, et que son nom figure en tête de la *Cosmographiæ Introductio*, qui parut le 27 avril 1507.

A cette époque, les imprimeurs étaient pour la plupart de véritables

1. Lettre de Waldseemüller à Joannes Amerbach, à Bâle. Saint-Dié, Lundi de Pâques [5 avril] 1507. Se trouve en latin dans Schmidt : *Mathias Ringmann (Philesius), Humaniste, Alsacien* et *Lorrain*, in *Mémoires de la Société d'Archéologie de Lorraine*, vol. III, Nancy, 1875, p. 225.

2. Humboldt, *Examen critique*, vol. IV, p. 105.

3. Les deux racines grecques sont Hylê, forêt, en allemand Wald, et mylos, meule, en allemand Müller, meunier. Cette étymologie a fait hésiter sur la véritable forme du nom de Waldseemuller que l'on trouve orthographié de différentes manières. Il y a deux lettres de notre personnage : l'une signée Waldesmüller, l'autre Wualdesmüller. D'Avezac écrit Waltzemüller. L'orthographe que nous avons suivie est celle généralement adoptée. Il y a aussi des variantes dans l'orthographe de son nom grécisé. D'Avezac écrit Hylacomylus, mais lui-même écrit Ilacomilus dans la *Cosmographiæ Introductio* et dans sa lettre à Amerbach.

érudits qui participaient directement à la confection des livres qu'ils imprimaient ; leurs correcteurs d'épreuves ou protes, comme on dit aujourd'hui, étaient leurs collaborateurs, et le plus souvent les auteurs mêmes des écrits imprimés par leurs soins. Ce n'est donc pas simplement comme correcteur d'épreuves, *castigator*, que Waldseemüller fut employé par Lud. Les termes de la lettre à Amerbach cités plus haut montrent le contraire ; nous avons vu, d'ailleurs, que Lud lui-même parle de Waldseemüller dans son *Speculi Orbis* comme d'un collaborateur très savant.

V

MATHIAS RINGMANN

L'autre collaborateur de Lud, Mathias Ringmann était Alsacien et avait à peu près le même âge que Waldseemüller, avec lequel il se lia intimement. Né vers 1482, il étudia d'abord avec le célèbre philologue Jacques Wimpfeling, de Schlettstad, et prit le nom classique de *Philesius* (affectueux) [1], auquel il ajouta le terme de *Vogesigena* pour indiquer qu'il était des Vosges. Il voulut perfectionner ses études à Paris où il suivit les cours du professeur Jacques Le Fèbre d'Etaples. Là, sans doute, il fit la connaissance du célèbre architecte véronais, Giovanni Giocondo [2], qui dirigeait alors la construction du Pont-Notre-Dame et qui paraît lui avoir inspiré une grande admiration pour Vespuce, car, ses études terminées, Ringmann se rendit à Strasbourg où, en 1505, il publia, sous le titre de *De Ora Antarctica* [3], une nouvelle édition de la version latine du troisième voyage de Vespuce ,faite par Giocondo et déjà plusieurs fois imprimée, à laquelle il ajouta une épître en vers tout à l'honneur du navigateur florentin [4].

1. D'après une autre interprétation, ce nom pourrait venir de celui de la vallée où il était né, le Val de Villé, appelé alors *Philesia vallis*. (R. Ferry, *Discours du 11 fév. 1911* dans *Saint-Dié des Vosges*. Saint-Dié, C. Cuny, 1911, p. 10).

2. Fra Giovanni Giocondo appartenait à l'ordre des Dominicains. C'était un homme d'un grand savoir : humaniste, épigraphiste et surtout architecte. Il naquit à Vérone vers 1450 et était déjà célèbre comme architecte lorsque Louis XII l'appela à Paris où il paraît avoir vécu de 1499 à 1507, et où il construisit le pont de Notre-Dame et celui de l'Hôtel-Dieu. Il mourut octogénaire, à Rome probablement.

3. *De Ora Antarctica per regem Portugallie pridem inventa*, etc. (Des rivages antarctiques récemment découverts par le roi de Portugal). Strasbourg, Mathias Hupfuss, 1505, in-4, six feuilles. Pour le titre complet, voir le n° 39 de la *Bibliotheca America Vetustissima* de Harrisse et le n° 15 de Fumagalli.

4. Ni au titre ni dans le texte de cette édition il n'est dit que la traduction donnée

Après cette publication nous trouvons Ringmann, à Saint-Dié, où il paraît être arrivé en mars 1507 [1]. Il est à croire cependant qu'avant cette époque il était entré en rapports avec Lud et lui avait promis son concours.

VI

ORIGINE DE LA COSMOGRAPHIÆ INTRODUCTIO

C'est pendant que Lud s'occupait avec Waldseemüller et Ringmann de son édition de Ptolémée que le duc René reçut une relation des quatre voyages de Vespuce, qu'on ne connaissait alors que par son *Mundus Novus*, relatif à son troisième voyage. Le Duc communiqua cette relation à Lud qui la jugea très importante, et, comme elle contenait des indications qui, à son point de vue, complétaient et rectifiaient celles données dans le Ptolémée projeté, il fut décidé qu'on la publierait à la suite d'une introduction destinée à faciliter l'intelligence de l'œuvre du géographe grec.

C'est ainsi que, moins de deux mois après l'arrivée de Ringmann à Saint-Dié, on fit paraître dans cette ville le petit livre, devenu depuis fameux, intitulé *Cosmographiæ Introductio*, qui contient, outre l'introduction à la géographie de Ptolémée, les quatre relations de Vespuce. Ce petit ouvrage, qui devait occuper tant de place dans l'histoire de la géographie, est, comme nous l'avons dit, celui où fut imprimé pour la première fois le nom d'Amérique. Il était accompagné de deux représentations du Monde formant une ou deux cartes distinctes, — le fait est incertain —, qui étaient dues à Waldseemüller et qui ont disparu pendant plusieurs siècles. L'une, certainement, et plus probablement les deux, ont été retrouvées récemment. Nous y revenons plus loin.

Voyons maintenant ce qu'on trouve dans cette rarissime introduction à la Cosmographie et dans les deux cartes qui en formaient le complément.

par Ringmann soit de Giovanni Giocondo, mais la comparaison de ce texte avec celui des nombreuses autres éditions que nous possédons de ce voyage, sous le titre de *Mundus Novus*, notamment avec celle que l'on considère aujourd'hui comme la première (nº 1 de FUMAGALLI, où Giocondo est nommé — *Jocondus interpres* —) ne laisse aucun doute à cet égard. Lud lui-même, d'ailleurs, dit dans son *Speculi Orbis* que cette traduction est du « Veronois Giocondo qui exerça à Venise la profession d'architecte ». Voyez le texte latin du passage dans d'Avezac, *Hylacomylus*, p. 65. L'épître en l'honneur de Vespuce est reproduite, avec quelques variantes, dans la *Cosmographiæ Introductio.*

1. BARDY. *La marraine de l'Amérique*, Discours du 20 fév. 1893. Saint-Dié, s. d., in-12, p. 24.

VII

LES DIFFÉRENTES ÉDITIONS DE LA COSMOGRAPHIÆ INTRODUCTIO

Voici d'abord le titre complet de l'ouvrage, dont les exemplaires connus sont extrêmement rares et atteignent dans les ventes des prix invraisemblables [1].

COSMOGRAPHIÆ INTRODU-
CTIO CVM QVIBVS
DAM GEOME
TRIÆ
AC
MIÆ PRINCIPIIS AD
EAM REM NECESSARIIS
insuper quatuor Americi Ve

1. Il y a une cinquantaine d'années on n'en connaissait qu'une trentaine d'exemplaires. Aujourd'hui on pourrait faire une liste de soixante bibliothèques publiques ou particulières qui en possèdent un. Dans ces dernières années les prix de l'ouvrage ont singulièrement augmenté. En 1846, l'exemplaire du géographe Eyries s'est vendu 160 fr. En 1857, Tross en vendait un 380 fr. En 1878, Leclerc annonçait l'ouvrage au prix de 500 fr., prix auquel l'auteur de ces lignes a payé son exemplaire, qui provenait de la vente Charteuer. Voici ce qu'on en demande aujourd'hui : Quaritch, catalogue 313, 1912, nº 2 : 75 livres sterling, 13 shillings ; Baer, catalogue 600, 1912, nº 9, 2500 marks ; Rosenthal, catalogue 115, 1912, nº 1213, 2000 marks. Heureusement pour les travailleurs qui ne sont pas millionnaires, il y a deux éditions fac-similé de cet ouvrage, l'une donnée par Wieser, à Strasbourg, chez Heitz et Münder, avec une introduction par cet érudit, 1 vol. petit in-4º, pp. 29, pour l'introduction, et 103, plus une planche, pour le fac-similé, qui est celui d'un exemplaire de la première édition, avec la dédicace par Ilacomylus, appartenant à la bibliothèque de Strasbourg.

L'autre édition a été donnée à New-York, la même année, par la Société historique catholique des États-Unis, sous la direction du professeur Charles Georges Herberman, 1 vol. petit in-4º, pp. 29-CIII-151. Cette édition, qui reproduit le fac-similé Wieser, contient une introduction par les professeurs Fisher et Wieser, une traduction anglaise de la *Cosmographie* par le professeur Edward Burke, et une traduction anglaise du texte latin de Basin des *Quatre navigations* de Vespuce, par P. Mario Cosenza, plus une belle réduction de la grande carte de Waldseemuller de 1507 et un fac-similé du globe de Hauslab.

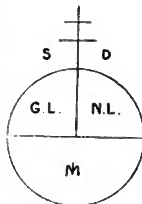
Il y a, en outre, une édition de la *Cosmographiæ Introductio* publiée à Strasbourg en 1509 par Waldseemuller; c'est celle dont Navarrete a donné une traduction espagnole dans le troisième volume de sa *Coleccion de Viages*. Elle a été aussi réimprimée à Lyon sans date, mais vers 1510.

spucii navigationes
Universalis chosmographiæ descriptio
tam in solido q̄; plano, eis etiam
insertis quę Ptholomeo
ignota a nuperis
reperta sunt
DISTICHON·
cum deus astra regat, et terræ climata Cæsar
Nec tellus nec cis sydera maius habent

C'est-à-dire :

Introduction à la cosmographie, avec les principes de géométrie et d'astronomie nécessaires à cet effet, auxquels on ajoute les quatre navigations d'Americ Vespuce. Description cosmographique universelle sous sa forme globale et sous sa forme plane, comprenant ce qui était connu de Ptolémée et ce qui a été récemment découvert.

Distique : Ni la terre et ni les étoiles ne possèdent rien qui soit plus grand que Dieu et que César, car Dieu gouverne les étoiles et César gouverne la terre.



C'est un petit in-quarto de 52 feuillets non chiffrés, plus une feuille double représentant une sphère avec une inscription au verso. Le dernier feuillet se termine par la marque d'imprimerie ci-contre, qui nous montre la croix de Lorraine à double traverse plantée dans un cercle divisé en trois compartiments, dans chacun desquels se voient les initiales de l'un des trois imprimeurs de l'officine de Saint-Dié : Gauthier Lud, Nicolas Lud et Martin Ilacomilus [1].

Au bas, la date : *Finitū VII Kl. Maij Anno supra sesquimillesimum VII.*

Il paraît n'y avoir eu à Saint-Dié, en 1507, que deux éditions de cet ouvrage. L'une datée du 7 des calendes de mai (25 avril), l'autre du 4 des calendes de septembre (29 août). Mais il résulte de la comparaisons des divers exemplaires qui nous restent aujourd'hui de ce petit livre qu'il y en eut quatre tirages différents dans l'espace de cinq mois, dont deux portent la première date (25 avril), et deux la seconde (29 août). Et comme ces tirages offrent des variantes importantes, il est utile de déterminer l'ordre de leur publication, ce qui n'est pas très facile.

1. Un érudit américain a eu la bizarre idée de traduire ces initiales de la manière suivante : *Sua Doctrina Germanus Librum Non Lotharingus Multiloquens* (Hubner, *The origin of the name America* dans le *Bulletin de la Société de géographie de New-York*, 1888, p. 190).

Les quatre sortes d'exemplaires de l'ouvrage qu'on a reconnus se distinguent par différentes particularités, dont les plus caractéristiques se rapportent à la disposition du titre et à la dédicace. Le petit tableau suivant les montre d'un coup d'œil :

Les quatre variétés d'exemplaires de la Cosmographiæ Introductio:

Titre : 1re ligne : COSMOGRAPHIÆ INTRODU.
Dédicace : A *Maximilien, par Ilacomilus.*
Date : 25 avril 1507.

Titre : 1re ligne : COSMOGRAPHIÆ INTRODUCTIO.
Dédicace : A *Maximilien, par le Gymnase vosgien.*
Date : 25 avril 1507.

Titre : 1re ligne : COSMOGRAPHIÆ.
Dédicace : A *Maximilien, par le Gymnase vosgien.*
Date : 29 août 1507.

Titre : 1re ligne : COSMOGRAPHIÆ INTRODU.
Dédicace : A *Maximilien, par Ilacomilus.*

Date : 29 août 1507.

Il est évident que la première édition de l'ouvrage est l'une des deux séries datées du 25 avril. Mais laquelle ? Est-ce celle dont la dédicace est de Ilacomilus (Waldseemüller), ou celle dont cette dédicace vient du Gymnasse vosgien ?

D'Avezac, qui, le premier, a soumis cette question à une discussion sagace et approfondie, n'a pas hésité à dire que l'édition originale était celle de 1507 dont Waldseemüller avait écrit la dédicace, et c'est aussi l'opinion de la plupart des critiques [1].

1. Pour d'Avezac, voir son *Hylacomylus*, pp. 31 et sq. et notamment pp. 50-51. Les auteurs suivants, qui se sont spécialement occupés de la question, partagent son opinion en ce qui concerne la priorité de l'édition du 25 avril 1507 avec la dédicace par Waldseemuller :

MEAUME (Ed.). — *Recherches critiques et bibliographiques sur Americ Vespuce et ses voyages*, Nancy, 1888, in-8°, pp. 1-52.

BARDY (Henri). — *Un exemplaire de la Cosmographiæ Introductio*, Saint-Dié, 1893, in-8°, pp. 1-24 avec six photographies.

GÉRARD (Albert). — *Martin Waldzemuller,* savant géographe 1481 ? 1521. Saint-Dié, 1881-1882, in-8°, p. 27.

HARRISSE (Henry). — *Bibliotheca Americana Vetustissima, Additions.* Paris, Tross, 1882, gr. in-8°, pp. 29-33, n° 24.

Dans la manière de voir de d'Avezac, Waldseemüller étant l'auteur principal de l'ouvrage, pouvait, à ce titre, le dédier au souverain sous la protection duquel il se mettait; mais le gymnasse vosgien qui considérait que la *Cosmographiæ Introductio* était une œuvre collective, aurait trouvé que Waldseemüller s'était mis trop en avant, et aurait fait réimprimer le cahier contenant sa dédicace pour la remplacer par une autre faite au nom du Gymnase entier; ce sont les exemplaires ayant subi ce changement qui formeraient la deuxième édition. La troisième édition, dans ce cas, serait celle du 29 août avec la dédicace par le Gymnase qui aurait été réimprimée entièrement avant que Waldseemüller ait pu faire entendre ses réclamations, auxquelles on aurait fait droit par une quatrième édition, portant la même date que la troisième, mais avec la dédicace originale de l'auteur.

Il va de soi qu'en substituant le nom du Gymnase vosgien à celui d'Hacomilus comme auteur de la dédicace, on a dû aussi modifier certaines phrases de cette dédicace pour montrer que l'œuvre était le fruit d'une collaboration collective et non celle d'un seul [1].

Schmidt (Ch.). — *Histoire littéraire de l'Alsace*. Paris, 1879, 2 vol. in-8°, vol. II, p. 114.

Herberman. — Introduction à l'édition fac-similé donnée à New-York en 1907, p. 5.

Deux collectionneurs américains, M. H. Murphy et M. Thacher, ont combattu cette thèse. Tous deux croient que l'édition du 25 avril, avec la dédicace par Hacomylus, n'est ni l édition originale, ni une édition véritable, mais une édition factice composée de certaines feuilles substituées à d'autres. Notre quatrième édition serait aussi dans ce cas. Ce serait donc par fraude qu'on aurait voulu faire passer Waldseemüller pour l'auteur de la Cosmographie? Mais alors Ringmann aurait été le complice de cette supercherie, puisque dans l'épître supprimée il dit que c'est Hacomylus qui est l'auteur du livre. Les raisons alléguées en faveur de cette singulière thèse sont des plus faibles, ainsi qu'on peut le voir en se référant à la lettre de M. Murphy à Harrisse, insérée par ce dernier dans sa *B. A. V.*, *Additions*, p. 30, et dans le chapitre IV du *Continent of America*, de Thacher, pp. 140 et 141. Il est amusant de voir de quel air de supériorité ce dernier millionnaire parle de la judicieuse analyse de ce pauvre d'Avezac, qui est mort sans laisser le plus petit million (p. 139).

M. Marcou a une autre théorie. Selon lui l'édition d'avril avec le nom d'Hacomylus est bien l'originale, mais Waldseemuller l'aurait établie subrepticement pour s'attribuer le mérite d'avoir fait le travail. Lud, ayant découvert la supercherie, aurait arrêté le tirage, congédié Waldseemuller et fait faire une nouvelle edition, la deuxième, ce qui explique la rareté des exemplaires de la première édition (*op. cit.*, pp. 36, 37). Inutile de dire qu'aucun document ne mentionne ces faits.

1. Voir, pour des indications précises sur les feuillets qui auraient été réimprimés pour effectuer ces modifications, le Mémoire d'Ed. Meaume, déjà cité, pp. 37 et sq.

VIII

WALDSEEMULLER PRINCIPAL AUTEUR DE L'OUVRAGE

On a vu que, d'après son titre même, la *Cosmographiæ Introductio* formait deux parties bien distinctes, l'une consacrée aux principes généraux, l'autre donnant les quatre navigations de Vespuce. La première partie commence après le titre, qui est suivi d'un distique de Ringmann à l'empereur Maximilien, dans lequel il fait l'éloge de l'auteur de l'ouvrage, qu'il dit être très savant, et d'une préface adressée à ce même Maximilien par Martinus Ilacomilus, nom grécisé de Waldseemüller, qui lui dédie son livre et qui se met sous son égide, ainsi que le montrent les passages cités ci-après.

La partie consacrée à la cosmographie comprend neuf petits chapitres traitant successivement des matières suivantes : la géométrie, les cercles du ciel, la sphère, les cinq zones, les parallèles, les climats, les vents et les divisions de la terre. Puis viennent une note au lecteur et un court appendice sur l'usage du quadrant. A la fin du chapitre VIII il y a une figure, fixée par un onglet, représentant la sphère. Elle trouve sa place immédiatement après le feuillet *a i i j* et porte une longue inscription au dos sur laquelle nous reviendrons [1].

L'opinion que Waldseemüller était réellement l'auteur de la *Cosmographiæ Introductio* et de ses cartes complémentaires, s'appuie sur des raisons qu'il est bien difficile d'écarter. Outre qu'il n'est pas admissible que ce savant aurait eu l'impertinence de dédier à un souverain un livre qui n'était pas de lui et dont il se dit l'auteur [2], un membre important du

1. C'est cette figure qui a été prise quelquefois pour une carte, ce qui a fait croire à des bibliophiles qu'il y avait des exemplaires de la Cosmographie où il s'en trouvait une. Un libraire allemand en avait annoncé un exemplaire de ce genre et avait ainsi mis l'eau à la bouche à tous les bibliophiles. Mais après examen, il dut reconnaitre que ce n'était pas une carte. Les dernières lignes du chapitre VIII de la *Cosmographie* portent, d'ailleurs, que cette figure a seulement pour objet de montrer les pôles, les cercles grands et petits, l'Orient, l'Occident, les cinq zones, les degrés de longitude et de latitude, les parallèles, les climats, etc. (feuillet *a i i j*, v°).

2. Dans cette dédicace, Waldseemüller dit à l'empereur qu'il a collationné, avec l'aide de quelques collaborateurs, les livres de Ptolémée avec le texte grec, qu'il a donné les quatre navigations de Vespuce, et qu'il a préparé, à titre d'introduction préparatoire à l'usage de ceux qui étudient, une figure entière de la terre, tant sous forme solide que sous forme plane, et qu'il dédie cette introduction à S. M. afin de se mettre sous son égide à l'abri des intrigues de ses rivaux (*Cos. Intr.*, fac-similé, Wieser, fol. 3 et 4).

Gymnase, Ringmann, témoigne du fait de la manière la plus nette dans le distique mentionné plus haut qui précède la dédicace et qu'on prit soin aussi de faire disparaître [1]. Ringmann, il est vrai, était l'ami de Waldseemüller, mais il était aussi celui du fondateur et bien plus important membre du Gymnase, de Gauthier Lud, qui resta en bonnes relations avec lui après cet incident [2].

Nous voyons, d'ailleurs, par la dédicace même de Waldseemüller qu'il savait avoir des ennemis ou des adversaires parmi les membres mêmes du Gymnase, puisqu'il dit à l'Empereur qu'il lui dédie son livre pour se mettre à l'abri des intrigues de ses rivaux. Très peu de temps après, en février 1508, écrivant de Strasbourg à Ringman, il lui rappelle leur labeur commun à Saint-Dié, ainsi que le sien que d'autres s'attribuent [3].

Remarquons que c'est de Strasbourg que Waldseemuller écrit, ce qui permet de supposer qu'il avait déjà quitté Saint-Dié lorsqu'on s'avisa de faire disparaître son nom de la première édition de la Cosmographie [4].

1. Ce distique est imprimé au verso du titre de la première édition de la *Cosmographie*. On le retrouve dans la 4e édition (fac-similé de Wieser, fol. 2), mais pas dans celles dites 2e et 3e, où Ilacomilus ne figure plus.

2. En 1509 Ringmann publia une grammaire drolatique illustrée (*Grammatica figurata*), pour laquelle Gauthier Lud écrivit une épître tout à l'honneur de l'auteur, qu'il dit être son correcteur d'épreuves et qu'il représente comme occupé nuit et jour à tourmenter ses bouquins grecs. Le dernier exemplaire connu de cet ouvrage a été détruit dans l'incendie de Strasbourg pendant la guerre de 1870. Voyez Save, *Vautrin Lud et le Gymnase vosgien*. Saint-Dié, 1890, in-8°, p. 22, et Brunet, *Manuel du libraire* au mot *Philesius*.

3. Épitre de Martinus Ilacomylus, fribourgeois, à Ringmann, à Bâle, dans la partie de l'édition de 1508 de la *Margarita philosophica nova*, qu'il écrivit sur l'architecture et la perspective. Texte et traduction dans d'Avezac, *op. cit.*, pp. 109-110, et dans Gerard, *Waldseemüller*, pp. 16-17, Humboldt a constaté que ce curieux passage a disparu des éditions de la *Margarita* postérieure à 1513. *Examen critique*, IV, p. 112.

4. Les érudits modernes qui se sont plus particulièrement occupés de Waldseemüller sont tous d'accord sur ce point, que c'est à lui qu'il faut attribuer la rédaction de la *Cosmographiæ Introductio*, ainsi que les cartes mentionnées au titre de cet ouvrage. Voyez entre autres, les écrits de Humboldt, de Wieser, de Fisher, de Gallois, cités au cours de ce mémoire. Cependant le fait a été mis en doute. M. Marcou, dans ses *Nouvelles recherches sur l'origine du nom d'Amérique*, Paris, 1898, in-8°, croit reconnaître plusieurs plumes dans notre cosmographie : celles des deux Lud, de Ringmann, de Basin et même de Waldseemüller. Pour lui, la position de ce dernier était celle d'un « simple employé », d'un « aide salarié (p. 26) », qui « avec une audace inouïe se donne pour l'auteur de l'ouvrage, sous le nom cacophonique de Martinus Ilacomilus (p. 32) ». Suit une charge à fond contre cet accapareur qui était « vaniteux, vantard, prétentieux et ambitieux de renommée (p. 33) ».

IX

LES QUATRE NAVIGATIONS DE VESPUCE

Quand la version française des quatre navigations de Vespuce fut remise au Gymnase vosgien pour en faire la traduction latine, la Relation de son troisième voyage, où se trouve pour la première fois son assertion sur le caractère continental des Terres qu'il disait avoir découvertes, avait déjà été publiée à diverses reprises sous le titre explicite de *Mundus Novus*, et Ringmann, l'un des auteurs de la *Cosmographiæ Introductio*, avait lui-même réimprimé cette relation à Strasbourg en 1505, sous le titre de *Ora Antarctica*, ainsi qu'on l'a vu plus haut. Ce document ne pouvait donc pas être inconnu des érudits du Gymnase vosgien.

On a vu aussi que la relation de Vespuce de ses quatre voyages venait du duc René, qui la communica à son secrétaire Lud, fondateur du Gymnase, lequel jugea qu'elle devait être publiée. Lud, qui nous donne ces renseignements, ajoute que c'est du Portugal que venait cette relation, qu'elle était en français, et qu'il la fit traduire en latin par un membre du Gymnase, Jean Basin, de Sandacourt [1], poète et érudit dont le style élégant était admiré [2]. Lud ne nomme pas la personne de qui le duc tenait

1. Comme le fait que c'est du Portugal que le duc René reçut la version française des quatres voyages de Vespuce, que Jean Basin traduisit en latin, est assez singulier, nous donnons le texte même de Lud à ce sujet. S'adressant au duc René, il lui dit : *Quarum etiam regionum descriptionem ex Portugallia ad te illustrissime rex Renate, gallico sermone missam Joannes Basinus Sandacurius insignis poeta, a me exoratus qua pollet elegancia latine interpretavit.* — « Une description de ces régions [celles découvertes par Vespuce], qui de Portugal vous a été envoyée en langue française, illustre roi René, a été, à mon instante prière, traduite en latin par l'insigne poète, Jean Basin de Sandacour, avec l'élégance qui le distingue (*Speculi Orbi*, dans le *Martin Hylacomylus*, de d'Avezac. pp. 66-67) ». Cependant, malgré la précision de ce texte, quelques auteurs, Meaume, entre autres, ont pensé que la version française reçue par le duc René avait été faite à Florence (*Recherches critiques et bibliographiques sur Americ Vespuce.* Nancy, 1888, in-8°, p. 13). Fiske admet la possibilité que Vespuce ait écrit lui-même cette version en français, langue qu'il pouvait connaître, dit-il, puisqu'il avait accompagné son oncle à Paris en qualité de secrétaire, ainsi qu'on l'a vu dans notre premier mémoire.

2. M. Save, qui a fait des recherches sur tous les membres du Gymnase vosgien, n'a pu trouver la date de la naissance de celui-ci, mais on sait qu'il mourut en avril 1523 (*Vautrin Lud et le Gymnase vosgien.* Saint-Dié, 1890, in-8°, pp. 39-40). En 1506 il était vicaire en l'église de Notre-Dame de Saint-Dié, et l'année suivante il imprimait un petit traité épistolaire dont il ne reste, parait-il, aucun exemplaire. Il était l'ami du poète Pierre de Blarru, l'auteur de la *Nancéide*, poème latin volumineux

cette relation, mais si nous en croyons la dédicace qu'on lit en tête de la traduction de Basin, elle venait de Vespuce même. En effet, Vespuce, dans cette dédicace, s'adresse directement à l'illustre René, roi de Jérusalem et de Sicile, duc de Lorraine et de Bar, auquel il présente ses hommages, et dit que c'est sur le conseil de Benvenuto « un humble serviteur de Votre Majesté » qu'il fait cet envoi. Il rappelle ensuite au duc qu'ils ont été autrefois liés d'amitié, quand ils étudiaient l'un et l'autre avec « mon oncle le frère Giorgio Antonio Vespucci [1] ».

Ces assertions extraordinaires semblent ne pas avoir frappé les premiers critiques qui cherchèrent sérieusement où et quand Vespuce avait pu être le condisciple du duc de Lorraine. Un savant bibliographe a même réussi dans cette recherche et, pendant un moment, on crut tellement à sa démonstration, qu'il fut question de rappeler le fait par une plaque commémorative [2].

On ne tarda pas toutefois à reconnaître que le texte français envoyé au duc René n'était qu'une traduction inexacte et même un peu modifiée d'un texte italien, celui imprimé probablement à Florence, en 1505 ou 1506, sans aucune mention de destinataire [3], mais qui devait avoir été adressée

qu'il édita en 1518, et dont il y a une version française en deux volumes, publiée à Nancy en 1840. Basin était né probablement au village de Sandaucourt, dans les Vosges; mais il vécut la plus grande partie de sa vie à Saint-Dié.

1. Vespuce, fac-similé, Wieser, fol. 42 et 43.

2. MEAUME. *Recherches critiques et bibliographiques sur Americ Vespuce et ses voyages.* Nancy, 1888, in-8°, p. 9. Le bibliographe qui découvrit que le duc René avait été dans sa jeunesse l'ami et le compagnon de Vespuce est le conseiller Beaupré, auteur de *Recherches historiques et bibliographiques sur les commencements de l'imprimerie en Lorraine*, publiées à Nancy en 1845, ouvrage dans lequel on ne trouve pas, heureusement, que des assertions de ce genre. Un autre auteur lorrain, M. Lepage, a adopté les idées de Beaupré et admet que le duc René a pu aller en Italie dans sa jeunesse et suivre les leçons d'Antonio Vespuce.

3. *Lettera di Amerigo Vespucci delle isole nuouamente trouate in quatro suoi Viaggi*, s. l. n. d., petit in-4°, 16 feuillets de 40 lignes. Le dernier feuillet est daté de Lisbonne, 4 sept. 1504, et est signé : Amerigo Vespucci.

C'est le n° 25 de FUMAGALLI (*Bibliografia delle opere concernanti Paolo Toscanelli ed Amerigo Vespucci* dans *Vita de Amerigo Vespucci* de BANDINI, édition UZIELLI. Florence, 1898, in-fol. Voyez aussi : HARRISSE, *Bibliotheca Americana*, n° 87, et *Additions* à cet ouvrage, pp. XXV, où il s'est corrigé ; et BRUNET, *Manuel*, sup. vol. II, p. 872. Il n'y a aucune date d'impression, mais elle doit être de l'année 1505 ou de 1506 au plus tard.

C'est la plus ancienne édition connue des quatre voyages de Vespuce rédigée par lui-même en italien ; et c'est le résumé d'une relation plus étendue écrite également par lui, mais aujourd'hui perdue. Elle n'est adressée à personne, mais le texte même montre que son premier destinataire était Soderini. Il n'y en a que peu d'exemplaires connus. Le Dr Court en possédait un, n° 366 de son catalogue, acheté 13.000 fr.

à Piero Tomaso Soderini, gonfalonier de Florence de 1502 à 1512 et protecteur de Vespuce, dont il avait été réellement le condisciple [1] ? Ainsi, de deux choses l'une, ou Vespuce, désirant faire connaître ses découvertes au duc René, qu'il savait être intéressé à ces sortes de choses, aura fait traduire sa relation en français par quelqu'un qui ne prit point la peine de supprimer les passages indiquant que le destinataire original était Soderini, ou c'est quelque personnage résidant en Portugal et en rapport avec le duc René, qui lui envoya cette traduction du texte italien qu'il dut obtenir, toutefois, de Vespuce même, car il n'est pas vraisemblable que le texte imprimé à Florence fût alors parvenu en Portugal. Toujours est-il que c'est de ce pays que vint cette version, et que Jean Basin, en la traduisant en latin, ne vit pas, ou ne voulut pas voir, qu'il résultait du texte même de la pièce qu'elle ne pouvait avoir été dédiée au duc René [2].

A défaut de plus amples informations, il faut se contenter de cette explication ; mais elle n'est guère satisfaisante, car, dans l'un comme dans l'autre des cas supposés, le duc René, qui était le protecteur du Gymnase, a toléré qu'on imprimât et réimprimât sous ses yeux un volume portant une dédicace qu'il devait savoir ne pas lui être adressée, et Gauthier Lud a fait de même.

Tout cela est si extraordinaire qu'on est porté à excuser les auteurs qui ont cherché si réellement René n'avait pas connu Vespuce à Paris, à l'époque où celui-ci y était comme secrétaire d'ambassade. Mais alors même que cela serait possible, comment concilier cette supposition avec la phrase où Vespuce parle à celui auquel il s'adresse du temps de leurs études avec son oncle Antonio Vespuce, qui professait à Florence et qui ne vint jamais en France !

par Quaritch, qui le revendit à M. Kalbfleisch, de New-York, lequel le traduisit en anglais. Cette traduction a été publiée à Londres par Quaritch en 1893, avec un beau fac-similé du texte original.

1. Cela résulte du texte même de Vespuce et des renseignements que nous possédons sur sa jeunesse.

2. Notons ici, en passant, la transformation par l'un des deux traducteurs de l'expression italienne *Vostra Magnificentia*, en « Votre Majesté ». On a constaté bien d'autres différences entre le texte italien et le texte latin dont quelques-unes, comme celles relatives à certaines dates, ne semblent pas résulter de fautes de copistes ou de manque d'attention. Une autre différence qui ne peut s'expliquer par une erreur de ce genre est l'addition, après le nom de Giorgio Antonio Vespucci, que c'était l'oncle du navigateur. Le fait est exact, mais il n'est pas dans l'italien. Celui qui l'a noté, que ce soit l'auteur de la traduction française ou Basin lui-même, connaissait donc cette particularité et avait, par conséquent, des rapports avec Vespuce. Cela ne manque de surprendre.

Quoi qu'il en soit, ces « quatre navigations de Vespuce » qui forment la seconde partie de la *Cosmographiæ Introductio* [1], sont divisées en courtes sections consacrées chacune à l'un des quatre Voyages, dont l'auteur fait la relation et dont il fixe la date. Mais la critique ayant constaté que certaines des dates ainsi données ne se concilient pas entièrement avec celles qu'indiquent d'autres textes de Vespuce même, que l'on doit préférer à celui de Jean Basin, qui n'est qu'une traduction d'une autre traduction, on a cherché et on est parvenu à concilier assez bien ces différences. Sans entrer ici dans les raisons qui justifient ces rectifications, bornons-nous à dire qu'elles ne changent rien au fond des choses.

Il n'y a pas à revenir ici sur les passages de ces quatre navigations où Vespuce exprime l'opinion que les côtes qu'il avait explorées étaient celles d'un Monde nouveau. Nous les avons cités dans notre Mémoire sur les voyages et les découvertes de ce Florentin [2] et il suffit maintenant de rappeler que Vespuce avait fini par considérer que c'est à la partie de ces côtes s'étendant du Cap San Roque à la Plata ou environ, qu'il convenait d'attribuer plus particulièrement le terme de Monde Nouveau.

Les auteurs de la partie théorique de la *Cosmographiæ Introductio* avaient donc sous les yeux, quand ils rédigeaient ce petit traité, un document authentique dû à Vespuce même, où il affirmait avoir découvert un Nouveau Monde et où il donnait à l'appui de cette assertion des raisons

1. En voici le titre : *Quatuor Americi Vesputii navigationes. Ejus qui subsequentem terrarum descriptionem de vulgari gallico in latinum transtulit*, 32 feuillets signés Americus Vesputius in Lisbona, imprimés à la suite du texte de l'*Introductio Cosmographiæ.*

Au-dessous de ce titre, une pièce de vers de Ringmann, et au verso du feuillet précédent, un avis au lecteur du même, recommandant l'œuvre. Au verso du titre, la dédicace à René. La mention « traduite du français en latin » se rapporte à Jean Basin, que nous savons, par un passage du *Speculi Orbis*, de Lud, être ce traducteur. Ce texte français est perdu, mais si Basin l'a fidèlement traduit, il rend très inexactement le texte italien original qui est celui imprimé à Florence en 1506 ou 1507, sous le titre de *Lettera*, texte auquel il faut se rapporter de préférence.

Il y eut quelques exemplaires d'un tirage à part de ces quatres navigations. Harrisse en cite deux (B. A. V., additions, p. 33), et on vient d'en découvrir un autre dans la Bibliothèque de la Société royale de Londres (*Geographical Journal*, mai 1912, p. 480). Le texte latin de Jean Basin a été reproduit : 1° par *Navarrete*, dans le vol. III de sa *Coleccion de los viages*, pp. 191 et sq., avec traduction espagnole au bas de la page ; 2° par VARNHAGEN, dans son *Amerigo Vespucci*, etc., Lima, 1865, in fol. au-dessous du texte italien de la *Lettera*, et 3° par THACHER, dans son *Continent of America*, en regard du texte de la *Lettera*, avec traduction anglaise au bas de la page. On le trouve aussi dans le *Novus Orbis*. Il n'y a aucune traduction française de cette relation de Vespuce.

2. *Journal de la Société des Américanistes*, vol. VIII, 1911, pp. 23-54.

valables. Mais ce document n'était pas le seul que les cosmographes de Saint-Dié connaissaient où Vespuce avait avancé cette assertion. Il y en avait un autre antérieur à celui-là où il s'était exprimé à cet égard d'une manière encore plus explicite : C'est le *Mundus Novus* dont nous avons déjà dit quelques mots et sur lequel il faut revenir.

X

LE MUNDUS NOVUS

Le *Mundus Novus* est la relation de Vespuce qui a fait sa réputation. Elle fut imprimée et réimprimée en plusieurs langues dès son apparition [1], et piqua vivement la curiosité, car elle se rapportait à une région dont quelques points seulement avaient été reconnus. C'est celle qu'occupent aujourd'hui les États les plus prospères de l'Amérique du Sud : le Brésil et la République Argentine. A la date de ce troisième voyage de Vespuce (1501-1502), on avait déjà touché au cap Saint-Augustin, et la partie de la côte comprise entre ce cap et l'Amazone avait été parcourue [2], mais personne

1. Le texte italien original de cette relation est perdu et on ne la connait que par une version latine traduite immédiatement en français et en allemand. Elle n'est pas datée, mais il y a de bonnes raisons de croire qu'elle doit avoir été écrite en 1503. On connait treize éditions de cette version latine, toutes imprimées dans les premières années du xvi[e] siècle ; mais une seule est datée, c'est celle de 1504 (n° 1 de la *Bibliografia de Fumagalli*, n° 31 de la *Bibliotheca Americana* de Harrisse). Toutes, moins une, celle de Paris, de Jehan Lambert, portent le titre de *Mundus Novus* ; le libraire Fontaine, de Paris, a donné un fac-similé de celle-là. Dans toutes ces éditions, la relation est adressée à Laurent Pierre de Médicis par Alberic Vespuce. Dans quelques-unes d'entre elles il est indiqué que la relation est traduite de l'italien par Jocundus. On sait qu'il s'agit de Fra Giovani del Giocondo, de Vérone. Les quatre autres éditions ne portent pas le nom du traducteur, mais c'est la même. Il y a une 14[e] édition latine donnée par Ringmann à Strasbourg, en 1505, sous le titre de *De Ora antarctica* (n° 15 de Fumagalli, n° 39 de Harrisse).

Il y a huit éditions allemandes de cette relation, toutes imprimées en 1505 ou en 1506. Vespuce y est toujours désigné comme s'appelant Albericus. Le véritable prénom de ce navigateur, *Amerigo*, est imprimé pour la première fois dans la première édition de ses quatre navigations (*Lettera di Amerigo Vespucci*), qui parut en 1505 ou 1506.

Les éditions françaises et italiennes du *Mundus Novus* sont antérieures à la *Cosmographiæ Introductio*.

2. A son troisième voyage, Colomb n'avait découvert que la région de Paria. Après lui, Guerro et Nino étaient aussi allés jusque-là (1499-1500). Mais à cette même époque Pinzon avait déjà reconnu toute la côte brésilienne, depuis le cap Saint-Augustin jus-

n'était encore descendu plus au Sud, si ce n'est Cabral qui avait simplement touché par hasard à Porto Seguro, vers le 16° de latitude Sud.

On attacha à cette relation une importance considérable, parce qu'elle révélait l'existence d'une région nouvelle différente et distincte de celle que Colomb avait découverte. C'était certainement la croyance de Vespuce et probablement aussi celle de Colomb lui-même, qui entretenait avec le navigateur florentin des relations d'amitié que rien ne paraît avoir troublées. On pouvait supposer et quelques cosmographes, parmi lesquels Waldseemüller lui-même, firent cette supposition, que cette région était la continuation de celle découverte plus au Nord par Colomb à son troisieme voyage, mais on n'en avait pas encore la preuve, et les présomptions étaient qu'elle formait un Monde Nouveau que personne n'avait vu et dans lequel on pouvait tout au plus reconnaître la Terra incognita ou l'Antichton, dont l'existence, dans la région australe, avait été soupçonnée par Hipparque, par Ptolémée et par Ponponius Mela.

XI

LES PASSAGES DE LA COSMOGRAPHIÆ INTRODUCTIO RELATIFS A VESPUCE ET A L'AMÉRIQUE

Nous connaissons maintenant les documents qui déterminèrent les auteurs de la *Cosmographiæ Introductio* à donner le prénom de Vespuce à l'Amérique du Sud, ou du moins à la partie de ce continent qui était connue, et voici les passages où ils formulent leur manière de voir à cet égard.

Au chapitre II, parlant de la Terre connue de Ptolémée, il est dit que Americo Vesputio a récemment projeté plus de lumière sur elle [1].

Au chapitre V, on lit qu'outre les peuples connus habitant la zone torride, il y a ceux qui occupent cette grande partie de la terre récemment découverte par Americo Vesputio [2].

Au chapitre VII l'auteur nous apprend que dans le sixime climat,

qu'à l'Amazone. Enfin Vespuce lui-même était probablement descendu, à son deuxième voyage, jusqu'au 5° de lat. Sud.

1. *Anteaquam aliquis Cosmographiæ noticiam habere possit necessum est ut spheræ materialis cognitionem habeat. Post quod universi orbis descriptionem primo a Ptholomæo traditam... et deinde per alios amplificatam, nuper vero ab Americo Vesputio latius illustratam facilius inteliget* (Folio Aiiij verso, fac-similé, Wieser, p. 6).

2. *...et maxima pars Terræ semper incognitæ, nuper ab Americo Vesputio repertæ.* (folio B iij), verso, fac-similé, Wieser, p. 18).

vers l'Antarctique, se trouve la région la plus éloignée de l'Afrique, récemment découverte : Zanzibar, la petite Java et l'île Seula [?], ainsi que « la partie du monde que l'on peut appeler Amerigen, c'est-à-dire la terre d'Amerigo, pour ainsi parler, ou America, puisque c'est Amerigo qui l'a découverte [1]).

Enfin, au chapitre IX, on trouve le passage suivant encore plus explicite que les autres :

« Aujourd'hui ces parties de la terre (l'Europe, l'Afrique et l'Asie) ont été plus complètement explorées, et une quatrième partie a été découverte par Amerigo Vesputio, ainsi qu'on le verra plus loin. Et, comme l'Europe et l'Asie ont reçu des noms de femmes, je ne vois aucune raison pour ne pas appeler cette autre partie Amérique, c'est-à-dire terre d'Amerigo ou America, d'après l'homme sagace qui l'a découverte. On pourra se renseigner exactement sur la situation de cette terre et sur les coutumes de ses habitants par les quatre navigations d'Amerigo qui suivent [2]. »

XII

VESPUCE NE FUT POUR RIEN DANS L'ATTRIBUTION DE SON NOM AU NOUVEAU MONDE

Il semble que les faits qui viennent d'être exposés, ainsi que les documents et les textes cités, expliquent tout naturellement comment les érudits du Gymnase de Saint-Dié ont été amenés à donner le nom de Vespuce au Nouveau Monde. On s'est demandé, cependant, si les membres de ce petit cénacle n'avaient pas eu quelques motifs particuliers de faire une aussi grande part à Vespuce dans la révélation de l'existence du Nouveau Monde, et on a fait à cet égard des suppositions qui doivent être mentionnées, bien que rien ne les justifie aujourd'hui.

1. ...*In sexto climate Antarcticum versus, et pars extrema Africæ super reperta, et Zanzibar, Java minor et Seula insulæ et quarta orbis pars (quam quia Americus invenit Amerigen, quasi Americi terram, sive Americam nuncupare licet) sitæ sunt.* (Folio aiij. p. 25 du fac-similé Wieser). En marge du passage on lit le mot *Amerige*.

2. *Nunc vero et hæ partes* [*Europa, Africa, Asia*] *sunt latius lustratæ, et alia quarta pars per Americum Vesputium (ut in sequentibus audietur) inventa est, quam non video cur quis iure vetet ab Americo inventore sagacis ingenii viro Amerigen quasi Americi terram, sive Americam dicendam : cum et Europa et Asia a mulieribus sua sortita sint nomina. Ejus situm et gentis mores ex his binis Americi navigationibus quæ sequentur liquide intelligi datur.* (Feuillet 3, sans signature du cahier. Aiiij, p. 30 du fac-similé Wieser). En marge le mot *America*. C'est la première fois que ce mot ainsi orthographié est imprimé

La plus ancienne de ces suppositions vient de Las Casas. Elle a été mentionnée ailleurs [1]. Ce dominicain, qui était un homme très passionné et qui manquait absolument de critique, ce qui était d'ailleurs le lot de tous les chroniqueurs espagnols du xve et du xvie siècle, s'imaginait que le navigateur florentin avait été pour quelque chose dans ce qu'on avait fait à Saint-Dié. Ne connaissant que le texte des quatre navigations donné à la suite de la *Cosmographiæ Introductio*, où l'on voit que Vespuce avait précédé Colomb à Paria, ce que Las Casas savait ne pas être exact, et croyant, d'après ce qu'on lit dans ce texte, que Vespuce avait dédié sa relation au duc René auquel il l'avait envoyée, l'évêque de Chiapas était fondé à voir dans ces deux faits des motifs suffisants de croire que le Florentin avait voulu frustrer Colomb d'un mérite qui lui appartenait.

Nous savons aujourd'hui que Vespuce n'a jamais prétendu avoir été à Paria avant Colomb, et que la dédicace imprimée en tête du texte de Saint-Dié des Quatre navigations n'était pas originairement destinée au duc de Lorraine, ce qui détruit toute accusation basée sur ces raisons. Il est évident que si le navigateur florentin avait cherché à influencer le souverain, protecteur du Gymnase de Saint-Dié, il ne se serait pas borné à lui envoyer une copie ou une traduction d'une lettre familière écrite ostensiblement à un autre.

On a dit aussi, sans plus de raison, que c'est avec la complicité du roi Ferdinand que Vespuce a cherché à supplanter Colomb [2], et qu'il avait abusé de sa situation de pilote-major pour écrire son nom sur des cartes représentant le Nouveau-Monde ; mais cette accusation n'est pas mieux fondée que les autres, car le poste de pilote-major ne fut créé qu'après la publication de la *Cosmographiæ Introductio* [3]. Il n'existe, d'ailleurs, aucune carte espagnole ou portugaise portant le nom d'Amérique qui soit antérieure à la mort de Vespuce. Ce n'est même qu'au xviiie siècle que ce nom fut accepté par les cosmographes de la Péninsule.

La démonstration de ces faits, qui date déjà de longtemps et à laquelle Humboldt eut la plus grande part, aurait dû mettre fin aux injurieux soupçons dont le navigateur florentin fut l'objet, car il en résulte clairement, comme le judicieux auteur de l'*Examen critique* le dit, que le nom d'Amérique a été inventé et répandu à l'insu de Vespuce [4]. Il n'en

1. Voyez notre précédent Mémoire : *Vespuce et ses voyages devant la critique.*
2. Roselly de Lorgues, *Histoire posthume de Chr. Colomb*, Paris, 1885, in-8°, ch. II.
3. Humboldt, *Examen Critique*. vol. IV, p. 206.
4. *Ibid.*, vol. IV, p. 34.

fut pas ainsi cependant, et plusieurs auteurs modernes, qu'on devrait croire mieux renseignés, ont réédité, en les aggravant, toutes les anciennes allusions que la critique avait écartées. On a vu que parmi ceux-là il faut placer Markham, qui va jusqu'à s'étonner qu'on ait fait Vespuce pilote-major alors que La Cosa, Diaz de Solis, Vincent Yanes Pinzon et d'autres étaient là [1]. Un autre, un vrai savant, qu'on s'étonne de trouver en pareille compagnie, le professeur Jules Marcou, s'est laissé aller à dire de Vespuce des choses aussi dures qu'imméritées. Sa thèse, très originale et différente de toutes les autres, a été très discutée, et, comme elle a fait école, nous devons dire en quoi elle consiste et comment d'autres ont cru la confirmer.

XIII

LA THÈSE DE L'ORIGINE AMÉRICAINE DU NOM D'AMÉRIQUE

Nous croyons avoir mis en pleine lumière toutes les circonstances qui montrent que le nom d'Amérique est purement d'origine européenne, et que c'est à Saint-Dié, en France, qu'il prit naissance. Ce fait, qui repose sur de solides preuves et qui est généralement admis, a cependant été contesté par plusieurs érudits, qui se sont efforcés de montrer que ce nom est de provenance américaine, et que c'est par erreur, ou par fraude, qu'on a voulu le faire venir de Vespuce. Cette manière de voir a été soutenue avec tant de persistance qu'il n'est pas inutile de faire connaître sur quoi elle est basée.

JULES MARCOU.— Le premier et le plus compétent de ceux qui ont avancé cette opinion est M. Jules Marcou, savant français qui s'était fixé aux États-Unis, où il devint professeur de géologie à l'Université de Cambridge (Massachussetts), et qui est connu par divers remarquables travaux sur cette science. Sa thèse, qui l'a très sérieusement occupé, et qui a fait l'objet de plusieurs intéressantes lettres et brochures publiées en français, en anglais et en espagnol [2], peut être résumée de la manière suivante :

1. *The letters of Amerigo Vespucci*. Londres, Hakluyt Society, 1894, p. XIV.

2. A notre connaissance, M. Marcou a fait connaître ses vues pour la première fois dans une lettre adressée aux Éditeurs de la *Nation*, journal hebdomadaire de New-York, qui publia cette lettre dans son n° du 10 avril 1874. Nous les retrouvons ensuite dans une Revue américaine, l'*Atlantic Monthly*, de mars 1865. L'année précédente il avait envoyé à la Société de Géographie de Paris un mémoire intitulé : *Sur l'origine du nom d'Amérique*, qui fut publié dans le n° de juin du *Bulletin* de cette société. Onze

Il existe dans le Nicaragua une chaîne de montagnes à laquelle les Indiens donnent le nom d'Amerrisque, et dont la région était habitée, lors de la découverte, par une tribu portant le même nom. Ce nom, que les Européens écrivent de différentes manières : « Amerrique, Amerisque, Americ », ne figure pas sur les cartes et documents de l'époque, mais il y a des témoignages modernes qui suppléent à leur silence [1]. Il paraît

ans plus tard, en septembre 1886, de Cambridge, où il résidait alors, il envoya à cette même société un nouveau Mémoire sur le même sujet ; elle le publia en 1888 et il y en a des tirages à part. Ce sont les *Nouvelles recherches sur l'origine du Nom d'Amérique*. Paris, 1888, in-8°, pp. 85. Ce Mémoire fut traduit en espagnol par J. D. Rodriguez et publié la même année à Managua (Nicaragua). M. Marcou le traduisit lui-même en anglais et le donna au *Smithsonian Institution* qui l'inséra dans le volume de 1888 de ses *Reports* publié en 1890. Il y en a des tirages à part.

Ces Mémoires exposent la thèse de M. Marcou sous la forme absolue qu'il lui avait d'abord donnée. Celui mentionné ci-après appartient à sa seconde manière. Il a été présenté au Congrès des Américanistes de 1890 sous le titre de *Amerriques, Amerigho Vespucci et Amérique*. On le trouve dans le compte-rendu de ce Congrès, pp. 118-189. A ce Congrès les vues de M. Marcou ont été critiquées par M. Hamy : *Quelques observations sur le mot America communiquées au VIIIe Congrès des Américanistes*. Paris, Leroux, 1892, in-8°, pp. 12 ; par Désiré Pecton : *Sur le nom Amerisque*, Paris, Leroux, 1892, in-8°, pp. 8, et aussi par MM. Jimenez de la Espada et le Dr G. Hellmann, de Berlin, dont les remarques n'ont pas été publiées. M. Ulysse Chevalier les a également critiquées dans l'*Université catholique*, Lyon, 15 juillet 1891, ainsi que M. Harrisse dans une lettre particulière à M. Marcou lui-même, dans laquelle, selon sa fâcheuse habitude, il s'est montré plus que dur. *Au Congrès des Américanistes* tenu à Huelva, en 1892, M. Marcou a envoyé une longue note intitulée : *Inscription du Nom indigène Amérrique sur des cartes du commencement du XVIe siècle*, tome I, pp. 199-213. A ce même Congrès M. l'abbé Justin Gary a donné un petit mémoire intitulé : *Quelle est l'origine du nom d'Amérique?*, vol. I, pp. 173-179 ; dans lequel il défend la thèse de M. Marcou.

1. Nous avons surtout celui d'un naturaliste et géologue anglais, Themas Belt, qui après avoir étudié les mines d'Australie, s'engagea avec une compagnie minière du Canada et alla résider au Nicaragua. Dans une lettre adressée à M. Marcou il déclare que les montagnes Amerrique lui sont bien connues, et que l'identité de ce nom avec celui du Nouveau Monde l'a surpris. Voir la lettre, qui est du 8 avril 1878, dans les *Smithsonian Reports* pour 1888, p. 648. M. Belt avait déjà constaté ces faits dans le livre suivant : *The Naturalist in Nicaragua ; a narrative of a residence at the gold mines of Chontales*, London, 1873, in-8°.

Un autre témoignage, tout aussi positif, est celui d'un sénateur du Nicaragua, Don José D. Rodriguez, qui écrit aussi à M. Marcou, à la date du 29 décembre 1887, qu'il connaît les Indiens de la Sierra Amerrique pour avoir eu des rapports personnels avec eux et qu'ils paraissent avoir formé anciennement une tribu puissante. (Même *Report*, p. 649.)

Enfin il y a à ce sujet une autre preuve encore plus décisive, celle donnée par un président du Nicaragua : M. Adan Cardenas. Dans une lettre écrite à la date du 22 mai 1886, à Managua, capitale de cette république, et adressée à M. de Peralta, aujourd'hui ministre de Costa-Rica à Paris, alors membre du corps diplomatique à

donc qu'il y a réellement dans certaine région du Nicaragua un lieu appelé Amérique ou Amerrique, ou plutôt *Amerrisque*, et que les Indiens qui l'occupent sont désignés par le terme de *los Amerriques* [1].

Sur cette base, en apparence tout au moins très solide, M. Marcou assoit des faits que rien ne contredit, mais dont il tire des conséquences très hasardées. Ces faits sont que Vespuce, à son premier voyage, en 1497, et Colomb, à sa quatrième expédition, en 1503, visitèrent cette région du Nicaragua qui était réputée pour être riche en mines d'or, qu'ils se trouvèrent ainsi en rapports fréquents, étroits même, avec les Indiens Amerrisques qui connaissaient ces mines, et que Vespuce, à son cinquième voyage, prit encore contact avec les Amerrisques.

On peut soutenir que Vespuce a reconnu la côte orientale du Nicaragua à son premier voyage ; mais nous ignorons s'il y débarqua et s'il noua des relations avec les Indiens du pays. Quant à son cinquième voyage, nous n'en savons rien ; nous ne sommes même pas certain qu'il ait eu lieu. Nos renseignements sont plus étendus sur le quatrième voyage de Colomb. Nous savons qu'il pénétra dans la région de Veragua, qu'il communiqua là avec des Indiens qui portaient au cou des plaques d'or, que ces Indiens l'entretinrent des mines qu'on trouvait dans l'intérieur et qu'il envoya à leur recherche. Mais tout ceci se passait dans la région de Veragua, loin de la province de Chontales où habitaient les Indiens Amerrisques.

De ces faits, qui ne sont guère explicites, M. Marcou tire cette conclusion que Vespuce et Colomb, ainsi que leurs compagnons, rentrèrent en Espagne, connaissant parfaitement bien le nom indien d'Amerrisque, qu'ils ont dû répéter maintes fois dans les propos qu'ils tenaient au sujet de leurs deux derniers voyages, ce qui leur donna une sorte de popularité [2].

Washington, lequel lui avait demandé des renseignements sur ce point ; ce président dit qu'il existe réellement, dans le département de Chontales au Nicaragua, une chaîne de montagnes connue sous le nom de *Amerrisques*, et que là vit une tribu indienne portant le même nom (*Bulletin of the American Geographical Society*, 1886, p. 316).

A ces témoignages M. Marcou ajoute le résultat de ses propres recherches, d'après lesquelles la terminaison en ique est très commune dans les dénominations géographiques tirées des langues américaines, ce qui est encore un point qu'il faut lui concéder. Pour le Nicaragua, voyez la note de M. Pector citée plus haut, et une autre lettre du président Cardenas insérée dans le Bulletin de la Société de géographie américaine pour 1888, p. 193.

1. Le fait est encore établi par un avis judiciaire publié dans un journal de Granada, au Nicaragua, par un sieur Roman Morales, pour revendiquer la possession des terres appelées *Amerrisque*. Le texte de cet avis, qui est daté du 11 août 1885, a été publié par M. Désiré Pector dans son opuscule : *Sur le nom Amerrique*, Paris, Leroux, 1898, in-8°.

2. « De retour en Europe, Colomb et surtout les hommes de ses équipages, en

Si l'on admet les faits avancés, cela est assez probable ; il faut dire cependant que, dans ce cas, il est assez surprenant que ni Vespuce ni Colomb n'aient parlé de ces Indiens dans leurs relations, et que le nom d'Amerrisque soit resté complètement inconnu à tous les gens du temps [1]. Si surprenant que soit un silence aussi complet et aussi général sur un fait de cette nature, on peut concéder qu'il n'est pas inadmissible ; mais il n'en est pas de même d'une autre supposition de M. Marcou.

Selon lui, Vespuce, qui jusqu'en 1504 n'avait porté d'autre prénom que celui d'Albericus, qui était le sien, le changea vers cette époque en celui de Americus. M. Marcou est très affirmatif sur ce point. C'est, nous dit-il, un fait incontestable [2]. Partant de là, il nous assure qu'en faisant ce changement Vespuce avait pour objet d'identifier sa personnalité avec le pays nouvellement découvert, et de montrer qu'il se distinguait de tous les autres Vespuce de Florence comme étant le grand explorateur du Nouveau-Monde [3].

Par cette audacieuse substitution, l'ambitieux et peu scrupuleux Florentin aurait réussi à faire attribuer son nom d'emprunt à ce Nouveau Monde, bien qu'en réalité ce soit lui qui prit son nom à l'Amérique et non l'Amérique qui lui doit le sien [4].

Malheureusement pour cette ingénieuse thèse, le fait essentiel sur lequel elle se base est inexact : Vespuce s'appelait réellement Amerigo. Il existe de nombreuses pièces qui le prouvent, à commencer par les papiers de famille du navigateur [5]. Il faut dire que toutes ces pièces n'étaient pas

racontant leur voyage, se seront vantés de la découverte de mines d'or, très riches, dont leur avaient parlé les Indiens de la côte du Nicaragua, en disant qu'elles étaient du côté de l'Amérique. De là une sorte de popularité donné au mot Amérique comme nom vulgaire de la partie des Indes découvertes par Colombo dans son dernier voyage... Ce nom d'Amérique, synonyme du pays de l'or par excellence, se sera répandu dans les ports de mer des Indes occidentales, puis en Europe et, petit à petit, aura pénétré dans l'intérieur du continent Européen ». J. Marcou : *L'origine du nom d'Amérique* dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, juin, 1875, p. 592. Voyez aussi les *Nouvelles Recherches*, pp. 10-11).

1. Notre éminent collègue, M. de Peralta, qui est un excellent juge en cette matière, me fait observer, d'ailleurs, que l'intérieur du Nicaragua n'a été exploré qu'à partir de 1524 et qui ni Vespuce, ni Colomb, ou leurs compagnons n'ont pu connaître en 1503 la *Sierra de los Ammerrisque* et les indiens qui l'habitaient.

2. *Nouvelles Recherches sur l'origine du nom d'Amérique*. Paris, Société de Géographie, 1888, p. 16.

3. *Loc. cit.*

4. *Loc. cit.*

5. Uzielli l'a relevé dans un registre officiel de Florence où l'on voit que Amerigo, fils de Nastasio Vespucci, est né le 9 mars 1451 (1452 N. S). Dans d'autres documents

connues quand M. Marcou écrivit ses deux premiers mémoires, et qu'il fut induit en erreur par le fait que toutes les éditions latines du *Mundus Novus*, — et il y en a, comme on l'a vu, un très grand nombre, — portent le nom d'*Albericus* qui, en apparence, est très différent de celui d'*Americus*, alors, qu'en réalité, c'est une forme latine, incorrecte, il est vrai, mais qui était très usitée à Florence au moyen âge, de ce dernier nom qui vient de l'allemand Amalrich ou Amelrich, dont on a fait Albericus, Amaury et même Maury [1].

Telle est la première thèse de M. Jules Marcou. Mieux renseigné plus tard, il l'a reprise et l'a présentée au Congrès des Américanistes de 1890 avec des modifications qui ne sont pas sans importance.

Le fond de la thèse est le même cependant : c'est toujours des Indiens Amerrisques, du Nicaragua, dont le nom aurait été popularisé en Europe par les compagnons de Vespuce et de Colomb, que serait venu celui

authentiques, il a trouvé le nom d'Amerigo répété nombre de fois (*Illustrazioni e note* à son Édition de BANDINI, Florence, 1892, pp. 69-72).

Voici d'autres preuves que Vespuce portait son nom d'Amerigo :

Un manuscrit de sa main, écrit à Florence, avant son départ pour l'Amérique, avec la mention de sa main également : *Amerigo de ser Astagio* (UZIELLI, *Le Toscanelli*, n° 1, p. 21).

Une lettre à son père, en date du 18 octobre 1476, signée *Americus Vespucius*. Publiée en fac-similé par FEUILLET DE CONCHE dans ses *Causeries d'un curieux*, vol. III. Un dossier de 68 lettres, datées de 1483, 1488, 1489, 1491 et adressées à *Amerigho di ser Nastagio* (HARRISSE, *Discovery of North America*, p. 740). Uzielli a eu aussi connaissance de ces lettres.

Une lettre datée du 30 décembre 1492, signée *Amerigho Vespucci* (G. GOVI, *Riconditi della R. Accademia dei Lincei*, 1888, p. 299, fac-similé dans Congrès des Américanistes de 1890, p. 160).

Testament de Juanoto Berardi, en date du 15 décembre 1495, où on lit *Amerigo Vespuchi mi... especial amigo* (Duchesse d'ALBE : *Documentos escogidos...* Madrid, 1891, p. 202).

La *Lettera* à Soderini, datée de Lisbonne 4 septembre 1504 et signée *Amerigo Vespuci*.

La lettre de Colomb à son fils Diego, datée du 5 février 1505, où il appelle Vespuce *Amerigo Vespuchy* (NAVARRETE, *Coleccion*, vol. I, p. 351).

Les lettres de naturalisation de Vespuce en Espagne en date du 24 avril 1505, où il est appelé *Amerigo Vespuche*.

Il y a un grand nombre d'autres documents de ce genre, mais ils sont, pour la plupart postérieurs à l'année 1505, époque à laquelle, selon M. Marcou, Vespuce aurait pris le nom de Amerigo ; ils ne prouveraient rien contre sa thèse.

1. Voyez sur ce point l'extrait du Mémoire de M. von der Hagen, que Humboldt a donné dans son *Examen critique*, vol. IV, p. 52 et sq. Quant à l'assertion qu'anciennement, à Florence, le nom de Alberico et celui de Amerigo étaient le même, elle vient de G. Govi, excellent juge en cette matière, qui l'a avancée dans un Mémoire publié à Rome, en 1888, dans les *Rendiconti della R. Accademia dei Lincei*.

donné au Nouveau Monde par les auteurs de la *Cosmographiæ Introductio*. Seulement Vespuce n'aurait pas joué un rôle prépondérant dans ce baptême de l'Amérique. Le véritable parrain de cette partie du Monde serait Jean Basin, le chanoine de Saint-Dié, qui traduisit en latin les quatre navigations de Vespuce. C'est lui, et non Waldseemüller, qui serait l'auteur principal de la *Cosmographiæ Introductio*; c'est lui qui aurait suggéré de donner au Nouveau Monde le nom des Indiens Amerrisques, qu'il savait être celui d'une partie de ce Nouveau Monde découverte par Vespuce [1].

Quant au rôle du voyageur florentin dans cette affaire, il aurait été indirect, mais très efficace. Comme il s'appelait déjà Amerigo, il n'avait pas besoin de prendre ce nom, mais il en aurait modifié l'orthographe pour le rapprocher davantage de celui des Indiens Amerrisques. C'est ainsi que lui, qui avait signé Amerigho avant 1507, écrivit désormais son nom avec deux r et sans h, pratique qu'il a fidèlement observée jusqu'à sa mort en 1512 [2]. Vespuce, toutefois, ne se serait pas borné à cela. Il aurait fait partie d'une conspiration pour ravir à Colomb la gloire attachée à son nom, ou tout au moins l'aurait aidée en secret [3]. En tous cas, loin d'avoir protesté contre l'acte du Gymnase vosgien, ce qui permet de croire qu'il en fut l'inspirateur, il l'accepta et le confirma [4].

Ces deux thèses, si ingénieusement et si ardemment soutenues, se réfutent par les faits exposés dans les paragraphes précédents, qui montrent comment les choses se sont passées.

Si, comme cela paraît certain, il a existé au Nicaragua une tribu d'Indiens qui portaient le nom d'Amerrisques, rien n'autorise à dire que ce nom était connu en Europe, et tout indique, au contraire, qu'il ne l'était pas.

Lors même, d'ailleurs, qu'il aurait été connu à Saint-Dié, cela serait indifférent, car les textes authentiques que nous possédons montrent clairement que c'est uniquement au prénom de Vespuce que les auteurs de la

1. « Influencé et entièrement dirigé par le nom indigène *Amerrique*, — prononcé en français *Amérique*, — qui avait été apporté en Europe quatre années auparavant, et qui avait eu le temps de se répandre comme le nom d'un pays et d'une tribu indienne... Étant assuré des découvertes de Vespuce... peut-être par Vespuce lui-même... le chanoine Jean Basin... voyant une certaine analogie entre le prénom de Vespuce... et le nom assez populaire déjà d'*Amérique*;... pensa qu'une partie du Nouveau Monde était déjà appelée d'après le prénom de Vespuce... et l'a appelé *America* ». *Amerriques, Amerigho Vespucci*, etc. (*Congrès des Américanistes de 1890*, p. 146).

2. *Op. cit.*, p. 153.

3. *Op. cit.*, p. 142.

4. *Op. cit.*, pp. 152 et 155.

Cosmographiæ Introductio ont emprunté celui qu'ils ont donné au Nouveau Monde. La manière dont Vespuce écrivait son prénom ne fut pour rien dans cette détermination ; elle aurait été prise de toute manière, non parce que le navigateur florentin avait un nom qui rappelait celui d'une contrée américaine, mais parce qu'en réalité il fut le premier qui reconnut le caractère continental de l'Amérique du Sud, la seule qu'il regardait comme formant un Monde Nouveau et la seule à laquelle les cosmographes de Saint-Dié entendaient donner son nom. Ce n'est ni lui ni eux qui ont étendu ce nom à l'Amérique entière.

M. DE SAINT-BRIS. — Il faut croire que la thèse du nom de l'Amérique à l'Amérique a quelque chose de particulièrement séduisant pour certains esprits, car elle a été plusieurs fois reprise après M. Marcou. Le plus remuant de ces novateurs était M. Thomas Lambert de Saint-Bris, qui a traité la question en anglais, en français et en espagnol, sous chacun de ses trois noms [1].

Le fond de la thèse est le même. Il s'agit toujours d'une contrée et d'une nation de l'Amérique pré-colombienne qui portaient un nom auquel on a emprunté celui d'Amérique. Seulement cette contrée ne se trouvait pas au Nicaragua, mais dans la partie septentrionale de l'Amérique du Sud, et ses habitants ne s'appelaient pas Amerrisques, mais *Amaraca*. Il n'est pas généralement connu, nous dit M. Lambert de Saint-Bris, que le nom d'America ou plutôt celui d'Amaraca est celui d'un territoire sacré d'une des plus importantes nations du Nouveau Monde. Effectivement, cela n'est pas connu ; mais notre auteur va nous renseigner à cet égard.

La métropole de ce territoire sacré s'appelait *Çan-Amaraca* et se trou-

1. C'est sous le nom de T. H. LAMBERT, et par une longue lettre publiée dans le *New-York Herald* du 4 décembre 1888, sous le titre de *Why America?* que cet auteur a fait connaître ses vues pour la première fois. Cette même année il les a exposées de nouveau à la Société de Géographie de New-York dans une conférence ayant pour objet *The origin of the name of America*. C'est encore en 1888 qu'il a publié sous les deux titres suivants, son ouvrage principal signé THOMAS DE SAINT-BRIS :

The empire of Amaraca. Origin of the national name, or thrilling adventures of the spanish pioneers. Le second titre porte : *Discovery of the Origin of the name of America*. New-York, 1888, un vol. in-8°, p. 140, avec illustration et une curieuse carte.

En 1890, il a donné sur le même sujet : *Nomenclature historique et origines diverses*, sans indication de lieu, et, en 1892, il a publié à Barcelone, en espagnol, ses *Rectificaciones historicas*, dont il a fait un extrait publié en Anglais dans la même ville, sous le titre de *America : A name of native origin*, in-12. En français, M. de Saint Bris a publié à Nice deux plaquettes sans lieu ni date, l'une intitulé : *L'Empire de Amaraca* ; l'autre : *Coup d'œil des preuves historiques de l'origine indigène du nom Amérique*. Citons encore une longue lettre sur le nom d'Amérique publiée dans la *Revue diplomatique* du 19 août 1893.

vait au Pérou, au sud de Quito. C'était un lieu de pèlerinage pour les Péruviens et il était prodigieusement riche en or. La région dont cette localité était le centre religieux formait un vaste empire, celui d'Amaraca qui s'étendait, à l'Est, jusqu'à Paria et aux bouches de l'Orénoque; au Nord, jusqu'au Yucatan; à l'Ouest, elle était limitée par le Pacifique, et au Sud elle descendait jusqu'au 5e parallèle. Toute la région était caractérisée par des dénominations géographiques qui se terminaient en *ca :* Cantamaraca, Andamarca, Vinamaca, Angarnaca, etc. [1]. Les souverains de cet empire péruvien en étaient les chefs spirituels et temporels; ils vivaient dans une grande splendeur.

Les Espagnols, conquistadores de la région du Pacifique, connaissaient tout cela. Ils savaient aussi que le grand prêtre de ces Amaracas, qu'on appelait *El dorado*, le doré, résidait quelque part dans la région sacrée, et ils firent de vains efforts pour découvrir son sanctuaire où ils comptaient trouver des monceaux d'or. Mais c'est par le troisième voyage de Colomb, celui de 1498 à Paria, que l'on eût connaissance pour la première fois de ces Amaracas. A son quatrième voyage, le Génois aurait encore pris contact avec ces peuples et obtenu des indications précieuses sur la richesse de la province Amaracapara, qui correspond a l'ancien État de Barcelone dans le Venezuela.

Quant à ce nom même d'Amaraca, forme première de celui d'Amérique, il vient d'*Amararu*: le serpent, idole nationale du continent central. Les colons espagnols adoptèrent le nom indigène pour désigner leurs premiers établissements, et Vespuce, devenu pilote-major, l'inscrivit sur des cartes, ce qui le fit généralement connaître.

M. de Saint-Bris, comme on le voit, ne prête à Vespuce aucun rôle dans le baptême du Nouveau Monde.

Il croit que c'est uniquement par erreur que le Gymnase vosgien a agi comme il l'a fait; il pense que c'est graduellement que le nom d'Amérique s'est imposé, et que s'il est devenu celui de l'Amérique entière, c'est parce que Charles-Quint ordonna à Mercator de l'inscrire sur les cartes représentant les deux continents.

L'auteur de cette nouvelle démonstration de l'origine américaine du nom d'Amérique est un homme instruit et surtout convaincu. Ses écrits abondent en assertions formelles de faits étranges et en détails curieux qui frappent par leur nouveauté, mais qui ne rappellent rien à ceux auxquels ces matières sont bien connues. On se demande alors avec inquiétude d'où tout cela peut venir; et si l'on veut se renseigner en se reportant aux nombreuses sources indiquées par l'auteur, on a le regret de n'y pas voir ce qu'il y a vu.

1. Voyez la carte annexée à l'ouvrage : *The Empire of Amaraca.*

Alphonse Pinart. — Cet américaniste est entré après M. de Saint-Bris dans la lice de ceux qui croient, malgré tout, que le nom d'Amérique vient du Nouveau Monde. Le 20 décembre 1891 il lut à la Société de Géographie de Paris un mémoire dont voici la substance [1].

Le nom donné au monde découvert par Colomb, commence-t-il par dire, « n'a rien, absolument rien à voir avec Americo Vespucci ». Une première preuve du fait, c'est qu'on ne donne pas à un pays un nom de baptême. A cet argument, emprunté d'ailleurs à Marcou, on peut répondre qu'il y a bien la Louisiane, la Géorgie, la Caroline et bien d'autres noms de ce genre ; mais, selon M. Pinart, ce sont là des exceptions qui ne prouvent rien. Si, réellement, on avait voulu donner à l'Amérique le nom du navigateur et cosmographe florentin, on l'aurait appelée Vespucine ou Vespucie. Non, nous déclare-t-il, cette origine doit être écartée. Le nom d'Amérique ne vient pas de Vespuce ; il vient d'*Ameracapana*, ville aujourd'hui détruite, qui était située sur la côte de Cumana, probablement à l'endroit où se trouve maintenant Barcelone, dans le Venezuela, et qui était au XVIe siècle le centre d'un grand commerce d'esclaves. De là on expédiait à Española des troupeaux de captifs Indiens destinés à travailler dans les mines de cette île ou à être exportés en Europe. Les gens du pays et les marins qui assistaient ou qui prenaient part à ce trafic savaient que ces esclaves venaient d'Ameracapana, et, de retour dans leur patrie, ils parlaient de tout cela et répétaient ce nom d'*Ameracapana*, d'où est venu, tout naturellement, celui d'*America*.

Mais, objecte timidement M. Pinart lui-même, comment d'Ameracapana a-t-on pu faire America ? En y réfléchissant, il a trouvé la solution de ce problème et elle est bien simple. D'abord on a supprimé la terminaison *pana* ; reste alors *Ameraca*, et comme les auteurs espagnols du temps transmettaient très mal les mots indiens, dont l'accentuation leur échappait souvent, ils ont très bien pu entendre *America*. Voilà la solution de cette question qu'on est allé chercher bien loin !

On voit que la thèse de M. Pinart est entièrement empruntée à celle de M. de Saint-Bris, dont, cependant, il ne prononce pas le nom, ce qui n'a pas empêché le Président de la Société de Géographie de le féliciter sur la manière originale dont il avait traité la question. M. Pinart se faisait beaucoup d'illusions. Il croyait sincèrement connaître bien des choses

1. Ce mémoire a été lithographié sous le titre suivant : *De l'Origine du nom d'Amérique, Recherches nouvelles*, par A. L. Pinart. Paris, 1891, in-fol., 7 feuillets. Il est résumé dans le Bulletin de la Société de Géographie pour l'année 1891. M. Pinart avait annoncé un travail plus complet sur la question, qu'il se proposait de présenter au Congrès des Américanistes de Huelva. Mais il n'en a rien fait.

qu'il ignorait et qu'il empruntait tranquillement à d'autres, souvent sans les comprendre.

Mlle Lecocq. — Une autre des victimes de la tentation de faire venir d'Amérique le nom que porte actuellement le Nouveau Monde est Mlle Lecocq, qui appartenait au personnel enseignant de la ville de Paris, et qui a présenté au Congrès des Américanistes tenu à Huelva en 1892 un premier mémoire à ce sujet [1].

Cette dame, très méritante et très sympathique à tous ceux qui ont eu l'avantage de l'approcher, n'a pas imaginé une nouvelle thèse sur la question. Très portée aux recherches philologiques, elle s'est bornée à vouloir confirmer par des considérations étymologiques les arguments de M. Marcou. Elle tient pour acquis que Amerisque est un mot indigène américain, qui veut dire Terre haute ou quelque chose ayant un sens approchant. Ce mot, il est vrai, ne se trouve pas dans les cartes du temps de la découverte ; cependant, en y regardant de près, on l'y trouve sous d'autres formes. En effet, il y a dans les langues indiennes nombre de dénominations géographiques qui ont le sens de Terre haute, et dans lesquelles il est facile de reconnaître le mot Amérique. Ainsi, étymologiquement, *Beragua* (ou Veragua) a ce sens. *Opalaca* est un autre exemple de ce genre ; mais l'exemple le plus frappant est celui de *Jamaica* qui est écrit, sur la carte de Canerio, *Tamarique*, et sur celle de Ruysch *Tamaraqua* [2]. Ces transformations, nous assure Mlle Lecocq, s'expliquent par l'élision ou la mutation de certaines lettres.

Ces bases posées tout devient fort simple. Iylacomylus, c'est-à-dire, Waldseemüller, qui connaissait tous ces noms ainsi que les lois de leur transformation, et qui, d'autre part, était un enthousiaste admirateur de Vespuce, s'est dit un jour : Pourquoi ne donnerions-nous pas Vespuce

1. *Observations sur les mots América, Amérique et les homophones.* (*Congreso internacional de américanistas*, Huelva, 1892. Madrid, 1894, 2 vol. In-8°. Vol. I, le seul publié, pp. 191-203).

En 1890, au Congrès tenu cette année à Paris, Mlle Lecocq avait déjà fait connaître ses vues sur cette question; mais, bien qu'on les ait discutées et qu'elle même ait pris part à la discussion, son Mémoire n'est pas inséré dans le compte rendu de ce Congrès. En 1896, elle revint sur le sujet par la publication, sous un pseudonyme, du Mémoire suivant, le plus développé qu'elle ait écrit : *L'Amérique a-t-elle droit sous ce nom à un nom indigène. Documents cartographiques. Documents linguistiques. par* X. Franciot-Legall, Paris, 1896. Ch. Chadenat, in-8°, pp. 88, cartes.

Au Congrès de 1900, Mlle Lecocq a donné le petit Mémoire suivant : *Notes pour un vocabulaire comparé des langues américaines et raccords aux langues de l'ancien Monde.* (*Congrès international des Américanistes, XIIe session*). Paris, Leroux, 1902. Voyez pp. 299-304. C'est un travail purement philologique.

2. *Observations*... Dans le compte rendu du Congrès de Huelva, pp. 194-196.

pour parrain à ces terres nouvelles, qui ont des noms comme ceux de *Tamarique*, de *Tamaraqua* et autres de ce genre? Aussitôt dit, aussitôt fait. C'est ainsi que se fit le baptême de l'Amérique à Saint-Dié.

Mlle Lecocq appuie cette démonstration sur une liste vertigineuse d'exemples d'élision et de mutation de lettres, avec les mots auxquels ces mutilations auraient donné naissance. C'est dans son troisième mémoire, publié en 1896, qu'elle s'étend sur ce point. Elle y a complètement développé ses idées et s'est efforcée de fournir des preuves de ses arguments linguistiques, qu'aucune objection, même venant de maîtres comme Oppert et Hamy, n'a pu ébranler chez elle. La philologie comparée est une science qui a donné des résultats précieux ; mais c'est aussi une science traîtresse qui cache des traquenards à ceux insuffisamment armés pour ce genre de recherches et dans lesquels Mlle Lecocq est souvent tombée.

M. Horsford. — Un chimiste américain, Eben Norton Horsford, consacra sa vie à deux missions, dont l'une seulement, celle de faire une grande fortune, réussit au gré de ses désirs ; et dont l'autre, qui consistait à faire la démonstration que le Vineland des anciens Scandinaves correspondait aux Massachussetts, échoua complètement. Cet ambitieux savant voulut aussi, dans ses moments perdus, démontrer que le nom de l'Amérique était d'origine américaine et, dans ce but, il présenta un mémoire au Congrès des Américanistes de Huelva [1]. Seulement, l'idée de chercher cette origine dans quelque vocable du Nicaragua ou du Pérou lui parut baroque, et il en émit une autre qui était très simple, mais à laquelle personne n'avait pensé ; ces choses-là arrivent souvent.

Tout le monde sait, nous dit M. Horsford, que Eric le Rouge, un célèbre loup de mer scandinave, découvrit au xe siècle la côte Orientale des États-Unis actuels et y forma l'établissement connu dans les Sagas sous le nom de Vineland. Naturellement le nom de ce grand chef blanc devint familier à tous les Indiens ; mais comme l'*r* s'élide dans leur langue et qu'ils affectent particulièrement la terminaison en *ca*, Eric devint pour eux *Em-i-ca*, d'où *Jamaica* et autres dénominations approchantes. Colomb eut connaissance de ce vocable aux Antilles, probablement à la Jamaïque même, et le porta en Europe au retour de son second voyage, dans lequel il découvrit cette île dont le nom indigène n'était qu'une forme de celui d'Amérique. Il n'en fallut pas davantage pour répandre ce nom, dont on constate la présence sous différentes formes dans les premières cartes du temps. C'est ainsi qu'on lit *Jamaigua*, *Tamarique* et *Ilha Rigua* dans

1. *Origin of the name America, brief of argument by* Eben Norton Horsford. Cambridge, Massachusetts, dans *Congreso internacional de Americanistas*, Huelva, 1892. Madrid, 1892, vol. I, pp. 157-172.

Cantino ; ces deux premiers noms et celui de *Yarqua* paraissent dans Canerio, *Tamaragua* se trouve chez Ruysch, *Ymaiqua* et *Riqua* sont dans le Ptolémée de 1513.

Le nom d'Amérique vient donc du norrain Erikr qui, en passant d'abord par les langues des Indiens Algonquin et ensuite par celle des Européens qui le transcrivirent, est devenu Amérique.

Autres novateurs. — Malgré l'insuccès des prétendues démonstrations de l'origine américaine du nom d'Amérique qui viennent d'être analysées, d'autres auteurs n'ont pas craint de ramasser les morceaux de cette malheureuse thèse pour tenter de la reconstituer, sans y rien ajouter d'ailleurs. Un professeur Wilde s'est essayé à cela il y a deux ans et, tout récemment, un érudit espagnol a suivi cet exemple, qui sera suivi par d'autres. Il y a des erreurs qui exercent une telle séduction qu'on ne peut se résoudre à y renoncer. Il ne faut donc pas s'étonner si de temps en temps on apprend par les journaux qu'un monsieur à découvert que le nom du Nouveau Monde ne vient pas de Vespuce, mais du continent même qui le porte.

Quelque érudition et quelque ingéniosité qu'on y mette, toutes les tentatives de ce genre sont vouées au même sort. On peut démontrer, car cela est vrai, qu'il y avait nombre de localités dans le Nouveau Monde dont les noms indiens se rapprochent beaucoup de celui d'Amérique, mais on ne démontrera pas que l'un de ces noms était si connu des premiers colons espagnols, qui en faisaient un usage constant et qui en répandaient l'usage partout où ils allaient, qu'on finit par y voir une des désignations principales des nouvelles régions, parce qu'il n'y a pas l'ombre de preuve que les choses se soient passées ainsi.

Le nom indien Amerrisque n'a été révélé que de nos jours. Il n'existe aucun document du temps montrant qu'il était alors connu.

L'empire d'Amaraca n'a jamais existé que dans l'imagination de son créateur. On n'en trouve aucune trace ailleurs.

La ville d'Amaracapana a réellement existé à l'époque de la conquête et de l'occupation ; mais elle disparut bientôt avec les circonstances qui l'avaient fait naître. Les auteurs du temps la mentionnent à peine. Comment son nom aurait-il pu s'imposer à l'Amérique entière ?

Enfin, nous avons une preuve documentaire authentique que l'Amérique du Sud n'a été appelée Amérique que parce que c'était le prénom du navigateur qui, le premier, a fait connaitre que cette partie des nouvelles régions formait un Monde Nouveau. Nous verrons plus loin que l'extension de ce nom au continent entier fut l'œuvre des cosmographes du xvie siècle.

XIV

LES DEUX FIGURES DU MONDE QUI ACCOMPAGNAIENT LA COSMOGRAPHIÆ INTRODUCTIO

Revenons maintenant au Gymnase de Saint-Dié. L'œuvre de ces érudits, ou plutôt de leur cosmographe principal, Waldseemüller, ne s'est pas bornée à la publication de la *Cosmographiæ Introductio* et des quatre relations de Vespuce. On l'a vu plus haut, ce petit traité, que son auteur dit être une introduction au Ptolémée, dont avec le concours du Gymnase, il préparait une édition savante, était accompagné de deux figures du Monde, tracées pour compléter cette introduction. C'est Waldseemüller lui-même qui nous le dit, d'abord dans sa dédicace et ensuite dans plusieurs passages du livre, notamment au verso de la planche représentant une sphère et dans une note finale [1].

Ainsi, les deux figures du Monde mentionnées dans ces passages ne faisaient pas partie de la *Cosmographiæ Introductio*, comme quelques auteurs l'ont cru, elles étaient destinées à faciliter l'intelligence du géographe grec qu'on allait rééditer, et la *Cosmographiæ Introductio* elle-même n'avait pas d'autre objet.

Cependant, alors que cet ouvrage, qui forme un tout petit volume d'une cinquantaine de feuillets, échappait à la destruction, puisqu'on en connaît encore plus de cinquante exemplaires, les deux figures du Monde, dont l'une, le planisphère, on le sait maintenant, couvrait douze grandes feuilles, avaient complètement disparu, et ce n'est que de nos jours qu'on en a découvert un exemplaire unique.

Cette découverte date seulement de l'année 1900. Elle est due au professeur Joseph Fischer qui, en cherchant des documents pour son livre sur les navigations des Scandinaves en Amérique, trouva, fortuitement, dans la bibliothèque du château de Wolfegg, dans le Wurtemberg, appartenant aujourd'hui au Prince François de Waldburg-Wolfegg, un gros

1. Fol. 37 du fac-similé de Wieser pour la note finale. Ce ne sont pas, d'ailleurs, les seules indications que nous ayons à cet égard. Waldseemüller parle encore de ses cartes, et particulièrement de son planisphère, dans une épître par laquelle il dédie à son ami Ringmann son *Architecturæ et Perspectivæ Rudimenta*, publié en 1508 ; dans une autre épître au même Ringmann, insérée dans la partie iconographique et orthographique de la *Margarita Philosophica* de Reisch, dont il était l'auteur ; dans sa lettre à Amerbach du 5 avril 1507. Ringmann aussi en parle et Ortelius cite le planisphère.

Atlas in-folio, portant l'ex-libris du cosmographe Schöner, et contenant des cartes de son temps, parmi lesquelles on en trouva deux, d'un caractère extraordinaire, qui manquaient à toutes nos collections. Ce sont des planisphères magnifiques, en douze feuilles chacun, dans un parfait état de conservation, mais qui paraissent être des épreuves, car elles portent quelques corrections manuscrites destinées évidemment à l'impression.

L'un n'est ni daté ni signé; mais en l'examinant de près le père Fischer y reconnut la fameuse carte in-plano, mentionnée au titre de la *Cosmographiæ Introductio*, dont aucun exemplaire n'était arrivé à notre connaissance. L'autre est une carte marine portant le nom de Waldseemüller et datée de 1516. On n'en soupçonnait pas l'existence. Elle est étrangère à la *Cosmographiæ Introductio*. Il en sera question plus loin.

Le Père Fischer avisa immédiatement de sa découverte le professeur Wieser qui, depuis longtemps, était à la recherche des deux figures formant le complément de la *Cosmographiæ Introductio*, et qui se rendit immédiatement au château de Wolfegg, où il constata la réalité et l'importance de la découverte faite. Les deux belles cartes, ainsi mises à jour d'une manière si inattendue, ont été reproduites en fac-similé [1] et ont fait l'objet d'études sérieuses qui permettent d'en fixer le caractère et la valeur [2].

1. *The oldest map with the name America of the year 1507 and the carta Marina of the year 1516 by* M. Waldseemuller (*Ilacomilus*). *Edited with the assistance of the imperial Academy of sciences at Vienna by Prof.* Jos. Fischer S. J. *and Prof.* Fr. R. V. Wieser. Insbruck. Wagner' sche Universitäts-Buchhandlung. Londres Henry Stevens, son and Stiles, 1903, gr. in-fol. Texte anglais et allemand en regard, pp. 52 à 2 colonnes et 26 grandes cartes-fac-similé, plus 41 illustrations ou petites cartes.

Le texte étudie les deux cartes et se termine par un Appendice donnant, en colonnes parallèles, la nomenclature de ces deux cartes et celles de King, de Cantino, de Canerio, de Ruysch et de la *Tabula Terre nove* du Ptolémée de 1513.

2. La plus importante de ces études est celle que les professeurs Fischer et Wieser ont mise en tête de la reproduction fac-similé des cartes, étude qu'ils ont résumée pour servir d'introduction à la reproduction fac-similé de la *Cosmographiæ Introductio* publiée à New-York en 1907, par la Société catholique historique.

Parmi les autres études il faut citer celles de Ed. Heawood dans le *Geographical Journal* de Londres, juin 1904; — de Hermann Wagner dans les *Gottingischen gelehrten Anzeigen*, 1904, n° 6; — de Stevenson, dans le *Bulletin of the American Geographical Society* de New-York, n° d'avril 1904, — de Ravenstein dans *Geographische Zeitschrift*, de Leipzig, 1906; — de Soulsby, dans le *Geographical Journal* de Londres, n° de février 1902, — et enfin celles que M. Gallois a faites pour le troisième Congrès de géographie italienne, Florence, 1899, et pour les *Annales de géographie*, de Paris, n° du 15 janvier 1904.

Nous allons voir d'abord ce qu'il y a à dire de la première, celle de 1507, qui nous intéresse plus particulièrement.

XV

LA CARTE IN PLANO DE 1507

Comme on vient de le voir, la carte que Fisher et Wieser ont reconnu pour être celle in-plano de la *Cosmographiæ Introductio* n'est ni datée, ni signée; mais ces deux particularités n'ont aucune conséquence, puisque c'est une épreuve que nous possédons et non l'un des exemplaires de la carte livrée à la publicité. Il n'y a pas de doute, d'ailleurs, que cette carte soit celle de Waldseemüller de 1507. Les preuves du fait sont nombreuses. La principale, qui pourrait dispenser des autres, est qu'elle a pour titre celui même que donne le petit traité dont elle est le complément : *Universalis Cosmographiæ secundum Ptholomaei traditionem et Americi Vespucii aliorumque lustrationes*, et qu'elle est conforme aux indications fournies par ce traité, notamment à cette particularité, mentionnée au verso de la planche représentant une sphère, qu'on y voit les armes des principaux pays qui y figurent, et au fait plus important qu'on y lit le mot *America* sur cette partie du Nouveau Monde, dont la découverte était revendiquée par Vespuce [1].

C'est une carte d'une très grande dimension destinée à former un panneau mural. Elle est très bien gravée, sur bois, avec de jolis ornements en bordure. Sa projection est celle de Ptolémée avec certaines modifications. Le titre se lit au bas de la carte. Au milieu de la bordure supérieure, à droite et à gauche d'un méridien central, le cartographe a placé deux petits hémisphères représentant l'Ancien et le Nouveau Monde, comme le fait la grande carte, mais avec quelques différences dans les détails. Les portraits de Ptolémée et de Vespuce — portraits de fantaisie naturellement — dominent la carte entière et complètent la déclaration qui se lit à la fin du texte de la *Cosmographiæ Introductio* et sur laquelle on reviendra plus loin, que pour la figure in-plano on a plus particulièrement suivi Ptolémée, tandis que pour l'autre on s'est conformé aux indications données par Vespuce [2].

1. Fischer et Wieser, *The Oldest map...*, pp. 8-10, où on trouvera d'autres raisons à l'appui du fait.

2. Voir la *Cosmographiæ...* fac-similé Wieser, fol. 37-38, et le paragraphe suivant.

Cette carte, une des plus belles que nous ait léguées le Moyen Age, est graduée aussi bien en longitudes qu'en latitudes. Son premier méridien, qui devrait être celui de Ptolémée, lequel passait par les Canaries, la plus occidentale des terres connues de son temps, traverse l'île de Porto-Santo, disposition que Waldseemüller paraît avoir emprunté à Canerio, qu'il copie la plupart du temps. Les climats et les vents sont indiqués. Le développement de la carte, à l'Est, est considérable : 270 degrés, et 90, par conséquent, à l'Ouest, dont 25 environ entre la protubérance occidentale de l'Afrique et l'Amérique du Sud, et une quarantaine entre les Canaries et Haïti.

Cette extension extraordinaire de l'Asie vers l'Orient et la réduction de l'espace maritime s'étendant du côté de l'Occident ressemblent tant à ce que le globe de Nuremberg nous montre à cet égard, qu'on est fondé à dire que c'est à Behaim que Waldseemüller a emprunté cette conception. Des cosmographes, très compétents en cette matière, ont cependant supposé qu'il avait pu s'inspirer de documents antérieurs au globe de Nuremberg, que personne ne connaît et, que Behaim lui-même aurait mis à profit. Nous avons traité cette question ailleurs et nous croyons avoir montré que ces documents n'existent pas. L'idée de la proximité des côtes orientales de l'Asie et de la possibilité de les atteindre en prenant par l'Ouest appartient bien à Behaim, qui ne s'est inspiré, pour la traduire graphiquement sur son globe, que des Anciens et du cardinal d'Ailly, qui n'a été lui-même que l'interprète de ce qu'ils ont dit et écrit sur ce point [1].

Les autres sources auxquelles Waldseemüller a puisé pour les parties de

1. *Histoire critique de la grande entreprise de Christophe Colomb*, vol. II, pp. 458-459. MM. Fischer et Wieser citent le globe de Laon (1493 ?), la carte de Martellus (1489 ?) et la carte King-Hamy (1502 ?), comme ayant pu influencer les idées de Waldseemüller relativement à la grande extension de l'Asie vers l'Est (pp. 25-26). Mais outre que la date de ces documents est incertaine, l'un, le globe de Laon, n'a aucun caractère scientifique, et l'autre, la carte de Martellus, n'est pas graduée. Ravenstein (*Geo. Journal*, oct. 1892, p. 462) et Gallois ont, cependant, exprimé des vues semblables, qui prennent leur source dans la croyance que Toscanelli avait tracé en 1474 une carte de ce genre, qui avait plus ou moins circulé parmi les savants et qu'on aurait imitée. Cette croyance est injustifiable parce que Las Casas et Fernand Colomb SEULS parlent de cette carte qu'ils n'ont jamais vue, qu'ils ne disent pas avoir vue et qui est *absolument inconnue* à tous les contemporains. On n'est pas autorisé, d'ailleurs, à attribuer la conception d'une telle carte à un savant comme Toscanelli, qui connaissait à fond Ptolémée, par lequel l'argumentation de Marin de Tyr, sur la grande extension de l'Asie vers l'Orient, avait été complètement ruinée. Voir, sur cette question, le chapitre : *La conception géographique de Toscanelli*, dans notre *Histoire de la grande entreprise de Colomb*, vol. II, pp. 221 et sq.

sa carte représentant l'Ancien Monde, sont suffisamment connues. C'est d'abord Ptolémée et les cartes supplémentaires ajoutées aux diverses éditions de ce géographe, notamment celles d'Ulm de 1486. Puis vient Marco Polo, auquel sont empruntées la plupart des légendes de l'Asie Orientale.

Pour les parties de l'Afrique restées inconnues à Ptolémée, Waldseemüller ne s'est inspiré que de documents portugais, notamment des cartes de King, de Cantino et de Canerio, toutes trois de l'année 1502. Il y a cependant des parties intérieures de ce continent pour lesquelles il semble avoir fait usage de sources qui nous sont inconnues.

En ce qui concerne le Nouveau Monde, c'est encore aux documents d'origine portugaise, et plus particulièrement aux cartes de Cantino et de Canerio que Waldseemüller a recours. Et les emprunts qu'il fait à cette dernière, qui n'est après tout qu'une copie revue et augmentée de l'autre, sont si considérables, qu'on a pu dire que son planisphère était une édition nouvelle du portulan de Canerio, assertion qui est plus vraie de la carte de 1516 que de celle de 1507.

La partie occidentale de cette grande carte représente deux continents: l'un, qui occupe la région boréale et qui s'étend du 54ᵉ au 12ᵉ degré de latitude septentrionale, porte, sur son littoral oriental qui se prolonge jusqu'à l'extrémité de la Floride, une nomenclature empruntée à Cantino et à Canerio, et dont la plus grande partie ne peut venir que de Vespuce. A l'Orient de la péninsule floridienne s'ouvre un vaste golfe suivi d'une terre sur laquelle on lit, à la hauteur du tropique du Cancer, un seul mot, *Paria*, emprunté évidemment au texte incorrect de Vespuce donné par la *Cosmographiæ Introductio* et qui est mis là pour *Lariab*.

Le deuxième continent, qui correspond au *Mundus Novus* de Vespuce, a la forme d'une très longue île qui se termine, du côté du Nord, vers le 8ᵉ degré de latitude septentrionale, où l'on voit un espace vide, qui paraît être un détroit, et qui dépasse au Sud le 45ᵉ parallèle. C'est à la partie méridionale de cette île continentale, vers le tropique du Capricorne, qu'on lit pour la première fois sur un document cartographique imprimé le mot *America* [1], que Waldseemüller nous dit, dans la *Cosmographiæ Introductio*, avoir formé avec le prénom de Vespuce qu'il regardait comme le découvreur de cette vaste région, dont la nomenclature paraît aussi être principalement d'origine Vespucienne.

Ainsi, la plus grande partie de la section de cette grande carte, dite in plano, consacrée au Nouveau Monde, paraît avoir été dressée d'après

1. Voir au paragraphe 18 ce que nous disons de la carte trouvée par Stevens, qui pourrait être antérieure à celle de 1507.

des données qui viennent du navigateur Florentin par l'intermédiaire de la carte de Canerio, qui reproduit celle de Cantino, à laquelle on admet que Vespuce fournit des indications, et aussi par les relations mêmes de ce navigateur envoyées au duc René. Il faut encore noter que les découvertes de Colomb ne sont pas ignorées par Waldseemuller, qui les indique par une légende placée au milieu des îles de l'Océan occidental [1].

XVI

LA FIGURE DU MONDE IN SOLIDO

C'est une question de savoir si les expressions *in plano* et *in solido*, de la *Cosmographiæ Introductio*, qui figurent au titre même de cet ouvrage : *Universalis Cosmographiæ descriptio tam in solido quam plano*, se rapportent à deux documents séparés, dont l'un nous montrerait le Monde sous la forme d'un planisphère et l'autre sous celle d'un globe, ou si ces expressions doivent s'entendre d'une seule carte qui remplirait ce double office.

C'est la première opinion qui a prévalu et, comme il a été impossible, pendant longtemps, de contrôler cette opinion par l'examen de la pièce même, qui était perdue, elle a pu paraître assez vraisemblable ou ne soulever aucune objection péremptoire. Il n'en est plus de même depuis la découverte de la grande carte de 1507, de Waldseemüller, qui accompagnait certainement la *Cosmographiæ Introductio* et qui est sûrement aussi sa carte *in plano*, si elle n'est en même temps sa carte *in solido*.

En effet, cette carte de 1507 nous montre deux figures du Monde sous deux échelles différentes, l'une, la plus grande, qui embrasse la carte entière, est un planisphère très détaillé, couvert de légendes et dont tous les contours portent une riche nomenclature géographique. L'autre, au contraire, qui est petite, est inscrite au milieu de la bordure supérieure de la carte, et nous fait voir le Monde en deux hémisphères distincts,

1. D'après une lettre à Ringmann datée de février 1508, et insérée dans la partie de la *Margarita* de Reisch relative à l'architecture, édition de 1508, Waldseemuller parle comme si sa carte avait été composée, dessinée et imprimée à Saint-Dié (Apud D'Avezac, *Hylacomylus...* pp. 109-110). Harrisse (*Discovery*, p. 443) et Fischer et Wieser (*The Oldest map*. p. 17, 20), ainsi que M. Gallois, croient néanmoins qu'une carte aussi considérable n'a pu être entièrement exécutée à Saint-Dié et que l'impression, tout au moins, dut avoir lieu à Strasbourg. Cependant une légende de la carte de Waldseemuller de 1516, qui est aussi considérable, porte qu'elle a été faite (*consumatum*) à Saint-Dié.

sur lesquels les longitudes et les latitudes sont tracées et qui représentent, chacun, une des moitiés de la sphère. C'est le premier exemple que nous ayons d'une projection de ce genre qui nous montre la terre sous sa véritable forme globulaire.

Ne serait-ce pas là la représentation du Monde *in solido* dont parle la *Cosmographiæ Introductio* ? Si nous nous reportons au texte de cet ouvrage, nous y remarquons plusieurs passages qui paraissent confirmer cette manière de voir. Le premier se trouve dans une inscription imprimée au verso de la planche représentant une sphère qui est insérée dans la première partie de l'ouvrage. On y lit ce qui suit : « Nous nous pro- « posons, dans ce livret, d'écrire une Introduction à la Cosmographie, « dont nous avons tracé une image sous forme tant sphérique que plane. « En traçant cette image sous la forme *in solido*, nous avons été gênés « par le manque d'espace ; mais la Mappemonde est plus étendue »[1].

Voilà donc Waldseemüller qui nous dit lui-même que pour sa figure du Monde *in solido* le manque d'espace l'a obligé à la restreindre, mais qu'il n'en a pas été de même pour sa figure *in plano*. Est-ce que cela ne se rapporte pas exactement à la grande carte de 1507, dans laquelle une plus petite, en forme de globe, est insérée ?

Dans la dédicace de son livre à l'Empereur Maximilien, Waldseemüller ne s'exprime pas moins clairement, quand il dit au souverain qu'il a préparé une figure de la terre entière, tant sous la forme plane que sous celle sphérique : *Totius Orbis typus tam in solido quam plano*[2]. Il semble que Waldseemüller ne se serait pas exprimé ainsi, s'il eût voulu parler de deux documents séparés. Les passages suivants laissent la même impression :

A la fin de son traité, dans une page déjà mentionnée, expliquant comment il a procédé, notre cosmographe parle de la figure sphérique — *in solido* — qui est ajoutée — *additur* — au planisphère — *quod plano* — qu'il a tracé [3].

Dans sa dédicace à Ringmann de la partie sur l'architecture insérée dans la *Margarita Philosophica*, publiée à Strasbourg en février 1508, partie dont il est l'auteur, Waldseemüller rappelle à son ami qu'ils ont

1. La planche portant cette inscription forme un double feuillet non chiffré ; elle n'est pas placée au même endroit dans tous les exemplaires de la *Cosmographiæ Introductio*. Dans l'exemplaire fac-similé par Wieser elle est à la fin de l'ouvrage. Voici le texte du passage cité ci-dessus.

Propositum est hoc libello quamdam Cosmographiæ Introductionem scribere : quam nos tam in solido quam plano depinximus. In solido quidem spacio exclusi strictissime. Sed latius in plano...

2. *Cosmographiæ Introductio*, fol. 3 et 4 du fac-similé Wieser.

3. *Op. cit.*, fol. 38.

récemment l'un et l'autre, mais plus particulièrement par ses soins à lui, Waldseemüller, composé, dessiné et imprimé à Saint-Dié « une figure « universelle de la terre tant en forme de globe qu'en planisphère — « *Tam solidam quam planam* [1] ».

Enfin, dans une lettre de Jean de Trittenheim, en date du 12 août 1507, ce bénédictin dit qu'il vient d'acheter pour un prix modéré « une « belle carte sphérique du globe — *sphæram orbis pulchram* — sur une « petite échelle — *in quantitate parva* —, récemment imprimée à Stras- « bourg, comprenant simultanément un grand planisphère — *magna « dispositione globum terræ in plano expansum*, — montrant les îles et « les régions récemment découvertes par Americo Vesputio... dans la « mer occidentale et vers le Midi, jusqu'au 10e parallèle environ » [2].

Il est difficile de lire tous ces extraits en les rapprochant les uns des autres, sans en tirer cette conclusion que les figures ou représentations du Monde *in solido* et *in plano* dont parle Waldseemuller, à différentes reprises et toujours dans des termes semblables, étaient destinées à montrer la terre dans la même carte, sous deux aspects différents : celui d'un globe de petite dimension et celui d'un grand planisphère. Nous croyons donc que la carte de Waldseemüller de 1507, récemment découverte, carte qui répond en tous points à ce que ce cosmographe dit lui-même qu'il voulait faire et qu'il a réellement fait, est celle à la fois *in plano* et *in solido*, dont il parle comme formant le complément de sa cosmographie, et qu'il n'y a plus lieu de chercher ailleurs cette dernière [3].

XVII

IDENTITÉ SUPPOSÉE DE LA FIGURE IN SOLIDO AVEC LA CARTE DITE DE HAUSLAB

L'opinion qui vient d'être formulée qu'on doit voir dans la seule carte de 1507, récemment découverte, les deux planisphères in plano et

1. Extrait de la *Margarita* dans d'Avezac, *op. cit.*, pp. 109-110.

2. D'Avezac, même ouvrage, pp. 36-38, qui donne le passage cité, extrait de Joannis Trithemi, *Opera historica*, Francfort, 1601, in-fol. Pars 11, pp. 551-553.

3. C'est la conclusion à laquelle était arrivée Elter, avant la découverte du P. Fischer (*De Henrico Glareano geographo et antiquissima forma « Americae » commentatio*... Bonn, 1896, in-4°, pp. 21-23), et c'est celle qu'à formulée le professeur Stevenson, après avoir étudié cette carte (*Bulletin of american geographical Society*, New-York, avril 1904, p. 206).

in solido dont il est plusieurs fois question dans la *Cosmographiæ Introductio*, n'est pas celle la plus généralement partagée.

Les savants découvreurs et commentateurs de cette belle et précieuse carte, le P. Fischer et le Dr Wieser, ne partagent pas cette manière de voir. Pour eux, comme pour le professeur Gallois, qui le premier a formulé cette idée, la carte de 1507 ne représente que celle *in plano*, et celle *in solido* n'a pas encore été trouvée, au moins sous sa forme originale, car ces trois érudits la reconnaissent dans les fuseaux du globe dit de Hauslab-Liechstentein, qui en serait une copie ou une imitation. Ces fuseaux, qui datent de 1509 et qui ne sont connus que depuis 1871 [1], offrent, en effet, de nombreux traits de ressemblance avec la figure *in solido* du Monde dont parle Waldseemüller, et les savants géographes nommés ci-dessus les ont ingénieusement fait ressortir [2].

Il y a toutefois une objection sérieuse à cette identification. Dans le passage si important de la fin de la *Cosmographiæ Introductio* où Waldseemüller explique ce qu'il a voulu faire il nous dit en quoi sa figure *in plano* du Monde diffère de celle *in solido*. Pour la première il a plus particulièrement suivi Ptolémée, bien qu'il ne l'ait pas fait en tous points, surtout en ce qui concerne les Terres Nouvelles, pour lesquelles il a fallu plutôt se rapporter aux cartes marines qui fournissent des renseignements plus récents. Mais pour ce qui est de sa représentation *in solido*, il a suivi les indications données par Vespuce [3].

1. C'est au Congrès de géographie de 1871 que ces fuseaux furent produits pour la première fois. Ils ont été reproduits maintes fois, notamment dans la thèse de M. Gallois, mentionnée à la note suivante, dans le *Fac-simile Atlas* de Nordenskiold et dans l'ouvrage de Fischer et de Wieser, plusieurs fois cités au cours de cette étude.

2. Voir les raisons que M. Gallois a avancées à l'appui de cette identification. Il les a données pour la première fois dans sa thèse sur les *Géographes allemands de la Renaissance*, Paris, 1890, in-8°, pp. 48 et sq. Il y est revenu dans son article sur *Lyon et la Découverte de l'Amérique* (Bulletin de la Société de Géographie de Lyon, juillet, 1892, pp. 102-108), et dans sa communication sur Vespuce au troisième Congrès de Géographie Italienne, pp. 9-10 du tirage à part. MM. Fischer et Wieser souscrivent entièrement à cette opinion (*The Oldest map.*, p. 15), ainsi que Ravenstein.

3. « En dressant les feuilles de notre planisphère nous n'avons pas suivi Ptolémée en tous points, particulièrement en ce qui regarde les nouvelles Terres, car nous remarquons que sur les cartes marines, l'Equateur est placé autrement que chez Ptolémée... En ceci nous avons suivi tantôt Ptolémée, tantôt les cartes marines. Ainsi que Ptolémée lui-même reconnait qu'il a dû le faire, il a été nécessaire d'assurer plus d'autorité aux renseignements obtenus de notre temps. Nous avons, par conséquent, arrangé nos matières de manière à suivre Ptolémée dans notre projection plane en ce qui concerne les nouvelles terres et autres particularités, tandis que, sur le

Cette représentation ou carte du Monde sous la forme d'un globe doit donc se conformer, dans ses particularités essentielles tout au moins, aux renseignements donnés dans les quatre relations de Vespuce, dont le texte, comme le dit Waldseemüller, suit cette explication. Or, on ne trouve là pas un mot relatif à un détroit qui couperait en deux parties le Nouveau Monde ; nous savons, d'ailleurs, que Vespuce ne croyait pas à l'existence de ce détroit, puisque lorsqu'il s'est agi de tenter le passage aux Indes par la voie de l'Ouest, il recommanda, avant Magellan, de prendre par le sud. Comment, dès lors, reconnaître le *in solido* de Waldseemüller dans les fuseaux de Hauslab, dont un des traits caractéristiques est la séparation de l'Amérique du Nord de l'Amérique du Centre et du Sud ?

Les deux petits hémisphères insérés dans la grande carte de 1507 ne soulèvent pas cette objection : on n'y voit aucune trace d'un détroit de ce genre, ce qui est, assurément, un trait de ressemblance avec le *in solido* de Waldseemüller, tracé en grande partie conformément aux indications de Vespuce, plus importants que ceux relevés sur les fuseaux de Hauslab.

Il n'est pas contestable, d'un autre côté, que si d'une certaine manière ces fuseaux ressemblent davantage à la petite carte insérée dans la grande, ils se rapprochent de celle-ci par d'autres traits, notamment par l'indication du détroit en question et par l'insertion du nom America sur la partie Méridionale des Nouvelles Terres. Nous croirions donc plutôt que ces fuseaux ne sont ni une copie de la carte in solido ni une imitation de celle in plano, mais qu'ils représentent une carte composée avec des éléments empruntés à l'un et à l'autre document.

Un point cependant nous échappe, c'est la raison pour laquelle Waldseemüller donne, dans la même carte, deux planisphères représentant le Monde à la même date, dont l'un montre un détroit qui ne figure pas dans l'autre et porte le nom America, qui ne paraît pas non plus sur ce dernier. En ce qui concerne le détroit, on peut supposer que Waldseemüller n'était pas encore fixé sur son existence en 1507. D'une part, il avait les relations de Vespuce où il n'en était pas question, et, de l'autre, il le voyait figurer sur les cartes des types de celles de Cantiño et de Canerio, reçues du Portugal et qui semblent avoir été dressées d'après des indications dont Vespuce lui-même est la source. Cette espèce de contradiction a pu le faire hésiter à se prononcer dans un sens ou dans l'autre, et cette hésitation s'est peut-être traduite dans ses deux tracés. L'incertitude de Waldseemüller sur ce point a d'ailleurs duré assez longtemps, car

globe qui est ajouté au planisphère, nous avons suivi les descriptions données par Vespuce, qui viennent ci-après (*Cosmographiae*, fac-similé Wieser, fol. 37-38).

dans sa *Terre nove*, du Ptolémée de 1513, et dans sa carte de la *Margarita* de 1515, il supprime ce détroit et le rétablit dans sa carte marine de 1516. Quant à l'absence du nom d'America sur la petite carte, on pourrait peut-être l'expliquer par cette raison que ce nom, venant de Waldseemüller, celui-ci n'avait pas à l'inscrire sur une carte dont l'objet était surtout de faire connaître les vues de Vespuce et non les particularités que lui suggéraient les diverses sources d'information qu'il utilisait.

On peut d'ailleurs se demander si l'espace vide qui figure au milieu de la partie américaine de la carte in plano représente réellement un détroit avec une mer libre séparant les nouvelles régions en deux parties, l'une septentrionale, l'autre méridionale. N'est-on pas autorisé à croire, au contraire, que cet espace vide indique seulement que cette partie n'a pas encore été explorée, et qu'on ignore s'il y a là un passage maritime ou une terre inconnue unissant les deux grandes régions précédemment reconnues ?

Et en ce qui concerne la carte insérée, ne peut-on attribuer l'absence de toute indication de détroit ou de mer libre entre ce qu'on a appelé plus tard l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud, à la petite échelle de la carte qui ne permet guère de donner cette indication ? On a aussi remarqué que la côte occidentale de la partie méridionale de la petite carte forme un angle plus aigu que sur la grande carte ; mais, comme le remarque M. Heawood, cela s'explique par la différence dans la projection des deux cartes [1].

XVIII

LA CARTE DE WALDSEEMULLER TROUVÉE PAR HENRY STEVENS 1506-1507 ?

Avant d'aller plus loin, il convient de mentionner une autre carte de Waldseemüller où figure le nom d'Amérique, et qui paraît être antérieure à sa grande carte de 1507. C'est celle que M. Henry Stevens, de Londres, a découverte, il y a une dizaine d'années, dans un exemplaire du Ptolémée de 1513. Cette carte ne porte ni nom d'auteur, ni date, mais elle est évidemment du cosmographe de Saint-Dié, et on est autorisé à la dater de 1506 ou de 1507 au plus tard.

Les principales raisons qui motivent cette manière de voir sont que cette carte est identique à l'*Orbis Typus Universalis* du Ptolémée de 1513,

1. Heawood, *The Waldseemuller facsimiles* (*The Geographical Journal*, June, 1904, p. 6).

que l'on sait être de Waldseemüller, à cette différence près que le nom d'Amérique, qui ne paraît pas sur la carte de 1513, figure ici en toutes lettres au milieu de la partie représentant le Sud du continent. Quant à la date, comme nous savons par Waldseemüller lui-même que dès l'année 1505 ou 1506, il travaillait à Saint-Dié aux cartes supplémentaires qui devaient figurer dans le Ptolémée de 1513, on peut inférer de ce fait que la carte découverte par M. Stevens est l'une de celles qu'il avait faites à cette époque, qui est celle où il croyait que le nom de Vespuce devait être attribué aux nouvelles régions découvertes, ainsi que le prouve sa grande carte de 1507, qui porte le nom d'Amérique, que lui-même a supprimé dans sa carte de 1516.

Il semble donc que la carte découverte par M. Stevens doive être considérée comme l'expression de la première opinion de Waldseemüller sur la convenance d'attribuer le prénom du navigateur Florentin à la partie du Nouveau Monde qu'il avait plus particulièrement explorée, et que ce n'est qu'après être revenu sur cette manière de voir qu'il dressa sa *Terre Nove* de 1513 et sa carte marine de 1516. Lors même d'ailleurs qu'on trouverait que les raisons indiquées ne suffisent pas pour attribuer à Waldseemüller la carte en question, il n'est pas moins vrai que c'est une carte du même type que celles de 1507 et de 1513, et que si elle n'est pas du cosmographe de Saint-Dié, elle a été certainement copiée sur l'une de celles dont il est l'auteur. Quant à la date, un examen de la pièce, au point de vue de ses contours, de sa nomenclature et de ses procédés techniques de fabrication, autorise la conclusion qu'elle est antérieure à la grande carte in plano et in solido de 1507, et que c'est, par conséquent, le premier document cartographique où figure le nom d'Amérique.

Cette curieuse carte, dont malheureusement il n'existe aucune reproduction, appartient aujourd'hui à la riche bibliothèque Américaine de John Carter Brown, à Providence, Rhode-Island (États-Unis). Elle a été étudiée minutieusement par des experts américains et anglais dont l'opinion est conforme à celle que nous exposons ici. Elle a aussi fait l'objet d'une étude intéressante par M. Soulsby, du British Museum [1].

XIX

LE PTOLÉMÉE DE 1513

L'œuvre de Waldseemüller ne se borne pas aux cartes faites pour la

1. *The first map containing the name America* (*The Geographical Journal*),

Cosmographiæ Introductio. Sans parler d'une carte de l'Europe dont nous n'avons pas à nous occuper ici, nous lui devons une importante carte [illegible] raison, toutes [illegible] de 1513.

[illegible]

Nous savons par Waldseemüller lui-même que, depuis l'année 1506, il s'occupait de dresser des cartes pour une édition savante du grand géographe alexandrin que Gauthier Lud, propriétaire de l'imprimerie du Gymnase vosgien, voulait [illegible] Ringmann[1]. Cette entreprise, à laquelle on attachait beaucoup d'importance, fut malheureusement abandonnée à la mort du duc René, en 1508. Ce prince était en effet le protecteur du Gymnase vosgien qui, à partir de cette mort, semble avoir renoncé aux études et aux publications dont la ville de Saint-Dié pouvait à bon droit s'enorgueillir. L'imprimerie de Lud, [illegible] passa à l'imprimeur Jean Schott de Strasbourg[2]; deux [illegible] de cette ville, Jacobus Eszler et Georgius Ubelin, entreprirent de faire paraître le Ptolémée dont Lud et Waldseemüller avaient préparé la publication.

L'ouvrage parut à Strasbourg le 12 mars 1513, chez l'imprimeur Jean

[illegible]

[illegible] par l'historien de [illegible]

[illegible]

Schott, et forme un beau volume grand in-folio composé de la manière suivante.

Première partie. — 1° Le titre, avec l'indication sur ce titre même du contenu de cette partie.

2° Au verso du feuillet de titre : Lettre à Jacobus Ezler et à ses associés, de Pic de la Mirandole, neveu du célèbre polyglotte, parlant du voyage que Ringmann avait fait en Italie à leur compte, pour étudier des manuscrits de Ptolémée, et disant qu'il lui en avait procuré un très important. Datée de Ferrare 1508.

3° Au feuillet 2 : Dédicace à l'Empereur des deux éditeurs, datée de Strasbourg 15 mai 1513.

4° Au verso de ce feuillet : Indication sommaire des chapitres de Ptolémée.

5° Feuillets 5 à 60 : Texte latin de Ptolémée.

6° Table non paginée en 15 feuillets.

7° Au verso du 15e feuillet : Note au lecteur adressée par Gilles Grégoire Giraldi à Ringmann, pour lui expliquer le système de notation numérique des Grecs. Datée du 22 août 1508. Au bas de ce feuillet, date de l'impression et nom de l'imprimeur.

8° Les cartes de Ptolémée, savoir : 1 carte générale, 10 pour l'Europe, 4 pour l'Afrique et 12 pour l'Asie. Toutes doubles, une exceptée.

Deuxième partie. Supplément. 1° Titre, avec l'indication du contenu de cette partie.

2° Autre avis au lecteur relatif aux cartes nouvelles contenues dans ce supplément. Ni date ni signature, mais vient évidemment des deux nouveaux éditeurs.

3° Vingt cartes nouvelles, savoir : N° 1, *Orbis Typus*, n° 2 *Tabula Terre nove* et 18 cartes pour les diverses régions du Monde. Toutes doubles, une exceptée.

4° Après les cartes, le traité *De locis ac mirabilibus Mundi*, 30 pages, compilation attribué à N. Donis, mais très probablement à tort. Elle avait déjà figuré dans les Ptolémées de 1486, de 1507 et de 1508.

Contrairement à ce que quelques auteurs ont avancé, Ringmann (Philesius) n'a pas refait la traduction de cette édition. C'est l'ancienne version de Jacques Angelo qui a été utilisée ; mais Ringmann, qui fit deux voyages en Italie pour étudier des manuscrits de Ptolémée, paraît avoir revisé cette version, et y ajouta en tous cas les noms grecs à côté des noms latins.

Dans aucune partie de ce Ptolémée les noms de Lud et de Waldseemüller, promoteurs de l'ouvrage, ne sont mentionnés. Les nouveaux éditeurs, qui étaient deux jurisconsultes qu'il n'y a aucune raison de regarder

comme ayant eu des connaissances particulières en cosmographie, parlent comme si c'était à eux seuls que revenait le mérite d'avoir préparé et mis à jour cette belle publication. Dans l'avis au lecteur qui précède la deuxième partie, ils reconnaissent cependant que l'ouvrage a été commencé dans un coin des Vosges, sous le patronage du duc René, et que la carte marine, ainsi que plusieurs autres, avaient été livrées à l'impression par ce prince, avant qu'il ne mourût ; mais, ajoutent-ils, par suite de la négligence de quelques-uns, cet ouvrage, qu'ils reprennent maintenant et auquel ils vont donner tous leurs soins, fut délaissé pendant six ans.

On est fondé à inférer de ces assertions qu'ayant obtenu le privilège de reprendre et de mener à bonne fin la publication du Ptolémée préparée par Lud, les éditeurs Strasbourgeois obtinrent aussi ou prirent le droit d'utiliser les cartes auxquelles Waldseemüller avait longtemps travaillé en vue de cette publication. Cette inférence est justifiée par un passage du Ptolémée de 1522 où il est dit que les cartes de cette édition sont des réductions de celles de Waldseemüller. Rien dans ce passage n'indique, il est vrai, que ce sont les cartes du Ptolémée de 1513 qui ont été ainsi réduites ; mais, comme le nombre des cartes est le même dans les deux éditions, quelles représentent les mêmes régions et portent à une ou deux exceptions près les mêmes titres, et comme, en somme, elles se ressemblent tellement que malgré les différences secondaires qu'on peut y constater, il serait difficile de les distinguer les unes des autres si elles étaient à la même échelle, il faut bien voir là un ensemble de raisons qui ne permettent guère de douter que les cartes du Ptolémée de 1513 soient de Waldseemüller [1]. Il faut dire, toutefois, que si tel est le cas, il est singulier que les éditeurs Strasbourgeois n'aient pas nommé un collaborateur aussi distingué que l'était Waldseemuller, et qu'il est encore plus extraordinaire que ce cosmographe qui défendait jalousement ses droits, comme le montre son différend avec le Gymnase vosgien, à propos de la *Cosmographiæ Introductio*, n'ait jamais revendiqué la part considérable qu'il avait prise au Ptolémée de 1513.

Quoi qu'il en soit, la carte du Ptolémée de 1513, qui représente le Nouveau Monde, diffère sur plusieurs plusieurs points essentiels de celle de Waldseemuller de 1507. Ainsi, tout ce Nouveau Monde n'y forme qu'un seul continent au lieu de deux, et le nom d'Amérique qui figurait si ostensiblement sur la première en date disparaît de l'autre. De 1507 à 1513

1. La plupart des critiques, Humboldt, d'Avezac et Harrisse, et Gallois entre autres, sont de cet avis. Nordenskiold a formulé très nettement ses réserves à cet égard. (*Fac-simile Atlas*, pp. 21-22 et 69 ; *Periplus*, pp. 178-179).

Waldseemüller avait donc modifié sa manière de voir sur ces deux points importants. Il se serait convaincu que les deux parties des nouvelles régions n'étaient pas séparées par un détroit, quoiqu'il n'y eût, en 1513, aucune autre raison pour croire cela que le premier voyage de Vespuce, et il aurait pensé qu'il n'y avait pas de motif valable pour donner le nom de ce même Vespuce à une partie du Nouveau Monde. Sur ce dernier point, il est certain que Waldseemuller avait modifié sa première manière de voir, car sa carte de 1516, dont nous allons maintenant parler témoigne du fait.

XX

LA CARTE MARINE DE 1516

Ainsi que l'indique son titre, la carte de 1516 est une carte marine portugaise [1]. Elle est datée, et son auteur, Waldseemüller, se fait connaître dans deux légendes [2]. Une autre légende nous apprend qu'elle est dédiée à Hugues des Hasards, évêque de Toul, l'un des protecteurs du Gymnase vosgien, qui en fit les frais. Comme les cartes marines du temps, elle est couverte d'un réseau de lignes croisées indiquant les directions d'après la rose des vents. C'est un planisphère gradué en longitudes et en latitudes, mais qui n'embrasse pas la sphère entière. A l'ouest du premier méridien, qui est celui de Ptolémée, il s'arrête au 280e, soit 80 degrés à l'occident; à l'est, il se termine au 152e. C'est-à-dire que toute la partie s'étendant entre ces deux méridiens, soit 128 degrés,

1. *Carta marina navigatoria Portugallen. Navigationes atque tocius cogniti orbis Terre marisque formam naturamque situs et terminos nostris temporibus recognitos et ab antiquorum traditione differentes, eciam quor[um] vetusti non meminerunt autores, hec generaliter indicat.*

2. La première de ces légendes qui figure à gauche, au bas de la feuille 23 du facsimile, porte : *Martinus Waldsemuller Ilacomilus. Lectori felicitatem optat incolumem.*

La seconde légende, qui se lit à la feuille 26 est: *Consumatum est in oppido S. Deodati compositione et digestione Martini Waldseemuller Ilacomili.*

Ainsi qu'on le fait remarquer plus haut, ces termes semblent indiquer que la carte a été imprimée à Saint-Dié ; mais les experts en cette matière doutent qu'un ouvrage aussi considérable ait été entièrement exécuté dans une aussi petite ville où l'imprimerie était nouvellement installée. Qu'elle y ait été dessinée, cela est pour ainsi dire certain; mais la gravure et peut être l'impression doivent avoir eu lieu à Strasbourg. GALLOIS. *Annales*, 15 janv. 1904, p. 32, FISCHER et WIESER, *op. cit.*, p. 20.

partie comprenant les extrémités orientales de l'Asie et le Pacifique, manque [1].

On explique cette singulière omission par le fait que la carte de Canerio, qui servit de modèle à Waldseemüller pour sa carte plane de 1507, et qu'il copie ici encore, montre une omission semblable [2]. Mais notre cartographe n'avait pas hésité à combler cette omission dans sa carte plane de 1507, et s'il ne le fait pas ici, c'est qu'il juge que cela est inutile. La grande différence entre les deux cartes n'est pas là. Elle est dans ce fait que la carte in plano de 1507 a été dressée, en ce qui concerne l'Amérique, d'après les idées de Vespuce, qui ne voyait pas dans les terres nouvelles une prolongation de l'Asie orientale, tandis que celle de 1516 est conçue selon le système de Colomb, qui croyait à cette prolongation. Ainsi, la région de la côte orientale américaine, se terminant par la péninsule Floridienne, région qui, sur la carte de 1507, porte à l'ouest l'inscription *Terra ulterior incognita*, porte ici les mots *Terra de Cuba-Asie partis*. Et Cuba qui, sur la première carte, est appelée *Isabella*, n'a ici aucun nom. Il y a là, évidemment, une réminiscence de la prétention avancée par Colomb, d'abord lors de son second voyage, au cours duquel il obligea son équipage à jurer que Cuba était une prolongation de la côte asiatique orientale, et ensuite à son troisième voyage, où il identifia la région de Paria à une partie de la côte asiatique.

Deux autres preuves que Waldseemüller avait, en 1516, renoncé aux idées de Vespuce, auxquelles il s'était d'abord si ardemment rallié, c'est la disparition du mot America, qui ne figure plus dans la carte de cette année, où ce qui était dans l'autre le Monde Nouveau de Vespuce devient la partie méridionale d'un vaste continent appelé *Brasilia sive Terra Papagalli*. Enfin, Paria, qui, dans la carte de 1507, est inscrit avec raison où Vespuce avait placé Lariab, — mot que la *Cosmographiæ Introductio* avait pris par erreur pour Paria — est transporté à la région de l'Amérique du Sud où se trouvait réellement la région appelée de ce nom par Colomb.

Pour les contours généraux du Nouveau Monde, la carte de 1516 est exactement semblable à celle de 1507. L'une et l'autre ont reproduit ceux de Canerio. Mais la nomenclature diffère sur quelques points importants et est plus riche. Il y a aussi des variantes dans les grandes légendes.

Cette belle carte doit être considérée, ainsi que l'ont reconnu tous les

1. Il faut noter que, d'après les chiffres que porte la carte, elle s'étendrait à l'Est jusqu'au 172° de latitude. Mais en examinant attentivement la carte, on voit qu'il y a là une erreur de copiste.

2. Fischer and Wieser, *The First map.*, p. 30.

critiques modernes, comme une nouvelle édition revue et augmentée, mais, à notre sens, non améliorée, de la carte de Canerio. A certains égards très importants, celle de 1507 lui est supérieure. Là, Waldseemüller est dans une meilleure voie quand, d'accord avec Vespuce, il regarde les terres continentales nouvellement découvertes comme distinctes de l'Asie, et quand il s'abstient, prudemment, de risquer aucune supposition sur ce qui peut se trouver plus loin, à l'Ouest. En 1516, il abandonne cette voie et semble ne pas savoir laquelle il doit suivre ; il efface le nom d'Amérique sur sa carte, ce qui ferait croire qu'ayant considéré que les titres de Colomb étaient supérieurs à ceux de Vespuce, il va substituer le nom du Génois à celui du Florentin, mais il n'en fait rien. Le nom de Colomb ne figure nulle part sur les parties continentales des nouvelles terres de sa carte et n'est mentionné que comme le découvreur des Antilles [1].

C'est cependant à Colomb qu'il emprunte, sans raisons apparentes, les traits qui déparent son œuvre. Admettre, dix ans après la mort de l'enthousiaste mais incompétent cosmographe qu'était Colomb, l'identité de tout ou partie des terres nouvelles avec les extrémités orientales de l'Asie, c'était embrasser une opinion qui alors ne reposait sur rien, si ce n'est sur l'assertion du seul Colomb, et à laquelle, contrairement à ce que l'on croit généralement, personne n'avait ajouté foi [2]. Croire que l'Asie n'était qu'à 60 degrés des Canaries, alors qu'elle en était séparée par une distance trois fois plus grande, c'était aussi avancer une opinion dont l'absurdité sautait aux yeux et qu'un esprit scientifique ne pouvait prendre en sérieuse considération, tant elle était contraire aux principes les plus élémentaires d'une géographie raisonnée. Il suffisait d'ouvrir Ptolémée pour voir son peu de consistance et, en fait, seuls les cosmographes de cabinet, ceux qui se plaisaient à dresser ces cartes luxueuses destinées à l'amusement des curieux, mais non à renseigner les pilotes, l'ont soutenue. Les cosmographes amateurs comme Behaim tombaient facilement dans cette erreur ; les auteurs des portulans savaient l'éviter.

Ces considérations expliquent que la carte de 1516, dite marine bien à tort, dont les exemplaires enluminés devaient être d'un aspect si séduisant, n'exerça aucune influence utile. C'est l'œuvre d'un compilateur ingénieux qui pouvait être un savant mathématicien et qui savait réunir un grand nombre de faits, mais qui était incapable d'en déduire aucune de ces hypothèses lumineuses qui suppléent à l'absence de renseignements positifs.

1. Légende au-dessous de l'île *Spanolla*.
2. Nous avons donné la preuve de cette assertion dans notre *Histoire critique de la grande entreprise de Colomb*, Ve étude, ch. I et II, vol. II, pp. 251-322.

A tout prendre, cette carte marque un recul dans la connaissance du monde et non un progrès. Ce qu'on y trouve de bon avait déjà été montré ; le reste n'est pas susceptible de correction et doit être simplement écarté.

XXI

LE PTOLÉMÉE DE 1520

Les cartes de Waldseemüller du Ptolémée de 1513 reparaissent ici telles quelles, car elles ont été imprimées sur les mêmes bois. C'est une simple réimpression de l'édition précédente, faite par l'un de ses deux éditeurs, Georges Ubelin, et imprimée également à Strasbourg par Jean Schott, mais sans aucune addition nouvelle, sauf une courte préface et avec la dédicace, les avis au lecteur, la lettre de Pic de la Mirandole, le traité *De Locis* et l'Index en moins. Dans le texte, on a aussi supprimé la nomenclature en grec. C'est en somme une édition plus économique que celle de 1513, sans autre valeur que celle qu'elle emprunte à la reproduction des cartes.

XXII

LE PTOLÉMÉE DE 1522

Ce Ptolémée nous donne une troisième édition, mais cette fois sur une échelle un peu réduite des cartes de Waldseemüller, des deux éditions de 1513 et de 1520 du géographe grec. Ni le titre ni la préface n'indiquent cela ; mais le fait est établi par une note jetée au bas d'une page du texte, qui est de l'éditeur même de l'ouvrage [1].

1. Voici le passage de cette note qui se rapporte aux cartes. On le trouve à la fin du texte de Ptolémée, au verso d'un feuillet paginé 100 :

Et ne nobis decor alterius elationem inferre videatur, has tabulas e novo a Martino Ilacomylo pie defuncto constructas, et im minorem quam prius unquam fuere formam redactas notificamus. C'est à dire : « Et pour qu'on ne croie pas que nous voulons nous faire honneur du mérite d'un autre, nous déclarons que ces cartes ont été construites à nouveau par Martin Ilacomilus, pieusement décédé, et qu'elles ont été réduites à un format moindre qu'on ne l'a jamais fait. »

Comme on l'a indiqué ci-dessus, Nordenskiold croit que ce passage signifie simplement que Waldseemüller a réduit expressément pour le Ptolémée de 1522 les cartes du Ptolémée de 1513, mais non que ces dernières soient de lui (*Periplus*, p. 179 *a*). Nous

Cet éditeur était Laurentius Phrisius (Laurent Fries), physicien, comme on disait alors, et mathématicien de Metz, qui voulut, à l'exemple des premiers éditeurs de l'ouvrage, ajouter au texte original du géographe une nouvelle documentation. Pour une raison qui nous échappe, il réduisit ou fit réduire l'échelle des cartes de Waldseemüller, mais il utilisa ingénieusement leur verso pour y placer des renseignements, empruntés aux relations du temps, sur les contrées auxquelles chaque carte se rapportait. Ces renseignements n'ont aujourd'hui aucun intérêt, mais à l'époque ils devaient en avoir. Il ajouta aussi à son édition un index assez étendu et une introduction qui n'a malheureusement aucune valeur.

L'ouvrage, qui parut à Strasbourg le 12 mars 1522, chez l'imprimeur Joannes Grienniger, est composé de la manière suivante :

1. Titre très détaillé indiquant les matières contenues dans le volume ; 1 feuillet.

2. Préface de Thomas Aucuparius, toute à l'honneur de Vespuce. Colomb n'y est pas nommé ; 1 feuillet.

3. Table alphabétique ; 18 feuillets.

4. Errata ; 1 feuillet.

5. Texte de Ptolémée jusqu'au livre VII ; 65 feuillets. Le VIIIe livre est inscrit sur une moitié du verso des cartes. Comme dans l'édition de 1513, les noms grecs sont donnés à côté des noms latins. La traduction est toujours celle d'Angelo avec les corrections de Ringmann.

6. Note au lecteur sur les cartes de Waldseemüller.

7. Table des cartes anciennes.

8. 27 cartes de Ptolémée, dont 10 pour l'Europe, 4 pour l'Afrique, 12 pour l'Asie, plus une carte générale, toutes doubles, avec des indications complémentaires au revers et un bel encadrement gravé sur bois.

9. 23 cartes nouvelles, dont 18 conformes à celles de 1513. Les 5 autres cartes sont : la *Terre nove* qui diffère sur bien des points de celle de 1513, l'Inde orientale, l'Inde supérieure et le Groenland, qui ne figurent pas dans l'autre édition, et l'*Orbis typus*, qui n'est pas la carte portant le même titre dans l'édition de 1513 et qui est signée des initiales de l'éditeur, L.F. Le nom *America* y figure. Le titre de ces cartes est inscrit dans une banderole qui se déploie au-dessus de chacune d'elles.

10. L'introduction de l'éditeur, 8 feuillets, qu'on trouve tantôt avant, tantôt après les cartes.

avons montré au paragraphe consacré au Ptolémée de 1513 qu'il ne pouvait être question, dans le passage cité plus haut, que de cartes de Waldseemüller. S'il en était autrement, les cartes que nous savons avoir été préparées pour le Ptolémée de 1513 par Waldseemüller n'auraient pas servi, et ce seraient, non ses propres cartes qu'il aurait réduites, mais celles d'un autre cosmographe.

Les cartes de ce Ptolémée ont été reproduites sans aucun changement — les mêmes planches ayant été utilisées pour cela — dans trois autres éditions de ce géographe, celles de 1525, de 1535 et de 1541.

XXXIII

L'ŒUVRE DE WALDSEEMULLER

La revue que nous venons de faire de l'œuvre de Waldseemüller montre qu'après avoir embrassé avec enthousiasme l'idée de donner le prénom de Vespuce à la partie méridionale du Nouveau Monde, il n'est plus revenu sur ce point. Ce n'est, en effet, que dans la *Cosmographiæ Introductio* et dans la double carte complémentaire de ce volume, qui datent de 1507, qu'il a avancé cette proposition, qu'il semble avoir promptement abandonnée, car ni dans sa *Terre Nove* du Ptolémée de 1513, qui était terminée depuis l'année 1508, ni dans sa grande carte marine de 1516, le nom d'Amérique ne figure. Remarquons aussi que Laurent Fries, qui reproduisit la première de ces deux cartes dans son Ptolémée de 1522, et qui ne se gêna pas pour y faire quelques additions, s'abstint cependant d'y ajouter le nom d'Amérique, ce qui indique certainement qu'il savait que Waldseemüller n'avait pas persisté dans sa première idée.

On attribue ce changement chez notre cosmographe à la conviction qu'il aurait acquise que Vespuce ne méritait pas l'honneur qu'il lui avait fait, et que le premier rôle dans la découverte du Nouveau Monde appartenait à Colomb. Cela est possible ; mais s'il en est ainsi, on se demande pourquoi Waldseemüller n'a pas substitué le nom du Génois à celui du Florentin dans ses cartes de 1513 et de 1516. Nous ne voyons pas d'ailleurs quels renseignements le cosmographe de Saint-Dié pouvait avoir sur Colomb en 1508 ou même en 1513, qu'il n'avait déjà en 1507. Ne croirait-on pas plutôt qu'il fut amené à changer d'avis sur ce point important, parce qu'il reconnut que les régions nouvelles découvertes à l'ouest des Antilles ne formaient pas deux continents séparés, comme il l'avait cru, ce qui, en fait, faisait disparaître le *Mundus Novus* de Vespuce, que l'on s'imaginait être une île continentale dont la plus grande partie s'étendait au sud de l'Equateur. Dans ces conditions, il n'y avait d'autre alternative que de supprimer le nom de Vespuce ou de l'attribuer au continent entier, ce que l'on fit plus tard, mais ce que Waldseemüller n'osa peut-être pas faire !

Il convient de dire quelques mots de la compétence de Waldseemüller comme cosmographe. Il semble qu'elle ait été exagérée. Comme dessinateur et ornementiste Waldseemüller mérite tous les éloges, et on doit aussi le regarder comme un mathématicien instruit. Mais ce que nous cherchons dans les cartes géographiques de l'ère des découvertes, c'est l'état de ces découvertes à la date que portent les cartes. Or celles de Waldseemüller nous renseignent très imparfaitement à cet égard. Non seulement il est en arrière de son temps pour les découvertes faites au Nouveau Monde, mais il ignore complètement celles des Portugais en Afrique et en Asie. Ainsi, les deux cartes de l'Asie Orientale et de l'Asie Supérieure du Ptolémée de 1522 sont entièrement empruntées aux récits de Marco Polo et au globe de Behaim [1]. Ces deux cartes, il est vrai, ne sont peut-être pas de Waldseemüller, car elles ne figurent pas dans le Ptolémée de 1513 auquel les autres sont empruntées. Il est à croire, cependant, que si elles n'étaient pas de Waldseemüller, l'éditeur du Ptolémée de 1522 l'aurait dit, puisqu'il n'a pas omis de montrer que l'*Orbis typus* de cette édition n'était pas de ce cosmographe.

Quoi qu'il en soit, la notoriété de Waldseemüller paraît être principalement due à sa suggestion de donner le prénom de Vespuce au Nouveau Monde et à cette circonstance, heureuse pour lui, que cette suggestion fut rapidement et très généralement accueillie, ainsi qu'on va le voir [2]

XXIV

RAPIDE ACCEPTATION DU NOM AMÉRIQUE

Quelles que soient les raisons qui déterminèrent Waldseemüller à faire disparaître le nom d'Amérique de ses publications postérieures à celles de 1507, il ne fut pas suivi dans cette nouvelle manière de voir par ses contemporains et par les générations suivantes.

1. Voir sur ce point ce que dit Nordenskiold (*Periplus*, p. 161).

2. Nous savons peu de chose de la vie de ce cosmographe ; comme on l'a vu plus haut, il semble qu'après la publication de la *Cosmographiæ introductio*, il y eut un refroidissement entre lui et Lud. Certainement leur brouille ne dura pas, car en 1509 Lud s'occupait toujours de son édition de Ptolémée qu'il ne pouvait donner sans le concours de Ringmann et de Waldseemüller, qui continua à habiter Saint-Dié jusqu'en 1511 au moins. Ce doit être vers cette époque qu'il se fixa temporairement à Strasbourg, probablement pour collaborer au Ptolémée de 1513. Nous voyons par des documents publiés par M. Gallois, qu'en 1512 il sollicita l'appui du duc de Lorraine pour obtenir un canonicat de l'église collégiale de Saint-Dié, qui lui fut accordé l'an-

Sa première proposition fut, au contraire, acceptée avec un ensemble extraordinaire. On y était d'ailleurs préparé par la grande publicité donnée aux relations de Vespuce. Ainsi, un an même avant que ne parût la *Cosmographiæ Introductio*, un cosmographe plus célèbre que Waldseemüller, Schöner, avait dit en parlant de Colomb et de Vespuce que l'un était le découvreur de nouvelles îles et l'autre celui d'un Nouveau Monde [1].

Ce qui est certain, c'est qu'aussitôt que la carte de 1507 fut connue, on s'empressa de la copier. Il nous reste plusieurs de ces copies ; l'une, dont on ne connaît pas l'auteur et qui doit dater de 1509, fait partie de la collection Hauslab-Lichtenstein ; l'autre, qui est du cosmographe Glareanus (Henri Loritz, de Glaris, en Suisse), est de 1510. Toutes deux portent le nom d'Amérique. L'année d'avant, un géographe anonyme écrivait dans une description de la terre, le *Globus Mundi* de Strasbourg, 1509, qui fut plusieurs fois réimprimé, que la quatrième partie du monde venait d'être découverte par *Americus*. En 1512, un érudit de grand renom, le suisse Joachim Watt, dit Vadianus, adressait à Rudolphus Agricola, de Vienne, une lettre plusieurs fois reproduite dans laquelle il parle de Vespuce comme du découvreur du Nouveau Monde [2].

Cette même année, on publie à Nuremberg une édition de la Météorologie d'Aristote, avec des commentaires où se trouve un passage dans lequel Vespuce est désigné comme étant le découvreur des terres nouvelles [3]. On date d'une ou deux années plus tard les fuseaux d'un globe attribué à Louis Boulanger, sur lesquels on lit *America noviter reperta*. D'autres fuseaux, qui sont peut-être de 1514 ou de 1515, mais qui ne peuvent être postérieurs à l'année 1519, et qu'on attribue, sans raison

née suivante. Il faut croire, comme le remarque M. Gallois, que ses relations avec Lud étaient alors amicales, car sans cela il ne serait certainement pas devenu chanoine de Saint-Dié (*Bulletin de la Société de géographie de l'Est*, 1900, 2e trimestre, pp. 222-225). On ne connaît pas la date exacte de la mort de Waldseemüller, mais on sait, par une note au Ptolémée de 1522, qu'à cette date il n'existait plus.

Voir sur l'œuvre de Waldseemüller l'article de M. Gallois : *Le nom d'Amérique et les grandes mappemondes de Waldseemuller de 1507 et 1516*, dans les *Annales de Géographie*, 15 janv. 1904. Les vues du savant professeur diffèrent sensiblement de celles exprimées ci-dessus.

1. Lettre du 20 mai 1506, publiée en 1508 dans les *Dialogus de diversarum gencium sectis mundi religionibus... dum comici* de Johanne Stamler, Augusta 1508. (Apud., Winsor, *Columbus*, Boston, 1891, p. 543.)

2. Cette lettre, imprimée pour la première fois à Vienne en 1515 (Winsor, *Narrative and critical history of America*, vol. II, p. 182), reparut dans les deux éditions de Mela du même Vadianus de 1518 et de 1522. Nos 92 et 112 de la B.A.V.

3. Nordenskiold, *Fac-simile atlas*, p. 42.

d'ailleurs, à Léonard de Vinci, portent, dans la partie méridionale, l'inscription *America*.

Dans l'année 1515, il faut signaler la production de quatre globes dont les auteurs adoptent les idées de Waldseemüller. Les deux premiers, quoique de petites dimensions, sont très importants. L'un est du cosmographe Schöner, qui le fit pour accompagner une description de la Terre, où on lit que la quatrième partie du monde est nommée d'après Americo Vespucio, qui en fit la découverte en 1497. Le globe porte en gros caractères, au centre de la partie méridionale, le mot *America*. Le second globe est encore plus curieux, c'est celui de la Bibliothèque nationale de Paris, connu sous le nom de *Globe Vert*, que l'on attribue aussi à Schöner et qui est certainement de son école s'il n'est de lui. Le nom d'Amérique s'y lit à quatre endroits différents et, pour la première fois dans les documents cartographiques, on le voit inscrit sur l'Amérique septentrionale ainsi que sur l'Amérique centrale. Les deux autres mentions du nom se trouvent l'une à la partie supérieure de l'Amérique du Sud, l'autre vers le centre. Il est évident, que pour l'auteur de ce globe la découverte du continent entier appartenait à Vespuce. Les deux autres globes sont de la même époque, quoiqu'on ne puisse leur assigner une date précise. L'un fait partie de la collection Hauslab, l'autre n'est connu que par des fuseaux appartenant à Nordenskiold. Tous deux portent le nom *America* à la partie méridionale.

Sous la date de 1520, nous trouvons un autre globe de Schöner, le plus beau qu'il ait fait parmi ceux qui nous restent, car il en a fabriqué beaucoup. Celui-ci est conservé à Nuremberg et est de plus grandes dimensions que les autres. L'Amérique du Sud y figure sous le nom de *America vel Brasilia sive popagalli terra*. Plus au Sud, il place un continent austral appelé *Brasilia interior*, qui est séparé de l'autre par un détroit, celui auquel on donna plus tard le nom de Magellan, mais qui, alors, n'était pas encore connu, puisque ce globe est antérieur au retour d'El Cano. Ici Schöner s'inspire évidemment de Vespuce qui avait deviné l'existence de ce détroit.

Une carte de cette même année 1520, qui a été longtemps célèbre, parce que l'on croyait que c'était la première où se trouvait le nom d'Amérique, est celle d'Apien, qui est datée et qui parut pour la première fois dans le Solinus de Camers, Vienne, 1520, et dans le Mela de Vadiadus, Basle, 1522. L'Amérique au Sud y est appelée *America provincia*.

Deux ans plus tard, le mathématicien lorrain, Laurent Frisius, qui donna en 1522 une nouvelle édition du Ptolémée de 1513, substitua à l'*Orbis Typus* de Waldseemüller une autre carte générale à laquelle il donna le même titre, mais où figure le mot *America* qui ne se lit pas

dans l'autre, et Thomas Aucuparius, qui écrivit la préface de cette édition, y fait un grand éloge de Vespuce, sans dire un mot de Colomb. Le Nouveau Monde avait déjà figuré sous ce nom dans plusieurs éditions de Ptolemée, mais c'est la première fois que le nom d'Amérique y prend place. Nous le retrouverons dans la plupart des éditions suivantes du géographe Alexandrin, notamment dans celles de 1525, de 1535, de 1541, où la carte de Laurent Frisius est reproduite sans aucun changement. Mais il faut remarquer que, tout en gardant cette carte, l'éditeur des deux Ptolemées de 1535 et de 1541, qui était l'infortuné Michel Servet, brûlé vif plus tard, s'éleva contre la grande part que l'on faisait à Vespuce dans la découverte de l'Amérique, au détriment de celle qui revenait à Colomb.

Mais cette timide protestation n'eut guère d'écho car, soit par conviction, soit par habitude, la plupart des cartographes continuèrent à inscrire le nom d'Amérique sur la partie méridionale des cartes qu'ils dressaient. C'est ce que fit Sébastion Munster, un des plus célèbres cosmographes du temps, dans les cartes générales (*Typus Universalis*) qu'il donna aux Ptolémée de 1540, 1542, 1545, 1552 [1], ainsi que dans celles de sa Cosmographie universelle, ouvrage considérable qui fut plusieurs fois réimprimé de 1549 à 1675, en allemand, en latin, et en français: Simon Gryneus éditeur des trois éditions de 1532, 1537 et 1555 du *Novus Orbis* de Basle, fit de même.

Les cartes de ce type, c'est-à-dire celles où l'Amérique du Sud seule est désignée par le nom de *America*, et où cette partie du continent prend un développement plus considérable que celui donné à la partie septentrionale, auquel on n'attribuait encore aucune désignation générale, sont si nombreuses qu'il serait impossible de les énumérer toutes [2].

1. Les Ptolémées édités par Munster contiennent deux cartes où figure l'Amérique. La première, le *Typus universalis*, est généralement attribuée à Munster, mais il se pourrait bien qu'elle fut de Gryneus, l'éditeur du *Novus Orbis*, où on la trouve également. La seconde, qui ne peut être que de Munster, puisqu'elle figure dans toutes les éditions de sa *Cosmographie*, porte le nom de *Novus orbis* sur le continent entier.

2. Voici quelques-unes des plus intéressantes :

1524-1566. Trois cartes d'Oronce Finée, l'une donnée au titre de son *De orbis situ... epistola*, sans date, mais qui est vraisemblablement de l'année 1524 ou d'une époque très voisine ; la seconde, qui appartient au *Novus Orbis* de 1532, édition de Paris, et la troisième, qui est de l'année 1536 et qui appartient au Ministère des Affaires étrangères. Cette dernière ~~a été~~ reproduite sans changement en 1566.

1530. Le *Typus Orbis Universalis*... d'Apien.

1534. La mappemonde de Joachim Vadianus.

1542. Celle de la cosmographie en vers de Johannes Honter, qui a été souvent réimprimée.

Tous les cosmographes, cependant, ne suivirent pas ces exemples, et parmi les cartes importantes qui nous restent du XVIe siècle, il y en a quelques-unes où le nom d'Amérique ne paraît pas du tout. Au nombre de celles-là il faut citer, en première ligne, la carte de Jean Vespuce de 1523 et 1524, où le nom d'Amérique qui figurait déjà à cette date dans bien des documents géographiques et cartographiques, est supprimé, procédé assez singulier de la part du neveu de celui auquel ce nom était emprunté [1]. Sur le planisphère de Turin, de 1523 environ, un des plus beaux qui nous restent de cette époque, on constate la même omission qui, ici encore, est évidemment intentionnelle. Mentionnons aussi, comme présentant cette particularité, la belle carte de Ribero de 1529 et la grande et curieuse mappemonde de Sébastien Cabot, de 1544 [2].

Jusqu'en 1538, les cartographes que les relations de Vespuce avaient convaincus, ou qui s'en rapportaient simplement à Waldseemüller, s'étaient bornés, comme on l'a vu, à n'attribuer qu'à l'Amérique du Sud le prénom du navigateur Florentin. Mais à cette date, un géographe qui ne tarda pas à devenir célèbre, Gérard Mercator, voulut étendre ce nom au continent tout entier. Sa première idée fut de répéter le nom sur les deux continents, et c'est ce qu'il fit dans sa mappemonde cordiforme de 1538 ; mais en 1541, il publia à Louvain les fuseaux d'un globe terrestre, où, pour mieux faire connaître sa pensée, il écrivit en gros caractères les deux premières syllabes du mot America sur le continent septentrional et les deux dernières sur le continent méridional.

1551. Celle de Gemma Frisius de l'Apien, de cette date.
1554. Une grande et belle mappemonde anonyme de Venise, portant cette date.
1561. Les deux hémisphères du Ptolémée, de cette année.
1590. La carte de Myritius de son *Geographicum Opusculum*.
1587. La carte du *De Orbo Novo* du P. Martyr, de Paris.

Mentionnons aussi, comme rentrant dans cette catégorie, le Globe Doré dit de De Bure, de 1528 ; celui de Vopel de 1543 et celui de Demengener de 1552.

1. Cette omission peut s'expliquer par le fait que Jean Vespuce était aussi pilote royal de Castille, pays où la dénomination d'Amérique ne fut acceptée qu'au XVIIIe siècle.

2. Sur les cartes des cosmographes suivants, le nom d'Amérique est également supprimé.

1527. Robert Thorne.
1527. Vesconte Maggiolo.
1548. Gastaldi.
1556. Gaspard Vopel.
1560. Nicolas de Nicolay.
1563. Gregorio Sideri.
1566. Ramusio.
1574. Aloysius Cesaris.

Malgré l'autorité que ce savant avait acquise en pareille matière, son idée ne fut pas immédiatement acceptée par tous les cartographes, car on retrouve encore le nom *America* sur la partie méridionale seule de bien des cartes et globes. Mais en 1570 l'émule, de Mercator, Abraham Ortelius, adopta sa manière de voir en n'écrivant le mot *America* que sur la partie septentrionale de la mappemonde de l'édition princeps de son célèbre Théâtre du Monde. Il ajouta toutefois à ce nom les mots *Sive India Nova*, que Mercator lui-même copia sur son *Orbis Terrae* de 1587, mais qui ne figurent à notre connaissance que sur bien peu de cartes [1]. Ce sont les cartographes du XVIIe siècle de l'école flamande qui firent prévaloir définitivement les deux dénominations d'Amérique septentrionale et d'Amérique méridionale, dénominations qui sont les seules qu'on trouve sur les Cartes de Duval et de Sanson de la seconde moitié du XVIIe siècle.

CONCLUSION

Les faits qui ont été exposés dans les deux études que nous avons consacrées à Vespuce se résument facilement et expliquent tout naturellement l'attribution de son nom au Nouveau Monde.

Après Cabot et avant Colomb, qui ne se rendirent point compte de leur découverte, Vespuce aborda à la terre ferme.

Le premier, il reconnut que cette terre formait un continent distinct de l'Asie et y vit un Nouveau Monde.

Le premier aussi, il comprit qu'il n'y avait pas d'autre voie pour se rendre aux Indes par l'Ouest que celle prise plus tard par Magellan et qu'il voulait prendre lui-même.

Voilà certainement ce qui est à son acquit. On ne peut lui reprocher ni d'avoir donné une large publicité à ses relations, dont il paraît ne s'être jamais occupé, ni de s'être attribué le premier rôle dans les expéditions maritimes auxquelles il prit part.

On ne peut dire non plus qu'il fit aucune démarche pour faire donner son nom aux terres qu'il avait découvertes ; il envoya ou fit envoyer ses relations et peut être aussi des cartes au duc René, mais il certain qu'il resta étranger aux publications de Saint-Dié,

L'opinion que les cosmographes lorrains donnèrent au Nouveau Monde le nom de Vespuce parce qu'ils reconnaissaient à ses découvertes la

1. Parmi celles-là, on remarque la carte de Wytflet de 1597, et celle de Mathias Quad, de 1608, qui est une des dernières où l'on trouve cette désignation que Mercator et Ortelius eux-mêmes finirent par écarter.

priorité sur celles de Colomb, a longtemps prévalu et est encore soutenue par quelques auteurs. Cette manière de voir est très contestable, et, selon nous doit être écartée.

A l'époque où parut la *Cosmographiæ Introductio*, le véritable caractère des découvertes de Colomb n'était pas encore bien connu. On savait qu'il avait découvert les Antilles et on n'ignorait pas qu'à l'Ouest de ces îles il avait touché à une terre continentale. Mais on savait aussi qu'il était convaincu que cette terre était l'Asie, et, bien qu'aucun cosmographe du temps ne partageât cette singulière illusion, on crut que cette terre n'était pas celle que Vespuce avait appelée un Monde Nouveau et il est probable que Colomb lui-même partagea cette opinion, car il est toujours resté en excellents termes avec le Florentin et n'a jamais su que le Monde Nouveau de ce dernier était le même que celui auquel il avait abordé en 1498 et en 1503.

La cause de cette erreur vient de ce que l'Amérique du Nord ne fut connue, dans ses traits essentiels, qu'assez longtemps après l'Amérique du Sud. En 1507, on ignorait encore que les terres nouvelles découvertes à l'Ouest appartenaient à la même formation territoriale, et comme Vespuce fut réellement le premier qui reconnut que la partie de l'Amérique du Sud, dont il avait exploré le littoral et à laquelle il avait donné le nom de Nouveau Monde, était une terre continentale distincte de l'Asie, on trouva tout naturel de désigner ce Monde Nouveau par son nom. C'est, en effet, à cette seule partie de l'Amérique que les cosmographes de Saint-Dié entendaient donner le prénom de Vespuce, et cette désignation paraissait si bien justifiée, que tous les géographes du temps l'adoptèrent dans leurs écrits et pour leurs cartes. Lorsque plus tard on reconnut que le Monde Nouveau embrassait toutes les régions découvertes par Colomb et par les autres navigateurs contemporains, et que la priorité de l'idée dont cette découverte était la conséquence appartenait réellement au Génois, il n'était plus possible de substituer son nom à celui du Florentin, que l'usage avait sanctionné et qu'on finit par étendre au Nouveau Monde tout entier. Cette injustice, on le voit, ne fut pas l'œuvre des cosmographes de Saint-Dié : ce fut celle de leurs successeurs.

L'œuvre de Vespuce fut néanmoins considérable, et s'il est vrai que c'est Colomb qui lui ouvrit la voie, comme il l'ouvrit à Cortez, à Pizarre et à tous les conquistadores, il est également vrai que c'est au navigateur florentin seul qu'appartient le mérite d'avoir su ce qu'il avait découvert. Aucun autre navigateur du temps n'eut cette clairvoyance, et devant ce fait, indéniable aujourd'hui, on peut se demander si réellement le Gymnase vosgien n'était pas justifié à agir comme il l'a fait

---

LE GRAND TEMPLE DE MEXICO

PAR E. GUILLEMIN-TARAYRE.

De Humboldt, dans son *Essai politique*, p. 41, t. II, affirme que le grand Temple de Mexico fut visité par de si nombreux contemporains lors de la conquête de 1520 à 1525, époque de la destruction de tous les temples de l'Anahuac, que ses dimensions et toutes ses dispositions en sont demeurées parfaitement connues.

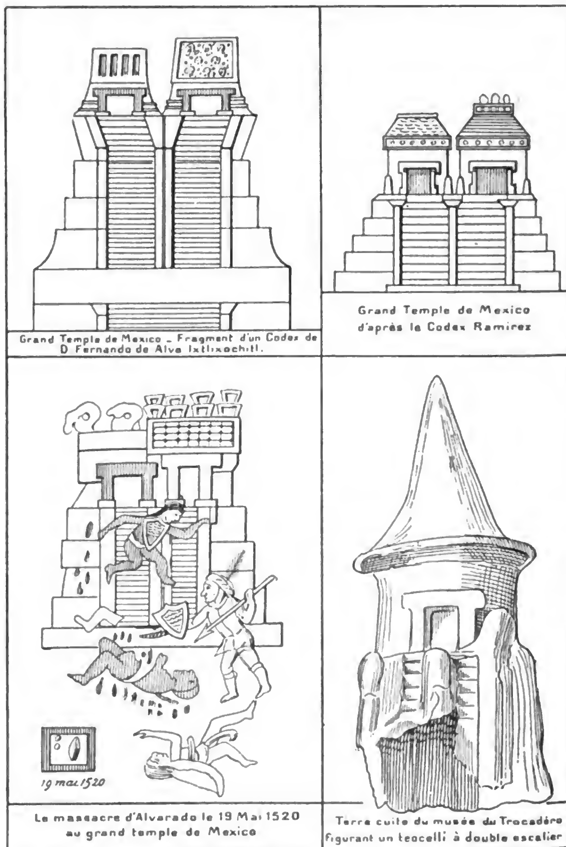
Prescott, dans son *Histoire de la conquête*, écrit qu'il se rencontre tant de contradictions à leur sujet entre les divers chroniqueurs et historiens, qu'il est impossible de se faire une idée exacte du monument, et il en donne la preuve en rejetant toute recherche contrôlée pour suivre de parti pris le texte de la relation officielle de Cortez, adressée à Charles Quint, et un dessin apocryphe joint à la première édition de Clavijero, dû probablement à l'imagination d'un artiste italien du XVIIIe siècle.

C'est de ce dessin que vient de nous entretenir notre collègue et ami, M. Charnay, qui, tout en reconnaissant que le récit de Cortès, lors de l'assaut du Teocalli, s'adapte parfaitement à la disposition des escaliers figurés sur cette estampe à chaque étage de la pyramide, à partir de la même arête sud-ouest, trouve cependant que le monument figuré sur une base carrée est en contradiction avec l'assertion du conquérant anonyme qui, comme Clavijero lui-même, assure que la base du grand temple était rectangulaire, c'est-à-dire allongée de l'est à l'ouest.

Cette estampe, dont le caractère moderne et apocryphe est évident, doit être signalée comme dépourvue de tout caractère archéologique.

Il est indispensable de rechercher, dans les premiers écrits et dans les figurations contemporaines, des indications précises sur ce célèbre monument, et tout particulièrement sur la disposition des escaliers, car celle qu'indique l'estampe italienne constituerait une singulière exception aux types généraux des Teocallis, et, d'autre part, elle imposerait une seule voie d'accéder au sommet de la pyramide, auquel cas Cortez ne l'eût pas décrite comme un stratagème conçu par lui pour en assurer le succès.

En somme, Prescott, qui a constamment exalté l'habilité de son héros, ne lui rend pas pleine justice quant à l'attaque et la prise du grand Temple.



Grand Temple de Mexico – Fragment d'un Codex de D Fernando de Alva Ixtlixochitl.

Grand Temple de Mexico d'après le Codex Ramirez

Le massacre d'Alvarado le 19 Mai 1520 au grand temple de Mexico

Terre cuite du musée du Trocadéro figurant un teocelli à double escalier

Si nous interrogeons les premiers chroniqueurs, nous y trouverons tous les éclaircissements désirables.

Consultons d'abord Jean-B. Pomar, descendant des derniers rois de

Texcoco, qui a laissé une chronique écrite en 1582, à un âge très avancé.

Après avoir établi l'origine et le développement de sa ville natale, il décrit le grand Temple de Texcoco, qui, consacré à Huitzilopochtli et à Tlacoc, comme celui de Mexico, lui ressemblait beaucoup. Il était construit, dit-il, en terre-plein massif de terre et de pierres et revêtu de maçonnerie taillée sur ses faces — il avait à la base 80 brasses de côté sur 26 brasses de hauteur, — un escalier de 160 marches, tourné du côté du couchant, permettait d'atteindre le faîte par des marches hautes d'un pied de Castille.

Dès la fondation, la masse prenait la forme pyramidale, mais d'étage en étage (cinq étages), un palier s'étendait en retrait tout autour sur un *estado* de largeur (6 pieds) et se prolongeait jusqu'au milieu de l'escalier divisé en *deux montées séparées*, qui aboutissaient ensemble à la plate-forme supérieure, parvis parfaitement nivelé et poli sur lequel s'élevaient deux oratoires; l'un plus grand, placé au sud, contenait l'idole de Huitzilopochtli, et dans l'autre, se trouvait celle de Tlaloc. Ces deux édifices, s'étendant du nord au sud, laissaient libre, sur le devant du parvis, vers le couchant, un espace pouvant recevoir à l'aise cinq cents personnes.

Devant le plus grand oratoire, s'élevait une pierre d'une *vara* de hauteur, taillée en forme de coffre à surface convexe que l'on nommait *Techcatl*. C'est sur cette pierre qu'on sacrifiait, devant les deux idoles assises.

Chaque édifice était formé de trois étages; on accédait aux deux derniers par une échelle mobile de bois. Ils étaient remplis de matériel de toute nature et principalement de casse-têtes, de rondaches, arcs, flèches, pierres et frondes, et de toutes sortes de pièces et d'accessoires guerriers.

Passons à l'historien *texcuano*, descendant également des rois, à Ixtlilxochitl, que les conquérants appelèrent D. Fernando de Alva.

Non seulement il proclame la similitude du Temple de Mexico inauguré longtemps après celui de Texcoco, en 1486, mais il nous conserve sa représentation prise du côté des escaliers, à l'ouest, dans un dessin sur papier de maguey qui a été recueilli par Boturini, acquis plus tard par Aubin et est conservé aujourd'hui dans la collection Goupil.

La copie de ce codex, que je présente à nos collègues, indique bien les cinq étages du Teocalli. La première assise, sorte de base à laquelle on accède par un large escalier de six à sept marches, donne accès à une terrasse où des officines sont disposées, de chaque côté. Puis s'élèvent, jusqu'au faîte, les deux escaliers jumeaux séparés par un large mur. Ils atteignent la plate-forme sur laquelle s'élève, à droite, au sud, l'oratoire d'Huitzilopochtli, surmonté du *quauhxicalco*, ou ossuaire des ancêtres, et à gauche l'oratoire de Tlaloc.

Ce codex est la représentation même du texte de Pomar et démontre la similitude des deux Teocallis.

Un autre dessin d'un contemporain, le Père Duran, né également à Texcoco aux premières années de la conquête, fait partie du Codex Ramirez et est figuré dans l'edition de la traduction française due à notre collègue, M. Charnay. Il offre encore la représentation de la pyramide à cinq étages, avec sa face ouest garnie d'un double escalier que sépare un mur saillant et qui donne accès au parvis où figurent les deux oratoires.

Un autre manuscrit de l'époque de la conquête offre un dessin mexicain publié récemment dans le *Bulletin de l'Institut national de Mexico*. Il représente le massacre d'Alvarado et figure le grand Temple, vu du côté ouest, avec le même escalier double, séparé en son milieu par un mur saillant. Les oratoires du sommet portent leurs symboles, et sur les marches, de même qu'au pied du Teocalli, le sang ruisselle autour des nobles mexicains massacrés par Alvarado et ses compagnons.

Enfin, une terre cuite de la collection Boban, aujourd'hui au musée du Trocadéro, représente un Teocalli à un seul oratoire, auquel on accède par deux escaliers jumeaux séparés par un mur continu, ce qui indique que cette disposition d'escalier n'était pas une exception, tandis que, nulle part, dans les documents anciens, on ne rencontre, ni décrite, ni figurée, une disposition d'escaliers semblable à celle de l'estampe italienne, qui établirait qu'il n'y avait qu'un seul moyen de parvenir à la plate-forme supérieure du grand Temple, ce qui réduirait sensiblement le mérite et l'habileté de Cortez.

La vérité, rétablie par les documents précités, est toute à la louange du conquérant.

Les faits sont les suivants, placés dans leur véritable cadre et éclairés par le récit du véridique Bernal Diaz del Castillo :

Cortez envoie d'abord son camérier Escobar avec cent hommes et le charge de prendre d'assaut le Teocalli. Celui-ci en fait trois fois la tentative par l'un et l'autre escalier, sans succès et en perdant du monde. Cortez, reconnaissant que la prise du Temple est indispensable au salut commun, accourt avec trois cents hommes et un millier de Tlascaltèques. Il se fait attacher un bouclier au bras gauche blessé et s'élance l'épée à la main à la tête de ses hommes ; à ce moment, comme le rapporte Bernal Diaz, traduction Jourdanet, p. 534, t. II :

« Nos adversaires, postés au haut du Temple, en défendaient la montée et, *des deux côtés des marches*, leur nombre était si considérable, qu'il nous était impossible d'avancer, quoique chaque coup de canon en abattît douze à quinze, et que nous en missions beaucoup hors de combat avec nos estocades. »

« C'est là que Cortez se montra, comme il le fut toujours, un grand homme de guerre. »

En effet, suivi d'Alvarado, de Sandoval, d'Ortiz et autres vaillants, laissant au pied du temple une file d'arquebusiers et un nombreux corps d'Indiens, au lieu de s'engager à fond sur l'un des escaliers, il franchit vivement le premier étage de l'un, fit le tour de la pyramide par l'étroite plateforme en retrait, la nettoyant des ennemis dont elle était couverte, puis vint franchir le 2e étage par l'autre escalier. Ensuite, tournant à nouveau la pyramide jusqu'au premier escalier, pour aller franchir le 3e étage, et faisant de même jusqu'au sommet, ne séjournant qu'un seul instant sur chaque travée d'escalier, du haut duquel l'ennemi lançait continuellement des traits de flèches, des pierres et des tisons enflammés, il parvint ainsi au faîte, où bientôt le rejoignaient directement, par les escaliers occupés au sommet, les contingents laissés en bas. Alors se livra sur la plate-forme le terrible combat corps à corps, sans merci, qui termina l'action.

Prescott est réellement en faute de n'avoir pas mieux recherché à établir l'état des lieux d'une action si importante. Son incertitude à cet égard vient de la méprise qu'il commet lorsqu'il raconte la première visite de Cortez au grand Temple le cinquième jour de l'arrivée des Espagnols à Mexico. Il a cru, d'après le récit écourté de Cortez, qu'il s'agissait du Teocalli dominant le quartier des nouveaux arrivés, grand Temple de Mexico, qui leur causait, à juste titre, une si grande appréhension, tandis que l'astucieux Montezuma fit visiter le grand Temple de Tlatelulco, voisin du grand Marché, trompant ainsi l'attente de ses hôtes.

Il suffit de lire la relation de Bernal Diaz pour en avoir la certitude, (voir la traduction Jourdanet) que le premier temple visité fut celui de Tlatelulco, plus ancien que le grand temple de Mexico.

Quant à ce dernier, on trouve, dans les historiens, toute espèce de détails qui se contrôlent entre eux et qui assurent des données exactes, car cette grande masse ne disparut que peu à peu, la base resta visible jusqu'à l'époque de Clavijero, né au Mexique deux siècles après la conquête, et il put en mesurer les dimensions.

Les indications que l'on relève chez les divers témoins permettent de retrouver et de préciser tous les éléments d'une reconstruction qu'il est possible d'établir et de faire figurer à sa place, au centre du plan de Mexico.

C'est cette restitution que je me propose d'établir comme suite à cette communication.

ÉTUDES ANTHROPOGÉOGRAPHIQUES
DANS LA BOLIVIE ORIENTALE
(NOTES DE L'EXPÉDITION DE HERNMARCK EN 1908-1909)

Par Erland NORDENSKIÖLD.

Pendant mon voyage de 1904-1905, j'ai montré combien la limite de la culture est nette sur le versant oriental des Andes [1], et que la culture andine, même dans le voisinage de Cuzco, capitale du royaume des Incas, n'a pas réussi à conquérir la plaine et les forêts vierges. Cette limite accentuée paraît suivre les Andes, depuis Cuzco jusqu'à S^a^ Cruz de la Sierra en Bolivie, les tribus qui vivaient au sud de cette ville semblant avoir subi davantage l'influence de la culture andine.

Dans l'Argentine septentrionale, la culture andine s'est étendue des hauts plateaux de la Cordillère sur les montagnes et les vallées assez éloignées, comme l'a mis en évidence tout spécialement Boman [2].

Les raisons pour lesquelles la puissante culture des Andes n'a pas conquis les forêts vierges et les plaines sont probablement à chercher en partie dans les différences climatériques et le contraste entre les plantes du haut plateau et celles des plaines, en partie dans le fait que les lamas ne peuvent vivre dans les forêts vierges et aussi dans la difficulté de percer un passage dans les forêts épaisses du versant des Andes où il n'y a pas de rivières navigables.

Même pour les Blancs, ces forêts se sont montrées difficiles à explorer. Il y a ainsi encore aujourd'hui des contrées inconnues au pied des Andes entre S^a^ Cruz de la Sierra et Cuzco et on trouve de telles régions inexplorées près de villes fondées déjà au XVe siècle. C'est grâce à la fièvre de caoutchouc qu'on a sérieusement commencé à explorer les forêts vierges de Cuzco, dans lesquelles vivaient, il n'y a que peu d'années, des hommes à l'âge de la pierre.

1. Erland Nordenskiöld, *Arkeologiska Undersökningar. Perus och Bolivias granstrakter.* Kungl. Vet. Handl. T. 42. n° 2. Upsala et Stockholm, 1906.
2. Boman, *Antiquités de la région andine, etc.* Paris, 1908.

L'Argentine a été plus ouverte à la migration des habitants des Andes, parce que c'est un pays dégarni de bois, d'un climat très sain comparativement à celui des forêts vierges des régions gommifères.



Fig. 1. — Sommet de la montagne sculptée de Samaipata.

Nous trouvons donc dans la Bolivie de l'est une limite de cultures importante le long des Andes entre la Cordillière et les forêts vierges. entre les Aymaras et les Quichuas qui ont possédé une civilisation fort développée et toutes ces tribus que nous rencontrons dans les forêts vierges dont aucune ne s'est élevée au delà d'une certaine demi-culture.

Si nous examinons les poteries trouvées dans les Andes et dans les forêts vierges, nous remarquerons que pas une des tribus de la Bolivie orien-

tale, vivant au dehors de l'influence de la culture andine, ne munissait ses pots d'anses. L'adoration du soleil [1] est inconnue chez les tribus de la plaine ; les objets de métal y sont rares. Les anneaux de pierre ronds et les pierres de fronde y font absolument défaut [2], tandis que l'usage de la couvade, si commun chez les Indiens des forêts vierges, est inconnu dans les montagnes, etc.



Fig. 2. — Partie de la montagne sculptée de Samaipata.

Dans les montagnes, non loin de Sa Cruz de la Sierra, la culture andine a eu une dernière vedette à l'orée des forêts vierges [3]. C'est la montagne sculptée à Samaipata, tout d'abord visitée par d'Orbigny [4] (fig. 1, 2).

1. L'assertion de M. Uhle, suivant laquelle j'aurais retrouvé des survivances de l'adoration du soleil à Mojos, dans la Bolivie de l'est, provient de ce qu'il a confondu le nom de cette province avec celui d'un petit village près de la frontière, entre le Pérou et la Bolivie.

2. Dans les fouilles archéologiques faites dans les plaines, à l'intérieur de l'Amérique du Sud, on est obligé de baser les études avant tout sur les poteries, parce qu'il n'y a pas d'objets d'étoffe ou de bois, etc., grâce à l'humidité du climat et parce que les objets de pierre y sont rares et que ceux de métal manquent absolument ou se présentent en très petit nombre.

3. Les régions montagneuses à l'est de la Bolivie, entre Cochabamba et Sucre, offrent sans aucun doute à l'archéologue un vaste domaine qui n'a pas encore été exploré.

4. D'Orbigny, *Voyage dans l'Amérique méridionale, 1826-1833*, T. III, 1. Paris, 1844.

On y trouve des objets caractéristiques de cette civilisation, comme des haches de bronze en forme de T, des topos, des lamas en or[1], des fragments de pots à anses, des anneaux de pierre et des pierres de fronde en hématite.

A l'est et au nord de l'Amérique du Sud, il y a des débris considérables d'une importante tribu disloquée. Ce sont les Arowakes. Leurs représentants au sud sont les Chanés qui vivent dans la Bolivie méridionale et dans l'extrémité septentrionale de l'Argentine sur le Rio Itiyuro. Brinton[2] les range dans la famille Guarani, mais Kersten[3] les a rapportés aux Arowakes à l'aide de preuves historiques, hypothèse que j'ai pu confirmer par la découverte des restes de leur langue primitive. Ils sont à présent guaranisés, parce qu'ils ont adopté la langue, les mœurs et les coutumes des Chiriguanos. Jadis les Arowakes habitaient aussi les Antilles et les îles Bahamas, tout près du continent de l'Amérique du Nord.

Quand les blancs, surtout les Jésuites, exploraient la région des grandes plaines de l'est de la Bolivie, à la fin du XVIe et du XVIIe siècles, ils y rencontrèrent plusieurs tribus des Arowakes, dont une au moins possédait une culture assez développée, les Baures, dont on trouve des débris encore civilisés sur le Rio Machupo et le Rio Blanco. Ils avaient de grands villages fortifiés avec des rues et des places [4], ils creusaient des canaux, construisaient des chemins et étaient très ingénieux. Les Mojos qui appartiennent aussi aux Arowakes semblent également avoir eu une céramique excessivement belle [5].

C'est certainement aux Arowakes qu'il faut rapporter les débris que j'ai trouvés dans mes fouilles à Mojos, dans la Bolivie orientale. Dans ces contrées qui, en grande partie, sont inondées pendant la saison des pluies, les indigènes ont construit des monticules ou « mounds », sur lesquels ils demeuraient. Entre ces mounds, il y avait des chemins construits sur des remblais, où l'on marchait à pied sec même pendant la saison

1. Pour ma part, je n'ai pas réussi à m'en procurer.

2. Brinton, *The American Race*. Philadelphie, 1901, p. 235.

3. Kersten, *Die Indianerstamme des Gran Chaco bis zum Ausgange des XVIII Jahrhunderts*. Intern. Archiv, 1904, p. 69. Leyden.

4. Lettres édifiantes. X Recueil. Paris, MDCCXXXII; — *Historia de la Mision de los Mojos*, por el Padre Diego Francisco Altamirano, de la Compañia de Jesús. Publicado por Manuel V. Ballivian, p. 107 et p. 136. La Paz, 1891; — Franc. Xav. Eder, *Descriptio provinciæ Moxitarum in regno Peruano*. Budæ, 1791.

5. Joseph de Castillo, *Relación de la provincia de Mojos*. Documentos para la Historia geográfica de la República de Bolivia compilados y anotados por Manuel V. Ballivian. Serie primera, Epoca colonial. T. I. Las Provincias de Mojos y Chiquitos. La Paz, 1906.

des pluies. Dans ces mounds, j'ai trouvé des urnes funéraires très bien peintes, dans lesquelles étaient déposés les os des morts après avoir été squelettisés (ensevelissement secondaire). Dans quelques urnes, je n'ai trouvé que des parties de squelettes : dans une urne, par exemple, deux fémurs seulement, etc. Cette manière d'ensevelir était inconnue au Pérou et différente de l'usage des tribus Guaranis qui ensevelissaient les cadavres tout entiers dans de grandes urnes généralement sans aucune



Fig. 3



Fig. 4

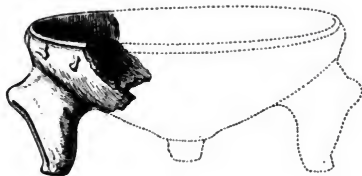


Fig. 5



Fig. 6

Fig. 3. — Urne funéraire, Mojos, Mound Hernmarck. 1/9.
Fig. 4. — Fragment de pot, Mojos, Mound Hernmarck. 1/2.
Fig. 5. — Fragment de pot, Mojos, Masicito. 1/3.
Fig 6. — Écuelle, Mojos, Mound Hernmarck. 1/3.

peinture. Par contre, dans la partie septentrionale de l'Amérique du Sud [1] comme dans la partie méridionale de l'Amérique du Nord [2], on connaissait cette manière d'ensevelir.

1. Martius, *Beiträge zur Ethnographie und Sprachenkunde Amerikas*, etc., p. 636. Leipzig, 1867.
2. Clarence B. Moore, *Aboriginal Urn-Burial in the United States*. American Anthropologist. Vol. 6, n° 5, p. 660, oct.-déc. 1904.

Les pots à trois pieds sont caractéristiques de la céramique des mounds à Mojos (fig. 3-6). De tels pots n'ont pas été trouvés dans l'Argentine septentrionale ni dans les parties montagneuses du Pérou et de la Bolivie. Sur la côte du Pérou, ils sont excessivement rares ; dans la collection de M. Grætzer, au Musée d'Ethnographie de Berlin, il y a pourtant quelques écuelles à trois pieds provenant de Chancay.

C'est chose connue que dans l'Amérique centrale les pots à pieds sont très communs. Dans la collection de M. Hartmann, au Musée de l'État de Stockholm, il y en a plusieurs. Ils ne sont pas rares non plus en Équateur et en Colombie.

La présence des tripodes à Mojos nous porte à y voir une influence de l'Amérique du Sud septentrionale et de l'Amérique centrale.

A Mojos, il n'y a pas de pierres. Pour moudre, il a fallu se servir d'épais plats de terre, de rouleaux et de pilons en terre cuite. Parmi ces ustensiles, il y en a un type d'une forme caractéristique (fig. 7) qu'on ne trouve ni au Pérou, ni en Argentine, ni autre part dans l'Amérique du Sud, mais qui existe en Amérique centrale et au Mexique, où il est en pierre.

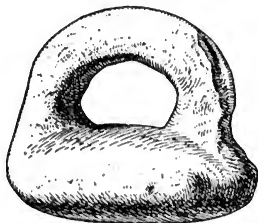


Fig. 7. — Outil à moudre, La Loma, Mojos. 4/9.

Il est évident que la céramique, dont j'ai trouvé les restes à Mojos, est plus étroitement liée à l'Amérique du Sud septentrionale et à l'Amérique centrale qu'à la région de culture péruvienne et bolivienne occidentale.

Nous pouvons très bien nous représenter comment les Arowakes ont été les agents de cette influence culturale.

Ne connaissant pas encore l'archéologie de l'intérieur du Brésil, il nous est impossible de dire quels chemins exacts ont pris ces influences culturales. Il est probable qu'elles ont suivi les grandes rivières navigables.

Les Arowakes vivant en ce moment à Mojos sont tout à fait civilisés et l'on trouve chez eux très peu de restes de leur culture indienne. Ils ne mettent pas de pieds à leurs poteries, mais ils se servent assez souvent de trois pieds détachés pour y poser des pots plats. De tels ustensiles ne sont pas connus, que je sache, dans la région péruvienne ou dans l'Amérique du Sud, mais ils le sont dans l'Amérique du Nord. Koch-Grünberg, entre autres, en a donné des copies [1].

Au sud de Mojos, je ne les connais que chez les Churápas dans la province de Sara tout près de S^a^ Cruz. Ces Indiens sont des Chiquitos qui ont été transportés dans le territoire où nous les trouvons actuellement par les Jésuites, d'après ce que l'on rapporte.

Une autre grande famille, qui a été très répandue dans l'Amérique orientale et qui l'est encore, est celle des Guaranis-Tupis.

Dans la Bolivie orientale, nous trouvons deux tribus Guaranis : les Chiriguanos (ava, mbia) et les Gúarayús. Les Chanés, qui, comme nous l'avons déjà dit, appartiennent aux Arowakes, ont été guaranisés ainsi que les Tapietes qui probablement appartiennent à la famille de Matacos. Boman [2] a démontré que jadis les Guaranis sont entrés fort en avant dans l'Argentine septentrionale. Maintenant, il n'y a pas d'autres Guaranis véritables au nord-ouest de l'Argentine que ceux qui, pendant les dernières années, s'y sont établis comme ouvriers des Blancs.

Dans la province de Sara au nord de S^a^ Cruz de la Sierra, j'ai trouvé plusieurs urnes funéraires qui probablement sont dues aux Chiriguanos ou aux tribus apparentées. Ce sont de grosses urnes non peintes dans lesquelles les morts étaient enterrés tout entiers (sans squelettisation ni enterrement secondaire). Ces urnes n'ont d'autres ornements que des empreintes de doigts tout autour du goulot. De tels ornements ne se trouvent pas à Mojos ni dans les régions montagneuses, mais chez les Chiriguanos de nos jours, chez les tribus du Chaco (Chorotis, Matacos, Tobas, etc.) et sur les bords du Rio Paraná. Les urnes sont accompagnées de différents objets funéraires, de petits pots de terre, etc. Dans une urne, j'ai trouvé une plaque de bronze et quelques petites plaques d'argent percées de trous, qui sont évidemment d'origine andine.

Dans la province de Sara et surtout à S^a^ Rosa, on trouve encore de rares débris des Chiriguanos qui y demeuraient autrefois. De leur origine primitive, ils n'ont conservé que la langue.

Une partie des petits pots de terre que j'ai trouvé dans mes fouilles

1. Koch-Grünberg, *Zwei Jahre unter den Indianern*. T. II, p. 207, Berlin, 1910.
2. *Loc. cit.*

à Sara ont trois pieds très courts, ce qui indique l'influence des Arowakes de Mojos. A S[a] Cruz, les cultures andine, arowake et guarani se sont probablement rencontrées.

A l'extrémité méridionale de la Bolivie, j'ai visité trois tribus appartenant à la famille Mataco, à savoir les Chorotis, les Ashluslays et les Matacos. A cette famille appartiennent probablement aussi les Tapietes quoiqu'ils soient guaranisés [1]. Sur le côté bolivien du Pilcomayo, on trouve aussi des Tobas en petit nombre. La plus grande partie de cette tribu vit en Argentine. Les tribus appartenant à la famille Mataco ainsi que les Tobas, les Lenguas et d'autres tribus parentes demeurant au Chaco paraguayen ont une civilisation assez semblable, qui se distingue absolument de celle des Chiriguanos de l'Est.

Les tribus de Chaco ainsi que les Tapietes confectionnent des sacs, des chemises, etc., de caraguatá — chose que les Chiriguanos ne font pas.

Les Chiriguanos ont des ouvrages de vannerie — objets qui n'existent ni chez les tribus du Chaco, ni chez les Tapietes.

Les Chiriguanos ont des hamacs — chose inconnue et chez les tribus du Chaco et chez les Tapietes.

Les Chiriguanos mettent des couleurs aux vases de terre avant de les cuire, ce que ne font ni les tribus du Chaco, ni les Tapietes.

Les tribus du Chaco et les Tapietes sauvages ont de petites chaumières rondes ou ovales ; — celles des Chiriguanos sont carrées.

Les vases de terre sont de formes différentes chez les Chiriguanos, chez les tribus du Chaco, chez les Tapietes, etc.

Les Tapietes appartiennent entièrement à la famille Mataco au point de vue de la culture. Outre la langue des Chiriguanos, ils ont adopté le labret ou « tembeta ». Leurs femmes se tatouent à peu près comme les Chorotis. C'est assurément une tribu guaranisée.

Communs aux tribus Chiriguanos et à celles du Chaco sont avant tout les instruments de signal, les jeux et les jouets, objets qui ne sont pas d'une utilité directe dans la lutte pour l'existence, et qui sont indépendants des circonstances dans lesquelles vivent les tribus. Les instruments de signal communs à ces tribus sont des sifflets en bois oblongs (fig. 8) ou ronds (fig. 9). Les premiers se trouvent aussi sur le littoral du Pérou, d'où Graetzer en a rapporté des spécimens déposés au Musée d'ethnographie de Berlin. Ils se rencontrent aussi chez les Yuracares, qui autrefois, furent les voisins des Chiriguanos au nord de S[a] Cruz [2]. Plu-

1. Erland Nordenskiöld, *Globus*, 29 septembre 1910.

2. Le *sifflet* (fig. 8) s'appelle *sïrre* chez les Yuracares, et *serére* chez les Chiriguanos.

sieurs jeux et jouets sont aussi communs aux tribus du Chaco et aux Chiriguanos.

Ces jeux semblent avoir une extension singulière en Amérique [1]. Ils

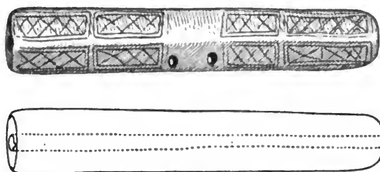


Fig. 8. — Sifflet chiriguano, 1/4.

se rencontrent dans l'Amérique du Nord, au Chaco mais nulle part ailleurs dans le reste de l'Amérique du Sud. On pourrait supposer que cela dépend de ce que personne ne s'est soucié de les rechercher dans la

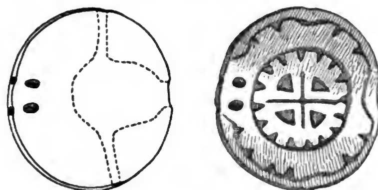


Fig. 9. — Sifflet chiriguano. 4/9.

région intermédiaire. Cette interprétation ne peut pas être juste. car des explorateurs tels que K. von den Steinen, Koch-Grünberg, Ehrenreich n'auraient pas manqué de les découvrir.

Le Chaco est avant tout le pays des pipes dans l'Amérique du Sud. Il y a aussi une ressemblance extraordinaire entre plusieurs types de ces objets dans l'Amérique du Sud méridionale et dans l'Amérique du Nord. A ce que j'ai déjà écrit sur cette question [2], je voudrais ajouter que j'ai trouvé des pipes monitrices d'un type caractéristique de l'Amérique du

1. Erland Nordenskiöld, *Spiele und Spielsachen in Gran Chaco und in Nord-Amerika*. Zeitschrift für Ethn. 1910, fasc. 3 et 4.

2. Erland Nordenskiöld, *Südamerikanische Rauchpfeifen*. Globus, 21 mai 1908.

Nord dans des dépôts évidemment pré-colombiens de la vallée de Caipipendi dans la Bolivie méridionale. Je ne sais de quelle tribu ils sont originaires.

La présence isolée, si extraordinaire, de la scalpation au Chaco doit sans doute être regardée comme un événement fortuit, puisque cet usage, comme l'a démontré M. Friederici [1], s'est développé peu à peu de la chasse aux têtes. En Amérique, la scalpation est connue au Chaco (Chorotis, Matacos, Tobas et Ashluslays), dans une petite région de la Guyane et dans les vastes territoires de l'Amérique du Nord.

Au Chaco, se trouve probablement la limite de la multiplication des dessins à l'aide de cachets. Les Chorotis et les Aschluslays s'en servent pour se peindre le visage. Dans la Bolivie orientale, les cachets sont très fins, surtout chez les Yuracares où ils sont employés pour imprimer des dessins et sur l'étoffe et sur le visage.

Ces cachets n'existent pas, semble-t-il, dans le haut Pérou, en Bolivie, dans l'Argentine septentrionale et au Chili. Dans la collection de M. Graetzer, au Musée d'etnographie de Berlin, il en existe qui proviennent de la côte du Pérou.

En résumé, de mes recherches anthropogéographiques il résulte :

1. Qu'il y a une importante limite de culture entre les Quichuas et les Aymaras d'un côté et les tribus des forêts vierges de l'autre, limite qui est très prononcée là où les versants des Andes sont couverts de forêts vierges impénétrables, mais qui s'efface peu à peu vers le sud où les versants des montagnes sont pauvres en bois ou même dégarnis ;

2. Qu'une influence culturale a été transportée par les Arowakes de l'Amérique du Sud septentrionale et probablement aussi par ceux de l'Amérique centrale jusque dans la Bolivie orientale, supposition que justifient les débris céramiques trouvés à Mojos ;

3. Que nous avons au Chaco une région de culture, où l'on trouve des objets témoins d'une époque où l'échange cultural entre l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud était plus grand qu'aujourd'hui ;

4. Que les Chanés vivant dans l'Argentine septentrionale sont des Arowakes guaranisés ;

5. Que, malgré le rapport intime, une limite culturale très prononcée s'est maintenue entre les Chiriguanos et les Chanes d'une part, la famille Mataco et les Tobas de l'autre ;

6. Que les Tapietes sont probablement une tribu guaranisée appartenant à la famille Mataco.

1. Friederici, *Skalpieren und ähnliche Kriegsgebräuche in Amerika*. Braunschweig, 1906.

LINGUISTIQUE BOLIVIENNE

LE GROUPE OTUKÈ,

PAR G. DE CRÉQUI-MONTFORT ET P. RIVET.

Ce travail est le premier d'une série de mémoires que nous nous proposons de consacrer à l'étude des langues de la Basse-Bolivie.

Peu de régions sud-américaines sont aussi mal connues que les vastes territoires qui s'étendent du versant oriental des Andes au Guaporé et au Paraguay, entre le 10me et le 20me degré de latitude sud. La preuve nous en est fournie par ce seul fait que, dans un travail récent, où CHAMBERLAIN énumère quarante-deux langues peu ou mal connues de l'Amérique du Sud, dix-sept de celles-ci rentrent dans la zone que nous venons de délimiter. Ce sont par ordre alphabétique : l'Apolista, le Canichana, le Cayubaba, le Chapacura, le Corabeca, le Curaveca, le Curucaneca, le Curuminaca, l'Ité, l'Itonama, le Leca, le Mosetene, le Movima, l'Ocorona, l'Otukè et le Yurucare [1].

Cette multitude de groupes résulte évidemment de l'insuffisance des documents que nous possédons sur chacun d'eux. Sans compter les familles linguistiques, dont l'existence ne nous est attestée que par le témoignage des anciens voyageurs et missionnaires, le plus grand nombre n'est représenté que par de maigres listes de mots ne permettant que des comparaisons lexicologiques beaucoup trop limitées, et les seuls éléments, où l'on puisse espérer trouver quelques vagues indications sur la morphologie et la grammaire de ces divers idiomes, se réduisent à de rares textes religieux d'une valeur parfois douteuse.

Tout travail de révision à l'aide de matériaux aussi médiocres eût été vain. Mais un heureux concours de circonstances a mis entre nos mains des documents inédits sur la plupart de ces langues. Ce sont tout d'abord

1. CHAMBERLAIN (Alexandre F.), *Sur quelques familles linguistiques peu connues ou presque inconnues de l'Amérique du Sud. Etude d'orientation linguistique* (*Journal de la Société des Américanistes de Paris*, nouvelle série, t. VII, 1910, p. 179-202).

les manuscrits de D'ORBIGNY, conservés à la Bibliothèque nationale de Paris, dont le dépouillement commencé par Lucien ADAM n'a pas épuisé les richesses. Le célèbre voyageur français avait en effet réuni un grand nombre de vocabulaires, dont il n'a donné que des extraits tout à fait insuffisants dans la relation de son voyage [1]. Nous comptons en faire la publication intégrale [2].

En outre, M. Erland NORDENSKIÖLD a eu la grande amabilité de mettre à notre disposition les listes de mots qu'il a recueillies au cours de ses explorations en Basse-Bolivie. Une partie de ces documents, quoique se rapportant à des idiomes déjà connus, n'en constitue pas moins un élément d'étude de premier ordre, grâce au soin tout particulier que le savant ethnographe a apporté à la notation phonétique. D'autres ont une plus grande importance encore, car ils concernent des langues totalement inconnues jusqu'ici, qu'on pouvait même croire depuis longtemps éteintes. Nous citerons notamment l'idiome apolista.

Nous nous proposons de confronter, de comparer ces matériaux nouveaux avec les matériaux déjà publiés, et, si possible, de les grouper. Nous ne prétendons nullement établir ainsi une classification définitive.

1. D'ORBIGNY (Alcide). *Voyage dans l'Amérique méridionale*, t. IV, Paris, 1839 : *L'homme américain (de l'Amérique méridionale), considéré sous ses rapports physiologiques et moraux*, p. 80.

2. Nous adopterons pour la transcription de ces vocabulaires une notation uniforme, que nous nous efforcerons d'appliquer à l'ensemble de nos documents :

ə = *e* muet.
è = *è* français.
é = *é* français.
ą = *au* français, comme dans tyr*an*.
ǫ = *ou* français, comme dans mais*on*.
į = *in* français, comme dans chem*in*.
ȯ = *au* français, comme dans noy*au*.
ö = *eu* français, comme dans chev*eu*.
ü = *u* français, comme dans perd*u*.
ʒ = *z* français, comme dans zèbre.
ǯ = *j* français.
x = *j* espagnol.
ǰ = *dj* français.
l' = *ll* espagnol.
š = *ch* français.
č = *tch* français ou *ch* espagnol.
ñ = *gn* français ou *ñ* espagnol.
ts = *c*.
ds = *j*.

Enfin, nous indiquons par les signes *ă*, *ĕ*, *ĭ*, *ŏ*, des voyelles qui, d'après d'Orbigny, ont le son « nasal et guttural » du Guarani. L'*ĭ* ainsi accentué est intermédiaire entre l'*i* et l'*u* français.

Notre intention est tout autre : nous voulons seulement, pour l'instant, mettre rapidement à la disposition des chercheurs des documents précieux, rangés provisoirement d'après les affinités qui nous apparaîtront à un premier examen rapide. Quant aux parentés plus lointaines, et par conséquent plus difficiles à déceler, qui peuvent exister entre les divers groupes ainsi formés, nous en remettons l'étude à plus tard, avec l'espoir d'être aidés dans ces recherches délicates par des linguistes plus compétents que nous, dont notre travail préliminaire n'a d'autre but que de faciliter la tâche et de provoquer l'intervention.

⁂

« Les Otukès, s'il faut s'en rapporter à leurs compatriotes, habiteraient, écrit D'ORBIGNY, les forêts épaisses couvrant les parties nord-est de la province de Chiquitos, non loin des frontières du Brésil, et formeraient une lisière qui s'étendrait du sud-est au nord-ouest, entre le 17me et le 18me degré de latitude sud, et à peu près au 60me degré de longitude ouest de Paris, ayant pour voisins, au sud, les Samucus, et même peut-être, des tribus des Chiquitos, qui, avec les Saravécas et surtout les Covarécas et les Curuminacas, les enveloppaient vers l'ouest. Tous, aujourd'hui, sont réduits au christianisme dans la mission de Santo-Corazon, et aucun, au moins à ce qu'ils assurent, n'est resté sauvage. Leur nombre est d'environ cent cinquante [1] ».

Ces renseignements sont les seuls que nous possédions sur cette tribu. Quant à sa langue, elle doit être depuis longtemps éteinte, car, en 1831, D'ORBIGNY ne trouva déjà plus à Santo-Corazon que deux Indiens âgés qui en eussent conservé le souvenir. Tous les autres avaient adopté le Chiquito, que les Jésuites s'efforçaient de généraliser pour faciliter leur tâche d'évangélistes[2]. Il est donc probable que le vocabulaire recueilli par D'ORBIGNY, dont le célèbre voyageur n'a publié qu'un extrait de 23 mots[3], est le seul document que nous posséderons jamais sur la langue des Otukè[4].

1. D'ORBIGNY, *op. cit.*, p. 268.
2. D'ORBIGNY, *op. cit.*, p. 268, note 2.
3. D'ORBIGNY, *op. cit.*, p. 80.
4. C'est par erreur que CHAMBERLAIN (*op. cit.*, p. 195) signale, d'après LUDEWIG (*The literature of american aboriginal languages*, Londres, 1858, p. 144), un autre document sur la langue des Otukès. Dans l'ouvrage de GEORG LUDWIG KRIEGK, cité par ces deux linguistes (*Das Land Otuquis in Bolivia ; nach einem Originalberichte des Herr Moriz Bach, Secretärs dieser Provinz*, 54 p., 1 carte, Frankfurt-a-M., 1838), on trouve dans une note des pages 23-24, non pas « quelques mots otuquès », mais le texte d'un décret du Gouverneur de la province de Chiquitos, écrit dans une langue indienne et traduit en

De la comparaison de ce vocabulaire avec deux petites listes de mots des langues kovareka et kuruminaka, réunies aussi par d'ORBIGNY et restées inédites, nous croyons pouvoir conclure que les trois idiomes appartiennent à un seul groupe linguistique.

Les Kovareka vivaient primitivement par le 17[me] degré de latitude sud et le 61[me] degré de longitude ouest de Paris. Lors du passage de d'ORBIGNY, ils habitaient à la mission de Santa-Ana de Chiquitos ; ils se disaient amis et alliés des Kuruminaka. Une centaine d'entre eux, rebelles au christianisme, avaient regagné la forêt et il n'en restait que cinquante à Santa-Ana [1].

Quant aux Kuruminaka, que d'ORBIGNY rencontra dans la même mission, ils avaient habité primitivement, aux dires des vieux Indiens, vers le nord-ouest de la province, entre les Saraveka et les Otukè, par le 16[me] degré de latitude sud et le 62[me] degré de longitude environ. Cent d'entre eux résidaient à Santa-Ana, cinquante à Casalvasco [2].

∴

Les vocabulaires des langues kovareka et kuruminaka sont très courts :

allemand. De l'examen de ce document, dont une copie nous a été aimablement envoyée par M. W. KRICKEBERG, assistant au musée d'Ethnographie de Berlin, il résulte qu'il s'agit, non d'un texte otukè, mais d'un texte chiquito. Les quelques mots suivants que nous en avons extraits ne peuvent laisser aucun doute à ce sujet :

	Texte de Kriegk.	Chiquito.
	—	—
de	*mo*	*mo*
dans	*au*	*au*
mois	*paans*	*paas* = lune
même	*atoñe*	*atoñe*
ce, cet	*cusa*	*cuza*
loin	*iche*	*iche*
écrit	*curobo*	*curobo*
hommes	*oñeca*	*oñeka*
à moi	*iñemo*	*iñemo*
village	*pooca*	*pooca* = maisons
éloigné	*opuinanaqui*	*opinanaqui*
aussi	*itio*	*ito*
ce	*naqui*	*naqui*
terres	*quiica*	*quiica*
nouveau	*niiedo*	*iyeèbo*
		etc., etc.....

1. d'ORBIGNY, *op. cit.*, p. 271.
2. d'ORBIGGY, *op. cit.*, p. 270.

ils ne comprennent que 19 et 14 mots respectivement. Néanmoins, il est facile de voir qu'ils présentent de très grandes ressemblances avec l'Otukè, ainsi qu'on pourra en juger par le tableau suivant :

	Otukè.	Kovareka.	Kuruminaka.
	—	—	—
apporte !	*osemote*	»	*arumatu-ma*
bois !	*oaketa* = manger	*ako*	*akututo*
bon, bonne	*imaxabe* = je vais bien	*emaka* ; *ix-emaka-ne* = je me porte bien	*sĩt-ĩmaxa* ; *iv-amaxa-ra-ba* = je me porte bien
canard musqué	*aremiatičo*	»	*arumaxiče* = canard
chauve-souris	*ketari*	*kietara*	»
chicha	*čoro*	*iyoro*	*ičoro*
haricot	*karanabè*	»	*karaina*
cerf	*aktešo*	*anteko* = jaguar	»
miel	*surè* = abeille	»	*zeru*
père	»	*iyoxa*	*čoko*
pierre	*tohori*	*tĩri*	»
comment te portes-tu ?	*amama-niake*	*axe-makane*	*ama-makene*
viens !	*atè*	*m-ate*	»
tortue de terre	*rerikeke*	»	*zerikiki*

Ces comparaisons portent évidemment sur trop peu de mots pour fournir des indications sur la transmutation des sons dans ces trois idiomes. Nous nous contenterons de signaler que le Kovareka semble transformer en *y* le *č* de l'Otukè et du Kuruminaka :

	Kuruminaka.	Otukè.	Kovareka.
	—	—	—
chicha	*i-čoro*	*čoro*	*i-yoro*
père	*čoko*	»	*i-yoxa*

∴

Comme nous ne possédons aucun texte dans aucun des trois dialectes que nous étudions, nous n'avons pu naturellement en faire l'étude gram-

maticale. Nous signalerons cependant les remarques que nous a suggérées l'examen de nos vocabulaires.

Préfixation. — Ainsi que l'avait déjà remarqué D'ORBIGNY[1], un grand nombre de mots otukè commencent par la voyelle *-i*. Ce sont exclusivement des noms qui peuvent être affectés d'un préfixe de possession (notamment des noms désignant les diverses parties du corps et les relations de parenté) ; aussi pensons-nous que le préfixe *-i* doit avoir cette signification, conformément à ce que l'on observe dans la plupart des langues sud-américaines :

En voici quelques exemples :

i-viaroto, talon,
i-viahukatī, testicules,
i-kitao, tête,
i-yu, ventre,
i-šeno, nez,
i-reki, ongle,
i-kiapã, poitrine,
i-čeru, langue,
i-tio, dent,
i-čaoro, garçon,
etc., etc....

Le même préfixe se retrouve en Kovareka :

Ex. : *i-mana*, mère,
i-ñoto, beau-frère,
i-yoxa, père.
i-yetaka, frère.
i-yoro, chicha.

En Kuruminaka, le fait est plus douteux, pourtant nous y trouvons le correspondant du mot *čoro*, « chicha » en Otukè, (*i-yoro* en Kovareka), sous la forme *i-čoro*.

Suffixation. — En Otukè, on note l'existence de différents suffixes, qui correspondent peut-être à un système de classification analogue à celui des dialectes chibchas du Centre-Amérique, par exemple.

Le suffixe *-ra* se retrouve dans un grand nombre de mots désignant les parties du corps humain :

i-če-ra, anus,
i-yuna-ra, avant-bras, poignet [*i-yuna* = doigt],
i-šio-ra, bouche,
i-ču-ra, côtes,
i-vio-ra, cuisse,
i-čoa-ra, front,
i-rena-ra, joue,
i-tiu-ra, menton,
kea-ra, bras,

1. D'ORBIGNY, *op. cit.*, p. 269.

i-ċapara-ra, oreille,
i-miau-ra, sein.

Le suffixe *-ka* se retrouve dans quatre noms de fruits de forme arrondie:

bueto-ka, lima, orange, citron, cedra,
rio-ka, melon d'eau,
ai-ka, calebasse,
bo-ka, fruit.

Le suffixe *-vi*, *-vibi*, semble servir à former des mots désignant les poils ou des objets, qui, dans la nature, peuvent être assimilés à ceux-ci : l'herbe, la paille.

Ex. : *vuaka-vi*, poil,
tera-vibi, barbe,
i-tabo-vibi, cheveu,
i-reka-vi, sourcils, cils,
ċatara-vi, paille du maïs,
mocena-vi, herbe.

Le suffixe *-to*, dont nous n'avons que deux exemples, parait réservé aux vocables désignant les saillies articulaires du corps :

i-kiara-to, coude [*keara* = bras],
i-viaro-to, talon.

D'autres suffixes sont plus douteux ; nous ne les signalons que sous toutes réserves.

La terminaison *-ru* se retrouve dans quatre mots désignant des objets ou des phénomènes naturels :

ou-ru, eau, *re-ru*, feu,
bua-ru, ciel, *vuau-ru*, vent.

Le sens du suffixe *-ri* nous échappe complètement :

toho-ri (Otukè), *tī-ri* (Kovareka), pierre,
bata-ri, montagne,
buaī-ri, sable,
nehe-ri, métal.
tana-ri, palmeraie,
taku-ri, maïs,
ra-rī, feuille.

La particule *-ro* ne nous apparaît avec netteté que dans un seul cas :

kiaro-ro, épaule [*keara* = bras].

Un certain nombre de noms d'animaux se terminent en *-buari*, *-buaru* :

tu-buaru, hélater,
eno-buari, rat, didelphe, arachnides, amphisbène,
o-buaru, lapin tapiti, tatou encoubert,
oro-buari, poisson surubi.

Ce suffixe se retrouve dans plusieurs langues boliviennes rattachées au groupe arawak, notamment en Saraveka, et, chose curieuse, il entre dans la composition de noms désignant des animaux au moins aussi différents que ceux de notre liste otukè :

tu-buari, hélater, cigale (Saraveka),
ari-buari, crocodile (Saraveka),
ukaxi-buare, libellule (Saraveka),
kozozo-buare, cigogne, aigrette (Saraveka),
kuna-buaru, petite tourterelle (Saraveka),
sibi-buare, effraie [*sibi* = duc ñacurutu] (Saraveka),
taka-buari, crotale (Mučoxeone),
buo-buari, loutre (Baure),
o-buaori, loutre (Mučoxeone),
etc... etc...

La terminaison *-obe* paraît servir à former un certain nombre de noms d'insectes :

čečuvi-obe, libellule [*čečuve* = grillon],
čoki-bobe, mouche marehui.

Le Saraveka et quelques langues arawak boliviennes emploient le même suffixe à peu près de la même façon :

čom-obe, abeille (Paikoneka),
išo-bobe, taon (Saraveka),
kozoz-obe, ascarides (Saraveka) [1].

Composition. — Notre vocabulaire renferme deux exemples très nets de mots composés :

1. Comparez *kozoz-obe*, ascaride et *kozozo-buare*, cigogne.

kiara-čeuru, veine [*keara* = bras, *čeuru* = intestin].
aktečo-kikia, cornes de cerf [*aktešo* = cerf, *ukikia* = corne].

Ces exemples montrent que l'Otukè, comme la plupart des langues américaines, forme des mots composés par simple juxtaposition, le déterminé précédant le déterminant.

Deux noms d'oiseaux sont également formés par composition à l'aide du nom d'un autre oiseau, auquel on a suffixé *-emesera*, mot dont le sens nous échappe :

buse-hemesera, jabiru [*busė* = hocco],
čoketone-emesera, pérénoptère aura [*čoketane* = hirondelle].

On retrouve également en Otukè de véritables familles de mots dérivés du même radical. En voici un exemple :

i-via-ha, verge,
i-via-hukatī, testicules,
i-via-vihi, poils du pubis.

Genre. — Nous n'avons qu'un seul exemple pouvant nous renseigner sur le procédé employé par les Otukė pour marquer la distinction générique. Dans ce cas particulier, pour désigner le mâle, ils ont postposé au mot désignant la femelle le mot qui signifie « homme » :

čiviaku-huani, coq [*učiviaku* = poule, *vuani* = homme].

Pronoms personnels. — La liste des pronoms personnels de l'Otukè est trop incomplète pour permettre aucune remarque :

ikiša-ošo, je — *sekiačo*, nous.
ikiča-ano, il, elle,

Verbe. — Deux terminaisons prédominent dans les verbes de notre vocabulaire : la terminaison *-ta*, et la terminaison *-take* ; elles correspondent vraisemblablement à des différences temporelles, bien que cela ne ressorte pas des significations que leur donne d'Orbigny :

ohuarutu-ta, chanter,
aneru-ta, chemine !
arere-ta, danser,
oake-ta, manger,
ahoate-ta, pleurer,

are-take, regarde !
acte-take, tuer,
anu-take, dormir.

očutu-ta, rire,
amaka-ta ača, reste là.

Telles sont les seules indications que l'on puisse extraire, croyons-nous, des éléments dont nous avons pu disposer.

∴

Ces données sont évidemment tout à fait insuffisantes pour servir de base à une comparaison grammaticale entre nos trois dialectes et les autres langues sud-américaines. Aussi la recherche des affinités de l'Otukè, du Kovareka et du Kuruminaka ne peut-elle porter que sur des comparaisons lexicologiques.

Ces comparaisons nous ont montré que ces trois langues n'ont fait que de rares emprunts au Chiquito. En voici, en effet, la liste à peu près complète :

	Otukè.	Chiquito.
	—	—
bec	*oho*,	*oho*, *ohoš*,
cabiai, paca	*okivia*,	*okiiš*,
genou	*i-šī*,	*oiče*,
paille, prairie	*oro*, *ohoro*,	*ohouš*, *ohuš*, *ooč*,
paresseux (animal)	*opohema*,	*pohema*.

Les divers dialectes samuku n'ont également fourni que très peu d'éléments à l'Otukè et à ses deux dialectes :

	Groupe otukè.	Groupe samuku.
	—	—
cigale	*kehuè* (Otukè)	*kohuo* (Guarañoka), *kohoge* (Samuku)
fourmilier tamandua	*apohè* (Otukè)	*poxi* = tatou encoubert (Poturero)
haricot	*karanabè* (Otukè) *karaina* (Kuruminaka)	*karai* (Morotoka)
laine	*ovića-via* (Otukè)	*ohuesa* (Morotoka)
porc-épic	*kuričuri*	*kurikuri* (Guarañoka), *tekurikuri* (Samuku, Poturero). *kukure* (Morotoka)

rat taupe	*ohorė* (Otukè)	*kukurė* (Morotoka)
serpent boa	*etari* (Otukè)	*yadare-dad* (Morotoka)
tatou trois bandes	*atoča* (Otukè)	*atodeek* (Guarañoka), *atodeak* = tatou encoubert (Samuku).

Par contre, les similitudes avec les langues boliviennes, que l'on rattache habituellement à la famille arawak [1], sont très nombreuses, en particulier avec le Saraveka, qui était parlé par des tribus en contact avec les Otukè, les Kovareka et les Kuruminaka. Voici la liste de ces concordances lexicologiques les plus notables :

	Groupe otukè. [2]	Groupe arawak. [3]
	—	—
abeille	*surė* (O)	*hui-sere* (4) *i-sere* = mouche (5-3) *a-čere* = mouche (5) *xuhire* = taon (5) *i-čuxuru* = mouche (1)
banane	*ako* (O)	*ako* (1)
caracara (petit)	*kahaka* (O)	*akahaka* = jacana (1)
cerf	*aktešo* (O) *anteko* = jaguar (C)	*aktixo* (1)

1. Nous employons à dessein cette formule, car un examen rapide des éléments inédits relatifs aux langues qui constituent le groupe arawak brésilien nous a montré qu'une révision sérieuse de ce groupe, établi hâtivement et sur des documents souvent insuffisants, s'impose. C'est ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, que le Saraveka a été rattaché à l'Arawak par BRINTON (*The american Race*, New-York, 1891, p. 245) sur la comparaison de cinq mots extraits du court vocabulaire publié par D'ORBIGNY (*op. cit.*, p. 80) :

	Saraveka.	Arawak.
	—	—
soleil	*kaame*	*kamu*
lune	*kači*	*kushi*
feu	*tikai*	*yaki, ikii*
eau	*une*	*une*
œil	*nol*	*noblo*

2. O = Otukè, C = Kovareka, K = Kuruminaca.

3. Les chiffres qui suivent chacun des mots arawak de ce vocabulaire comparatif désignent les dialectes suivants :

1 = Saraveka	5 = Baure
2 = Paunaka	6 = Moxo
3 = Païkoneka	7 = Layana
4 = Mučoxeone	

chauve-souris	*ketari* (O) *kietara* (C)	*huitere* (3-5)
chenille	*i-viačone* (O)	*hui-votone-piki* (6)
chien	*sišaara* (O)	*sišare* (1)
citrouille	*sibiarė* (O)	*siviahare* (1)
côtes	*i-čura* (O)	*e-xara-ti* (1)
crapaud	*huarakaka* (O)	*huarakaka* = rainette (1)
crocodile	*erehe* (O)	*arihuari* (1)
dents	*itio* (O)	*itio-kovake* = molaires (3)
face	*iče* (O)	*nu-išu* (1)
fesse	*išu* (O)	*hu-isu-xi* (2)
front	*ičoara* (O)	*nu-ičutari* (1)
genou	*iši* (O)	*ekahano-iče* = coude (1) *isīsesī* = coude (2)
haricot	*karanahė* (O) *karaina* (K)	*karaiñahe* (1)
helater	*tuhuaru* (O)	*tuhuari* (1)
iguane	*asema* (O)	*semu* = lézard (6) *samo-ke-moha* (2)
moustique	*mase* (O)	*moise* = taon (3)
narines	*i-šenoporo* (O)	*hui-širipena*, *nu-siripeno* (6)
nuit	*huasahui-taha* (O)	*zahahi* (1)
œil	*ičaa* (O)	*k-iça* (5)
ombilic	*i-čenapo* (O)	*mi-čeni* = sein (4) *i-čena* = sein (5) *si-čene*, *nu-čene* = sein (6)
ongle	*ireki* (O)	*vereke*, *nu-orekie* = dent, *ne-erekie* = molaires (6)
palmier totai	*akī* (O)	*uke* = palmier royal (2)
palmier motacu	*aciyuru* (O)	*ačere* (5)
paresseux (animal)	*opohema* (O)	*pohue* (2) *pohe* (4-6)
peau	*irivi* (O)	*inihivia* (1)
perroquet	*kaharu* = ara (O)	*aharu* = perroquet amazone (1)
poil	*vua-kavi* (O)	*kovė* (5)
porc-épic	*kuričuri* (O)	*kurikuri* = cobaie (1)
poule d'eau, jacana	*taraho* (O)	*tararo* = cormoran nigaud (4)
renard	*oka* (O)	*ohuaka-nan* = loup (4) *oka-ranan* = loup (5) *oko-romo* = loup (6)
sein	*i-miaura* (O)	*ni-an-umára* = cœur (5) *nu-omiri*, *viš-amure* = cœur (6)
tabac	*čaha* (O)	*čahi* (7) *sahuahue* (2) *sahua* (6)

tapir	*kuhui* (O)	*kupe* = coati (2)
tatou encoubert, lapin tapiti	*ohuaru* (O)	*ohuaori* = loutre (4) *huohuari* = loutre (5)
termite	*makihe* (O)	*makiho* = scolopendre (2)
terre	*moktuhu* (O)	*motexi*, *motehi* (6) *otexi* = argile (2)
tonnerre	*vetororova* (O)	*tororevo* (4) *tirurue-kò* (6)
vent	*vuauru* (O)	*ovira* (3) *vir*, *kavirian* (5)
verge	*i-viaha* (O)	*piaka* (5)
vessie	*i-yure-tanavo* (O)	*i-tenovir* (4) *i-tenovore* (5) *vi-tenevi* (3)
vouloir : je veux	*iviasike* (O)	*ičike* = oui (1)

Malgré le nombre de ces concordances, nous ne pensons pas qu'on puisse en tirer de conclusion précise tant que les affinités réelles du Saraveka notamment n'auront pas été établies d'une façon définitive. Aussi, proposons-nous provisoirement de constituer un groupe otukè comprenant les trois dialectes : otukè, kovareka et kuruminaka[1].

VOCABULAIRE

OTUKÈ, KOVAREKA, KURUMINAKA[2].

abeille	*surė* (O)
agouti	*neda* (O)
anus	*i-čera* (O)
apporte !	*osemote* (O) *arumatuma* (K)
arachnides	*enohuari* (O) (cf. rat des maisons, amphisbène, didelphe)
arc	*vevika* (O)

1. Il est probable que les Korabeka, les Kuravès, les Kurukaneka et les Tapiis appartiennent au même groupe, mais nous manquons totalement de documents sur les idiomes parlés par les Indiens.

Les Korabeka habitaient au sud de San-Rafael, vers le 18e degré de latitude sud et le 62e degré de longitude ouest, les Kuravès vivaient sur les rives du rio Tucabaca, les Tapiis dans les forêts situées entre le 17e et le 18e degré de latitude sud et vers le 60e degré de longitude occidentale, et les Kurukaneka vers le 62e degré de longitude ouest et le 16e degré de latitude sud (d'Orbigny, *op. cit.*).

2. Otuké = O, Kovareka = C, Kuruminaka = K.

argile	*roktu* (O)
avant-bras	*i-yunara* (O) (cf. poignet)
bananes	*aku* (O)
barbe	*tera-vibi* (O)
beau-frère	*i-ñoto* (C)
bec	*obo* (O)
blattes	*čečuvi-tarutu* (O)(cf. grillons)
bois !	*ako* (C) *aku-tuto* (K)
bois à brûler	*seruki* (O)
bois, forêt	*itura* (O)
bon, bonne	*emaka* (C) *sit-ĩmaxa* (K)
bouche	*i-šiora* (O)
bras	*keara* (O)
cabiai	*okivia* (O) (cf. paca)
calebasse	*aika* (O)
canne à sucre	*tebai* (O)
capricornes	*buačoho* (O)
cedra (fruit)	*buetoka* (O) (cf. citron, lima, orange)
cerf g^u pucu	*aktešo* (O)
cerf g^u bira	*buaroa* (O)
cerf g^u ti	*oroykia* (O)
cerf g^u pyta	*oroykia* (O)
cervelle	*taura-axute* (O)
ceux-là	*baxanana* (O)
chanter	*obuarututa* (O)
chat	*abi* (O) (cf. jaguar)
chat ocelof	*ademakate* (O)
chat heyra	*sureuruni* (O)
chauve-souris	*ketari* (O) *kietara* (C)
chemine !	*anerutà* (O)
chenilles	*kĩbe* (O)
cheveux	*i-tabo-vibi* (O)
cheville	*i-viačone* (O)
chicha	*čoro* (O) *iyoro* (C) *ičoro* (K)
chien	*sišaara* (O) *ačura* (C)
ciel	*buaru* (O)
cigale	*kelmé* (O)
cils	*i-reka-vi* (O) (cf. sourcils)
cire	*surebori* (O)
citron	*buetoka* (O) (cf. orange, lima, cedra)
citrouille	*sibiaré* (O)

coati brun et roux	*uktahi* (O)
cobaye	*urukua* (O)
cochon	*subuča* (O)
cœur	*i-šo* (O)
cornes	*ukikua* (O)
cornes du cerf	*aktečo-kikia* (O)
côtes (os)	*i-čura* (O)
coton blanc	*akihumari* (O)
coton mollado	*kočakoni* (O)
cou	*i-kio* (O)
coude	*i-kiarato* (O)
couguar	*akočakune* (O)
crabe	*rusa* (O)
crapaud	*huarakaka* (O)
crocodile	*erehe* (O)
cuisses	*i-viora* (O)
danser	*arereta* (O)
dents incisives	*i-tio* (O)
dents molaires	*tiaxarõ* (O)
diable	*ušamo* (K)
didelphe	*enohuari* (O) (cf. rat des maisons, amphisbène, arachnides)
doigts	*i-yuna* (O)
donne-moi	*iyura* (O)
dormir	*anutake* (O)
dos	*i-miama* (O)
eau	*ouru* (O)
écureuil gris	*apoha* (O)
enfant mâle	*ičairoko* (O)
enfant femelle	*enǫhǫ* (O)
épaule	*kiaroro* (O)
épine	*mehetȧ* (O)
étoile	*ukema* (O)
face	*i-če* (O)
femme	*vuaneti* (O)
fer et métaux	*neheri* (O)
fesses	*i-šu* (O)
feu	*reru* (O)
feuille	*rarĩ* (O)
fille	*enǫ* (O) (cf. enfant femelle)
flèche	*tehua* (O)

fleur	*rikibu* (O)
fourmi	*ričonekia* (O)
fourmilier tamandua	*apobė* (O)
fourmilier tamanoir	*buekiča* (O)
fourmilière	*kebivio* (O)
frère	*i-yetaka* (C)
front	*i-čoara* (O)
fruit	*boka* (O)
garçon	*i-čaoro* (O) (cf. enfant mâle)
genou	*i-šī* (O)
glouton taira	*sorekuni* (O)
gourmand	*kurora sīrine* (C)
graine	*obatē* (O)
grenouille	*abuaku* (O)
grillons	*čečuvė* (O)
guêpe à miel	*obuė* (O)
haricots	*karanabė* (O), *karaina*, *kañabime* (K)
helater	*tubuaru* (O)
herbe	*mocena-vi* (O)
homme	*vuani* (O)
iguane	*asema* (O)
il, lui	*ikiča-ano* (O)
intestins	*i-čeuru* (O)
jaguar	*abi* (O) (cf. chat), *anteko* (C)
jambe	*i-l'a* (O) (cf. os)
je, moi	*ikiša-ošo* (O)
jeune	*i-čaoro* (O) (cf. garçon)
joli	*aniesokikia* (O)
joue	*i-renara* (O)
jour	*neričoki* (O) (cf. soleil)
lagune	*obaeta* (O)
laid	*orovosokiete* (O)
laine	*oviča-via* (O) [esp. : oveja?]
lampyres	*tubareturutu* (O)
landes de poux	*bebua* (O)
langue	*i-čeru* (O)
lapin tapiti	*obuaru* (O) (cf. tatou encoubert)
lève-toi	*aktopēbe* (O)
lèvres (grosses)	*okokate sirine* (C)
lézard	*mamasane* (O)
libellules	*čečuvi-obe* (O) (cf. grillons)

lima (fruit)	*huetoka* (O) (cf. orange, citron, cedra)
loup rouge	*rèhè* (O)
loutre (grande)	*ičičo* (O)
lune	*ari* (O)
main	*seni* (O)
maïs	*mučata* (O), *takuri* (C)
maïs jeune (choclo)	*čatute* (O)
maison	*hual'a* (O)
manger	*oaketa* (O)
manioc	*čuhu* (O)
mauvais	*čirimaha* (K)
très mauvais	*setaki* (K)
melon d'eau	*rioka* (O)
menton	*i-tiura* (O)
mère	*i-mana* (C)
miel	*subeoru* (O), *zeru* (K)
mien : ceci est mien	*eča ore aačo* (O)
mollusques	
anodontes et mulettes	*atukua* (O)
ampullaires	*iričorovo* (O)
hélices	*nerekeke* (O)
montagne	*batari* (O)
mouche	*ruka* (O)
mouche marihui	*čokihohè* (O)
mouffette	*kurišurè* (O)
moustique	*mase* (O)
musique	*oraruhuohiko* (O)
narines	*i-šeno poro* (O)
nez	*i-šeno* (O)
nous	*sekiačo* (O)
nuit	*huasahuitaha* (O)
œil	*i-čaa, i-čaha* (O)
œuf	*huaha* (O)
oiseau	*nahuahuošio* (O)
roi des vautours	*akarakapa* (O)
canard	*matasenè* (O)
canard musqué	*aremiatičo* (O) *arumaxiče* (K) *turupare* (C)
cormoran	*ičiča* (O)
poule d'eau	*taraho* (O) (cf. jacana)
oiseau kamichi	*tatakomè* (O)
oiseau jacana	*taraho* (O) (cf. poule d'eau)

ibis bronzé	*aravo* (O) (cf. grand caracara)
ibis de Cayenne	*totota* (O)
spatule	*tokitoki* (O)
tantale	*ahuokani* (O) (cf. cigogne)
oiseau jabiru	*huse-hemesera* (O) (cf. pérénoptère aura et hocco)
cigogne	*ahukani* (O) (cf. tantale)
aigrette	*huasě* (O)
héron ordinaire roux	*oho* (O) (cf. anis des savanes et des palétuviers)
autruche	*hahari* (O)
oiseau yerutu	*huataha* (O)
oiseau pecui	*liviota* (O)
pigeon	*ataxa* (O)
perdrix	*uvakuhua* (O)
poule	*učiviaku* (O)
coq	*čiviaku-huani* (O)
oiseau la campánilla	*dečo* (O)
hocco	*husě* (O)
todier	*čurara* (O) (cf. oiseau-mouche)
perruche	*kitio* (O)
ara bleu et jaune	*karusane* (O)
ara rouge et ara à collier jaune	*kaharu* (O)
toucan toco	*axo* (O)
ani des savanes et des palétuviers	*oho* (O) (cf. héron)
perroquet sey et perroquet amazône	*reho* (O)
pic	*enari* (O)
martin-pécheur	*atsamu* (O)
mot-mot	*evu* (O)
oiseau-mouche	*čurara* (O) (cf. todier)
pic acahi bleu ciel	*aričoho* (O)
troupiale chopi	*čohosani* (O)
cacique matico	*kananiru hare* (O)
hirondelle	*čoketane* (O)
engoulevent	*kusaho* (O)
oiseau hornero	*kekihi* (O)
petit duc, effraie	*simiuru-kuku* (O)
duc ñacurutu	*kuku* (O)

pérénoptère aura	*čoketone emesera* (O) (cf. hirondelle et jabiru)
faucon petit	*kadeču* (O)
petit caracara	*kabaka* (O)
grand caracara	*aravo* (O) (cf. ibis bronzé)
pérénoptère urubu	*asenavo* (O)
ombilic	*i-čenapo* (O)
ongles	*i-reki* (O)
orange	*huetoka* (O) (cf. cedra, lima, citron)
oreille	*i-čaparara* (O)
orteil	*i-vire-eno* (O)
os	*i-ľia* (O) (cf. jambe)
paca	*okivia* (O) (cf. cabiai)
paille	*oro* (O) (cf. prairie)
paille du maïs	*čatari-vi* (O)
palmeraie	*tanari* (O)
palmier totai	*akĩ* (O)
palmier motacu	*aciyuru* (O)
palmier marayahu	*ohaveta* (O)
palmier carundai	*aratĩtĩ* (O)
palmier cuse	*tohohui* (O)
papillon	*kĩve* (O)
paresseux (animal)	*opohema* (O)
patate	*huaravu* (O)
paume de la main	*seni* (O)
peau	*i-rivi* (O)
pécari	*suvuakarani* (O)
père	*i-yoxa* (C) *čoko* (K)
pierre	*tohori* (O) *tĩri* (C)
plante du pied	*i-vire-egua* (O)
pleurer	*ahoateta* (O)
pleuvoir	*verkototaxa* (O)
plumes	*navo* (O)
poignet	*i-yuna-ra* (O) (cf. avant-bras)
poil	*vuaka-vi* (O)
poils du pubis	*i-via-vihi* (O)
poisson	*aharo* (O)
poisson surubi	*orohuari* (O)
anguille	*mono, mapo* (K)
poitrine	*i-kiapă* (O)
porc-épic	*kuričuri* (O)
se porter : comment te portes-tu ?	*amama-niake* (O) *amama-kene* (K) *axemakane* (C)

(je me porte) bien	*imaxahe* (O) *ix-emaka-ne* (C) *iv-amaxa-raha* (K)
pou garrapata	*tarinikia* (O)
pou de tête	*hohuivike* (O)
pouce et autres doigts	*seni* (O) (cf. main et paume de la main)
prairies	*ohoro* (O) (cf. paille)
prends !	*osehemate* (O) (cf. apporte)
puce pénétrante	*kičočo* (O)
rainette	*hararakahe* (O)
rat des maisons	*enohuari* (O) (cf. didelphe, amphisbène, arachnides)
rat des bois	*kahaka* (O)
rat taupe	*ohorė* (O)
regarde !	*aretake* (O)
renard tricolore	*oka* (O)
reste là !	*amakata ača* (O)
rire	*očututa* (O)
rivière	*ouru* (O) (cf. eau)
sable	*huaīri* (O)
sang	*i-kioka* (O)
sauterelle	*čečuhua* (O)
scarabée	*okane* (O)
scolopendre	*rektaka* (O)
sein (de femme)	*i-miaura* (O)
sel	*maktahu* (O)
serpent	
couleuvre	*etarehohe* (O)
amphisbène	*enohuari* (O) (cf. arachnides, didelphe, rat)
boa	*etari* (O)
crotale	*ahuaku* (O)
singe	*aačo* O)
alouate noir	*sehuetovo* (O)
alouate rouge	*kučaku* (O)
maquis nocturne	*čoketane* (O) (cf. hirondelle)
calithrix lion	*huikičaha* (O)
calithrix	*oorošoahe* (O)
soleil	*neri* (O)
sourcils	*i-reka-vi* (O) (cf. cils)
tabac	*čaha* (O)
talon	*i-iviaroto* (O)
taon	*tuvakarė* (O)
tapir	*kuhui* (O)

tatou géant	*huatari* (O)
tatou peba	*rosoho* (O)
tatou encoubert	*ohuaru* (O) (cf. lapin tapiti)
tatou trois bandes	*atoča* (O)
termites	*makihe* (O)
terre	*moktuhu* (O)
testicules	*i-viahukatĭ* (O)
tête	*i-kitao, kitaho* (O)
tique garrapata	*tovini* (O)
tonnerre	*vetororova* (O)
tortue de terre	*rerikeke* (O) *zerikiki* (K)
tortue d'eau	*utsė* (O)
tuer	*aetetake* (O)
veines	*kiara-čeuru* (O)
viens !	*atė* (O) *mate* (C) *aru-mat-uma* (K) (cf. apporte)
vent	*vuauru* (O)
ventre	*i-yu* (O)
vers (asticots)	*atė* (O)
ascarides	*muktorė* (O) (cf. terre)
verge	*i-viaha* (O)
vessie	*i-yure-tanavo* (O)
vieux	*eadi* (O)
voleur	*ĭhuĭxuxĕ* (O) *matata sĭrine* (C)
je veux	*ivia sike* (O)
je ne veux pas	*oraebie skate* (O)
vulve	*vavenesitia* (O)
yules	*huaikiopo* (O)

HISTOIRE LÉGENDAIRE
DE LA NOUVELLE-ESPAGNE

PAR LE COMTE DE CHARENCEY

(*Suite et fin.*)

---

§ 3. — DONG ET HUITZILOPOCHTLI.

Voici ce que racontent les Annamites, au sujet du personnage qui aurait préservé leur pays de la conquête étrangère. Au temps de l'avant-dernier monarque de la dynastie des Hung, c'est-à-dire vers le début du IVe ou à la fin du IIIe siècle avant notre ère, une armée chinoise envahit le pays. A la suite d'une grande défaite, subie par son général *Ly-công-dât*, le souverain de l'Annam découragé, ne savait plus qui opposer à l'ennemi.

Heureusement, vivait à cette époque, dans le village de *Phu-dông*, un homme âgé de plus de soixante ans, et dont la femme avait conçu d'une façon miraculeuse. Près de quatre ans auparavant, traversant le village de *Bin-tou* (aujourd'hui *Ti-cou*), près de *Bac-ninh*, elle avait marché sur l'empreinte d'un pied de grandeur extraordinaire. Aussitôt, elle s'était trouvée enceinte.

L'enfant dont elle accoucha n'avait jamais parlé depuis le jour de sa naissance, et se tenait toujours étendu sur le dos, sans pouvoir ni marcher, ni s'asseoir.

Cependant, un héraut arrive au village de Phu-dông. De la part du souverain, il convoque tous les habitants sous les drapeaux, promettant de grandes récompenses à ceux qui se comporteraient vaillamment. La mère du jeune enfant, l'ayant entendu, s'écrie : « Malheur à moi, qui ai enfanté un être inutile, ne sachant que boire et manger ! Ce n'est pas lui qui sera jamais capable de se mesurer avec nos ennemis. Le roi peut bien garder pour d'autres ses bienfaits. Nous ne savons, nous, que téter et nous gaver de bouillie. »

A peine l'enfant a-t-il entendu ces paroles, qu'il se lève sur son séant

et dit : « Je vous prie de faire venir ici le héraut. » La mère, devant ce prodige, se trouve saisie d'une grande frayeur. Elle appelle sa voisine qui, à son tour, reste stupéfaite, et conseille de faire entrer l'envoyé du roi.

Dès qu'il aperçoit ce dernier, le garçonnet se lève tout debout et s'écrie : « Va dire au roi qu'il fasse forger un cheval, haut de huit pieds, une massue et un casque, le tout de fer. L'enfant qui te parle montera sur le cheval, se coiffera du casque, et, s'armant de la massue, dissipera tous les ennemis. »

« De quel poids voulez-vous la massue, dit le héraut ? » « De cent livres, répliqua le bambin, et le cheval ? de mille livres, ajouta-t-il. »

L'envoyé s'empresse de retourner près de son maître, et lui rend compte de ces faits extraordinaires : « Le ciel, s'écrie le roi, manifeste son intention de nous sauver. »

Il ordonne à son intendant de fabriquer tout ce qui a été prescrit et de l'envoyer au merveilleux enfant. Ce dernier manifeste alors son mécontentement de ce que le cheval n'avait pas d'entrailles. Il exige qu'on lui en forge, et satisfaction est aussitôt donnée à l'impétrant. Cheval, casque et massue sont portés sans retard au village de Phu-dông.

Quand la mère voit arriver tous ces objets, elle est prise de peur et témoigne de l'effroi devant son fils. Celui-ci réplique en riant : « Ne prenez pour l'instant d'autre souci que de me préparer à manger et à boire. Je dois prendre beaucoup de forces pour entrer en campagne. »

Sitôt que le jeune homme eût commencé son repas, il grandit d'une façon extraordinaire. Sa mère, ne parvenant point à le rassasier, dut avoir recours aux voisins. Tout le village apporta du riz et du vin pour ce festin extraordinaire, lequel dura deux jours. Après quoi, l'enfant, devenu un géant, se coiffe du casque et, armé de la massue, enfourche le cheval de fer, puis il se met en marche.

Le roi avait commandé à son neuvième fils, appelé *Uy-son*, de l'accompagner. L'armée annamite formait trois corps de troupes, chacun de 30.000 hommes.

Le guerrier miraculeux était en tête, et son cheval de fer fendait l'espace, comme s'il avait eu des ailes.

L'enthousiasme des populations se trouve porté à son comble par la vue de ces prodiges ; aussi volontaires d'accourir de toutes parts. A ce moment, deux frères de la famille *Nguyen*, du hameau de *Nghiemsa*, abandonnent leurs buffles dans la rizière et, armés du fer de leurs charrues, suivent les soldats.

On atteignit l'ennemi à la hauteur de la montagne de *Trau* (entre *Bacninh* et *Dap-cau*), où les avant-postes se trouvaient fortement retranchés. Le combat s'engage immédiatement. Après un choc terrible, mais déci-

sif, quatre généraux chinois restent étendus morts sur le terrain. Leurs soldats, mis en fuite, sont poursuivis jusqu'à une assez grande distance. Au fort de la mêlée, le guerrier miraculeux, ayant brisé sa massue de fer, arrache une touffe de bambou et en frappe l'ennemi, dont il achève ainsi la déroute.

Ceux des Chinois qui ne succombent pas sont absolument terrifiés et mettent bas leurs armes. Vingt-quatre officiers s'étant engagés à ne plus servir contre le *Vun-lang* (nom alors donné à l'Annam) seront remis en liberté.

Le fils de l'empereur de Chine, trouvé parmi les morts, est inhumé au pied de la montagne. On y montre aujourd'hui encore son tombeau.

Après la victoire, le guerrier miraculeux, remontant sur son cheval de fer, prend la route de *Kim-anh*, qu'il suit jusqu'à la montagne de *Vu-linh*. Arrivé là, on le voit descendre de son coursier, déposer casque et massue, puis s'envoler au ciel.

Le cheval de fer se rend tout seul au village de *Dong-vi*.

Une marque de pied, imprimée sur la pierre, s'aperçoit encore de nos jours au sommet de la montagne. C'est l'empreinte que laissa le guerrier en quittant la terre.

A l'endroit où le cheval s'arrêta, un temple fut construit, que le roi dota d'un domaine de dix *mâns* de rizières.

Un autre temple ne tarda pas à s'élever dans le village où était né le libérateur de l'Annam, et l'on érigea, sur l'emplacement de sa maison, une statue de pierre, avec cette inscription en chinois : « Ici, autrefois, était la maison du célèbre Dông. » Le monarque annamite affecta le revenu de cent mâns de rizières à l'entretien de ces deux édifices.

Enfin, près de treize ou quatorze siècles plus tard, c'est-à-dire vers l'année mil vingt, le roi *Ly*, qui était originaire de ces environs, voulut, lui aussi rendre honneur au grand génie national. Il lui consacra deux nouveaux temples. L'un était situé dans son village natal de *Phu-dông*, proche la maison commune; l'autre, sur le versant de la montagne *Vu-ninh* ou *vê-linh*, non loin du *Phu* de *Tu-son*. Dans ce dernier, on plaça la statue de *Dâng*, laquelle y est toujours restée depuis ce temps.

En commémoration de leur délivrance, les habitants de l'Annam célèbrent chaque année, dans les temples du génie en question, et, spécialement, dans celui de Phu-dông, des fêtes, auxquelles on donne le plus d'éclat possible. Au cours de ces solennités, des groupes historiques rappellent le grand événement accompli il y a plus de vingt-trois siècles. La crête de la toiture du temple, où ont lieu lesdites fêtes, apparaît ornée de dragons en porcelaine bleue.

Des députations de tous les villages du canton viennent faire des

offrandes au génie. Elles sont composées de notables, correctement vêtus de la robe bleue à longues manches. La cérémonie se termine par un simulacre de combat, rappelant celui où les guerriers indo-chinois triomphèrent de ceux du Céleste Empire. Les généraux chinois y sont figurés, à ce que l'on affirme, par de jeunes vierges, jouant un rôle muet, et qui doivent garder l'immobilité la plus absolue [1].

La curieuse légende, ici étudiée, apparaît formée d'éléments très divers. Reconnaissons-y, tout d'abord, un élément historique, à savoir le souvenir d'une victoire jadis remportée par l'Annam, ou plutôt le Tonkin, sur la Chine.

Le trait de la conception merveilleuse de Dông pourrait bien constituer un emprunt au Folklore du Céleste Empire. On le retrouve presque identique dans les récits concernant *Hoa-sin*, la mère du mythique empereur *Fo-hi*, qui devient enceinte, parce que, ayant vu des traces de pied humain d'une grandeur extraordinaire, elle éprouva le désir d'avoir un fils semblable à celui qui les avait laissés [2]. Son vœu fut exaucé et, au bout de quatorze mois, elle donna le jour au premier monarque de la Chine.

D'autre part, *Tchéou-King*, qu'une tradition plus ou moins authentique fait remonter au XIIe siècle avant notre ère, raconte, dans une de ses odes insérées au *Chi-King*, que *Kiang-Yuen* conçut *Héou-tsi*, le fondateur de la dynastie des *Tchéou*, parce qu'elle avait posé le pied à la place où le *Chang-Ty* (Seigneur suprême) laissa la trace de son orteil [3].

L'Hérodote de la Chine, Tsé-ma-thsien, qui florissait dans le milieu du premier siècle de notre ère, rapporte le même fait, et cela, d'une façon assez semblable [4].

Ajoutons-y le trait de la mère de *Yao*, fécondée par la vertu d'une perle qui tomba dans son sein, et qu'elle avala ; celui de la mère de *Hoang-ti*, laquelle se trouva enceinte par la lueur d'un éclair et d'une lumière céleste, dont elle avait été environnée. C'était, comme le remarque le Père Cibal, la prétention de beaucoup de fondateurs de dynasties de l'Empire du milieu d'avoir été enfantés par une vierge.

1. M. G. Dumoulin. *Une fête religieuse annamite au village de Phu-dông* (Tonkin), pp. 67 et suiv. du T. XXVIII de la *Revue de l'Histoire des religions* (numéro de juillet-août 1893).

2. Lord Macartney. *Voyage dans l'intérieur de la Chine* (Trad. de Castéra). T. I, p. 48.

3. R. P. Prémare. *Traditions primitives*, etc. § 4, pp. 488 et suiv. du cahier de 1875 des *Annales de la Philosophie chrétienne*.

4. *Lucina sinè concubitu*, ch. V, pp. 299 et suiv. du *Folklore dans les deux Mondes*, T. XXIII des *Actes de la Société Philologique*. Paris, 1894.

Les Annamites, qui n'avaient pas tant de prétention, se bornent à nous représenter le génie Dong comme procréé d'une façon surnaturelle, mais ne parlent pas de la virginité de celle qui lui donna le jour. Ils n'en font pas surtout un monarque.

L'emprunt, à cet égard, nous semble peu contestable, et nous pouvons considérer la légende concernant le génie libérateur du Tonkin, en partie du moins, comme un écho affaibli de celles de l'Empire du milieu. Tous ces récits se sont visiblement greffés sur une donnée, peut-être plus ancienne, et, à coup sûr, empreinte davantage de naturalisme.

Sans manquer de déférence à l'opinion de certains savants qui reprochent à M. Max Mueller une tendance trop marquée aux explications de cette sorte, nous croyons nous trouver ici en présence d'un mythe d'origine astronomique.

La comparaison avec les traditions d'autres peuples asiatiques ne pourrait que nous confirmer dans cette manière de voir, ainsi qu'il sera exposé tout à l'heure. Ne serait-il pas logique de supposer qu'à l'origine, le génie belliqueux n'était qu'un emblème du soleil levant, ou plutôt du soleil printanier, lequel dissipe les nuages venus du nord et les ténèbres de la nuit ?

Le bleu constitue, comme on l'a déjà vu, la couleur spécialement affectée à son culte. Ne serait-ce pas, parce que l'astre du jour fait régner l'azur dans les plaines célestes ? N'aurait-on même pas quelque lieu de croire cette partie du récit indo-chinois prise aux riverains du Gange ?

Il ne faut pas oublier que ces régions du Sud-Est asiatique ont profondément subi la double influence de l'Hindoustan et de la Chine.

Voici, en tous cas, ce que nous lisons dans le Maha bhârata, dont la rédaction définitive n'est peut-être pas antérieure aux premiers siècles de notre ère.

Un jour, l'épouse du pénitent *Vâcishtha*, voulant détourner son petit-fils de certains projets de vengeance, lui aurait fait le récit suivant :

Des *Kschattriyas* (guerriers) de la race de *Kritavirya* voulurent, un jour, exterminer les *Bhrigus*, ascètes illustres par leur vertu, et appartenant à la souche des *Rishis*. Malgré les soins, par eux pris, pour échapper à leurs ennemis, presque tous ces saints personnages furent mis à mort, ainsi que leurs épouses.

L'une de celles-ci, voyant les guerriers impitoyables ouvrir le ventre de ses compagnes pour en arracher le fruit, s'empresse de recourir au procédé jadis employé par Jupiter à l'égard de Bacchus, le fils de Sémélé, lorsqu'il cacha ce dernier dans sa cuisse.

Quoi qu'il en soit, les égorgeurs ayant été prévenus par un misérable, qui tentait de sauver sa vie au moyen d'une trahison, s'avancent, déci-

dés à tuer la mère avec l'enfant. Celui-ci, sortant tout-à-coup de la cuisse maternelle, leur apparaît, environné d'une telle lumière, que ses agresseurs en ont les yeux brûlés. Ils conjurent alors le jeune héros d'avoir pitié d'eux.

L'enfant de la *Bhrigu*, s''étant enfin laissé attendrir, consent à leur rendre la vue. Il reçut, en souvenir de sa merveilleuse naissance, le nom d'*Aurvâ*, litt. : « né de la cuisse », puis se signala par différents exploits[1].

L'éclat dont se trouve environné ce dernier, au moment de sa naissance, indiquerait bien que nous avons affaire à un mythe solaire.

Voyons dans le fils de la *Bhrigu*, un emblème de l'astre du jour qui, à son lever, fait à la fois disparaître l'aurore et les ténèbres, personnifiées par les *Kschattriyus*.

La miséricorde dont il fait preuve, vis-à-vis de ses ennemis, pourrait bien constituer une adjonction à la légende primitive, tout comme la liberté rendue aux officiers chinois, dans le récit annamite. On a voulu indiquer par là l'action bienfaisante du soleil, qui rend la vie et la joie à toute la nature.

Par exemple, nous ne saurions méconnaître un emprunt à la muse hellénique, dans le passage concernant la façon dont *Aurvâ* échappe au trépas.

Ajoutons que les deux mythes n'ont pas absolument la même signification.

Sémélé figure surtout l'aurore que dissipe l'astre du jour à son lever ; tandis qu'il serait difficile d'assigner le même rôle aux Kschattriyas. Ils personnifient surtout, soit les nuages qui voilent la splendeur du soleil, soit les ténèbres qui disparaissent, alors que le jour commence à briller.

Toutefois, la transformation des idées, l'une dans l'autre, se conçoit sans peine, lorsqu'il s'agit de Folklore. Incontestablement, l'histoire de Bacchus doit être regardée comme le prototype ; celle du poète indien n'en est qu'une déformation.

Un trait, toutefois, se trouve omis dans les récits de l'Annam comme de l'Indoustan, et qui, cependant, devrait faire partie du récit primitif. C'est celui du héros, vainqueur des puissances ténébreuses, et qui parle avant que de naître. Rien de plus naturel, puisque ce triomphateur n'est que l'image de l'astre du jour, éclairant l'univers avant même de s'être montré à l'horizon.

1. *Mahabhârata* ; *Addi-parva* ; *Adhayaya*, CLXXVII. — Abbé Roussel, *Les idées religieuses du Mahabhârata*, pp. 266 et 267 du T. XII ; n° 3 du *Muséon*, Louvain, 1893.)

En tout cas, ce détail se retrouve fort bien conservé, non seulement dans les légendes japonaise et mexicaine, dont il va bientôt être question, mais encore dans un autre passage de l'épopée des rives du Gange.

Il y a eu ici, en quelque sorte, dissociation des éléments de l'ancien mythe. Ce qui le prouve d'une façon décisive, à notre avis, c'est que dans l'épisode en question il sera parlé sinon de *Vacishtha* en personne, du moins d'un autre pénitent, appartenant à la même famille.

Le malheureux venait de perdre son fils *Çaktri*. Désespérant de ne plus jamais avoir de postérité, il entreprend de mettre fin à ses jours. Après plusieurs essais infructueux de suicide, il s'écrie dans son désespoir : « Hélas! je ne puis moùrir ! »

Un jour, cependant, que l'ascète infortuné errait par monts et par vaux, il fut, sans s'en apercevoir, accompagné par sa belle-fille. Comme elle marchait près de lui, voici que le pénitent entend soudain une voix, laquelle récitait distinctement les Védas, sans oublier les dix *Angas*. Il se retourne soudain et s'écrie : « Qui donc me suit ? » Sa bru répond : « Je suis *Adricyanti*, veuve de *Çaktri*. » Bien que vouée à l'ascétisme, je me trouve en proie au désespoir. » Le pénitent ajoute : « O ma fille, quelle est donc la voix que j'entendais tout à l'heure réciter les Védas avec les *Angas*, et laquelle ressemble si fort à celle de mon fils *Çaktri* ? »

Adricyanti réplique : « Je porte dans mon sein le fils de Çaktri. Voici douze ans que je l'ai conçu. La voix que vous venez d'entendre est celle de cet *embryon ascète*, qui récitait les Védas. »

A ces mots, le vieux pénitent s'écrie, plein de joie : « J'ai encore un fils. » Dès lors, il renonce à mettre fin à ses jours, et, accompagné de sa bru, retourne chez lui.

Celle-ci donna enfin le jour à un enfant mâle dont l'esprit était, depuis longtemps, illuminé par la science Védique[1].

Le fait d'une longue gestation, telle que celle du fils de Çaktri, pourrait donner lieu à des explications de plus d'une sorte. Faudrait-il y voir une allusion au soleil d'hiver, qui apparaît si tardivement ? Nous n'oserions le soutenir. Serait-ce un emprunt à la légende chinoise de *Lao-tseu*, lequel resta dans le sein maternel pendant quatre-vingts ans, et naquit, par suite, avec des cheveux tout blancs[2] ?

Cela ne semble nullement prouvé. En tout cas, l'opinion en vigueur, chez les Maures de la Tunisie, qu'une femme peut rester enceinte plusieurs années, aurait peut-être une origine moins obscure. Ne serait-il pas

1. *Muséon. Ubi supra*, p. 265.
2. C. Pauthier. *Chine*, 1re partie, p. 112 de la collection. *L'Univers* par Firmin-didot (Paris, 1839.)

permis de la croire répandue par des épouses qui se trouvaient dans une situation plus délicate qu'intéressante, ou bien que leur stérilité prolongée exposait souvent à la répudiation.

Fait, du reste, curieux à signaler, et qui prouve bien la facilité avec laquelle les contes se répandent au loin. Un emprunt au récit annamite apparaît visible dans nos plus anciens romans de chevalerie. Nous ne chercherons pas à quel moment il a pu être fait. Ce qui est certain, c'est que l'enchanteur Merlin rappelle singulièrement le génie Dông, par sa naissance miraculeuse.

Le poète Cambrien est enfanté par une jeune vierge, dont un diable incarné a abusé pendant son sommeil[1]. Aussi bien que le héros annamite, il rassure sa mère, très effrayée. La jeune fille, craignait que la justice ne la punît de mort, pour une faute dont elle était pourtant innocente.

L'enchanteur, qui ne faisait que de naître, lui dit en riant : « Ne redoute rien, ta vie est hors de danger, quelque grief qu'on t'impute[2]. »

Inutile d'entrer ici dans plus de détails, et d'exposer comment Merlin parvint à soustraire sa mère à la rigueur des lois.

Tout cela ne fait plus partie, en effet, du récit primitif.

La version japonaise de la même légende est certainement bien plus récente, ce qui indique qu'elle doit avoir subi davantage d'altérations. L'influence des idées bouddhiques s'y fait fortement sentir. Aussi, le guerrier de l'Annam, l'ascète bhramanique y apparaissent-ils remplacés par un moine de la secte de Çakyamouni.

Toutefois, une trace d'archaïsme s'y rencontre, en ce qui concerne le don prématuré de la parole à lui attribuée. Voici, en tout cas, ce que racontent à ce propos les insulaires du Nippon.

Le grand Apôtre de l'archipel du soleil levant vint au monde en 575 de notre ère, à la Cour impériale, la troisième année du règne de *Fitatz*. Sa naissance aurait été précédée et suivie d'événements remarquables.

Une nuit, sa mère le vit en songe, environné de rayons qui brillaient comme le soleil, et une voix lui adressa ces paroles : « Moi, le saint *Guzobosatz*, renaîtrai pour enseigner le monde et, à cet effet, descendrai dans ton sein. » A l'instant, elle se réveilla et reconnut qu'elle était grosse. Huit mois après, la jeune femme entendit distinctement parler son enfant, qui n'avait pas encore vu le jour. Le douzième mois, elle accoucha sans

1. Dr Franck. *Algérie, États tripolitains, Tunis*, p. 109. (Paris, 1851), dans la collection *l'Univers*, de Firmin-Didot. Paris, 1859. — *La Régence de Tunis*, p. 311 du T. I de la *Revue orientale et américaine*. (Paris, 1859.)

2. *Le roman de Merlin*, pp. 113 et suiv. du T. I de la *Bibliothèque des romans*, (Paris, 1775.)

douleur et même avec plaisir d'un fils, qui fut appelé, de son vivant, *Fatsisino*.

Après sa mort, seulement, on changea ce nom en ceux de *Taïs* ou mieux de *Sotoktaïs*, sous lequel il est plus connu.

Ce merveilleux enfant ne tarda pas à donner des signes de sa piété future. Les pratiques religieuses et la prière faisaient ses délices, dès l'âge le plus tendre. Il n'avait que quatre ans, lorsque les os et reliques du corps du grand Siaka (Çakyamouni) lui parvinrent d'une façon miraculeuse.

C'est à partir de ce moment que la loi de Bouddha a commencé à faire de grand progrès au Japon [1].

En comparant tous ces récits qui se sont plus ou moins éloignés du type primitif, nous voyons que la légende originelle se pouvait résumer ainsi : « Le divin guerrier des plaines azurées, c'est-à-dire le soleil, même avant son lever, disperse les puissances ennemies, à savoir l'obscurité et les nuages. Il fait jouir l'univers entier de sa chaleur bienfaisante, ainsi que de sa douce lumière. »

Voyons maintenant ce qu'est devenue la tradition, ici étudiée, chez les peuples de la Nouvelle-Espagne. Les habitants de Ténochtitlan, ou Mexico, racontent ce qui suit au sujet de *Huitzilopochtli*, le dieu Mars de ces régions.

Sur une éminence appelée *Coatépec*, litt. : « A la montagne du serpent », non loin de la célèbre cité de Tulan en Xocotitlan, qui n'était autre chose que l'ancienne métropole du second Quetzalcohuatl, vivait une femme appelée *Coatlicuyé*, c'est-à-dire « Jupon de serpent. » Elle était mère des *Centzon Vitznahuas*, litt. : « Quatre cents Méridionaux, » et avait pour sœur *Coyalxauhqui*, litt. « Grande dame parée à la mode antique. » Par esprit de pénitence, Coatlicuyé balayait quotidiennement le pavé d'un temple du voisinage.

Un jour, livrée à cette sainte occupation, la dévote personne voit une petite boule de plumes, semblable à une pelote de fil, tomber sur elle. En vain, sa tâche terminée, voudra-t-elle reprendre le mystérieux objet. Celui-ci avait disparu. En revanche, la voilà qui se trouve enceinte.

En apprenant cette nouvelle, les *Centzon Vitznahuas* deviennent furieux, et *Coyaulxauhqui* leur conseille de tuer leur mère, qui les a couverts de déshonneur.

Avertie de ce qui se tramait contre elle, Coatlicuyé se sent prise de peur. Le héros qu'elle portait dans son sein la rassure par ces mots : « Calme-toi, je sais ce que j'ai à faire. »

1. Kaempfer. *Histoire du Japon* (trad. de Scheuchzer), T. I, liv. II, ch. IV, pp. 263 et 264. (Amsterdam, 1732.)

Cependant, voici que les *Çentzon Vitznahuas* se préparent à mettre à exécution leur projet homicide. Ils commencent à arranger leurs cheveux en torsade, comme des guerriers marchant au combat. L'un d'eux, cependant, nommé *Quauhtlicac*, qui désapprouvait la conduite de ses frères, court prévenir Huitzilopochtli, lequel n'était pas encore né.

Ce dernier répond : « O mon oncle ! regarde soigneusement ce qu'ils font ; écoute ce qu'ils disent, parce que je n'ignore pas, de mon côté, comment je dois agir. »

Cependant, les meurtriers s'avancent, bien armés et le corps couvert de morceaux de papiers. *Coyalxauhqui* leur servait de guide. Aussitôt, le dialogue suivant s'engage entre Huitzilopochtli et son conseiller.

— « Où sont-ils en ce moment ? »

— « Ils atteignent Tzompatitlan, litt. : « Près du puits patibulaire. »

— « Et actuellement, où se trouvent-ils ? »

— « A Coaxcalco, litt. : « A la demeure du serpent. »

— « Jusqu'où se sont-ils dorénavant avancés ? »

— « Jusqu'auprès de Petlac. »

« Enfin, ajoute bientôt Quauhtlicac, les voici tout près et Coyolxauhqui marche à leur tête. »

Aussitôt, le Mars mexicain sort tout armé du sein maternel. Il tenait à la main une rondache bleue appelée *Teneuch*, ainsi qu'un javelot teint de la même couleur, tout comme ses cuisses et ses bras.

Le héros avait eu soin de se peindre la face, et sa tête se trouvait surmontée d'un ornement qu'on avait pris la précaution d'y coller. Quant à la jambe gauche du génie guerrier, elle était grêle et couverte de plumes. Ces détails possèdent visiblement une valeur symbolique, mais nous n'entreprendrons pas ici de les expliquer tous.

Quoi qu'il en soit, le dieu nouveau-né ordonne à un nommé *Tochancalqui* de mettre le feu à un serpent fabriqué de bois de pin et appelé *Xiuhcoatl*, litt. : « Serpent d'herbes, » et, sans doute, métaphoriquement : « Serpent enflammé. » Rappelons-nous, en effet, le nom de *Xiuhteuctli*, litt. : « Seigneur de l'herbe » donné au dieu du feu, au Vulcain de la mythologie mexicaine.

Bientôt la sœur de *Coatlicuyé* tombe, frappée à mort, par cette sorte de tison.

Puis Huitzilopochtli, faisant quatre fois le tour de la sierra, poursuit les Vitznahuas, des hauteurs jusqu'à la plaine. Ses frères ne pouvaient lui résister, et, malgré leurs pleurs et leurs supplications, il les met presque tous à mort.

Quelques-uns, cependant, parviennent à gagner le *Huitzilampa*, « le Rhumb du Sud, la région méridionale ». Le vainqueur s'empare des

dépouilles des fugitifs, et spécialement de leurs armes appelées *Anécuihotl* [1].

On ne saurait douter, d'ailleurs, que le Mars mexicain, ainsi que l'a fort heureusement établi un de nos plus éminents Américanistes, ne constitue l'emblème du soleil printanier, triomphant de l'hiver et dissipant les nuages, lesquels cachent l'azur du ciel [2].

Voilà précisément pourquoi on le représente comme un vaillant guerrier ; pourquoi le bleu céleste constitue sa couleur de prédilection. Tout le reste de sa symbolique confirme l'opinion du docte allemand. Son nom de *Huitzilopochtli* se trouve d'ordinaire traduit par « Oiseau-mouche gaucher ». C'est que ce volatile lui était spécialement consacré, comme jadis la chouette à Minerve, chez les Athéniens. Son plumage ne brille-t-il pas, en quelque sorte, comme les rayons de l'astre du jour et, d'autre part, l'on connaît les instincts belliqueux de ce magnifique oiseau. Il attaque volontiers, et souvent met en fuite des volatiles beaucoup plus gros que lui.

En un mot, le dieu en question mérite de passer pour l'antithèse de *Tezcatlipoca*, personnification du soleil d'hiver, lequel répand encore sa lumière, mais donne peu de chaleur [3].

Faire le départ, dans cette curieuse légende, entre ce qui est mythe et ce qui pourrait revêtir un caractère historique, semble malaisé. N'a-t-on pas lieu de se demander si, dans ce que l'on raconte de la défaite des Vitznahuas, il ne cache pas quelque allusion à la conquête du Tulan en Xocotitlan, par les Mexicains qui en auraient délogé une autre tribu de même race qu'eux, mais établie depuis plus ou moins longtemps dans cette cité. Le nom même « de grande dame habillée à la mode antique, » porté par la sœur de Coatlicuyé, semblerait justifier une telle façon de voir.

D'autre part, comment ne pas assimiler les quatre cents Méridionaux aux *Omuchqaholab* aux « quatre cents jeunes gens » dont parle le livre sacré ? Ils auraient voulu attenter à la vie de *Zipacna*, emblème, ainsi que son frère *Cabrakan*, du tremblement de terre qui ébranle les montagnes.

Ces derniers, croyant avoir réussi, fêtaient leur succès dans une orgie. Toutefois, Zipacna, qui a trouvé moyen d'échapper au sort à lui réservé,

1. Sahagun. *Hist. gén. de las cosas de Nueva España*, lib. III, cap. I. — Torquemada. *Monarquia indiana*. T. II, lib. VI, cap. XXI, pp. 41 et 42. (Madrid, 1723.)

2. M. Seler. *Huitzilopochtli, dieu de la guerre chez les Aztèques*, pp. 307 et suiv. de la 8e session du *Congrès des Américanistes*. (Paris, 1890.)

3. M. G. Raynaud. *Les trois principales divinités mexicaines*, p. 181 et suiv. du T. XXIX de la *Revue de l'histoire des religions*. (Paris, 1894.)

fait choir la cabane où étaient réunis ses adversaires. Il les tue ainsi jusqu'au dernier.

Une tradition, mais dont l'auteur américain n'entend pas garantir l'authenticité, veut que ces infortunés aient été transportés, après décès, au ciel, où ils constituent le groupe des pléiades [1].

On ne voit guère moyen, avouons-le, de transformer ces personnages, éminemment allégoriques, en individus ayant joui d'une existence réelle.

En définitive, que le mythe *d'Huitzilopochtli* ait été emprunté à l'Extrême-Orient, cela ne nous paraît guère douteux, mais il se rattache visiblement au folklore du courant Occidental, comme le prouve le récit de sa naissance miraculeuse.

Une telle donnée, toute empreinte de gynécocratie religieuse, ne rentrerait nullement dans le cadre des croyances propres aux Orientaux [2].

C'est, somme toute, de l'histoire de Dông que se rapproche le plus celle du génie guerrier des Mexicains, et l'on a lieu de supposer qu'elle a passé directement de l'Annam dans le Nouveau-Monde. Des deux côtés, en effet, les mères des héros sont données, non comme vierges, mais comme ayant conçu d'une façon surnaturelle.

Les deux génies apparaissent comme des personnifications du soleil printanier et, en cette qualité, la couleur bleue leur est spécialement consacrée. Ce sont, en même temps, de grands guerriers, puisqu'ils triomphent de la saison d'hiver.

Quelques traces d'archaïsme, aujourd'hui effacées dans la légende annamite, se sont conservées dans celle de la Nouvelle-Espagne. Des cas analogues, nous l'avons déjà dit, se présentent de temps en temps. Quoi qu'il en soit, Dông ne nous est pas représenté comme ayant parlé avant sa naissance.

Peut-être conviendrait-t-il de voir une sorte de doublet de *Huitzilopochtli* dans le *Huititzon*, litt. : « Petit oiseau-mouche », nom du chef plus ou moins mythique de la migration des Mexicains. Il aurait guidé ceux-ci pendant cinquante-deux ans, c'est-à-dire juste un demi-siècle, lors de leur voyage d'*Atzlan* à *Tulan* en Xocotitlan [3]. Nous n'oserions rien dire de précis à cet égard.

Ajoutons, du reste, que les chants populaires du Mexique signalent *Huitzilopochtli* comme un homme plutôt que comme un dieu [4].

1. *Popol-vuh*, 1re partie, chap. VII, pp. 47 et suiv.

2. *Le Folklore dans les Deux-Mondes*. Introd., p. VII du T. XXIII des *Actes de la Société philologique*.

3. Rémi-Siméon. Trad. des *Annales de Chimalpahin*, VIIe relation, p. 269. Paris, 1889.

4. Dr Brinton. *The rig-veda Americanus*, p. XVIII du T. VIII de la *library of American litterature*. (Philadelphia, 1890.)

Cela semble difficile à comprendre, et tout ce que nous pouvons supposer, c'est que l'on a lieu parfois de voir en lui, une sorte de génie evhemerisé.

Quoi qu'il en soit, la présente étude aura, nous l'espérons, pour effet de démontrer les nombreux emprunts faits, au point de vue du Folklore, par le Nouveau-Monde à l'ancien. On a lieu de croire qu'ils n'apparaîtraient pas moins fréquents dans le domaine artistique, et particulièrement celui de l'architecture ; mais c'est là un terrain que nous laisserons à d'autres le soin d'aborder.

Voici, en tout cas, les conclusions auxquelles nous croyons devoir poser :

I. — Le Kouro-siwo a favorisé les communications entre l'Extrême-Orient et l'Amérique, tandis que les relations restaient à peu près impossibles avec les régions situées à l'ouest de l'Atlantique.

II. — Les premiers germes de la civilisation dans le Nouveau-Monde ont été portés, vers le IIe siècle avant notre ère, par des colons venus de l'autre côté de l'Océan Pacifique.

III. — Leur arrivée remonte donc à une époque postérieure à la conquête alexandrine, alors que les légendes et mythes de la Grèce avaient eu le temps de se répandre au loin. Par suite, les nouveaux arrivants ont parfaitement pu les introduire, avec nombre d'autres, dans ces régions, dont ils venaient de faire la découverte, plus ou moins involontaire.

IV. — Il y a visiblement eu plusieurs migrations successives, et leur point de départ n'a pas toujours été le même.

V. — Cela semblerait de nature à expliquer la formation d'un double courant civilisateur chez les peuples de race cuivrée : 1° celui des Toltèques orientaux ou californiens à tête droite de L. Angrand, qui semble avoir surtout subi une influence chinoise ou japonaise, 2° celui des Toltèques orientaux ou Floridiens à tête plate, qui se rattacherait à une zône plus méridionale.

VI. — On a quelque lieu de regarder les premiers émigrants comme venus de l'Archipel malais ou de l'Indo-Chine. Leur action s'est fait sentir spécialement dans la Louisiane, les Antilles, le Yucatan et chez les Quichuas du Pérou. Quant aux navigateurs partis des ports du Nippon, apparus un peu plus tard, ils auraient surtout fourni des éléments de civilisation aux Mexicains proprement dits et Muyscas de la Cundinamarca.

Le fait d'une prédication bouddhique à la Nouvelle-Espagne, vers le VIIe ou le VIIIe siècle de notre ère, et symbolisée par le deuxième Quetzalcohuatl, nous semble assez supposable.

ERRATA

Journal des Américanistes, t. VIII, fasc. 2 :

P. 208, l. 11,	au lieu de	*Tiaguaro,*	lisez	*Tiaguanaco.*
P. 262, l. 22	—	*Schah-namech*	—	*Schanameh.*
P. 269, l. 21	—	*Après*	—	*Avant.*

T. IX, fasc. 1 :

P. 42, l. 20	—	*Alphayakha*	—	*Aphayaka.*
P. 50, l. 11	—	*Ophiälatrie*	—	*Ophiôlatrie.*
P. 58, l. 4	—	*Sonnis*	—	*Sinnis.*
P. 59, l. 9	après	*distinguée*	ajoutez	*avec des tlapianes.*
P. 64, l. 37	au lieu de	*ont valu le surnom d'*	lisez	*on a nommé.*
P. 66 (note), l. 4	—	*Tapijutlapane*	—	*Tapijulapane.*
P. 79, l. 7	—	*Núñez*	—	*Nuñez*

T. IX, fasc. 2 :

P. 32,	—	a	—	*la*

Cte DE CHARENCEY.

COMPTE RENDU

DU

CONGRÈS INTERNATIONAL DES AMÉRICANISTES.

XVIIIe SESSION,

Londres, 27 mai — 1er juin 1912.

PAR LE Dr CAPITAN.

La XVIIIe session du Congrès international des Américanistes s'est tenue à Londres du 27 mai au 1er juin.

Des communications très nombreuses et très variées y ont été faites, si nombreuses que, plusieurs fois, le Congrès a dû se diviser en sections fonctionnant simultanément ; c'est dire que la tâche d'en faire un compte rendu a été particulièrement difficile. Nous nous efforcerons pourtant d'analyser ici les plus importantes au moins des quatre-vingt-quinze communications faites ou envoyées au Congrès.

Deux mots d'abord de son organisation.

Le Congrès avait pour patron le duc de Connaught et pour président effectif l'éminent Sir Clements R. Markham. Maudslay était président du Comité d'organisation avec Sarg pour secrétaire et miss Breton pour *assistant secretary*. Il faut bien dire que c'est elle qui a été la cheville ouvrière du Congrès. Elle s'y est consacrée avec un soin, une exactitude, un dévouement et une amabilité que tout le monde a pu apprécier. La Société sera heureuse, j'en suis sûr, de joindre ses félicitations et ses remerciements à ceux de tous les congressistes. Les délégués des gouvernements étaient nombreux : à peu près toujours les mêmes. Nous avons toujours plaisir à nous rencontrer dans ces occasions et à échanger nos idées avec des amis tels que Seler (Allemagne), Boas, Hrdlička, Mac Curdy, Peabody, Mme Nuttall (États-Unis), Heger (Autriche), Lafone Quevedo, Ambrosetti (Argentine), Borchgrave (Belgique), Pruneda (Mexique), van Panhuys (Hollande), etc.

J'ai eu le très grand plaisir de n'être pas seul à représenter officielle-

ment la France, comme à Vienne et à Mexico. Mon éminent ami, le professeur Cordier, avait été également délégué par le ministère. Sa haute valeur, ses nombreuses et belles relations à Londres ont mis très en vedette le représentant de la France qui, à plusieurs reprises, a pris la parole dans des séances officielles et avec le plus grand succès.

Nos amis d'Angleterre nous ont admirablement reçus et je ne saurais remercier assez ici le président Sir Markham, Maudslay, l'éminent président de l'Institut anthropologique de Londres, mon vieil ami Sir Read, le distingué conservateur des sections préhistorique, américaine et médiévale du British Museum, Sir Ray Lankester, le baron Von Hügel, le Dr Haddon et le Dr Nuttall (de Cambridge), Balfour et Sollas (d'Oxford) Marrett, Joyce, le Dr Keith, etc.

Le Congrès s'est tenu dans le très bel Impérial Institute, derrière le Grand Musée britannique d'histoire naturelle, à deux pas du South Kensington Museum. Plusieurs grandes salles avaient été mises à la disposition des Congressistes.

Une grande salle avait été aménagée pour l'exposition du Congrès. Cette petite exposition renfermait des pièces fort intéressantes. C'était d'abord toute la série des publications offertes au Congrès, puis l'admirable ouvrage de Maudslay : *Biologia centrali-americana*, le texte et les splendides illustrations que tout le monde connaît, puis les magnifiques photographies de l'auteur prises dans les ruines du Yucatan, les non moins belles photographies de la même région dues au talent, à la patience et au goût de notre vieil ami Maler qui, perdu dans les forêts du Yucatan, attend le moment favorable pour exécuter ces clichés qui font notre admiration, les développe sur place, recommence quand il le faut et ne repart qu'en emportant des négatifs impeccables, puis aussi les intéressantes photographies de Mitla et Monte Alban par Nugent M. Clougher.

A noter aussi le très intéressant volume de M. et Mme Maudslay : *A glimpse at Guatemala*, puis les quatre volumes de la nouvelle traduction anglaise de Bernal Diaz, l'ouvrage fort important d'Hartman sur Costa-Rica, plusieurs fascicules des comptes rendus de la Jesup North Pacific expedition, plusieurs cartes de Sir Francis Drake (1579) exposées par Mme Nuttall.

Nous avons aussi noté quelques objets intéressants dans les vitrines : un casse-tête et une tête en jadéite de Copan, des obsidiennes et silex taillés du même lieu, des calebasses gravées du Guatemala, quelques objets d'ethnographie de l'Amérique du Sud, trois tableaux fort curieux, représentant des métis, enfin les jolies aquarelles de Miss Breton prises autour de Mexico et ses splendides reproductions grandeur naturelle à l'aquarelle des grandes fresques de Chichen et des stucs peints d'Acanceh.

Les reproductions de miss Breton, excellentes et comme dessin et comme coloris, sont d'autant plus précieuses que la couleur des superbes fresques de Chichen s'atténue beaucoup et que le dessin s'en efface (comme j'ai pu le constater il y a deux ans).

La première séance, le 27 mai à 11 h. 1/2 du matin, celle du Comité central, a été une séance d'affaires et privée. C'est ce même jour à 3 h. 30 qu'a eu lieu la séance solennelle d'ouverture où nous avons entendu quelques discours, celui du président, intéressant et spirituel, celui du secrétaire général.

A la suite, après le thé de bienvenue, le Dr R. Pietschmann a fait une très intéressante conférence accompagnée d'un grand nombre de projections reproduisant les pages illustrées d'un curieux manuscrit péruvien du moment de la conquête par Huaman Poma, consacré à l'histoire des Incas et de leurs femmes, tous portraicturés.

Le lendemain 28, deux sections ont fonctionné en même temps, la paléo-anthropologie et l'ethnologie et archéologie, le matin et le soir l'anthropologie physique et la linguistique.

Le soir, le trésorier Sir Richard Martin a donné une charmante réception dans son hôtel de Hill Street où se pressaient un grand nombre de congressistes et de gens du monde s'intéressant aux questions d'archéologie et d'américanisme. L'accueil fut charmant, et les conversations pleines d'intérêt.

Le 29, deux sessions encore fonctionnèrent en même temps, une consacrée à des communications sur l'Amérique centrale, l'autre à l'histoire coloniale.

L'après-midi, visite au British Museum et exclusivement aux beaux manuscrits mexicains que possède la bibliothèque et à la salle des antiquités américaines dirigée par Read, où nous pûmes admirer les admirables pièces mexicaines qui s'y trouvent, surtout le fameux couteau d'obsidienne à manche en bois incrusté publié par Christy, les étonnants masques en pierre sculptés, les crânes humains et les masques en bois incrustés de turquoises, l'atlatl en bois sculpté et puis aussi quelques belles séries de céramique péruvienne. Notre ami Read et son assistant Joyce se multiplièrent pour nous être agréables.

Le soir, le premier organisateur Ray Lankester, le directeur et les conservateurs du Natural History Museum à Kensington reçurent les congressistes dans leur admirable musée.

Le grand vestibule et quelques salles voisines avaient été décorés et brillamment illuminés.

Tout en devisant, on pouvait admirer là les séries si curieuses créées par Ray Lankester (qui voulut nous les montrer lui-même), se rapportant au mimétisme, avec exemples multiples, à l'évolution ostéologique des mammifères, etc.

Le 30, laborieuses séances de sections, nombreuses communications sur l'Amérique centrale, l'Amérique du Sud et l'ethnologie générale. Le soir, diner d'*hommes* offert aux délégués étrangers par le président et le Comité au restaurant du Trocadéro, diner excellent et pittoresque avec le hérault annonçant les toasts, les discours, les intermèdes par un quatuor de chanteurs très à la mode à Londres en ce moment, — puis les discours du président, du ministre de Belgique, de Cordier, de Castro remplaçant Lafone Quevedo, et d'Heger, le tout très réglé et très à l'étiquette.

Le 31, toute la journée fut employée à visiter Cambridge où nous reçûmes le plus cordial et le plus empressé accueil. Après une visite au nouveau musée en voie d'organisation, dont le conservateur le baron Von Hügel nous fit les honneurs, puis à la bibliothèque, les congressistes, divisés par petits groupes conduits chacun par un professeur, visitèrent plusieurs Collèges avec leurs admirables parcs, leurs rivières ombragées de grands arbres, leurs vieux et pittoresques bâtiments, qui nous laissèrent un souvenir inoubliable.

Nous fûmes guidés par le baron von Hügel et l'excellent Haddon qui nous amena enfin dans son collège, le Christ, dont il est recteur, collège où une excellente collation avait été préparée dans la splendide salle à manger, avec glaces et rafraîchissements sur une immense pelouse toute ombragée de beaux arbres dont les Anglais ont la spécialité. Enfin le baron von Hügel me montra en détail son musée rempli de toutes espèces d'antiquités précieuses, la plupart locales.

Le 1er juin, continuation des lectures dans les six sections et à 2 h.30, séance solennelle de clôture avec les discours d'usage prononcés par les mêmes orateurs que le jour de l'ouverture et par notre éminent ami Cordier. Plusieurs notions et modifications de règlements furent votées : l'une relative à la création d'un Comité de bibliographie international, une autre au nombre des délégués des gouvernements étrangers et des Sociétés qui ne devront dorénavant pas dépasser le nombre deux, une autre donnant droit de rayer un membre indigne ou même un membre ne s'occupant plus de science... Tout cela fut en somme assez vaguement voté au milieu d'un échange de vues s'entrecroisant en tous sens.

Enfin sur la proposition d'Hrdlička et à l'unanimité (les Américains s'étant entendus entre eux sur le choix d'une ville), il fut décidé que la prochaine session du Congrès aurait lieu en 1914 à Washington.

Le lundi 3 juin, visite à Oxford. Accueil aussi chaleureux qu'à Cambridge, D'abord, visite à la Bodleian library où nous pûmes admirer les manuscrits mexicains célèbres : codex Mendoza, Selden et Laud et les Mexican paintings tous publiés par Kingsborough.

Nous assistâmes ensuite à la très curieuse cérémonie de la réception de Maudslay et de Boas comme docteurs *honoris causa*, puis au somptueux banquet qui suivit, excellent et très couleur locale y compris le mint julep contenu dans un vase d'argent, dans lequel, à la fin du repas, tout le monde doit boire successivement une gorgée de cette excellente boisson à base de menthe.

Le reste de l'après-midi fut consacré à visiter les principaux et superbes monuments de la ville et quelques-uns des magnifiques collèges, puis les deux beaux musées, l'Ashmolean où se trouvent les splendides séries crétoises d'Arthur Evans et le Pitt River Museum où le charmant et éminent professeur Balfour a réuni de merveilleuses séries d'ethnographie vécue (classée par pratiques et usages sociaux) et de préhistoire. Dans cette section, M. Balfour a bien voulu me montrer les belles séries acheuléennes inédites qu'il a recueillies près des chutes du Zambèze.

Le 4 juin enfin, une longue séance à l'Anthropological Institute, présidée par Maudslay, permit aux représentants des divers pays et à quelques savants anglais éminents et, après discussion fort sérieuse, de jeter les bases d'un nouveau Congrès d'anthropologie générale et d'ethnographie où (en dehors de l'américanisme toujours réservé aux Congrès spéciaux) pourraient trouver place côte à côte l'anthropologie anatomique, la sociologie, l'ethnographie, la linguistique. Cette question, qui mérite d'être étudiée de très près et mûrie, sera reprise au Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques qui se tiendra en septembre à Genève et où assisteront plusieurs membres de la commission internationale nommée à Londres, entre autres Marrett, secrétaire de cette commission centrale.

Si, comme j'en ai émis l'idée, un fusionnement pouvait se faire avec le Congrès préhistorique, le nouveau Congrès très général serait appelé à un grand succès.

Enfin, le soir de ce même jour, 4 juin, superbe réception dans l'admirable palais Dorchester House qu'occupe l'ambassadeur des États-Unis tout près d'Hyde Park. En haut de l'escalier monumental, l'ambassadeur et l'ambassadrice recevaient les invités qui se répandaient ensuite dans les immenses salons du premier étage remplis d'œuvres d'art des grands maitres. Une foule élégante se pressait dans ces grandes salles où deux orchestres et un excellent buffet avaient été installés. Ce joli et intéressant spectacle clôtura bien le Congrès.

Après ce court exposé de la vie du Congrès à Londres, examinons quelques-unes des plus importantes communications choisies parmi les 95 qui furent présentées ou envoyées au Congrès[1].

J'ai essayé de les grouper logiquement de la façon suivante : 1° Archéologie de l'Amérique du Nord et de l'Amérique centrale (Mexique, Yucatan, Guatemala et Colombie). — 2° Etude des manuscrits de ces mêmes régions. — 3° Archéologie de l'Amérique du Sud (Brésil, Argentine, Pérou). — 4° Ethnographie actuelle. — 5° Linguistique. — 6° Varia.

1° Archéologie de l'Amérique du Nord et de l'Amérique centrale.

Le Paléolithique en Amérique, critique et discussion, par *le Dr Capitan* (Paris). — L'étude minutieuse de l'outillage quaternaire d'une part, et d'autre part, l'analyse stratigraphique soigneuse des conditions de gisement des divers types caractéristiques de cet outillage permet presque toujours, *dans tout l'Ancien Monde*, de pouvoir dater une industrie quaternaire à l'aide des formes typiques qu'elle renferme.

Les mêmes méthodes sont-elles applicables à l'Amérique ? Nos prédécesseurs, Wilson, Abbott, entr'autres, n'hésitaient pas à répondre par l'affirmative. Aujourd'hui, on sait que cette opinion est fort discutée en Amérique et absolument repoussée par d'éminents ethnographes américains.

L'auteur pense que, de part et d'autre, ces formules sont trop absolues et que la question mérite d'être reprise à nouveau ; ses observations dans les musées des États-Unis lui ont en effet démontré que les formes acheuléennes se rencontrent aux États-Unis jusque dans l'outillage d'Indiens très récents, mais, à côté de ces pièces, il en est d'autres de même type, en général un peu plus grossières ou présentant une certaine patine, qui semblent bien être d'une époque beaucoup plus ancienne.

1. Je tiens à remercier ici Miss Breton des nombreux documents qu'elle m'a fournis pour ce très complexe travail d'analyse. Les notes prises en séance ne suffisent généralement pas, surtout étant donné que les communications furent faites la plupart en anglais et que plusieurs sections fonctionnaient en même temps. Miss Breton avait fait imprimer tous les résumés qu'elle avait reçus et avait pris la peine de les traduire en anglais. Elle m'a donné, en plus, nombre d'indications et de renseignements sur les communications faites.

Il s'agit donc aujourd'hui de distinguer les unes des autres des formes primitives d'âges très différents. On pourra ainsi très certainement reconnaître des pièces réellement paléolithiques, dont la morphologie, la taille, la patine permettront d'établir l'âge.

Le professeur Read qui présidait la séance a été d'accord avec nous pour reconnaître que les pièces réellement paléolithiques ont des caractères qui permettent de les reconnaitre certainement; tel est le cas pour les pièces des Somalis, dont il possède une belle série au British Museum et, j'ajouterai, pour les pièces de Tombouctou que j'ai publiées il y a peu de temps, et pour celles du Zambèze recueillies par Balfour et qu'il a bien voulu me montrer au Pitt River Museum à Oxford.

Nos collègues américains, au contraire, dont les opinions ont été exposées par Peabody, n'admettent pas notre façon de voir; nous leur avons demandé simplement d'observer et d'étudier de très grandes séries, sans parti pris.

Quelques problèmes touchant les anciens cliff-dwellers, par *Kinnaman*. — Que sont ces populations ? D'où viennent-elles ? Pourquoi ont-elles élevé ces constructions singulières ? Les indiens pueblos modernes sont-ils leurs descendants ? La civilisation des cliff-dwellers était-elle plus élevée que celle des pueblos actuels ? Si les pueblos descendent des cliff-dwellers, pourquoi ont-ils abandonné les cliff-dwellings ? Si les cliff-dwellers ont été subjugués par une race plus féroce, où est cette race aujourd'hui ? Telles sont les principales questions envisagées successivement par l'auteur.

Les gorgerins en coquille du Missouri, par *MacCurdy*. — Les gorgerins en coquille sont des disques découpés dans la partie la plus large d'une grande coquille de mer comme le Busycon perversum. L'aire de ces gorgerins est la région orientale et inférieure de la vallée du Mississippi, les États du Sud depuis le Mississippi jusqu'à l'Atlantique. Les huit pièces de ce genre décrites par l'auteur appartiennent au musée de l'Université de Yale. Les dessins qui sont à la fois des gravures et des sculptures représentent des croix, des araignées et des figures humaines.

Le cuivre dans l'Amérique pré-colombienne, par *Rowland B. Orr* (Toronto). — Indication des localités où on trouve, ou bien où on a trouvé du cuivre en Amérique ; Méthodes employées pour le fondre ou le tremper ; Emploi qu'on en a fait comme ornement et pour d'autres usages. Antiquité du cuivre en Amérique.

Travaux de l'école internationale d'archéologie et d'ethnologie américaines. 1911-1912, par *Franz Boas* (New-York). — Les découvertes faites à Azcapotzalco (près Mexico) ont démontré que divers types archéologiques se rencontrent dans cette partie de la vallée de Mexico.

Les fouilles de Manuel Gaimo ont permis de constater que les restes aztèques ne se trouvent que dans les mounds et à une faible profondeur dans le sol. Sous cette couche, on rencontre un dépôt subaérien de tuf désagrégé qui mesure dix mètres d'épaisseur. Dans ce dépôt, se trouvent les types de Teotihuacan. A une profondeur de 1 mètre 50, on a rencontré les fondations d'une maison. Enfin à la base, dans le dépôt devenu plus sableux, les types archéologiques changent. On y découvre des figures humaines grossières et des poteries grossières peintes et incisées.

Les recherches de Boas au pied de la Sierra de Guadalupe et sur la colline de La Estrella montrent que les mêmes types anciens se rencontrent dans plusieurs emplacements de villages antiques ; il propose de dénommer provisoirement ces objets, types des collines. Ils ressemblent beaucoup à ceux des cultures du Michoacán et de Colima. A Colhuacan, la poterie antique jaune avec petits dessins noirs est plus récente qu'une poterie plus grossière avec dessins compliqués. Au-dessous du niveau de l'eau, la poterie aztèque cesse et les objets de Teotihuacan apparaissent, d'autres semblent se rapporter au type des collines. Les objets en bois sont conservés par une couche de détritus noirâtres.

Les ruines d'Uxmal, par *Seler* (Berlin). — L'auteur décrit les plans anciens des principaux monuments d'Uxmal, il fait l'histoire de ces constructions, de leur agrandissement, des changements qu'on y a apportés. Il décrit et explique les ornements qui les décorent.

Quelques caractéristiques de l'architecture Maya, par *le Dr Capitan* (Paris). — Parmi le nombre des particularités curieuses que présente l'architecture maya, l'auteur a surtout étudié les deux suivantes :

1° Construction de tous les monuments importants au-dessus d'élévations de terre ou de maçonnerie souvent très hautes. Origine pratique ou au contraire rituelle de cet usage. Son évolution ethnographique amenant au haut teocalli avec grand escalier pour y accéder.

2° Reproduction en pierre des façades primitivement en bois. L'analyse de plusieurs façades de Chichen Itza et d'Uxmal permet d'y reconnaître la copie en pierre de constructions en bois, copie tellement exacte que l'on peut y retrouver tous les éléments des pièces de bois imitées en pierre.

Analyse de ces particularités, leur interprétation, leur origine.

Par de nombreuses projections, l'auteur a montré le bien fondé de cette observation qui semble avoir jusqu'ici échappé aux auteurs.

Les américanistes les plus compétents, parmi lesquels nous citerons Seler, Maudslay et beaucoup d'autres, ont accepté absolument cette manière de voir.

Le plein cintre dans l'architecture maya, par *M. de Perigny*. — L'auteur a découvert dans les ruines de Nakcun dans le Peten en 1905 et 1910 un édifice important « Casa de los sacerdotes » situé, comme toutes les constructions maya, sur une pyramide.

Celle-ci est assez basse, longue de près de 80 mètres, construite dans le prolongement de la façade Est de la cité, dont elle n'est séparée que par quelques mètres. Il y a un espace vide de 30 mètres de longueur de chaque côté de l'édifice, qui mesure lui-même 18 mètres de longueur sur 4^{m} 20 seulement de largeur.

D'un côté, la façade est plane, faite de gros blocs de pierre rectangulaires juxtaposés, tandis que de l'autre côté on remarque trois larges ouvertures dont les bords sont recouverts d'un enduit. Celle du milieu est en forme de rectangle, large de 2 mètres sur une hauteur de 2^{m} 30. Au sommet, se trouvent cinq poutres en bois parfaitement conservées. Les deux autres ouvertures sont placées de chaque côté à 3^{m} 20 de distance. Également revêtues d'un enduit, elles affectent la forme d'un plein cintre et sont larges de 3^{m}20 sur une hauteur de 2^{m} 15. Cette forme de voûte est particulièrement intéressante, car on ne la retrouve nulle part ailleurs dans les autres ruines mayas connues. En effet, le seul édifice offrant une voûte se rapprochant quelque peu de celle-ci se trouve à Labna. C'est une sorte d'arc de triomphe et encore sa voûte n'a-t-elle pas la forme exacte du plein cintre, mais présente-t-elle l'aspect d'une voûte ogivale dont l'angle serait arrondi.

Similitude de dessins de quelques fresques de Teotihuacan et de poteries mexicaines, par *le Dr Seler* (Berlin). — L'auteur rappelle les découvertes d'Atzcapotzalco permettant de classer déjà la culture pré-aztèque de Teotihuacan ; il rappelle que les types de Teotihuacan ont été rencontrés sur le bord Est du grand plateau central près de Chalchicomula et Jalapazca ; il montre les reproductions de deux splendides vases peints de cette région présentant des figures exactement semblables à celles des murs du Teopancaxca à Saint-Sebastien de Teotihuacan. Ces peintures ont les plus vives couleurs peintes sur un stuc recouvrant la surface du vase ; celui-ci ressemble beaucoup au fameux vase à l'abeille découvert par Charnay à Teotihuacan.

Quelques observations sur les petites têtes en terre cuite de Teotihuacan près Mexico, par *Mme Barnett* (Paris). — L'auteur, à la suite de l'étude de plusieurs centaines de ces petites têtes, pense qu'aux excellentes observations de Mme Nuttall on pourrait ajouter quelques propositions.

On peut considérer que les petites têtes de Teotihuacan ont des origines et des significations très variées :

(1) Elles proviennent (*a*) de figurines plates, (*b*) de figurines se posant, (*c*) de figurines plates à trous destinées à être fixées au moyen d'un lien.

(2) Ce sont parfois des têtes de vraies statuettes. Ces têtes sont renversées en arrière, la face regardant en l'air. Certaines ont pu être fixées sur un corps de matière fragile, comme l'a dit la première Mme Nuttall. Elles avaient toujours la même attitude.

(3) Nombre de têtes sont de simples appliques sans trous, destinées à être fixées, soit sur la céramique, soit sur des objets variés (par ex. bois ou résine, etc.). Certaines ont pu symboliser des têtes coupées et figurer celles des Tzompontli.

(4) Le rôle d'ex-voto peut être attribué à certaines de ces têtes et à quelques figures de bras ou de jambes.

Les marmites avec reliefs de Cuicatlan et Teotitlan del Camino, par *Mme Cecilie Seler* (Berlin). — Les coupes en argile jouent un rôle important parmi les antiquités mexicaines ; elles sont variables suivant les différents usages et l'imagination ou l'habileté du potier. Elles peuvent aussi donner de précieux renseignements sur la distribution des clans, les migrations et les routes commerciales. Mme Seler, durant un séjour prolongé dans les deux localités sus-indiquées, a recueilli un assez grand nombre de ces coupes différentes de toutes celles qu'elle avait vues auparavant. On y remarque des ornements en relief à l'intérieur de la coupe. Quant aux pieds, ceux des vases de Cuicatlan, qui se terminent en tête de serpent, ont le caractère de l'industrie de Tehuantepec ; au contraire, ceux de Teotitlan se rapprochent d'une certaine classe de pieds des vases de Cholula qui se terminent en tête d'homme et d'autres formes.

Mme Seler ne connaît que trois vases entiers de ce type, l'un qu'elle a rapporté de Jayacatlan et les deux autres du British Museum provenant de l'île de Sacrificios ; ils ressemblent beaucoup au remarquable plat peint de la collection Stoebel à Berlin. Ils se caractérisent par une tête d'oiseau stylisée avec un large œil dans le centre de l'ornement. En somme, quoique la technique de ces coupes soit analogue dans les deux localités explorées par l'auteur, il y a une très grande différence dans le style, l'un rappelle les ornementations de la côte du Pacifique et l'autre celles du Golfe du Mexique.

Fouilles de l'Institut archéologique d'Amérique à Quirigua, Guatemala, par *L. Hewett*. — L'auteur a donné des renseignements sur ces fouilles en indiquant la méthode mise en œuvre et analysé le résultat de ces travaux.

Découvertes archeologiques en Équateur et Colombie, par *Stoepel* (Heidelberg). — L'auteur décrit un certain nombre d'explorations et

quelques fouilles faites par lui dans la province d'Imbabura, puis à Tuquerres qui lui ont permis de constater l'existence d'un certain nombre de tombes avec vases ornés. Autour d'un squelette se trouvaient douze coupes. Enfin, M. Stoepel a observé plusieurs blocs de rochers avec pétroglyphes dont l'un lui semble avoir été sculpté pour indiquer la route.

Les anciens monuments de San Agustin et les recherches archéologiques dans le bassin du Haut Magdalena, par *Stoepel* (Heidelberg). — Les temples ruinés des environs de San Agustin n'ont pas été systématiquement fouillés. Les conquistadores ne les ont pas connus. Aujourd'hui, chercheurs de trésors et ramasseurs de quinquina les pillent et ont même emporté d'énormes idoles. L'auteur a encore pu voir dans les temples des statues humaines gigantesques, des figures d'animaux variés, des décorations géométriques. Tout cela mérite, d'après lui, une soigneuse et compétente description.

2° Manuscrits de l'Amérique du Nord et de l'Amérique Centrale.

Découverte du manuscrit original de la Cronica real de Cervantes de Salazar, par *M*me *Zelia Nuttall* (Mexico). — Mme Nuttall raconte d'abord sa découverte dans la Bibliothèque nationale de Madrid d'un manuscrit considérable qu'elle put identifier comme étant l'œuvre de Salazar (l'auteur du dialogue contenant la description de Mexico en 1554 et qui fut ajouté à ceux de Louis Vives). L'auteur donne en vingt-quatre chapitres la description détaillée de Mexico au moment de l'entrée de Cortès. Chroniqueur fidèle, il donne ses observations et ses références ; il cite souvent Toribio Motolinia et Gomara (en indiquant que celui-ci a souvent copié textuellement Motolinia).

D'ailleurs, Cervantes de Salazar était un personnage important dont Icazbalceta a écrit la biographie. Il naquit en 1514 et mourut chanoine de la cathédrale de Mexico en 1575. Sa chronique dont trois exemplaires seulement ont été signalés par ses contemporains a été souvent copiée par des plagiaires. On la croyait absolument perdue. Icazbalceta l'avait fait rechercher en vain dans la bibliothèque de Madrid. C'est pourtant, on le voit, un document de première importance. Aucune histoire de la conquête de Mexico ne put être écrite dans de meilleures con-

ditions. Salazar était l'ami de Cortès et de plusieurs de ses généraux et il commença à écrire son livre vingt-neuf ans après la conquête de Mexico, moment où de très nombreux témoins oculaires de cette période subsistaient encore.

Mme Nuttall ajoute que dans le chap. I, la chronique de Salazar non seulement contient la description de certaines fêtes des Aztèques identiques à celles figurées dans le Codex Magliabecchiano (qu'elle a découvert à la Bibliothèque nationale de Florence et publié) mais que les descriptions du chapitre 19 se rapportant à certaines fêtes sont identiques à celles du Codex. Celui-ci pourrait donc bien n'être qu'une partie d'une publication plus étendue de Salazar sur ce sujet. D'ailleurs, l'auteur a retrouvé deux variantes de ce même texte mais non illustrées dans les bibliothèques de l'Escurial et de Madrid et enfin une troisième version due à Aubin. Mme Nuttall se trouve donc en possession de trois textes qui lui permettront de donner bientôt un commentaire très complet et très détaillé du Codex Magliabecchiano.

Elle se propose aussi de publier une traduction anglaise de l'ouvrage de Salazar. Elle voudrait aussi que, trois cent trente-sept ans après la mort de son auteur, les Espagnols en publiassent une édition originale. C'est en effet le seul exemplaire connu de cette *Cronica real* dont l'original probablement avec illustrations, qui était conservé dans l'ayutamiento de Mexico, fut brûlé au XVIIe siècle dans l'incendie qui dévora ce palais.

C'est donc un très précieux document d'un intérêt considérable pour l'histoire des Mexicains au moment de la conquête et pour l'histoire même de cette conquête.

Les maisons de la pluie et de la sécheresse dans le Codex Vaticanus 3773, par *Hagar* (New-York). — Sur les feuillets 13 et 16 de ce codex, deux maisons sont peintes avec un sentier devant. Avec raison, Seler les décrit comme les maisons de la pluie et de la sécheresse, les signes des jours peints dans leur intérieur représentent certainement, par leur disposition respective, les saisons variées du plateau mexicain et l'identification de ces signes est conforme avec ceux des vingt divisions des signes du zodiaque.

Sur le singe dans les manuscrits mexicains, par *Hermann Beyer* (Dresde). — L'auteur, avec Förstemann, Schellhas et Brinton, affirme que le dieu C (dieu maya à face ornementée) a la tête d'un singe, et réfute, après un examen des dieux barbus des codex maya, l'opinion de Seler, à savoir que la face du dieu C est formée par un serpent décapité.

L'hiéroglyphe akbal est démontré être un dessin stylisé d'un crâne: plusieurs figures des manuscrits mexicains où le singe apparait avec les

attributs du Dieu de la Mort ou avec les emblèmes de Tezcatlipoca sont expliquées par l'hypothèse que la constellation de l'étoile polaire était vue par les anciens Mexicains comme la tête d'un singe.

Un manuscrit espagnol sur les Lacandons dans les archives des Indes à Séville, par *Tozzer* (Harvard). — Il s'agit d'une lettre écrite en 1695 de la ville de Nuestra Señora de los Dolores (province de Vera Paz, Guatémala) par trois franciscains espagnols à l'Évêque de Guatémala. Cette lettre contient d'intéressants détails sur les procédés employés par les Espagnols pour essayer de convertir les indigènes et quelques-unes des difficultés rencontrées. Elle fournit des détails intéressants sur quelques-unes des anciennes coutumes populaires. Il existe une très grande similitude entre la religion des Lacandons parlant Chol à la fin du XVII[e] siècle et celles des Lacandons parlant Maya au commencement du XX[e].

La création du monde suivant les Mayas, par *Juan Martinez Hernandez*. — Quatre pages du manuscrit de Chumayel contiennent la version maya de la création du monde jusqu'ici mal interprétée.

Le texte maya, comme le texte espagnol, décrit le conflit entre deux groupes de divinités: le Bolum-ti-Ku (neuf dieux) est vainqueur de Oxlahun-ti-Ku (les treize dieux) et emporte son dragon et sa suie (les prêtres se noircissaient le corps). Il rassemble les éléments créateurs, le feu, le sel, les rochers, les arbres, les fèves et les graines et s'élève dans le treizième ciel laissant la croûte de la terre formée ainsi que les quatre dieux Bac-Cab, os du monde et porteurs des cieux ; « et alors vinrent les jeunes sans mère avec ceux qui travaillent durement, les jeunes sans mari qui quoique vivantes manquent de cœur » ; l'arrivée du serpent emplumé symbolise la découverte de l'astronomie. Elle est suivie du déluge et de la destruction universelle à la suite de laquelle apparaissent de nouveaux êtres par l'intermédiaire de Itzam-Cab-Ain (la baleine avec des pieds d'alligator, mammifère aquatique ressemblant à un reptile) qui est identique à Cipactli des Aztèques. Il y a là en somme une remarquable conception cosmique cachée sous le masque du symbolisme ayant pour origine le calendrier. La religion des Mayas n'est pas exclusivement l'adoration du dieu de la lumière ni seulement le culte des nombres. C'est aussi un culte ayant pour base les étoiles et les mathématiques.

Quelques problèmes du calendrier de l'Amérique Centrale, par *Walter Lehmann*. — L'auteur a exposé une série de détails extrêmement techniques et très savants touchant les combinaisons du calendrier maya. Il est impossible d'en donner une analyse. On pourra s'en rendre compte par l'exemple suivant : la durée des quatre périodes du monde aurait été de 2028 ans ; ceci nous conduit à l'année 1073 égal 10 callis pour le commencement de l'histoire mexicaine et le même 10 callis est également obtenu si l'on compte 2513 en arrière depuis l'année 1558.

3° Archéologie de l'Amérique du Sud.

Les Quimbayas, par *Restrepo Tirado* (Bogota). — L'auteur a soigneusement étudié les objets multiples recueillis par les *huaqueros*, sans cesse à la recherche des *huacas* (tombes indiennes anciennes) pouvant contenir des objets en or. Ces tombes sont celles des Quimbayas, curieuse population précolombienne pacifique et même efféminée, qui vivait sur le bords de la rivière Cauca. Comme croyance, la terreur des esprits et du diable, l'obéissance aux sorciers. Bons vivants, grands amateurs de chicha, parfois anthropophages. Chasseurs et pêcheurs ayant autant de femmes qu'ils pouvaient en nourrir, mais les traitant en esclaves. Ils étaient nus, mais se couvraient de bijoux et de plumes.

Leurs caciques avaient des couronnes d'or, des cuirasses, des chaines, des colliers et des bracelets de même métal. Ils employaient aussi un alliage d'or et de cuivre. En 1540, les Espagnols conduits par Robledo les envahirent et les pressurèrent de façon à leur arracher tout leur or. Attaqués par leurs voisins, décimés par la variole, surtout en 1592, ils disparurent peu après exterminés par les Pijaos.

Points de contact des civilisations préhistoriques du Brésil et de l'Argentine avec celle de la Côte du Pacifique, par *le Dr Carlos Simoens da Silva* (Rio de Janeiro). — Plusieurs haches trouvées au Chili sont identiques aux haches de commandement, insignes des Indiens du Brésil. Des haches en pierre trouvées au Pérou, en Bolivie et au Chili ressemblent absolument à celles des shell-mounds du Brésil et de l'Argentine. La déformation cranienne existait au Pérou comme en Argentine. Les idoles doubles et les poteries votives de l'Amazone et du Pérou ont des types très analogues. Les légendes des deux pays sont souvent identiques.

Peuples préhistoriques de l'Imbabura (*Équateur*), par *Jijon y Caamaño* (Quito). — Description de cette vallée interandine. Mounds variés. Puits funéraires. On y découvre les restes de deux races, deux périodes ou deux classes sociales. Relations ethniques possibles du peuple de l'Imbabura.

L'anthropophagie chez les habitants préhistoriques du plateau de Santa Catharina (*Brésil*), par *Clarke Beyer*. — L'auteur a étudié le plateau où prend sa source la rivière Uraguay-Pelotas, à 900 ou 1000 mètres d'altitude. C'était le pays des Araucariens.

Les populations préhistoriques qui vivaient en ce point habitaient dans des cavernes ou des abris sous roche. Ils étaient troglodytes et cannibales.

En 1908, l'auteur a découvert sur le plateau à Matto de Indios une grotte

où il a recueilli au milieu des cendres des os humains ayant été brisés, calcinés et rongés et une grande dalle ayant servi de foyer. Cette chambre ne servait qu'à ces rites de cannibalisme. La tribu devait vivre de l'autre côté de la colline, à un mille de là, dans une caverne ornée de pétroglyphes, bien plus primitifs que ceux du premier homme paléolithique d'Europe.

Sous les pétroglyphes on n'a recueilli que quelques grossiers instruments. L'auteur conclut que ces habitants des cavernes appartiennent à une période similaire à celle du paléolithique glaciaire d'Europe (??).

Détails sur une collection d'objets trouvés dans d'anciens tombeaux de la civilisation diaguite dans le Nord-Ouest de l'Argentine, par *Franz Heger* (Vienne). — Dans la vallée de Santa María aussi bien que dans la vallée Calchaqui, on trouve de très nombreux cimetières des vieux Indiens. De 1907 à 1910, plusieurs de ceux-ci furent découverts et fouillés avec grand succès par Rudolphe Schreiter de Tucumán. Ses collections furent acquises l'année dernière par la section anthropologico-ethnographique du Musée d'histoire naturelle de Vienne.

Cette collection renferme des centaines de vases, ce sont soit de grandes urnes funéraires soit des plats ou des vases en forme d'animaux. Ils sont ornés en général d'images anthropomorphiques en couleurs. Souvent, le goulot de l'urne représente une tête humaine et le corps forme la panse ; les bras et les jambes sont peints ou figurés en relief. Souvent, le sujet tient une coupe, comme les Kaménés babas de Russie (et, nous nous permettrons d'ajouter, comme nombre de vases de formes identiques du bas Pérou, d'époque incasique.)

De nombreux ustensiles accompagnent cette céramique, des outils et armes en pierre, quelques objets en cuivre et en bronze et même en argent. De nombreuses pointes de flèches ont été faites en os. Les colliers sont en graines de coquille, de pierre et parfois de verre (perles de Venise) indiquant une importation européenne et datant les gisements. On sait d'ailleurs que les Diaguites luttèrent bravement contre les Espagnols qui finirent par les exterminer. A noter aussi des tissus de laine, cinq grandes arybales se terminant soit en pointe soit par un fond plat. Ces vases sont teintés en noir ou en rouge. L'un porte une peinture d'oiseau. Ils rappellent les arybales péruviens et montrent que l'influence péruvienne s'est fait sentir chez les Diaguites au moment du règne des derniers Incas.

Trouvailles archéologiques à Tafi del Valle, province de Tucumán, République Argentine, par *Gancedo fils*. — L'auteur décrit la découverte au milieu d'un cercle de pierres d'une urne de 0^{m} 34 de hauteur avec deux figurines d'animaux en pierre qui sont la représentation de lamas. Ces

deux figurines sont peintes à l'ocre rouge (substitutif du sang ?) ; le sens caché était évidemment l'intention de favoriser la multiplication des troupeaux ; l'auteur pense que les Diaguites et Calchaquis étaient animistes et non fétichistes.

Découverte d'un instrument de type paléolithique à Ancon, par *Miss Breton* (Londres). — L'auteur décrit un instrument très grossier qu'elle a recueilli à Ancon. Son aspect est paléolithique. On comprend l'intérêt qu'il peut présenter.

La trépanation au Pérou, par *C. Tello* (Lima). — La collection de crânes trépanés recueillis par l'auteur est maintenant dans le Warren Museum de l'Université Harvard. Il donne quelques détails sur l'étude des trépanations préhistoriques chez les Indiens Yauyos du Pérou et explique quelques spécimens montrant les motifs de l'opération. Ce sont des lésions traumatiques, des fractures linéaires ou avec dépression ou des lésions pathologiques. La méthode opératoire de ces trépanations est indiquée par différents types, la survie de plusieurs individus démontrée par d'autres.

Cette splendide collection que l'auteur a bien voulu me montrer au Peabody Museum est certainement la plus belle qui existe actuellement, elle est admirablement étudiée par son très sympathique créateur.

Figures anthropomorphiques mutilées provenant du Pérou, par *Ricardo Palma* (Lima). — Parmi les figures d'argile à représentation humaine des anciens cimetières du Pérou, il y en a beaucoup qui montrent les phases d'une maladie ou au contraire des caractères anormaux. D'autres ont des mutilations que l'auteur a étudiées au Musée national de Lima. Il les divise ainsi :

Mutilations :

a) du nez seulement ;
b) du nez et de la lèvre supérieure ;
c) du nez et des deux lèvres ;
d) du nez, de la lèvre supérieure et d'un pied ;
e) du nez, de la lèvre supérieure et des deux pieds ;
f) du nez, des deux lèvres et des deux pieds ;
g) d'un pied seulement ;
h) d'un bras.

L'auteur a étudié ensuite les hypothèses que l'on peut faire à ce sujet et les conditions actuelles du problème.

Les mutilations figurées sur les vases anthropomorphes de l'ancien Pérou, par *le Dr Lizardo Velez Lopez*. — L'auteur fait l'historique de

cette très intéressante question et décrit quelques-uns de ces vases. Il décrit les squelettes de deux jambes exhumées d'un cimetière péruvien ancien. Il compare les huacos avec mutilations aux os exhumés. Pour lui, ce n'est pas la syphilis qui a déterminé les pertes de substance que montrent les personnages figurés. Il émet l'idée (qui lui est chère d'ailleurs depuis longtemps) que ces pertes de substance peuvent être la trace de châtiments infligés à certains sujets.

Les arybales (*vases élevés à col étroit, à décor géométrique noir sur fond rouge brun*), par *Jijon y Caamaño* (Quito). — Leur distribution dans l'ancien Pérou. Ils sont caractéristiques de la culture incasique. Ils furent fabriqués en un point central et distribués pour un but religieux dans tout l'empire.

Quelques détails sur la chronique et les peintures exécutées par un indien péruvien, Felipe Huaman Poma de Ayala, par *le Dr Pietschmann* (Göttingen). — Nous avons déjà parlé de cette remarquable conférence dans laquelle l'auteur fit passer devant nos yeux un très grand nombre de projections, photographies de dessins à la plume exécutés par ce vieil auteur dans ce très important manuscrit encore inédit. Voici quelques sujets : les hommes du temps de Viracocha ; Manco Capac, 1er inca ; Pachacuti, 9e inca ; Inca Yupanqui « le chef paresseux » ; prières pour la pluie devant le lama assoiffé dans le mois d'octobre ; la danse des masques dans le Cuntisuyu ; le marchand de coca et ses victimes ; l'indien parvenu jouant l'espagnol ; l'auteur et son fils sur le chemin de Lima, etc., etc.

Ces nombreuses et curieuses figures, qui rappellent absolument celles des Indiens à l'époque de la conquête au Mexique (*in* Duran, par exemple), accompagnent un texte comprenant une histoire du Pérou des origines au temps des Espagnols, une description d'usages et coutumes du temps des Incas, des prières et des chants, et enfin un traité des inhumanités et crimes des Espagnols au temps de Huaman Poma.

Le président Markham a donné une série de détails fort intéressants sur ce manuscrit de 1179 pages qui a été découvert dans la Bibliothèque royale de Copenhague. Il est daté par la préface du père de l'auteur, lettre adressée au roi d'Espagne, le 15 mai 1587. Mais le manuscrit ne fut terminé qu'en 1613. C'est par un hasard extraordinaire qu'il a pu échapper à la haine destructive des Espagnols. M. Markham le considère comme étant d'une très grande importance. Ce fut aussi notre avis à tous après la belle conférence du Dr Pietschmann.

L'histoire de Don Manuel de Amat, vice-roi du Pérou, 1761-1776, par *B. Glauvill Corney* (Londres). — L'auteur a dépouillé toutes les dépêches et les rapports se rapportant à l'administration de ce person-

nage, qui fut six ans président du Chili et ensuite vice-roi du Pérou. Il écrivit de Lima plus de douze cents dépêches au Secrétaire d'état des Indes, il remplit noblement ses fonctions, fut en lutte avec l'Inquisition et se retira près de Barcelone où il mourut.

Le signe en escalier dans les idéogrammes américains, principalement à Tihuanaco, par *Posnansky*. — L'auteur accorde une très grande importance à ce signe qui, pour lui, signifie la Terre. On le voit répété sur la porte monolithe de Tihuanaco. Sa signification et sa valeur pour caractériser le degré de culture des constructeurs de la ville sainte.

4° ETHNOGRAPHIE ACTUELLE.

L'expédition Kiabouschinsky de la Société russe de Géographie, par *Jochelson* (Saint-Pétersbourg). — Cette expédition partit en 1908 pour le Kamchatka. F. P. Kiabouschinsky en avait fait les frais. Elle étudia la zoologie, la botanique, la géologie, la météorologie et l'ethnologie. Les îles Aléoutiennes et le Kamchatka furent étudiés durant trois ans. Des observations importantes furent faites sur l'emplacement d'anciens villages préhistoriques. En 1910, l'expédition fut transportée au Kamchatka. Elle étudia ce pays avec le même soin, découvrit des retranchements anciens.

L'existence de la poterie chez les primitifs habitants fut établie, contrairement à l'opinion ordinaire. La langue des Kamchadal est en relation aux quelques langues des Indiens américains. Leur mythologie est celle des Indiens du Nord-Ouest.

L'auteur a recueilli un grand nombre de très intéressantes photographies dont il a projeté plusieurs devant le Congrès. Il a eu un vif succès en projetant huit films cinématographiques représentant diverses scènes dont plusieurs fort curieuses, telles le sacrifice du renne et le jeu rituel « faire sauter sur une peau de morse », analogue à la brimade bien connue des soldats faisant sauter en l'air le patient au moyen d'une couverture tenue horizontalement par quatre ou cinq hommes.

A noter aussi : les courses de traîneaux attelés de chiens, et celles de rennes montés.

La pensée magique des Indiens Cora (de Jalisco, Mexique), par *Preuss* (Berlin). — Les Indiens ont des cérémonies dramatiques destinées à obtenir la réalisation de leurs désirs. Ce qui y joue le principal rôle, c'est la pensée ou l'inspiration. L'officiant est appelé le penseur. Il se prépare à la cérémonie par la privation de sommeil. Les paroles des chants et des

prières ne sont que la manifestation de la pensée efficiente ; ce sont eux qui jouent le rôle primordial dans la cérémonie magique.

La vie quotidienne des Indiens Kekchi du Guatémala, par *Sapper* (Strasbourg). — L'auteur donne de nombreux détails sur la vie de ces Indiens qui ressemble à celle de tous les Indiens du nord de l'Amérique centrale. A noter que, depuis l'époque où Gage les a vus et en a parlé, il y a eu chez eux un progrès lent mais réel depuis la première moitié du XVII[e] siècle jusqu'à l'époque actuelle.

Note sur les sauvages du Canada, par *Gagnon* (Québec). — Détails intéressants sur l'état actuel des aborigènes du Canada, sur leur condition économique, morale et intellectuelle, sur les transformations qu'ils subissent et ont subies.

Récentes découvertes dans la Guyane hollandaise, par *van Panhuys* (La Haye). — Tout l'intérieur de la colonie a été triangulé et mesuré. Ethnologiquement, les nègres Bush de la rivière Suriname ont été étudiés au point de vue linguistique surtout. Le lieutenant Flu, de son côté, a étudié l'étiologie de la malaria qui paraît avoir été importée d'Afrique par les nègres Bush.

Les ornements des nègres Bush de Suriname, par *van Panhuys* (La Haye). — Dans ces ornements, le serpent joue un très grand rôle ; c'est parce que cette mode dérivant de la croyance à une action utile du serpent-dieu a été apportée d'Afrique par les Bush qui continuent à avoir cette même croyance à Suriname.

Une observation à propos des nombres dans une langue caribe, par *van Panhuys* (La Haye). — Kappler, qui vécut le long de la rivière Marowyne de 1846 à 1879, avait noté que les Caribes ne savaient pas compter au delà de 20 : 20 était un homme ; 5 une main ; 7 un orteil. Aujourd'hui ces Indiens sont frottés de civilisation par le contact des chercheurs d'or et leur numération est absolument transformée ; ils disent pour 11, dix avec un au-dessus de lui.

Coutumes des Guayaki se rapportant à la naissance d'un enfant et au nom qu'on lui donne, par *Mayntzhusen* (Haut-Parana). — L'auteur décrit minutieusement les pratiques obstétricales des Guayaki. L'enfant naissant est pris par une femme amie, il est arrosé d'eau froide, puis la femme le masse partout et aussitôt commence à lui déformer la tête en la serrant entre les deux mains, l'une en avant, l'autre en arrière. Cette opération que l'enfant supporte sans crier est répétée par la mère, quand, le troisième jour, elle a eu repris son enfant. Pendant ce temps, le père s'éloigne dans les bois ne mangeant qu'un peu de sagou. Le troisième jour, il se lave avec une décoction d'une écorce (kimata), la mère en fait autant, dans le but de détourner le démon-jaguar. Les

Guayaki donnent à leurs enfants le nom d'un animal servant à la consommation (vertébré ou larve d'insecte). En général, la mère choisit le nom de son aliment préféré durant sa grossesse, celui qui, par conséquent, a dû former le corps de l'enfant.

Études sur les Chamacoco Kaduveo, Kaingan, comparés aux Bakairi, par *Fric* (Prague). — Les Bakairi ne connaissent ni la navigation, ni la poterie, ni le hamac, ni le projecteur. Ils portent dans le nez et les oreilles des baguettes ou des rouleaux de feuilles. Les Kaingan parlent une langue formée d'éléments tirés des langues de leurs voisins les Gès, Crens, Goyatacas et Tupi mélangés de mots nègres. Ils ont un type mongolique, la peau jaune, ils ne portent rien dans le nez et les lèvres. Ils sont rasés et apointissent leurs dents. Ils connaissent la poterie et le tissage mais non le projecteur.

Les Cherentes, aborigènes du Centre du Brésil, par *Felician de Oliveira* (Paris). — L'auteur a pu étudier ces Indiens. Ils appartiennent au grand groupe des Gès. Apparentés aux Chavantes, ils ont pourtant des caractères propres ; ils étaient groupés en village au milieu du dernier siècle. L'auteur a obtenu la plupart de ses renseignements d'un chef de ces Indiens ; ils furent confirmés au moyen de ceux fournis par d'autres chefs.

La tribu des Goia, par *Cap. Henrique Silva*. — Les Goia seraient venus des missions de Goya au Paraguay et auraient gagné l'État de São Paulo sous le nom de Goianazes ou Goiazes. D'aucuns prétendent qu'ils vinrent des Antilles par l'Amazone. La première mention qui est faite d'eux se trouve dans Christoval de Acuna qui les décrit comme des nains, pas plus grands que des enfants en bas âge. Ils accueillirent admirablement en 1682 les missionnaires qui vinrent les évangéliser. Mais ceux-ci les envahirent si bien qu'au milieu du XVIII[e] siècle les frères possédaient tout le pays des Goias et les forçaient à travailler dans leurs mines d'or. Non accoutumés à ce dur travail, ils moururent en grand nombre et disparurent complètement.

La protection des aborigènes du Brésil, par *de Oliveira-Lima* (Bruxelles). — Deux procédés ont été employés en Amérique dans les rapports avec les indigènes : soit la persécution, soit la protection. Le premier procédé était celui des conquérants, le second celui des ordres religieux qui se firent les défenseurs et les protecteurs des indigènes. L'administration moderne et les efforts des missionnaires ne firent pas grand chose. La méthode consistant à parquer les Indiens dans certains villages est un déplorable procédé auquel d'ailleurs on renonce aujourd'hui en leur accordant des territoires et des réserves suffisants. On a pu par ce moyen pacifier quelques tribus toujours batailleuses de l'état de

São Paulo sur le parcours du North Western Railway dans la partie se dirigeant vers Matto Grosso et le Paraguay.

5° Linguistique.

Quatre mots skrœling (eskimos) de Markland (Terre-Neuve) dans l'Eiriks-saga, par *Thalbitzer* (Copenhague). — Quand Thorfuin Karlsefui revint d'Amérique en 1005, il ramena avec lui au Groenland deux enfants indigènes qu'il avait recueillis avant de quitter le pays des Skrœlings. Quatre mots de leur langue sont conservés dans le saga d'Erik. Les Islandais du Groenland ne les comprirent point et les considérèrent comme les noms de parents ou de chefs des Indiens. Or, ces mots sont du pur Eskimo, si on les rétablit d'après les règles de la phonétique Eskimo. Ainsi, *Vœtilldi* du saga est le mot eskimo *uwätitle* qui signifie: attendez un peu s'il vous plait ; *Uvœgi* est probablement *uwäkje* ou *uvätje*, attendez un petit moment ; *Avalldamon* est *awatlermun*, vers la partie la plus externe du pays de l'île rocheuse bordant la côte ; *Avalldidida* est probablement *awatlitit-aai*, voulez-vous dire les choses les plus en dehors, pourquoi ?— Ces mots singuliers se trouvaient dans le saga d'Eirik avec des mots icelandais très familiers. L'interprétation non encore faite de ces mots de Markland montre que les Eskimos avaient peuplé quelques parties de Terre-Neuve au XIe siècle. Ce sont donc les mots les plus anciens que l'on connaisse de toutes les langues indigènes d'Amérique.

La langue Aleut et ses relations avec les dialectes eskimos, par *Jochelson* (Saint-Pétersbourg). — L'Aleut procède de l'eskimo. L'auteur en décrit la grammaire, les noms, pronoms et verbes, puis les prépositions, les adverbes et les pronoms personnels. Il y existe trois genres. Il y a deux formes de conjugaisons des verbes correspondant à la désinence absolue ou passive des mots.

Phonétique de la langue mexicaine, par *Boas* (New-York). — Le mexicain qui est parlé dans la vallée de Mexico possède les voyelles *a*, *e*, *i*, *o*, *u*, tantôt longues, tantôt brèves ; les voyelles *o* et *u* constituent un son originairement le même. L'auteur a ensuite donné des explications techniques très intéressantes sur les règles qui président à l'emploi des différentes lettres en nahuatl ; il indique les variations de prononciation de différentes lettres suivant les dialectes ; ainsi à Pochutla de grands changements phonétiques se produisent :

a bref devient *e*

[illegible] est absent

[illegible] tous les mots ont l'accent sur la pénultième. Il est [illegible] à Pochutla.

[illegible] *les relations entre ces dialectes et les* [illegible] par *Boas* [illegible]. — Jusqu'ici on [illegible] entre les dialectes du groupe nahuatl [illegible] une étude préliminaire des [illegible] par Mechling [illegible] les [illegible] de la distribu- [illegible] deux dialectes parlés [illegible] ont été étudiés [illegible] constate que [illegible] centre mexi- [illegible] une autre étude [illegible] tandis que Boas [illegible]

[illegible]

américain fut découvert vers le dernier quart du IXe siècle par Eric le Roux et qu'il lui donna le nom de Grœnland, parce qu'il y trouva des terres propres à la culture. L'Empereur Louis le Débonnaire énumère dans un diplôme de 834 un Grœnland parmi les territoires septentrionaux. Ce dernier Grœnland est-il le même que celui d'Eric? et s'il ne l'est pas, est-il possible de le localiser ?

Étude de quelques sources pour l'histoire ecclésiastique de l'Amérique espagnole durant le début de la période coloniale, par *le Rev. Warren Currier* (Washington). — L'auteur montre d'abord l'union des pouvoirs civils et religieux. Il indique les auteurs dont il s'est servi : Mendieta, Torquemada, Davila, Padilla, Perez de Rivas. Il parle aussi d'un manuscrit original intéressant à ce point de vue, conservé dans la bibliothèque du Congrès à Washington. Il étudie ensuite le rôle du Conseil provincial de Mexico en 1585, puis celui de Lizana au Yucatan, d'Antonio de Remesal au Guatémala. De là, il passe au Pérou et y étudie les ordres monastiques, puis les chroniqueurs anciens qui se sont occupés du Pérou et enfin ceux qui se sont occupés du Chili.

Une nouvelle série de peintures à l'huile représentant le métissage au Mexique, par *Franz Heger* (Vienne). — L'auteur rappelle d'abord que le professeur Blanchard a publié (et c'était ici même dans le *Journal de la Société des américanistes*, t. V, 1908, p. 60) quatre séries de portraits analogues. La première série avait été découverte assez auparavant par le professeur Hamy dans la boutique d'un libraire. Elle se composait de dix peintures sur cuivre. Deux de ces séries (chacune comprenant seize numéros) sont au Musée national de Mexico. La quatrième série avec dix-sept peintures se trouve au Musée d'histoire naturelle de Madrid. Une cinquième série inédite doit être ajoutée. C'est celle qui se trouve dans la section ethnographique du Musée d'histoire naturelle à Vienne. Elle provient de l'ancien musée de Miramare, près de Trieste, qui disparut en 1883. Cette série comprend dix peintures, chacune montrant une famille, parents et métis en étant nés, s'occupant de façons variées.

Frère Diego de Landa, inquisiteur des Indiens du Yucatan, par *le Dr José Toribio Medina* (Santiago de Chile). — Pouvoir exorbitant des ordres religieux en Nouvelle-Espagne, surtout du fait d'une bulle de Paul III. Manière de procéder des moines pour leurs prédications. Relations d'après Cogoulldo de ce que fit le frère Diego Landa au Yucatan. La lutte entre lui et les Indiens. Enquête du conseil des Indes à la suite de la plainte de ceux-ci. Les autodafé de Landa comme inquisiteur. Les craintes des Indiens quand Landa revenu en Europe fut sacré évêque. Mort de Landa.

Sur l'« Yslario general » du cosmographe Alonso de Santa Cruz, par

le Dr Rodolfo R. Schüller. — Il existe de cet auteur trois codices autographes. L'un existe dans la bibliothèque de Vienne et y fut étudié par Wieser (étude présentée au congrès des Américanistes en 1908). Wieser pense que cet auteur a vécu aux environs de 1541 à cause des dédicaces à Charles-Quint. Ceci ne peut être exact. Alonso parle de la Province de Nouvelle-Andalousie, terme qui n'apparaît dans la terminologie géographique qu'en 1544. Le même auteur d'ailleurs, dans un manuscrit des Archives générales des Indes à Séville, parle de la guerre de Charles-Quint contre la France en 1554. Enfin, les codices attribués à Garcia Cespedes par Wieser sont bien d'Alonso de Santa Cruz et se rapportent au voyage qu'il fit en compagnie de Cabot au Rio de la Plata.

Les lois mexicaines sur les monuments archéologiques, par *Pruneda* (Mexico). — Exposé de ces lois très sévères qui réservent (très justement d'ailleurs) au gouvernement mexicain le droit exclusif de faire des fouilles archéologiques sur tout le territoire de la République, de restaurer et d'entretenir les monuments archéologiques, et, de plus, interdisent d'une façon absolue d'exporter les antiquités mexicaines [1].

Le système tourano-sanavian de Morgan et les nations du N.-E. de l'Asie, par *Sternberg* (Saint-Pétersbourg). — Les Indiens du Nord de l'Amérique seraient l'exemple parfait du système sanavian de Morgan qui admet une invasion de l'Amérique du Nord par des Asiatiques ayant circulé d'abord le long de la côte Pacifique de l'Asie du N.-E. et ultérieurement à travers les îles Aléoutiennes jusqu'à l'Alaska. La rivière Amoor est le centre d'expansion du système touranien dans le Nord de l'Asie.

Plusieurs livres ou brochures ont été adressés au Congrès et fréquemment même offerts aux congressistes. Il est impossible de les citer tous. Cependant il faut noter d'abord la très intéressante brochure de Maudslay (grand in-quarto avec sept planches) intitulée : *A note on the position and extent of the great temple enclosure of Tenochtitlan.* L'auteur discute l'emplacement du grand temple dont il reproduit les figures classiques d'Ixtlilxochitl, du manuscrit de 1576 et enfin de Sahagun (d'après Seler). Trois plans superposés permettent de bien se rendre compte de la topographie actuelle de la cathédrale et de ses environs, puis, d'après Icazbalceta, du lotissement après la conquête et enfin de la position ancienne du grand temple, d'après l'auteur.

1. Je tiens à bien dire ici, par expérience, que ces lois n'empêchent pas les services techniques de donner des autorisations aux savants compétents et de permettre l'exportation d'objets n'ayant pas grande valeur au point de vue de l'histoire nationale mais intéressants pour l'étude.

M. J. Cooper Clark a présenté un fort joli volume illustré de planches en couleurs intitulé : *The story of Eight deer in Codex Colombino*. L'auteur démontre d'abord que le Codex Colombino raconte l'histoire et les aventures d'un individu nommé Eight Deer (huit daims ou griffe d'ocelotl). Il le retrouve dans plusieurs codex avec une figuration sensiblement la même et enfin sur la grande stèle de Monte Alban qui est dans la cour du Musée de México (à gauche en entrant). Il le suit dans ses batailles, lançant des traits avec l'atlatl, faisant le feu nouveau, en diverses circonstances de sa vie, qu'il déduit de l'observation de plusieurs codex, dont il donne de jolies reproductions en couleur ; enfin il le voit mort, puis empaqueté sous forme de momie dans le Codex Bodleian ; et partout le noble chevalier porte derrière lui son emblème totem, la tête du daim peinte en couleurs brillantes.

M. Batres a envoyé trois brochures intitulées : 1° *Basamentos de Palemké* ; 2° *Datos arqueológicos* ; 3° *Consolidación de los monumentos de Teotihuacan*. Il annonce qu'aussi bien à Palemké qu'à Chichen, il a pu retrouver sous le niveau du sol actuel un véritable soubassement orné dans plusieurs monuments (entre autres dans l'annexe du palais des nonnes de Chichen). Quant à ses travaux de Teotihuacan, il les défend contre de violentes critiques. Je crois que tous ceux qui ont impartialement examiné ses énormes travaux de Teotihuacan ne peuvent qu'approuver toutes les restitutions et restaurations importantes qu'il y a faites. Je suis de ce nombre et l'ai déjà dit l'année dernière.

Tel a été ce congrès dont j'ai cherché ici à donner un aperçu. On voit que, par le nombre, la variété et souvent l'intérêt de ses communications, il a apporté à la science de fort importants documents sur beaucoup de points nouveaux. Il a été en somme digne des congrès précédents.

LA FILLE DE L'ESPRIT DES LACS

PAR RAOUL WAGNER.

La fille de l'Esprit des Lacs dort pendant le jour dans son palais de nénuphars là-bas, très loin, sur le grand lac où les eaux couleur d'émeraude sont fraîches à l'ombre des palétuviers.

La nuit, lorsque la lune brille, elle glisse légère à la surface du miroir argenté, et de lac en lac sa forme blanche se hâte, car elle est souveraine des eaux qui dorment.

Parfois de gros poissons rangés en demi-cercle, la tête hors de l'eau, chantent au clair de lune. Leurs notes graves et mélodieuses sont répétées au loin par d'autres poissons et vont annoncer à la surface des lacs la venue de la brune fille des eaux.

Un jour, il y a bien longtemps, la fille de l'Esprit des Lacs se reposait au bord d'un gai ruisseau qui, par les prés fleuris et à travers les bois, fredonnant sa chanson, allait porter au fleuve le trop-plein des eaux des grandes lagunes.

Elle vit alors un jeune garçon beau comme un dieu qui la regardait en souriant.

« Qui es-tu ? » lui dit-elle.

Il répondit : « Je suis l'Esprit du Ruisseau », et il s'éloigna.

Elle le suivit, car elle le trouvait beau et, curieuse comme toutes les femmes, elle voulait le voir de plus près. Mais plus elle avançait et plus il s'éloignait. Elle le suivit encore de son vol léger par les méandres du ruisseau. Derrière elle, couraient les eaux des lacs, et le ruisseau débordant inonda les prairies et les bois.

Elle parcourut ainsi une longue route et le ruisseau devenu torrent écumait, grondait et bondissait de roc en roc.

Et le jeune Esprit du Ruisseau vieillissait tandis qu'il s'éloignait et c'était maintenant un homme encore plus beau.

Le torrent grossi des eaux des lacs dévasta des contrées entières, et les arbres les plus vieux, les géants des forêts, furent tordus et entraînés comme fétus de paille ; les bêtes fuyaient, éperdues, et par miliers les cadavres flottaient à la dérive.

L'Esprit des eaux courantes cria avec colère :

« Va t'en, fille des lacs ; retourne vers les eaux qui dorment ».

Elle ne répondit pas et poursuivit son chemin.

Bientôt le torrent s'élargit et fit un saut de trente pieds au-dessus de rochers plats. Puis il se calma et s'en fut rejoindre la rivière qui déborda et l'inondation fut immense. Des hommes furent noyés ; des tribus se réfugièrent vers les montagnes et les eaux s'étendirent au loin jusqu'à l'horizon.

La brune fille des Lacs poursuivait toujours l'Esprit du Ruisseau ; c'était maintenant un homme grave, et des cheveux blancs mettaient comme de la neige sur ses tempes.

Le torrent et la rivière mêlaient leurs eaux, et d'autres rivières vinrent les rejoindre, et la souveraine des Eaux dormantes courait toujours, suivie par l'inondation.

Mais l'Esprit du Ruisseau ralentit sa course, et la fille de l'Esprit des Lacs le rejoignit enfin et fut surprise de trouver alors un vieillard qui lui dit :

« Retourne vers tes eaux tranquilles, me voici devenu vieux, je suis le Fleuve effrayant et immense qui s'écoule lentement vers l'Océan très vaste. Quelques lieues encore et ma carrière sera terminée. Retourne vers le ruisseau qui chante dans les prés ; peut-être là-bas retrouveras-tu, à l'orée du bois, le jeune garçon que tu poursuis. »

Il dit, et la fille de l'Esprit des Lacs connut alors sa folie et s'en fut vers son royaume.

Depuis ce temps-là, le Grand Esprit, ému par la prière des tribus riveraines, créa un serpent monstrueux auquel il confia la garde de la jeune fille pour l'empêcher à jamais de reprendre sa course vers les ruisseaux.

Et, pour la punir de sa curiosité, chaque année, les lacs deviennent brûlants et se dessèchent à moitié.

Voici la légende que nous contèrent les métis, un soir que nous prenions le maté sur les bord du Rio Pilcomayo, à quelques centaines de kilomètres de la région des grands lacs de l'Amérique tropicale. Et tout naturellement on en vient à parler de serpents monstrueux.

Nos hommes affirmaient que dans la région des grands lacs il existait des serpents d'eau énormes.

Nous décidâmes alors de pousser notre excursion jusque là pour essayer de tuer un de ces reptiles fabuleux.

Nos métis témoignaient peu d'enthousiasme pour cet audacieux projet; il fallut, le lendemain, faire acte d'autorité pour les décider à nous accompagner.

Notre voyage dura plusieurs jours, et vers le soir, nous avons pu voir

une ligne d'un bleu acier qui scintillait sous les derniers rayons du soleil couchant.

Deux heures plus tard, nous étions près des hautes herbes, petite forêt en miniature qui entourait les lacs.

Notre campement fut établi sur une légère éminence. Après quelques heures de repos, je fus éveillé par les hennissements de nos chevaux qui donnaient des signes évidents d'inquiétude et que mes hommes essayaient de calmer.

Je réveillai à la hâte mes compagnons, car en ces territoires éloignés il faut toujours craindre l'attaque des Indiens.

Mais les métis me firent observer que les chevaux ne tremblaient pas d'ordinaire à l'approche des Indiens, et nous nous demandions si un jaguar ne rôdait pas aux alentours, lorsque notre odorat fut vivement impressionné par une forte odeur de musc et de poisson.

On décida alors de s'avancer vers le point du lac d'où cette odeur semblait provenir, mais à peine avions-nous fait trois cents mètres que nos métis se mirent à fuir en criant : Anaconda, anaconda ! n'approchez pas, le grand serpent d'eau est là !

En dépit de tous nos efforts pour apercevoir le monstre dans les roseaux, nous ne pouvions rien distinguer, malgré la clarté merveilleuse de la nuit tropicale.

Mais l'odeur de musc devenait de plus en plus violente et nous prenait à la gorge. Tout à coup, il y eut un grand bruit sur les eaux ; puis, là-bas au-dessus des hautes herbes, on eût dit qu'un mât se dressait, haut de trois ou quatre mètres, et tout au bout une tête de serpent monstrueux nous regardait, se baissant et se haussant, se tournant de droite et de gauche, comme inquiète et curieuse.

Ce fut sur cette colonne vivante comme un feu de salve ; lentement, la bête baissa la tête, on entendit un grand clapotis et nos yeux étonnés virent se dérouler les anneaux d'un serpent formidable.

Il disparut peu à peu dans les hautes herbes et dans la brume en laissant sur le lac calme un sillage lumineux.

Je ne sais si nous avons rencontré le gardien de l'Esprit des Lacs, mais il existe, le long des grandes lagunes de l'Amérique tropicale, des Eunectes qui mesurent vingt mètres de long et dont le corps est gros comme un des vieux chênes de la forêt de Fontainebleau.

Le lendemain, nous avons pu suivre dans les roseaux la trace de notre dangereux voisin ; il s'était fait un passage où deux bœufs auraient pu marcher de front.

Un jour, lorsque j'aurai des loisirs, j'irai vers les grands lacs des tropiques tuer un anaconda géant, car j'ai besoin d'un tapis.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

SÉANCE DU 2 AVRIL 1912.

PRÉSIDENCE DE M. VERNEAU.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

M. Verneau donne à la Société de bonnes nouvelles de la santé de M. Vignaud.

Il annonce la mort de M. Hébert, inspecteur au musée d'ethnographie du Trocadéro. Il prononce son éloge et rappelle que la Société a été représentée à ses obsèques par MM. Charnay, Huguet, Poutrin, Capitan, Beuchat, Rivet et par lui-même, et qu'il a prononcé sur la tombe un discours au nom du Musée d'ethnographie; M. Capitan a adressé un dernier adieu au nom de la Société.

La correspondance imprimée comprend les ouvrages suivants : *Anales del Museo nacional de Arqueología, Historia y Etnología*. Mexico, t. III, nº 7, 1912; — *Anthropos*, t. VII, nºˢ 1, 2, 1912; — *Baessler Archiv*, t. III, 1912; — *Boletín del Archivo nacional*. Habana, t. XI, nº 1, 1912; — *Boletín del Museo nacional de Arqueología, Historia y Etnología*. Mexico, t. I, nº 7, 1912; — *La Canadienne*, 10ᵉ année, nº 3, 1912; — *La Gazette de Hollande*, nºˢ 72-78, 1912; — *Proceedings of the American philosophical Society*. Philadelphie, vol. L, nº 202, 1912; — *Rendiconti della Reale Accademia dei Lincei*. Rome, 5ᵉ année, vol. XX, nºˢ 11-12; — *Annual report of the Smithsonian Institution*, 1910. Washington, 1912; — *27ᵉ annual report of the Bureau of american Ethnology*, 1905-1906. Washington, 1911 : Alice Fletcher et Francis la Flesche : *The Omaha tribes*; — *Revue anthropologique*, 22ᵉ année, nº 3, 1912; — *University of Pennsylvania, the Museum Journal*, vol. II, nº 4, 1911; — *Zeitschrift für Ethnologie*, vol. 44, t. I, 1912. — Berthon (P.), *Étude sur le précolombien du Bas-Pérou* (*Nouvelles archives des Missions scientifiques*, nˡˡᵉ série, fasc. 4); — Hamy (E. T.), *Voyage d'André Michaux en Syrie et en Perse (1782-1785)*. Communication faite au 9ᵉ congrès international de Géographie, Genève, 1911; — Outes (Félix), *Cráneos indígenas del departamento de Gualeguaychú* (*Anales de la Sociedad científica argentina*, t. LXXIII. Buenos Aires, 1912); — *Van Buren papers*, Library of Congress. Washington, 1910. — *América*, 395ᵉ catalogue, W. Hiersemann. Leipzig.

M. de Charencey commente un article de l'*Année scientifique* sur les fêtes d'Épinal et relève le tissu d'erreurs grossières dont il est composé (cf. *Journal*, t. IX, p. 204).

M. Marcou lit un mémoire sur *Nuestra Señora de Guadalupe*. Il montre par des preuves multiples que tous les contemporains du miracle, et en tête Zumarraga, n'en ont pas parlé. D'autre part, on appelait souvent Notre Dame de Guadalupe Tonantzin (Mère de Dieu), et si les Indiens venaient en foule à Guadalupe, c'est qu'il y avait précisément là jadis un culte en l'honneur de cette dernière.

Le récit du miracle doit être d'origine indienne ; il serait dû à un indien voulant détourner ses compatriotes du culte des divinités et les ramener ainsi au culte nouveau : le catholicisme.

M. le Secrétaire général demande à M. Marcou, si l'indien christianisé n'avait pas eu l'intention d'adapter, par cette ingénieuse invention, l'ancien culte mexicain au culte nouveau, par un procédé de démarquage et de substitution habile dont on trouve de nombreux exemples dans le monde entier ; son invention daterait seulement de 1648, tandis que le miracle supposé serait de 1531.

M. Charnay rappelle qu'il possède une figurine bouddhique représentant un bouddah jeune absolument identique à Jésus dans le temple au milieu des docteurs.

M. Verneau cite un fait où un missionnaire avait complètement adapté le culte chrétien qu'il était chargé de prêcher, en l'identifiant presque au culte des populations qu'il devait évangéliser. Son seul but était d'améliorer leurs conditions sociale et économique.

M. Rivet rappelle qu'en Équateur, il y a encore des danses devant le Saint-Sacrement, danses identiques aux danses indiennes anciennes. Il a vu dans certaines processions, à Quito, des indiens portant sur leur tête d'immenses armatures en osier (*turbantes*) dont il a retrouvé le prototype dans des figurations anciennes du pays. Il y avait donc adaptation de pratiques anciennes au culte nouveau.

Le Dr Rivet signale que le procédé de momification des têtes, qui, à l'heure actuelle, ne se rencontre plus en usage que chez les Jibaros de l'Orient équatorien, était pratiqué anciennement par un grand nombre de populations. Un texte de Zárate le démontre pour les peuplades de la côte équatorienne. Saffray signale des trophées analogues aux *tsanstsas* chez les Indiens du Darien. Enfin, dans les *Memoriales históricos*, Motolinia rapporte qu'au moment de la conquête, on trouva à Mexico de nombreuses têtes réduites. M. Rivet demande aux membres de la Société s'ils ont connaissance que le fait ait été signalé par d'autres écrivains anciens.

M. Guillemin-Tarayre dit qu'il n'en a jamais eu connaissance.

Dans le cours de la séance, ont été élus membres titulaires à l'unanimité : MM. Guillemin-Tarayre, Desprez, capitaine Mailles, Duncan-Wagner, Martin-Zédé.

Sont présentés comme membres titulaires :

MM. Hiram Bingham, Yale University, New-Haven, par MM. Vignaud et Rivet ;

Carlos A. Villanueva, par MM. Dorn y de Alsua et Rivet.

La séance est levée à 6 h. 30.

SÉANCE DU 7 MAI 1912.

Présidence de M. Vignaud.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance manuscrite comprend des lettres de remerciements de MM. Guillemin-Tarayre, Desprez, capitaine Mailles, Duncan-Wagner et Martin-Zédé, élus membres titulaires.

La correspondance imprimée comprend les ouvrages suivants :

Archivio per l'antropologia e la etnologia, vol. XLI, n° 3, 1911 ; — *Boletin del Muséo Nacional de Arqueología, Historia y Etnología*. México, t. I, n° 8, 1912 ; — *Bulletin of the American geographical Society*, vol. XLIV, n° 3, 1912 ; — *Bulletin du Parler français au Canada*, vol. X, n° 7, 1912 ; — *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, n°s 3-4, 1911 ; — *La Canadienne*, vol. X, n° 4, 1912 ; — *La Gazette de Hollande*, n°s 80-89, 1912 ; — *The Journal of the Royal anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, vol. XLI, 1911 ; — *Jahrburch des städitischen Museums für Völkerkunde zu Leipzig*, t. IV, 1910 ; — *Mitteilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien*, vol. XXXXII, t. I, 1912 ; — *Revista de la Facultad de letras y ciencias*. Habana, vol. XIII, n° 3, 1911 ; — *Revue anthropologique*, vol. XXII, n° 4, 1912 ; — *Württembergische Jahrbücher fur Statistik und Landeskunde*, 1911, t. II ; — *Ymer*, 1912, t. I. — Fabo (Fr. P.). *Idiomas y etnografía de la region oriental de Colombia*. Barcelone, 1911 ; — *Mission du Service géographique de l'armée pour la mesure d'un arc de méridien équatorial en Amérique du Sud (1899-1906)*, t. 3, fasc. 2 et 7, t. 9, fasc. 2.

M. Verneau annonce que l'inauguration du monument élevé à la mémoire du professeur Hamy aura lieu le 30 juin, à Boulogne-sur-Mer. Il propose d'envoyer à chaque membre une invitation avec la convocation pour la prochaine séance.

Le capitaine Perrier présente et offre trois nouveaux fascicules de la mission de l'Équateur : l'un se rapportant aux calculs des angles, l'autre aux observations astronomiques, enfin un 3e consacré à l'étude des reptiles, poissons et batraciens rapportés par le Dr Rivet.

M. le Président rappelle que le dernier fascicule du *Journal de la Société des Américanistes* vient de paraître. Comme on a pu le voir, ce volume renferme des mémoires fort intéressants. Il contient aussi des analyses nombreuses très bien faites dues à MM. Rivet et Poutrin. Il propose à la Société d'adresser des remerciements à ces Messieurs qui ont dirigé la publication de ce volume.

M. Capitan appuie cette proposition, qui est votée à l'unanimité.

M. Charnay commente la figure du Conquérant anonyme représentant le grand temple de Mexico. On sait que cette figure montre trois paliers faisant le tour de la pyramide et de petits escaliers montant d'un palier à l'autre, mais

disposés de telle façon que, pour pouvoir passer d'un palier à l'autre, il fallait faire tout le tour du temple.

Cette figure est-elle exacte? On n'en sait rien, puisqu'on ne retrouve ces particularités dans aucun des monuments mexicains ou mayas subsistant encore. Une grosse objection, c'est que, si les choses eussent été ainsi, Cortès n'aurait pu monter jusqu'en haut du temple qu'après un parcours extrêmement long, exposé aux traits des assiégés occupant la plate-forme.

M. Guillemin-Tarayre dit que la figure du grand temple publiée avec le texte du Conquérant anonyme est certainement une invention assez moderne, imaginée pour expliquer le texte de Cortès, mais ne correspondant à rien de positif. Prescott a dit que les textes sont tellement discordants, qu'il est impossible de se rendre bien compte de l'aspect que devait présenter le grand temple.

Pomar, dans sa Chronique de 1582, décrit le grand temple de Tezcoco qui était très analogue à celui du temple de Mexico. Il signale l'existence tout autour de la pyramide de plusieurs paliers de 1m 90 de largeur coupés par un haut escalier lui-même divisé en deux dans le sens de la hauteur.

M. Guillemin-Tarayre signale aussi les descriptions de Ixtlilxochitl, de Duran, de Bernal Diaz. Celle-ci surtout est très nette et signale l'existence des galeries circulaires autour du temple, par où Cortès aurait pu passer pour monter jusqu'en haut (cf. *Journal*, t. IX, p. 301).

M. Capitan fait remarquer que les paliers faisant le tour du monument existent à la pyramide du soleil à Teotihuacan, mais qu'ils sont coupés par le grand escalier occupant le centre d'une des faces. Le même dispositif existait probablement au grand temple.

Le grand escalier sur une face, quelquefois sur deux et parfois quatre est de règle sur tous les teocallis du Mexique. Le grand escalier montant à la plate-forme, à la pierre à sacrifice et aux deux chapelles de Huitzilopochtli et Tlaloc est figuré dans de nombreux codex ou commentaires d'auteurs espagnols en général (*Vida de los Indios* publiée par Mme Nuttall, Duran, l'histoire mexicaine de 1560, etc.). Il est représenté d'ailleurs double (avec séparation centrale) On peut le voir aussi sur les petites figurines en terre cuite représentant le temple de Mexico avec ses deux chapelles et le Tzompantli.

M. Verneau fait une communication avec présentation de moulages sur les prétendus précurseurs de l'homme en Amérique du Sud. Il montre la vertèbre de Monte Hermoso recueillie depuis vingt-six ans et étudiée seulement depuis deux ou trois ans par Ameghino et Lehmann-Nitsche, et attribuée par le premier au *Tetraprothomo*. Cette vertèbre est très petite; on en peut cependant trouver d'aussi petite (une, par exemple, provient d'une femme piémontaise dont le squelette est au laboratoire 5 anthropologie du Muséum). La vertèbre est massive, l'arc postérieur vertical, mais ces catactères peuvent se retrouver sur des vertèbres actuelles.

Le diamètre antéro-postérieur est très réduit ; or, cette particularité se retrouve également sur des pièces actuelles. Sur la vertèbre fossile, il semble qu'il y ait eu latéralement une prolifération pathologique.

Quant à la concavité articulaire supérieure, l'élargissement et l'obliquité de

ces surfaces articulaires, tout cela se retrouve chez l'homme actuel. La racine postérieure de l'apophyse transverse serait plus large que chez l'homme actuel. Cela n'est qu'un caractère de force chez le petit sujet étudié.

Quant au fémur qui, incomplet, n'a que 0m 16 (entier, il mesurerait 0m 19), M. Ameghino l'attribue au même individu que la vertèbre. Or les sujets humains qui ont fourni des vertèbres de comparaison mesuraient 1m 54 et leur fémur au moins 0m 40. Le fémur de 0m 19 donnerait un sujet de 0m 74 de hauteur.

Ameghino pensait que son *Tetraprothomo* petit avait une énorme tête. Il remarquait que son fémur a une ligne âpre se divisant en deux, qu'il présente un tubercule et une fossette au-dessus de l'épiphyse inférieure. Or tout ceci se retrouve chez des canidés. L'extrémité inférieure de ce fémur est comprimée latéralement, son épiphyse interne peu développée, la cavité de la poulie rotulienne profonde, relevée sur les bords ; tous ces détails sont caractéristiques des carnassiers ou canidés. Un fémur de chien s'en rapproche énormément. On pourrait donc admettre qu'il y avait là une vertèbre humaine et un fémur de canidé provenant de couches probablement quaternaires.

M. Ameghino a également publié un grand mémoire sur son fameux frontal de *Diprothomo* trouvé dans les travaux du port de Buenos Aires, à 12m 80 de profondeur.

Ce frontal d'abord n'a pas d'exagération des arcades sourcillières. En outre, si on le compare aux frontaux d'une série de crânes américains et surtout à celui d'un crâne carthaginois, on trouve une identité absolue des dimensions et des courbures.

La grosse erreur a été l'orientation du crâne d'après la direction du plafond de l'orbite, car cette direction est absolument variable. Il est facile de s'en assurer par l'examen des crânes présentés par M. Verneau.

Il est impossible de déduire la forme entière du crâne de la forme du frontal; de telle sorte que ce frontal ne peut même donner aucun renseignement sur la forme que pouvait avoir le crâne entier.

Donc les pièces, qui pour M. Ameghino représentent le *Tetraprothomo* et le *Diprothomo* n'ont aucune valeur documentaire.

Dans le cours de la séance ont été élus à l'unanimité membres titulaires :

MM. Hiram Bingham et Carlos A. Villanueva.

Sont présentés comme membres titulaires :

M. le comte de Luzarraga, par MM. Dorn y de Alsua et Rivet ;

M. Douglas Saint-George Huntington, par MM. Vignaud et Warrington Dawson.

Comme membres correspondants :

MM. E. Sapir et Barbeau, Geological Survey, Anthropological Division, Ottawa, par MM. Vignaud et Rivet.

La séance est levée à 6 h. 40.

SÉANCE DU 4 JUIN 1912.

Présidence de M. Vignaud, président.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance manuscrite comprend des lettres de remerciements de MM. Hiram Bingham et Carlos A. Villanueva, élus membres titulaires dans la dernière séance, une lettre de M. William Beer, bibliothécaire de la Howard Library, demandant à la Société de bien vouloir lui prêter les clichés qui ont servi à l'illustration du mémoire de M. Hamy sur les voyages de Lesueur. La Société décide que l'envoi sera fait.

La correspondance imprimée comprend les ouvrages suivants :

American anthropologist, vol. XIV, n° 1, 1912 ; — *Anales de la Sociedad cientifica argentina*, t. LXXII, n°s 3-6, 1911 ; t. LXXIII, n° 1, 1912 ; — *Anthropos*, t. VII, n° 3 ; — *Boletin del Archivo nacional*. Habana, t. XI, n° 2, 1912 ; — *Bulletin of the American geographical Society*, vol. XLIV, n° 4 ; — *Bulletin du Parler français au Canada*, vol. X, n° 8 ; — *La Canadienne*, t. X, n° 5 ; — *La Gazette de Hollande*, n°s 90-96 ; — *Revue anthropologique*, t. XXII, n° 5 ; — *University of Illinois-Bulletin*, vol. IV, n° 1, 1910, vol. IV, n° 2, 1911 ; — Chamberlin (R. V.). *The ethno-botany of the Gosiute Indians of Utah* (*Memoirs of the american anthropological Association*, vol. II, 1911, part. 5) ; — Emmons (G. T.). *The Tahltan Indians* (*University of Pennsylvania, the Museum anthropological publications*, vol. IV, n° 1) ; — Kroeber (A. L.). *Phonetic elements of the Mohave language* (*University of California publications in American archaeology and ethnology*, vol. X, n° 3) ; — Lutz (Franck). *String figures from the Patomana Indians of British Guyana* (*Anthropological papers of the American Museum of natural history*, vol. XII, part. 1) ; — Mac Iver et Woolley. *Buhen* (*University of Pennsylvania ; Egyptian Department ; Eckley B. Coxe Junior expedition to Nubia*, vol. VII, texte, vol. VIII, planches) ; — Sapir (Edward). *The Takelma language of Southwestern Oregon* (*Handbook of American Indian languages. Bureau of American ethnology*) ; — Skinner (Alanson). *Notes on the eastern Cree and northern Saulteaux* (*Anthropological papers of the American Museum of natural history*, vol. IX, part. 1) ; — Villanueva (Carlos A.). *Bolivar y el general San Martin* ; *Fernando VII y los nuevos Estados*, Paris, 1912 ; — Waterman (T. T.). *The phonetic elements of the northern Paiute language* (*University of California publications in American archaelogy and ethnology*, vol. X, n° 2).

M. Vignaud souhaite la bienvenue à M. Carlos A. Villanueva, qui assiste pour la première fois à nos séances.

M. Verneau propose à la Société de désigner M. Vignaud pour la représenter à l'inauguration du monument élevé à la mémoire de notre ancien président, le Prof. E.-T. Hamy. Cette proposition est acceptée à l'unanimité.

M. Vignaud donne connaissance à la Société de son second Mémoire sur

Vespuce, qui a pour objet de montrer comment à Saint-Dié, en 1507, le prénom de ce navigateur fut attribué à la quatrième partie du Monde. M. Vignaud explique, qu'originairement, ce nom ne s'appliquait qu'à l'Amérique du Sud, dont Vespuce, le premier, avait reconnu le caractère continental et qu'on croyait alors former un continent distinct de celui du Nord. Le nom d'Amérique finit par désigner le Nouveau-Monde tout entier, mais cette nouvelle attribution fut l'œuvre du temps. Les cosmographes de Saint-Dié et Vespuce lui-même y restèrent étrangers (cf. *Journal*, t. IX, p. 239).

M. Rivet donne lecture d'une communication de M. Erland Nordenskiöld, intitulée : *Contribution à l'anthropogéographie de l'Amérique* (cf. *Journal*, t. IX, p. 19) et d'un mémoire de M Jules Humbert sur *Les Origines et les Ancêtres du Libérateur Simon Bolivar. Les Bolivar de Biscaye* (cf. *Journal*, t. IX, p. 1).

M. de Charencey fait une communication sur *Une famille de langues de la Nouvelle-Espagne*.

L. Angrand constatait que le système de civilisation dénommé par lui *Toltèque oriental* avait dû primitivement régner chez les populations du groupe Maya-Quiché. Cela le conduisait à cette conclusion que les peuples du Yucatan et du Guatémala pouvaient bien avoir eu pour ancêtres directs les fondateurs de la monarchie Xibalbaïde, venus à travers la mer des Antilles pour s'établir dans la région de Xicalanco. Par suite, on devait s'attendre à retrouver dans la langue des Huastèques et des Mayas, qui habitent les rives du golfe du Mexique, un caractère d'archaïsme plus prononcé que dans celle des Quichés du Guatémala, riverains du Pacifique.

Peut-être ce mode de déduction se trouve-t-il un peu entaché de témérité. Rien d'étrange qu'une nation ait reçu de quelque autre les éléments des arts et des sciences sans être, le moins du monde, unie à cette dernière par les liens du sang. La Russie, par exemple, a subi l'influence de Byzance, et la Pologne celle du Monde latin et germanique. Néanmoins, Russes et Polonais n'en appartiennent pas moins, les uns comme les autres, au rameau slave. On ne saurait, à aucun titre, les considérer comme des Allemands ou des Grecs.

En tout cas, l'étude comparée des langues Maya-Quiché ne nous permet guère d'adopter la façon de voir du savant américaniste. Elle nous conduirait à une conclusion différente, on pourrait dire opposée. On le sait, quoique formant un ensemble assez homogène, ces idiomes se répartissent en deux groupes, d'abord celui de l'Ouest ou Mame-Pokome, comprenant le Mam du Soconusco, le Guatémaltèque proprement dit avec ses trois dialectes Quiché, Cakchiquel et Zutuhil, le Pokome auquel se rattachent Pokomam, Pokonchiet, Cakgi, enfin le Chorti parlé dans le sud du Guatémala.

En second lieu, vient le groupe oriental que nous avons qualifié de Quèlene-Huastèque. Rangeons-y le Quélène dont les dialectes sont le Tzotzil, le Tzendale et le Chanabal et qui domine dans l'est du Chiapas, le Maya du Yucatan, le Chol et, enfin, le Huastèque séparé des idiomes congénères par le Totonaque, lequel appartient à une toute autre famille linguistique.

Il se trouve, précisément, que les idiomes du rameau oriental présentent des

traces visibles d'altération, tant au point de vue de la phonétique que de la morphologie, dont leurs voisins de l'Ouest sont dépourvus. Nous devons donc reconnaître ces derniers comme plus archaïques. La comparaison du Quiché et du Maya nous en fournira les preuves suffisantes.

Le a primitif dans ce dernier tend parfois à se transformer en une autre voyelle plus ténue. Ex. :

QUICHÉ	MAYA
Homme : *Vinak*, *Uinak*.	*Uinic*.
Mourir : *Camic*, mort.	*Cimil*, mourir et en Huastèque *Tzemel*.

Le *r* disparaît pour être normalement remplacé par un *y*, tant au commencement qu'à la fin des mots.

QUICHÉ	MAYA
Poisson : *Car*, *Kar*.	*Cayet*, en Tzotzil *Chai*, *Chay*.
Vert, vigoureux : *Rax*.	*Yax* et en Huastèque *Yaxni*.

Le *h* final devient souvent *n* :

QUICHÉ	MAYA
Nous : *Oh*	*On*.
Dix : *Lahuh*	*Lahun*.

Même remarque en ce qui concerne la conjugaison. Elle tend à s'appauvrir à mesure qu'on s'éloigne du berceau le plus ancien connu de la famille. Ni en Maya ni en Quélène, nous ne retrouvons cette exubérance de voix verbales si frappante en Quiché et qui nous paraît constituer une démonstration incontestable d'archaïsme.

Dans le dialecte du Guatémala, le traitement verbal se signale par son extrême régularité. Les verbes y apparaissent répartis en deux classes : 1° celle des intransitifs, c'est-à-dire non suivis d'un régime direct et qui exigent l'emploi du pronom personnel : celle des transitifs ou suivis du dit régime et dans la formation desquels entre le pronom possessif. Ex. : *Qu'ilogon*. « J'aime », *in abstracto*, *qu'inul* « j'arrive », litt. : *nunc ego-amare* ou *amans* ; *nunc ego advenire* ; mais, d'autre part, ca *nulogoh* « je l'aime, j'aime quelqu'un ou quelque chose », litt. : *Nunc mea-action-amandi*, *meus-amor*.

Au contraire, le Maya montre à cet égard beaucoup plus d'irrégularité.

Le pronom personnel y figure même à l'intransitif, ce qui, à vrai dire, finit par établir avec plus de netteté la distinction entre verbe et substantif.

Quant au Huastèque, le plus déformé, sans doute, des membres de la famille, il en arrive à confondre à peu près complètement les deux types de conjugaison ci-dessus mentionnés.

Plus de doute, par conséquent; le mouvement d'évolution linguistique chez les Quichés, Mayas et Huastèques s'est forcément opéré de l'Ouest à l'Est. Cela ne veut pas dire, à coup sûr, que les habitants du Yucatan, si distincts par leur type physique de ceux du Guatémala, leur soient réellement apparentés par le sang. Ils ont pu emprunter à ces derniers lexique et grammaire, tout en étant enfants d'une autre race. Nous avons vu, dans le cours du XVIIe siècle, les Cornouaillais oublier le celtique pour adopter l'anglais. Il n'en résulte pas qu'on doive les tenir pour Anglo-Saxons.

Ajoutons en terminant que Quichés et Mams, soit par suite de conquête, soit pour d'autres motifs encore, avaient fini par adopter, bien plus profondément que les Mayas, les éléments de la culture mexicaine. L. Angrand voyait en eux un peuple de civilisation floridienne, mais dominé par des chefs appartenant au courant occidental. C'est, vraisemblablement, dans ce sens, qu'un vieil écrivain espagnol qualifiait les gens du Guatémala de ***Tultecas mayas***. Pour lui, le terme ***Toltèques*** désignait, sans conteste, les tribus venues de l'Anahuac.

En un mot, si les Quichés sont plus primitifs que les Yucatèques au point de vue du parler, ils le seraient moins sous le rapport des croyances religieuses et de l'organisation sociale. En définitive, race, langue et civilisation sont trois choses fort distinctes et on ne saurait le plus souvent conclure de l'une à l'autre.

Au cours de la séance ont été élus comme membres titulaires : M. le comte de Luzarraga, M. Douglas Saint-Georges Huntington ; comme membres correspondants : MM. E. Sapir et Barbeau.

La séance est levée à 6 h. 35.

BULLETIN CRITIQUE

ANTHROPOLOGIE.

Hiram Bingham. *The discovery of prehistoric human remains near Cuzco, Peru.* (La découverte de restes humains préhistoriques près de Cuzco, Pérou).

Isaiah Bowman. *The geologic relations of the Cuzco remains* (Les relations géologiques des restes découverts à Cuzco).

George F. Eaton. *Report on the remains of man and of lower animals from the vicinity of Cuzco, Peru.* (Rapport sur les restes d'hommes et d'animaux inférieurs du voisinage de Cuzco, Pérou).

American Journal of science, vol. XXXIII, 1912, pp. 297-333, 15 figures, 2 planches.

Ces trois mémoires apportent de nouveaux renseignements sur les découvertes de la mission scientifique américaine organisée, au Pérou, par l'Université de Yale. Après avoir rappelé la marche générale de l'expédition (cf. *Journal*, t. IX, p. 164), Hiram Bingham étudie, avec de nombreux détails, les restes humains trouvés près de Cuzco. Les fouilles mirent tout d'abord au jour des murs de pierre hauts de six pieds et épais de trois, puis des cendres, et des emplacements pavés semblant avoir constitué le sol d'habitations ; enfin des ossements furent découverts, fréquents surtout dans le *Aya huayco quebrada* ou « Vallée des cadavres » ; ils furent trouvés sur les pentes des talus d'une route nouvellement construite. Tous ces os étaient extrêmement fragiles, et beaucoup d'entre eux ne purent être conservés. H. Bingham estime qu'il y aurait grand intérêt à poursuivre des fouilles méthodiques dans la région de Cuzco, où, sans aucun doute, on sera amené à découvrir des restes de civilisations incasique et préincasique.

Un chapitre spécial est consacré par Isaiah Bowman à la détermination de l'ancienneté des ossements humains découverts à Cuzco et à l'étude des couches géologiques dans lesquelles ils furent trouvés. Les os étaient, sans aucun doute,

contemporains du gravier compact dans lequel ils étaient enfouis, gravier qui doit être rattaché à la période glaciaire, au cours de laquelle ces os faisaient partie de couches alluviales. Leur âge peut donc être estimé, dit le savant américain, à 20.000 ou 40.000 ans. La stratification de différentes couches du sol, la façon dont les os y étaient disposés, plaident nettement en faveur de ces conclusions. L'hypothèse d'un glissement des terres ne peut être envisagée, pour nombre de raisons qui sont ici longuement expliquées, et dont la meilleure est que les couches ne présentent aucun bouleversement.

D'une étude approfondie des stratifications géologiques, l'auteur conclut que les dépôts dans lesquels les débris osseux furent trouvés sont du même âge que les dépôts similaires de la région de Cuzco, et qu'ils appartiennent à la dernière époque glaciaire. Les os de « l'homme de Cuzco » présentent des traces certaines de séjour dans le courant d'une rivière : disparition ou atténuation des apophyses et des crêtes d'insertions musculaires ; mais, d'un autre côté, ces os, au moment de leur enfouissement dans les terres, étaient encore frais. Quant aux ossements de bovidés découverts en même temps que les os humains, ils ont très vraisemblablement appartenu à des bisons, quoique l'existence, à cette époque, des bisons en Amérique du Sud n'ait jamais pu être prouvée.

L'étude des os d'hommes et d'animaux découverts au voisinage de Cuzco est faite par George F. Eaton. Les premiers ont appartenu à trois individus différents, et comprennent un fragment de pariétal droit, des fragments de côtes, de bassin, un fémur droit entier, un fémur gauche incomplet et des débris de fémurs droit et gauche. On ne peut tirer aucune conclusion de l'examen du fragment de pariétal, de même que de celui des côtes. Le fragment de bassin semble avoir appartenu à un individu du sexe masculin. Le fémur intact mesure 42 ct. 4 de longueur totale, et 41 ct. 1 de longueur au trochanter. L'indice de platymérie est de 72, 2 ; l'angle que forment les axes du col et de la diaphyse est de 119°. L'échancrure intercondylienne est particulièrement large. La diaphyse est fortement incurvée, la ligne âpre est proéminente ; l'indice pilastrique est de 107, 7. Ce fémur a l'apparence des fémurs péruviens de la période incasique.

Un tibia gauche de *Canis occidentalis*, trouvé dans les mêmes conditions, apparaît bien conservé. On sait d'ailleurs qu'il existait, au Pérou, à l'époque incasique, trois espèces différentes de chiens, dont deux au moins descendaient du loup. Les métatarsiens et autres os de bovidés, mis à jour par les fouilles, ont appartenu à un bison, probablement femelle, et à d'autres animaux de la même espèce. Quelques-uns de ces os, en mauvais état, semblent provenir du *lama guanacus*.

D[r] Poutrin.

Outes (Félix F.). *Cráneos indígenas del departamento de Gualeguaychú* (Crânes indigènes du département de Gualeguaychú). *Anales de la Sociedad científica argentina*, t. LXXIII, 1912, p. 5-37.

OUTES (FÉLIX F.). *Variaciones y anomalias anàtomo-anthropològicas en los huesos del cráneo de los primitivos habitantes del Sur de Entre Rios* (Variations et anomalies anatomo-anthropologiques des os du crâne des habitants primitifs du sud de Entre-Rios). *Revista del Museo de La Plata*, t. XVIII (2e série, t, V), 1911, p. 53-144.

Les ossements étudiés dans ce travail proviennent du cimetière de Mazaruca rapidement fouillé par l'auteur en juin 1902. La localité se trouve dans la partie méridionale du département de Gualeguaychú (province de Entre-Rios). Cette région, complétement recouverte pendant la saison des pluies par le débordement du Paraná, est parsemée de collines sablonneuses, où les habitants actuels se réfugient pour fuir l'inondation et où les arborigènes enterraient leurs morts. Avant Outes, Ramon Lista en 1877 et en 1882, Oscar Durand-Savoyat en 1893 avaient pratiqué quelques fouilles dans quelques-uns de ces cimetières indigènes.

Des recherches historiques conduisent l'auteur à penser que les Indiens dont il a retrouvé les restes appartenaient vraisemblablement à des tribus Charruás.

La petite collection ostéologique, formée par l'auteur en réunissant ses propres récoltes à celles qui avaient été faites par Lista et Durand-Savoyat, comprend quatorze crânes (5♂, 4♀, 5 de sexe indéterminé), dont un seul est complet.

Dans le premier mémoire, Outes donne de chacune de ces pièces une description morphologique détaillée, et la liste des mesures admises au Congrès international d'archéologie et d'anthropologie préhistorique de Monaco.

L'indice céphalique n'a pu être calculé que sur trois crânes masculins. L'un deux, qui est plagiocéphale et probablement déformé, a un indice de 85,05, tandis que les deux autres sont nettement mésocéphales (77,42 ; 77,30). Les trois crânes féminins donnent un rapport un peu plus faible, qui varie de 75 à 75,86 avec une moyenne de 75,42.

L'indice vertico-transversal est loin de présenter la même homogénéité, puisqu'il varie de l'hypsicéphalie franche (106,8) à la platycéphalie accentuée (87,16).

La face est basse et large ; le nez, mésorhinien chez les hommes, donne un indice moyen leptorhinien chez les femmes ; les orbites sont mésosèmes chez les premiers, microsèmes chez les secondes.

L'angle naso-alvéolo-basilaire sur un crâne masculin est de 79°, sur un crâne féminin de 69° 5.

Il est évident que le matériel étudié est trop restreint et en trop mauvais état de conservation pour permettre la moindre conclusion ; ce sont des documents d'attente, que des recherches ultérieures permettront certainement d'utiliser. Déjà, Outes entrevoit qu'une parenté pourra être établie entre les anciens habitants de l'Entre-Rios et des groupes ethniques actuels du Brésil.

Dans son second mémoire, Outes étudie ces documents à un tout autre point de vue. Il a examiné un à un chacun des os du crâne et de la face, noté avec soin toutes les particularités morphologiques qu'ils présentent et les a comparées à celles qui ont été relevées sur d'autres races. Il est évident que, là encore, la série examinée est beaucoup trop faible ; l'auteur ne s'est certainement pas abusé à ce sujet, et j'ai tout lieu de penser que ce travail n'a été pour lui que l'occasion de faire une bibliographie complète des études du même ordre qui ont été publiées jusqu'ici ; à ce point de vue, son mémoire est appelé à rendre de grands services à tous les spécialistes qui s'intéressent à ces questions de variations et d'anomalies anatomiques, par l'abondance et la précision des références qui s'y trouvent consignées.

P. Rivet.

Morales Macedo (Carlos). *Algunas variaciones anatómicas de los antiguos cráneos peruanos* (Quelques variations anatomiques des anciens crânes péruviens). Thèse pour le doctorat ès sciences naturelles. Lima, 1911.

L'auteur a étudié sur les anciens crânes péruviens un certain nombre de particularités anatomiques, en comparant ses résultats à ceux déjà obtenus pour d'autres races.

Nous nous contenterons d'indiquer la fréquence relative de ces diverses anomalies :

Fossette cérébelleuse médiane	10 °/₀
Os interpariétal	2,7 °/₀
Wormiens	56,2 °/₀
Os épactal	21,6 °/₀
Os astérique	18,9 °/₀
Os ptérique	10,7 °/₀
Os bregmatique	0,71 °/₀
Métopisme	1,08 °/₀
Visière frontale accentuée	2,9 °/₀

P. R.

ARCHÉOLOGIE.

Moorehead (Warren K.). *Hematite implements of the United States ; together with chemical analysis of various hematites.* (Objets en hématite trouvés aux États-Unis ; étude suivie de l'analyse

chimique des diverses hématites). *Phillips Academy, Department of Archaeology.* Bulletin VI, 1912, 93 pages, 54 figures.

On rencontre les instruments en hématite sur plus de la moitié du territoire des États-Unis ; ils sont surtout nombreux dans le Missouri, le sud de l'Iowa, l'Illinois, l'Indiana, l'Ohio, la Virginie de l'ouest et le Kentucky, et abondent dans le Tennessee, le Wisconsin, l'Etat de New-York et une partie de l'Arkansas.

Moorehad rappelle rapidement que des objets en hématite ont été découverts en Europe dans des abris sous roche qu'on doit rattacher à la période paléolithique, et que, dès cette époque, l'hématite était utilisée par l'homme pour se peindre le corps. Il propose une classification provisoire des instruments en hématite, classification qu'il a déjà formulée dans un ouvrage précédent, « The stone age in North America » (cf. *Journal*, t. IX, p. 145) et qui est basée à la fois sur la forme et sur la destination des divers objets considérés.

L'auteur reproduit ensuite les différentes opinions qui ont été exprimées sur la « question de l'hématite », ainsi que les résultats de l'enquête à laquelle il s'est livré auprès des archéologues les plus qualifiés et des conservateurs des plus importantes collections d'Amérique : Holmes, Cl. B. Moore, N. Wardle, H. M. Braun, J. F. Snyder, Whelpley, W. C. Mills, etc., et les fait suivre des conclusions de l'analyse complète que M. Graham a fait des différentes espèces d'hématite.

Ainsi que le montre l'intéressant travail de W. H. Holmes reproduit ici, et qui a trait à la découverte, par le Dr Cox, d'une mine d'hématite qu'utilisaient les Indiens, on doit abandonner cette croyance que l'hématite était toujours rencontrée à la surface du sol. Au contraire, des galeries profondes et assez spacieuses étaient creusées en certains points riches en minerai, d'où pouvaient être extraits des blocs de grandes dimensions.

Une étude détaillée des objets en hématite termine l'ouvrage de Moorehead. Après avoir comparé les instruments de différentes provenances au point de vue de la technique et des formes les plus souvent rencontrées, l'auteur décrit successivement les haches, les « plumets », les instruments coniques et hémisphériques, les ornements divers, etc, et s'aide, dans sa description, de très nombreuses et excellentes planches qui reproduisent les objets les plus variés, dont les formes caractéristiques sont rappelées dans des schémas. Il conclut que les Indiens ne considéraient pas l'hématite comme une pierre banale, mais qu'ils lui attribuaient une puissance mystérieuse, en raison de sa couleur et de sa beauté.

Une bibliographie où sont mentionnés les principaux auteurs ayant traité de la question de l'hématite termine cet ouvrage, dont une brève analyse ne peut guère exprimer tout l'intérêt.

Dr Poutrin.

Radin (Paul). *Some aspects of Winnebago archeology* (Quelques

points de l'archéologie Winnebago). *American anthropologist*, vol. XIII, 1911, p. 517-538.

Les Indiens Winnebago habitaient la rive sud de la « Green Bay », dans le Wisconsin, où ils semblent avoir de tout temps vécu. Autour d'eux, le long du lac Michigan, se rencontraient les Menominee, les Potawatomi, les Kickapoo, les Miami. De ces tribus, les unes sont autochtones, d'autres, au contraire, comme les Potawatomi, les Sauk et les Fox, les Miami et les Ojibway, d'origine algonquienne, ne se sont installées que relativement tard sur les rives du lac. On doit donc leur refuser toute participation dans l'édification des mounds de la région; de plus les Algonquins n'ont jamais, au Canada, construit de mounds. On peut conclure que les tumulus rencontrés dans les régions qu'ils occupent actuellement sont l'œuvre des Dakota ou des Sioux qui les y ont précédés. On retrouve, en effet, dans les tribus Sioux des groupes Cegiha et Tciwere, des légendes qui ne laissent aucun doute sur leur ancienne zone d'habitat; les mounds coniques n'ont cependant pas été construits par eux, mais par les Dakota et les Winnebago; beaucoup d'entre eux, d'ailleurs, relativement récents, auraient été édifiés au XVIII[e] siècle, alors que chaque clan avait coutume d'élever, auprès de ses cases et de ses plantations, un tertre que surmontait l'image de l'animal sacré de la tribu. Des mounds semblables, retrouvés en dehors de la zone d'habitat des actuels Winnebago, montrent l'ancienne expansion de ces indigènes, dans le Sud, d'où, peut-être, il y aurait très longtemps, ils sont venus en masse.

Aucune explication définitive ne peut être donnée des « intaglios », excavations creusées au sommet de certains mounds et remplies d'eau, dans lesquelles sont dissimulées des statues; ces statues représentaient peut-être des divinités aquatiques et pour cette raison étaient immergées.

Un autre problème se pose au sujet des mounds dits linéaires. Les uns sont rectilignes, hauts de deux pieds et demi, larges de dix à vingt pieds; d'autres, au contraire, se renflent à une extrémité, où ils présentent parfois une élevure conique. Les uns les ont considéré comme des monuments à la mémoire des ancêtres, d'autres comme des fortifications, d'autres encore comme des terrains de jeux. Deux autres hypothèses sont aussi admissibles : ces mounds linéaires ne seraient autre chose que des soubassements d'habitation, ou des représentations du serpent.

Les mounds coniques avaient plusieurs buts : les uns ont servi à ensevelir des chefs; d'autres ont supporté des maisons; d'autres ont été utilisés pour haranguer la foule ou pour jouer à « la crosse ».

En dehors des mounds, l'auteur étudie les objets de cuivre, divers outils, et la distribution des pointes de flèche. Tous les instruments de cuivre du Wisconsin proviennent des ateliers de l'Ile Royale, de Keweenaw, et, en général, de toute la région du lac Supérieur. Les Indiens Winnebago n'ont jamais fabriqué d'outils de cuivre, et la question se pose seulement de savoir comment ils se les procuraient. Il est probable qu'ils les obtenaient des Potawatomi et des Menominee, par échange, et qu'ils se servaient usuellement d'outils de bois et de pierre.

Les pointes de flèches en pierre se trouvent sur tout le territoire Winnebago, à différents stades de fabrication. Les Indiens ne peuvent fournir aucun renseignement à leur égard, et les légendes les plus curieuses ont lieu à leur sujet. Les uns croient qu'elles sont faites par les vers de terre, et les autres affirment qu'elles sont les os des esprits des eaux et par conséquent sont sacrées. Cependant, il n'y a pas bien longtemps encore, les Winnebago se servaient de pointes de flèches, les unes taillées dans des cornes, les autres provenant de carapaces de tortues. Les pointes de flèches en pierre seraient l'œuvre des tribus qui ont précédé les Winnebago sur leur actuel territoire.

D[r] P.

Perkins (G.-H.). *Aboriginal remains in the Champlain Valley. Third paper* (Antiquités de la vallée de Champlain. 3e notice). *American anthropologist*, vol. XIV, 1912, pp. 72-80, 5 planches.

Le troisième travail que publie aujourd'hui Perkins a pour but de décrire certains outils ou instruments non signalés dans les précédentes notes (cf. *Journal*, t. VIII, 1911, p. 295).

La variété des objets découverts dans la vallée de Champlain peut s'expliquer par l'occupation simultanée de la région par des groupes Algonquin et Iroquois.

Les marteaux et masses en pierre sont très nombreux et se retrouvent groupés sur les emplacements des villages disparus; beaucoup d'entre eux sont à peine travaillés; leur taille et leur poids sont extrêmement variables; ils sont le plus souvent en quartz. Quelques-uns de ces marteaux, confectionnés avec beaucoup de soin, portent un sillon qui servait à maintenir l'attache du manche.

Les pilons sont taillés dans des pierres de nature différente, mais toujours denses. Leur taille est fort variable; quelques-uns portent à une extrémité une esquisse de tête d'animal; il est d'ailleurs probable que ce ne sont pas des pilons, mais des bâtons servant d'insignes.

Certaines pierres, en forme de disques de petite taille aux faces aplaties ou légèrement excavées, étaient, sans doute, utilisées comme jeux; tandis que d'autres, grossièrement arrondies, devaient servir à aiguiser les poinçons en os. Enfin on a trouvé des pierres dont la surface était craquelée et destinées, sans doute, à échauffer l'eau contenue dans des vases de terre, trop fragiles pour être suspendus au-dessus d'un feu.

Les mortiers sont rares dans la vallée de Champlain, et cette rareté s'explique difficilement. Perkins n'en a guère trouvé plus d'une douzaine. Leur taille, leur forme sont très variables, la cavité centrale est plus ou moins profonde et plus ou moins régulière.

Au voisinage des étangs on a découvert des pierres cubiques grossièrement taillées et destinées probablement à être fixées aux filets ou aux lignes. D'autres pierres présentent de profonds sillons qui montrent qu'elles ont été utilisées dans la préparation des tendons d'animaux servant de liens.

Les couteaux en ardoise ne sont pas rares dans la vallée de Champlain ; on les retrouve encore au Canada, dans l'état de New-York, et plus rarement dans le Maine. Ces instruments étaient toujours emmanchés, et présentent un pédoncule et deux encoches à leur base ; ils sont d'une facture très soignée et d'un poli parfait; quelques-uns d'entre eux ont les tranchants intentionnellement émoussés. Perkins ne croit pas que les couteaux doivent être rapprochés, comme on a voulu le faire, des outils analogues des Eskimo. On ne se rend pas bien compte, d'ailleurs, de l'utilisation de semblables instruments, essentiellement fragiles; peu d'entre eux semblent avoir pu servir de couteaux ou de poignards, et les autres auraient plutôt joué un rôle dans la préparation des peaux ou la fabrication des poteries.

Le travail de Perkins, complétant heureusement ses études antérieures, s'accompagne de planches fort intéressantes, reproduisant différents objets trouvés dans la vallée de Champlain.

Dr P.

Willoughby (Charles C.). *Certain earthworks of eastern Massachusetts* (Quelques ouvrages en terre du Massachussetts oriental). *American anthropologist*, vol. XIII, 1911, pp. 566-576, 7 fig.

Un grand nombre d'ouvrages de terre construits par les Indiens de la Nouvelle-Angleterre ont disparu par suite des travaux de culture. C'est seulement dans les bois que l'on peut, actuellement, espérer en retrouver.

Un type d'ouvrage que l'on observe fréquemment se compose d'une éminence de forme circulaire de peu de hauteur, entourée d'un fossé que borde un talus qui atteint le niveau de la poitrine d'un homme de taille moyenne. On peut supposer que la partie centrale de l'ouvrage servait de soubassement à une habitation unique, tandis que le talus était surmonté d'une palissade faite de troncs d'arbres ; des enceintes analogues, mais rectangulaires et plus vastes, ont été retrouvées à Andover. A Millis, au sud de Boston, existe un ouvrage de terre de forme irrégulière, situé au bord du « South End Pond ». Bien que la culture ait fait disparaître beaucoup des dispositions primitives, on découvre encore des traces très nettes de fossés bordés des talus qui supportaient les palissades. A l'intérieur de l'enceinte très vaste ainsi délimitée, se trouvaient sans doute un grand nombre de maisons. Des ouvrages analogues ont été décrits à Andover par Warren K. Moorehead.

D'après Roger Williams, les ouvrages de terre auraient été construits en grand nombre par les Indiens de la Nouvelle-Angleterre, dans les débuts de la colonisation européenne, et auraient eu un but défensif. Champlain les signale sur la rive droite de la rivière Saco ; on en retrouve au cap Cod, dans la baie de Wellsfleet, et près de l'emplacement actuel de Boston, etc., etc. En tout, les premiers explorateurs de la Nouvelle-Angleterre décrivent vingt forts indiens,

auxquels on peut identifier les ouvrages de terre qui font l'objet de l'étude de Willoughby.

Ces travaux de défense ont été exécutés par les Algonquin qui occupaient la plus grande partie de la Nouvelle-Angleterre, car les Indiens Beothuk, qui vivaient au centre de cette même région, ne construisaient pas de pareils forts.

Avec l'auteur on souhaitera, maintenant que l'attention a été attirée sur cette question des ouvrages de terre construits par les anciens Indiens, que des recherches nouvelles soient faites en ce qui concerne la distribution et l'origine de ces édifices, dont beaucoup sont connus localement, mais n'ont jamais été portés à la connaissance des archéologues.

Dr P.

Will (George F.). *A new feature in the archeology of the Missouri valley in north Dakota* (Un nouveau caractère de l'archéologie de la vallée du Missouri dans le Dakota septentrional). *American anthropologist*, vol. XIII, 1911, pp. 585-588, une carte.

Dans une courte note, l'auteur expose sommairement le résultat des fouilles qu'il a effectuées dans les mounds situés au voisinage d' « Apple Creek ». Ces mounds étaient d'ailleurs bien connus, situés sur le champ de bataille où se rencontrèrent, pendant plusieurs jours, les Sioux et les troupes du général Sibley.

Actuellement, beaucoup de ces mounds ont été détruits par la culture et sont presque effacés. Ceux qui ont subsisté sont de deux formes, les uns circulaires et les autres longs et étroits qui semblent d'ailleurs n'être que deux petits mounds circulaires réunis par une banquette de terre. Sur le sommet d'une colline regardant la rivière, on a trouvé de nombreux ossements dans un de ces mounds.

Les mounds d'Apple Creek sont tout à fait particuliers. Ils n'ont pas été élevés sur l'emplacement d'habitations ; ils ne contiennent en effet ni débris de cuisine, ni poteries, et ne présentent pas de traces de constructions. Ils paraissent aussi anciens que les plus anciens villages de la région. Des fouilles méthodiques seront nécessaires pour qu'on connaisse, d'une façon définitive, quels sont les Indiens qui édifièrent ces mounds et quel but ils poursuivaient.

Dr P.

Hough (Walter). *Censers and incense of Mexico and Central America* (Encensoirs et encens au Mexique et dans l'Amérique centrale). *Proceedings of the United States National Museum*. Vol. XLII, 1912, pp. 109-137, 11 planches.

On distinguera plusieurs classes de brûleurs d'encens, suivant qu'il s'agit d'objets intransportables ou au contraire d'encensoirs mobiles destinés à être tenus à la main.

Dans la première catégorie rentrent les grands foyers de maçonnerie construits devant les teocallis et dans lesquels un feu est continuellement entretenu; les victimes humaines étaient immolées sur ces brasiers. On a retrouvé aussi, à Teotihuacan et dans le Costa-Rica, de grands récipients de pierre plus ou moins ornés de sculptures et destinés au même usage.

A Mexico, il existait en grand nombre des braseros en poterie, de très grandes dimensions et décorés souvent de figures humaines ou de l'image du dieu du feu. Ces vases tiennent le milieu entre les foyers absolument fixes et les brûleurs d'encens mobiles, car, malgré leur grande taille et leur poids, ils pouvaient évidemment, dans certaines occasions, être transportés à l'aide de bâtons passant dans des orifices ménagés dans les parois. Quelques-unes de ces urnes étaient plus spécialement destinées, d'après Sahagun, Brantz Mayer et Seler, à l'incinération des corps et des ossements des chefs et des prêtres.

L'auteur décrit ensuite les brûleurs d'encens de petite taille, utilisés dans chaque demeure par les anciens Indiens, et dont les rares spécimens connus sont des coupes évasées en terre cuite à décor variable.

En dehors de la région Nahuatl, les objets de cette classe sont bien connus et revêtent généralement la forme d'un vase supporté par trois pieds creux ou pleins, porteurs de sculptures caricaturales. D'autres sont de larges coupes munies de pieds élancés et ornées, sur leur bord libre, de figures humaines, d'oiseaux, de serpents, etc. Les Lacandon du Chiapas se servent encore de brûleurs d'encens dont la forme rappelle celle d'un bol, mais qui, peints en rouge, en blanc ou en noir, portent, en un point de leur bord libre, une figure allégorique. Dans la bouche ouverte de cette figurine, les Indiens plaçaient des aliments et des boissons, tandis que du copal se consumait dans le vase, au-dessus des statuettes des dieux que l'on y avait placées au préalable. C'est là actuellement une des rares survivances de l'usage de l'encens. Des vases de formes et de décors analogues se rencontrent au Guatémala. Aymé a décrit un brûleur d'encens Maya, sorte de coupe en terre très profonde, peinte en brun à l'intérieur et en rouge à l'extérieur, et dont la paroi est percée de nombreux trous pour faciliter la combustion.

La dernière catégorie des encensoirs est celle des appareils de petites dimensions destinés à être tenus à la main. Les uns, comme ceux qui ont été découverts à Oaxaca, sont de simples bols munis d'une sorte de queue à leur partie inférieure; d'autres sont montés sur trois pieds, dont l'un, plus grand, sert en même temps de poignée. Les encensoirs à main des Lacandon du Chiapas ont été bien décrits par Tozzer et Seler, et Walter Lehmann a découvert, dans la presqu'île de Nicoya, une coupe en terre cuite munie d'un manche creux et ouvragé; de même des encensoirs analogues à ceux du Mexique ont été recueillis par Saville en Équateur. Cependant les objets de cette sorte qu'on rencontre le plus fréquemment sont les larges cuillers pourvues d'un manche allongé peint et sculpté; ces encensoirs sont particuliers aux Nahuatl et ils ont

déjà été signalés par Sahagun. D'un autre côté, les pipes de cérémonie et les tubes de bois plus ou moins ornés qu'on rencontre chez les Pueblo ne seraient, eux aussi, qu'une forme spéciale d'encensoirs qu'on remplissait d'herbes aromatiques.

Les encensoirs qu'on balançait, à la mode européenne, doivent être considérés comme importés par les confréries religieuses. On en a retrouvé des spécimens chez les Indiens Oxchiri du Chiapas, mais l'intérêt qui s'y attache est forcément minime.

Hough conclut que les brûleurs d'encens sont le plus fréquemment trouvés dans le centre et dans l'est du Mexique, que leur nombre diminue dans l'Amérique centrale et qu'ils deviennent rares dans l'Amérique du Sud, quoiqu'il soit certain que l'encens était employé dans les cérémonies par les Indiens du Pérou, de la Bolivie et de l'Équateur. L'auteur termine son travail par une étude rapide des croyances que les Indiens des diverses parties de l'Amérique attachaient à l'encens, au feu et à la fumée, ainsi que des différentes substances employées, copal pur ou mêlé de tabac, etc.; il cite quelques-unes des multiples cérémonies au cours desquelles l'encens était brûlé : mariages, morts, offrandes aux dieux.

On lira avec intérêt cette monographie, qui réunit nombre de documents jusqu'ici épars et envisage la question d'une façon extrêmement originale et nouvelle. Les descriptions des brûleurs d'encens sont rehaussées d'excellentes planches qui montrent, pour certains d'entre eux, le degré de perfection auquel avait atteint la technique des anciens Indiens.

Dr P.

KUNIKE (HUGO). *Musikinstrumente aus dem alten Michoacán* (Instruments de musique de l'ancien Michoacán). *Baessler-Archiv*, t. II, 1912, pp. 282-284, 5 figures.

Les instruments de musique décrits par Kunike sont tout d'abord des tambours de terre cuite, sur lesquels une peau est tendue, et qui sont ornés de statuettes représentant des hommes, soit à cheval sur le corps du tambour, soit accroupis devant lui et semblant le frapper des deux mains. Des objets analogues ont été signalés par Seler au Mexique. Les instruments à vent sont représentés par des flûtes en terre, qui affectent la forme d'un corps humain, dont la tête dissimule l'embouchure. Des trompettes, très semblables à celles qui sont figurées dans le Codex Borbonicus, sont faites d'un coquillage, et étaient vraisemblablement réservées aux prêtres qui s'en servaient pour implorer le dieu de la pluie. Enfin, la collection étudiée par Kunike comprend encore des clarinettes en terre, de forme et de taille différentes, et une crécelle faite d'un os long humain percé de trous, au niveau desquels on frappait à l'aide d'un coquillage.

Dr P.

HOWE (GEORGE P.). *The ruins of Tuloom.* (Les ruines de Tuloom). *American anthropologist*, vol. XIII, 1911, pp. 539-550, 7 figures.

Les ruines de Tuloom, signalées en 1518 par Juan de Grijalva, sont situées sur la côte du Yucatan, dans la province de Quintana Roo, au sud des îles Cozumel et au nord de la baie de l'Ascension. Elles constituent le centre d'une zone archéologique distincte s'étendant depuis le cap Catoche jusqu'au Rio Hondo, et comprenant à la fois la terre ferme et les îles; les principales ruines qu'on rencontre dans cette zone sont El Mecco, Tamul, Ina, Boca Pilar, Bacalar et celles des îles Cozumel et Mugeres.

L'ancienne cité de Tuloom est entourée sur trois côtés de hautes murailles qui se rejoignent à angle droit, et sont flanquées de tours de veille. La mer remplace le quatrième côté de l'enceinte.

Les constructions de Tuloom sont de deux types : le premier est le type Maya, le second est caractérisé par des toitures plates supportées par des colonnes. On n'a retrouvé aucune pyramide. Les murs sont édifiés en pierres sèches. Les portes ménagées dans les murailles sont étroites. Le « Castillo » de Tuloom est une construction rectangulaire, comprenant un corps de bâtiment central et deux ailes. Il s'élève sur une terrasse mi-naturelle, mi-artificielle. On y accède par des marches qui aboutissent dans une salle où des colonnes sont ornées de sculptures représentant des serpents. Les murs sont couverts de peintures. Dans d'autres constructions, Howe a découvert de larges fragments de pierres analogues à celles de Labpath, et couvertes de signes représentant des chiffres.

Tuloom ne semble pas avoir été une forteresse, en raison de la disposition défectueuse de son enceinte, mais rien de définitif ne peut être affirmé à cet égard.

Les investigations n'ont d'ailleurs pu être poussées aussi loin que l'explorateur l'aurait désiré, en raison de l'hostilité non dissimulée des indigènes ; on peut souhaiter qu'elles soient reprises avec le concours du gouvernement mexicain.

Dr P.

THOMPSON (EDWARD H.). *The genesis of the Maya arch* (La genèse de l'arche Maya). *American anthropologist*, vol. XIII, 1911, pp. 501-516, 17 figures.

L'auteur proteste contre la croyance trop répandue que l'architecture Maya s'est développée en dehors du Yucatan et qu'elle n'a été connue dans la péninsule que lorsqu'elle avait atteint toute sa perfection. A son avis, la vérité est tout autre, et il voit dans le *ná* ou cabane recouverte de feuilles de palmier, habitation primitive si fréquente dans la région, le point de départ de ce style qui, se perfectionnant peu à peu, a produit les palais et les temples dont nous admirons les ruines.

Thompson décrit longuement la construtiou du *nà*, qu'il a lui-même étudiée au village pueblo de Pisté. La carcasse de cette demeure est faite de huit piliers de bois, fichés en terre, et dont l'extrémité supérieure, fourchue, supporte tout un édifice de poutres et d'entretoises ingénieusement disposées, et d'une solidité à toute épreuve. Les parois du *nà* sont faites de bâtons accolés avec soin les uns aux autres ; les portes sont remplacées par des sortes de portières en fibres enlacées. La construction est couverte par des feuilles de *Sabal Mexicana*, superposées de telle façon qu'elles constituent une toiture parfaitement imperméable. Le sol de la demeure, légèrement surélevé, est en terre blanche ou rouge, unie et damée.

Tous les *nà* sont identiques, mesurant 30 pieds de long sur 14 pieds de large et 19 pieds de haut. Ce sont là des règles de construction immuables.

Etudiant ensuite les chambres des ruines de Ah-kat-tzib à Chichen Itzá, l'auteur montre que l'on retrouve la même surélévation du sol, qui est constitué des mêmes matériaux. Les larges ouvertures servant de portes sont disposées de la même façon, ainsi que les orifices servant à la ventilation ; de plus les murs, en maçonnerie cette fois, ont la même inclinaison, et, en se rapprochant à leur partie supérieure, ne constituent pas à proprement parler une arche, puisqu'ils ne se rencontrent pas et qu'il n'existe pas de clef de voûte. D'autres analogies frappantes, souvent même des similitudes se rencontrent jusque dans les détails des rustiques constructions de bois et des édifices de pierre. L'arche Maya n'est autre chose que la toiture du *nà* construite en pierre.

Les temples et les divers palais du Yucatan ne sont donc que le résultat du perfectionnement de l'architecture primitive de la région et ne doivent rien à l'art étranger.

D[r] P.

Booy (Theodoor de). *Lucayan remains on the Caïcos Islands* (Traces de la présence des Lucayan aux îles Caïcos). *American anthropologist*, vol. XIV, 1912, pp. 81-105, 18 fig.

Les îles Caïcos sont situées entre les 21° et 22° lat. nord et les 71° 30′ et 72° 30′ long. ouest (méridien de Greenwich), et font partie du groupe des Bahamas. En raison de leur nature coralligène, leur végétation est fort pauvre, les arbres sont rares et petits ; le blé et les patates douces, cultivées en petite quantité, constituent la base de l'alimentation des habitants. Avant la suppression de l'esclavage, l'archipel des Caïcos fournissait de grandes quantités de coton, et constituait un refuge sûr pour les pirates, si nombreux dans ces parages, qui sont cependant d'une navigation très difficile, en raison des chenaux peu profonds qui séparent les îles.

Il semble certain que Colomb aborda aux Bahamas dans l'île Guanahané (San Salvador ou Watlings), habitée par les Ciboneys, connus ensuite sous le nom de Lucayan. Le voyageur représente les Lucayan comme des agriculteurs paisibles

et hospitaliers ; ces indigènes étaient de taille moyenne, et, d'après les squelettes découverts dans l'archipel des Bahamas, pratiquaient la déformation artificielle du crâne. Leurs cases étaient faites de branches d'arbres recouvertes de feuilles de palmier. Chaque groupe d'indigènes était gouverné par un cacique; la monogamie était de règle, sauf pour les chefs. La religion des Lucayan était celle des autres tribus arawak, dont on retrouve encore quelques survivants dans la Guyane anglaise ; elle était basée sur l'existence des bons et des mauvais esprits.

D'après les fragments de poterie que de Booy a découvert, les Indiens des Bahamas avaient acquis une grande habilité dans l'art de la céramique, comme dans la construction des canots, dont les dispositions prouvent qu'ils étaient aussi de bons marins. Les cavernes, si nombreuses aux Bahamas, ont été utilisées tout d'abord par les indigènes comme ateliers et comme abris de fortune; elles ne sont devenues de véritables habitations qu'au moment de la rude conquête espagnole, et pouvaient alors constituer d'excellents refuges avec leurs ouvertures étroites que dissimulait encore la végétation. Malgré cela, les Lucayan n'échappèrent pas à la sauvagerie des conquérants, et si, à l'arrivée de Colomb, leur nombre n'était pas inférieur à quatre mille, moins de vingt-cinq ans après, tous les indigènes avaient disparu, victimes des mauvais traitements des espagnols.

Les Arawak, groupe auquel appartiennent les Lucayan, sont, de l'avis général, originaires du Matto Grosso, d'où ils s'étendirent dans l'intérieur du Brésil d'une part, et dans la Guyane anglaise d'autre part. On peut supposer que cette dernière fraction des Arawak fut repoussée dans les Antilles par les Caraïbes qui les poursuivirent et les chassèrent d'Haïti.

L'auteur expose ensuite, d'une façon détaillée, le résultat de ses recherches dans les îles Caïcos. Il en a, avec beaucoup de méthode, exploré les cavernes, dont les dispositions, extrêmement variables en raison de la nature du sol, rendaient la visite pleine d'imprévu. Les fragments de poteries qu'il a découverts sont de couleur rouge brun ou brun noir, unis ou décorés de lignes droites ou courbes, représentant le plus souvent des dessins géométriques. Un certain nombre de vases ont pu être reconstitués, de taille et de forme variables, avec ou sans anses, quelques-uns même ornés de figures humaines en saillie; plusieurs de ces têtes, séparées du vase qu'elles décoraient, ont été retrouvées isolées.

Les instruments de pierre sont des haches de petite dimension en jadéite, des grattoirs et des ciseaux en pierre noire. Une mention spéciale doit être faite d'une statuette fétiche en pierre, dont les traits, stylisés au dernier degré, rappellent de loin l'art Maya.

De Booy a aussi porté ses investigations sur les nombreux mounds qui existent aux îles Caïcos ; les objets découverts sont les mêmes que ceux qu'ont livré les grottes de la côte. Les mounds élevés par les Lucayan sont faits de blocs de coraux, et n'ont pas été utilisés comme sépultures, mais servaient de soubassement aux huttes des indigènes ; ils sont réunis par groupe de six, disposés en croissant. Enfin, à Jacksonville, sur la côte nord des Caïcos orientales, l'auteur, dans des cavernes où précédemment avaient été découverts des squelettes, a relevé des peintures rupestres représentant des hommes.

Il n'y a donc aucun doute sur la présence ancienne des Lucayan aux iles Caïcos, et les recherches qui sont exposées ici avec beaucoup de méthode, outre qu'elles prouvent surabondamment la présence, dans l'archipel des Bahamas, de ces groupes d'Indiens venus du continent, ont mis à jour nombre de documents intéressant l'histoire de l'Amérique précolombienne.

D^{r} P.

Seler (Ed.). *Archäologische Reise in Süd und Mittel-Amerika.* (Voyage archéologique dans l'Amérique du Sud et l'Amérique centrale). *Zeitschrift für Ethnologie*, 1912, pp. 201-242, 38 figures.

Désigné par le Ministre de l'Instruction publique d'Allemagne pour prendre part au 17e Congrès international des Américanistes de 1910 qui, par exception, s'est réuni en deux points différents, en mai à Buenos-Aires, en septembre à Mexico, Seler a mis à profit son séjour en Amérique pour étudier d'une part les vestiges de l'ancienne civilisation du continent sud-américain, et d'autre part, compléter ses précédentes observations archéologiques sur le Mexique par de nouvelles recherches faites au Yucatan.

Son rapport à la Société d'Anthropologie de Berlin débute par les ruines du territoire du lac Titicaca, dont les principales se trouvent dans le voisinage du village de Tiahuanaco. Elles ont été déjà décrites par von Tschudi, Squier, Alph. Stübel et plus récemment par la mission scientifique française que dirigeait M. de Créqui-Montfort ; sur leur âge, les opinions de l'ingénieur allemand Arthur Posnanski, qui en a dressé le plan exact et fait le nivellement, sont universellement reçues en Bolivie, mais vivement discutées ailleurs.

La plus grande construction est une sorte d'enceinte rectangulaire faite de grosses pierres dressées verticalement, et qui porte le nom de Calasasaya ; deux autres plus petites se trouvent, l'une à l'ouest, l'autre à l'est de la première, celle-ci découverte par la mission française. Ces enceintes reposent toutes, de même que les maisons du village actuel de Tiahuanaco, sur un sol surélevé, tandis qu'alentour c'est l'ancien fond du lac. Cette disposition a permis à Posnanski de prétendre, non sans vraisemblance, que jadis le lac baignait les bords de cette terrasse surélevée, ce qui revient à dire que le niveau du lac s'est abaissé de 34 mètres environ. Et cela expliquerait comment dans cette contrée aujourd'hui dénuée d'arbres, où règnent le froid et la neige (Tiahuanaco est à 3.900 mètres d'altitude), une aussi importante civilisation a pu se développer. Car la proximité d'une masse d'eau aussi considérable aurait amené un adoucissement du climat, comme on le constate sur les bords du lac actuellement beaucoup plus petit.

Des savants boliviens ont tiré de ces faits une autre conclusion, c'est que les monuments de Tiahuanaco sont antérieurs à la domination des Inca. Ils étaient.

déjà préhistoriques au temps de ceux-ci. Les différences observées entre leur disposition et celle des constructions incas de Cuzco et des îles sacrées du lac Titicaca fortifient cette opinion, à laquelle la découverte de la troisième enceinte par la mission française est venue ajouter un nouveau poids. Celle-ci présente en effet des caractères qui permettent de lui attribuer un âge différent de celui des autres monuments; elle est de plus beaucoup plus petite que les autres. Son niveau est plus bas de 2^m 60, et ses quatre angles sont exactement dirigés vers les quatre points cardinaux, ce qu'on n'observe pas pour les autres, orientées d'une manière différente. On en peut conclure d'après les savants boliviens, qu'à l'époque de leur construction, l'axe de la terre n'avait pas la même inclinaison sur le plan de l'écliptique, et qu'à cette époque, la plus ancienne de Tiahuanaco, dont l'enceinte récemment mise à jour est un vestige, correspond un âge géologique particulier, au cours duquel un climat plus tempéré avait fait naître et se développer toute une civilisation.

D'autres savants boliviens ont encore émis une autre hypothèse qui attribue les monuments de Tiahuanaco à une race supposée blanche et qui serait venue en Amérique alors que l'Atlantide réunissait l'Europe à l'Amérique.

En face de ces hypothèses, Seler fait observer :

Qu'il est au moins téméraire de conclure d'une inexactitude dans l'orientation des constructions à une autre position de l'axe terrestre, car cette inexactitude se rencontre souvent dans les monuments chez beaucoup d'autres peuples.

Qu'il est difficile d'intercaler entre l'époque de Tiahuanaco et celle des conquérants Inca une période particulière du style cyclopique polygéen. Des murs du même genre se trouvent en effet non seulement dans les fondations des monuments incas, mais encore constituent entièrement certains d'entre eux.

Qu'enfin la civilisation de Tiahuanaco n'est pas représentée seulement par des ouvrages en pierre, qui pouvaient défier des milliers d'années, mais aussi par des objets en bois, en métal et en os, par des tissus, et, qu'en fait, des vestiges de cette civilisation se rencontrent aujourd'hui sous une forme qui est à la vérité plus ou moins dégénérée.

Après Tiahuanaco, Seler a visité Cajamarquilla, Pachacamac, le cimetière d'Ancon et les ruines de Chanchan et de Moche dans le département de Trujillo, sur la côte péruvienne. Là les constructions sont en argile, tantôt sous la forme de gros blocs, tantôt sous celle de briques, qui sont alors souvent très petites et presque cubiques. Dans les monuments incas de Paramunca et le temple du soleil de Pachacamac, au contraire, les briques ont deux pieds de long, un de large et un demi-pied d'épaisseur. Les cimetières sont au milieu ou auprès des ruines,mais toujours à une certaine distance des constructions : ils renferment une incroyable quantité de squelettes enveloppés dans des tissus et des bandelettes ; auprès d'eux on trouve des vases qui contenaient la nourriture et les breuvages, les ornements, les ustensiles et les armes des défunts.

A Pachacamac, les travaux de Uhle ont montré que sous les terrasses sur lesquelles repose le temple du dieu, sont des restes de mur appartenant à un autre temple maintenant détruit, et auprès desquels il a trouvé des tombes semblables à celles de Tiahuanaco, tandis que, dans les couches supérieures,

il rencontrait des sépultures incas avec des objets analogues à ceux qu'on rencontre sur la côte péruvienne. Ce serait une nouvelle preuve que la civilisation de Tiahuanaco serait plus ancienne que la conquête inca et aurait aussi précédé la civilisation de la côte, et qu'il faut distinguer nettement la culture de Tiahuanaco de celle des peuplades côtières, en ce qui concerne les vases et objets trouvés dans les tombes. Il est regrettable que l'ouvrage complet de Uhle sur ces fouilles n'ait toujours pas été publié, car, hormis quelques exceptions, il apparait à Seler que la céramique péruvienne présente au contraire une complète unité, et que par suite on a quelque peine à admettre deux styles tout différents séparés par un millier d'années.

Dans la province de Trujillo, les villes de Chanchan et de Moche ont été visitées par le voyageur allemand, qui décrit les curieuses fresques recouvrant les murailles des monuments appelés Huaca de la Luna et Huaca del Sol. Dans leur voisinage, il a trouvé des morceaux de vases en poterie avec des peintures représentant des guerriers combattant, décors tout à fait analogues à ceux qui existent à Lima et à Trujillo, dans des collections particulières. Seler donne dans son rapport d'intéressantes reproductions de ces derniers, collection Gaffron à Lima et Emilio Larco à Trujillo, qui, rapprochés des descriptions détaillées des objets trouvés par lui, lui permettent d'affirmer cette ressemblance.

Au Mexique, où Seler s'est ensuite rendu par Panama et la Nouvelle-Orléans, et a fait un séjour de neuf mois, il a visité Quauhtinchan, dans la province de Puebla, le village voisin de Tepeaca et celui plus important d'Acatlan. Le village d'Acatlan est à l'ancienne frontière de la Mixteka, et dans toute la contrée habitent des Mixtèques mélangés à une population parlant mexicain. D'importants monuments anciens se rencontrent dans la région, près de Tepeji, à Acatlan même et sur le territoire de l'hacienda de San Francisco, où s'élève la montagne volcanique appelée Cerro de la Campana, dont les murailles de roc sont couvertes de dessins gravés.

Cette région est à l'extrémité de la zone habitée par des peuplades qui se disaient d'origine Toltèque et Chichimèque, et dont le centre était la ville jadis importante de Quauhtinchan, réduite aujourd'hui à deux douzaines de cabanes. Les dieux chichimèques, les dieux des étoiles, le serpent des nuages, Mixcouatl, et le papillon en obsidienne, Itzpapalotl, se reconnaissent dans un dessin tracé sur un gros rocher détaché du Cerro de la Campana, et qui a toujours, pour cette raison, été considéré par les habitants comme sacré. La comparaison des détails de ces figures avec ceux des Codex Borgia, Magliabecchio et Vaticanus ne laisse pas de doute a cet égard.

Quauhtinchan et Acatlan sont habités par des races très anciennes, qui, d'après leur propre tradition, étaient florissantes avant l'apparition des Aztèques à Mexico. Et de fait, presque aux portes de la capitale du pays, Seler a trouvé des vestiges d'une civilisation « préaztèque » parmi lesquels des figurines représentant des têtes et des corps humains qui peuvent être classés en trois types, ceux des Aztèques du Val de Mexico, ceux de Teotihuacan, ceux d'Othomi. L'auteur donne, là encore, pour le prouver, des reproductions de ceux des types qui sont dans des collections déjà existantes.

Les mois du printemps et de l'été 1911 se passèrent pour Seler sur la côte orientale. Il visita l'Isla de los Sacrificios, près de Vera-Cruz, où il retrouva les peintures déjà découvertes par M[me] Nuttall et des poteries qui se rattachent au type chichimèque-nahuatl.

La ville des Totonaques, Cempoallan, retint ensuite son attention : là encore il rappelle les travaux de Stübel ainsi que ceux de del Paso y Troncoso et des officiers du génie qui ont fixé les emplacements exacts de ces ruines. Trois belles photographies des fortins de la Plaza, de los Pozos, de las Caritas, dues à M[me] Seler, accompagnent ce texte.

La plus remarquable de ces constructions est la troisième, le fortin de las Caritas, qui présente de nombreuses peintures. Au milieu du mur postérieur est un cadran solaire, dont le centre est vert bleu, la périphérie jaune, et qui est traversé par quatre rayons rouges : dans les secteurs circulaires sont des hiéroglyphes chalchiuitl. Deux figures s'y remarquent, alternant entre elles, l'une est l'hiéroglyphe de la lune, l'autre celui d'une étoile, probablement du moins, car on y trouve une combinaison des éléments de l'œil et de ceux du crâne, et l'on sait que ces deux groupes d'éléments se retrouvent souvent, dans les temples mexicains, associés à l'idée d'étoiles, qui sont les âmes des héros morts.

Les ruines de Cempoallan ont un intérêt historique, puisque c'est là que Cortès trouva ses premiers alliés contre les Mexicains, qu'il vainquit Narvaez et que c'est près de là, à Cintla, qu'il remporta sa plus grande victoire, après avoir conquis Patouchan, la capitale du cacique Tabasco.

C'est à Cintla que se termina le voyage de Seler, qui, s'il parcourut des régions déjà connues, n'en donne pas moins une description assez complète pour être fort intéressante, surtout en ce qui concerne la région bolivienne de Tiahuanaco.

Ch. A. Martin.

Restrepo Tirado (Ernesto). *Los Quimbayas* (Les Quimbayas). Bogotá, 1912.

Ce petit opuscule de 66 pages, dédié au Congrès des Américanistes de Londres, est la réédition à peu près textuelle de l'étude, bien connue des Américanistes, que Ernesto Restrepo Tirado publia en 1892 sous le titre : *Ensayo etnográfico y arqueológico de la provincia de los Quimbayas*. L'auteur est l'un de ceux qui connaissent le mieux l'archéologie colombienne, et son beau travail sur les aborigènes de Colombie [1] est certainement l'ouvrage le plus complet que nous possédions sur l'ethnographie de cette région.

Patiemment, il est remonté aux sources, a dépouillé tous les vieux auteurs,

1. *Estudios sobre los aborigenes de Colombia*, Bogotá, 1892.

les a comparés, et a tenté avec un réel succès de coordonner tous les renseignements qu'il a pu y glaner.

Après un chapitre consacré à la géographie du territoire occupé autrefois par les Quimbayas, il expose le peu que l'on sait de l'histoire de ce peuple, dont la langue elle-même s'est perdue, puis il étudie successivement les idées religieuses, l'organisation sociale, et décrit les principales fêtes. Les pages qu'il consacre au vêtement, aux sépultures, aux industries de ces Indiens, notamment aux procédés qu'ils utilisaient pour le travail de l'or et du cuivre, sont pleines de renseignements et d'observations du plus haut intérêt.

Malheureusement, l'album, qui devait accompagner primitivement ce mémoire, où devaient être figurés les objets que la Colombie avait envoyés à l'Exposition historique de Madrid de 1892, est resté inédit. Ceci est doublement regrettable, tout d'abord parce qu'il aiderait beaucoup à la compréhension du texte, ensuite parce qu'il mettrait à la disposition de tous de précieux termes de comparaison pour la recherche de la parenté de la civilisation quimbaya et des civilisations voisines. Il serait à souhaiter que ces documents ne restent pas éternellement perdus dans la bibliothèque d'Espagne où ils sont enfouis depuis vingt ans.

P. Rivet.

Berthon (Capitaine Paul). *Étude sur le précolombien du Bas Pérou. Nouvelles Archives des missions scientifiques et littéraires*, Ne série, 1911, p. 53-122, 24 pl., 20 fig.

Durant un séjour de plus de cinq années que fit l'auteur au Pérou, il a pu étudier toute une série de questions d'ordre archéologique, faire de nombreuses fouilles et recueillir de très importantes collections.

Très bon géologue, licencié ès sciences, plein d'ardeur et d'énergie, Berthon avait été mis au courant de ce qu'il devait observer et rechercher et de ce qu'il lui fallait savoir par quelques amis et moi-même. Aussi se mit-il très rapidement au courant une fois sur place et put-il presque immédiatement commencer observations et recherches, qu'il a poursuivies jusqu'à son retour définitif en France.

Il a ainsi accumulé un nombre considérable de matériaux et de documents fort intéressants.

On sait que sa superbe collection n'a pu, faute de place, être acceptée par le Musée d'Ethnographie du Trocadéro auquel il l'offrait ; le Musée n'a pris que quelques séries peu nombreuses de pièces de premier choix. A aucun prix, Berthon ne voulait laisser partir ses collections à l'étranger. C'est pour cela qu'il m'a demandé mon concours de façon à ce que tout le reste entrât dans mes collections. Il y a là une mine d'observations et d'études

J'ai commencé à examiner certains points [1], mais le sujet est presque inépuisable.

Dans le présent mémoire, Berthon a voulu donner simplement un aperçu de ce qu'il a fait au Pérou et de la manière dont il l'a fait. Il a voulu aussi faire connaitre, par des descriptions et des planches, quelques-unes des plus belles et des plus curieuses pièces de sa collection.

Il décrit d'abord les sépultures d'après ses fouilles, la momie empaquetée, assise, formant un bulto, vrai paquet simplement destiné à réduire au minimum l'espace occupé par le cadavre. son accoutrement, ses enveloppes, ses accessoires (masque, pièces en métal à cheval sur la base du nez ou encore dans la bouche du mort, et dans lesquelles Berthon reconnait des signes d'oblitération de la vie qu'il retrouve peints sur certains vases de Nazca).

L'étude qu'il a faite ensuite du contenu des sépultures lui permet de montrer qu'à Ancon, par exemple, les tombes sont en général signalées par des objets qui primitivement devaient être à la surface du sol et qui actuellement sont à une profondeur de 1 mètre environ. Ces objets indicateurs des tombes sont des plus variés. Il a pu constater sur une sépulture un crâne, une figurine en terre, une poterie brisée de sens symbolique probable.

Plusieurs croquis d'après nature montrent des détails d'inhumation : tantôt l'existence d'une grande jarre dans laquelle est placée la momie, ou bien encore le *banc d'inhumation*, gradin creusé dans le sable dur du fond de la fosse et qui devait servir au moment de l'inhumation; accessoires professionnels divers, etc. En tous cas, bois, calebasses et étoffes sont admirablement conservés.

Cette particularité est une de celles sur lesquelles s'appuie spécialement Berthon pour établir l'âge des diverses sépultures. C'est ainsi qu'à Nazca les cimetières les plus récents, incasiques, renferment, des tapisseries et de superbes ponchos en plumes, tandis que les sépultures les plus anciennes, celles qui contiennent les vases peints si remarquables, ne renferment absolument que de la céramique. Berthon a constaté le même fait à Niveria. C'est à une époque correspondant, de par la décoration, à celle du grand développement du style de Tiahuanaco que l'on commence à trouver quelques étoffes. Il conclut donc du fait de l'absence de toute étoffe et objets en bois dans les sépultures de Nazca et de Trujillo, que celles-ci sont les plus anciennes du Pérou. Uhle d'ailleurs, par ses fouilles, est arrivé au même résultat.

Les anciens Péruviens n'orientaient pas leurs tombes. Les cadavres étaient placés dans n'importe quel sens, soit isolés, soit groupés : un grand croquis de fouilles à Pachacamac montre ces particularités.

Le relevé de la ville de Pachacamac démontre que seule la disposition topographique des lieux a influé sur le tracé des rues et des murailles, ainsi que

1. Par exemple, des cas pathologiques figurés sur des vases de Trujillo (Ac. de Médecine); certains symboles des vases peints de Nazca (Congrès de Mexico); observations sur les estolicas de la collection (Ac. des Inscriptions). Mon élève, Mme Barnett, a étudié les frondes (Soc. des Américanistes), etc.

certaines conditions météorologiques ou ethnographiques, mais qu'il est purement hypothétique de faire entrer en ligne de compte des idées d'ordre astronomique ou géométral.

Passant ensuite à l'étude de quelques motifs de décoration du Pérou antique, Berthon s'occupe d'abord de la croix. Il considère que l'origine de cette croix n'est pas autre chose que la réunion de quatre oiseaux volants réunis perpendiculairement l'un à l'autre par l'extrémité du bec. Cette croix pennée pourrait être la symbolisation des quatre vents. Les croix simples pourraient être la stylisation de l'oiseau en vol plané.

Berthon signale aussi la reproduction sur certains fonds de vase de vrais tourbillons, image des tourbillons grands ou petits si fréquents sur la côte péruvienne.

On trouve parfois dans l'iconographie péruvienne ancienne des figures formées d'un cercle muni tout autour de 4 à 6 crochets. On a voulu y voir un signe apparenté au swastika; Berthon pense qu'il s'agit là simplement de la représentation d'une araignée à pattes en nombres variés. Sur une toile peinte qu'il publie, on voit la représentation d'un mort autour duquel existent plusieurs de ces lignes à crochets (araignées, pour l'auteur, dont l'une aurait tissé sa toile autour du cadavre).

Les caractères tout à fait régionaux de la céramique péruvienne ont été soigneusement établis, pièces en main, par l'auteur. Cinq planches de son mémoire, figurant de très bons types de poteries du Nord, du Centre et du Sud, permettent de bien saisir les différences très grandes de ces céramiques : noires ou parfois rouges et ordinairement avec reliefs dans le Nord, peintes ou à décors rectangulaires dans le Centre, et enfin très polychromes dans le Sud.

Pour lui, Nazca serait de l'époque la plus ancienne, alors que les Péruviens ne se servaient que de pierre et de bois. A Trujillo, au contraire, l'armement des guerriers, tel qu'il est figuré sur la céramique, est bien plus compliqué; on y voit des armes de cuivre ou de bronze soigneusement emmanchées. Nazca serait donc antérieur à Trujillo.

Après Trujillo, vient la période de Tiahuanaco avec sa stylisation carrée et la dégénérescence par la répétition des motifs connus. Cette prépondérance des silhouettes carrées s'expliquerait, d'après l'auteur, par le travail de la pierre dure prépondérant alors, travail amenant au façonnement de la pierre par surfaces planes et entailles rectilignes. Plus tard, ces figures si particulières auraient été transportées dans la décoration des étoffes, puis de la poterie. J'avoue que je ne puis partager cette opinion. Ces étranges figures du Titicaca ne sont explicables que par le transfert à un autre art de formes et de méthodes mises en œuvre dans un art antérieur, où la déformation de la figure humaine et l'attribution d'une forme carrée résultaient de la matière employée ou des nécessités de la mise en œuvre; en effet, reproduire en étoffe des lignes courbes est chose impossible pour des tisserands primitifs. Toutes leurs images doivent être adaptées aux lignes droites que fournissent la trame et la chaîne. C'est exactement ce que l'on voit dans le travail actuel à l'aiguille du filet. Dans ces conditions, la figure humaine prend l'aspect singulier qu'on lui voit sur les tissus péruviens et dont Berthon, dans sa planche XXIV, nous donne un excellent spécimen.

Il paraît donc tout au moins rationnel de supposer que c'est le tissu qui primordialement a donné naissance à cette singulière morphologie, qui a été simplement copiée et reproduite en pierre dans les monuments concomitants ou postérieurs. Ce n'est certes là qu'une hypothèse; nous la préférons à celle de l'auteur.

Dans un chapitre d'ensemble (page 22 et suiv.), Berthon cherche à établir les grandes périodes péruviennes. De haut en bas, il reconnaît les suivantes :

1° Période post-incasique ; *a*) actuelle ; *b*) de la colonisation.

2° Période incasique avec céramique à aryballes ; étoffes, outillage très varié ; au Nord, les innombrables huacos chimus en terre noire moulée.

3° Période post-Tiahuanaco, qui peut se diviser en deux : *a*) celle des *vases tricolores* : ornementation en traits blancs, rouges et noirs; *b*) ornementation *épigonale*, dérivée des formes de Tiahuanaco (Uhle).

4° Période de Tiahuanaco, courte, avec stylisation extrême des arts plastiques correspondant à l'arrivée et au départ peu après de populations déjà très évoluées.

5° Période pré-Tiahuanaco avec deux sous-périodes, la plus récente correspondant à la civilisation de Trujillo avec sa belle céramique jaune pâle, peinte en rouge, et ses extraordinaires vases anthropomorphes, fidèles reproductions de la nature, la plus ancienne correspondant à celle de Nazca avec ses étonnants vases polychromes à décoration si compliquée et si difficile à interpréter.

6° Période du début des kjœkkenmœddings, œuvre probable de sauvages pêcheurs, peut-être contemporains des plus anciennes civilisations yunga.

L'apparition de l'homme au Pérou et sur les bords du Pacifique résulterait, d'après l'auteur d'une arrivée de populations montées de la forêt amazonique en passant par le plateau bolivien jusqu'aux bords des lacs et des rivières des vallées interandines. De là, elles auraient poussé des rameaux jusque sur la côte du Pacifique, et c'est ainsi que Trujillo, Nazca et Ancon se seraient formés. C'est là une opinion contraire à la plupart des opinions admises à l'ordinaire sur ce sujet (route maritime, arrivée par les Andes équatoriennes ou chiliennes). Berthon y tient beaucoup.

Dans les chapitres suivants, il donne un extrait de ses cahiers de fouilles accompagnés de très bons croquis et de levés topographiques excellents. Ces fouilles ont été pratiquées à Ancon, Chorillos, Armatambo, Pachacamac, la Rinconada, Miraflores, etc. L'auteur résume en quelques pages les principaux résultats que lui ont fournis ces fouilles après avoir soigneusement décrit la topographie des lieux, leur géographie physique et je dirai humaine. Il y a là de très intéressantes observations faites par un naturaliste géologue et, de ce fait, ayant une saveur particulière et un inédit réel.

C'est ainsi que l'étude géologico-archéologique des kjoekkenmœdings, enfouis dans les dunes de la côte du Pacifique, lui a permis d'apporter de curieuses données nouvelles à l'étude et à la date de l'apparition de l'homme au Pérou.

Vient enfin le chapitre fort important consacré à la céramique de Nazca. De sa fabrication à noter que ces vases n'étaient pas fait au tour ; néanmoins

ils sont très réguliers, bien cuits et admirablement peints en noir, jaune, rouge, brun, blanc. L'origine de leurs formes viendrait de l'imitation des fruits : calebasses et courges diverses.

Ne pouvant aborder d'ensemble le problème extraordinairement compliqué du symbolisme dans la poterie de Nazca, Berthon a pris quelques exemples en les illustrant de bons croquis. Dans le premier, il montre des figures qu'il considère comme des représentations de morts, souvent avec un œil spécial (de forme losangique), la bouche largement ouverte, les membres très grêles. Parfois, ils ont un bandeau sur les yeux ou souvent une *oblitération* ou *rayure* d'un organe formée par un ou deux points ou un signe constitué par un trait muni de deux barres perpendiculaires. Ces signes indiquent que le point où ils sont appuyés est mort comme le sujet tout entier. Ce sont là des particularités curieuses, peut-être exactes, mais qui ne peuvent se démontrer rigoureusement.

Berthon essaye ensuite d'interpréter de singulières figures à un stade de stylisation avancé et d'une difficulté d'interprétation telle qu'il y veut voir des figurations stylisées d'animaux, tandis que je les ai présentées au Congrès de Mexico, il y a deux ans, comme des stylisations de têtes coupées.

Non moins sujettes à discussion sont les nombreuses figures dites à crochets, crochets qu'on aperçoit en effet très fréquemment sur différents points du corps de grandes figures humaines. Berthon y voit l'image de sortes de nœuds schématisant les liens ou les bandelettes dont on se sert pour attacher les morts. Parfois même, il y aurait la figuration de vrais liens attachant les poignets ou les doigts. A cela, il ajoute les traits ou points d'oblitération indiquant la disparition de la pensée, l'extinction du souffle, le repliement des membres, le schéma de la tête de mort formé de deux points horizontaux et d'un au-dessous, etc.

Tout cela est très ingénieux, intéressant, mais nullement démontré, et il faut avouer qu'il est bien difficile d'interpréter ces grandes figures à deux ou trois têtes superposées si fréquentes sur les vases de Nazca, et qui bien souvent représentent, de façon certaine, des sujets avec la tête coupée et renversée en arrière. C'est une opinion que j'ai défendue à Mexico et qui a été acceptée par les Américanistes présents, entre autres par Seler.

Il y a toute une série d'autres figures et d'autres symboles encore plus compliqués sur les vases de Nazca. Berthon n'a voulu que signaler ceux dont nous venons de parler.

Il termine enfin par la description du plus étrange de ces vases de Nazca avec figuration d'une scène fort compliquée et absolument bizarre, où il voit une représentation symbolique de la génération et du processus de l'œuf fécondé.

20 figures dans le texte et 24 planches hors texte, dont huit en couleurs fort remarquables, accompagnent cet intéressant mémoire. Cinq de ces dernières reproduisent de façon absolument précise la polychromie si curieuse des vases de Nazca. Une autre figure représente, avec leurs vives colorations, des étoffes et des ponchos en plumes précolombiens. Enfin la planche VII montre une série de beaux bijoux, dont un collier en or et une belle statuette en argent massif précolombiens rapportés par Berthon.

Tout cela est fort joli, fort intéressant, bien reproduit, et pourtant texte et

planches ne donnent qu'une faible idée de la richesse, de la variété et de la complexité des pièces réunies par Berthon. Un grand nombre soulèvent beaucoup de questions nouvelles et nécessiteront des études approfondies et prolongées. Nous les avons sous la main : elles ne seront donc pas perdues pour l'étude.

C'est donc un ensemble considérable de documents, d'observations, de notes qu'a rapportées Berthon. Il n'a pu et voulu qu'en donner une idée dans le mémoire actuel, laissant aux spécialistes le soin de compléter son œuvre.

En somme, les missions de Berthon auront été fécondes. Il a réuni de très importants documents, bien recueillis et bien présentés. Il faut donc l'en féliciter et l'en remercier vivement et pour le présent et pour l'avenir.

CAPITAN.

OUTES (FÉLIX F.). *Los tiempos prehistóricos y protohistóricos en la provincia de Córdoba* (Les temps préhistoriques et protohistoriques dans la province de Córdoba). *Revista del Museo de La Plata*, t. XVII (2e série, t. IV), 1911, p. 261-374.

L'auteur est allé étudier sur place les gisements de la province de Córdoba où des outils ont été trouvés ; il a examiné soigneusement toutes les collections qui y ont été recueillies, en sorte que sa monographie est une mise au point complète et une étude critique impartiale de l'état de nos connaissances sur la période préhistorique dans cette région.

Les dépôts pampéens de la vallée du rio Primero correspondent, sans aucun doute, à une formation terrestre qui offre divers aspects : dans les niveaux supérieurs, prévaut le type aérien et de faciès éolien ; le niveau moyen est formé de dépôts fluviaux ; enfin les couches inférieures sont presque en totalité d'origine fluviale et lacustre.

L'auteur recherche ensuite la correspondance qui peut exister entre ces différents niveaux et les niveaux des couches pampéennes de la province de Buenos Aires. Selon lui, le niveau supérieur et vraisemblablement aussi le niveau moyen correspondent au bonaérien (pampéen supérieur), tandis que le niveau inférieur, au moins dans ses couches supérieures, parait correspondre à l'ensénadéen (pampéen inférieur). Toutefois, Outes a soin de faire observer que rien ne prouve le synchronisme des dépôts bonaériens et des dépôts similaires de la vallée du rio Primero.

Les objets attribués à l'homme pléistocène de la province de Córdoba proviennent presque tous du niveau supérieur de la formation pampéenne de la région.

Outes passe en revue les divers gisements paléolithiques signalés : de cette critique, il résulte que l'un d'eux est franchement néolithique ; deux autres sont très douteux ; quant au quatrième, appelé gisement de l'Observatoire astronomique, l'auteur a pu en faire une étude plus approfondie, grâce à un bloc qui

y avait été prélevé et qui était conservé au Musée de La Plata. Dans ce bloc, il a trouvé des plaques et des vertèbres brûlées de *Tolypeutes sp.* et un petit fragment de terre cuite. Sur un petit outil de pierre, découvert dans ces couches par Ameghino, il a en vain cherché la moindre trace de taille intentionnelle. Il conclut que ce gisement est sans doute le moins douteux des quatre, mais qu'on ne saurait certifier des faits observés à l'existence de l'homme pléistocène dans cette région de la République.

Outes passe ensuite à la période néolithique.

Le peuple qui habitait autrefois la partie nord-est de la province était les Sanavirones, tandis que les Comechingones en occupaient toute la partie montagneuse et les plaines immédiatement adjacentes, comme le démontre la toponymie de la région.

Dans un premier chapitre, l'auteur a réuni les maigres renseignements ethnographiques consignés dans les vieux auteurs sur ces populations, avant d'aborder l'étude archéologique proprement dite.

Il décrit ensuite les fresques rupestres et les pétroglyphes découverts dans différents points de la province, et en donne de bons desssins.

Parmi les outils néolithiques dont il fait ensuite l'étude détaillée, nous citerons des lames, des racloirs, des grattoirs, des perçoirs, des pierres à moudre et des mortiers très simples, une assiette en granit, des pelles, des haches à gorge et une hache à oreilles, très fruste.

Les pointes de flèches ont été rencontrées en grand nombre ; la plupart sont dépourvues de pédoncule.

Les projectiles sont représentés par des boules de pierre sphériques et par des pierres à rainure.

Les ornements se réduisent à quelques pendeloques très simples. L'une d'elles a une forme olivaire assez particulière.

Nous citerons encore un objet analogue aux racloirs à poignée, une pierre discoïde d'aspect très grossier, une lame rectangulaire d'ardoise argileuse, quelques pierres portant des gravures géométriques où les stries en zigzags prédominent, et enfin un curieux objet en forme de parallélipipède rectangle portant sur une de ses faces trois godets juxtaposés.

L'os a été utilisé pour fabriquer des lissoirs, des pointes de flèche et de javeline, et quelques pièces d'enfilage.

La seule pièce en coquille recueillie est un disque taillé dans une coquille de *Borus oblongus*.

La céramique est représentée par des fragments de vases sans aucun décor, ou avec des impressions de tissus, ou avec des ornements géométriques gravés, par quelques fusaïoles et enfin par une intéressante série de petites statuettes en argile, que Outes étudie avec grand soin et dont il donne d'excellentes photographies.

Cette monographie, très consciencieuse et très complète, sera consultée avec fruit par tous ceux qui s'intéressent à l'archéologie sud-américaine.

P. Rivet.

ETHNOGRAPHIE

KRAUSE (FRITZ). *Amerika und Bogenkultur* (L'arc et sa répartition en Amérique). *Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien*, t. XXXXII, 1912, pp. 111-115.

Dans cet article, l'auteur examine dans quelle mesure se vérifie, pour l'Amérique, la théorie de Graebner sur l'origine commune des diverses civilisations, même si elles se manifestent en des pays très distants les uns des autres. L'Amérique forme un territoire des plus isolés qui existent, sinon le plus isolé, en ce qui concerne la situation des races et le développement de la civilisation : par suite il est intéressant de rechercher ce qu'elle doit aux autres pays à ce double point de vue.

Considérant d'abord l'Amérique du Sud, Krause passe en revue la civilisation tasmanienne et dite « du Boomerang » dont trois éléments sur vingt-et-un se retrouvent chez les habitants de la Terre de Feu et les Patagons, puis la civilisation totémistique, dont cinq éléments sur quarante-et-un sont constatés dans l'Amérique du Sud, et enfin la civilisation mélanésienne avec emploi de l'arc. Cette dernière apparaît chez les Caraïbe-Arowak avec dix-neuf éléments sur quarante-quatre, et, en ce qui concerne l'arc et les flèches, présente de nombreuses variations ou différences qui empêchent toute classification. C'est ainsi que les flèches sont empennées avec des plumes tantôt tangentielles, tantôt radiales, et fixées soit avec de la poix, soit avec du fil.

Quant aux autres éléments, sur lesquels l'auteur insiste longuement, ils se sont répandus un peu partout, de telle manière qu'une classification d'ensemble n'est guère possible.

Dans le Centre-Amérique, trop peu d'éléments de civilisation ont été trouvés pour qu'une conclusion puisse être tirée ; il en est de même pour l'Amérique du Nord.

De toute la longue énumération critique des faits articulés par Graebner, Krause fait le résumé suivant :

Si l'on admet que l'ensemble des civilisations océaniennes est bien ce qu'en dit Graebner, leur développement même vient à l'encontre de la théorie de cet auteur, à savoir que les anciennes civilisations sont pénétrées par les plus récentes. Et comme conséquence, ou bien cette théorie est fausse, ou bien l'apparentement établi par Graebner de ces diverses civilisations est faux lui-même. Quant à la méthode de comparaison qu'emploie Krause, on peut se demander si les civilisations peuvent ainsi être classées mathématiquement et ce que sont ces éléments dont le nombre indiquerait, suivant l'auteur, leur degré de perfection.

CH. A. MARTIN.

Chamberlain (A.-F.). *Quelques problèmes ethnographiques et ethnologiques de l'Amérique du Nord. L'Anthropologie*, t. XXIII, 1912, pp. 197-206.

Le premier problème que se pose l'auteur est celui de l'origine des Eskimo. Deux opinions autrefois avaient cours sur cette question : pour les uns, les Eskimo étaient des Mongols venus récemment d'Asie ; pour les autres, ils représentaient de nos jours l'homme de l'âge du renne en Europe : il y aurait entre eux et cet ancêtre des liens de parenté indéniable ; selon cette théorie, les Eskimo seraient les descendants de l'homme américain de l'époque glaciaire qui, de plus en plus, se serait retiré vers le nord. Cette thèse doit être rejetée, car il n'y a, en réalité, aucune affinité entre l'homme préhistorique en Europe et l'homme arctique en Amérique. On ne saurait accepter davantage la théorie de l'origine asiatique récente des Eskimo, car, d'après les résultats de l'expédition Jésup, ces indigènes sont venus de l'est, et, comme les tribus algonquines et athapascanes, « appartiennent à un type de culture américaine très simple et très ancien, bien antérieur aux types plus élevés des tribus des prairies ». Cette notion de l'origine des Eskimo va donc à l'encontre de tout ce que l'on supposait jusqu'ici ; mais l'auteur fournit, à l'appui de ses dires, des preuves irréfutables qui établissent en outre l'origine nettement américaine des tribus paléoasiatiques de Sibérie ; ces preuves sont tirées, et de l'ethnographie proprement dite, et des ressemblances d'ordre religieux et mythologique. Les Eskimo doivent donc être classés au nombre des peuples américains et proviennent de l'intérieur du Canada.

La seconde question à solutionner est celle de l'origine des Iroquois. Les anciens explorateurs français du Canada, et, à leur suite, Brinton et Hale, ont attribué aux Iroquois une origine septentrionale. Cependant, dans la Virginie et la Caroline, on trouve des tribus de souche iroquoise, à laquelle appartiennent aussi les Cheroki des monts Alleghani. De ces constatations est née la théorie de l'origine méridionale des Iroquois, soutenue d'abord par David Boyle, puis par Boas ; ces auteurs fixent le lieu d'origine des Iroquois soit dans le Kentucky, soit dans la partie méridionale des États-Unis, près du Mississippi. Des arguments en faveur de cette thèse sont fournis par la linguistique (analogie avec la langue des Pawnee), par l'ethnographie (notamment l'usage de la sarbacane), et par la mythologie (ressemblances avec les croyances des Algonquin). La théorie de l'origine méridionale des Iroquois mérite donc d'être retenue, et l'on peut se demander s'il faut encore classer ce grand groupe d'Indiens au nombre des aborigènes du Canada.

Chamberlain cherche ensuite à élucider la question de savoir si un élément arrouague-caraïbe ou sud-américain a joué quelque rôle dans la culture de la région sud-est de l'Amérique du Nord. Les résultats de son enquête tendent à prouver que la pénétration, en Floride, des indigènes des Indes occidentales ne s'est jamais faite que d'une façon sporadique, tout à fait insuffisante pour influencer d'une façon durable l'ethnographie ou la linguistique des Indiens de l'Amérique du Nord.

L'auteur met enfin au point le problème si souvent agité de la ligne de démarcation ethnique entre l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud. Pour les uns, notamment pour Brinton, la chaine de montagnes qui sépare le Nicaragua du Costa-Rica représenterait cette frontière. Pour C. Thomas et Swanton (cf. *Journal*, t. VIII, 1911, p. 331), la ligne de séparation commence à l'extrémité N.-O. du Honduras, pour arriver à l'extrémité orientale du lac Nicaragua et aboutir à la côte méridionale du Costa-Rica. Les Jicaque, Paya, Ulva, Caraïbes, Mosquito et Rama, tous les groupes d'indigènes du Costa-Rica, sauf les Orotiña, seraient donc d'origine sud-américaine.

Walter Lehmann, dans un travail récent, recule davantage encore vers le nord cette ligne de démarcation, et compte les Xinca, ainsi que les groupes Rama-Guatuso-Guëtare-Terreba-Boruca, Matagalpa-Sumo-Ulua-Mosquito parmi les tribus d'origine sud-américaine. Une telle classification est étayée par des preuves à la fois linguistiques et ethnographiques. Il y a donc eu, en Amérique centrale, une extension très importante des tribus d'origine sud-américaine, mais, dit l'auteur, « la ligne de démarcation exacte entre l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud reste encore à fixer ».

On saura grand gré à A.-F. Chamberlain d'avoir groupé ici quelques-uns des plus passionnants problèmes qui ont trait au peuplement de l'Amérique, et de les avoir étudiés d'une façon à la fois simple et précise, discutant les divers arguments en faveur de telle ou telle thèse, montrant bien ainsi, après l'avoir dépouillé de tout ce qui était inutile, l'état actuel de nos connaissances sur certaines questions d'un intérêt tout spécial.

Dr Poutrin.

Leden (Christian). *Musik und tanze der grönländischen Eskimos und die Verwandtschaft der musik der polar Eskimos mit der Indianer* (La musique et la danse des Eskimo du Groënland et les relations de la musique des Eskimo du pôle avec celle des Indiens). *Zeitschrift für Ethnologie*, t. 43, 1911, pp. 261-270.

L'étude ethnographique de Leden a été faite chez les Eskimo d'Ikerasak, qui semblent avoir conservé, à peu près pures, les mœurs des premiers indigènes.

Généralement d'un caractère érotique, les danses des Eskimo s'accompagnent de chants, dont le rythme est difficile à déterminer, et qui sont une succession de syllabes sans aucune signification. Des chants analogues peuvent s'observer chez les Indiens Hopi et Pawnee, quoique cependant, le plus souvent, le chant, véritable poème, soit chez ces derniers en quelque sorte traditionnel et rappelle les hauts faits d'un homme ou de la tribu. Les Eskimo accompagnent leurs danses et leurs chants en frappant sur une sorte de tambourin fait d'une peau tendue sur un cadre de bois ou d'os.

Le voyageur a rapporté, des régions qu'il a parcourues, des rouleaux phono-

graphiques et des vues cinématographiques qui, mieux que toute description, doivent sans doute fournir une bonne documentation sur les danses et les chants des Eskimo.

Dr P.

Skinner (Alanson). *Notes on the eastern Cree and northern Saulteaux* (Notes sur les Cree de l'est et les Saulteaux du nord). *Anthropological papers of the american museum of natural history*, vol. IX, part. I, 1911, 177 pages, 56 fig. 2 pl.

L'auteur se propose de faire connaître ici les résultats de deux explorations qu'il fit en 1908-1909 dans le nord du Canada ; il étudie successivement, dans deux chapitres distincts, les Cree et les Saulteaux.

Les Cree ou Knistenaux, de souche Algonquine, s'étendent depuis le lac Nitchequon, dans le Labrador, à l'est, jusqu'au lac Athabaska, à l'ouest ; ils se subdivisent en deux grands groupes : les « Plains Cree » des prairies du Manitoba et du Saskatchewan, et les Wood ou Swamp Cree que l'on rencontre actuellement dans l'intérieur du Labrador, au nord et à l'est des lacs Nitchequon et Mistassini. Sous le nom de Cree de l'est, Skinner comprend ceux de ces Indiens qui vivent entre York Factory et Norway House. Ils ont comme voisins, au nord-est, les Naskapi du Labrador et les Eskimo des rives de la baie d'Hudson ; au nord-ouest, les Chipewyan ; au sud-ouest, les Cree des plaines, les Assiniboine et les Blackfoot ; au sud, les Saulteaux Ojibway, et enfin, au sud-est, les Montagnais.

On peut réduire leurs nombreuses sous-tribus à cinq groupes principaux. Après avoir rappelé l'origine probable des Cree de l'est et retracé leurs migrations, Skinner aborde l'étude ethnographique de ces Indiens.

Il décrit tout d'abord l'habitation, les cases coniques faites de plaques d'écorce que supportent de longues perches, les huttes rondes, en forme de dôme, et les chambres de sudation.

Le vêtement des hommes est simple et pratique : il comprend des pantalons, des vestes, des souliers et des leggings de peau, auxquels s'ajoutait en hiver une sorte de manteau de fourrure. Tout cela est actuellement remplacé par des étoffes importées. D'après Mackenzie, le costume des femmes ne différait de celui des hommes que par des points de détail et par les décors des vêtements. Les peintures du visage étaient autrefois de règle, et représentaient différents animaux, poissons, oies, renards, castors, etc., auxquels s'attachaient des significations particulières.

La chasse et la pêche fournissaient aux Cree presque tous leurs aliments, la rigueur du climat s'opposant en effet à toute espèce de culture. Après avoir étudié les armes, Skinner décrit les procédés de chasse et de pêche, la préparation de la viande et du poisson, le tannage des peaux, les drilles employées pour produire le feu, etc.

De nombreux détails sont fournis sur l'industrie du tissage, la fabrication des vêtements, les différents jeux, sur les instruments de musique et les danses des Cree de l'est. Une intéressante étude est faite des canots utilisés comme moyen de transport, des traîneaux à chiens et des raquettes qui sont soit très allongées, soit au contraire presque rondes.

Un chapitre spécial est consacré aux différents signaux dont se servent les Indiens, soit pour jalonner leur route, soit pour annoncer un événement quelconque et dont les plus originaux consistent à peindre le tronc de certains arbres en différentes couleurs, ou à mettre le feu à un îlot isolé dans le lac. Les Cree divisent l'année en huit saisons et en douze mois ou lunes, dont le nom est tiré soit des phénomènes météorologiques, soit des différentes périodes de chasse. L'art des Cree est fort peu développé en comparaison de celui des autres Algonquin ; on n'observe pas de broderies, et les rares peintures ou dessins que l'on rencontre, si parfois ils reproduisent des formes animales, sont le plus souvent de simples lignes droites ou courbes plus ou moins intriquées.

Skinner n'a pas retrouvé, chez les Indiens qu'il a visités, d'autre organisation sociale que la famille, sauf cependant à Fort Albany, où les indigènes sont groupés en clans. Les mariages sont décidés par les parents; la polygamie est de règle et le nombre des femmes varie entre quatre et cinq ; l'homme qui épouse l'aînée de plusieurs sœurs est tenu d'épouser les autres, car on considère que les sœurs sont moins sujettes à se quereller que des femmes étrangères les unes aux autres. Actuellement la religion primitive des Cree a complètement disparu et a fait place au christianisme ; certaines croyances ont cependant subsisté, notamment en ce qui concerne les vents considérés comme des sortes de dieux auxquels on adresse des prières, et quelques pratiques de sorcellerie. L'auteur, pour décrire les cérémonies des Cree, fait appel aux observations de Petitot. De curieuses coutumes de chasse sont exposées ici, notamment en ce qui concerne la chasse à l'ours, considéré comme le premier des animaux, et auquel l'Indien adresse une exhortation avant de le mettre à mort ; les crânes de ces animaux sont d'ailleurs soigneusement peints en rouge et conservés pour certaines cérémonies, tandis que certaines parties de leur peau sont considérés comme fétiches, au même titre que les têtes de quelques canards et oies sauvages.

Les Cree font grand usage des plantes médicinales, dans la connaissance desquelles ils sont très experts; leur thérapeutique a été décrite, avec détails, par Mackenzie, qui a pu les observer longuement, au même titre que les coutumes de la guerre, sur lesquelles Skinner ne peut, malheureusement, que fournir des détails rétrospectifs.

Bien que le groupe des Cree de l'est ait été fort décimé par l'épidémie de grippe qui, en 1908-1909, a fait disparaître la plus grande partie des vieillards, l'auteur a pu recueillir un grand nombre de légendes et de contes, inconnus maintenant de la jeune génération. Ce sont, comme chez les Menomini et les Ojibway, de longues narrations, sur lesquelles viennent se greffer de nombreuses digressions. Le Folk-Lore des Cree diffère donc de celui des Indiens Sauk et Fox, chez qui les contes sont au contraire extrêmement brefs. Des légendes rapportées ici, beaucoup ont trait à la vie d'un héros légendaire, Wisá Gatcak, dont les

bienfaits, les aventures guerrières ou lubriques sont des thèmes inépuisables. Les autres contes sont généralement humoristiques.

La seconde partie du travail de Skinner est consacrée à l'étude ethnographique des Indiens Saulteaux du nord qui, avec les Ojibway proprements dits du Minnesota, de Wisconsin et du Michigan, les Chippewa du bas Michigan et de l'Ontario du sud, les Saulteaux du sud et de la plaine, constituent la grande tribu des Ojibway, un des groupes les mieux connus et les plus importants de la famille algonquine.

Les Saulteaux du nord apparaissent avoir des caractéristiques ethnographiques qui les différencient des Saulteaux du sud et les rapprochent, sur quelques points, des Cree. Ils occupent la région située au nord du lac Supérieur et à l'est du lac Winipeg, où ils vivent au nombre de 1527. Ils diffèrent des Saulteaux du sud à la fois par leur type physique et par leur caractères intellectuels.

Les demeures des Saulteaux sont des habitations coniques, analogues à celles des Cree, des huttes en forme de dôme et enfin des chambres de sudation déjà signalées. Après avoir décrit l'habillement de ces Indiens, l'auteur fait remarquer que, contrairemeut aux Cree, ils ne portaient aucun tatouage et se peignaient rarement la figure et surtout le corps.

L'industrie des Saulteaux, en outre de la préparation des peaux, qui est l'objet de soins spéciaux, comprend encore les travaux de vannerie, la fabrication des parures de plumes, la poterie et la construction de canots en écorce.

La pêche et surtout la chasse du daim sont très en honneur chez les Saulteaux, et leur fournissent la base de leur alimentation dans laquelle le riz sauvage et les diverses baies n'entrent qu'à titre accessoire.

Les jeux les plus communs sont des toupies, des jeux de « diables », des arcs et des flèches, des sarbacanes. Les danses anciennes ont complètement disparu et ont été remplacées par des danses européennes. En été, les moyens de transport utilisés sont les canots; en hiver, ils sont remplacés par des traîneaux que poussent les indigènes chaussés de raquettes faites souvent d'une simple planchette.

Les Saulteaux divisent l'année en six saisons et en douze mois. Bien qu'actuellement l'organisation sociale de ces Indiens n'existe pour ainsi dire plus, il apparait comme certain qu'autrefois la tribu était divisée en clans et que l'exogamie était pratiquée. Les coutumes concernant le mariage ne présentent rien qui soit spécial ; la polygamie était fréquente et n'était limitée que par les ressources de l'homme. Après avoir donné quelques détails sur la religion, la sorcellerie, les coutumes de la chasse et de la guerre, Skinner termine son travail par un certain nombre de contes et par une bibliographie des auteurs qui, avant lui, ont décrit les Indiens du nord-est du Canada.

Bien que l'auteur se défende d'avoir voulu faire ici une étude complète des mœurs des Cree et des Saulteaux, ses notes abondent néanmoins en détails intéressants, d'autant plus précieux qu'ils se rapportent aux dernières manifestations d'une civilisation presque disparue actuellement.

Dr P.

EMMONS (G.-T.). *The Tahltan Indians* (Les Indiens Tahlta). *University of Pensylvania. The Museum anthropological publications*, vol. IV, 1911, 120 p., 1 carte, 28 fig., 19 pl.

Les Tahlta constituent la tribu la plus méridionale du groupe Nahane qui appartient lui-même à la grande famille Déné, connue aussi sous le nom de Tinneh et d'Athapascan, et qui s'étend, dans le Nord Amérique, de l'un à l'autre Océan. Les Indiens Nahane occupent la Colombie britannique et les territoires voisins, depuis les sources de la rivière Nass jusqu'aux plateaux de Mackenzie. Les différentes tribus des Nahane possèdent des territoires nettement délimités : les Taku vivent dans le bassin de la rivière du même nom et dans la région des lacs du voisinage d'Atlin; les Kaska, chasseurs nomades, parcourent le pays entre le lac Dease, la rivière Liard et les monts Mackensie. Les Tahlta semblent avoir toujours occupé les territoires voisins de la rivière Stikine, mais leurs terrains de chasse s'étendent jusqu'à l'embouchure de l'Iskoot. Cependant le cours inférieur de la Stikine leur était interdit par les Indiens du même nom, et les Tahlta ne pouvaient parvenir à la mer qu'après avoir payé un droit de passage sur le territoire de la tribu étrangère.

Le pays Tahlta peut être divisé, d'après la flore, la faune et le climat, en deux zones nettement distinctes; la région voisine de la côte est d'un climat égal, humide, avec une végétation luxuriante; au contraire, la région montagneuse, sillonnée de profonds ravins dans lesquels se précipitent des torrents, est aride, la température atteint de très grandes oscillations; cependant les animaux sauvages y vivent en abondance et leurs espèces sont des plus variées.

Emmons rappelle l'histoire de la tribu, constituée par les groupes Tuckclarwaytee, Kartchottee et Nanyiee, et ses rapports avec la Compagnie de la baie d'Hudson; il trace ensuite le portrait physique des Tahlta, qui ne peuvent être considérés comme constituant une race homogène en raison d'alliances avec les Tlingit. Leur taille est au-dessous de la moyenne, mais leur corps est bien proportionné et rarement envahi par la graisse; leurs attaches sont fines, leur tête est petite et ronde, leur face allongée, avec des malaires très développées; leur front est d'une largeur modérée, plutôt bas, avec des arcades sourcilières saillantes. Les cheveux sont noirs et gros; les yeux sont petits, noirs et enfoncés dans les orbites. Le nez est souvent aquilin, avec une base relativement très large. La couleur de la peau varie suivant le genre de vie. Le sens de l'ouïe et celui de la vue sont très développés chez les Tahlta.

Ces Indiens sont pacifiques et d'une scrupuleuse honnêteté; crédules, ils redoutent l'inconnu et les phénomènes météorologiques qu'ils ne peuvent s'expliquer.

Le chef de village a un rôle plutôt honorifique, son pouvoir est héréditaire, mais il ne l'exerce qu'assisté d'un conseil de vieillards. La constitution de la société Tahlta est des plus simples; d'un côté l'aristocratie, de l'autre, le peuple; il n'existe ni groupement des guerriers, ni sociétés secrètes, ni corporation des sorciers. L'esclavage, de règle autrefois, a actuellement complètement disparu.

Jadis exclusivement nomades, les Tahlta, devenus maintenant sédentaires, construisent pour l'été des maisons imitées de celles des blancs ; mais, pendant la saison de la chasse, ils vivent sous des abris de fortune, faits de peaux assemblées et soutenues par un bâti de branches d'arbre, abris qui représentent leurs habitations primitives. Les villages occupent, en principe, des emplacements de forme rectangulaire ; indépendamment des habitations, on rencontre, actuellement encore, des cases recouvertes d'épais feutrages de branchages et d'écorces, destinées aux bains de vapeur, bains qui sont obtenus, suivant la méthode généralement usitée chez les Indiens de l'Amérique du Nord, en projetant de l'eau sur des pierres chauffées.

La vie familiale est des plus simples : l'homme chasse, pêche, construit les maisons et les tentes, fabrique les armes ; la femme donne ses soins aux enfants, prépare la nourriture, tanne les peaux pour en faire des vêtements et vaque à toutes les occupations du ménage. Les enfants aident leurs parents dans leurs travaux. La femme est respectée et jouit d'une autorité incontestable.

Autrefois, les vêtements des Indiens Tahlta étaient faits de peaux de daim et de chamois ; ils consistaient en une sorte de chemise atteignant les cuisses, et en pantalons arrivant jusqu'aux chevilles. De tout le vêtement primitif, il ne persiste actuellement que des mocassins en peau de caribou ou de marmotte et des mitaines plus ou moins ornées. L'auteur décrit avec détails le costume des femmes et les principaux ornements utilisés dans les cérémonies, ornements dont le plus curieux est un masque de danse fait de la tête d'un jeune caribou. Les Tahlta se peignaient la face avec de l'ocre rouge ou du charbon, et, pour protéger leur visage de la réverbération de la neige ou du soleil, autant que des piqûres des insectes, ils le recouvraient d'une couche de graisse et de matière pulvérulente fournie par une variété de ciguë.

Les cheveux des hommes sont portés longs et tombant sur les épaules ; ils sont recouverts, aux jours de cérémonie, de duvet de cygne. L'auteur n'a retrouvé, des tatouages si fréquents autrefois, que des vestiges insignifiants.

Les ustensiles ménagers des Tahlta sont remarquables par leur simplicité toute rudimentaire : les divers récipients sont en écorce, les cuillers sont faites soit en bois, soit avec les cornes des différents animaux sauvages, et quelquefois sont ornées de coquilles. Le feu était autrefois obtenu à l'aide d'une drille tournant sur un morceau de bois. Les sacs de peau sont de formes et de tailles extrêmement variables, suivant les usages auxquels ils sont destinés ; les plus grands servent à conserver les vêtements, d'autres servent pour les voyages, etc., etc., d'autres sont employés pour porter le poisson. Ils sont soit fixés sur la poitrine, soit attachés au front de l'indigène à l'aide d'une courroie maintenue tendue par des bâtonnets d'os. Ces sacs sont simples ou ornés, mais contiennent toujours des objets dont les Indiens ne se séparent jamais : couteaux, poinçons, peinture rouge pour les hommes, objets de toilette ou de première nécessité pour les femmes.

Les raquettes à neige, indispensables dans les déplacements, sont faites en bouleau, en sapin ou en saule, et revêtent des formes variables suivant leur but ; sur leur squelette de bois sont tendues des lanières de peau de caribou.

Les Tahlta consomment surtout de la viande, produit de leur chasse, et du

poisson. La viande est rôtie ou bouillie. Avant le XIXe siècle, époque à laquelle le tabac fut apporté de la côte par les Tlingit, qui le tenaient eux-mêmes des Européens, les Indiens Tahlta ne fumaient pas, mais chiquaient un mélange de poudre de coquilles brûlées, d'écorce séchée et d'une plante à nicotine. Emmons décrit deux sortes de pipes, celles d'usage courant et les pipes de cérémonie; il n'a point observé de pipes en pierre.

L'année est divisée en douze lunes qui correspondent à l'état des récoltes, à l'abondance du gibier et aux saisons. L'emploi du temps est le même tous les ans : la période de chasse commence avec l'hiver; les Indiens, par groupes de deux familles, après avoir caché leurs vêtements et leurs provisions, partent à la poursuite du gibier et chassent successivement dans plusieurs régions. L'été les ramène au village, et pendant sa durée, la tribu s'emploie à la pêche. Un long chapitre est consacré par l'auteur à la description des méthodes et des armes de chasse, arcs et flèches, épieux et couteaux, remplacés maintenant par le fusil, tandis que des armes de fer ont supplanté les engins en os ou en pierre. Les Tahlta se montraient fort ingénieux dans la disposition des filets où venait se prendre le petit gibier, des pièges pour les animaux de toutes tailles, des lacets etc., etc, et avaient, pour préparer les peaux qu'ils recueillaient précieusement, d'habiles procédés; le grattage de la peau mérite une mention spéciale en raison des instruments d'os que les Indiens employaient, instruments qui étaient ornés des dessins gravés les plus divers.

Le saumon, très abondant dans les cours d'eau de la région, fournit aux Tahlta des pêches abondantes; il est capturé à l'aide de nasses ou d'un harpon à pointe détachable, et mangé immédiatement ou conservé pour l'hiver, après avoir été fumé.

Les anciens jeux des Tahlta ont disparu devant les jeux de cartes, et les différents objets qu'étudie Emmons ont été retrouvés complètement abandonnés et peu de détails ont pu être obtenus sur leur usage. On trouvera néanmoins ici une documentation intéressante sur quelques-uns des anciens jeux et une description des plus complètes des « bâtons de jeux » que décorent diverses peintures ou des dessins représentant schématiquement des animaux.

Comme dans beaucoup de tribus de l'Amérique du Nord, le mariage se fait sans que la jeune fille ait été consultée, et est traité par les parents comme un marché. La polygamie est admise, mais elle reste presque exceptionnelle. Autrefois, le neveu d'un mort devait épouser la veuve, pour lui assurer le bien-être auquel elle s'était habituée du vivant de son mari. Le divorce est rare chez les Tahlta, qui entourent la femme d'une grande considération. Les enfants sont aimés et ont, pour leurs parents, un grand respect.

L'accouchement se fait dans une case spéciale où la parturiente est assistée de matrones; l'enfant est lavé à l'eau chaude, enveloppé de couvertures et couché dans un berceau. La femme n'est pas délivrée et l'expulsion du placenta se fait spontanément, parfois après quelques jours. On prédit la durée de la vie de l'enfant d'après la longueur du cordon ombilical qui est précieusement conservé par la mère, et préservera le nourrisson de toute maladie. Pendant l'accouchement, le mari est isolé et certains mets lui sont défendus.

L'enfant reçoit un nom porté auparavant par un individu de la famille de la mère ; un autre nom lui sera donné entre huit et quinze ans ; enfin, plus tard, l'homme s'en donnera lui-même un autre. Au moment de leur puberté, les filles sont isolées en dehors du village, et, pendant un laps de temps qui varie entre six mois et un an, ne doivent sortir que la nuit, entièrement enveloppées de peaux, et ne manger que de la viande ou du poisson séchés. La mort est acceptée avec résignation ; le décès est annoncé dans tout le village et les funérailles préparées par la famille de la femme si c'est l'homme qui est mort, et réciproquement. Après une attente de plusieurs jours, le corps est incinéré, et les os recueillis sont transportés dans un édifice spécial en dehors du village. L'âme est éternelle, et habite, après la mort, au centre de la terre, mais peut parfois errer autour du village et causer la mort de ceux qui la rencontrent.

Les danses, les fêtes des Tahlta sont, d'après Emmons, empruntées aux Tlingit. Le rôle des sorciers est considérable chez ces Indiens qui les croient capables de chasser le mauvais esprit, cause de maladies. Pour certaines affections, cependant, les médicaments sont administrés par de vieilles femmes qui se servent surtout de plantes pharmaceutiques.

Après une courte note rappelant les coutumes de la guerre des Tahlta, coutumes qui tombent naturellement en désuétude, l'auteur analyse brièvement les principaux contes et légendes de ces Indiens et notamment la légende de la création du monde ; il retrouve de grandes analogies avec le folk-lore de la côte nord-ouest et conclut que les Tahlta ont emprunté leurs croyances, comme leur organisation sociale et leurs coutumes, aux Stikine Tlingit, et tout cela les différencie des Nahane de l'est, plus primitifs.

Cette monographie qu'Emmons a faite aussi détaillée et aussi précise que possible se complète heureusement par une importante série de planches en phototypie. On y trouvera d'excellents spécimens du type physique des Tahlta, qu'on ne pourra s'empêcher de rapprocher du type Mongol, tant sont frappantes les analogies. Des renseignements précieux sont fournis par les reproductions des costumes, des habitations, et donnent, mieux que toute description, une idée exacte des diverses parures, parfois si élégantes, que confectionnent les femmes, des couteaux de guerre et des baudriers qui les supportent, ainsi que des décors symboliques qui ornent les anciens bâtons de jeu.

Dr P.

SKINNER (ALANSON). *A comparative sketch of the Menomini* (Esquisse comparative des Menomini). *American anthropologist*, vol. XIII, 1911, pp. 551-565.

Les Indiens Menomini furent rencontrés par les Européens au voisinage de « Green Bay », dans le Wisconsin, mais leur tradition les fait provenir de l'est.

L'auteur s'est proposé de comparer, au cours de son étude, l'ethnographie de

ces Indiens avec celle des tribus algonquines du centre (Sauk, Fox, Winnebago, Potawatomi et Kickapoo).

Le vêtement des Menomini est presque identique à celui des Algonquins de l'Est. Les cheveux sont portés longs et flottants et maintenus par une lanière de cuir ou de tissu ceignant la tête au niveau du front. Les chemises et les leggings sont souvent teints en bleu ou en noir, comme ceux des Missisauga, de la famille des Ojibway (Algonquins du nord). La même ressemblance se retrouve pour les mocassins qui, par contre, sont tout à fait différents de ceux du groupe des Sauk, Fox, etc. Les Menomini, vivant loin du pays des buffles, ne faisaient que rarement usage des robes en peau de bœuf.

Le costume des femmes est le costume habituel des tribus du centre. C'est un vêtement fait de deux parties, contrairement à celui des Indiennes du nord, qui ne comporte qu'une simple robe. Il se compose d'une sorte de veste ample, autrefois simple, maintenant plus ou moins ornée, et d'une pièce d'étoffe drapée autour du corps. De courts leggings, atteignant le genou, et des mocassins complètent le costume. Les étoffes indigènes ont d'ailleurs disparu devant les tissus importés.

Les habitations sont de deux types ; les cases en écorce pour l'été, les huttes hémisphériques pour l'hiver. Ces deux sortes de demeures ont une aire de dispersion très étendue en Amérique du Nord. Les Menomini ne connaissent pas la case conique, caractéristique des régions septentrionales et occidentales.

Les procédés de tannage sont, à peu de chose près, les mêmes que ceux qui ont cours chez les Sauk, Fox, Winnebago, etc., grattage, assouplissement et fumage. Il en est de même pour la poterie, qui est construite sur un moule de bois et séchée au soleil ; les vases ainsi obtenus ne sont jamais cuits au feu. Comme toutes les tribus du centre, les Menomini tissent des sacs de toutes sortes, qu'ils ornent de décors symboliques, dont la signification est d'ailleurs perdue de nos jours. Les Menomini sont moins adonnés à la chasse que les Ojibway, leurs voisins du nord, et sont moins agriculteurs que les Indiens de l'est et, en particulier, que les Iroquois. Ils cultivent cependant beaucoup le blé et le tabac, mais cette dernière plante n'était pas connue avant l'arrivée des Européens et était remplacée par le « kinnikinik ». Avec le blé, le riz tient la plus grande place dans l'alimentation des Menomini ; sa récolte s'accompagne de cérémonies spéciales et est sévèrement surveillée. Ces Indiens consomment aussi, en grande quantité, des baies et des tubercules, au premier rang desquels il faut compter la patate sauvage.

Les procédés culinaires se rapprochent sans aucun doute de ceux des Iroquois et des Delaware : le blé est bouilli ; la viande est rôtie et non bouillie comme chez les Ojibway et les Cree.

Le moyen de transport le plus fréquemment employé est le canot ; les cours d'eau constituent en effet le seul moyen pratique de traverser les forêts. Réciproquement les Menomini se servent peu du cheval, et tout ce qui a trait à l'équitation ou aux traîneaux a été imité des tribus voisines.

L'art décoratif se traduit par des dessins géométriques et des figures symboliques représentant souvent le totem de l'indigène. Le rouge signifie le jour, la

lumière, l'été, le bonheur; le noir et le bleu, comme le vert, traduisent la nuit, l'hiver, le chagrin, la mort. Le rouge équivaut aussi à l'est, le noir au nord.

Au point de vue religieux, les Menomini ne diffèrent point de leurs voisins, sauf qu'ils ont adopté, pour la définition de l'univers, une classification plus simpliste. Ils divisent le monde en deux parties : le monde d'en haut et le monde d'en bas, mondes qui sont séparés par la terre. Chacun de ces mondes a son dieu : en haut, c'est Mäte Häwätuk, qui a, à côté de lui, les « Tonnerres », oiseaux fantastiques qui vivent dans l'éther, les aigles d'or et les autres oiseaux. Ce sont les oiseaux qui servent d'intermédiaire entre les hommes et le dieu, et, comme ils sont visibles, ils reçoivent plus d'hommages que le maître lui-même. En bas, la puissance est détenue par un ours blanc, assisté, suivant un ordre hiérarchisé, d'une panthère blanche et d'un daim blanc, et enfin, tout près de terre, de serpents chevelus porteurs de cornes. Ce dieu, qui peut faire le mal, est craint et est l'objet de sacrifices.

On retrouve des croyances analogues chez les Ojibway et les Cree; mais elles n'atteignent pas au même degré de précision.

En ce qui concerne le sort de l'âme après la mort, son voyage de quatre jours pour atteindre son lieu de repos, on observe les mêmes superstitions chez les Menomini que chez les différentes tribus voisines, et même que chez les Iroquois, Seneca et Seminole. Il en est de même des sorciers et de leurs pratiques, et ici encore les groupes Menomini ne présentent rien d'original. Leur folk-lore est celui des Fox et celui aussi des Ojibway et des Cree du nord. On ne trouve de différence digne d'etre notée que dans la vie sociale, ce qui laisse supposer que les Menomini parvinrent dans la région où on les rencontre avec leur organisation politique déjà complète.

Contrairement aux Sauk, Fox, etc., chez qui la tribu est divisée en deux catégories, la tribu Menomini compte dix clans exogamiques avec prédominance de la ligne paternelle; chacun de ces clans correspond à un des dix animaux qui ont pris la forme humaine et ont fondé la tribu. Les affaires sont dirigées par un conseil des chefs; les guerriers veillent au maintien de l'ordre.

Les cadavres sont inhumés avec des cérémonies analogues à celles des Winnebago. Comme chez les Ojibway, le corps est sorti de la case par la fenêtre. Les coutumes de la guerre sont celles des Winnebago.

En résumé, les Menomini ont des affinités évidentes, dans leur civilisation, avec les Indiens qui les entourent à l'est, à l'ouest et au sud. Ils ont été fort peu influencés par leurs voisins du nord. Il est probable que ces indigènes étaient parmi les premières tribus qui se fixèrent dans les régions qu'elles occupent actuellement. Peu à peu d'autres groupes vinrent habiter les mêmes territoires, des relations de voisinage s'établirent et déterminèrent certaines modifications ethnographiques. Il n'en est pas moins vrai, et Skinner l'a bien montré au cours de son étude, consciencieuse et attrayante, que les Menomini ont, parmi les tribus du centre, gardé une grande partie de leur ancienne culture matérielle et intellectuelle.

Dr P.

Lowie (Robert H.). *Some problems in the ethnology of the Crow and Village Indians* (Quelques problèmes dans l'ethnologie des Indiens Crow et Village). *American anthropologist*, vol. XIV, 1912, pp. 60-72.

La première question que se pose l'auteur est de savoir si les tribus Caddoan ont eu quelque influence ethnographique sur les groupes du nord-ouest de la région des plaines. Il semble certain que les Crow ont appris des Hidatsa, qui la tenaient eux-mêmes des Arikara, la cérémonie des pipes sacrées ; de même ils ont connu la construction des demeures en terre.

Les Hidatsa et les Crow sont, la chose est indéniable, issus d'une même souche; leur parenté est prouvée par la seule linguistique, car ils diffèrent beaucoup, au point de vue de leur organisation sociale, des croyances religieuses et des diverses sociétés que comptent leurs tribus. Cela tient à ce que les Hidatsa ont été très fortement influencés par les Arikara, si bien qu'ils n'ont plus, avec les Crow, que des affinités ethnographiques d'ordre tout à fait secondaire. Une particularité notable reste cependant commune aux Crow et aux Hidatsa, c'est l'existence de l'exogamie, avec prévalence de la ligne maternelle ; ce fait ne s'observe ni chez les Algonquins, ni chez les Arikara, ni chez les Pawnee qui sont tous endogames. Par contre les sociétés qui se forment au sein des tribus Crow ont un caractère guerrier, tandis que celles des Hidatsa ont au contraire un caractère religieux. D'ailleurs, ainsi que le montre l'auteur, qui rappelle rapidement la constitution des différentes sociétés qui existent dans les tribus de la plaine, il s'agit là d'organisations extrêmement complexes et qui varient presque pour chaque groupe d'indigènes; leur étude est d'autant plus malaisée que des éléments étrangers sont venus se superposer aux anciennes coutumes.

Dr P.

Chamberlin (Ralph V.). *The ethno-botany of the Gosiute Indians of Utah* (Ethnographie botanique des Indiens Gosiute de l'Utah). *Memoirs of the american anthropological association*, vol. II, Part. 5, 1911, pp. 331-405.

Les Gosiute occupaient autrefois le territoire bordant au sud le Grand Lac Salé, et s'étendaient à l'Ouest dans le Névada oriental. La région est coupée de hautes collines et de vallées dirigées généralement du nord au sud. Le fond de ces vallées est couvert d'efflorescences salines ; la végétation y est donc pauvre, et même, sur les flancs des coteaux, les arbres sont rares et on ne compte que peu d'espèces de plantes. C'est cependant l'étude botanique du pays des Gosiute qui fait l'objet de ce travail, à un point de vue d'ailleurs tout spécial.

Après avoir établi la nomenclature scientifique des différentes espèces végé-

tales, l'auteur étudie les diverses plantes utilisées par les indigènes. Un long chapitre est consacré à la description des feuilles, fruits, graines ou racines servant à l'alimentation, à leur récolte, à leur préparation et à leur conservation. D'autres plantes fournissent des boissons, des « gommes » agréables au goût, les feuilles de certaines autres tiennent lieu de tabac.

Les Gosiute utilisaient les fibres de divers végétaux pour en fabriquer des paniers, des berceaux, des récipients de toute sorte ; leurs arcs étaient faits en bois de mahogany, tandis que d'autres arbres leur fournissaient les baguettes dont le frottement produisait le feu. Les maisons étaient construites en bois de cèdre et leur toiture faite d'herbes.

La médecine des plantes était, comme chez tous les Indiens, très en faveur auprès des tribus du Lac Salé, et Chamberlin fait très judicieusement remarquer, dans son énumération des plantes médicinales, que, tout empirique qu'elle fût, leur thérapeutique était fort rationnelle et se rapprochait, sur nombre de points, de notre médication.

Le travail se termine par une étude linguistique courte, mais bien conduite, du dialecte gosiute, et par la liste des diverses plantes de la région, avec leurs noms scientifiques et indigènes.

D^r P.

Harrington (M.-R.). *The devil dance of the Apaches* (La danse du diable chez les Apaches). *University of Pensylvania. The Museum Journal*, vol. III, 1912, pp. 6-9, 2 fig.

L'auteur retrace d'abord l'histoire contemporaine des survivants de la grande tribu apache, qui vivent sur les contreforts des monts Wichita, dans l'Oklahoma. Ces Indiens ont perdu actuellement la plupart de leurs anciennes coutumes ; de chasseurs ils sont en effet devenus agriculteurs et éleveurs.

L'objet le plus curieux que Harrington put recueillir pendant son séjour chez les Apaches, est un masque de bois orné de deux antennes imitant des cornes de daim. Ce masque est la reproduction, d'après la légende indigène, de celui que portait, lors de son apparition à un chasseur apache, un des esprits protecteurs de la tribu. Cet esprit donnait aux hommes le bonheur et la santé, et venait plus particulièrement en aide aux jeunes filles au moment où elles deviennent femmes. L'époque de la puberté est donc, maintenant encore, célébrée par des fêtes en l'honneur du dieu. Des danses sont exécutées par des Indiens, au corps peint de cercles alternativement blancs et noirs, à la tête cachée par des masques porteurs de grandes cornes de bois; des musiciens et des chanteurs accompagnent les danseurs, qui exécutent les figures les plus variées, rendues très impressionnantes, en raison de l'accoutrement vraiment « terrifiant » des figurants. A un moment donné, la jeune fille, en l'honneur de qui la cérémonie a lieu, prend part à la danse qui durera toute la nuit.

D^r P.

La Flesche (Francis). *Osage mariage customs* (Coutumes matrimoniales des Osage). *American anthropologist*, vol. XIV, 1912, pp. 127-130.

Deux formes légales du mariage sont connues chez les Osage, suivant qu'il s'agit de jeunes gens ou d'individus ayant déjà été mariés. Presque aussitôt après la puberté, l'homme et la femme peuvent se marier ; les jeunes gens sont surveillés de très près, afin que d'eux-mêmes, ils ne puissent se fiancer. La famille du jeune homme lui choisit une femme, après avoir pris conseil de quatre vieillards qui entament les négociations avec la famille de la jeune fille, et règlent la quantité et la valeur des cadeaux à offrir à chacun des parents de la fiancée éventuelle. Après un échange de dons entre les deux parties, le mariage est considéré comme définitif.

Lorsqu'un homme désire épouser une veuve, les formalités sont simplifiées, et il lui envoie directement des chevaux et des couvertures en guise de cadeaux de fiançailles.

Il peut arriver qu'un jeune homme et une jeune fille, craignant une opposition à leur mariage, s'unissent librement ; il ne reste plus aux parents qu'à régulariser une situation que réprouve la morale de la tribu ; les Osage y voient en effet une infraction grave à l'autorité des parents.

Dr P.

Sapir (Edward). *Religious ideas of the Takelma Indians of South-western Oregon* (Idées religieuses des Indiens Takelma du sud-ouest de l'Orégon). *Bureau of american ethnology*, vol. XX, n° 76, pp. 33-49.

Ces quelques notes ont été recueillies par l'auteur au cours de ses recherches linguistiques chez les Indiens Takelma (cf. *Journal*, t. VII, p. 310). Après avoir passé rapidement sur les diverses cérémonies de ces indigènes, cérémonies qui apparaissent comme rares et sur lesquelles il n'a pu être que peu renseigné, Sapir aborde, avec beaucoup de détails, le chapitre des croyances aux êtres surnaturels et celui des prières destinées à conjurer les maladies ou à obtenir le bonheur et la prospérité ; il fournit de plus, avec leur traduction, plusieurs textes de ces invocations.

Quoique jouissant de fort peu de considération dans la tribu, les sorciers sont redoutés de tous et jouent, dans la vie des Takelma, un rôle fort important. Ils sont censés détenir leur puissance des mauvais esprits avec lesquels ils entretiennent un commerce constant. Les femmes, comme les hommes, peuvent posséder les secrets de la sorcellerie.

Le travail de Sapir se termine par l'exposé de certaines croyances relatives à la mort, à l'âme et à différents événements de la vie quotidienne.

Dr P.

Lutz (Frank. E.) *String figures from the Patomana Indians of British Guiana* (Jeux de ficelles des Indiens Patomana de la Guyane anglaise). *Anthropological papers of the American Museum of natural History*, vol. XII, part. I, 1912, 14 pages, 12 figures.

Le terme Patomana, sous lequel se désignent eux-mêmes les Indiens de la rivière Potaro, est synonyme du nom de Paramona et désigne un sous-groupe des Akawoi, de souche Caraïbe. Ces Indiens n'ont point encore été effleurés par la civilisation et beaucoup d'entre eux n'avaient, à l'arrivée du voyageur, jamais vu les Blancs. Les jeux de ficelles qui font l'objet de la notice de Lutz ont été exécutés par un jeune Indien, qui paraissait avoir acquis, dans cet art, une dextérité toute spéciale.

Des figures explicatives accompagnent la description des différentes combinaisons : le perroquet, le crapaud, le buisson, la montagne, le museau du babouin, la nasse, la rivière, la mouche, l'étoile. L'auteur ne mentionne pas le berceau du chat, qui, au contraire, est bien connu des Indiens de l'Amérique du Nord.

Dr P.

Kissenberth (Dr Wilhelm). *Über die hauptsächlichen Ergebnisse der Araguaya-Reise* (Principaux résultats d'un voyage dans le bassin de l'Araguaya). *Zeitschrift für Ethnologie*, 1912, t. I, pp. 36-59, 28 fig., 2 cartes.

Dans un rapport fait à la Société d'Anthropologie de Berlin, dans sa séance du 15 juillet 1911, le Dr Wilhelm Kissenberth a présenté les principaux résultats qu'il a obtenus dans son dernier voyage au Brésil. Ce n'est là, dit-il, qu'une vue d'ensemble, n'ayant pas encore mis en œuvre tous les matériaux qu'il a rapportés.

Après quelques mots de reconnaissance adressés au professeur Seler, au Dr Koch-Grünberg et aux missionnaires français de Conceição do Araguaya, l'auteur commence le récit proprement dit du voyage. Obligé de renoncer, à partir de Pedréiras, à la voie fluviale pour se rendre à Conceição, en raison du trop grand volume de ses colis, l'explorateur atteignit Barra do Corda après un trajet des plus pénibles à travers une région très montagneuse, où il étudia les Indiens Guajajára, puis après eux les Canella. Ces Indiens pratiquent la curieuse coutume de la Couvade, et portent comme signe de race, une coiffure particulière composée d'une calotte de cheveux assez épaisse, au-dessous de laquelle les cheveux tombent sur les épaules et dans le dos.

En novembre 1908, trois mois après son départ de San Luis de Maranhao, il arrivait à Conceição de Araguaya, fondation florissante de missionnaires français. C'est de Conceição comme centre, qu'il rayonna pour accomplir trois

expéditions, l'une en décembre dans le pays des Kayapó, la seconde au printemps de 1909 dans celui des Karaja et l'île de Bananal ; la troisième fut consacrée à une nouvelle exploration chez les Mekubengokrá-Kayapó.

L'île de Bananal, dont le nom est dérivé de celui d'un chef Karajá du XVIII[e] siècle, Abanana, est formée par deux bras du fleuve Araguaya. Kissenberth, contraint de séjourner dans cette île par le refus des indigènes qui composaient sa troupe de l'accompagner plus loin, mit à profit cet arrêt forcé pour étudier les mœurs des Karajá et leur culture intellectuelle. Il relate dans son travail quelques légendes de ces Indiens, et décrit des danses masquées (Jarehené) et des luttes à mains plates auxquelles il a assisté. Les masques employés par les indigènes sont curieux à étudier et remarquables par leurs grandes dimensions. L'étude des Karajá présente actuellement d'autant plus d'intérêt que cette peuplade est destinée à disparaître à bref délai, décimée qu'elle est par la rougeole et la fièvre. Très nombreuse lors du passage d'Ehrenreich, elle ne compte plus guère que soixante individus dans deux villages misérables.

Les Kayapó, ou, comme ils se nomment eux-mêmes, les Mekubengokra, n'ont coutume de se réunir qu'en été, dans deux agglomérations, l'une au voisinage du fleuve Arraia, l'autre dans le territoire du Pao d'Arco. Leur aspect extérieur ne saurait, en raison des métissages, être rapporté à un type unique : au Pao d'Arco, par exemple, se trouvait un Indien Tapirapé et une Indienne Karajá, tandis que sur l'Arraia vivaient au milieu des Kayapó quelques Indiens Gorotire et un Apinagé.

En majorité, ces Indiens ont le crâne court et les traits anguleux : les hommes sont souvent grands et vigoureux ; les femmes, au contraire, très petites et minces.

Comme signe distinctif de race ils présentent, dans leur chevelure, une sorte de bande rasée qui, partant à deux ou trois doigts en arrière des oreilles, fait le tour de la tête ; sur le sommet du crâne, une petite touffe triangulaire de cheveux. Les oreilles et les lèvres inférieures sont percées dès la naissance et portent des piquants de palmier ou des os de tapir.

Pour tout vêtement les hommes ont le pénis protégé par une sorte d'enveloppe.

Une description rapide de quelques fêtes et danses auxquelles le D[r] Kissenberth a assisté termine ce rapport dont l'intérêt est augmenté par de nombreuses et belles photographies, et que son auteur se propose de compléter dans un voyage ultérieur au pays des Kayapó Kekubengrokrá, demeurés ses amis.

Ch.-A. Martin.

Von Ihering (Hermann). *Os Botocudos do rio Doce* (Les Botocudos du rio Doce). *Revista do Museu Paulista*, t. VIII, São Paulo, 1911, p. 38-51, 5 pl.

Les Botocudos, qui vivent à l'état nomade dans le bassin du rio Doce, forment

trois groupes : les Minhagiruns du rio Panca, les Botocudos de Natividade de Manhaçú, à la limite des États de Minas et d'Espirito Santo, les Botocudos de Lapa, dans l'État de Minas. Le nom de ces deux dernières tribus serait Gutu-krak, d'après le voyageur W. Grabe, appellation qui correspondrait à celle de Takruk-krak, notée par Ehrenreich.

Les femmes sont nues, mais les hommes, à l'exception de ceux du rio Panca, portent un pagne d'étoffe, qu'ils se procurent par échange. Ces tribus ont conservé en partie l'usage de la botoque et des ornements d'oreilles. Les disques qui servent à cet usage ont en général une épaisseur de 2 cm. 1/2 et un diamètre de 6 cm. 1/2 à 7 cm. ; ils sont blancs, très légers, avec une petite perforation en leur centre. La botoque ne se porte qu'à partir du mariage. Le roucou est l'unique substance employée pour le tatouage.

Les femmes portent souvent sur le corps de nombreuses cicatrices, produites par les coups de couteau que leur donnent leurs maris pour cause d'infidélité. Comme un grand nombre d'Indiens sud-américains, les Botocudos ont la coutume de relever le pénis par un lieu fixé à la ceinture.

Les huttes sont de simples abris en feuilles de palmiers, dont la paroi unique est inclinée et dirigée du côté du vent et de la pluie. Les Indiens dorment autour du feu sur le sol même, sans aucune couverture. Chaque cabane est habitée par une famille et un hameau en comporte six à dix. Quand le nombre des familles augmente, quelques-unes se séparent et vont former un nouveau hameau.

L'alimentation se compose de poisson, de gibier, de quelques fruits, de miel et de larves d'insectes. En voyage, les Indiens emportent des morceaux d'une liane spéciale, qu'ils mâchent après les avoir torréfiés et qui leur enlève la sensation de faim pendant toute la journée. Ils transportent l'eau dans des fragments de bambous. Ils n'usent pas de sel.

L'unique arme de chasse est l'arc, qui mesure en général 150 à 160 cm. de longueur. Les flèches longues de 160 à 175 cm. sont faites d'un jonc de 10 mm. de diamètre. L'extrémité postérieure, qui porte une incision pour s'adapter à la corde, est munie de deux plumes, une de chaque côté. La pointe peut être de trois types ; elle peut être en bois blanc, longue de 30 à 40 cm., munie de 4 à 8 barbelures sur un de ses bords, ou bien elle est faite d'un jonc à bords tranchants, la cavité intérieure étant teinte de roucou ; le troisième type consiste en une baguette qui se termine par trois ou quatre ramifications soigneusement coupées. Cette flèche sert pour la chasse des animaux que l'Indien désire capturer vivants ; la pointe de bambou est préférée pour la guerre. Les flèches des caciques portent des dessins spéciaux que les diverses tribus connaissent.

La composition du poison que les Botocudos emploient est inconnue.

La pêche se fait à l'arc comme la chasse.

Les objets obtenus par échange des blancs sont la propriété collective du groupement, tandis que les objets fabriqués par les Indiens eux-mêmes restent la propriété de chacun d'eux.

L'unique instrument de musique est la flûte, dont ils jouent avec le nez.

Suivant des informations fournies à M. Garbe, les cadavres des morts seraient incinérés dans un grand brasier ; mais, comme le fait fort justement

remarquer von Ihering, il se peut qu'il y ait là une confusion, car les anciens auteurs sont unanimes à rapporter que les Botocudos enterrent leurs morts et allument ensuite un grand feu sur l'emplacement même de la fosse.

Les âmes des morts, qui n'auraient été ni ensevelis ni incinérés, se transformeraient en animaux, plus particulièrement en jaguars.

Après un décès, le campement est abandonné.

Les changements de domiciles dépendent en partie de la saison ; les Botocudos s'installent au bord de la rivière à l'époque des basses eaux et se retirent dans l'intérieur des terres pendant la saison des pluies, c'est-à-dire de novembre à mars.

Les chefs de tribus portent pendant un certain temps après leur élection une petite couronne de feuilles de palmier ; leurs flèches et leurs arcs sont ornés d'anneaux de plumes de diverses couleurs.

En terminant, von Ihering donne les mesures d'un crâne de femme de 22 ans, qui présente le type dolicho-hypsicéphale qui est dominant chez les Botocudos et a fait considérer ces Indiens comme les représentants actuels les plus purs de l'ancienne race brésilienne de Lagoa-Santa.

P. RIVET.

SCHMIDT (MAX). *Reisen in Matto-Grosso im Jahre 1910* (Voyages dans la province de Matto-Grosso en 1910). *Zeitschrift für Ethnologie*, 1912, pp. 130-174, 20 figures.

Dans son introduction, Max Schmidt expose que c'est à l'occasion du Congrès des Américanistes à Buenos-Aires qu'il a visité de nouveau le continent sud-américain. Il s'est proposé un double but dans ce voyage : d'abord étudier les collines « Aterrados » qui s'élèvent sur les bords du fleuve Caracara, et, en second lieu, de visiter les Indiens qui habitent le territoire des sources du Jauru, du Guapore et du Juruena.

I. *Recherches sur les bords du Caracara, sur les Aterrados et les décorations qu'ils portent : études sur les Guato.* — Parti le 15 juin d'Amolar, Max Schmidt y rentrait le 25 juin ayant exploré les rives du Caracara et les « Aterrados », après une navigation difficile sur une rivière marécageuse et couverte d'herbes : il était accompagné d'un métis et de trois Indiens Guato, dont deux guides, qui lui rendirent les plus grands services, par leur incroyable habileté à trouver leur chemin au milieu des broussailles.

Les résultats obtenus dans les recherches sur les « Aterrados » ne sauraient, dit modestement l'auteur, être considérés comme définitifs et complets. Sur les cinq collines « Aterrados » qu'il a vues, il n'a pu approcher et explorer d'une manière exacte que deux d'entre elles ; les autres, qui, à son estime, étaient à 1 km. 5, 2 et 5 km. de distance du cours du fleuve, en étaient séparées par un infranchissable marais. D'après les dires des Guato, il est certain que, dans le bassin du Caracara, doivent se trouver un grand nombre de ces Aterrados.

De loin ils se signalent par une masse d'arbres touffus, qui émergent au-dessus des broussailles; en explorant les environs, on constate qu'à l'élévation du sol formant l'Aterrado correspond, à une certaine distance, un affaissement du terrain provenant de l'enlèvement de la terre, ce qui prouve, à défaut d'autres arguments, qui cependant existent nombreux, que l'on se trouve là en présence d'une œuvre humaine.

Les dimensions pour les deux Aterrados qui ont été mesurés par Schmidt, sont assez différentes : pour le plus grand : longueur 140 mètres et largeur 76 mètres, pour le plus petit, 52 mètres et 45 mètres. Le sol, sur une épaisseur moyenne de 0m50 est constitué par de l'humus noir, au-dessous duquel existe une couche de terre gris clair. Dans cette dernière couche se trouvaient des emplacements de tombes, mais aucun vestige d'industrie humaine; au contraire abondaient, dans la couche noire supérieure, des tessons de poteries, des coquilles de limaçon « Caramujo », des coquillages et des os d'animaux.

Les fouilles pratiquées ont mis à découvert des tombes renfermant des squelettes humains, mais les ossements ont été malheureusement déplacés par les travaux souterrains des tatous et par de fortes racines d'arbres : on peut encore toutefois se rendre compte que les cadavres avaient été ensevelis, comme dans les tombeaux Guato de nos jours, la tête tournée vers le couchant.

Les poteries rencontrées dans les fouilles ressemblent à celles dont se servent actuellement les Guato qui sont, sans aucun doute, les descendants des anciens constructeurs des Aterrados.

Toutes les explorations montrent que la destination de ces collines a été, comme aujourd'hui, de protéger, contre les inondations de la période des hautes eaux, les plantations des palmiers qui constituent l'élément le plus important de la vie d'une peuplade Guato ; la couche d'humus noir nourrit le palmier, dont les grandes feuilles servent à des usages variés et dont la sève donne le vin de palme. Peu à peu se sont agrandis et élevés les Aterrados, jusqu'à atteindre leurs dimensions actuelles.

L'exploration des Aterrados est très importante pour connaître les conditions de vie des Guato, et l'étude ethnographique de ceux-ci présente un grand intérêt, car elle permet d'établir un lien direct entre les temps préhistoriques et les temps présents, dans cette région marécageuse isolée au milieu du pays. Elle a permis au voyageur d'acquérir, dans son voyage de 1910, la conviction qu'il n'avait pas eue lors de sa première exploration de 1901, que le noyau principal de la race Guato se trouve dans le territoire du Caracara.

La première partie de la relation de Max Schmidt se termine par une sommaire description des dessins gravés sur des rochers, dessins qu'il a relevés sur le versant des collines bordant le fleuve.

II. *Les Paressi-Kabiši du pays des sources du Cabaçal, du Jauru, du Juruena et du Guapore.* — Le voyage ne put être entrepris que le 7 juillet, grâce à l'arrivée d'un vapeur brésilien ayant à bord un détachement de soldats et la commission des télégraphes, qui devait remonter le Paraguay ; il n'alla pas sans difficultés. A Tapuapuan, commença, le 28 juillet, la véritable exploration en pays inconnu : la troupe du Dr Schmidt ne comprenait qu'un vieux nègre

et un Indien ; cinq bœufs pour porter provisions et bagages, et un mulet pour servir de monture formaient le convoi.

Mal accueillie par les Indiens du Cabaçal, l'expédition fut mieux reçue, mais sans confiance toutefois, par les Paressi du Jauru, dans l'Uazirimi ; elle put rassembler, un à un, un assez grand nombre d'objets intéressant l'ethnographie du pays. La plus grande difficulté était de pénétrer les conditions sociales et politiques des Indiens, ainsi que la langue parlée par eux lorsqu'ils étaient seuls, langue dérivée mais différente de la langue Paressi.

Forcé de revenir en arrière pour se réapprovisionner, le Dr Schmidt repartit pour visiter les sources du Juruena, en repassant par l'Uazirimi. A Kalugare il rencontrait un accueil favorable, mais bientôt la défiance des Indiens reprenait le dessus, et la plus grande prudence était nécessaire.

Au prix des plus grandes fatigues, car les animaux, épuisés par la difficulté du chemin, et surtout le manque de fourrage, n'avançaient plus qu'à grand'peine, l'expédition, dont le chef souffrait de la dysenterie, rentrait à Tapuapuan à la fin de septembre. Le 9 novembre, le Dr Schmidt était à Buenos-Aires et le 16 du même mois à Rio de Janeiro.

Au point de vue historique, l'étude de Max Schmidt rapproche ses propres observations sur les Paressi-Kabiši de celles rapportées par von den Steinen, d'après les travaux d'Antonio Pires de Campos (1723) et ceux plus récents d'Annibal de Motta (1848). Pour von den Steinen, les Kabiši se diviseraient en « apprivoisés » et en « sauvages » ; avec les premiers, les Paressi auraient commerce, mais pas avec les seconds, et les Kabiši « apprivoisés » habiteraient les rives du Cabaçal. D'après Schmidt, tous les habitants du pays du Cabaçal, du Jauru et du Juruena se donnent comme des Paressi, et prétendent que les « Kabiši », comme ils nomment les Indiens de l'autre côté du Juruena, sont, par opposition avec eux-mêmes, des « sauvages ». L'impossibilité d'obtenir des renseignements sur la langue des Indiens, car ceux-ci y montraient la plus opiniâtre des répugnances, empêche de résoudre la question au moyen d'une étude linguistique : il faut cependant remarquer, qu'entre eux, les Indiens parlaient une langue différente du Paressi. Il y a lieu d'observer en outre que des migrations de Paressi ont eu lieu dans ce territoire, et qu'on retrouve des traces de la pénétration de ceux-ci au milieu des Kabiši « apprivoisés ». Ces derniers, primitivement différents, auraient donc été jetés dans la civilisation Aruac par une poussée des Paressi. De l'autre côté du Juruena seraient restés des Indiens « sauvages », qui sont encore actuellement toujours en lutte avec les premiers, et capturent leurs femmes et leurs enfants.

Les deux dernières parties du travail sont consacrées à la civilisation matérielle et intellectuelle des Paressi-Kabiši. Le lecteur y trouvera de nombreux détails sur la forme et la disposition des habitations indiennes, sur la nourriture des indigènes, les instruments dont ils se servent, leurs procédés et armes de chasse, leurs costumes, réduits d'ailleurs à l'extrême, car ils vont presque complètement nus, et les ornements qu'ils portent.

Pour la civilisation intellectuelle, les renseignements rapportés par le Dr Schmidt se sont bornés, dit-il, puisqu'il n'a pu étudier la langue, à la notation

de quelques chants, à la description de quelques procédés d'ornementation, mélanges de formes géométriques et de formes naturelles. On y retrouve l'influence de la civilisation Aruac, comme dans les croyances des Paressi-Kabiši au démon, au démon-serpent ou Jararaca.

Une description des fêtes et des danses de Tschitscha, auxquelles il a été donné à l'auteur d'assister à Uazirimi, termine cette intéressante étude, accompagnée d'une vingtaine de photographies, véritablement documentaires.

Dr Poutrin.

Nordenskiöld (E.). *Indianlif i el Gran Chaco* (La vie des Indiens au Grand Chaco). Stockholm (sans date), in-8.

Dans cet ouvrage, M. E. Nordenskiöld a voulu donner au public, au grand public, une idée de ce qu'est la vie dans les communautés indiennes du Grand Chaco, qu'il a appris à connaître dans le voyage qu'il a fait en 1908-1909 dans l'Amérique du Sud.

Il faut établir, tout d'abord, une distinction entre les Indiens qui sont décrits là : d'une part, M. Nordenskiöld décrit des tribus très sauvages, Chorotis et Ashluslays, appartenant à la famille linguistique Mataco ; d'autre part, il nous fait connaître la vie des Chanes et des Chiriguanos, qui appartiennent au groupe guarani et qui sont beaucoup plus civilisés.

Les Chorotis et les Ashluslays étaient, avant l'apparition du présent livre, presque totalement inconnus. C'est donc une aubaine que la publication de renseignements sur leurs particularités ethnographiques, faite par un explorateur aussi avisé que l'est l'auteur.

Ces peuples semblent être à un degré de civilisation fort inférieur, et il nous semble même qu'ils sont très dégénérés. L'organisation sociale tout au moins, bien que décrite d'une façon un peu trop sommaire à notre idée, nous donne cette impression. Le clan semble exister chez eux, mais nous ne saurions l'affirmer ; encore moins peut-il être question de totémisme. Ces clans sont groupés en villages parfois assez considérables (l'un de ceux visités par l'auteur comptait un millier d'habitants), mais qui ne sont pas entièrement fixes ; pour des raisons surtout économiques, le site s'en déplace souvent ; pendant la saison sèche, tous les villages situés dans l'intérieur sont à peu près désertés : leurs habitants s'assemblent sur les rives du Rio Pilcomayo pour y pêcher ; mais il n'y a cependant pas un déplacement saisonnier régulier, comme nous en constatons, dans l'Amérique du Nord, chez les Eskimos et les Navajos. Les communications entre les divers établissements chorotis et ashluslays sont très actives. Chaque village possède un chef, dont l'influence dépend surtout de sa valeur personnelle ; il y gouverne d'une façon patriarcale et ne paraît pas avoir de prérogatives bien établies ; la fonction de chef est généralement héréditaire, mais il ne paraît y avoir rien de formel à ce sujet. Souvent, particulièrement en cas de guerre, des gens qui ont montré des aptitudes spéciales deviennent

chefs. Chez les Ashluslays, il y a des chefs dont l'autorité s'étend sur plusieurs villages.

Par suite du contact tous les jours plus intime avec les Blancs de la Bolivie, les interprètes ont pris une importance considérable, plus considérable même que celle des chefs. Cette influence est aussi partagée par les sorciers ou « hommes-médecine ».

Ces Indiens ont un droit de propriété assez bien établi : dans la famille, chacun possède en propre les objets avec lesquels il travaille, il s'habille ou il joue : le bétail — volé aux Boliviens — porte des marques de propriété évidemment imitées de celles des blancs. Mais la plus grande générosité règne dans les communautés chorotis et ashluslays, et les biens passent de main en main avec la plus grande facilité. La terre n'a pas de propriétaires au sens juridique du mot, elle appartient à celui qui la cultive. Le vol n'existe pas entre membres d'une même communauté.

On tue les enfants qui viennent au monde mal conformés et ceux qui naissent de femmes non mariées. Les vieillards impotents sont brûlés avant qu'ils aient rendu l'âme.

Les huttes des Chorotis et des Ashluslays sont du type de celles du Chaco : elles sont rondes ou ovales, de 2 à 4 mètres de diamètre, faites de branches plantées dans le sol, recourbées, puis recouvertes d'herbe. On y accède par un petit couloir. A côté de ce type de hutte d'habitation, il en existe un autre. Ce sont des sortes de hangars, faits de quatre poutres verticales, fourchues, recouvertes d'un toit en branchage. C'est là qu'on fait la cuisine. Dans deux villages ashluslays, M. Nordenskiöld vit de ces abris, de très grande dimension, sous lesquels les hommes viennent se réunir pour boire et causer ensemble à l'abri du soleil. Le lit se compose d'une peau ou (chez les Ashluslays) d'une natte posée sur le sol. Quand il fait chaud, la cuisine est faite dans les hangars dont nous avons parlé ; quand il fait froid, le foyer est placé dans la hutte.

Les Chorotis et les Ashluslays sont des chasseurs médiocres ; ils tirent presque toute leur subsistance de la pêche et de l'agriculture. La pêche est effectuée à l'aide de filets ou de barrages établis sur le Pilcomayo, et les Indiens la pratiquent en grands groupes.

L'agriculture est assez étendue : les Chorotis et les Ashluslays cultivent le maïs, le manioc, la citrouille, le tabac, les haricots et la patate douce. La culture est faite à l'aide de bêches en bois dur. Le reste de l'alimentation consiste en fruits sauvages, en rats, dont ces Indiens sont très friands, et en quelques animaux pris à la chasse.

Les armes sont des massues, des arcs simples et des frondes. La sarbacane ne sert chez eux que de jouet pour les enfants.

La vie des Chorotis et des Ashluslays se passe dans une monotonie complète. La division du travail entre les sexes est telle que tous les grands travaux, y compris la construction des maisons, reviennent aux femmes. Les hommes pêchent, chassent, récoltent du miel, se livrent à quelques travaux d'agriculture, à la fabrication des filets, au travail du cuir. Les femmes, outre qu'elles transportent le bois de chauffage, tissent, récoltent les fruits sauvages et font de la poterie, d'une espèce très grossière.

Une grande occupation des hommes est de boire. Les boissons sont le résultat de la fermentation de divers fruits : algarobo (*Prosopis dulcis*), tusca (*Acacia aroma*), chañar (*Gourliea decortitans*) ou du maïs. La première de ces boissons est la plus agréable au goût, mais aussi la plus alcoolique. Ce sont les femmes qui préparent ces boissons, mais la pure technique ne suffit pas : les vases contenant le liquide sont incantés par les hommes, au cours d'une cérémonie nocturne qui nous est décrite tout au long (pp. 90-91). On boit jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de liquide. M. Nordenskiöld nous assure qu'il ne s'élève jamais de rixes au cours de ces beuveries.

Les rapports entre les tribus sont très actifs, en particulier entre les Chorotis et les Ashluslays, qui sont en bonne amitié ; par contre, ils sont en guerre avec les Tobas qui les déciment ; autrefois, leurs relations avec les Matacos-Vejos étaient aussi hostiles.

De la religion de ces Indiens, M. Nordenskiöld nous apprend peu de choses. Ils croient — nous dit-il — à une vie après celle-ci, mais ils n'ont pas de croyance en un grand dieu. L'auteur nous rapporte quelques-uns de leurs mythes, en particulier ceux du vol du feu et d'une conflagration qui, il y a longtemps, détruisit le monde. Des rites, nous ne savons presque rien.

Les Chanes et les Chiriguanos présentent un type de civilisation beaucoup plus élevé que les précédents indigènes. Les Chiriguanos appartiennent, comme on sait, à la famille linguistique guaranie. Les Chanés parlent aujourd'hui la langue chiriguana, mais, d'après certains mots de leur langage primitif qu'a pu obtenir l'auteur, ils auraient fait partie du groupe arawak et, particulièrement, du sous-groupe moxo.

Les Chiriguanos sont assez bien connus : on sait qu'ils résistèrent victorieusement autrefois aux entreprises conquérantes des Incas ; ils inquiétèrent souvent les Blancs de la Bolivie par leur turbulence et leur insoumission, mais ils sont aujourd'hui tout à fait pacifiques et ont subi profondément l'influence de la civilisation européenne. Toutefois, eux et les Chanes gardent encore assez de traits de leur civilisation primitive pour que l'étude qu'en a faite M. Nordenskiöld soit intéressante.

Sur la constitution de la société, nous n'avons aucun nouveau renseignement. Par contre, l'auteur a insisté sur la différence qui existe entre la puissance des chefs chez ces Indiens et celle des chefs Chorotis et Ashluslays. Les chefs Chiriguanos et Chanes ont une puissance effective ; ils gouvernent le plus souvent plusieurs villages et portent des insignes particuliers. Leur charge est héréditaire, et les familles dans lesquelles ils sont choisis forment une espèce d'aristocratie. Les chefs sont juges et commandants des troupes en cas de guerre. Suivant une information recueillie par l'auteur, ils possèdent la terre qu'ils distribuent à la tribu.

Nous n'insisterons pas sur les détails que donne M. Nordenskiöld sur la civilisation des Chiriguanos et des Chanes, la civilisation de ces Indiens étant déjà connue par des travaux précédents. Nous signalerons cependant la collection importante de mythes qu'il a recueillie, et qui comprend : la cosmogonie, le vol du feu, la destruction du monde, diverses visites au monde des morts et plu-

sieurs mythes étiologiques. C'est une importante contribution à la connaissance des représentations religieuses chez les Indiens du Chaco.

A la fin de son livre, M. Nordenskiöld nous a donné quelques renseignements sur des Indiens du Chaco boréal, presque inconnus jusqu'ici : les Tapietes et les Tsirakuas.

Les premiers habitent sur le rio Parapiti ; ils appartiennent à la même civilisation que les Chorotis, les Ashluslays, les Matacos, mais parlent le guarani. L'auteur nous a donné quelques mythes de ces Indiens : l'origine du maïs, du mouton, le vol du feu. De plus, ayant eu l'occasion d'observer chez eux des sourds-muets, il nous a décrit un certain nombre des signes que ces infirmes emploient pour converser entre eux et avec les autres Indiens. Nous croyons que ces signes ne sont pas particuliers aux sourds-muets, mais doivent être des restes d'un langage par signes usité autrefois par tous les Indiens du Chaco et analogue à celui employé par les Indiens des Prairies de l'Amérique du Nord.

Les Tsirakuas, qui vivent au nord des Tapietes, paraissent appartenir au groupe linguistique zamucu, si l'on en juge par le vocabulaire comparatif que donne M. Nordenskiöld. Les quelques renseignements qu'il nous donne sur eux lui ont été fournis par des prisonniers Tsirakuas qu'il a trouvés chez les Tapietes, dont ils sont les ennemis mortels.

Voici, bien sommairement analysé, le contenu de ce livre. On voit quelle contribution importante M. Nordenskiöld apporte à notre connaissance des peuples du Chaco. Mais, ce que ne peut rendre ce sec compte rendu, c'est la vie qui circule dans tout le texte, c'est la bonne humeur qui y règne ; cet ouvrage a atteint, croyons-nous, le but qu'il visait : intéresser son lecteur à la vie des Indiens qu'il décrit.

H. Beuchat.

Grubb (W. Barbrook). *An unknown people in an unknown land, the Indian of the paraguayan Chaco.* (Un peuple inconnu dans un pays inconnu, les Indiens du Chaco au Paraguay). 329 pages. 60 planches, 1 carte. London. Seeley et C°, 1911.

Les vingt années que l'auteur de ce livre a passées, comme missionnaire, au milieu des Indiens du Chaco, auprès desquels il avait su acquérir une influence considérable, lui ont permis de recueillir, sur les mœurs et les coutumes de ces populations jusqu'ici fort peu connues, en raison de la terreur qu'elles inspiraient et de l'opposition farouche qu'elles faisaient à toute pénétration, des documents ethnographiques et sociologiques du plus haut intérêt.

La région connue sous le nom de Chaco est située au nord du Paraguay, entre les 22° et 24° latitude sud et les 60° et 62° longitude ouest ; elle est bordée par les fleuves Parana et Paraguay.

L'auteur raconte tout d'abord les péripéties d'une prise de contact difficile

avec les Indiens réputés cruels et anthropophages, et comment, blessé, il ne dut la vie qu'à la crainte des indigènes qui redoutaient que l'âme de celui qu'ils considéraient comme un puissant sorcier ne vînt les tourmenter sans cesse après sa mort.

Pour beaucoup d'auteurs, le mot Chaco serait d'origine Quichua et aurait été donné aux indigènes lors de la conquête des Inca. Cette hypothèse est vraisemblable, car on retrouve chez les Indiens Lengua du Chaco des coutumes et des légendes d'origine nettement péruvienne ; d'autre part, le type physique des indigènes du nord-ouest de la région, très différent de celui des Indiens du sud, se rapproche parfois du type incasique.

Les villages lengua sont extrêmement pauvres et se composent de deux lignes parallèles d'habitations d'une construction des plus rustiques ; elles sont faites en effet de troncs d'arbres fichés dans le sol, qui supportent une toiture d'herbes ou de feuilles de palmier. Cet abri rudimentaire suffit à protéger du soleil ou de la pluie. Autour des cases, le feu est constamment entretenu, surtout la nuit, pendant laquelle un homme aidé par des chiens veille pour écarter les bêtes féroces.

La vie nomade des Indiens du Chaco a presque complètement entravé chez eux le développement de l'industrie et celui des arts ; de plus, le climat, particulièrement déprimant, n'incite pas au travail, dans un pays d'ailleurs aride et fournissant peu de matières premières. Les femmes cependant tissent les couvertures de laine qui sont le principal habillement des hommes, et parviennent. avec des métiers des plus primitifs, à exécuter des tissus remarquables et par la finesse de leur trame et par la richesse de leurs décors. Ces couvertures sont tissées en laines de couleurs différentes ; le noir et le blanc sont obtenus naturellement, le rouge est extrait de la cochenille, le brun et le jaune sont fournis par diverses écorces. Les Lengua n'utilisent que fort peu le coton, dont au contraire il est fait grand usage au nord et à l'ouest. Les cordes de différentes tailles, faites avec les fibres du *caraguata* roulées sur la cuisse nue, servent, entre autres usages, à confectionner des sacs de formes variables.

Le seul vêtement des femmes, sauf aux jours exceptionnellement froids où elles portent un grand manteau fait de peaux cousues ensemble, est une sorte de tablier de peau tombant jusqu'aux genoux. Ces peaux ne subissent aucun tannage. Le vêtement des hommes est constitué par une couverture dont ils se débarrassent aux heures chaudes et pendant les chasses pour ne porter qu'une simple bande de peau fixée à la ceinture, en avant et en arrière, par une cordelette. Les hommes, plus encore que les femmes, portent divers ornements dont les plus fréquents sont des plumes fixées à un bandeau qui enserre la tête, et sur lequel sont disposés, suivant des lignes droites ou des cercles, de petits disques découpés dans des coquillages. Ces disques servent aussi à constituer des colliers et des bracelets portés au niveau du biceps, et sont, d'autre part, utilisés comme monnaie d'échange. Les Lengua du nord portent, comme colliers, des os de poule d'eau alternant avec des graines. Le lobule de l'oreille est distendu par un disque de bois qui peut atteindre jusqu'à 0m 10 de diamètre. La parure d'un de ces Indiens est complétée par des bracelets de peau recouverte de laine et

par des anneaux de plumes placés au-dessus des chevilles et qui sont censés protéger contre la morsure des serpents.

Les ustensiles ménagers sont des plus primitifs : la poterie, extrêmement rustique, est faite par les femmes qui construisent les vases par superposition de cylindres d'argile; elles les font ensuite sécher au soleil, puis cuire au feu, et, à l'aide d'os d'oiseaux, y tracent des décors grossiers. Les pipes, quelquefois en argile, sont le plus souvent en bois. Le tabac est cultivé autour des cases et conservé en larges gâteaux aplatis; tous les Lengua, quels que soient leur âge et leur sexe, fument. Les instruments de musique en usage chez les Indiens du Chaco n'ont rien d'original : on rencontre des flûtes de bambou, des sifflets en os ou en bois, des tambours constitués par des vases recouverts de peaux. Les armes comprennent des arcs, des flèches et de lourds bâtons en bois dur.

Pendant les mois où les plaines sont recouvertes par l'eau, les Lengua s'adonnent à la pêche qui fournit la base de leur alimentation. Ils capturent les poissons soit à l'aide de harpons, soit en se servant de filets ; souvent aussi ils ont recours aux nasses et à des flèches dont la pointe se sépare de la hampe qui, servant de flotteur, lui reste reliée par une cordelette. La chasse aux alligators, si nombreux au Chaco, est fréquemment pratiquée par les Indiens. A la saison sèche, c'est à la chasse que les Lengua ont recours pour se procurer des aliments: imitant à la perfection les cris des oiseaux, ils en font parfois de véritables hécatombes ; ils poursuivent les daims, les sangliers, les tapirs, les renards, etc, mais redoutent le jaguar dont ils ne s'emparent qu'à l'aide de pièges. Dans leurs déplacements, les indigènes utilisent toujours le cheval et, comme ils le montent sans selle, ils doivent s'attacher au dos ou à la ceinture tout ce qu'ils doivent transporter.

Avant la conquête espagnole, les Lengua étaient constamment en guerre avec les Guarani, et depuis ils n'ont cessé d'être la terreur des populations voisines et des colonies européennes, luttant tantôt contre les Mataco, tantôt contre les Kilmikpiyim.

La guerre était déclarée pour un motif souvent futile, mais les combats se livraient en suivant les règles d'une tactique soigneusement étudiée et réglée dans tous ses détails. L'attaque avait lieu presque toujours par surprise, et, après une décharge générale de flèches, les assaillants se ruaient sur le village ennemi, armés de leurs bâtons.

L'auteur fournit peu de renseignements sur la religion des Indiens du Chaco, qui semblent ne lui avoir révélé que peu de chose de leurs croyances et de leurs superstitions. Il les suppose soumis à des lois naturelles fort simples : celui qui les observe et fait le bien est heureux ; est malheureux au contraire celui qui les enfreint et agit mal. L'âme existe et est immortelle ; le corps n'est qu'un logement passager et la vie se continue après la mort. Les Lengua croient à un Créateur, mais comme celui-ci s'occupe fort peu de ce que font les hommes, il n'y a pas lieu de lui rendre quelque hommage. Les *Kilyikhama* sont des sortes de fantômes qu'animent les âmes des défunts; ils habitent les rivières et les lacs et volent au-dessus des eaux. Les Indiens se protègent contre ces esprits qu'ils redoutent par des coiffures faites des plumes d'un oiseau particulier : et cepen-

dant ces êtres surnaturels se manifestent parfois aux vivants dans les songes. Après la mort, l'âme, étonnée de se trouver désormais sans abri, erre pendant un mois autour du village ; pendant ce temps, des fêtes ont lieu pour la contraindre à s'éloigner. Elle se réfugiera dans la voie lactée, d'où elle pourra s'échapper sous forme d'étoile filante.

Les rêves jouent un rôle très important dans la vie des Lengua, et sont souvent les mobiles de leurs actes. Ces indigènes pensent en effet que, pendant le sommeil, l'âme, séparée du corps, accomplit plus libre les actions qu'ils voient en songe. Pendant cette absence de l'âme, l'esprit d'un mort guette l'occasion de se substituer à elle et de pénétrer dans le corps, d'où seul un sorcier puissant pourra la chasser.

Beaucoup des superstitions des Indiens du Chaco reposent sur un fond de vérité : c'est ainsi que quand souffle le vent du sud, ils secouent les couvertures qui leur servent de vêtements. Or, les régions situées au sud sont des foyers permanents de petite vérole et de grippe. D'autres croyances au contraire, de même que beaucoup de coutumes, ne peuvent s'expliquer en aucune façon. Certains légumes, certaines viandes, sont interdits aux femmes et aux enfants ; le lait n'est jamais consommé, etc., etc. L'usage des amulettes est des plus répandus. Les Lengua donnent, aux astres, une vie analogue à la vie humaine ; le soleil s'absente pendant la nuit pour aller à la chasse, etc.

Chez les tribus du Chaco, les sorciers jouent un rôle prépondérant. On n'atteint d'ailleurs à la dignité de sorcier qu'après un apprentissage prolongé et après avoir subi victorieusement un certain nombre d'épreuves dont la moindre consiste à avaler vivants plusieurs petits oiseaux. Les sorciers doivent, suivant les besoins de la tribu, produire la pluie ou amener la sècheresse ; ils observent les plantes et les animaux, étudient le ciel, et ont, pour guérir les malades, des méthodes intéressantes par leur originalité, méthodes que Grubb expose dans leurs détails. Ces sorciers ont d'ailleurs des connaissances médicales beaucoup plus étendues qu'on ne le suppose généralement.

Les cérémonies funèbres sont des plus complexes et semblent surtout avoir pour but de purifier le village après la mort d'un de ses habitants. Dès qu'un malade semble devoir succomber, il est transporté loin des cases et agonise abandonné de tous. Le corps est inhumé dans la position assise, la face tournée vers l'ouest ; le crâne est broyé à coups de bâton et le cœur transpercé par des flèches. Les enfants en bas âge sont enterrés vivants auprès de leur mère, si celle-ci vient à mourir. Le nom du mort ne doit plus être prononcé et chacun cherche à l'oublier au plus vite. Seuls les criminels, après avoir été exécutés, sont brûlés et leurs cendres dispersées au loin.

Les Indiens du Chaco ont sept genres de grandes fêtes : elles ont lieu pour célébrer la puberté des garçons et des filles, pour annoncer le printemps, l'été et l'automne, pour célébrer la guerre, les mariages et les funérailles. Chacune de ces cérémonies est contée avec de nombreux détails par l'auteur, qui insiste sur les danses, les chants et les costumes parfois très originaux des indigènes qui y prennent part.

Une particularité, qui, avec raison, a beaucoup frappé Grubb, c'est la solida-

rité dont font preuve entre eux les indigènes, et l'égalité qui règne entre tous les membres de la tribu. Les Lengua mettent en commun toutes leurs ressources, et cette manière de faire est rendue obligatoire par l'aridité de la région et la vie nomade des indigènes. Les Indiens du Chaco sont d'un caractère aimable, capables d'affection, patients, mais facilement émotifs. Ils possèdent, à un haut degré, le courage physique ; par contre, par certains côtés, ils ont un caractère enfantin. Ils dissimulent constamment la vérité, et, en toutes circonstances, se trompent mutuellement. Malgré cela, ils sont honnêtes dans les transactions commerciales et capables, le cas échéant, d'une certaine générosité. Bien que ne faisant des boissons alcooliques qu'un usage modéré, les Lengua sont fréquemment atteints par une folie d'un genre spécial, qui les pousse à se réfugier dans les bois, sans crainte des fauves ; folie le plus souvent passagère et qui semble être provoquée par le froid, l'insolation ou l'absorption de poisons.

Le mariage se fait après consentement mutuel ; les deux parties font soigneusement entrer en ligne de compte leurs qualités réciproques. L'homme abandonne le groupe où il a vécu jusqu'alors pour aller vivre dans la tribu de sa femme. Le mariage a lieu sans aucun apparat et n'est considéré comme définitif qu'après la naissance d'un enfant. En principe, les Lengua sont monogames ; cependant la polygamie et la polyandrie se rencontrent, mais seulement dans les tribus où le nombre des femmes dépasse de beaucoup celui des hommes décimés dans les combats, ou réciproquement, la polyandrie étant d'ailleurs beaucoup plus rare. L'infanticide est pratiqué chaque fois qu'un enfant naît sous de mauvais auspices, où que la coloration de sa peau est plus foncée que de coutume ; les jumeaux sont constamment mis à mort. Le sentiment maternel est malgré cela très développé, et la mère ne se résout qu'avec peine au sacrifice inévitable.

Les derniers chapitres du livre de Barbrook Grubb sont consacrés à des considérations sur la manière de pénétrer les Indiens du Chaco et de les civiliser. Le résultat est loin d'être atteint, si l'on en juge par l'attentat dont l'auteur fut victime et qu'il rapporte ici longuement. On trouvera, dans ce récit, nombre de renseignements intéressants se rapportant à la mentalité et aux superstitions des Lengua. Malgré toutes les difficultés, malgré surtout l'opposition constante des sorciers, Grubb a pu inculquer aux Indiens du Chaco quelques notions rudimentaires de civilisation.

Un premier appendice est consacré à l'histoire et à la géographie de la région. Le Chaco, qui dépend à la fois de l'Argentine, de la Bolivie et du Paraguay, est habité par les Indiens Mataco, Chiriguana, Toba, Lengua, Suhin, Kisapang, Chamacoco et Bororo, au nombre de 1350 environ. La taille moyenne des Lengua est de $1^{m}66$; leur peau est de couleur chocolat rouge ; ils sont robustes et bien constitués.

La géologie, le climat, la faune et la flore du Chaco font l'objet d'un second appendice très détaillé, rédigé par MM. Graham Kerr, de Glasgow, et W. E. Agar, de Cambridge. La langue est étudiée sommairement dans une troisième notice. Le terme Lengua ne serait qu'un surnom d'origine Guarani, utilisé pour désigner des tribus qui se nomment elles-mêmes « les gens de la rivière, des palmiers, de la forêt, etc. ». La langue est caractérisée par ces deux faits que

« les pronoms précèdent le nom et les verbes, et que leurs inflexions sont multiformes ». L'auteur fournit quelques exemples à l'appui de ses dires et les accompagne d'un court vocabulaire.

Si l'on peut faire à l'ouvrage de Grubb le reproche de n'avoir point suffisamment insisté sur quelques points touchant à l'organisation sociale et politique de la tribu, il n'en reste pas moins acquis que, sous une forme anecdotique et toujours plaisante, il constitue une étude très complète et très détaillée des indigènes du Chaco. Il a, de plus, le grand mérite d'être l'œuvre d'un observateur averti et qui, avec une conscience digne de tous les éloges, rapporte fidèlement ce qu'il sait des mœurs de ces Indiens, à si juste titre qualifiés d'inconnus.

Dr Poutrin.

LINGUISTIQUE.

Sapir (Edward). *The problem of noun incorporation in American languages* (Le problème de l'incorporation du nom dans les langues américaines). *American anthropologist.*, vol. XIII, 1911, pp. 250-282.

La savante étude de Sapir permet de conclure que l'*incorporation* du nom, même si on la restreint à l'incorporation du sujet ou de l'objet, est loin d'être rare en Amérique. Cependant nombre de langues ne la présentent pas, et notamment les idiomes Athabascan, Salish, Chinookan, Sioux, Eskimo, etc., sont des langues polysynthétiques.

L'incorporation du nom se fait d'ailleurs de façon fort variable suivant les dialectes, ainsi que le montre l'auteur au cours de ce travail.

Dr P.

Uhlenbeck (C. C.). *A new series of Blackfoot texts* (Nouvelle série de textes Blackfoot). *Verhandelingen der Koninklijke Akademie van Wetenschappen te Amsterdam. Afdeeling letterkunde. Nieuwe reeks. Deel* XIII, N° 1, 1912, 264 pages.

Complétant ces premières observations faites chez les Indiens Blackfoot (cf. *Journal*, t. IX, p. 179), Uhlenbeck publie aujourd'hui un important recueil de 55 textes recueillis de la bouche même des indigènes, et dont la traduction lui était fournie par un Indien instruit, Joseph Tatsey. La notation phonétique est, à

quelques modifications de détail près, celle qu'avait adoptée l'auteur dans son précédent ouvrage paru en 1911.

Les textes publiés fournissent une très intéressante documentation ethnographique : beaucoup d'entre eux en effet ont trait aux mœurs des Blackfoot. Ils nous apprennent la construction des cases, les coutumes de la chasse, de la naissance, du mariage, de la mort ; ils abondent en détails sur les sociétés qui existaient dans la tribu, sur les pratiques de sorcellerie, etc. Les autres textes rapportent des récits mythiques et des contes où interviennent à la fois les esprits et les animaux.

Cette étude, qu'on ne peut que signaler rapidement ici, intéressera à la fois le linguiste, l'ethnographe et le sociologue.

Dr P.

Dorsey (James Owen) et Swanton (John R.). *A dictionary of the Biloxi and Ofo languages* (Dictionnaire des langues Biloxi et Ofo). *Smithsonian Institution. Bureau of American ethnology. Bulletin 47*, 1912, 340 pages.

Swanton a assumé la tâche de grouper et de présenter les nombreux documents linguistiques que le Rev. James Owen Dorsey avait recueillis chez les Indiens Biloxi et n'avait point eu le temps de publier avant sa mort. En ce qui concerne les Ofo, le travail est entièrement l'œuvre de Swanton qui, en 1908, a pu obtenir un certain nombre de contes et un riche vocabulaire auprès du dernier survivant de cette tribu.

Les Biloxi ou Annochy de la Louisiane ont joué, dans l'histoire de l'Amérique du Nord, un rôle des plus effacés. Ils vivaient non point, comme on l'a dit à tort, sur les rivages de la baie de Biloxi, mais le long de la rivière Pascagoula, où ils furent visités en 1699 par Bienville et Sanvolle, puis par Dumont, à qui on est redevable de quelques notes ethnographiques. Depuis cette époque, leur nombre a été sans cesse en décroissant, et, d'après Swanton, est tombé de 420 individus en 1699 à 6 seulement en 1908. Au point de vue linguistique, les Biloxi sont apparentés aux Ofo et aux Tutelo de la Virginie, et probablement aussi aux Sioux de l'ouest, aux Dakota, Hidatsa, Mandan, Crow et Winnebago.

Les Indiens Ofo sont connus aussi sous les noms de Offagoula ou Ofogoula et de Ushpie. D'Iberville le premier les mentionna en 1699, lors de sa première expédition à l'embouchure du Mississippi ; ils sont cités depuis par de nombreux voyageurs français et semblent, actuellement, avoir totalement disparu. Swanton a eu l'heureuse fortune de rencontrer, près de Marksville, une vieille femme, seule survivante de sa tribu anéantie.

Les documents publiés ici consistent en trente et un contes Biloxi, suivis chacun de leur traduction et d'annotations détaillées, et en dictionnaires Biloxi-Anglais et Ofo-Anglais. Ces documents, extrêmement complets et d'une grande

précision, constituent, pour la linguistique américaine, un appoint des plus importants.

Dr P.

Goddard (Pliny Earl). *Jicarilla Apache texts* (Textes des Apache Jicarilla). *Anthropological papers of the American Museum of natural history.* Vol. VIII, 1911, 276 pages.

Au moment de l'occupation du Nouveau-Mexique et de l'Arizona, les Apache Jicarilla étaient divisés en deux groupes distincts. Les Llanero vivaient entre le Rio-Grande et les plaines ; les Ollero occupaient les bords de la rivière Chama. Les Jicarilla ont eu des relations suivies avec les Ute du sud, ainsi qu'en témoignent leurs mœurs et leur ethnographie ; ils semblent, au contraire, avoir été constamment en lutte avec les tribus de la plaine, de même, mais plus récemment, qu'avec les Navajo. Leur langue doit être rattachée au groupe linguistique Athapascan méridional, qui est caractérisé par une remarquable richesse de mots et de racines et aussi par certaines particularités phonétiques.

Les tribus Athapascan du sud ont la même mythologie, et, à l'exception toutefois des Kiowa-Apache, croient à l'existence d'une déesse qui est la mère ou la grand'mère des deux héros nationaux, dont l'un est fils du soleil et l'autre fils des eaux.

L'auteur tient les légendes et les récits qu'il rapporte d'une vieille Indienne Jicarilla ; il en a contrôlé rigoureusement la phonétique à l'aide des tables de Rousselet.

La première partie du travail de Goddard contient vingt-cinq récits qui sont de véritables fables, et où interviennent des personnages surnaturels ; la seconde est un recueil de contes. Les deux autres parties sont peut-être les plus intéressantes, car, outre leur attrait linguistique, elles constituent de véritables documents ethnographiques ; elles groupent, en effet, des textes qui se rapportent aux différentes phases de la vie intellectuelle ou matérielle des Jicarilla, et fournissent de nombreux détails sur la guerre, la paix, la chasse, les diverses industries, la vie familiale et les multiples cérémonies qui sont de règle chez ces Indiens.

En plus des traductions mot à mot qui sont d'un intérêt purement linguistique, des interprétations plus libres permettent d'apprécier, dans une certaine mesure, la mentalité des Jicarilla. Une bibliographie fort complète termine l'ouvrage.

Dr P.

Beuchat (H.). *Les manuscrits indigènes de l'ancien Mexique.* (*Revue archéologique*, 1911, pp. 99-129.)

Dans cet article, l'auteur a cherché à condenser les renseignements que nous possédons à l'heure actuelle sur les manuscrits mexicains.

Ces documents sont d'origines assez diverses : les plus nombreux et les mieux connus sont des produits de l'industrie des Aztèques ; mais les plus beaux et, sans doute, les plus intéressants, ont été faits dans la région de l'Oajaca, par les Tzapotèques, les Mixtèques, les Cuicatèques, ou par les Xicalanques du Tabasco.

Outre cette division, en quelque sorte ethnographique, il en existe une autre, basée sur la nature du contenu des manuscrits. Ceux-ci sont mythologiques (ce sont surtout des documents d'origine xicalanque, tzapotèque et mixtèque), historique (surtout chez les Aztèques), cadastraux (différents manuscrits aztèques, mixtèques, chinantèques).

Tous les manuscrits, à quelque catégorie qu'ils appartiennent, contiennent un mélange de figures purement descriptives, comme les illustrations et les cartes de nos livres, et de signes qui constituent une véritable écriture.

Cette écriture sert principalement à indiquer les noms des personnages et des lieux figurés dans les manuscrits. Les signes qui la composent sont ou bien purement figuratifs, ou destinés à être lus phonétiquement, à la manière de nos rebus. On ne peut donc pas dire que l'écriture mexicaine, à l'époque de la conquête, était parvenue au stade phonétique. Dans les manuscrits qui ont été composés postérieurement à l'arrivée des Espagnols, dans le *Codex Mendoza*, par exemple, et surtout dans le *Codex Vergara*, les noms sont tous écrits d'après un système phonétique, mais ce système reste assez flottant ; jamais les Mexicains ne connurent le véritable syllabisme ; encore moins eurent-ils un alphabet. Une particularité de cette écriture, c'est le mélange de signes qu'elle révèle : les signes idéographiques, figuratifs, phonétiques se mélangent dans un même mot ; il en résulte que la lecture des signes reste toujours un peu arbitraire.

Les figures qui servent d'illustrations ne sont pas moins intéressantes, et nous pouvons y reconnaître les différents dieux, d'après les renseignements que nous ont fournis les anciens auteurs espagnols. Dans les manuscrits antérieurs à la conquête, le sens des scènes nous échappe parfois, mais les patients travaux des mexicanistes modernes réduisent tous les jours le nombre des scènes dont le sens est ignoré. Toutefois, il n'en est ainsi que pour les manuscrits qui appartiennent à la civilisation aztèque ; nous ignorons trop la mythologie des peuples de l'Oajaca pour pouvoir comprendre les figures que représentent leurs manuscrits. Mais, là encore, l'avenir ne semble pas devoir être stérile : l'étude des langues mixtèque, tzapotèque, cuicatèque, etc., permettra probablement l'interprétation de ces si intéressants documents.

P. Rivet.

León (N.). *Vocabulario de la lengua popoloca chocha ó chuchona con sus equivalentes en castellano* (Vocabulaire de la

langue popoloca chocha ou chuchona avec traduction espagnole.) *Anales del Museo nacional de Arqueologia, Historia y Etnologia de México*, numéro extraordinaire dédié au XVIII[e] Congrès des Américanistes, México, 1912, p. I-LVIII.

Le popoloca de l'État de Puebla étudié dans ce mémoire était classé par Orozco y Berra dans sa famille mixtèco-zapotèque avec ses deux dialectes le *chocho* ou *chuchon* de Oaxaca et de Vera-Cruz, le *tlapanèque* de Guerrero, le *teco* de Michoacán. Le linguiste mexicain l'identifiait également avec le *pupuluca* du Guatémala.

Cette classification fut également adoptée par Pimentel. Le D[r] León, après avoir montré en 1902-1903 que le popoloca devait être séparé du teco ou cuitlaltèque et de son homonyme du Centre-Amérique, a pu, en 1904, au cours d'un voyage dans les États de Puebla et d'Oaxaca, réunir de nouveaux éléments qui lui permettent d'affirmer qu'il ne peut être rapproché davantage du popoloca de Vera-Cruz et du tlapanèque de Guerrero.

Ce sont ces documents qu'il publie dans ce mémoire ; ils comprennent un grand vocabulaire, le *Pater noster* et quelques phrases en popoloca chocha ou chuchona, deux listes plus courtes du popoloca d'Oluta, de Texistepec et de Sayula et enfin 69 mots tlapanèques.

Ce sont là de bons matériaux pour l'étude de ces idiomes encore mal connus.

P. R.

Dyneley Prince (J.). *Prolegomena to the study of the San Blas language of Panamá* (Introduction à l'étude du langage des Indiens San Blas de Panama). *American anthropologist*, t. XIV, 1912, pp. 109-126, 2 pl.

Les Indiens Túle ou San-Blas vivent dans la province de Colon au nombre de cinquante mille environ. Ils se sont toujours opposés à la pénétration étrangère, de peur du métissage, et ils ne permettent point aux visiteurs de demeurer plus d'un jour parmi eux. Ils se déclarent complètement étrangers aux Indiens voisins, même aux Cuna du Darien, qui cependant parlent une langue très apparentée avec la leur et se nomment aussi Tulé.

Les éléments de l'étude linguistique de Dyneley Prince ont été recueillis à Mount Hope, chez des Indiens intelligents, et ont été complétés par M[rs] Eléanor Yorke Bell.

L'auteur étudie d'abord la phonétique et la morphologie générale de la langue Túle, en indiquant la notation qu'il a adoptée. Il passe ensuite à l'analyse de la syntaxe, et termine son travail par un vocabulaire dans lequel il a

réuni un grand nombre de mots San Blas, Cuna et Chibcha, dont beaucoup présentent d'indéniables analogies.

Les planches qui accompagnent cette intéressante étude permettent de se faire une idée du type physique des Indiens San Blas, fort peu connus jusqu'ici.

Dr Poutrin.

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE

Mancini (Jules). *Bolivar et l'Émancipation des colonies espagnoles.— Des origines à 1815.* — (Avec un portrait en héliogravure et une carte). 1 vol. in-8° de 606 pages. — Librairie académique Perrin et Cie.

« Par ses effets sur la vie politique et sociale des peuples, l'émancipation des colonies espagnoles est un événement d'une importance aussi considérable que la découverte du continent où elles furent établies. » Et pourtant l'histoire des différentes phases de cette lutte épique est à peu près ignorée en France ; on connaît le nom de celui qui est comme la personnification de l'indépendance américaine, Simon Bolivar le Libérateur, et c'est à peu près tout. Le livre de M. Mancini vient combler cette lacune ; il répond à une nécessité, de nos jours où les démocraties sœurs d'outre-océan s'imposent de plus en plus à l'attention de la vieille Europe ; et disons tout de suite qu'il est un chef-d'œuvre de documentation, de clarté et de vigueur.

Nul n'était mieux préparé que M. Mancini, par ses voyages, ses lectures, ses fonctions diplomatiques, et par ses origines mêmes (puisqu'il tient à la Colombie par une partie de sa famille maternelle), à écrire un tel ouvrage. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les notes pour voir le nombre considérable de publications en toutes langues que l'auteur a consultées ; il a fouillé en outre les archives des principaux États sud-américains, celles de Londres, de Paris et d'Espagne, et a eu enfin à sa disposition des archives de familles qui lui ont permis de compléter sa documentation. C'est en dire assez sur le mérite scientifique de l'œuvre.

Elle comprend dix chapitres : Les Indes Occidentales ; — L'aurore de la Liberté ; — Le Serment du Mont sacré ; — Miranda ; — Loyalisme colonial ; — 1810 ; — La première République du Vénézuéla ; — Le manifeste de Carthagène ; — Le Libertador ; — La guerre à mort.

Après avoir montré ce qu'était l'Amérique sous la domination espagnole, M. Mancini dégage les causes du grand mouvement révolutionnaire, et, dans des pages passionnantes, il restitue ce combat immense où se heurtèrent, du Mexique à la Terre de Feu, les créoles sud-américains. La vie de Bolivar sert de

cadre à cette Révolution dont il fut le principal protagoniste ; mais une pléiade de héros seconda le Libertador ; ce sont Nariño, O'Higgins, San Martin, et surtout Miranda, le Précurseur, le grand méconnu et le grand sacrifié. Tous, M. Mancini les fait revivre avec une puissance d'évocation surprenante, mais l'ouvrage tout entier est dominé, comme cela est naturel, par la grande figure de Bolivar.

L'auteur nous montre le jeune patricien de Caracas, veuf à vingt ans d'une épouse qu'il aimait tendrement, venant en Europe pour s'étourdir et oublier son chagrin. Il retrouve à Vienne le compagnon de sa jeunesse, son ancien précepteur Simon Rodriguez. C'est une figure curieuse que ce personnage, véritable caricature de Jean-Jacques, tout imprégné du Contrat social et de l'Emile. Après s'être querellé, à quatorze ans, avec son frère aîné, à qui il abandonna son nom de famille paternel pour n'avoir plus rien de commun avec lui, il prit le nom de sa mère. Il partit pour l'Europe, assista en France à la Révolution, puis revint au Vénézuéla pour s'y marier, et, plein d'admiration pour le calendrier républicain, donna à ses filles des noms de légumes. Devenu pédagogue, il veut faire de Bolivar son Émile ; puis compromis dans les complots des patriotes vénézuéliens contre la domination espagnole, mais absous faute de preuves, il est obligé de quitter le pays, d'abandonner son élève et de refaire le tour de l'Europe, changeant de nouveau d'état civil, et se faisant appeler Samuel Robinson.

Simon Bolivar le retrouve donc à Vienne, exerçant les fonctions de préparateur dans le laboratoire de chimie d'un savant autrichien. L'ancien précepteur prit à tâche d'éveiller les grandes et nobles passions de son Emile ; mais l'heure n'avait pas encore sonné où devait se révéler le futur Libérateur, à en juger par la vie qu'il menait. A Vienne, à Londres, à Madrid, à Lisbonne, Bolivar, qui venait d'hériter d'un important majorat, étale un luxe de prince, perd au jeu des mille livres par soirée, prodigue l'or à la seule apparence des plaisirs.

Mais Bolivar va faire une rencontre dont l'influence sur lui sera décisive. A Paris, il est accueilli par sa cousine, Fanny de Trobiand, fille d'une sœur de M. Aristeguieta, dont précisément Bolivar avait hérité, et mariée à un M. Dervieu du Villars, beaucoup plus âgé qu'elle. Fanny devient la confidente de Bolivar, et entre eux s'établit une correspondance empreinte de l'air du siècle, des pâmoisons, des soupirs et des regards au ciel dont Saint-Preux et Julie embarrassaient leur écriture, mais où l'on sent déjà s'éveiller les nobles aspirations que Fanny s'efforce d'encourager.

On peut dire que c'est à Paris que se forma l'âme de Bolivar. M. Mancini nous le montre dans le salon de Mme du Villars qui rivalisait, dans le Paris si brillant du Consulat et des premières années de l'Empire, avec ceux des Ségur, de Mme de Talleyrand, de Mme de Houdetot. Là il vit les reines du jour, Mme Récamier et Mme de Staël, des hommes politiques tels que le vicomte Lainé, des généraux illustres dont Oudinot et Eugène de Beauharnais, des artistes célèbres comme Talma. On n'a pas de peine à se figurer les succès mondains de Bolivar en lisant le beau portrait que trace de lui M. Mancini.

« Bolivar était alors un cavalier de noble et belle prestance. On pouvait

malaisément, où il se trouvait, fixer les yeux sur une autre physionomie que la sienne. Le magnétisme irrésistible, qui, plus tard, rendra soumis en sa présence ses ennemis même les plus résolus, émanait déjà de toute sa personne. Sous les paupières un peu lourdes, ornées de longs cils noirs, autant d'étincelles que de sourires échappaient au feu sombre de ses prunelles. Il avait le teint mat et chaudement doré, le front haut et serré vers les tempes, les joues maigres, le nez long, droit, correctement courbé, aux ailes accusées et fines, la bouche d'un dessin ferme, relevée délicatement à la commissure des lèvres modérément colorées et saillantes : la lèvre supérieure notablement allongée s'ombrait d'une moustache naissante, le menton était bas, carré et quelque peu fossu. Les favoris châtains contrastant avec une chevelure brune, qui tombait sur le cou en boucles frisottantes, suivaient l'ovale très long du visage. De taille moyenne, le buste étroit, les jambes grandes, svelte et bien découplé cependant, il affectait la plus élégante recherche de mise et de manières. Mais la vivacité de son geste, l'agitation de sa démarche, sa voix aiguë et sonore semblaient mal adaptées au cadre restreint d'une chambre. On imaginait mieux Bolivar dans un vaste décor de paysage et de soleil. »

Cependant, incertain de sa destinée, Bolivar continuait à chercher dans les plaisirs l'indispensable aliment de son âme. Le libertinage, la passion du jeu l'absorbèrent. Les *galeries en bois* du Palais-Royal retentissaient de ses folies. Les supplications de Fanny seules furent capables de l'émouvoir. Il perdit une somme considérable, et Rodriguez, venu exprès de Vienne, le morigéna d'importance. Bolivar quitta alors la rue Vivienne, où il habitait un appartement luxueux, pour une résidence plus calme, rue de Lancry. C'est alors qu'il se lia avec Alexandre de Humboldt qui revenait de son voyage à travers l'Amérique. Ce contact entre le grand savant et l'âme ardente du jeune Américain décida de la vocation de ce dernier ; le futur Libérateur avait enfin trouvé son chemin.

Quelque temps après, Bolivar et Rodriguez étaient à Rome. Par une fin de jour, alors que le crépuscule s'épandait sur la campagne romaine, tous deux gravissaient l'Aventin. Rodriguez évoquait la retraite des plébéiens en révolte contre la tyrannie ; puis, par une naturelle association d'idées, il parlait de ses frères d'Amérique, impatients sous le joug de l'Espagne. Soudain, Bolivar se dressa, en proie à une émotion surhumaine, la flamme aux yeux, bouleversé par les souvenirs puissants qui se levaient autour de lui de la terre des rois, des empereurs, des citoyens et des martyrs :

« Oh! mon ami, s'écria-t-il d'une voix frémissante, par tous ces immenses souvenirs, par ma patrie et mon honneur, je jure de ne donner le repos à ce bras qu'il n'ait délivré l'Amérique du joug des tyrans! »

Dès son retour dans son pays, le jeune Vénézuélien allait se consacrer à cette tâche. Les événements se précipitaient sur le continent. Les armées de Napoléon étaient entrées à Madrid et l'Espagne n'avait plus de monarque légitime. C'était une occasion pour les provinces américaines de revendiquer l'autonomie. Le Vénézuéla donna le signal ; à Caracas, l'Assemblée municipale se constituant en Junte indépendante assumait le gouvernement du pays ; et, le 7 juillet 1811, l'Indépendance était proclamée en même temps que la République.

Cependant la Providence elle-même semblait condamner la cause américaine. Tandis que le généralissime des forces révolutionnaires, Miranda, était battu par le général Monteverde, un terrible tremblement de terre, survenu le 26 mars 1812, jour du jeudi saint, ruinait entièrement les villes de Caracas, de la Guayra, de Victoria, de Mérida, causant la mort de 20.000 personnes. Un grand nombre de Vénézuéliens virent dans cette catastrophe un mauvais présage, une punition céleste, et désertèrent les étendards de la République. A Maracay, Miranda se vit entouré de trois cents hommes seulement, et bientôt, abandonné de tous, il signait une capitulation avec son vainqueur. Puis, fait traitreusement prisonnier, il fut transféré à Cadiz où il mourut en 1816.

Le parti républicain paraissait anéanti; mais à ce moment la résistance s'incarnait dans la forte et vigoureuse personnalité de Bolivar, dont la puissante volonté n'admettait pas de défaite. Bolivar avait fait partie de l'armée de Miranda en qualité de colonel des milices. Envoyé à Puerto Cabello pour défendre cette ville contre les Espagnols, il avait dû céder contre les forces supérieures de Monteverde ; mais tandis qu'après la chute de Miranda les plus vaillants renonçaient à la lutte, Bolivar, presque seul entre tous, songeait à la commencer sérieusement.

Profitant d'un sauf-conduit dû à son ami personnel, Iturbe, officier de l'armée de Monteverde, il peut s'enfuir de Caracas après l'entrée dans la capitale du général espagnol triomphant, et il parvient à se réfugier en Nouvelle-Grenade à Carthagène. C'est de là qu'il lance son fameux manifeste où il démêle avec une lucidité admirable les causes de l'échec de la République au Vénézuéla, et qu'il jette cette exhortation émouvante :

« Grenadiers, ne restez pas insensibles aux lamentations de vos frères. Courez venger les morts et rendre la vie aux mourants ; délivrez les opprimés, et vous donnerez la liberté à tous. »

Alors, avec une armée improvisée, au prix de fatigues surhumaines, à travers les forêts vierges où la fièvre le saisit sans l'abattre, au bord des précipices, à flanc de la Cordillère, il revient aux frontières de la Patrie qu'il veut libérer et où la terreur royaliste fait rage.

« Il émane de lui, dit M. Mancini, tant d'audace et d'enthousiasme que son peuple, électrisé, se haussera à la plus frénétique expression du courage. Il possède l'éloquence entraînante que le cœur, à défaut de l'esprit du peuple, admire et comprend sans étude. Il exprime les pensées magnifiques qui vibrent consciemment dans toutes les âmes et qu'il incarne en sa personne. Patricien raffiné, accoutumé à toutes les délicatesses du bien-être et du luxe, porté d'instinct aux grandes et retentissantes actions, il se livre corps et âme à l'effroyable vie du guerillero soutenu par le sentiment inébranlable de ses immenses destinées. Et — c'est ici qu'apparaît le prodigieux génie politique du Libérateur — en même temps qu'il ressuscite et qu'il exalte les instincts belliqueux de la race, il s'attache à lui rappeler sans cesse l'idéal pour lequel il la mène au combat. »

Après avoir défait les généraux Izquierdo et Monteverde en une sanglante bataille, Bolivar bombarde les villes de Valencia, de Puerto Cabello, et de la Guayra, et, le 4 août 1813, il entre l'épée à la main à Caracas, où les partisans

de l'indépendance, dont le nombre grossissait sans cesse, lui décernent le titre glorieux de « Libérateur de la Patrie ».

Nommé dictateur, il convoqua une assemblée nationale qui confirma ses pouvoirs.

Cependant les chefs espagnols s'étaient précipitamment retirés à Aragua où ils attendaient les secours de leur gouvernement. Ils avaient acheté les services d'un capitaine de guerilleros, du nom de Boves, qui, à la tête d'une troupe féroce et sanguinaire, parcourait le pays, massacrant sans pitié les malheureux Vénézuéliens. Au sinistre défi des royalistes, Bolivar répondait par cette proclamation :

« Puisque nos oppresseurs nous obligent à une lutte sans pitié, ils disparaîtront de notre territoire. Nous purgerons la Patrie des monstres qui la souillent. Notre haine doit être inexorable et nous devons faire la guerre à mort !... »

Et ce fut vraiment des deux côtés la *guerre à mort* : populations entières passées au fil de l'épée, écartèlements, chefs dépecés dont les membres sont envoyés dans les localités hostiles, pendaisons, autodafés, et partout, érigé en règle, l'égorgement immédiat des prisonniers.

Mais, en dépit de nouveaux prodiges, Bolivar allait voir le sort se rebeller et la République s'abattre une seconde fois. Lui-même, battu dans le combat meurtrier de la Puerta, se voit contraint de fuir, et, après avoir dispersé le peu d'amis qui lui restaient fidèles, il prend le chemin des Antilles. Immense fut sa douleur, mais sa foi demeura intacte. Il l'affirmait dans ce serment qu'il faisait à Carupano le 7 septembre 1814, au moment où il abandonnait le sol natal : « Je vous jure, mes chers compatriotes, que, vivant pour vous affranchir ou mourant à la tâche, je saurai mériter toujours le glorieux titre d'Affranchisseur par lequel vos suffrages reconnaissants ont couronné mes efforts. Il n'y a pas de puissance au monde capable de m'arrêter sur la route où je suis engagé. »

Le Libérateur tint parole, et quatre ans plus tard, l'Indépendance était définitivement triomphante.

JULES HUMBERT.

DE PÉRIGNY (MAURICE). *Les États-Unis du Mexique*. Librairie orientale et américaine, E. Guilmoto, éditeur, 1 vol., XI-305 p., 1 carte.

Le livre que notre collègue M. de Périgny vient de publier se recommande par des qualités de premier ordre. Si, comme M. Marcel Dubois l'écrit en présentant l'ouvrage, je ne félicite pas l'auteur de sa bonne foi, c'est que nos collègues ont été à même d'apprécier depuis longtemps sa scrupuleuse véracité dans les mémoires qu'il a donnés à notre *Journal*.

Ce que j'ai apprécié par-dessus tout dans l'ouvrage de M. de Périgny, c'est qu'il a su exposer d'une façon particulièrement agréable des questions souvent très ardues et qu'il ne s'est servi des chiffres de la statistique que dans la mesure

où ils pouvaient éclairer et renforcer ses observations personnelles. Il en résulte que, tout en restant essentiellement documentaire, ce livre n'a à aucun instant l'allure rébarbative que prennent facilement les travaux de cet ordre. J'ajouterai que le style en est toujours clair, sobre, souvent pittoresque, et que l'auteur a eu la modestie, dont le lecteur lui saura gré, de ne pas évoquer à chaque page, suivant une habitude trop commune aux explorateurs, des souvenirs personnels qui n'ont souvent de charme que pour celui qui les narre.

Après avoir évoqué à grands traits l'histoire précolombienne du Mexique et l'extraordinaire épopée de la conquête espagnole, rappelé brièvement les principaux faits de l'époque coloniale, de la guerre d'indépendance et de la malheureuse intervention française, M. de Périgny nous conduit rapidement à l'époque moderne. Il trace du général Porfirio Diaz un portrait vigoureux et apprécie avec une grande impartialité l'action énergique qu'il a exercée sur le développement économique et scientifique de son pays. Avec la révolution de Madero, prend fin la partie historique de l'ouvrage.

La seconde partie du livre est consacrée à une étude d'ensemble des lois et de la constitution mexicaine, de l'organisation de l'instruction publique et de l'armée, du budget et des ressources de l'État, du commerce et de l'industrie, du régime minier et de l'agriculture. Dans cet exposé surtout documentaire, qui ne peut par suite se résumer, je signalerai notamment les pages consacrées à l'influence et aux institutions françaises au Mexique.

Dans une troisième partie, qui est certainement la plus pittoresque de l'ouvrage, et, pour certains chapitres notamment, la plus personnelle, l'auteur nous conduit successivement à travers les divers États mexicains, de la terre chaude au haut plateau, dans les États de Michoacán et de Jalisco, dans les centres miniers de Pachuca, de Guanajuato et de Zacatecas, dans les marches mexicaines du Chihuahua, de Coahuila et de Nuevo León, pour nous ramener ensuite, par la région côtière occidentale, aux États d'Oaxaca, de Chiapas et de Tabasco, vers la péninsule du Yucatan, nous fournissant, au hasard des étapes, de précieux renseignements géographiques, économiques, ethnographiques, archéologiques sur les diverses zones traversées.

Peut-être ceux qui ont eu la bonne fortune de parcourir en tous sens le Mexique trouveraient-ils des critiques de détail à formuler. Peu importe, le livre n'a d'ailleurs pas été écrit à leur intention. Mais ceux qui, comme moi, ne connaissaient ce pays que par des monographies ou trop sèches ou trop incomplètes, sauront gré à M. de Périgny de leur en avoir présenté une image aussi vivante, et en les instruisant de leur avoir épargné l'ennui d'un long effort.

P. Rivet.

VARIA.

Mission du Service géographique de l'Armée pour la mesure d'un arc de méridien équatorial en Amérique du Sud, sous le contrôle scientifique de l'Académie des Sciences, 1899-1906.

Tome III, fascicule 2 : *Compensation des angles, calcul des triangles*, par le capitaine Perrier.

Tome III, fascicule 7 : *Latitudes astronomiques observées aux théodolites à microscopes*; deuxième partie (*Tableaux numériques des observations*), et troisième partie (*Conclusions*), par le capitaine Perrier.

Tome IX, fascicule 2 : *Reptiles, Poissons, Batraciens*, par MM. Pellegrin, Despax et Vaillant.

Ces trois volumes, récemment édités par la maison Gauthier-Villars et mis en distribution par le Ministère de l'Instruction publique, viennent de s'ajouter à trois autres antérieurement parus [1]. Ils sont de nature à confirmer l'impression déjà ressentie, à l'examen de ces derniers, par tous ceux qui attendaient, avec quelque impatience, la publication, sous sa forme définitive, de l'œuvre de la Mission du Service géographique de l'Armée, qui, de 1899 à 1907, a mesuré un arc de méridien équatorial en Amérique du Sud. On se rappelle avec quel intérêt soutenu, doublé parfois de quelque anxiété, le monde savant a suivi, pendant six années, les travaux sur le terrain poursuivis par nos officiers au milieu de nombreuses difficultés.

Aujourd'hui, nous sommes heureux de constater que tant de documents et d'observations de toute nature accumulés ne resteront pas enfouis dans les cartons, et que leur mise en œuvre se trouve en bonnes mains, aussi bien au Service géographique de l'Armée, auquel incombe la publication de la partie purement géodésique et astronomique de l'œuvre, qu'au Muséum d'Histoire naturelle, où le docteur Rivet, aidé de nombreux collaborateurs, a organisé méthodiquement l'étude complète des belles collections rapportées par lui d'Amérique.

1. Tome III, fascicule 1 : *Angles azimutaux*, par le capitaine Perrier.
Tome IX, fascicule 1 : *Mammifères, Oiseaux, Trochilidae*, par MM. Trouessart, Ménégaux, Simon.
Tome IX, fascicule 3 : *Mollusques, Annélides, Oligochètes*, par MM. Germain, Lamy, Gravier, Michaelsen.

Le bureau spécial, constitué au Service géographique pour les travaux de calcul et de rédaction, n'a cessé de fonctionner depuis le retour de la Mission, en juillet 1906, et il n'est pas exagéré d'affirmer qu'à l'heure actuelle, il reste peut-être encore plus à faire qu'il n'a été fait. Cela suffit pour donner une idée de l'étendue et de la complexité de ces travaux, ainsi que de la tâche assumée par le capitaine Perrier qui, après avoir pris une part importante aux opérations en Équateur, pendant toute la durée de la Mission, concentre tous ses efforts, depuis six ans, sur la publication des fascicules géodésiques et astronomiques, en ne les réduisant point à une simple et fastidieuse nomenclature de résultats numériques, mais, voyant les choses de plus haut, en s'attachant à donner à cette partie de l'œuvre toute l'ampleur possible. Il apparaît dès à présent qu'elle constituera un tableau complet des méthodes actuelles d'observations et de calculs, appliquées à une opération d'une envergure spéciale, appelée à faire époque dans l'histoire de la Géodésie.

L'analyse détaillée des trois volumes dont nous sommes déjà redevables au capitaine Perrier sortirait du cadre des études habituelles de notre Société et ne saurait d'ailleurs être confiée qu'à quelque technicien éprouvé. Nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer aux Comptes rendus de l'Académie des Sciences[1] ceux de nos lecteurs qui seraient juges compétents en Géodésie ou en Astronomie. Mais nous ne devons pas cependant oublier qu'un des résultats de l'expédition, et non des moindres, susceptible d'être apprécié à sa valeur par tout Américaniste, sera une carte de la région andine équatorienne, depuis la frontière de la Colombie jusqu'à celle du Pérou, plus exacte et plus détaillée que toutes les cartes préexistantes. C'est dire que nous posséderons la topographie précise d'une contrée particulièrement intéressante au point de vue de l'histoire, de l'anthropologie et de l'ethnographie américaines, encore moins bien connue qu'on ne serait tenté de le croire, après les explorations et les recherches dont elle a fait l'objet de la part de tant de voyageurs et de savants. Il ne nous est donc pas indifférent de savoir quel est le degré de confiance que mérite le canevas fondamental de la représentation que nous aurons un jour à notre disposition.

Les nombres fournis par le capitaine Perrier donnent une haute idée de la précision atteinte par les instruments et les méthodes de la Géodésie moderne. Le fascicule 2 du tome III, consacré à la compensation et au calcul du réseau de triangles qui relie les stations astronomiques extrêmes, Tulcan (sur les bords du rio Carchi, frontière de la Colombie et de l'Équateur) et Payta (au Pérou), expose, à cet égard, des résultats qui ne sauraient manquer de frapper même l'esprit le moins scientifique.

L'erreur moyenne à craindre sur la valeur finale adoptée pour l'un quelconque des angles du réseau atteint à peine trois secondes centésimales, soit trois fois la millionième partie d'un angle droit.

Les longueurs des côtés du réseau sont calculées en partant de la longueur mesurée d'une *base centrale et fondamentale*, sise près de Riobamba. A titre

1. Voir notamment séances du 1er août 1910 et du 29 avril 1912.

de contrôle, deux de ces côtés, appelés ***bases de vérification***, situés l'un à l'extrémité nord du réseau, près San Gabriel, l'autre à l'extrémité sud, non loin de Payta, ont été mesurés directement. Pour chacune de ces bases de vérification, il existe une différence entre la longueur calculée et la longueur mesurée. Il est évident que cette différence donne une idée de la précision de la triangulation qui sépare la base de vérification de la base fondamentale. En valeur absolue, elle est, pour la base nord, 71 millimètres, soit 1/89.764 de cette base (longue de 6605 mètres), pour la base sud, 26 millimètres, soit 1/320.470 de cette base (longue de 8220 mètres). Résultats à peine croyables, si l'on songe que les bases de vérification nord et sud sont respectivement à 270 et 465 kilomètres environ de la base fondamentale, et que les triangles, dont les sommets sont à des altitudes variant de 2 à 4537 mètres, franchissent des chaines de montagnes hautes de 4000 à 5000 mètres.

Si des opérations géodésiques nous passons aux opérations astronomiques, la 3e partie du fascicule 7 du tome III nous apprend que, sans recourir aux grands instruments des observatoires, avec un simple théodolite à microscopes, par l'observation d'un nombre restreint d'étoiles, le géodésien obtient la latitude d'une station à moins d'une demi-seconde sexagésimale près, c'est-à-dire détermine la position d'un point en latitude sur la surface terrestre à une quinzaine de mètres près.

Le souci constant de n'énoncer aucun résultat sans donner une idée de l'erreur dont il peut être affecté est, de nos jours, une des caractéristiques des sciences d'observation. On sait que la théorie des erreurs et la méthode des moindres carrés, basées sur le calcul des probabilités, permettent aujourd'hui de tirer d'un ensemble d'observations surabondantes les résultats les plus probables, sans effectuer entre elles un choix trop souvent entaché d'arbitraire, comme on était tenté de le faire autrefois, tout en fournissant en même temps la grandeur des erreurs à craindre sur ces résultats. Le fascicule 2 du tome III renferme un aperçu des applications géodésiques de la théorie et de la méthode précitées, d'autant plus précieux qu'elles ne se trouvaient encore complètement exposées, avec de pareils développements, dans aucun ouvrage français.

Le fascicule d'histoire naturelle qui vient de paraitre renferme les mémoires suivants, dus à de savants spécialistes :

Poissons de l'Équateur, par M. le docteur Jacques Pellegrin,

Reptiles et Batraciens, par M. Despax,

Chéloniens et Batracien urodèle, par M. le professeur Vaillant.

Les collections ichtyologiques recueillies par le docteur Rivet, étudiées par M. Pellegrin, comprennent à peine une dizaine d'espèces, mais celles-ci offrent en revanche un grand intérêt ; trois sont nouvelles pour la science.

La collection de reptiles et batraciens du docteur Rivet compte des individus provenant de localités très éloignées les unes des autres et extrêmement différentes par le climat et l'altitude. Son étude a permis à M. Despax de mettre en évidence les relations étroites qui relient les animaux recueillis aux conditions de vie offertes par les localités de capture.

Enfin les chéloniens et un batracien urodèle ont fourni à M. Vaillant la matière d'un intéressant mémoire.

Le présent fascicule, enrichi de sept fort belles planches, ne le cède en rien aux deux autres fascicules de Zoologie qui l'avaient précédé. Abstraction faite d'un tome qui renfermera l'étude des insectes, et d'un fascicule supplémentaire qui paraitra prochainement, toute la partie de l'œuvre consacrée à la Zoologie de la région parcourue par la Mission est donc actuellement publiée, éclairant d'un jour nouveau la faune équatorienne.

Le plan général de publication dressé en 1909, à la suite des votes du Parlement affectant à l'impression des travaux de la Mission un crédit global de 100.000 francs, ne prévoit pas moins de 27 fascicules. A l'heure actuelle, les auteurs auraient donc à peine rempli le quart de leur programme ; mais il est à noter que presque tous les fascicules sont en voie d'élaboration, car il est impossible, dans une œuvre d'une pareille étendue, où toutes les questions, surtout dans la partie géodésique et astronomique, sont étroitement connexes, de ne pas entreprendre le travail de tous côtés à la fois. La tâche est rude. Mais les résultats déjà acquis nous sont un sûr garant qu'elle ne dépassera pas les forces de ceux qui l'ont entreprise. Leur cause est gagnée devant l'opinion scientifique. Quelles que soient la complication et la longueur des études qu'exige une publication d'une semblable importance, quelles que soient les difficultés matérielles qui peuvent être soulevées d'ici deux ou trois ans quand les premiers crédits votés seront épuisés, pour l'honneur de la science française, l'œuvre doit être continuée sans relâche et menée à bonne fin.

Dr Poutrin.

MÉLANGES ET NOUVELLES AMÉRICANISTES

Les problèmes de l'unité ou de la pluralité des aborigènes d'Amérique et le lieu probable de leur origine. — Les modifications du type ethnique des émigrants aux États-Unis. — Ethnographie de la côte nord-ouest de l'Amérique. — American anthropological association. Congrès de 1911. — Travaux du quatrième Congrès scientifique de Santiago de Chile. — Œuvres de Caldas. — Glossaire de provincialismes hispano-américains. — École internationale d'archéologie et d'ethnologie américaine à Mexico. — American Museum of Natural History. — Les travaux anthropologiques au Canada. — Recherches du Dr Jochelson aux îles Aléoutiennes. — Recherches anthropologiques et ethnographiques chez les Eskimo. — Recherches archéologiques dans la Louisiane, l'Arkansas et le Texas. — Recherches archéologiques dans le Maine. — Expédition dans l'Amazone. — Mission américaine au Pérou en 1912. — Current anthropological literature. — Ruines de Chichen-Itza. — Les Antiquités péruviennes. — Congrès international d'anthropologie. — Société équatorienne d'études historiques.

Les problèmes de l'unité ou de la pluralité des aborigènes d'Amérique et le lieu probable de leur origine. — L'origine des Indiens d'Amérique a été si souvent discutée (cf. *Journal*, T. VIII, p. 290 ; T. IX, p. 137), les doctrines les plus diverses et les plus contradictoires ont été si fréquemment émises, qu'on doit savoir gré aux membres de l'Association anthropologique américaine, les plus spécialisés dans les questions de ce genre, d'avoir voulu mettre au point le si important problème du peuplement du Nouveau-Monde [1].

1° *Walter Fewkes*, dans l'*Introduction*, signale quelles sont les difficultés à résoudre : à quelle époque l'homme fit-il son apparition en Amérique; quel chemin suivit-il pour y arriver ; depuis sa venue sur ce continent, quelle est son histoire? Autant de questions qui ont suscité les théories les plus différentes. Pour les uns, l'homme aurait pris naissance en Eurasie ; pour les autres, il serait originaire de l'Amérique même; pour d'autres enfin, l'Ancien-Monde aurait été son berceau. Pour arriver à une conclusion définitive, il faut recourir aux sciences les plus diverses, et réclamer le concours de la géologie, de la géographie, de l'anatomie comparée, de la botanique, etc. La paléontologie pourra

1. *The problems of the unity or plurality and the probable place of origin of american aborigenes.* American Anthropologist, vol. XIV, 1912, pp. 1-60.

déterminer l'ancienneté de l'homme en Amérique par rapport aux autres animaux ; l'anthropologie fixera l'aspect physique des ancêtres des Indiens ; la linguistique nous dira si les idiomes, si différents actuellement, dérivent de langues plus diverses encore, ou si, au contraire, ils sont issus d'une même famille primitive, et quels sont leurs rapports avec les langues de l'Ancien-Monde ; l'ethnographie montrera, s'il y a lieu, les ressemblances qui peuvent exister dans les arts, les mœurs, les croyances, etc., des divers peuples d'Amérique et des autres parties du monde.

2° *Alès Hrdlička* retrace rapidement l'histoire ethnologique de l'Amérique depuis sa découverte par Colomb ; il cite ce fait qui, à l'heure actuelle, peut paraître invraisemblable, que les Indiens furent tout d'abord considérés comme des êtres non apparentés à l'humanité, leur existence n'étant point signalée par la Bible ; on parla même de la nécessité de leur extermination, et il fallut une bulle papale pour empêcher la mise à exécution d'un pareil projet. On rattacha donc les Indiens à une race connue, soit aux tribus perdues d'Israël, soit à la descendance de Japhet, soit aux Chananéens. Plus près de nous, on en fit des autochtones, des Ethiopiens ou des indigènes venus d'Asie ou des îles du Pacifique. De Quatrefages, découvrant la race fossile de Lagoa-Santa, fixa aux Indiens une origine polynésienne ; alors que, pour Pickering, les premiers Américains descendraient des Mongols et des Malais. Il suffira de rappeler la théorie qui veut que les indigènes d'Amérique, comme ceux de l'Ancien-Monde, aient une origine pygmée, et la thèse d'Ameghino pour qui l'Amérique du Sud est le berceau de l'humanité.

Il semble bien évident, dit l'anthropologiste américain, que la race indienne n'est point autochtone, et que l'homme n'a pénétré dans le Nouveau Monde qu'après être parvenu à un développement intellectuel supérieur à celui de l'homme européen de l'époque du Pleistocène, et possédant déjà un rudiment d'organisation sociale. Le portrait physique de l'indigène d'Amérique peut être esquissé ainsi : un individu à peau variant comme couleur entre le jaune pâle et la teinte chocolat, aux yeux brun plus ou moins foncé, aux paupières fendues obliquement, aux cheveux noirs et rudes, à la barbe rare et courte. Son nez est large sans exagération, ses pommettes sont généralement saillantes ; sa bouche est grande et ses lèvres relativement épaisses, etc. A qui ressemble, se demande Hrdlička, l'être ainsi dépeint ? Sans aucun doute aux indigènes d'Asie et de Polynésie. Préciser davantage est difficile, car il y a eu, d'Asie septentrionale en Amérique, des passages successifs par divers chemins, passages qui ont duré jusqu'au début de la période historique. Quant à l'immigration polynésienne, elle a eu lieu plus récemment, dans une Amérique déjà peuplée ; elle a de plus été peu importante, et les Polynésiens, semblables au point de vue anthropologique aux populations qui les avaient précédés, par une autre voie, sur le continent américain, se sont tout naturellement fusionnés avec elles. Il est probable enfin que, sur de nombreux points de la côte, des Blancs, en nombre plus ou moins important, ont atterri ; ils se sont, par la suite, fondus dans la masse de la population.

3° *W. H. Dall* traite la question au point de vue géologique. Tout en conve-

nant que la chaîne des îles Aléoutiennes forme une série d'échelons reliant le Kamchatka à l'Alaska, il se refuse à admettre que ce soit là le chemin qu'ont utilisé les immigrants. En effet, la mer de Behring est, dans ces parages, extrêmement profonde, les brouillards, les tempêtes y sont fréquents, et des courants violents portent vers le sud; tous ces obstacles empêchent dans ces parages la navigation de fragiles esquifs. Par contre, le détroit de Behring est peu profond; les îles Diomedes y constituent comme un relai.

Géologiquement, les deux continents sont extrêmement différents; on y rencontre des espèces différentes de mollusques terrestres ou marins, ce qui laisse supposer qu'il n'y a point eu autrefois de communication terrestre. Les indigènes ne sont pas passés d'Asie en Amérique sur la glace, car les animaux eux-mêmes s'y aventurent rarement, et il est probable qu'ils se sont servis de canots; leurs premières migrations ont pu être intentionnelles ou se faire par hasard, au cours de la poursuite d'animaux marins. Enfin certaines légendes tendraient à laisser supposer qu'il a existé un ancien continent, aujourd'hui disparu, qui, plus au nord, unissait l'Asie à l'Amérique.

4° *J. W. Gidley* fait remarquer que les preuves de la présence de l'homme en Amérique sont relativement récentes, postérieures au Pléistocène moyen et probablement point antérieures à l'époque post-glaciaire. La paléontologie vient à l'appui de cette thèse. Les mammifères européens ont apparu en Amérique au début du Pléistocène, mais leurs types anciens disparurent graduellement au cours des périodes inter-glaciaires ou de la dernière période glaciaire, tandis que de nouvelles espèces animales arrivaient d'Europe ou d'Asie. Il n'est donc pas douteux qu'au commencement du Pléistocène, il n'y ait eu communication terrestre entre l'Europe et l'Amérique du Nord, communication qui a subsisté jusqu'à l'époque post-glaciaire. Il est probable d'ailleurs, si on en juge par la grande fréquence de l'Elephas primigenius à la fois en Alaska et en Sibérie, que l'Asie a été le centre de peuplement de l'Amérique, comme il a été celui de l'Europe. L'auteur conclut à la possibilité de l'existence entre les deux presqu'îles d'un pont par lequel l'homme a passé, entraîné par la poursuite du gibier ou poussé par son instinct voyageur.

5° Se basant sur la distribution des espèces animales dans le continent américain, *Hobart Clark* conclut, d'une argumentation fort intéressante, mais trop compliquée pour être rapportée ici, à l'existence d'un continent reliant autrefois l'Asie à l'Amérique, au niveau du détroit de Behring. L'immigration qui a eu pour origine les îles du Pacifique sud a été purement accidentelle, et n'a pu se faire que par des hommes connaissant l'art de la navigation, c'est-à-dire à une époque relativement récente. On ne peut supposer que l'homme soit venu d'Afrique en Amérique en franchissant le continent Afro-Antillien, car l'Afrique était inhabitée à l'époque présumée de la disparition de cette dernière terre.

6° *W. H. Holmes* examine les différentes hypothèses qui ont cours sur le lieu d'origine de la race humaine et sur l'unité ou la pluralité de la race américaine. Nulle trace authentique de l'homme préhistorique n'a été constatée en Amérique, et il est de plus difficile d'admettre que le type bien différencié de l'homme américain ait donné naissance à des races différentes. L'Amérique a

11° *A.F. Chamberlain* apporte au problème du peuplement de l'Amérique le concours de la linguistique. Le *Handbook of American Indian languages* (cf. *Journal*, T. VIII, p. 325) a envisagé d'une façon heureuse et sous un jour nouveau les langues des Indiens. L'auteur critique les anciennes méthodes d'étude qui comparaient arbitrairement des vocabulaires américains et asiatiques avec l'idée préconçue de conclure que les idiomes du Nouveau-Monde dérivaient de ceux de l'ancien continent. Chamberlain reprend entièrement ces études et résume toutes les comparaisons qui ont été faites dans l'Amérique du Nord, du Centre et du Sud, avec les langues du monde entier; on a découvert des affinités linguistiques avec les idiomes européens, aryens, phéniciens, etc. D'un autre côté, beaucoup d'auteurs ont établi des rapprochements avec les langues polynésiennes.

Malgré le grand nombre de documents rassemblés de toutes parts, on peut affirmer qu'à l'heure actuelle aucune preuve n'est encore fournie qu'un seul dialecte américain dérive d'une langue de l'Ancien-Monde. Au point de vue linguistique, on ne peut faire dériver les Indiens des Asiatiques, ce qui est loin de nier le peuplement de l'Amérique par l'Asie. L'auteur croit d'ailleurs que le nord-est de l'Asie a été le siège d'un reflux des tribus américaines, et que les Koriak, Ghiliak, Yukagire, etc., constituant le groupe paléo-asiatique, viennent de l'Amérique du Nord. Les langues de ces populations ont en effet des affinités indiscutables avec les idiomes nord-américains.

Chamberlain conclut que le Nouveau-Monde a été très probablement peuplé par l'Asie, à travers le détroit de Behring; mais les langues des Indiens ont évolué d'une façon complètement indépendante de celles des Asiatiques, et, entre les deux continents, il n'y a d'autre relation linguistique que celle du groupe paléo-asiatique avec les tribus du nord de l'Amérique.

12° La mythologie, d'après *R.B. Dixon*, sera de peu de secours pour contribuer à fixer l'unité de race des Indiens et leur lieu d'origine. La documentation est, en effet, des plus incomplètes. On peut toutefois noter une différence très accentuée entre les croyances des tribus du Nord et celles des tribus du Centre de l'Amérique; mais cette différence ne porte que sur certains points. alors qu'on retrouve nombre de traits communs qui donnent, à la mythologie américaine, une allure bien spéciale. Les analogies qui existent dans les croyances des indigènes de l'Asie nord-est et l'Amérique nord-ouest ne prouvent rien autre chose que des communications entre les deux continents, car la religion et ses rites sont bien postérieurs au peuplement de l'Amérique.

Dr P.

Les modifications du type ethnique des émigrants aux Etats-Unis. — On connaît (cf. *Journal*, T. VII, p. 262; T. VIII, p. 291) les observations faites par Boas sur les immigrés aux Etats-Unis, observations qui démontraient que, sous l'influence du milieu nouveau, les représentants des diverses races européennes tendaient à perdre, peu de temps après leur arrivée en Amérique, les caractéristiques de leur type physique primitif pour se fondre en une race nouvelle, homogène, qui aurait constitué la race américaine.

armures constituées par des plaques de bois juxtaposées, si fréquentes en Amérique, se retrouvent au Japon, en Corée, et dans l'est de l'archipel indien. Il en est de même pour les vêtements, les ornements des oreilles et des lèvres, la déformation artificielle du crâne, etc., etc. Quelques objets méritent de retenir spécialement l'attention; la sarbacane, absolument semblable en Amérique du Sud et en Malaisie; la fronde qu'on ne rencontre qu'en Malaisie et dans la vallée de l'Amazone; les pilons servant à battre l'écorce; les pagnes que cette écorce constitue, et qui sont décorés de la même façon en Amérique et dans les Indes orientales.

Ce sont là des arguments qui ne doivent, dit l'auteur, être formulés que sous toutes réserves, car il est possible que ces ressemblances doivent céder le pas à de nombreuses oppositions dans l'ethnographie des peuples américain et asiatique. Cependant, en admettant même qu'il n'y ait pas eu, entre les deux continents, de migrations directes, il n'en est pas moins vrai que, pour arriver à une industrie aussi semblable des deux côtés du Pacifique, il était nécessaire que les deux peuples aient été en conformité d'idées et de génie inventif, ce qui tend à prouver une certaine parenté.

9° Ce que l'on sait des connaissances astronomiques des Indiens ne peut, dit *S. Hagar*, être d'aucun secours en ce qui concerne leur origine, mais peut fournir quelques renseignements sur leur degré de culture intellectuelle et sur leurs relations avec les races des autres continents au cours de la période préhistorique. L'étude des astres laisse supposer une civilisation déjà assez avancée, car elle dénote certaine acuité de l'esprit d'observation. Si l'on constate, en Amérique, trois centres différents dans les conceptions astronomiques, le Pérou, le Yucatan, le Mexique, centres qui correspondent à des zones ethnographiques différentes, il n'en est pas moins vrai qu'on retrouve constamment les mêmes interprétations fondamentales, ce qui prouve qu'il existait de nombreuses relations entre les indigènes des diverses régions. Des analogies semblables se constatent dans la connaissance des phénomènes cosmiques et dans la représentation des astres. On ne peut tirer d'autre conclusion, et c'est à tort qu'on a voulu, en comparant, sans raisons suffisantes, le zodiaque mexicain au zodiaque européen, croire à une influence au moins ethnographique de l'Ancien-Monde.

10° Dans une courte note, *P. Bartsch* expose les diverses routes qu'ont suivi les Asiatiques pour atteindre, par mer, le continent américain, et pour ce faire, étudie les différents courants marins. Un courant très rapide, dans le Pacifique nord, part de la côte orientale d'Asie, aboutit aux rivages de l'Alaska et longe ensuite la côte américaine jusqu'en Californie. Un autre courant, le courant équatorial, unit l'Asie au Guatémala; enfin, le courant dit « péruvien » va de l'Australie à l'Amérique du Sud. Dans l'Océan Atlantique, un courant équatorial part d'Afrique et se dirige vers l'Amérique; un autre va de la côte de Benguéla au Brésil. On peut conclure qu'à un moment donné l'Amérique a été peuplée par différentes races : Polynésiens et Mélanésiens en Amérique centrale; Australiens et Néo-Zélandais en Amérique du Sud, sur la côte ouest; Africains du Sud en Amérique du Sud, sur la côte est, et aussi en Amérique du Nord, qui a, d'autre part, reçu aussi des Européens, le fond de la population américaine étant constitué par des Asiatiques.

des vêtements et des armes de toutes sortes. L'industrie et l'art des différentes tribus de la côte nord-ouest de l'Amérique du Nord sont représentés dans cette galerie, qui, sans nul doute, sera pour les ethnographes américains un fertile champ d'études.

Dr P.

American anthropological Association. Congrès de 1911. — A la réunion annuelle de l'association anthropologique américaine qui eut lieu en décembre 1911, deux grands problèmes furent abordés : celui du peuplement de l'Amérique (cf. *Journal*, T. VIII, p. 290 ; T. IX, p. 137) et celui de l'influence du milieu extérieur. Les principales communications traitèrent de sujets fort variés. *Clark Wissler* exposa ses « recherches sur les Indiens de la Plaine » et en particulier sur le groupe des Blackfoot ; *Robert H. Lowie* traita du « principe de la convergence en ethnologie » ; *Herbert J. Spinden*, dans ses « Notes sur la culture matérielle des Pueblos du Rio Grande », montra que les différences constatées dans l'ethnographie des Indiens du sud-ouest sont dues à des utilisations différentes du sol, selon que l'on a affaire à des groupements sédentaires d'agriculteurs ou à des tribus nomades et chasseresses ; *Albert E. Jenks* mit en évidence les points les plus importants du « problème nègre » aux États-Unis. Il est impossible d'énumérer ici tous les travaux du Congrès anthropologique américain, si bien résumés par George Grant MacCurdy [1]. On doit cependant citer, comme intéressant particulièrement les Américanistes, les communications suivantes : « les Cacimba de l'île des Pins (Cuba) » par *J. Walter Fewkes* ; « les chultunes (réservoirs à eau) du Guatémala septentrional », par *Alfred M. Tozzer* ; « la saison du maïs au Mexique d'après le codex Fejérváry-Mayer », par *Stansbury Hagar* ; « Notes sur la personnification de la fatigue chez les Nez-Percés, Kutenai et autres tribus » par *Alexander F. Chamberlain* ; « les formules du début et de la fin des contes Kutenai », « les groupes linguistiques Allentiak, Bororo, Calchaqui », « la situation anthropologique des Indiens d'Amérique parmi les races humaines », par le même auteur ; « les cérémonies funèbres chez les Paiute du Sud », par *Edward Sapir* ; « la classification linguistique des tribus algonquines », par *Truman Michelson* ; « l'état des recherches archéologiques au Canada », par *Harlan I. Smith* ; « l'analyse de la musique Chippewa », par *Frances Densmore* ; et enfin nombre de travaux dont la publication ultérieure fournira à nos connaissances anthropologiques, ethnographiques, linguistiques et archéologiques des Indiens d'Amérique les documents les plus sérieux et les plus complets. En lisant le résumé, si clair et pourtant succinct, des multiples travaux des membres de l'association anthropologique américaine, on ne peut qu'admirer l'activité des chercheurs qui, dans toutes les branches de l'ethnologie, s'efforcent de connaître à fond et avec une rapidité qui s'accompagne d'un

1. George Grant MacCurdy. *Anthropology at the Washington meeting, with proceedings of the American anthropological Association for 1911. American anthropologist*, vol. XIV, 1912, pp. 142-177.

rigoureux contrôle scientifique, tout ce qui concerne les mœurs et la langue des Indiens actuels, au même titre que ce qui a trait aux plus anciens habitants du Nouveau-Monde.

Dr P.

Travaux du 4e Congrès scientifique de Santiago de Chile. — On sait que, du 25 décembre 1908 au 5 janvier 1909, s'est réuni à Santiago de Chile un Congrès scientifique, le premier Congrès pan-américain. Douze volumes ont été consacrés jusqu'ici aux divers travaux présentés à cette occasion. Seul, le volume XI [1], qui comprend les communications faites à la 3e section sur les Sciences naturelles, anthropologiques et ethnologiques, intéresse directement les Américanistes. Nous y relevons un travail consciencieux, abondamment illustré, sur les races et les monuments préhistoriques du haut plateau andin par Arturo Posnansky; une étude sur la géographie, l'anthropologie et l'ethnographie de la Terre de Feu, par Alejandro Cañas-Pinochet.

Un second travail de Cañas-Pinochet sur la langue veliche constitue un excellent document d'étude par l'abondance du matériel réuni (textes et vocabulaires), mais il n'aurait rien perdu de sa valeur, si l'auteur s'était contenté de mettre en relief les particularités grammaticales du Veliche, sans chercher à en tirer des arguments en faveur d'un rapprochement, au moins hypothétique, avec les langues polynésiennes.

Quant au mémoire de José Miguel Barriga sur l'origine de la langue araucane, où l'auteur s'est donné la peine de rechercher quelques concordances lexicologiques entre l'araucan, le latin, le grec, le sanscrit, l'africain (!), le moins qu'on en puisse dire, c'est qu'il nous ramène aux plus mauvais jours de la linguistique américaine.

P. R.

Œuvres de Caldas. — M. Eduardo Posada vient de réunir en un volume, qui fait partie de la *Biblioteca de Historia nacional* de Colombie, un grand nombre de mémoires écrits par Caldas [2]. Les américanistes connaissaient tous le nom de ce savant qui fut le collaborateur et le disciple de Mutis ; son œuvre scientifique, plus diverse encore que celle de son maître, était restée en partie inédite, et ce qui en avait été publié jusqu'ici se trouvait disséminé dans des périodiques trop souvent inaccessibles. En groupant tous ces matériaux épars, M. Posada n'a donc pas seulement rendu un hommage mérité à un des hommes dont la Colombie est le plus fière à juste titre, mais aussi un réel service aux

1. *Trabajos del cuarto Congreso científico (1° Pan-Americano) celebrado en Santiago de Chile del 25 de diciembre de 1908 al 5 de Enero de 1909.* Volume XI : *Trabajos de la III Sección : Ciencias naturales, antropológicas y etnológicas, publicados bajo la dirección del Prof. Carlos E. Porter*, t. I, Santiago de Chile, 1911.

2. *Obras de Caldas, recopiladas y publicadas por Eduardo Posada* (*Biblioteca de historia nacional*, t. IX, Bogotá, 1912).

chercheurs. Et l'on peut dire que chacun d'eux, quel que soit le sujet de ses études, y trouvera des documents intéressants, tant la curiosité insatiable de Caldas le conduisit, sans l'égarer jamais, dans les voies les plus diverses. Tour à tour géographe, physicien, astronome, archéologue, biologiste, botaniste, le savant colombien se révèle comme un véritable encyclopédiste. A côté de mémoires consacrés à une méthode nouvelle pour mesurer les altitudes, nous trouvons un récit pittoresque et vivant de son voyage en Équateur, une étude sur le quinquina, une autre sur la culture de la cochenille, une note sur l'acclimatation de la vigogne en Colombie, etc.... Je signalerai tout particulièrement une étude sur l'influence du climat sur les êtres organisés, où Caldas pose avec une netteté saisissante le grand problème de l'influence du milieu. Rompant résolument avec les idées alors dominantes, il écrit non sans orgueil : « Mes genoux ne se plient devant aucun philosophe. Que ce soit Newton ou un Indien Caribe qui parle, que Saint-Pierre trouve des harmonies dans toutes les productions de la nature, que Buffon fasse sortir la terre de la masse solaire, que Montesquieu ne voie que l'influence du climat dans les vertus, les lois, la religion et le gouvernement des peuples, peu m'importe, si la raison et l'expérience ne le confirment pas ».

Observateur avant tout, Caldas a su deviner l'extraordinaire complexité des actions qui agissent sur les êtres vivants. « Par climat, explique-t-il, j'entends non seulement la température d'une région donnée, mais aussi la tension électrique, la quantité d'oxygène, la pression atmosphérique, l'abondance des rivières et des lacs, la disposition des montagnes, les forêts et les savanes, la densité de la population, l'étendue des zones désertiques, les vents, les pluies, le tonnerre, les nuages, l'humidité.... »

Il a compris quel champ merveilleux d'études son pays offre au biologiste. « J'observe, écrit-il, que l'anacarde, le rhizophore, l'heliconia, etc...disparaissent à 2.000 *varas* au-dessus du niveau de la mer, je vois qu'à ces formes succèdent les grands melastroma, les chênes, les quinquinas, qu'à ceux-ci succèdent les gentianes, les graminées, les mousses, etc... Les premières de ces plantes sont inconnues sur les Andes, les secondes, le long de la côte. En quel point ces unes cessent-elles d'exister pour céder la place aux autres ? Y a-t-il un terrain. existe-t-il quelque limite que ne peut franchir la végétation de telle ou telle espèce ? Voilà le secret qu'il faut arracher à la nature. » Et le savant nous explique que, dans ce but, il a parcouru les Andes de la base au sommet, le baromètre en main, exploré 9° en latitude et 5° 30′ en longitude.

En précurseur, Caldas avait compris l'intérêt capital de la géographie botanique. Héritier de la pensée de Mutis, seul capable de mettre en œuvre les matériaux et les notes innombrables recueillis par lui et de les compléter par ses propres recherches, il avait le projet de publier une géographie botanique de toute la zone équinoxiale, un traité sur le quinquina, des observations sur la constitution géologique des Andes, sur l'existence et les lois des marées atmosphériques, sur les limites des neiges perpétuelles dans la Cordillère [1], etc...

1. J'emprunte tous ces détails à une intéressante monographie écrite par l'histo-

Mais la révolution, qui devait affranchir l'Amérique, éclata. Caldas y participa activement, tomba aux mains des troupes espagnoles et fut fusillé le 29 août 1816. De l'œuvre immense, à laquelle il avait consacré tous ses efforts, il n'est resté que les quelques mémoires fragmentaires que le gouvernement colombien a eu la pieuse idée de sauver de l'oubli.

P. R.

Glossaire de provincialismes hispano-américains. — En rendant compte ici même du beau travail de Lenz sur les mots chiliens dérivés des langues indigènes américaines (cf. *Journal*, T. VIII, p. 337), j'ai insisté sur l'utilité très grande qu'il y aurait à avoir pour chaque État sud-américain un dictionnaire complet des provincialismes qui y sont en usage, soit qu'ils aient été empruntés à des idiomes indiens, soit qu'ils se soient formés par une déformation du sens primitif de mots espagnols. La lecture des ouvrages publiés dans l'Amérique du Sud en serait grandement facilitée, et toute erreur d'interprétation serait ainsi évitée. M. Gonzalo Picon-Febres vient de faire ce travail pour la langue hispano-vénézuelienne, ou plutôt il vient de donner une seconde édition considérablement augmentée d'un glossaire hispano-vénézuelien [1].

L'auteur est de ceux qui pensent, à juste titre, que la langue espagnole s'est notablement enrichie de tous ces néologismes acquis au cours des siècles; il en a compris toute la saveur et en a largement usé dans ses écrits. Il les a peu à peu collectionnés, et bien qu'il s'en défende, il est arrivé à faire œuvre de philologue.

La première partie du livre, la plus importante, est un glossaire alphabétique de tous les mots d'usage courant au Vénézuela qui ne figurent pas au dictionnaire de l'Académie espagnole ou qui n'y figurent pas avec le même sens. Une seconde partie, qui ne comprend que trente-quatre pages et pourra être certainement augmentée, est un recueil très curieux de locutions et de dictons locaux.

Dans une note finale, l'auteur nous apprend que M. Marcano Poncelo travaille depuis de longues années à la formation d'un dictionnaire général hispano-américain, avec la collaboration d'écrivains appartenant aux diverses républiques sud-américaines. En attendant que cette œuvre considérable, si nécessaire, voie le jour, — et l'on sait combien ces élaborations collectives sont

rien de l'Équateur, González Suárez : *Memoria histórica sobre Mutis y la expedición botánica de Bogotá en el siglo pasado (1782-1808)*, Quito, 1888. Le Dr Hermann A. Schumacher a consacré également deux mémoires à Caldas : *Ueber Francisco de Caldas, den neugranadischen Naturforscher und Geografer* (*Verhandlungen der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*; — *Südamerikanische Studien. Drei Lebens- und Cultur-Bilder. Mutis, Caldas, Codazzi, 1760-1860*. Berlin, E. S. Mittler, 1884, in-8°.

1. Picon-Febres (Gonzalo). *Libro raro. Voces, locuciones y otras cosas de uso frecuente en Venezuela, algunas de las cuales se encuentran en « Fidelia » y en las demás novelas del autor*, 2e édition, Curazao, 1912.

longues, — des travaux fragmentaires du genre de celui que vient de publier M. Picon-Febres ont leur place marquée dans la bibliothèque de tous les Américanistes.

P. R.

École internationale d'archéologie et d'ethnologie américaine à Mexico[1]. — L'école sera dirigée, pour l'année 1911-1912, par le Prof. Fr. Boas, assisté de nombreux savants délégués par les gouvernements des États-Unis et du Mexique. Les recherches porteront particulièrement sur deux points : les affinités et les subdivisions des idiomes mexicains, et les différents caractères de l'ethnographie de la vallée de México. Déjà des cartes linguistiques ont été établies, que compléteront MM. Mechling, Mason et Mlle Ramirez.

Des fouilles pratiquées dans les ruines de Cerro de Teul ont permis de recueillir de nombreux débris de poterie, des squelettes entiers et des os isolés. On a trouvé des instruments de pierre au voisinage de la mine d'or de Mezquital del Oro, des poteries et des débris humains à Azcapotzalco. Toutes ces recherches font bien augurer du succès définitif de l'œuvre entreprise.

D^r P.

American Museum of Natural History. — Cet établissement scientifique a organisé, pendant l'été de 1912, d'importantes missions. M. Clark Wissler a poursuivi ses recherches chez les Blackfoot de l'Alberta, et chez les Sioux du Montana. M. Lowie a entrepris des études ethnographiques détaillées chez les Comanche, les Ute, les Shoshone et les Santee, et complétera, en outre, les documents qu'il a déjà recueillis chez les Crow. L'exploration archéologique du bassin inférieur du Rio Grande a été confiée à M. N.-C. Nelson. M. Alanson Skinner a poursuivi ses travaux sur les Menomini, tandis que le Rev. Gilbert Wilson dépouillait ses documents sur les Hidatsa.

D^r P.

Les travaux anthropologiques au Canada. — Les recherches anthropologiques entreprises récemment (cf. *Journal*, T. IX, p. 199) dans le territoire du Dominion commencent déjà à porter leurs fruits. MM. Barbeau, Goldenweiser, Waugh ont rapporté de leurs voyages chez les Wyandot et les Iroquois de nombreux documents ethnologiques. MM. Radin, Smith et Wintemberg ont étudié les Indiens Ojibway et les indigènes du bassin inférieur du St-Laurent. Enfin, M. Francis Knowles a entrepris l'étude anthropologique, jusqu'ici négligée, des Indiens de l'est du Canada, et ses recherches ont déjà porté sur les Iroquois.

D^r P.

1. *American anthropologist*, vol. XIV, 1912, p. 192-194.

Recherches du Dr Jochelson aux îles Aléoutiennes. — On conçoit tout l'intérêt que peuvent avoir, au point de vue ethnographique en général et plus spécialement en ce qui concerne le peuplement de l'Amérique, les résultats de la mission que le Dr Jochelson a dirigée aux îles Aléoutiennes. D'après *Nature*, (1912, p. 301), trente emplacements d'anciens villages ont été découverts, ainsi que trois cavernes servant de tombeaux et de nombreux mounds. Les collections recueillies comprennent des squelettes et des crânes, ainsi que de nombreux objets de pierre. Le langage, le folk-lore, l'ethnographie des Aléoutes ont fait l'objet de recherches spéciales qui se sont poursuivies suivant la même méthode, chez les indigènes du Kamchatka. Les résultats de la mission ont été exposés au XVIIIe Congrès des Américanistes.

Dr P.

Recherches anthropologiques et ethnographiques chez les Eskimo. — MM. Riley Moore et John Harrington se proposent, dans un prochain voyage, d'étudier les Eskimo de St Lawrence-Island, dans l'Alaska. Les documents et objets recueillis seront présentés, dans la section du Musée national des États-Unis, à l'exposition de San-Diego, en 1915.

Dr P.

Recherches archéologiques dans la Louisiane, l'Arkansas et le Texas. — Nous sommes heureux d'apprendre le succès qui a couronné les fouilles entreprises dans les mounds de la Louisiane, du Texas et de l'Arkansas par M. Clarence B. Moore. L'explorateur, entre autres objets, a découvert trois pipes de terre ou de pierre du plus haut intérêt archéologique, qui seront d'ailleurs décrites dans le *Journal of the Academy of natural sciences of Philadelphia.*

Dr P.

Recherches archéologiques dans l'État du Maine. — Le Professeur Moorehead a entrepris cet été une grande exploration archéologique de l'État du Maine, qui se terminera au mois d'octobre. Nous rendrons compte, dès leur publication, des résultats de ces recherches qui promettent d'être particulièrement intéressants pour l'étude préhistorique de cette région du Nord-Amérique.

Dr P.

Expédition dans l'Amazone. — Organisée sous les auspices du Muséum de l'Université de Pensylvanie, la mission aura comme chef M. Algot Lange, et, pendant trois ans, étudiera les Indiens des bassins supérieur et inférieur du fleuve ainsi que ceux des régions que traversent ses affluents. L'expédition se propose en outre de recueillir de nombreux documents ethnographiques.

Dr P.

Mission américaine au Pérou en 1912. — Nous avons déjà signalé (cf. *Journal*, T. IX, p. 164) les travaux de la mission scientifique dirigée, en 1911, au Pérou, par le Prof. Hiram Bingham. Poursuivant actuellement des recherches plus complètes dans les pays déjà parcourus l'année précédente, la mission se propose d'étudier, indépendamment d'importants travaux géographiques, médicaux et physiologiques, l'anthropologie actuelle et préhistorique des indigènes des régions de Cuzco et de Vilcabamba, ainsi que l'architecture des monuments précolombiens. Enfin M. H. Bingham s'avancera aussi loin que possible dans la vallée de Pampaconas pour y rechercher les vestiges de la civilisation des Incas.

D^r P.

Current anthropological literature. — Sous ce titre, l'« American Anthropological Association et l'American Folk-lore Society » feront paraître, trimestriellement, un fascicule dans lequel seront cités et analysés tous les ouvrages récemment parus ayant trait à l'anthropologie, à l'ethnographie et au folk-lore du monde entier.

Les diverses communications pouvant intéresser la rédaction devront être adressées soit à M. A.-F. Chamberlain, Clark University, Worcester, soit à M. R. H. Lowie, American Museum of natural history, New-York.

Si l'on en juge par le premier fascicule qui vient de paraître en mars 1912, cette nouvelle revue bibliographique est appelée à rendre les plus grands services non seulement aux Américanistes, mais encore à tous les ethnologues.

D^r P.

Ruines de Chichen-Itza. — Dans une petite plaquette [1] qu'il vient de publier, Batres rapporte qu'en 1906, visitant les ruines de Chichen-Itza, il eut l'idée de rechercher si le monument dit de *Las Monjas* ne reposait pas sur un soubassement qui aurait été peu à peu enfoui. Une fouille rapide lui a permis de constater que sa supposition était exacte ; elle a mis à jour un soubassement en pierre calcaire, portant un ornement en haut relief formé de grecques et de saillies linéaires alternées. Une photographie montre l'état du palais après le déblaiement. P. R.

Les Antiquités péruviennes. — Le Président de la République du Pérou vient d'émettre un décret relatif aux différents objets découverts dans les fouilles effectuées sur le territoire de la République.

Tous les objets anciens sont propriété de l'État ; des autorisations pourront être accordées de les photographier, et dans certains cas, d'en prendre des moulages dans un but exclusivement scientifique. Toutes les fouilles seront faites sous la surveillance et le contrôle d'un agent du gouvernement. L'exportation des antiquités découvertes est prohibée. D^r P.

1. Leopoldo Batres. *Dato arqueológico*, Barcelone, 1911.

Congrès International d'Anthropologie. — A l'issue du *Congrès International des Américanistes* tenu tout récemment à Londres (cf. *Journal*, T. IX, p. 353), il fut projeté d'organiser un Congrès Anthropologique International, qui engloberait les différents Congrès déjà existant : Congrès International d'Anthropologie et d'Archéologie Préhistoriques, International Congress of Anthropology, Congrès Internationaux d'Ethnographie, International Folk-Lore Congresses, et International Congress of Americanists.

Le comité d'organisation comprend : MM. Maudslay (président), R. R. Marett (secrétaire), Hrdlička, Boas, Capitan, Krämer, Heger, Waxweiler, Duckworth, Lafone-Quevedo, et van Panhuys. Le prochain Congrès International d'Anthropologie ne sera pas tenu avant 1915, et pendant ce laps de temps, des comités et sous-comités seront formés pour organiser et régler la fusion des divers Congrès précités.

Dr P.

Société équatorienne d'études historiques. — Sous ce nom, il s'est fondé à Quito, sous la présidence à vie du savant historien et archéologue González Suárez, une Société, dont nous venons seulement de recevoir les statuts. Le nouveau groupement comprendra six sections dont les travaux seront consacrés respectivement à la préhistoire, à l'histoire de la découverte et de la conquête, à l'époque coloniale, à l'époque de l'indépendance, à l'époque colombienne et enfin à l'époque contemporaine. Jusqu'à présent, la Société n'a encore fait aucune publication, mais nous savons qu'elle poursuit en ce moment l'impression d'un premier volume qui renfermera des documents très intéressants relatifs à l'archéologie et à l'histoire équatoriennes. Nous en rendrons compte sitôt qu'il nous sera parvenu.

En attendant, nous ne pouvons qu'applaudir à l'initiative qui a tenté de grouper les Équatoriens curieux du passé de leur pays et qui, nous en sommes convaincus, saura diriger leurs efforts dans une voie utile et féconde.

P. R.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME IX

NOUVELLE SÉRIE.

MÉMOIRES.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

NÉCROLOGIE.

BULLETIN CRITIQUE.

ANTHROPOLOGIE.

ARCHÉOLOGIE.

ETHNOGRAPHIE.

LINGUISTIQUE.

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

VARIA.

MÉLANGES ET NOUVELLES AMÉRICANISTES.

ILLUSTRATIONS.

PLANCHES HORS TEXTE.

Le Gérant : ERNEST LEROUX.

	DATE DUE		